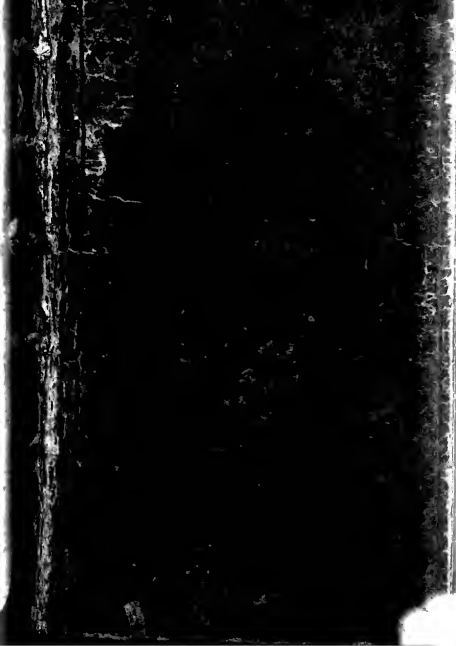


*image
not
available*

1030



4.5.147

~~Aug 5~~

LL Lg. S. 100

VXIII


2000000000

1111111111



HISTOIRE
ANCIENNE.

TOME SIXIEME.



THE TOTTENHAM

AMERICAN

AMERICAN



HISTOIRE

ANCIENNE

DES EGYPTIENS,

DES CARTHAGINOIS,

DES ASSYRIENS,

DES BABYLONIENS,

DES MEDES ET DES PERSES,

DES MACEDONIENS,

DES GRECS.

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME SIXIÈME.

Nouvelle Edition.



A PARIS;

Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire;
rue saint Jacques, vis-à-vis la rue
du Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.







HISTOIRE
ANCIENNE
DES PERSES
ET
DES GRECS.



AVANT-PROPOS.



LES REGNES de Philippe
roi de Macédoine & d'A-
lexandre son fils , qui font
la matière de ce Volume ,
contiennent l'espace de trente - six
ans , le premier vingt - quatre ,
l'autre douze ; & s'étendent depuis
la première année de la CV. Olym-
piade , ou l'an du Monde 3644 , jus-
qu'à la première année de la CXIV.

Tome VI.

A

Olympiade , ou l'an du Monde
3680.

Les Rois , qui régnoient alors en Perse , sont Artaxerxe , Ochus , Arse , & Darius Codoman. L'empire des Perses périt avec ce dernier.

Nous ne savons de tout ce qui s'est passé pendant ces trente-six ans chez les Juifs , que ce qu'on en lit dans l'historien Josèphe , Livre XI. chap. 7 & 8 des Antiquités Judaïques , sous les Grands-Prêtres Jean ou Johanan , & Jaddus. Il en sera parlé dans le cours de cette histoire , avec laquelle celle des Juifs se trouve liée.

Ce même espace de trente-six ans , par rapport à l'histoire Romaine , s'étend depuis la 393^e année de la fondation de Rome jusqu'à la 429^e année. Les grands hommes qui ont paru le plus à Rome pendant cet espace de tems , sont Appius Claudius Dictateur , T. Quintius Capitolinus , Tit. Manlius Torquatus , L. Papirius Cursor , M. Valerius Corvinus , Q. Fabius

AVANT-PROPOS.

Rullus , le premier Décius qui se dévoua pour sa patrie.

Les noms de Philippe & d'Alexandre , dont nous avons à parler , sont trop connus , pour qu'il soit besoin d'avertir combien leur histoire doit être intéressante.

Il seroit à souhaiter que nous eussions la vie de Philippe écrite entière & de suite par quelque Auteur ancien ; ou que du moins quelque moderne en eût ramassé avec soin toutes les circonstances répandues de côté & d'autre. Au défaut de ce secours , je me suis aidé principalement de * Démosthène , & des Interprètes qui ont travaillé sur cet Orateur ; & en particulier des Notes de M^r. de Tourreil ; & de celles de ** Lucchesini noble

- * Je cite souvent quelques Auteurs grecs , dont j'ai oublié de marquer l'édition.

DEMOSTHENE , imprimé à Francfort en 1604.

ISOCRATE , in-8^o. de Paul-Estienne en 1604.

ARRIEN , de Jacq. Gronove , imprimé en Hollande à Leyde l'an 1704.

- ** Ces notes sont imprimées à Rome en 1732.

4 A V A N T - P R O P O S .

Patricien de Lucques , qui sont fort savantes.

Pour ce qui regarde Alexandre ; sans parler de Diodore de Sicile & de Justin ; Quinte-Curce , Plutarque , & Arrien , le font suffisamment connoître. Ce dernier, disciple d'Epiétète, étoit de Nicomédie en Bithynie. Il vivoit sous l'Empereur Adrien : & sous les deux Antonins. Il étoit homme de guerre , aussi bien que philosophe & historien ; & l'on s'en aperçoit bien dans les descriptions de combats , qui sont beaucoup plus exactes que celles de Quinte-Curce. Son stile est simple , sans ornemens , & presque sans réflexions : mais cette simplicité l'emporte infiniment sur la parure de l'Historien latin. Il a écrit les campagnes d'Alexandre en sept livres , à l'imitation de Xénophon , qui a écrit celles du jeune Cyrus en autant de livres : ce qui , joint à quelque ressemblance de stile , lui a fait quelquefois donner le nom de nouveau Xé-

nophon. Son histoire des Indes , renfermée en un seul Livre , paroît être en quelque sorte la suite & la fin de celle d'Alexandre.

Quinte-Curce a écrit la même histoire en dix livres , dont les deux premiers ne sont pas venus jusqu'à nous , mais ont été suppléés par Freinshémus. On ne fait point précisément dans quel tems cet Historien a vécu ; & c'est le sujet d'une grande dispute parmi les Savans : les uns le plaçant sous Auguste ou Tibère , d'autres sous Vespasien , quelques-uns sous Trajan. Son stile est fleuri , agréable , rempli de réflexions sensées , & de harangues fort belles , mais , pour l'ordinaire , trop longues , & qui sentent le Déclamateur. Ses pensées ingénieuses , & souvent très solides , ont néanmoins un éclat & un brillant affecté , qui ne paroît pas marqué au coin du siècle d'Auguste. Il seroit assez étonnant que Quintilien , dans le dénombrement qu'il fait des Auteurs latins , n'eût fait

6 A V A N T - P R O P O S

aucune mention d'un Historien aussi recommandable que Quinte-Curce , s'il avoit vécu avant lui. Quoiqu'il en soit , car je laisse aux Savans à décider cette question , j'ai fait grand usage de cet Auteur , & de l'excellente version que nous en a donné Mr. de Vaugelas.





LIVRE QUATORZIÈME.
HISTOIRE
D E
P H I L I P P E.

§. I.

*Naissance & enfance de Philippe. Com-
mencement de son règne. Ses premières
conquêtes. Naissance d'Alexandre.*

LA MACEDOINE étoit un royaume héréditaire , situé dans l'ancienne Thrace , & borné au midi par les montagnes de la Thessalie ; à l'orient par la Béotie & la Pierie ; au couchant par les Lyncestes ; au Septentrion par la Migdonie & par la Pélagonie. Mais quand Philippe eut conquis une partie de la Thrace & de l'Illyrie , ce royaume s'étendit depuis la mer Adriatique jusqu'au fleuve Strymon. Edesse d'abord en fut la capitale : puis elle céda cet honneur à Pella , célèbre par la naissance de Philippe & d'Alexandre.

Philippe , dont l'histoire va nous occuper , étoit fils d'Amyntas II. que

A iij

l'on comptoit pour le seizième Roi de Macédoine depuis Caranus, qui avoit fondé ce royaume il y avoit quatre cens trente ans, c'est-à-dire l'an du Monde 3210, & avant Jesus-Christ 794. L'histoire de tous ces Rois est assez obscure, & ne renferme presque que quelques guerres particulières avec les Illyriens, les Thrâces, & d'autres peuples voisins.

Les Rois de Macédoine prétendoient descendre d'Hercule par Caranus, & par conséquent être Grecs d'origine. Démosthène néanmoins les traite souvent de barbares, sur-tout en parlant de Philippe. Il est vrai que les Grecs donnoient ce nom à toutes les autres nations, sans en excepter les Macédoniens. Alexandre, roi de Macédoine du tems de Xerxès, se vit exclus, comme barbare, des Jeux Olympiques, & ne parvint enfin à y entrer, qu'après avoir fait ses preuves qu'il étoit originaire d'Argos. Le même Alexandre, lorsqu'il passa du camp des Perses à celui des Grecs pour avertir ces derniers, que Mardonius avoit résolu de les surprendre à la pointe du jour, justifia sa perfidie par son ancienne origine, qu'il raportoît aux Grecs.

*Herod. lib. 5.
cap. 22.*

*Idem lib. 9.
cap. 44.*

Les anciens Rois de Macédoine ne médaignoient pas de vivre sous la protection , tantôt d'Athènes , tantôt de Thèbes , tantôt de Sparte , changeant facilement d'Alliés selon que leur intérêt le demandoit. Thucydide en fournit plusieurs exemples. Un d'eux , nommé Perdiccas , dont les Athéniens avoient été mécontents , devint leur tributaire ; ce qui dura depuis qu'ils eurent établi une colonie dans Amphipolis, sous la conduite d'Agnon, fils de Nicias , environ quarante huit ans avant la guerre du Péloponnèse , jusqu'à ce que Brasidas , Général de Lacédémone , vers la cinquième ou sixième année de cette guerre, souleva contr'eux tout ce canton , & les éloigna des frontières de Macédoine.

Nous verrons bientôt cette même Macédoine , autrefois tributaire d'Athènes , devenir sous Philippe l'arbitre de la Grèce , & sous Alexandre triompher de toutes les forces de l'Asie.

Amyntas , pere de Philippe , com-
mença à régner la troisième année de
l'Olympiade XCVI. Dès l'année sui-
vante , attaqué vivement par les Il-
lyriens , & dépouillé d'une grande
partie de son royaume qu'il n'espéroit

AN. M. 360.
AV. J. C. 398.
Diod. lib.
14. pag. 307.
& 341.

presque plus de pouvoir jamais recon-
 vrer , il avoit eu recours aux Olyn-
 thiens , & pour se les attacher davan-
 tage , leur avoit cédé une assez grande
 étendue de terres qu'il possédoit dans
 le voisinage de leur ville. Quelques-
 uns prétendent qu'Argée , qui étoit de
 la race royale , soutenu par les Athé-
 niens , & profitant des troubles qui
 s'étoient élevés dans la Macédoine ,
 y régna pendant deux ans. Amyntas
 fut rétabli sur le trône par les Thessa-
 liens. Pour lors il voulut rentrer en
 possession des terres que le seul mau-
 vais état de ses affaires l'avoit obligé
 de céder aux Olynthiens. Ce fut une
 occasion de guerre. Il n'étoit pas en
 état de la soutenir seul contre un peu-
 ple si puissant. Les Grecs , & sur-tout
 les Athéniens , lui envoièrent du se-
 cours , & l'aidèrent à rabattre la
 puissance d'Olynthe , qui le menaçoit
 d'une ruine totale & prochaine. Ce
 fut pour lors qu'Amyntas , dans une
 assemblée des Grecs où il avoit envoié
 son Député , s'engagea à se joindre
 à eux pour rendre maîtres d'Amphi-
 polis les Athéniens , à qui il déclara
 qu'elle appartenoit de droit. Cette
 liaison étroite dura encore après sa
 mort avec la Reine Eurydice sa

*Eschin. de
 fals. legat.
 pag. 400.*

veuve, comme on le verra bientôt.

Philippe, l'un des fils d'Amyntas, AN.M. 36112
vint au monde la même année que AV.J.C. 383.
ce Prince déclara la guerre aux Olyn-
thiens. C'est le pere d'Alexandre le
Grand : car on ne peut mieux le dé-
finir que par un tel fils, comme ^a Cicé-
ron le dit du pere de Caton d'Utique.

Amyntas mourut, après avoir régné AN.M. 3619.
vingt-quatre ans. Il laissa trois enfans AV.J.C. 375.
légitimes, qu'il avoit eus d'Eurydice, Diod. pag.
Alexandre, Perdikkas, & Philippe ; 373.
& un fils naturel, appelé Ptolémée. Justin. lib. 74.

Alexandre, par le droit d'aînesse,
succéda à son pere. Il eut, dès le
commencement de son règne, une
rude guerre à essuier contre les Illy-
riens, voisins & ennemis perpétuels
de la Macédoine. S'étant accommodé
avec eux par un traité de paix, il re-
mit entre leurs mains pour otage
Philippe son frere cadet, encore en-
fant, qui lui fut bientôt renvoyé.
Alexandre ne régna qu'un an. AN.M. 3630.

Le trône appartenoit de droit à AV.J.C. 374.
Perdikkas son frere, devenu l'aîné par Esib. de fals.
sa mort : mais Pausanias, Prince de la legat. p. 392.
famille roiale, qui avoit été exilé, le 400.

a M. Cato sententiam | lumen illud progenit.
dixit, hujas nostri Cato- | ex filio est nominandus.
nis pater. Ut enim ceteri | *De offic. lib. 3. n. 66.*
ex patribus, sic hic, qui. | *A. vj.*

lui disputa ; & il étoit soutenu par un grand nombre de Macédoniens. Il commença par s'emparer de quelques places fortes. Heureusement pour le nouveau Roi, Iphicrate pour lors se trouva dans cette contrée, où les Athéniens l'avoient envoyé avec une petite flotte, non encore pour assiéger Amphipolis, mais pour reconnoître les lieux, & préparer tout ce qui étoit nécessaire pour ce siège. Eurydice ayant appris son arrivée, le pria de venir chez elle, dans le dessein d'implorer son secours contre Pausanias. Quand il fut entré dans le palais, & qu'il se fut assis, cette Reine désolée, pour émouvoir davantage sa pitié, prend ses deux enfans, Perdiccas &

* Philippe : met le premier entre les bras, & l'autre sur les genoux d'Iphicrate, & pour lors lui tient ce discours : » Iphicrate, souvenez-vous » qu'Amyntas, pere de ces malheureux orphelins, aima toujours votre » patrie, & vous adopta pour son » fils. Ce double lien vous impose » une double obligation. L'amitié de » ce Roi pour Athènes, veut que vous » nous reconnoissiez publiquement » pour vos amis ; & la tendresse » de ce pere pour votre personne,

* Philippe
alors n'avoit
pas moins de
neuf ans.

« vous demande un cœur de frere » pour ces jeunes Princes. « Iphicrate, touché du spectacle & du discours, chassa l'Usurpateur, & rétablit le Souverain légitime.

Perdiccas * ne fut pas lontems tranquille. Un nouvel ennemi, plus redoutable encore que le premier, troubla bientôt son repos : c'étoit Ptolémée son frere, que nous avons dit être fils naturel d'Amyntas. Peutêtre étoit-il l'aîné, & prétendoit-il qu'en cette qualité il devoit régner. Les deux freres s'en rapportèrent au jugement de Pélopidas, Général des Thébains, plus respecté encore pour sa probité que pour sa bravoure. Il prononça en faveur de Perdiccas, & aiant cru devoir prendre des assurances de côté & d'autre pour faire observer les articles du traité accepté par les deux Concurrens, entre les autres otages, il emmena avec lui Philippe à ^a Thèbes,

* Plutarque suppose que ce fut Alexandre à qui Ptolémée disputa l'empire : ce qui ne peut s'accorder avec le récit d'Eschine, qui étant contemporain, est plus digne de foi. J'ai donc cru pouvoir substituer Perdiccas à Alexandre.

a Thebis triennio obses

habitus, prima pueritiæ rudimenta in urbe severitatis antiquæ, & in domo Epaminondæ summi & philosophi & imperatoris, deposuit. Justin. lib. 7. cap. 5. Philippe demeura à Thèbes, non trois ans seulement, mais neuf ou dix.

Plut. in Perdic.
pag. 292.

où il demeura pendant plusieurs années. Il avoit alors dix ans. Eurydice, en quittant ce cher enfant, recommanda instamment à Pélopidas de lui procurer une éducation digne de sa naissance, & digne de la ville où il alloit être conduit. Il le remit entre les mains d'Epaminondas, qui avoit chez lui un célèbre Pythagoricien pour élever son fils. Philippe profita bien des leçons de ce Philosophe, & encore plus de celles d'Epaminondas, qu'il accompagna sans doute dans quelques campagnes, quoiqu'il n'en soit point parlé. Il ne pouvoit avoir un plus excellent maître, soit pour le métier de la guerre, soit pour la conduite de la vie : car cet illustre Thébain étoit en même tems & grand philosophe, c'est-à-dire homme sage & vertueux, & grand capitaine, & grand homme d'Etat. Philippe se faisoit honneur d'avoir été son disciple & son élève, & se le proposoit pour modèle ; heureux, s'il avoit su le copier parfaitement ! Peut-être prit-il de lui son activité à la guerre, & sa promptitude à profiter des occasions, ce qui n'étoit qu'une petite partie du mérite de ce grand personnage : mais pour sa

Tempérance, sa justice, son desintéressement, sa bonne foi, sa magnanimité, sa clémence, qui le rendoient véritablement grand, c'étoient des vertus que Philippe n'avoit point reçues de la nature, & qu'il n'acquit point par l'imitation.

Thébes ne savoit pas alors qu'elle formoit & nourrissoit dans son sein le plus dangereux ennemi de la Grèce. Après qu'il y eut passé neuf ou dix ans, la nouvelle d'une révolution arrivée en Macédoine lui fit prendre la résolution de sortir furtivement de Thébes. Il se dérobe, il accourt, trouve les peuples consternés d'avoir perdu leur roi Perdiceas, tué dans un grand combat contre les Illyriens, & plus encore de se voir autant d'ennemis que de voisins. Les Illyriens étoient sur le point de rentrer dans le royaume avec de plus grandes forces; les Péoniens l'infestoient par des courses continuelles: les Thraces prétendoient placer sur le trône Pausanias, qui n'avoit pas renoncé à ses prétentions: les Athéniens portoient Argée, que leur Général Mantias avoit ordre de soutenir avec une bonne flotte, & avec un corps de troupes considérables. La Macédoine

Diod. lib. 16.

pag. 407.

Justin. lib. 6.

7. cap. 5.

alors avoit besoin d'un homme , & elle n'avoit qu'un enfant dans Amyntas, fils de Perdiccas, héritier légitime de la couronne. Philippe gouverna quelque tems sous le nom de Tuteur du jeune Prince. Mais bientôt les sujets, justement allarmés, pour se donner l'Oncle, déposèrent le Neveu, & à la place de l'héritier que la nature appelloit, ils mirent celui que demandoit la conjoncture, se persuadant que la nécessité a ses loix, qui dérogent à

AN. M. 3644. toutes les autres. Philippe monta sur
 AV. J. C. 360. le trône la première année de la 105
 Diod. lib. 16.
 P. 407 413. Olympiade. Il avoit alors vingt-quatre ans.

Le nouveau Roi, sans s'étonner, se hâta de remplir l'attente publique. Il pourvoit & remédie à tout, relève les courages abbattus, rétablit & discipli-

ne les troupes. Il fut d'une fermeté invincible sur ce dernier point, sachant
 ALIAN. lib. 1.
 44. cap. 49. que tout le succès de ses entreprises en dépendoit. Un soldat pressé de la soif sortit des rangs pour la soulager : il le fit châtier rudement. Un autre qui devoit se tenir sous les armes, les posa : il le punit de mort sans miséricorde.

Dès lors il établit la Phalange Macédonienne, qui devint depuis si fa-

meuse, la meilleure & la mieux disciplinée qu'on eût vû jusques-là, & qui pouvoit le disputer aux Grecs de Marathon & de Salamine. On dit qu'il en forma le plan, ou du moins le perfectionna, sur l'idée qu'il en avoit prise dans Homère. Ce Poëte peint l'union des Chefs Grecs sous l'image d'un bataillon, dont les soldats, par la jonction de leurs boucliers, forment un corps impénétrable aux traits de l'ennemi. Je croi plutôt que Philippe forma l'idée de la Phalange sur les leçons d'Epaminondas, & sur la Cohorte sacrée des Thébains. Il traitoit avec distinction ces fantassins d'élite, les honoroit du nom de ses * *camarades*, & par cette marque d'honneur & de confiance les engageoit à supporter sans murmure les plus rudes fatigues, & à affronter sans crainte les plus grands dangers. Ces sortes de familiarités coutent peu au Souverain, & lui valent beaucoup. J'insérerai à la fin de ce paragraphe une description plus étendue de la Phalange, & de l'usage qu'on en faisoit dans les batailles. Je tirerai de Polybe cette description, dont la longueur couperoit trop ici l'histoire, mais, qui, placée hors d'œuvre, pourra faire plai-

Iliad. N. v.

130.

* *καταραπτοί*,
signifie mot-
à-mot, *camarade*,
fantassin.

fir, sur-tout par les judicieuses réflexions d'un homme aussi habile dans le métier de la guerre qu'étoit cet Historien.

Un des premiers soins de Philippe fut de négocier une paix captieuse avec les Athéniens, dont il redoutoit la puissance, & qu'il ne vouloit point s'attirer sur les bras dans le commencement d'un règne encore mal affermi. Il envoie donc des Ambassadeurs à Athènes, n'épargne ni les promesses ni les protestations d'amitié, & vient à bout de conclure un Traité, dont il fut faire tout l'usage qu'il s'étoit proposé.

Aussitôt après, on le voit agir bien moins en Roi de vingt-quatre ans, qu'en politique consommé dans l'art de la dissimulation; & qui, sans le secours de l'expérience, comprenoit déjà que savoir perdre à propos, c'est gagner. Il s'étoit emparé d'Amphipolis, ville située sur les confins de son royaume, & par conséquent fort à sa bienfaisance. Il ne pouvoit la garder, non-seulement sans trop affoiblir son armée, mais encore sans irriter les Athéniens qu'il avoit intérêt de ménager, & qui la revendiquoient comme leur colonie. D'un autre côté, il ne vouloit

pas céder à ses ennemis une clé de ses Etats. Il prend donc le parti de la déclarer libre, en lui permettant de se gouverner en République, & de la mettre ainsi aux mains avec ses anciens maîtres. En même tems il desarme les Péoniens à force de présens & de promesses, se réservant à les attaquer ensuite, après qu'il auroit désuni ses ennemis, & qu'il les auroit affoiblis par cette desunion.

Cette souplesse, cette dextérité l'affermirent sur le trône, & bientôt il se trouva sans concurrens. Il ferme l'entrée du royaume à Pausanias: puis marche contre Argée, l'atteint sur le chemin d'Ege à Méthone, le défait, lui tue bien du monde, & fait beaucoup de prisonniers; attaque les Péoniens, & les réduit sous son obéissance; tourne ensuite ses armes contre les Illyriens, les taille en pièces, & les oblige de lui restituer toutes les places qu'ils occupoient en Macédoine.

A peu près dans ce même tems-là, AN. M. 346. AV. J. C. 358. les Athéniens montrèrent beaucoup de générosité à l'égard des habitans de l'Eubée. Cette île, que l'Euripe séparoit de la Béotie, fut ainsi appelée à cause de ses grands & beaux paturages.

Elle senomme aujourd'hui Négreponte.

Les Athéniens l'avoient eue sous leur

Vel. Paterc. lib. 1. cap. 4.
Thucyd. lib. 8. p. 613. domination, & ils avoient établi des colonies dans ses deux principales vil-

les, Eréttrie & Chalcide. Thucydide

dit, que dans la guerre du Péloponné-

se, la revolte de l'Eubée consterna les

Athéniens, parce qu'ils en retiroient

plus que de l'Attique. Depuis ce tems-

là l'Eubée fut en proie aux factions.

Demost. pro Cresiph. pag. 429. Dans celui dont nous parlons, l'une de ces factions réclama le secours de

Eschin. contr. Cresiph. pag. 41. Thèbes, & l'autre celui d'Athènes. Les Thébains d'abord ne rencontrèrent

point d'obstacle, & firent sans peine

triumpher leur faction. A l'arrivée des

Athéniens tout changea de face. Quo-

ique fort mécontents de l'Eubée qui leur

avoit fait plusieurs outrages, touchés

de l'extrême danger où elle se trou-

voit, & oubliant leur ressentiment

particulier, ils la secoururent si prom-

tement par terre & par mer, que dans

l'espace de peu de jours ils obligèrent

les Thébains de se retirer. Alors, maî-

tres absolus de l'Isle, ils rendirent aux

habitans leurs villes & leur liberté,

à persuadés, dit Eschine en faisant ce

α Οὐκ ἔνδοξον δοκασίαν εἶναι τῶν περὶ τούτων.
ἀλλὰ τὸν ἑστῶτα ἀποκαταστήσαντα

récit, qu'en bonne justice il ne faut point se souvenir des anciennes injures : quand l'offenseur se fie à l'offensé. Les Athéniens, après avoir rétabli le calme dans l'Eubée, se retirèrent, sans vouloir d'autre fruit de leurs travaux que la gloire d'avoir réussi à pacifier cette île.

Ils ne se conduisirent pas toujours de la même sorte à l'égard des autres peuples, & c'est ce qui donna lieu à *la guerre des Alliés*, dont j'ai parlé ailleurs. AN.M. 3646

Jusqu'ici Philippe, dans les premières années de son règne, s'étoit occupé à écarter ses concurrens pour le trône, à pacifier les divisions domestiques, à repousser les attaques des ennemis du dehors, & à les mettre hors d'état, par ses fréquentes victoires, de le venir troubler dans la possession de son royaume.

Il va maintenant paroître sous un autre caractère. Sparte & Athènes, après s'être longtemps disputé l'empire de la Grèce, s'étoient affoiblies par leurs mutuelles divisions. Cet affoiblissement avoit donné occasion à Thèbes de s'élever à la première autorité : & Thèbes, s'étant affoiblie elle-même par les guerres contre Spar-

te & Athènes, donna lieu à Philippe d'affecter à son tour l'Empire de la Grèce. Maintenant donc, en qualité de Politique & de Conquérant, il songe à étendre ses frontières, à assujettir ses voisins, à affoiblir ceux qu'il ne peut encore domter, à entrer dans les affaires de la Grèce, à prendre part à ses querelles intestines, à chercher de s'en rendre l'arbitre, à s'unir aux uns pour accabler les autres, afin de devenir le maître de tous. Dans l'exécution de ce grand dessein, il n'épargne ni les ruses, ni la force des armes, ni les présens, ni les promesses. Négociations, traités, alliances, tout est mis en œuvre. Il emploie chacun de ces moiens selon qu'il le juge le plus propre au succès de son projet : l'utilité seule en règle le choix.

On le verra toujours agir, sous ce second caractère, dans toutes les démarches qui vont suivre; jusqu'à ce qu'enfin il prenne un troisième & dernier caractère, qui est celui de se préparer à attaquer le grand Roi de Perse, & à se rendre le vengeur de la Grèce, en renversant un Empire qui l'avoit voulu subjuguier autrefois, & qui en étoit toujours demeuré l'enne-

mî irréconciliable par des attaques ouvertes, ou par de secrètes intrigues.

On a vû que Philippe, au commencement de son règne, s'étoit déjà emparé d'Amphipolis, parce qu'elle étoit fort à sa bienfiance; mais qu'afin de ne la pas rendre aux Athéniens qui la revendiquoient comme une de leurs colonies, il l'avoit déclaré ville libre. Dans le tems où nous sommes, ne craignant plus si fort les obstacles de la part d'Athènes, il reprit son ancien dessein de s'emparer d'Amphipolis. Les habitans, menacés d'un prompt siège, envoièrent aux Athéniens des Ambassadeurs pour leur offrir de se remettre eux & leur ville sous la protection d'Athènes, & pour les prier d'accepter les clés d'Amphipolis. Ils rejetterent cette offre, de peur de rompre la paix conclue avec Philippe l'année précédente. Celui-ci ne fut pas si délicat. Il assiégea & prit Amphipolis à la faveur des intelligences qu'il avoit dans la ville, & en fit une des plus fortes barrières de son royaume: Démosthène, dans ses harangues, reproche souvent aux Athéniens cette nonchalance, en leur représentant que s'ils avoient usé de

*Demosth.
Olynth. 1.
pag. 2.*

*AN. M. 3646.
AV. J. C. 358.
Died. p. 412.*

diligence pour lors comme ils devoient, ils auroient sauvé une ville alliée, & se seroient épargné à eux-mêmes bien des maux.

Diod. ibid. Philippe avoit promis de remettre Amphipolis entre les mains des Athéniens, & il les avoit endormis par cette promesse: mais il ne se piquoit pas d'exactitude à garder sa parole, & la bonne foi n'étoit pas sa vertu. Loin de leur rendre cette place, il s'empare encore de * Pydne & de * * Potidée. Les Athéniens avoient une garnison dans la dernière: il la renvoia sans la maltraiter, & céda cette ville aux Olynthiens-pour se les attacher.

Diod. p. 413. De là il vient occuper Crénides, que les Thasiens avoient bâtie depuis deux ans, & qu'il appella dès lors de son nom *Philippes*. C'est près de cette ville, célèbre depuis par la défaite de Brutus & de Cassius, qu'il ouvrit & fouilla des mines d'or, qui chaque année lui raportoient plus de mille

* Pydne, ville de Macédoine, située sur le golfe appelé anciennement sinus Thermaicus, & maintenant golfe de Salonichi.

* * Potidée, autre ville

de Macédoine, sur les confins de l'ancienne Torace. Elle n'étoit éloignée d'Olynthe que de 60 stades, ou trois lieues.

talens,

talens , c'est-à-dire plus de trois millions , somme très considérable pour ces tems-là. Ainsi l'argent roula bien plus qu'auparavant en Macédoine , & Philippe y fit battre le premier à son nom la monnoie d'or , qui^a dura plus que sa monarchie. La supériorité de finances donne de grands avantages. Personne ne les connut mieux que lui , & ne les négligea moins. Il entretenoit dans ce fond un puissant corps de troupes étrangères , & s'acquittait des créatures presque dans toutes les villes de la Grèce.

Démosthène dit que dans les beaux tems de la Grèce on mettoit l'or & l'argent au nombre des armes défendues. Philippe pensoit , parloit & agissoit tout autrement. On a prétendu que l'Oracle de Delphes qu'il consultoit lui répondit un jour :

Sers-toi d'armes d'argent , & tu domteras tout.

Ἀργυρίαις ἀνέχ-
ηται μάχη , ὅ
τι οὐκ ἀνέχεται.

Le conseil de la Pythie , devint sa règle , & il s'en trouva bien. Il se van-

α Gratus Alexandro Regi magno fuit ille
Chærilus , incultis qui versibus & male naris
Retulit acceptos , regale numisma , Philippos.
Horat. lib. 2. Epist. ad August.

Hic sunt numerati au- | vocantur Philippei. Plaut.
gei trecenti nummi , qui | in Poen.

toit d'avoir emporté plus de places par les largesses que par les armes. Il n'enfonçoit jamais une porte, qu'il n'eût taché de l'ouvrir; & ne reconnoissoit point pour imprenable toute forteresse où pouvoit monter un mullet chargé d'argent. On a dit de lui qu'il étoit plus marchand que conquérant; que ce n'étoit point Philippe, mais son or, qui subjugoit la Grèce; & qu'il en acheta les villes, plutôt qu'il ne les força. Il avoit des pensionnaires dans toutes les Républiques de la Grèce, & tenoit à ses gages ceux qui y avoient le plus de part aux affaires. Aussi il s'applaudissoit moins du succès d'une bataille, que de celui d'une négociation, où il savoit bien que ses Généraux ni ses soldats n'avoient rien à prétendre.

Philippe avoit épousé Olympias, fille de Néoptolème. Celui-ci étoit fils d'Alcétas, roi des Molosses ou d'Épire. Elle eut de ce mariage Alexandre, surnommé le Grand, qui vint

a Callidus emptor Olynthi. *Juven.*
Philippos majore ex par-

te mercator Græciæ,
quàm victor. *Valer. Max.*
lib. 7. cap. 2.

Diffidit hostium

Portas vir Macedo, & subruit æmulos.

Reges muneribus. *Horat. lib. 3. Od. 16.*

du monde à Pella capitale de la Macédoine, la première année de la CVI. Olympiade. Philippe, alors absent de son royaume, apprit* en même tems, si l'on en croit Plutarque, trois nouvelles bien agréables pour lui : qu'il avoit été couronné dans les Jeux Olympiques, que Parménion l'un de ses Généraux avoit remporté une grande victoire contre les Illyriens, & qu'il lui étoit né un fils. Ce Prince, effraïé d'un si rare bonheur, que les payens croient annoncer souvent une triste catastrophe, s'écria : *Grand Jupiter, pour tant de biens envoie moi au plutôt quelque légère disgrâce.*

AN. M. 3648.

Av. J. C. 356.

Plut. in A-

lex. pag. 666.

Justin. lib.

12. cap. 76.

Plut. in A-

pophch. p. 187.

Aut. Gall.

lib. 9. cap. 3.

On peut juger du soin & de l'attention que Philippe donna à l'éducation de ce Prince, par la lettre qu'il écrivit peu de tems après sa naissance à Aristote, pour lui marquer dès lors qu'il le choisissoit pour Précepteur de son fils. *Je vous apprens, lui dit-il, que j'ai un fils. Je rends grâces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Aristote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un*

* Plutarque suppose qu'il apprit ces nouvelles aussitôt après la prise de Potidée : mais cette ville avoit été prise deux ans auparavant.

successeur digne de nous, & un Roi digne de la Macédoine. Que de pensées ne fait point naître la lecture de cette lettre, bien éloignée de nos mœurs, mais bien digne d'un grand Prince & d'un bon Pere! Je les laisse aux réflexions du Lecteur, & je me contente d'avertir que cet exemple est une grande leçon pour les particuliers mêmes, qui leur apprend le cas qu'ils doivent faire d'un bon maître, & le soin pressé qu'ils doivent apporter pour en trouver un excellent : ^a car un fils tient lieu à chaque pere d'un Alexandre. Il paroît que Philippe ^b mit de bonne heure Aristote auprès de son fils, persuadé que le succès des études dépend des commencemens, & que le plus habile homme ne l'est pas trop pour bien enseigner les principes.

^a Fingamus Alexandrum dari nobis, impostum gremio, dignum tanta cura infantem : (quanquam suus cuique dignus est,) *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

^b An Philippus Macedonum rex Alexandro filio suo prima literarum

clementia tradi ab Aristotele summo ejus ætatis philosopho voluisset, aut ille suscepisset hoc officium, si non studiorum initia à perfectissimo quoque tractari, pertinere ad summam credidisset? *Quintil. ibid.*

Description de la Phalange
Macédonienne.

LA PHALANGE^a Macédonienne étoit un corps d'infanterie, composé de seize mille hommes pesamment armés, & que l'on avoit coutume de placer au centre de la bataille. Outre l'épée, ils avoient pour armes un bouclier & une pique, appelée par les Grecs *Sarisse*. Cette pique avoit quatorze coudées de longueur, c'est-à-dire vingt & un piés : car la coudée est d'un pié & demi.

Polyb. lib. 17.

p. 764-767.

Id. lib. 12.

pag. 664.

Alian. de instrum. acieb.

La Phalange se divisoit ordinairement en dix corps, dont chacun étoit composé de seize cens hommes, rangés sur cent de front, & seize de profondeur. Quelquefois on doubloit ou on dédoubloit ce dernier nombre selon l'exigence des cas, de sorte que la Phalange n'avoit quelquefois que huit de profondeur, & d'autres fois en avoit trente-deux. Mais sa profondeur ordinaire & réglée étoit de seize.

L'espace qu'on laissoit à chaque

^a Decem & sex millia peditum more Macedonum armati fuere, qui Phalangitæ appellabantur. Hæc media acies fuit in fronte, in decem partes divisa Tit. Liv. lib. 37. n. 40.

soldat dans les marches , étoit de six piés , ou , ce qui est la même chose , de quatre coudées ; & les rangs étoient aussi à six piés l'un de l'autre. Quand on menoit la Phalange contre l'ennemi pour l'attaquer , le soldat n'occupoit que trois piés , & les rangs se rapprochoient à proportion. Enfin, quand il s'agissoit de recevoir seulement l'ennemi , & de lui résister , la Phalange se pressoit encore davantage , & chaque soldat n'occupoit qu'un pié & demi.

On voit aisément par là l'espace différent qu'occupoit dans ces trois cas le front de la Phalange , en la comptant de seize mille hommes sur seize de profondeur , ce qui suppose qu'elle avoit mille hommes de front. Cet espace , dans le premier cas , étoit de six mille piés , ou de mille toises , qui font dix stades , c'est-à-dire une demie lieue. Dans le second cas , cet espace diminueoit de la moitié , & ne *ving stades.* tenoit que cinq cens toises. Et dans le troisième , il diminueoit encore d'une *Deux stades & demi.* autre moitié , & ne tenoit , que deux cens cinquante toises.

Polybe examine la Phalange dans le cas où elle marche contre l'ennemi

pour l'attaquer. Chaque soldat pour lors occupoit trois piés en largeur , & autant en profondeur. Nous avons vû que la pique dont il étoit armé avoit quatorze coudées de long. L'espace entre les deux mains , & ce qui débordoit de la piquée au dela de la droite , en occupoit quatre. Par conséquent la pique s'avançoit de dix coudées au dela du corps de celui qui la portoit. Cela posé , la pique des soldats placés au cinquième rang , que j'appellerai les cinquièmes , & ainsi du reste , passoit le premier rang de deux coudées , celle des quatrièmes de quatre , celle des troisièmes de six , celle des seconds de huit ; enfin la pique des premiers s'avançoit de dix coudées vers l'ennemi.

On conjecture aisément combien la Phalange , cette grosse & lourde machine , hérissée de piques comme on vient de le voir , devoit avoir de force quand elle s'ébranloit toute ensemble pour attaquer l'ennemi piques baissées , & pour tomber sur lui de tout son poids. Les soldats placés au dela du cinquième rang tenoient leurs piques élevées en haut , mais un peu inclinées sur les rangs qui les précé-

doient, formant par là une espèce de toit, qui sans parler de leurs boucliers, les mettoit en sûreté contre les traits qu'on leur lançoit de loin, & qui retomboient sur eux sans leur faire aucun mal.

Les soldats placés dans tous les autres rangs qui suivoient le cinquième, ne pouvoient à la vérité combattre contre l'ennemi, ni l'atteindre de leurs piques : mais ils ne laissoient pas d'être d'un grand secours dans l'action à ceux qui les précédoient. Car les soutenant par derrière de tout le poids de leur corps, & appuyant contre le dos, ils ajoutoient une force & une impétuosité extraordinaire à leur irruption contre l'ennemi ; ils leur donnoient une fermeté & une consistance immobile pour résister à l'attaque ; & en même tems ils leur ôtoient tout moyen & toute espérance de fuir en arrière : de sorte qu'il faisoit nécessairement ou vaincre ou périr.

Aussi Polybe avoue que tant que la Phalange conservoit son état & son arrangement de Phalange, c'est-à-dire tant que les soldats & les rangs demeuroident serrés comme on l'a dit,

il n'étoit pas possible , ni de soutenir son effort , ni de l'enfoncer & de la rompre. Et il le démontre d'une manière sensible. Les soldats Romains , dit-il , (car c'est eux qu'il compare avec les Grecs dans l'endroit dont il s'agit) occupent chacun dans une bataille trois piés. Et comme ils ont beaucoup de mouvement à faire , soit pour porter leurs boucliers à droit & à gauche en se défendant , soit pour fraper d'estoc & de taille avec leurs épées , on ne peut laisser entr'eux moins d'intervalle que trois piés. Ainsi chaque soldat Romain occupe six piés , c'est-à-dire le double d'espace d'un * Phalangite , & par conséquent en a seul en tête deux du premier rang , & par conséquent aussi dix piques à soutenir , selon ce qui a été dit ci-devant. Or un seul soldat ne peut ni briser dix piques , ni les enfoncer.

C'est ce que Tite-Live marque bien clairement en peu de mots , en décrivant comment , dans le siège d'une ville , les Romains furent repoussés

Liv. lib. 32

. 17.

* On a remarqué auparavant que le Phalangite n'occupe que trois piés quand il marche contre l'ennemi , & la moitié moins

quand il l'attend. Dans ce dernier cas un seul soldat Romain avoit vingt piques à soutenir.

par les Macédoniens. ^a Le Consul , dit-il , fit marcher ses cohortes , pour enfoncer , s'il se pouvoit , la Phalange des Macédoniens. Quand ceux-ci , ferrés l'un contre l'autre , eurent avancé devant eux leurs longues piques , les Romains aiant inutilement lancé leurs javelots contre les Macédoniens , que leurs boucliers extrêmement pressés couvroient comme un toit & comme une *tortue* , les Romains dis-je , tirèrent leur épée. Mais ils ne pouvoient ni en venir de près aux mains , ni couper ou briser les piques des ennemis : & s'ils venoient à bout d'en couper ou d'en briser quelqu'une , le bois rompu de la pique tenoit lieu de pointe , & cette haie de piques , dont le front de la phalange étoit armé & hérissé subsistoit toujours.

Plut. in
Paul. Emil.
pag. 265.

Paul-Emile avoua que dans la bataille contre Persée dernier roi de Ma-

^a Cohortes invicem sub signis, quæ cuneum Macedonum, (Phalangem ipsi vocant) si possent, vi perumperent, mittebat. Ubi confecti hastas ingentis longitudinis præ se Macedones obiectissent, velut in constructam densitate clypeorum testudinem, Romani pi-

lis nequicquam emissis, cum strinxissent gladios; neque conterriti propriis, neque prædicere hastæ poterant; & si quam incidissent aut præstegissent; hastile fragmento ipso acuto, inter spicula integrarum hastarum, velut vallum explebat.

rédoine , ce rampart d'airain , & cette forêt de piques , impénétrable à ses légions , l'avoient rempli d'étonnement & de crainte. Il ne se souvenoit point disoit-il , d'avoir jamais vû un spectacle si capable d'effraier ; & depuis ce tems-là il parloit souvent de l'impression que cette terrible vûe fit sur lui , jusqu'à le faire presque desespérer de la victoire.

Il s'en suit , de tout ce qui vient d'être dit , que la Phalange Macédonienne étoit invincible : cependant l'histoire nous apprend que les Macédoniens , avec leur phalange , ont été vaincus & subjugués par les Romains. Elle étoit invincible , répond Polybe , tant qu'elle demeuroid phalange : mais c'est ce qui arrivoit rarement. Car , pour cela , il lui falloit un terrain plat & uni qui eût beaucoup d'étendue , où il ne se trouvât ni arbre , ni haie , ni coupure , ni fossé , ni vallon , ni hauteur , ni ruisseau. Or est-il bien ordinaire de trouver un terrain de cette sorte , qui ait quinze ou vingt stades ou plus d'étendue , car cet espace est nécessaire pour contenir une armée entière, dont la phalange ne fait qu'une partie.

*Trois quarts
de lieue , ou
une lieue , ou
plus encore.*

Mais supposons qu'on trouve un terrain aussi commode qu'on peut le souhaiter, (c'est toujours Polybe qui raisonne) de quel usage sera ce corps de troupes rangé en phalange, si l'ennemi, au lieu de s'en approcher & de présenter la bataille, fait des détachemens pour ravager la campagne, pour piller les villes, pour couper les convois ? Que s'il accepte la bataille, le Général n'a qu'à ordonner à une partie de son front, au centre par exemple, de se laisser exprès enfoncer, & de prendre la fuite, pour donner lieu aux Phalangites de la poursuivre. En ce cas voila la Phalange rompue, & une grande ouverture qui y est faite, par laquelle les Romains ne manqueront pas d'entrer pour prendre les Phalangites en flanc à droit & à gauche, pendant que ceux qui sont à la poursuite des ennemis pourront être attaqués de la même sorte.

Ce raisonnement de Polybe me paroît fort clair, & en même tems fort propre à donner une juste idée de la manière de combattre des anciens, ce qui doit certainement entrer dans l'histoire, & en fait une partie essentielle.

On voit par là, comme Mr. Bossuet le remarque après Polybe, la différence qu'il y a entre la ^a Phalange Macédonienne, formée d'un gros bataillon fort épais de toutes parts, & qui ne pouvoit se mouvoir que tout d'une pièce; & l'armée Romaine distinguée en petits corps, & par cette raison plus prompte & plus disposée à toute sorte de mouvemens. La Phalange ne peut conserver longtems sa propriété naturelle; (c'est ainsi que s'explique Polybe) c'est-à-dire sa solidité & sa consistance, parce qu'il lui faut des lieux propres; &, pour ainsi dire, faits exprès; & que faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement: joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne fait plus se rallier. Au lieu que l'armée Romaine, divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux, & s'y accommode. On

^a Statarius uterque miles, ordines servans; sed illa phalanx immobilis, & unius generis: Romana acies distinctior, ex pluribus partibus constans; facilis partienti quacunque opus esset, facilis jungeri. *Tit. Liv. lib. 9. n. 19.*

Erant pleraque sylvestria circa, incommoda phalangi, maxime Macedonum, quæ, nisi ubi prælongis hastis velut vallum ante clypeos objecit, (quod ut fiat, libero campo opus est) nullius admodum usus est. *Id. lib. 31. n. 39.*

l'unit & on la sépare comme on veut. Elle défile aisément, & se rassemble sans peine. Elle est propre aux détachemens, aux ralliements, à toute sorte d'évolutions qu'elle fait ou toute entière, ou en partie, selon qu'il est convenable. Enfin elle a plus de mouvemens divers, & par conséquent plus d'action & plus de force que la Phalange.

Flut. in Paul.

Emil. pag.

265. 266.

Tit. Liv. lib.

24. n. 41.

C'est ce qui fit remporter à Paul-Emile la célèbre victoire contre Persée. Il avoit d'abord fait attaquer de front la Phalange. Mais les Macédonniens serrés les uns contre les autres, tenant à deux mains leurs piques, & présentant à l'ennemi ce rempart de fer, ne purent jamais ni être rompus,

La Secunda legio immixta dissipavit phalangeam: neque ulla evidentior causa victoriæ fuit, quam quod multa passim prælia erant, quæ Augustanum turbarunt primo, deinde disjecerunt phalangeam; ejus confectæ, & intentis horrentis hastis, intolerabiles vires sunt. Si carptim aggrediendo circumagere immobilem longitudine & gravitate hastarum cogas, confusa strue impleantur: si vero ab la-

tere, aut ab tergo, aliquid tumultus increpuit, ruinæ modo turbantur. Sicut tum adversus cæterarum irruentes Romanos, & interrupta multifariam acie, obviam ire cogebantur: & Romani, quacumque data intervalia essent, insinuabant ordines suos. Qui, si universa acie in frontem adversus instructam phalangeam concurrissent, induissent se hastis, nec confectam aciem sustinissent. Tit. Liv.

ni être entamés. Mais enfin l'inégalité du terrain, & la grande étendue du front de la bataille, ne permettant pas aux Macédoniens de continuer par tout cette haie de boucliers & de piques, Paul Emile remarqua que la Phalange étoit forcée de laisser des ouvertures & des intervalles. Il la fit attaquer par ces ouvertures, non plus de front & d'un commun effort, mais par troupes détachées & par différens endroits tout à la fois. Dans un moment la Phalange fut rompue, & toute sa force, qui ne consistoit que dans son union, & dans l'impression qu'elle faisoit toute ensemble s'évanouit. Et ce fut là la cause du gain de la bataille.

Le même Polybe, dans le 12.^e Livre Liv. 12. §. 468. que j'ai déjà cité, décrit en peu de mots l'ordre de bataille de la cavalerie. Il donne à un escadron huit cents chevaux, rangés pour l'ordinaire sur cent de front, & sur huit de hauteur. Un tel escadron occupoit par son front un stade, c'est-à-dire cent toises, sur le pié d'une toise, ou six piés, par cavalier, espace qui lui étoit nécessaire pour faire ses évolutions & ses ralliements. Dix escadrons, qui font huit

mille chevaux , occupoient dix fois autant d'espace , c'est-à-dire dix stades , ou mille toises , ce qui fait à peu près une demie lieue.

On peut juger , par ce qui vient d'être dit , du terrain qu'occupoit une armée suivant le nombre d'infanterie & de cavalerie dont elle étoit composée.

§. II.

Guerre sacrée. Suite de l'histoire de Philippe. Il tâche en vain de s'emparer des Thermopyles.

AN. M. 3649.
AV. J. C. 355.

LA DISCORDE , qui tenoit continuellement les Grecs dans des dispositions prochaines à une rupture ouverte , se ralluma vivement à l'occasion des Phocéens. Ceux-ci habitoient les environs du temple de Delphes. Ils s'avisèrent de labourer des terres consacrées à Apollon , ce qui étoit les profaner. Aussitôt les peuples d'alentour crièrent au sacrilège , les uns de bonne foi , les autres pour couvrir d'un pieux prétexte leur vengeance particulière. La guerre qui survint à ce sujet s'appella , *La guerre sacrée* , comme entreprise par un mo-

Diod. 16.
p. 425-433.

tif de religion , & dura dix ans. On dénonça les profanateurs aux Amphictyons , qui composoient les Etats généraux de la Grèce. L'affaire bien discutée , les Phocéens furent déclarés sacrilèges , & condamnés à une grosse amende.

Philomèle , un de leurs principaux citoyens , homme audacieux & fort accrédité , aiant prouvé par des vers d'Homère qu'anciennement la foye-
raineté du temple de Delphes appar-
tenoit aux Phocéens , les revolte contre ce Décret , les détermine à prendre les armes , & est déclaré Général. Il se rend aussitôt à Sparte , pour engager les Lacédémoniens dans son parti. Ils étoient fort mécontents d'une sentence qu'avoient porté contr'eux les Amphictyons à la sollicitation des Thébains , par laquelle ils avoient été condamnés aussi à une amende , pour s'être emparés par fraude & par violence de la citadelle de Thèbes. Archidamus , l'un des Rois de Sparte , reçut fort bien Philomèle. Il n'osa pourtant pas encore se déclarer ouvertement pour les Phocéens , mais promit de l'aider d'argent , & de lui fournir secrètement des troupes : ce qu'il exécuta.

*Ilad. l. 2.
v. 516.*

Philomèle de retour leve des soldats , & commence par attaquer le temple de Delphes , dont il n'eut pas de peine à se rendre maître , les habitans du pays aiant fait une foible résistance. Les Locriens , peuple voisin de Delphes , firent d'inutiles efforts contre lui , & furent battus en plusieurs rencontres. Philomèle , animé par ces premiers succès , augmente de jour en jour ses troupes , & se met en état de soutenir vigoureusement son entreprise. Il entre dans le temple , arrache des colonnes le Décret des Amphictyons qui condannoit les Phocéens , fait savoir dans tout le pays qu'il n'a pas dessein de toucher aux richesses du temple , & qu'il ne songe qu'à rétablir les Phocéens dans leurs anciens droits & leurs anciens privilèges. Il avoit besoin de se fortifier de l'autorité du dieu qui présidoit à Delphes , & d'avoir pour lui une réponse favorable de l'Oracle. La Prêtresse refusoit de lui prêter son ministère ; mais intimidée par ses menaces , elle répond que le dieu lui permet de faire tout ce qu'il voudra : & il ne manqua pas d'en donner avis à tous les peuples voisins.

L'affaire devint fort sérieuse. Les Amphictyons s'étant assemblés une seconde fois, il fut résolu qu'on feroit la guerre aux Phocéens. Presque tous les peuples de la Grèce entrèrent dans cette querelle, & prirent parti pour ou contre. Les Béotiens, les Locriens, les Thessaliens, & plusieurs autres peuples voisins, se déclarèrent pour le dieu. Sparte, Athènes, & quelques autres villes du Péloponnèse, se joignirent aux Phocéens. Philomèle, jusques-là, n'avoit point encore touché au trésor du temple : mais, devenu moins scrupuleux, il crut que les richesses du dieu ne pouvoient être mieux employées qu'à sa défense, car il couvroit de ce beau nom son entreprise sacrilège ; & à la faveur de cette nouvelle ressource ; aiant doublé la paie des soldats, il assembla un corps de troupes fort considérable.

Il se donna plusieurs combats, & le succès balança quelque tems entre les deux partis. On fait combien les guerres de religion sont à craindre, & à quels excès un faux zèle, couvert de ce nom respectable, peut se porter. Les Thébains, dans une rencontre,

AN.M. 3650.
AV.J.C. 354.

ayant fait plusieurs prisonniers , les condamnèrent tous à mort comme sacrilèges & excommuniés. Les Phocéens , par droit de représailles , en firent autant de leur côté. Ceux-ci avoient remporté d'abord quelques avantages , mais ayant été vaincus dans un grand combat, Philomèle leur Chef se voyant poussé sur une hauteur d'où il n'y avoit point d'issue , après s'être longtemps défendu avec un courage invincible , il se précipita la tête en bas du haut d'un rocher , pour éviter les tourmens auxquels il avoit sujet de s'attendre s'il étoit tombé vif entre les mains des ennemis. Onomarque son frere lui succéda , & prit le commandement des troupes.

AN M. 3651.

Ar. J. C. 353.

Ce nouveau Chef eut bientôt mis sur pié une nouvelle armée , la solde avantageuse qu'il proposoit lui attirant de tous côtés des soldats. Il gagna aussi à force d'argent plusieurs des Chefs qui étoient dans l'autre parti , & les obligea où à se retirer , ou à agir mollement. Par ce moyen il remporta plusieurs avantages.

Dans ce mouvement général de la Grèce , armée en faveur des Phocéens ou des Thébains , Philippe avoit cru

devoir demeurer neutre. Il étoit de la politique de ce Prince ambitieux, d'ailleurs peu touché de la religion & des intérêts d'Apollon, mais toujours attentif aux siens, de ne prendre aucune part à une guerre où il n'y avoit rien à gagner pour lui, & de profiter d'une occasion où toute la Grèce, occupée d'une grosse guerre, & devenue distraite sur ses démarches, lui laissoit une entière liberté d'étendre ses frontières, & de pousser ses conquêtes sans crainte d'opposition. Il étoit bien aisé aussi de voir les deux partis s'affoiblir & se consumer, pour tomber ensuite sur eux avec plus de facilité & d'avantage.

Voulant s'assujettir la Thrace, & assurer les conquêtes qu'il y avoit déjà faites, il songea à se rendre maître de Méthone, petite ville incapable de se soutenir par elle-même, mais qui l'inquiétoit, & mettoit obstacle à ses desseins, quand elle se trouvoit entre les mains des ennemis. Il en forma le siège, la prit, & la rasa. C'est devant cette ville qu'il perdit un œil par une aventure fort singulière. Aster d'Amphipolis s'étoit offert à lui sur le pied d'un excellent tireur, qui ne manquoit

AN. M. 3653.
AV. I. C. 353^{av}
Diod p. 434.

Suidas in]
Kapas.

pas les oiseaux lors même qu'ils vo-
loient le plus vite. Philippe lui répon-
dit : *Eh bien , je vous prendrai à mon
service , lorsque je ferai la guerre aux
étourneaux.* La raillerie piqua au vif
l'Arbalétrier. Souvent un bon mot
coute bien cher , & ce n'est pas un pe-
tit mérite que de savoir contenir sa
langue. Aster s'étant jetté dans la pla-
ce , tira contre lui une flèche , où il
avoit écrit , *À l'œil droit de Philippe , &*
lui prouva cruellement qu'il savoit
bien tirer : car en effet il lui creva l'œil
droit. Philippe lui renvoia la même
flèche avec cette inscription : *Philippe
fera pendre Aster s'il prend la ville : &*
il lui tint sa parole.

*Plin. l. 7.
cap. 37.*

Un habile Chirurgien tira la flèche
de l'œil de Philippe avec tant d'a-
dresse & de délicatesse , qu'il ne resta
aucune trace de la plaie , & ne pou-
vant lui sauver l'œil , du moins il lui
sauva la difformité. Ce Prince néan-
moins depuis eut toujours la foiblesse
de se fâcher toutes les fois qu'il écha-
poit à quelqu'un de prononcer devant
lui le mot de *Cyclope* , ou seulement
le mot d'*œil*. On ne rougit pourtant
guère d'un défaut honorable. Une
femme Lacédémonienne pensoit plus

*Demetr.
Phaler. de elo-
qu. c. 3.*

en homme , lorsque pour consoler son fils qu'une blessure glorieuse avoit rendu boiteux, elle lui disoit : *Va, mon fils, tu ne saurois plus faire un pas, qui ne te fasse souvenir de ta valeur.*

Après la prise de Méthone, Philippe, toujours attentif où à affoiblir les ennemis par de nouvelles conquêtes, ou à s'attacher de nouveaux amis par des services importants, marcha en Thessalie, qui avoit imploré son secours contre les Tyrans. La mort d'Alexandre de Phère sembloit avoir assuré la liberté du pays. Mais les freres de Thébé sa femme, qui l'avoient massacré de concert avec elle, las d'avoir joué quelque tems le personnage de Libérateurs, firent revivre sa tyrannie, & accablèrent les Thessaliens d'un nouveau joug. Lycophron, l'aîné des trois freres, qui avoit succédé à Alexandre, s'étoit fortifié de la protection des Phocéens. Onomarque, leur Chef, lui mena un gros corps de troupes, & remporta d'abord contre Philippe un avantage assez considérable : mais dans une seconde action, il fut entièrement vaincu, & son armée mise en déroute. Les fuyards furent poursuivis jusqu'au bord de la

Diod. page

432-435.

mer. Plus de six mille hommes demeurèrent sur la place , du nombre desquels étoit Onomarque , dont le corps fut attaché à une potence : & trois mille prisonniers qu'on avoit faits furent précipités dans la mer , par ordre de Philippe , comme des sacrilèges & des ennemis de la religion. Lycophron livra la ville de Phére , & par sa retraite laissa la Thessalie en liberté. Par l'heureux succès de cette expédition , Philippe se concilia pour jamais l'affection des Thessaliens , dont l'excellente cavalerie , jointe à la Phalange Macédonienne , eut depuis tant de part à ses victoires , & à celles de son fils.

Phaylle , qui avoit succédé à son frere Onomarque , trouvant les mêmes ressources que lui dans les richesses immenses du temple , leva une armée nombreuse ; & soutenu par les troupes des Lacédémoniens , des Athéniens , & des autres Alliés , qu'il payoit grassement , il passa dans la Béotie , & attaqua les Thébains. Les avantages & les pertes furent longtems balancés de part & d'autre : mais enfin Phaylle , saisi d'une maladie subite & violente , après avoir souffert

Souffert de cruels tourmens, finit sa vie d'une manière digne de ses impiétés & de ses sacrilèges. On mit à sa place Phalécus, fils d'Onomarque, encore tout jeune; & on lui donna pour conseil Mnaféas, qui avoit beaucoup d'expérience, & étoit fort attaché à sa famille.

Le nouveau Chef, marchant sur les traces de ses prédécesseurs, pilla comme eux le temple, & enrichit tous ses amis. Les Phocéens ouvrirent enfin les yeux, & nommèrent des Commissaires pour faire rendre compte à tous ceux qui avoient touché les deniers publics. Phalécus fut déposé, & il se trouva, par l'enquête exacte qu'on fit, que depuis le commencement de la guerre on avoit tiré du temple plus de dix mille talens, c'est-à-dire plus de trente millions de notre monnoie.

Philippe, après avoir délivré la Thessalie, songea à porter ses armes dans la Phocide. Voici la première tentative qu'il fait pour mettre le pié dans la Grèce, & pour entrer dans les affaires générales des Grecs, dont les Rois de Macédoine avoient toujours été exclus comme étrangers.

AN.M. 36524
AV.J.C. 3121

Dans ce dessein , sous prétexte de passer en Phocide , & d'y aller punir les Phocéens sacrilèges , il marche vers les Thermopyles pour s'emparer d'un passage qui lui donnoit une entrée libre dans la Grèce , & sur-tout dans l'Attique. Les Athéniens , au bruit de cette marche qui pouvoit avoir d'étranges suites & pour eux , & pour toute la Grèce , accoururent aux Thermopyles , & se saisirent à propos de ce passage important , que Philippe n'osa pas même entreprendre de forcer : ainsi il fut obligé de retourner en Macédoine.

§. III.

Démotsthène , à l'occasion de l'entreprise de Philippe sur les Thermopyles , harangue les Athéniens , & les anime contre ce Prince. Il est peu écouté. Olynthe , à la veille d'être assiégée par Philippe , implore le secours des Athéniens. Démotsthène tâche , par ses harangues , de les tirer de leur assoupissement. Ils n'envoient que de foibles secours. Philippe enfin se rend maître de la place.

COMME la suite va nous montrer

Philippe aux prises avec les Athéniens, & que par les vives exhortations & les sages conseils de Démosthène ils deviendront les plus grands ennemis, & les plus puissans obstacles à ses desseins ambitieux, il ne paroît pas hors de propos, avant que d'entrer en matière, de tracer un portrait abrégé de l'état présent d'Athènes, & de la disposition actuelle de ses citoyens.

Il ne faut pas juger du caractère des Athéniens dans le tems dont nous parlons, par celui de leurs ancêtres du tems des batailles de Marathon & de Salamine, de la vertu desquels ils avoient extrêmement dégénéré. Ce n'étoit plus les mêmes hommes, ni les mêmes maximes, ni les mêmes mœurs. On n'y voioit plus le même zèle pour le bien public, la même application aux affaires, le même courage pour essuier les fatigues de la guerre sur terre & sur mer, le même soin de ménager les finances, la même docilité pour les conseils salutaires, le même discernement dans le choix des Généraux d'armée & des Magistrats à qui ils confioient l'administration de l'Etat. A ces dispositions si

utiles & si glorieuses avoient succédé l'amour du repos, la nonchalance pour les affaires publiques, l'aversion des travaux militaires dont ils se déchargeoient sur des troupes mercénaires, la dissipation du trésor public en jeux & en spectacles, le goût pour les flatteries de leurs Orateurs, & la malheureuse facilité d'accorder les charges à la brigade & à la cabale, tous aventureux ordinaires de la ruine des Etats. Voila ce qu'étoit Athènes, lorsque le Roi de Macédoine commença à attaquer la Grèce.

AN.M. 365.
AV.J.C. 352.

Nous avons vû que Philippe, après plusieurs conquêtes, avoit fait une tentative inutile pour s'avancer jusques dans la Phocide, parce que les Athéniens, justement allarmés du péril qui les menaçoit, lui avoient fermé le passage des Thermopyles. Démosthène, profitant d'une si favorable disposition, monte sur la Tribune aux harangues, pour tracer à leurs yeux une vive image du danger prochain dont les menace l'ambition démesurée de Philippe, & pour les convaincre de l'absolue nécessité, qu'elle leur impose d'user des plus promptes précautions. Or, comme

Démofth.
et Philip.

le succès de ses armes , & la rapidité de ses progrès , répandoient dans Athènes une espèce de terreur fort approchante du desespoir , l'Orateur , par un artifice merveilleux , s'attache d'abord à relever les courages abattus , & rejette uniquement sur leur mollesse & sur leur nonchalance la cause de leurs desastres. Car , si jusques-là ils s'étoient acquittés exactement de leur devoir , & que malgré toute leur activité & tous leurs efforts Philippe l'eût emporté sur eux , il ne leur resteroit plus en effet de ressource ni d'espérance. Mais , & dans ce discours-ci , & dans ceux qui suivront , Démosthène insiste fortement sur cette réflexion , que la négligence des Athéniens est l'unique cause de l'aggrandissement de Philippe , & que c'est elle qui le rend hardi , entreprenant , & plein d'une insolente fierté , qui va jusqu'à insulter aux Athéniens.

» Voiez , leur dit Démosthène en
 » parlant de Philippe , à quel point
 » monte l'arrogance du personnage ,
 » qui ne vous donne point le choix
 » ou de l'action , ou du repos ; mais
 » qui use de menaces , & , selon le

» bruit commun, tient les discours
» les plus insolens ; & non content
» de ses premières conquêtes, inca-
» pables de le satisfaire, il se porte
» chaque jour à quelque nouvelle en-
» treprise. Vous attendez peut-être que
» quelque nécessité vous force d'a-
» gir. En est-il une plus grande pour
» des hommes libres que la honte
» & l'infamie ? Voulez-vous donc
» vous promener éternellement dans
» la place publique, en vous deman-
» dant les uns aux autres, *Dit-on quel-*
» *que chose de nouveau ?* Eh quoi de
» plus nouveau, qu'un homme de
» Macédoine vainqueur des Athé-
» niens, & souverain arbitre de la
» Grèce ? *Philippe est mort*, dit l'un,
» *Non, il n'est que malade*, répond l'au-
» tre. « (La blessure qu'il avoit reçu
à Méthone avoit donné lieu à tous
ces bruits.) » Mort ou malade, que
» vous importe, Athéniens ! A peine
» le ciel vous en auroit-il délivrés,
» qu'à vous comporter de la sorte,
» vous vous feriez bien vite vous-
» même un autre Philippe, puisque
» celui-ci doit ses accroissemens, bien
» moins à sa force, qu'à votre indo-
» lence.

Démosthène ne s'en tint pas à de simples remontrances, ni à des avis généraux: il proposa un projet, qui lui paroissoit propre à arrêter les entreprises de Philippe. Il demande aux Athéniens, en premier lieu, qu'ils arment une flotte de cinquante galères, & qu'ils prennent une ferme résolution de les monter eux-mêmes. Il veut qu'on y ajoute dix galères légèrement armées, pour servir d'escorte aux convois de la flotte, & aux vaisseaux de transport. Quant à ce qui regarde les troupes, au lieu que de son tems le Général élu par la faction la plus puissante, ne formoit l'armée que d'un assemblage confus d'étrangers & de mercénaires qui servoient mal, il demande qu'on leve seulement deux mille hommes de troupes choisies, dont il y en aura cinq cens Athéniens, & le reste tiré des Alliés; avec deux cens Cavaliers, dont cinquante aussi seront Athéniens.

L'entretien de ce petit corps d'armée pour ce qui regarde seulement les munitions de bouche & la subsistance des troupes indépendamment de leur solde, ne devoit couter par an guères plus de quatre-vingts-dix

*Le talent val
loit mille écus*

talens, (quatre-vingts-dix mille écus :)
 savoir quarante talens pour dix galé-
 res d'escorte, à raison de vingt mi-
 nes (mille livres) par mois pour cha-
 que galère : autres quarante talens
 pour les deux mille hommes de pié,
 à dix dragmes (cinq livres) par mois
 pour chaque Fantassin ; lesquelles
 cinq livres par mois font un peu plus
 de trois sols & un liard par jour.
 Enfin douze talens pour les deux cens
 chevaux, à trente dragmes (quinze
 livres) par mois pour chaque homme
 de cheval ; lesquelles quinze livres
 par mois font dix sols par jour. J'en-
 tre dans ce détail exprès, pour faire
 connoître sur quel pié pour lors on
 faisoit la dépense de la guerre. Démo-
 ithène ajoute que si quelqu'un s'ima-
 gine que les seules munitions de bou-
 che ne soient pas une grande avance,
 il n'en juge pas sainement. Car il
 est persuadé, que pourvû que les trou-
 pes ne manquent point de provisions,
 la guerre leur fournira tout le reste ;
 & que sans faire le moindre tort ni
 aux Grecs, ni aux Alliés, elles trou-
 veront à se paier de leur solde en-
 tière.

Comme on pouvoit s'étonner qu'il

se reſtraignît à un ſi petit nombre de troupes , il en rend raiſon. C'eſt que l'état préſent de la République ne permet pas aux Athéniens d'oppoſer à Philippe des forces capables de l'attaquer en rafe campagne ; mais qu'ils doivent néceſſairement ſe réduire à de ſimples courſes. Ainſi ſon deſſein eſt que ce petit corps d'armée voltige ſans relâche vers les frontières de la Macédoine , & y tienne en reſpect l'ennemi , l'obſerve , le harcelle , & le ſerre de près ; afin qu'il ne concerte pas librement ſes entrepriſes , & n'exécute pas à ſon aïſe tout ce qu'il voudra tenter.

On ne fait pas quel fut le ſuccès de cette harangue. Il y a beaucoup d'apparence que les Athéniens , qui n'étoient point attaqués perſonnellement , s'endormirent , par la nonchalance qui leur étoit naturelle , ſur les progrès de Philippe. Les diviſions de la Grèce lui étoient fort favorables. Athènes & Lacédémone d'un côté ne ſongeoiſent qu'à humilier Thèbes leur rivale. De l'autre , les Theſſaliens pour ſe délivrer de leurs Tyrans , les Thébains pour ſe maintenir la ſupériorité que les batailles de Leuctres &

de Mantinée leur avoient acquise , se devoient absolument à Philippe , & , sans le vouloir , l'aidoient à forger leurs chaînes.

Philippe , en habile politique , fut bien profiter de toutes ces dissensions. Ce Roi , pour la sûreté de ses frontières , n'avoit rien plus à cœur que de s'étendre vers la Thrace , & il ne le pouvoit guère qu'aux dépens d'Athènes , qui depuis la défaite de Xerxès avoit en ce pays-là plusieurs colonies , outre divers Etats alliés ou tributaires.

Olynthe , ville de Thrace dans la péninsule de Palléne , étoit une de ces colonies. Elle avoit eu de grands démêlés avec Amyntas pere de Philippe. Elle avoit même traversé ce dernier à son avènement à la Couronne. Cependant , comme il étoit encore mal affermi sur son trône , il usa d'abord de dissimulation , & rechercha l'alliance des Olynthiens , à qui , quelque tems après , il céda Potidée , place importante , qu'il avoit conquise avec eux & pour eux sur les Athéniens. Quand il se vit en état de faire éclore son dessein , il prit ses mesures pour former le siège d'Olyn-

the. Les Olynthiens , du plus loin qu'ils entendirent gronder l'orage , recoururent aux Athéniens , & sollicitèrent l'envoi d'un prompt secours. L'affaire fut discutée dans l'assemblée du peuple. L'importance de la délibération augmenta le concours des Orateurs dans la Tribune. Ils y monterent chacun à leur tour , & leur tour venoit plus tôt ou plus tard selon leur âge. Démosthène , qui n'avoit que trente-quatre ans , ne parla qu'après que ses anciens eurent longtems agité la matière.

Dans ce * discours l'Orateur , pour *Olynth. 2.* mieux aller à ses fins , épouvante & rassure alternativement les Athéniens. Pour cela , il représente Philippe sous deux faces fort différentes. D'un côté , c'est un ambitieux , que l'empire du monde entier ne rassasieroit pas ; un superbe , qui regarde tous les hommes , & même ses alliés , comme autant de

* La harangue que Démosthène prononça pour lors est comptée ordinairement pour la seconde des trois Olynthiennes qui regardent le même sujet. Mais Monsieur de Turreil , fondé principalement sur l'autorité de Denys d'Halicarnasse , qui doit être ici d'un

grand poids , dérange l'ordre communément suivi des harangues de Démosthène , & place celle-ci à la tête des Olynthiennes. Quoique je suive son sentiment , je citerai les harangues selon l'ordre où elles sont imprimées.

sujets ou d'esclaves, & qui par cette raison, s'irrite de l'obéissance trop lente, comme de la revolte déclarée; un politique vigilant, qui toujours attentif à se prévaloir des imprudences & des fautes d'autrui, saisit avidement les conjonctures avantageuses; un guerrier infatigable, que son activité multiplie, & qui supporte continuellement les plus rudes travaux, sans connoître ni momens de repos, ni différences de saisons; un héros intrépide, qui s'élance au travers des obstacles, & se précipite au milieu des hazards; un corrupteur, qui, la bourse à la main, marchande, trafique, achette, & ne met pas moins en œuvre l'or que le fer; un prince heureux, à qui la fortune prodigue ses faveurs, & pour qui elle paroît avoir oublié son inconstance. Mais, d'un autre côté, ce même Philippe est un imprudent, qui mesure ses vastes projets, non à ses forces, mais à son ambition seule; un téméraire, qui par ses attentats creuse lui-même le tombeau de sa propre grandeur, & ouvre devant lui des précipices où il ne faut que le pousser; un fourbe, dont la puissance ne porte que sur les

plus ruineux de tous les fondemens ; la mauvaise foi & la scélératesse ; un usurpateur , haï universellement au dehors , qui a soulevé tous les peuples contre lui en foulant aux piés toutes les loix humaines & divines ; un tyran , détesté jusques dans le sein de ses Etats , où , par l'infamie de ses mœurs , & par ses autres vices , il a lassé la patience de ses Capitaines , de ses soldats , & généralement de tous ses sujets ; enfin un parjure & un impie , que le ciel n'abhorre pas moins que la terre , & que les dieux vont frapper par la main de quiconque voudra servir leur courroux , & seconder leur vengeance.

Voilà le double portrait de Philippe que trace Monsieur de Turreil , en réunissant tous les traits répandus dans la harangue de Démosthène dont il s'agit : par où l'on voit avec quelle liberté on parloit à Athènes contre un Prince si puissant.

Notre Orateur , après avoir ainsi représenté Philippe , tantôt comme redoutable , tantôt comme aisé à vaincre , conclut que l'unique & sûr moyen d'abbattre un tel ennemi , c'est de réformer les abus nouveaux , de rappel-

ler l'ancien ordre , de pacifier les dissensions domestiques , & d'étouffer les cabales incessamment renaissantes ; enforte que tout se réunisse au seul point de l'intérêt public , & qu'à frais communs , chacun , selon les talens & les facultés , concoure à la destruction de l'ennemi commun.

Suidas in vo-
ce Democriti.

Démade , corrompu par l'or de Philippe , combattit fortement , mais inutilement , l'avis de Démosthène. On envoya , sous la conduite du Général Charès , trente galères & deux mille hommes au secours des Olynthiens , qui dans ce besoin pressant où toute la Grèce généralement étoit intéressée , ne purent rien obtenir que de la seule République d'Athènes.

AN.M. 3655.

Av. J.C. 349.

Ce secours n'interrompit ni les desseins ni les progrès de Philippe. Il marche en Chalcide , s'empare de plusieurs places , emporte & rase la forteresse de Gire , & jette l'épouvante dans toute la contrée. Olynthe , alors , ferrée de plus près , & menacée des derniers malheurs , envoya aux Athéniens une seconde ambassade , & sollicita de nouveaux secours. Démosthène appuie fortement la demande , &

prouve qu'autant par honneur que par intérêt, les Athéniens y doivent avoir égard. C'est ce qui fait le sujet de l'Olynthienne comptée ordinairement la troisième.

L'Orateur, toujours animé d'un zèle vif & ardent pour la sûreté & la gloire de la patrie, tâche d'intimider les Athéniens par la vue des maux qui les menacent, leur montrant un avenir terrible pour eux s'ils persévèrent dans leur nonchalance. Car, si Philippe se rend maître d'Olynthe, il ne manquera pas, après cette entreprise, de venir tomber sur Athènes avec toutes ses forces.

Le principal embarras rouloit sur le moyen de fournir à la dépense nécessaire pour secourir les Olynthiens, parce que les fonds de la caisse militaire étoient divertis ailleurs, & employés à la célébration des Jeux publics.

Quand les Athéniens, à la fin de la guerre d'Egine, eurent fait une paix de trente ans avec les Lacédémoniens, ils résolurent de mettre en réserve dans leur Trésor mille talens chaque année, avec défense, sur peine de la vie, qu'on parlât jamais d'y toucher,

à moins qu'il ne s'agît de repousser les ennemis qui tenteroient d'envahir l'Attique. Cette loi s'observa d'abord avec toute la ferveur qu'on a pour les nouveaux réglemens. Périclès ensuite, dans le dessein de faire sa cour au peuple, proposa de lui distribuer en tems de paix les mille talens, & de le défraier par là aux spectacles en donnant à chaque citoyen * deux oboles, sauf à reprendre ce fonds en tems de guerre. La proposition fut agréée, & la restriction aussi. Mais, comme tout relâchement dégénère tôt ou tard en licence, on prit un tel goût à cette distribution, appelée par Démade *une glu où les citoyens alloient se prendre*, qu'ils ne voulurent plus qu'on la retranchât en aucun cas. L'abus fut poussé à un tel point, qu'Eubule, un des principaux Chefs de la faction opposée à Démosthène, fit défendre, sur peine de mort, qu'on proposât de rendre à la guerre ce que Périclès avoit prêté aux jeux & aux plaisirs. On punit même Apollodore, pour avoir ouvert & appuié l'avis contraire.

* Ces Jeux, outre les deux oboles qu'on distribuoit à chacun des assistans, entraînoient beaucoup d'autres dépenses.

Cette folle dissipation eut d'étranges suites. On ne pouvoit la réparer que par des impositions, dont l'inégalité purement arbitraire perpétuoit de vives querelles, & mettoit dans les préparatifs de guerre une lenteur, qui, sans épargner la dépense, en ruinoit tout le fruit. Comme les artisans, & les gens de marine, qui composoient plus des deux tiers du peuple d'Athènes, ne contribuoient point de leur bien, & n'avoient qu'à paier de leur personne, le poids des taxes tomboit uniquement sur les riches. Ceux-ci ne manquoient pas de murmurer, & de reprocher aux autres que les deniers publics se consumoient en fêtes, en comédies, & en superfluités semblables. Le peuple, qui se sentoit le maître, se mettoit peu en peine de leurs plaintes, & n'étoit pas d'humeur à prendre sur ses plaisirs de quoi soulager des gens qui possédoient, à son exclusion, les emplois & les dignités. D'ailleurs il s'agissoit de la vie, si on osoit seulement prendre sur soi de lui en faire la proposition d'une manière sérieuse & dans les formes.

Démosthène hazarda, à deux différentes reprises, d'entamer cette ma-

rière : mais il le fit avec beaucoup d'art & de circonspection. Après avoir démontré l'indispensable nécessité où l'on est de mettre sur pié une armée pour arrêter les entreprises de Philippe , il laisse entrevoir qu'il n'y a point d'autre fonds pour lever & entretenir ces troupes que celui qui étoit destiné aux distributions du Théâtre. Il demande qu'on nomme des Commissaires , non pour établir de nouvelles loix , il n'y en avoit déjà que trop , mais pour examiner & abolir celles qui se trouveroient contraires au bien de la République. Il n'encouroit pas la peine capitale portée par ces loix , parce qu'il n'en demandoit pas actuellement l'abolition , mais qu'on nommât des Commissaires pour en faire l'examen. Il laissoit seulement entrevoir la nécessité qu'il y avoit d'abolir une loi qui faisoit gémir les plus zélés citoyens , & les réduisoit à l'alternative , ou de se perdre eux-mêmes par un conseil fidèle & courageux , ou de laisser périr leur patrie par un silence timide & prévaricateur.

Il paroît que ces remontrances n'eurent pas le succès qu'elles méritoient ;

puis que, dans l'Olynthienne suivante, qui dans l'arrangement ordinaire est la première, l'Orateur se vit obligé de revenir encore à la charge sur la dissipation des deniers militaires. Olynthe, vivement pressée par Philippe, & jusqu'alors mal secourue par la milice vénale d'Athènes, demanda par une troisième ambassade, des troupes composées, non de mercénaires & d'étrangers comme auparavant, mais de vrais Athéniens, animés d'une sincère ardeur pour l'intérêt & de leur propre gloire, & de la cause commune. Sur les vives instances de Démosthène, les Athéniens envoièrent une seconde fois Charès avec un secours de dix sept galères, de deux mille hommes de pié, & de trois cens cavaliers, tous citoyens d'Athènes, tels qu'Olynthe les desiroit.

Philippe, l'année suivante, s'em-
para d'Olynthe. Le secours & les
efforts d'Athènes ne purent la défen-
dre contre ses ennemis domestiques.

AN.M. 3656.

AV.J.C. 348.

Diod. lib.

1^{re}. pag. 450-

452.

Car deux de ses citoyens, Euthycrate & Lasthène, qui étoient les premiers de la ville, & actuellement en charge, la trahirent. Ainsi il entra par la

brèche que ses largesses avoient faite.
 Il saccage cette malheureuse ville,
 enchaîne une partie des habitans,
 vend l'autre, & ne distingue les traî-
 tres que par le souverain mépris qu'il
 leur témoigne. Philippe aimoit la
 trahison, & n'aimoit pas les traîtres.
 Et quelle foi peut-on avoir à des gens
 qui en manquent pour leur patrie ?
 Tout, jusqu'au simple soldat de l'ar-
 mée Macédonienne, fit honte à Eu-
 thycrate & à Lathène de leur perfidie.
 Ils en demandèrent justice à Philippe,
 qui les paia de cette ironie plus san-
 glante que l'injure même : *Ne prenez*
pas garde à ce que disent des hommes
grossiers, qui nomment chaque chose par
son nom.

La prise de cette ville lui causa une
 grande joie. C'étoit une des places les
 plus importantes pour lui, & dont les
 forces pouvoient le plus balancer sa
 puissance. Elle avoit, quelques années
 auparavant, résisté pendant un assez
 longtems aux forces de la Macédoine
 & de Lacédémone jointes ensemble :
 & Philippe l'avoit enlevée presque
 sans aucune résistance, ou du moins
 sans beaucoup de perte.

Plut. in
Apophtegms.
pag. 278.

Diod. l. 15.
pag. 341.

Il donna des spectacles , & fit célébrer des Jeux publics , avec une magnificence extraordinaire. Il les accompagna de repas & de festins , où il se rendoit populaire , & combloit tous les conviés de présens & de marques d'amitié,

§. IV.

Philippe se déclare pour ceux de Thèbes contre les Phocéens , & commence ainsi à prendre part à la guerre sacrée. Il endort les Athéniens par une fausse paix & de fausses promesses , malgré les remontrances de Démosthène. Il s'empare des Thermopyles , réduit les Phocéens , & termine la guerre sacrée. Il est admis dans le Conseil Amphictyonique.

LES THEBAÏNS, hors d'état de terminer par eux-mêmes la guerre qu'ils soutenoient depuis longtemps contre les Phocéens , eurent recours à Philippe. Jusqu'ici, comme nous l'avons déjà remarqué , il avoit gardé une espèce de neutralité par rapport à la guerre sacrée , & il sembloit attendre , pour se déclarer , que les deux partis se fussent mutuellement affoiblis par la longueur d'une guerre

AN. M. 3657 :
AV. J. C. 347.

qui les épuisoit également. Les Thébains pour lors javoient beaucoup rabbattu de cette fierté & de ces ambitieuses prétentions que leur avoient inspiré les victoires d'Epaminondas. Aussitôt donc qu'ils recherchèrent l'alliance de Philippe, ce Prince résolut d'épouser la querelle de cette République contre les Phocéens. Il n'avoit point perdu de vûe le projet qu'il avoit formé de se ménager une entrée dans la Grèce pour y dominer. Pour faire réussir son dessein, il devoit se déclarer pour l'un des deux partis qui partageoient alors toute la Grèce, ou pour celui des Thébains, ou pour celui des Athéniens, & des Spartiates. Il n'étoit pas assez insensé pour se flater que ce dernier parti voulût contribuer à l'introduire dans la Grèce. Il ne lui restoit donc qu'à embrasser le parti des Thébains qui venoient d'eux-mêmes s'offrir à lui, & à qui sa puissance devenoit nécessaire pour se soutenir dans la décadence de leurs affaires. Il n'hésita donc point à se déclarer pour eux. Mais pour donner une couleur avantageuse à ses armes, outre la reconnoissance dont il affectoit de se piquer pour Thèbes où

il avoit été élevé, il prétendoit se faire honneur de son zèle pour le dieu outragé, & étoit bien aise de se faire la réputation d'un Prince religieux, qui embrassoit vivement les intérêts du dieu & du temple de Delphes, afin de s'attirer par là l'estime & l'amitié des Grecs. Les Politiques font usage de tout, & cherchent à couvrir les entreprises les plus injustes du voile de la probité, & quelquefois même de la religion, quoique souvent, dans le fond, ils ne fassent aucun cas ni de l'une ni de l'autre.

Philippe n'avoit rien plus à cœur que de s'assurer des Thermopyles qui lui ouvrieroient un passage dans la Grèce, de s'approprier tout l'honneur de la guerre sacrée, de paroître y avoir tranché en maître, & de présider enfin aux Jeux Pythiques. Il vouloit porter du secours aux Thébains, & par leur moyen se rendre maître de la Phocide: mais, pour mettre à exécution cette double vûe, il falloit en dérober la connoissance aux Athéniens, qui étoient actuellement déclarés contre Thèbes, & qui depuis lontems étoient alliés des Phocéens. Il s'agissoit donc de leur faire prendre le change, en

*Demosth.
orat. de falsa
legatione.*

leur montrant un autre objet : & c'est à quoi la politique de Philippe réussit merveilleusement.

Les Athéniens, qui commençoient à se lasser d'une guerre qui leur étoit fort onéreuse & peu utile, avoient chargé Crésiphon & Phrynon de sonder les intentions de Philippe, & de le pressentir sur la paix. Ils rapportèrent que Philippe ne s'en éloignoit pas, & témoignoit même beaucoup de bonne volonté pour la République. Sur quoi l'on résolut d'envoyer une ambassade solennelle, pour s'instruire de la vérité plus à fond, & pour avoir les derniers éclaircissemens que demandoit une semblable négociation. Eschine & Démosthène furent du nombre des dix Ambassadeurs, qui en ramenèrent trois de Philippe, Antipater, Parménion, Eurylochus. Tous dix s'acquittèrent fidèlement de leur commission, & en rendirent un fort bon compte. On les renvoie aussitôt avec un plein pouvoir de conclure la paix, & de la cimenter par la religion des sermens. Alors Démosthène, qui dans la première ambassade avoit rencontré en Macédoine quelques Athéniens prisonniers, & leur avoit promis qu'il reviendrait

viendroit les racheter à ses dépens ,
 e met en devoir de tenir sa parole ,
 & conseille cependant à ses Collègues
 de s'embarquer au plutôt , comme la
 République l'avoit ordonné , pour
 aller incessamment chercher Philippe
 par tout où il seroit. Ceux-ci , loin de
 faire la diligence qu'on leur a recom-
 mandée , marchent à pas d'Ambassa-
 deurs , vont par terre en Macédoine ,
 y arrêtent trois mois entiers , &
 donnent le tems à Philippe de prendre
 encore plusieurs places sur les Athé-
 niens dans la Thrace. Enfin s'étant
 touchés avec le Roi de Macédoine ,
 conviennent avec lui des condi-
 tions de la paix. Celui-ci , content de
 s'être endormi par un projet de
 trêve , en différoit de jour en jour la
 ratification. Il avoit trouvé le moyen
 de corrompre à force de présens tous
 les Ambassadeurs , à l'exception de
 Clisthène , qui se trouvant seul ,
 n'osoit en vain à ses Collègues.
 Cependant Philippe faisoit toujours
 avancer ses troupes. Etant arrivé à
 Larissa en Thessalie , il ratifie enfin le
 traité de paix , où il refuse de com-
 mander les Phocéens. Quand on eut
 avis à Athènes que Philippe avoit

signé le Traité , cette nouvelle y répandit beaucoup de joie , sur-tout parmi les personnes qui avoient de l'éloignement pour la guerre , & qui

*Isocrat. erat.
ad Philip.*

en redoutoient les suites. Isocrate étoit de ce nombre. C'étoit un citoyen zélé pour le bien public , & plein de bonnes intentions. La foiblesse de sa voix , jointe à une timidité naturelle , l'avoit empêché de se produire en public , & de monter , comme les autres , sur la Tribune aux Harangues. Il avoit ouvert à Athènes une école , où il donnoit des leçons sur la Rhétorique , & formoit les jeunes gens à l'éloquence ; & il le faisoit avec un grand succès & une grande réputation. Il n'avoit pas néanmoins renoncé entièrement au soin des affaires publiques ; & le service que les autres rendoient de vive voix à la patrie dans les assemblées , il tâchoit de le lui rendre par des Ecrits où il exposoit ses sentimens : & ces Ecrits devenoient bientôt publics , & étoient lus avec beaucoup d'empressement.

Dans l'occasion dont il s'agit , il en fit un assez long , qu'il adressa à Philippe , avec qui il étoit en liaison ; mais de la manière qui convient à

un bon & fidèle citoien. Il étoit alors fort âgé, & avoit au moins quatre-vingts huit ans. Le but de ce discours est d'exhorter Philippe à profiter de la paix qu'il venoit de conclure, pour concilier entr'eux tous les peuples de la Grèce, & à porter ensuite la guerre contre le Roi des Perses. Il s'agissoit de faire entrer dans ce plan quatre villes, dont toutes les autres alors dépendoient; savoir Athènes, Sparte, Thèbes, Argos. Il avoue que si Sparte ou Athènes étoient dominantes comme autrefois, il n'auroit garde de faire une telle proposition, qui ne seroit point certainement de leur goût, & que la fierté de ces deux Républiques, nourrie & augmentée par d'heureux succès, rejetteroit avec hauteur. Mais maintenant que les plus puissantes villes de la Grèce, fatiguées & épuisées par de longues guerres, & humiliées chacune à leur tour par des revers fâcheux, ont un intérêt égal à poser les armes, & à vivre en paix, on l'exemple qu'Athènes avoit commencé à leur donner; c'est l'occasion du monde la plus favorable à Philippe de concilier ensemble toutes les villes de la Grèce.

S'il avoit le bonheur de réussir dans un tel projet , un succès si glorieux & si avantageux l'élèveroit au dessus de tout ce qu'il y a eu jusqu'ici de plus grand dans la Grèce. Mais le dessein & le projet seul , quand il n'auroit pas tout l'effet qu'il en peut attendre , lui attireroit infailliblement l'estime , l'affection , & la confiance de tous les peuples de la Grèce , avantages infiniment préférables à toutes les prises de villes & à toutes les conquêtes dont il pourroit se flater.

Il est vrai que plusieurs personnes , prévenues contre Philippe , le représentent & le décrivent comme un Prince artificieux , qui couvre sa marche sous des prétextes plausibles ; mais qui dans le fond n'a d'autre vûe que d'opprimer la Grèce , & de s'en rendre maître. Isocrate , soit trop facile crédulité , soit desir de gagner Philippe , suppose que des bruits si injurieux n'ont aucun fondement ; n'étant pas vraisemblable qu'un Prince , qui fait gloire de descendre d'Hercule le Libérateur de la Grèce , songeât à l'envahir , & à s'en rendre le Tyran. Mais ce sont ces bruits-là mêmes , si capables de noircir son nom & de ter-

et toute sa gloire , qui doivent l'engager à en démontrer la fausseté aux yeux de toute la Grèce par des preuves non suspectes , en laissant & maintenant chaque ville dans la possession de ses loix & de sa liberté , en partant avec soin tout soupçon de partialité , en n'épousant point les intérêts d'un peuple contre un autre , et s'attirant la confiance de tous par un noble desintéressement & par un amour inaltérable de la justice , enfin en n'ambitionnant que la qualité de pacificateur de la Grèce , titre infiniment plus glorieux que celui de vainqueur & de Conquérant.

C'est dans les Etats du Roi de Perse qu'il doit aller chercher & mériter ses derniers titres. La conquête lui est ouverte & assurée , s'il vient à bout de pacifier la Grèce. Il doit se souvenir qu'Agésilas , avec les seules troupes de Sparte , fit trembler le trône Persan , & l'auroit certainement renversé , sans les divisions domestiques de la Grèce qui l'y rappellèrent. La victoire signalée des Dixille sous Cléarque , & leur retraite triomphante à la vue d'une armée innombrable , marquent ce qu'on doit

attendre des Macédoniens & des Grecs réunis ensemble , & commandés par Philippe , contre un Prince inférieur en tout à celui que Cyrus alloit attaquer.

Isocrate finit , en témoignant qu'il paroît que les dieux n'ont accordé jusqu'ici à Philippe tant d'heureux succès , que pour le mettre en état de former & d'exécuter la glorieuse entreprise dont il lui trace le plan. Il réduit ces avis à trois points : gouverner son propre empire avec sagesse & justice , pacifier les peuples voisins & la Grèce entière sans y rien prétendre pour soi , porter ensuite ses armes victorieuses dans un pays ennemi de tout tems des Grecs , & qui avoit souvent juré leur perte. Il faut l'avouer : voila un plan bien magnifique , & bien digne d'un grand Prince. Mais Isocrate connoissoit mal Philippe , s'il l'en croioit capable. Il n'avoit ni l'équité , ni la modération , ni le desintéressement que demandoit un tel projet. Il songeoit réellement à passer dans la Perse , & sentoît bien qu'auparavant il fa!oit s'assurer de la Grèce. Mais c'étoit par la force , & non par des bienfaits , qu'il vouloit

n'affurer. Il ne songeoit point à gagner les peuples ni à les persuader, mais à les abbattre & à les domter. Comme de son côté il ne faisoit aucun cas des alliances & des traités, il esuroit les autres sur lui-même, & vouloit les retenir par des liens plus forts que ceux de l'amitié, de la reconnaissance & de la bonne foi.

Démotsthène, qui étoit plus au fait des affaires qu'Isocrate, jugeoit plus sagement aussi des dispositions de Philippe. A son retour de l'ambassade il déclare nettement qu'il n'approuve ni les discours ni la conduite du Roi de Macédoine, & qu'on a tout à craindre de sa part. Eschine au contraire, qui étoit entièrement gagné, assure qu'il n'a remarqué dans les promesses, dans le procédé de ce Prince que franchise & bonne foi. Il avoit promis que l'on repeupleroit Thespies & Arée malgré l'opposition des Thébins; qu'en cas qu'il parvînt à subjuguer les Phocéens, il les conserveroit, & ne leur feroit aucun mauvais traitement; qu'il rétablirait l'ordre dans Thèbes; qu'Orope demeureroit propre aux Athéniens; & que pour équivaloir d'Amphipolis, on leur li-

vreroit l'Eubée. Démosthène eut beau représenter que Philippe, malgré toutes ses belles promesses, cherchoit à se rendre maître absolu de la Phocide, & que de la lui abandonner, c'étoit trahir l'Etat, & lui livrer la Grèce entière : il ne fut point écouté, & le discours d'Eschine qui répondoit de la bonne volonté de Philippe, prévalut.

AN. M. 3658. Toutes ces délibérations donnèrent
AY. J. C. 346. le tems à ce Prince de s'emparer des

Diod. lib. 16. Thermopyles, & d'entrer dans la
PAG. 455. Phocide. Jusques-là on n'avoit pu réduire les Phocéens à la raison. Philippe n'eut qu'à se montrer : la terreur de son nom jeta par tout l'épouvante. Supposant qu'il marchoit contre des sacrilèges, & non contre des ennemis ordinaires, il fit prendre à tous ses soldats des couronnes de laurier, & les mena au combat comme sous la conduite du dieu même dont ils vengeoient l'honneur. A cet aspect, les Phocéens se crurent vaincus. Ils demandent la paix, & se livrent à la merci de Philippe, qui permit à Phalécus leur chef de se retirer dans le Péloponnèse avec les huit mille hommes qu'il avoit pris à sa

olde. Ainsi Philippe, sans qu'il lui en outât beaucoup de peine, remporta tout l'honneur d'une longue & sanglante guerre qui avoit épuisé les forces des deux partis. ^a Cette victoire lui fit un honneur incroyable dans toute la Grèce. Il n'y étoit parlé que de cette glorieuse expédition. On le regardoit comme le vengeur du sacrilège, & le protecteur de la religion; & l'on mettoit presque au nombre des dieux, celui qui en avoit défendu la majesté avec tant de courage & de succès.

Philippe, pour ne paroître rien faire de son autorité privée dans une affaire qui concernoit toute la Grèce, ssemble le Conseil des Amphictyons, & les établit; pour la forme, souverains Juges de la peine encourue par les Phocéens. Sous le nom de ces Juges dévoués à ses volontés, il ordonne qu'on ruinerà les villes de la Phocide; qu'on les réduira toutes en bourgs de soixante feux, & que les bourgs seront placés à une certaine

^a Incredibile quantum res apud omnes nationes Philippo gloriæ dedit. illum vindicem sacrilegionum. Dignum itaque qui diis proximus haberetur, per quem deorum majestas vindicata sit. *Justin.*

distance l'un de l'autre ; que l'on profcrira irrémiffiblement les facrilèges ; & que les autres ne demeureront poffeffeurs de leurs biens , qu'à la charge d'un tribut annuel , qui s'exigera jufqu'à la reftitution entière des fommcs enlevées du temple de Delphes. Philippe ne s'oublia pas dans cette occafion. Après avoir foupmis les Phocéens rebelles, il demanda qu'on lui tranfportât le droit de féance au **Confeil Amphictyonique** dont on les avoit déclaré déchus. Les Amphictyons , dont il venoit de fervir la vengeance, n'ofèrent le refufer, & l'aggrégèrent à leur corps : ce qui étoit pour lui d'une grande importance , comme la fuite le fera voir , & d'une très dangereufe conféquence pour tout le refte de la Grèce. Ils donnèrent auffi à Philippe l'intendance des Jeux Pythiques conjointement avec les Béotiens & les Theffaliens , parce que les Corinthiens , qui l'avoient eue jufqu'à là , s'en étoient rendus indignes par la part qu'ils avoient prife au facrilège des Phocéens.

Quand on apprit à Athènes la manière dont les Phocéens avoient été traités , on comprit , mais trop tard ,

tort qu'on avoit eu de ne pas déférer aux conseils de Démosthène , & de s'être livré aveuglément aux vaines promesses d'un Traître qui avoit vendu sa patrie. Outre la honte & la douleur d'avoir manqué aux devoirs de la confédération à l'égard des Phocéens , ils reconnurent qu'en abandonnant leurs Alliés , ils avoient trahi leurs propres intérêts. Car Philippe , maître de la Phocide , l'étoit devenu des Thermopyles , ce qui lui ouvroit les portes & lui donnoit les clés de la Grèce. Les Athéniens donc , justement allarmés pour eux-mêmes , ordonnèrent qu'on retireroit les femmes & les enfans de la campagne dans la ville , qu'on rétablirait les murs , & qu'on fortifieroit le Pirée , pour se mettre en état de défense en cas d'invasion.

Démofth. de

fals. legat.

pag. 312v

Ils n'avoient point eu de part au Décret qui avoit reçu Philippe au nom des Amphictyons. Peut-être s'absentèrent-ils , pour ne pas l'autoriser par leur présence : ou , ce qui paroît plus vraisemblable , Philippe , en vue d'éloigner les obstacles , & d'éviter les traverses qu'il pouvoit rencontrer dans l'exécution de son

dessein , assembla tumultuairement les seuls Amphictyons qui lui étoient dévoués. Enfin , il mena si bien son intrigue , qu'il obtint ce qu'il desiroit. On pouvoit contester cette élection comme clandestine , & comme irrégulière. Il en demanda la confirmation aux peuples , qui , en qualité de membre de ce Corps , avoient droit , ou de rejeter le nouveau choix , ou de le ratifier. Athènes reçut l'invitation circulaire. Dans l'assemblée du peuple qui fut convoquée pour délibérer sur la demande de Philippe , plusieurs étoient d'avis qu'on n'y eut aucun égard. Démosthène fut d'un avis contraire. Il n'approuvoit point du tout la paix qu'on avoit conclue avec Philippe , mais il ne croioit pas qu'on dût la rompre dans la conjoncture présente , ce qui ne pouvoit se faire sans susciter contre Athènes , & le nouvel Amphictyon , & ceux qui l'avoient élu. Il conseille donc de ne point s'exposer hors de saison aux suites dangereuses du refus opiniâtre de condescendre au Décret presque unanime des Amphictyons , & proteste qu'il faut sensément , de crainte de pis , céder au tems , c'est-à-

re-consentir à ce qu'on ne peut empêcher. C'est ce qui fait le sujet du discours de Démosthène intitulé *harangue sur la paix*. Il y a beaucoup d'apparence que son avis fut suivi.

§. V.

Philippe, de retour en Macédoine, pousse ses conquêtes dans l'Illyrie, & la Thrace. Il projette une ligue avec les Thébains, les Messéniens, & les Argiens, pour attaquer ensemble le Péloponnèse. Athènes s'étant déclarée pour les Lacédémoniens, rompt cette ligue. Il fait de nouvelles tentatives sur l'Eubée : Phocion l'en chasse. Caractère de ce célèbre Athénien. Philippe forme le siège de Périnthe & de Byzance. Les Athéniens animés par les harangues de Démosthène, envoient du secours à ces deux villes sous la conduite de Phocion, qui en fait lever le siège à Philippe.

QUAND Philippe eut réglé tout ce qui regardoit le culte du dieu & la sûreté du temple de Delphes, il retourna en Macédoine comblé de gloire, & remportant la réputation de Prince religieux & d'intrépide Con-

AN.M. 3680.

AV. J.C. 344.

Diod. lib. 16.

pag. 436.

quérant. Diodore remarque que tous ceux qui avoient pris part à la profanation & au pillage du temple, périrent misérablement, & firent une fin tragique.

*Diod. pag.
461.*

Philippe, content de s'être ouverte une entrée dans la Grèce par la prise des Thermopyles, d'avoir soumis la Phocide, de s'être rendu un des Juges de la Grèce par la nouvelle qualité d'Amphiçtyon, de s'être acquis l'estime & les louanges de tous les peuples par son zèle pour venger l'honneur de la Divinité, crut sagement devoir s'arrêter, pour ne pas soulever contre lui tous les peuples de la Grèce en découvrant trop tôt les vûes d'ambition qu'il avoit sur elle. Et afin de dissiper ses soupçons, & de calmer ses inquiétudes, il tourna ses armes contre l'Illyrie pour étendre ses frontières de ce côté-là, & pour tenir toujours ses troupes en haleine par quelque nouvelle expédition.

Le même motif le fit ensuite passer en Thrace. Dès les premières années de son règne il y avoit déjà enlevé plusieurs places aux Athéniens. Il y poussa toujours ses conquêtes. Suidas marque qu'avant la prise d'Olynthe,

Il s'étoit rendu maître de trente deux villes dans la Chalcide , qui faisoit partie de la Thrace. La Querfonnése étoit aussi fort à sa bienséance. C'étoit une presqu'île fort riche , où il y avoit plusieurs villes puissantes , & d'excellens paturages. Elle avoit autrefois appartenu aux Athéniens. Ses habitans se mirent sous la protection de Lacédémone quand Lyfandre eut pris Athènes , & retournèrent sous la domination de leurs premiers Maîtres quand Conon , fils de Timothée , eut relevé sa patrie. Cotys roi de Thrace , conquit ensuite la Querfonnése sur les Athéniens ; & ils y rentrèrent enfin par la cession de Cherfoblepte fils de Cotys , qui se trouvant trop foible pour la défendre contre Philippe , la leur abandonna la quatrième année de l'Olympiade CVI. en se réservant néanmoins Cardie , qui étoit la ville la plus considérable de la presqu'île , & qui en formoit comme la porte & l'entrée. Quand Philippe eut dépouillé Cherfoblepte de son royaume , ce qui arriva la seconde année de l'Olymp. CIX. ceux de Cardie , dans la crainte de tomber entre les mains des Athéniens qui revendiquoient leur ville

Diod. lib. 10.

pag. 434.

Ibid. pag. 464.

AN. M. 366.

AV. J. C. 343.

dont ils avoient été autrefois les maîtres , se jettèrent entre les bras de Philippe qui ne manqua pas de prendre leur protection.

AN.M. 3662.

AV.J.C. 342.

Liban. in

Demosth. pag.

75.

Diopithe , chef de la colonie que les Athéniens avoient envoyée dans la Quersonnèse , regardant cette démarche de la part de Philippe comme un acte d'hostilité contre la République , sans en attendre l'ordre , & bien persuadé qu'on ne le desavoueroit point , se jette brusquement sur les terres de ce Prince dans la Thrace maritime pendant qu'il étoit occupé dans la haute Thrace à une guerre importante , les pille avant qu'il puisse revenir pour lui faire tête , les saccage , & remporte un riche butin , qu'il met en sûreté dans la Quersonnèse. Philippe , hors d'état de s'en faire raison par la voie qu'il eut voulu , se contenta de s'en plaindre amèrement par ses lettres aux Athéniens. Les Pensionnaires qu'il avoit dans Athènes , firent leur devoir. Ces langues vénales eurent soin de répandre leur venin sur une conduite , sinon prudente , du moins pardonnable. Ils déclament contre Diopithe , le défèrent comme auteur de la guerre , l'accusent d'exa-

tion & de piraterie , sollicitent & ressent son rappel , & poursuivent avec chaleur sa condamnation.

Démosthène , qui dans cette conjoncture voioit l'intérêt public inséparablement attaché à celui de Diopithe , entreprit sa défense. C'est ce qui fait le sujet de la harangue *sur la Quersonnèse*. Ce Diopithe étoit pere de Ménandre fameux poète Comique , que Térence a fidèlement copié.

Diopithe étoit accusé de vexer les Alliés par des exactions injustes. C'est à quoi Démosthène s'arrête le moins , parce que c'étoit un fait personnel. Il ne laisse pas de l'excuser en passant par l'exemple de tous les Généraux , à qui les îles & les villes de l'Asie Mineure paioient de certaines contributions volontaires , par lesquelles elles achetoient la sûreté de leurs marchands , à qui l'on fournissoit des escortes pour les défendre contre les pirates. Il est vrai qu'on peut exercer des violences , & rançonner mal-à-propos les Alliés. Mais alors un simple décret , une dénonciation dans les formes , la galère destinée au transport du Général révoqué , cela suffit pour arrêter les abus. Il n'en est pas

*Elle s'appelle
la τήρησις.*

de même des entreprises de Philippe.
Ce n'est pas par des menaces ni par
des décrets qu'on les peut arrêter : il
faut des levées d'hommes, des trou-
pes, des galères.

» Vos Orateurs vous crient sans
» cesse qu'il faut opter entre la paix &
» la guerre. Philippe ne nous en laisse
» pas l'option, lui qui tous les jours
» forme de nouvelles entreprises con-
» tre nous. Et peut-on douter qu'il
» ne soit l'infraiteur de la paix, à
» moins qu'on ne prétende que nous
» n'aurons point lieu de nous plaindre
» de lui, tant qu'il n'attentera rien sur
» l'Attique, ni sur le Pirée. Mais il
» ne sera pas tems pour lors de nous
» y opposer, & c'est dès à présent
» qu'il faut préparer de fortes barriè-
» res contre ses desseins ambitieux.
» Vous devez poser comme un prin-
» cipe certain, Athéniens, que c'est
» à vous qu'il en veut, qu'il vous re-
» garde comme ses plus dangereux
» ennemis, que votre ruine seule peut
» le mettre en repos, & assurer ses
» conquêtes, & que tout ce qu'il our-
» dit & trame aujourd'hui, il ne le
» trame & ne l'ourdit qu'en vûe de
» tomber sur vous, & de réduire

Athènes en servitude. Aucun de
vous en effet pourroit-il pousser la
simplicité jusqu'à croire que Phi-
lippe soit si âpre pour de misérables
bicoques dans la Thrace, (car quel
autre nom donner aux places qu'il
y attaque maintenant ?) qu'afin de
les acquérir il affronte travaux, fai-
sons, dangers : & que pour les ports,
pour les arsenaux, pour les galères,
pour les mines d'argent, pour les
immenses revenus d'Athènes, il n'ait
que de l'indifférence, qu'il ne les
ambitionne en aucune sorte, & qu'il
vous en laissera jouir paisiblement ?

» Que conclure de tout ce qui a été
dit ? Que , loin de dissiper l'armée
que nous avons en Thrace, il faut
l'augmenter & la fortifier par de
nouvelles levées, afin que, comme
Philippe en a toujours une toute-
prête pour opprimer & pour asservir
les Grecs ; vous aussi, de votre côté,
vous en ayez toujours une toute-
prête pour les défendre & pour les
sauver. » Il y a lieu de croire que
l'avis de Démosthène fut suivi.

La même année que cette harangue *Diod. lib. 18;*
fut prononcée mourut Arymbas roi *pag. 465.*
des Molosses ou d'Epire, fils d'Alcé-

tas. Il avoit un frere appellé Néoptolême, dont la fille Olympias épousa Philippe. Ce Néoptolême, par le crédit de son gendre, étoit parvenu à partager la roiauté avec son frere aîné, à qui seul elle appartenoit de droit. Cette première injustice fut suivie d'une plus grande. Car, après la mort * d'Arymbas, Philippe fit si bien par ses intrigues ou par ses menaces, que les Molosses chassèrent Eacidas, fils & successeur légitime d'Arymbas, & qu'ils établirent Alexandre, fils de Néoptolême, seul roi de l'Epire. Ce Prince, non seulement beau-frere, mais gendre de Philippe, dont il épousa la fille nommée Cléopatre, comme il sera dit dans la suite, porta la guerre en Italie, où il mourut. Après quoi Eacidas remonta sur le trône de ses aïeux, régna seul en Epire, & transmit la couronne à son fils le grand Pyrrhus, si renommé dans l'histoire Romaine, & cousin issu de germain du grand Alexandre par leur bisaïeul commun Alcétas.

Philippe, après ses expéditions dans l'Illyrie & dans la Thrace, tourna ses

* *Justin, livre 8. ch. 6. | Prince, & confond outre
tronque la généalogie de sa succession.*

vûes du côté du Péloponnèse. Cette contrée de la Grèce étoit alors dans de terribles agitations. Lacédémone, sans autre droit que celui du plus fort, s'érigeoit en Souveraine. Argos & Messène opprimées eurent recours à Philippe. Il venoit de conclure la paix avec les Athéniens, qui, sur la foi de leurs Orateurs gagnés par ce Prince, avoient cru qu'il alloit se détacher des Thébains. Loin de le faire, quand il eut subjugué la Phocide, il partagea avec eux la conquête. Les Thébains embrassèrent avec joie l'occasion favorable qui se présentoit de lui ouvrir une porte pour entrer dans le Péloponnèse, où leur haine invétérée contre Sparte ne cessoit de fomentier les divisions, & d'entretenir la guerre. Ils sollicitoient Philippe de s'unir avec eux, & avec les Messéniens & les Argiens, pour humilier ensemble Lacédémone.

*Demosth. in
Philipp. 2.
Liban. in
Demosth.*

Ce Prince entendit volontiers à la proposition d'une alliance qui s'accordoit avec ses vûes. Il proposa aux Amphictyons ou plutôt il leur dicta le Décret qui ordonnoit, que Lacédémone laisseroit jouir Argos & Messène d'une indépendance entière,

comme le portoit un traité récemment conclu ; & sous ombre de ne pas commettre l'autorité des Etats Généraux de la Grèce , il fit en même tems marcher de ce côté là un gros corps de troupes. Lacédémone , justement allarmée , réclama le secours des Athéniens , & pressa fortement par une ambassade la conclusion d'une ligue nécessaire à la sûreté commune. Toutes les puissances intéressées à traverser cette ligue , firent leurs diligences pour en venir à bout. Philippe représenta par ses Ambassadeurs aux Athéniens , qu'ils auroient tort de se déclarer contre lui : que s'il n'avoit point rompu avec Thèbes , il n'avoit rien fait en cela contre les traités : que pour manquer à sa parole , il faisoit l'avoir engagée , & que les traités mêmes faisoient foi qu'il n'avoit rien promis à cet égard. Il disoit vrai , à s'en tenir aux articles exprimés , & aux conventions publiques : mais Eschine , dans l'assemblée , avoit donné de vive voix cette parole en son nom. Les Ambassadeurs de Thèbes , d'Argos , & de Messène , pressoient aussi de leur côté les Athéniens très-vivement , & leur reprochoient de n'a-

voir déjà que trop favorisé sous main les Lacédémoniens ennemis de Thèbes, & tyrans du Péloponnèse.

Démosthène, insensible à toutes *Philipp. II* ces sollicitations, & uniquement attentif aux véritables intérêts de sa patrie, monta sur la Tribune aux harangues, pour appuier la négociation de Lacédémone. Il reproche aux Athéniens, selon sa coutume, leur nonchalance & leur paresse. Il expose les desseins ambitieux de Philippe, qui va toujours en avant, & ne tend à rien moins qu'à se rendre maître de toute la Grèce. » Vous excellez, » leur dit-il, vous & lui dans ce qui » fait l'objet de votre application & » de vos soins : vous parlez mieux » que lui, & il agit mieux que vous. » L'expérience du passé devrait au » moins vous ouvrir les yeux, & vous » rendre à son égard plus circonspects » & plus soupçonneux : mais elle ne » fait que vous endormir. Actuelle- » ment il fait défilér des troupes vers » le Péloponnèse, & il y envoie de » l'argent ; & l'on attend à toute » heure qu'il arrive en personne à la » tête d'une puissante armée. Vous » croiez-vous donc en sûreté, quand

» il se fera rendu maître de tout ce
» qui vous environne ? L'art ainven-
» té , pour la garde & pour le salut des
» villes , diverses défenses de toute
» espèce : remparts , murailles , fos-
» sés , & autres ouvrages semblables.
» Mais la nature ceint & environne
» les sages d'un boulevard commun ,
» qui les couvre de tous côtés , &
» qui pourvoit au bien & au salut
» des Etats. Quel est donc ce boule-
» vart ? C'est la défiance. » Il conclut,
en exhortant les Athéniens à se ré-
veiller de l'assoupissement où ils sont,
à secourir promptement les Lacédé-
moniens , & sur-tout à punir sans
délai les traîtres domestiques , qui
par de faux rapports , joints à des assu-
rances captieuses , ont trompé le peu-
ple , & causé les calamités présentes.

La rupture n'éclata pas encore en-
tre les Athéniens & Philippe ; ce qui
laisse lieu de croire que celui-ci sus-
pendit son entreprise contre le Pélo-
ponnèse , pour n'avoir pas tant d'en-
nemis ensemble sur les bras. Mais il
ne demeura pas en repos , & tourna
ses vûes d'un autre côté. Depuis lon-
tems Philippe regardoit l'Eubée com-
me fort propre , par sa situation , à
favoriser

favoriser les desseins qu'il méditoit contre la Grèce, & dès les premières années de son règne il avoit déjà fait une tentative pour s'en rendre maître. Il n'oublioit rien actuellement pour s'emparer de cette Isle, qu'il appelloit *les entraves de la Grèce*. Les Athéniens au contraire avoient un intérêt capital de ne la point laisser tomber en des mains ennemies, d'autant plus qu'un pont la pouvoit joindre au continent de l'Attique. Mais, à leur ordinaire, ils s'endormirent sur les entreprises de Philippe. Celui-ci, toujours attentif & vigilant sur ses intérêts, pratiquoit des intelligences dans l'Isle, & gagnoit à force de présens ceux qui y avoient le plus d'autorité.

la prière de quelques-uns des habitants, il y fit couler des troupes, se rendit maître de plusieurs places, déman-

Demosth. Philipp. 3. p. 92.

la Porthmos, place de l'Eubée très-portante, & établit dans la contrée des Tyrans. Il prit aussi Orée, une des plus puissantes villes de l'Eubée, qui en possédoit la quatrième partie, & y établit cinq Tyrans, qui sous son nom y exerçoient un empire souverain.

Sur cela Plutarque d'Erétrie députa

Plut. in Phoc. p. 746. 747.

vers les Athéniens, & les conjura de venir délivrer cette Isle, qui étoit prête de se livrer toute entière au Macédonien. Les Athéniens lui envoièrent quelques troupes, sous la conduite de Phocion. Ce Général s'étoit déjà fait beaucoup de réputation, & il aura dans la suite beaucoup de part au gouvernement des affaires tant dehors que dedans. Il avoit étudié dans l'Académie sous Platon, & ensuite sous Xénocrate, & avoit formé dans cette école ses mœurs & sa vie sur le modèle de la plus austère vertu. On dit que jamais Athénien ne le vit ni rire, ni pleurer, ni aller aux bains publics. Quand il alloit à la campagne, ou qu'il étoit à l'armée, il marchoit toujours * nuds piés, & sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif & insupportable ; de sorte que les soldats disoient en riant : *Voilà Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver.*

Il savoit que l'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'Etat pour exécuter heureusement les grandes choses qu'il entreprend dans son ministère. Il s'y appliqua particulièrement, & ce fut avec un grand succès. Persuadé qu'il en est des par-

*Plut. in Phoc.
2. 743-745.*

* *Socrate
marchoit assez
ordinairement
de la sorte.*

les comme des monnoies , dont les plus estimées sont celles qui , sous un moindre poids , renferment plus de valeur intrinsèque , il s'étoit fait un stile vif , serré , concis , qui faisoit entendre beaucoup de choses en peu de mots. Un jour , paroissant rêveur dans une assemblée où il se préparoit à parler , on lui en demanda la cause. *Je songe* , répondit-il , *si j' ne puis rien retrancher de ce que j'ai à dire.* Il étoit fort en raisonnement , & par là venoit à bout d'abbattre & de renverser la plus haute éloquence : d'où vient que Démosthène , qui en avoit souvent fait l'épreuve , quand il paroissoit pour haranguer , disoit : *Voilà la coignée qui détruit tout l'effet de mes paroles.* Il nous sembleroit qu'une telle éloquence est absolument contraire au génie de la multitude , qui demande qu'on lui répète souvent les mêmes choses , & que pour les rendre plus intelligibles on leur donne plus d'étendue. Mais il n'en étoit pas ainsi des Athéniens. Vifs , pénétrants , amateurs du sens sousentendu , ils se piquoient d'entendre à demi-mot un Orateur , & l'entendoient en effet. Phocion les servoit à leur gré , & sur

cet article l'emportoit même sur Démosthène : c'est beaucoup dire.

Phocion voyant que ceux qui se méloient alors du Gouvernement, avoient fait un partage du militaire & du civil : que les uns, comme Eubule, Aristophon, Démosthène, Lycurgue, & Hypéride, se bernoient à haranguer le peuple, & à proposer des Décrets ; que les autres, comme Diopithe, Léosthène, & Charès, s'avançoient par les emplois de la guerre : il aimeroit mieux imiter la manière de gouverner de Solon, d'Aristide, de Périclès, qui avoient su réunir les deux talens, & joindre à la science politique le courage guerrier. Pendant qu'il fut en place, il eut toujours en vûe le repos & la paix, comme le but de tout Gouvernement sage. Cependant il fit plus d'expéditions lui seul, non seulement qu'aucun des Capitaines de son tems, mais encore qu'aucun de ceux qui avoient été avant lui. Il fut chargé du Commandement quarante cinq fois, sans que jamais il l'eût demandé ni brigué ; & ce fut toujours en son absence qu'on le choisit pour le mettre à la tête des armées. On étoit étonné, qu'austère comme il étoit, & ennemi

de toute flaterie, il eût sù fixer, pour ainsi dire, en sa faveur la légèreté & l'inconstance naturelle aux Athéniens, quoique souvent il s'opposât avec force à leurs volontés & à leurs caprices, sans se mettre en peine de ménager leur délicatesse. L'idée que l'on avoit de sa probité & de son zèle pour le bien public, étouffoit tout autre sentiment; & c'est, selon Plutarque, ce qui rendoit ordinairement son éloquence si efficace & si victorieuse.

J'ai cru qu'il étoit bon de faire un peu connoître Phocion, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Ce fut lui que les Athéniens mirent à la tête des troupes qu'ils envoièrent au secours de Plutarque d'Erétie. Ce traître paie d'ingratitude ses bienfaiteurs, leva l'étendart contre eux, & conspira ouvertement à repousser ceux qu'il avoit appelés. La perfidie imprévüe ne déconcerta point Phocion. Il poursuivit son entreprise, gagna une bataille, & chassa Plutarque d'Erétie.

Après ce grand succès, il s'en retourna. Il ne fut pas plutôt parti, que tous les Alliés regrettèrent sa bonté & sa justice. Ennemi déclaré de toute

AN. M. 366.
A7. J. C. 341.

violence & de toute concussion , il savoit ménager les esprits avec art , & en se faisant craindre , il avoit le rare talent de se faire encore plus aimer. Il fit un jour une belle réponse à Chabrias , qui le chargeoit d'aller avec dix vaisseaux légers lever le tribut que certaines villes alliées d'Athènes lui paioient tous les ans. *A quoi bon , dit-il , une telle escorte : trop nombreuse , si je n'ai qu'à visiter des alliés ; & trop foible , si j'ai à combattre des ennemis ?* Les Athéniens connurent bien par les suites de quel secours avoient été pour eux dans l'expédition de l'Eubée la grande capacité , la valeur , & l'expérience de Phocion. Car Molofus , qui lui succéda , & qui prit après lui le commandement , réussit si mal , qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis.

*Demosth. pro
Ctesiph. pag.
426. 427.*

Philippe , qui ne perdoit point de vûe le dessein qu'il avoit conçu de se rendre maître de la Grèce , changea d'attaque , & chercha le moyen de dresser une autre batterie contre Athènes. Il savoit que cette ville , à cause de la stérilité de l'Attique , avoit besoin plus qu'aucune autre de blés étrangers. Pour disposer souverainement

ment de leur transport , & affamer Athènes s'il le pouvoit , il marche AN.M. 3664 vers la Thrace , d'où cette ville tiroit AV. J.C. 3406 la meilleure partie de ses vivres , dans le dessein d'assiéger Périnthe & Byzance. Pour contenir son royaume dans le devoir pendant son absence , il y laissa son fils Alexandre avec un souverain pouvoir , quoiqu'il n'eût encore que quinze ans. Ce jeune Prince donna dès lors des preuves de son courage , aiant vaincu quelques peuples voisins , sujets de Macédoine , qui avoient regardé l'absence du Roi comme un tems fort propre à exécuter le dessein qu'ils avoient formé de se revolter. Cet heureux succès des premières expéditions d'Alexandre donna beaucoup de joie à son pere , & lui montra ce qu'il en devoit attendre. Mais craignant qu'attiré par cette amorce dangereuse il ne se livrât inconsidérément à son ardeur & à sa vivacité , il l'appella auprès de lui , pour devenir lui-même son maître , & le former au métier de la guerre.

Démofthène cependant ne cessoit de crier contre l'indolence des Athéniens , que rien n'étoit capable de tirer de leur sommeil léthargique , &

contre l'avarice des Orateurs qui gagnés par les présens de Philippe, amusoient le peuple sous le spécieux prétexte d'une paix qu'on avoit jurée avec lui, & qu'il violoit ouvertement tous les jours par les nouvelles entreprises qu'il formoit contre la République. C'est ce qui fait le sujet de ses harangues, appelées Philippiques.

Philipp. 3.
pag. 90.

» D'où vient, leur dit-il, qu'au-
 » trefois tous les Grecs embrassoient
 » avec tant d'ardeur la liberté, & que
 » maintenant ils courent tous à la ser-
 » vitude ? C'est qu'il régnoit alors dans
 » l'esprit des peuples, ce qui de nos
 » jours n'y régne plus ; ce qui triom-
 » pha de l'opulence des Perses ; ce qui
 » maintint la Grèce libre ; ce qui dans
 » nulle occasion, soit sur terre, soit
 » sur mer, ne se démentit jamais :
 » mais qui, étouffé maintenant dans
 » tous les cœurs, a ruiné générale-
 » ment toutes nos affaires, & boule-
 » versé de fond en comble la consti-
 » tution de la Grèce. C'est cette haine
 » commune, cette détestation géné-
 » rale qu'ils avoient conçue contre
 » tout homme assez lâche pour se ven-
 » dre à qui vouloit asservir la Grèce,

ou même la corrompre. Alors , accepter des présens , c'étoit un crime capital , puni irrémissiblement de mort : ni vos Orateurs , ni vos Généraux n'exerçoient ce honteux & criminel trafic , qui maintenant est si commun dans Athènes , où tout est mis à prix , & tout se vend à l'encan.

» Dans ces heureux tems régnoit une union parfaite parmi les Grecs , fondée sur l'amour du bien public , & sur le desir de conserver & de défendre la liberté commune. Maintenant les peuples se détachent les uns des autres , & se livrent à des jalousies & à des défiances réciproques. Tous , (je n'en excepte aucun) Argiens , Thébains , Corinthiens , Lacédémoniens , Arcadiens , & Nous comme les autres ; tous se forment des intérêts à part. Et voila ce qui rend notre ennemi si puissant.

» Le salut de la Grèce consiste donc à nous réunir tous contre l'ennemi commun , si cela est possible. Mais au moins , pour ce qui nous regarde en particulier , il faut graver profondément dans vos esprits ce principe incontestable , qu'actuellement

» Philippe vous attaque, qu'il a rom-
 » pu la paix, que par la prise de tou-
 » tes les places qui vous environnent
 » il s'ouvre & se prépare un chemin
 » jusqu'à vous, & qu'il nous regarde
 » comme ses ennemis mortels, parce
 » qu'il fait bien que nous sommes les
 » seuls capables de nous opposer au
 » dessein ambitieux qu'il a de tout en-
 » vahir.

*Philipp. 3,
 pag. 88.*

» Il faut en effet nous y opposer
 » de toutes nos forces, & pour cela
 » embarquer au plutôt & sans perdre
 » de tems le secours dont la Cher-
 » sonnése & Byzance ont besoin,
 » fournir sur le lieu à vos Généraux
 » tout ce qui leur manque, enfin con-
 » certer les moyens de sauver la Grèce,
 » menacée du dernier péril. Quand
 » tous les autres Grecs présenteroient
 » la tête au joug, vous, Athéniens,
 » vous devriez toujours combattre
 » pour la liberté. Après de tels pré-
 » paratifs, faits aux yeux de toute la
 » Grèce, excitons tous les autres peu-
 » ples à nous seconder : notifions par
 » tout nos résolutions, & envoions
 » des Ambassadeurs dans le Pélopon-
 » nèse, à Rhodes, à Chio, & sur-
 » tout au Roi de Perse. Car il est de

pag. 94, 95.

son intérêt, aussi bien que du nôtre, d'empêcher les progrès de cet homme. «

La suite fera voir que les avis de Démosthène furent suivis avec assez d'exactitude. Dans le tems qu'il parloit ainsi, Philippe marchoit vers la Chersonnèse. Il ouvrit la campagne par le siège de Périnthe, ville considérable de la Thrace. Les Athéniens s'étant en devoir d'y envoyer du secours, les Orateurs firent tant par leurs harangues, que Charès fut nommé pour commander la flotte. C'étoit un Général absolument décrié pour ses mœurs, pour ses voleries, & pour son peu de capacité : mais la brigue lui tint lieu de mérite, & la cabale l'emporta sur les conseils des personnes les plus sages & les mieux intentionnées, comme cela n'est que trop ordinaire. Le succès répondit à la témérité du choix qu'on venoit de faire. Eh que pouvoit-on attendre d'un Général, non moins incapable que voluptueux, qui dans ses expéditions militaires traînoit après lui des bandes de Musiciens & de Joueurs d'instrumens, qu'il avoit à ses gages, & qu'il défraioit aux dépens des troupes ? Les

*Plut. in Phoc.
pag. 742.*

*Athen. lib.
12. p. 530.*

villes mêmes, au secours desquelles il étoit envoyé, ne voulurent pas le recevoir dans leurs ports : mais, suspect à tout le monde, il étoit forcé d'aller rodant le long des côtes, rançonnant les alliés, & méprisé des ennemis.

*Dind. lib.
16. pag. 466-
468.*

Cependant Philippe pouffoit vivement le siège de Périnthe. Il avoit trente mille hommes de troupes choisies, & des machines de guerre de toutes sortes & sans nombre. Il avoit élevé des tours de quatre-vingts coudées de hauteur, & qui surpassoient beaucoup celles des Périnthiens. Il battoit donc leurs murailles avec avantage. D'un côté il en ébranloit les fondemens par les mines souterraines : de l'autre il en renversoit des pans entiers à grands coups de béliers. La résistance des assiégés n'étoit pas moins vigoureuse. Quand une brèche étoit faite, on étoit tout étonné de trouver derrière une autre muraille tout récemment construite. Ceux de Byzance leur envoioient tous les secours dont ils avoient besoin. Les Satrapes d'Asie, par ordre du Roi des Perses, à qui nous avons vu que les Athéniens avoient eu recours, y firent aussi.

à tirer des troupes. Philippe, pour ôter aux assiégés les ressources qu'ils tiroient de Byzance, alla lui-même former en personne le siège de cette importante place; laissant la moitié de son armée pour continuer celui de Trinthe.

Il vouloit paroître garder au-dehors toutes sortes de ménagemens avec les Athéniens, dont il redoutoit la puissance, & qu'il tâchoit d'endormir par de belles paroles. Dans le tems dont nous parlons, pour se précautionner contre leur mauvaise volonté, il leur écrivit une Lettre, où il tâche de les tourmenter à force de reproches sur leurs contraventions aux Traités, qu'il se vante d'avoir observé fort religieusement; & où il fait, avec toute la finesse de l'art, (car il étoit fort éloquent) mêler les plaintes & les menaces, les plus propres à retenir les hommes, soit par la honte, soit par la crainte. Cette Lettre paroît un chef-d'œuvre dans l'original. Il y régne une simplicité majestueuse & persuasive; une force & une justesse de raisonnement retenues jusqu'au bout; une exposition de faits simple, & chacun suivi de sa conséquence naturelle; une

ironie délicate ; enfin ce stile noble & concis , qui convient si bien aux Têtes couronnées. On pourroit appliquer ici à Philippe ce qui a été dit de César : *Qu'il se servoit aussi bien de la plume , que de l'épée.*

La Lettre est trop longue , & d'ailleurs trop remplie de faits particuliers mais importants , pour la pouvoir donner ici par extraits , & en faire un abrégé suivi. J'en rapporterai seulement un endroit , qui suffira pour juger du reste.

» Au tems de nos ruptures les plus
» déclarées, dit Philippe aux Athéniens,
» vous vous contentiez de lâcher con-
» tre moi vos armateurs , d'arrêter &
» de vendre les Négocians qui ve-
» noient trafiquer dans mes Etats ,
» de favoriser quiconque me traver-
» soit , d'infester par vos courses les
» terres de mon obéissance. Mais au-
» jourd'hui vous poussez l'injustice &
» la haine jusqu'à envoyer même au-
» Persan des Ambassadeurs , pour l'en-
» gager à me déclarer la guerre. Et
» c'est ce qui doit paroître bien éton-
» nant. Car , avant qu'il eût subjugué

a. Eodem animo dixit, quo bellavit, *Quintil. lib. 10.*

cap. 11.

Égypte & la Phénicie , vous aviez
 d'ennellement résolu , que s'il lui
 arrivoit de tenter quelque nouvelle
 entreprise , vous m'inviteriez indi-
 rectement avec tous les autres
 rois , à réunir nos forces contre
 lui. Et néanmoins , en ce jour , vous
 m'avez votre haine jusqu'à négocier
 avec lui une alliance contre moi.
 Mais vos peres , comme je l'entends
 dire , imputoient au fils de Pisistra-
 che comme un crime irrémissible , d'a-
 voir appelé le Persan contre les
 rois : & vous cependant , vous ne
 vouliez pas de vous permettre , ce
 que vous ne cessâtes de condamner en
 personne de vos Tyrans. «

La Lettre de Philippe valoit un bon
 manifeste , & donnoit aux Pensionnai-
 res qu'il avoit dans Athènes beau jeu
 pour le justifier dans l'esprit d'un peu-
 ple fort disposé à se soulager des inquié-
 tudes politiques , & plus ennemi de la
 science & du travail , que de l'usur-
 pation & de la tyrannie. L'ambition
 usurée de Philippe , & le zèle élo-
 igné de Démosthène , étoient conti-
 nuellement aux prises. Il n'y avoit en-
 tre eux ni paix , ni trêve. L'un avoit

grand soin de couvrir d'un prétexte spécieux ses entreprises & ses infractions : l'autre , d'en développer les véritables motifs à un peuple , dont les résolutions & les mouvemens influoient beaucoup sur la destinée de la Grèce. Ici Démosthène comprit l'importance d'effacer au plutôt les premières impressions que la lecture de cette Lettre pouvoit faire sur l'esprit des Athéniens. Ce zélé Republicain remonte précipitamment dans la Tribune : y prend d'abord le ton affirmatif , qui souvent fait plus de la moitié de la preuve , & quelquefois la preuve entière , aux yeux de la multitude ; attache aux plaintes amères de Philippe l'idée d'une déclaration de guerre dans les formes ; & pour encourager ses citoyens , pour les remplir de confiance dans la résolution qu'il leur inspire , il les assure que tout leur annonce la ruine prochaine de Philippe , dieux , Grecs , Perses , Macédoniens , & Philippe lui-même. Démosthène , dans cette harangue , se dispense des règles de la réfutation exacte : il élude le combat de faits , qui pourroit paroître désavantageux , tant Philippe

s avoit bien arrangés , & fortifiés de veuves qui paroissoient sans réplie.

Voici la conclusion que cet Orateur e de tous ses raisonnemens. » Convaincus de ces vérités , Athéniens , & fortement persuadés qu'il ne nous est plus permis de dire que nous avons la paix , (car Philippe vient de nous déclarer la guerre par sa Lettre ; & il y a lontems que par sa conduite il nous la fait) vous devez ne ménager ni le trésor de l'Etat , ni le bien des particuliers ; mais , lorsque l'occasion le demandera , vous rendre tous en diligence sous vos enseignes , & mettre à votre tête de meilleurs Généraux qu'auparavant. Car il ne faut pas qu'aucun de vous s'imagine que les mêmes hommes qui ont ruiné vos affaires , pourront les relever & les établir. Songez quelle infamie c'est qu'un homme sorti de Macédoine néprise les périls au point , que pour grandir son empire , il se jette au port de la mêlée , & qu'il en sorte criblé de blessures ; & que des Athéniens , à qui de droit héréditaire il

» appartient de n'obéir à personne , &
 » de faire la loi aux autres les armes à
 » la main ; que des Athéniens , dis-je ,
 » par découragement & par noncha-
 » lance dégénèrent de la gloire de leurs
 » ancêtres , & abandonnent les inté-
 » rêts de leur patrie.

Plut. in Phoc.
 82. 748.

Dans le tems même qu'on exami-
 noit cette affaire , on apprit la ma-
 nière indigne dont Charès avoit été
 reçu par les Alliés , ce qui excita un
 murmure général parmi le peuple , &
 transporté d'indignation il se repentit
 fort d'avoir envoyé du secours à By-
 zance. Alors Phocion se levant , dit
 » qu'il ne falloit point se mettre en co-
 » lère contre la défiance des Alliés ,
 » mais contre la conduite des Géné-
 » raux qui y donnoient lieu. Car ce
 » sont ceux-ci qui vous rendent odieux
 » & formidables à ceux même qui ne
 » sauroient se sauver sans votre se-
 » cours. » En effet Charès , comme nous
 l'avons déjà dit , étoit un Capitaine
 sans valeur & sans science militaire.
 Tout son mérite consistoit à s'être
 rendu puissant auprès du peuple par
 un air de confiance & de hardiesse.
 Sa présomption lui cachoit son incapa-

sité , & une avarice sordide lui fit faire
autant de fautes que d'entreprises.

Le peuple , frappé de ce discours , AN.M. 365;
AV.J.C. 332 changea d'avis sur l'heure , & ordonna
que Phocion allât lui-même avec de
nouvelles forces au secours des Al-
liés dans l'Hellepont. Ce choix con-
tribua plus que tout au salut de Byzan-
ce. La réputation de Phocion étoit dé-
jà fort grande , non-seulement pour sa
bravoure & son habileté dans l'art mi-
litaire, mais encore plus pour sa probité
& son desintéressement. Les Byzan-
tins lui ouvrirent leurs portes avec
joie , & logèrent ses soldats dans leurs
propres maisons , comme s'ils eussent
été leurs freres & leurs enfans. Les
soldats & les Officiers Athéniens , tou-
chés de la confiance qu'on avoit en
leur bonne foi , se montrèrent très sa-
ges , très modestes , & entièrement ir-
réprochables dans leur conduite. Ils ne
se firent pas moins admirer par leur
courage , & dans toutes les attaques
qu'ils eurent à soutenir , on vit des sol-
dats intrépides , & que la vûe même
du danger animoit. La prudence de Diod lib. 16;
pag. 468. Phocion , secondée par la valeur de ses
troupes , obligea bientôt Philippe d'a-
bandonner son entreprise sur Byzance.

& Périnthe. Il fut chassé de l'Hellé-
pont, après y avoir perdu beaucoup
de sa réputation : car, jusques-là, il
avoit passé pour invincible, & rien
n'avoit osé tenir devant lui. Phocion lui prit quelques vaisseaux, recouvra quelques places fortes où il avoit mis garnison, & ayant fait des descentes en plusieurs endroits de ses terres, il pilla tout le plat pays, jusqu'à ce que des troupes s'étant rassemblées pour arrêter ses courses, il fut obligé de se retirer après avoir été blessé.

*Demosth. pro
Ctesiph. pag.
487. 488.*

Les Byzantins & les Périnthiens marquèrent au peuple d'Athènes leur reconnoissance par un Décret très honorable, que Démosthène nous a conservé dans une de ses harangues, & dont je rapporterai ici la teneur dans son entier. » Sous le Pontife Bos-

« C'étoit apparemment le premier Magistrat.

» phoricus, * Damagète, après avoir
» demandé au Sénat la permission de
» parler, a dit en pleine assemblée :
» Attendu qu'aux tems passés la bien-
» veillance constante du peuple d'A-
» thènes envers les Byzantins & les
» Périnthiens, unis entr'eux & d'al-
» liance & d'origine, ne se démen-
» tit jamais en aucun cas, que cer-
» te bienveillance, déjà signalée tant

e fois, a tout récemment éclaté,
 orsque Philippe de Macédoine,
 mé pour la destruction entière de
 yzance & de Périnthe, battoit
 os murailles, brûloit nos campa-
 nes, coupoit nos forêts; qu'en
 e tems de calamité, ce peuple
 bienfaisant nous a secouru avec
 une flotte de six vingts voiles, char-
 gée de vivres, d'armes, & de trou-
 pes; qu'il nous a sauvés des der-
 niers périls; qu'enfin il nous a ré-
 tablis dans la paisible possession de
 notre gouvernement, de nos loix,
 & de nos tombeaux: Les Byzantins
 & les Périnthiens, par un Décret
 accordent aux Athéniens la liberté
 de s'établir dans les Etats de Périn-
 the & de Byzance, de s'y marier,
 d'y acquérir des terres, & d'y jouir
 de toutes les prérogatives de Ci-
 toien: Leur octroient de plus une
 place distinguée aux spectacles, &
 le droit de séance soit dans le corps
 du Sénat, soit dans l'assemblée du
 peuple, auprès des Pontifs: En-
 tendent que tout Athénien, qui
 voudra se domicilier dans l'une ou
 l'autre ville, jouisse d'une entière
 exemption d'impôts, & d'autres

» charges de l'Etat ; que sur le port
 » l'on érige trois statues de seize cou-
 » dées chacune , qui représenteront
 » le peuple d'Athènes couronné par le
 » Peuple de Byzance & par le Peuple
 » de Périnthe : Que d'ailleurs on en-
 » voie des présens aux quatre Jeux
 » solennels de la Grèce , & qu'on y
 » proclame la Couronne que nous
 » avons décernée au peuple d'Athé-
 » nes ; en sorte que là même cérémo-
 » nie apprenne à tous les Grecs , & la
 » magnanimité des Athéniens , & la
 » reconnoissance des Périnthiens & des
 » Byzantins.

Les peuples de la Chersonnèse
 firent un Décret pareil , dont voici la
 teneur. » Entre les peuples que la
 » Chersonnèse comprend, les habitans
 » de Seste, d'Eléonte , de Madyte , &
 » d'Alopéconnèse , décernent au peu-
 » ple & au Sénat d'Athènes une cou-
 » ronne d'or de soixante talens , &
 » dressent deux autels , savoir , l'un à
 » la déesse de la Reconnoissance , &
 » l'autre aux Athéniens , pour avoir ,
 » par le plus insigne de tous les bien-
 » faits , affranchi du joug de Philippe
 » les peuples de la Chersonnèse , &
 » les avoir rétablis dans la possession

*Soixante
mille écus.*

de leur patrie , de leurs loix , de leur
 liberté , & de leurs temples : Bien-
 fait , dont ils garderont éternelle-
 ment la mémoire , & qu'ils ne cesse-
 ront jamais de reconnoître selon
 toute l'étendue de leur pouvoir. Ce
 qu'en plein Sénat ils ont unanime-
 ment résolu. »

Philippe , après avoir été obligé de
 lever le siège de Byzance , marcha
 contre Athéas roi des Scythes , dont
 il avoit reçu quelque mécontentement
 personnel, & mena son fils avec lui dans
 cette expédition. Quelque nombreu-
 se que fût l'armée des Scythes , il en
 vint facilement à bout. Le butin fut
 considérable. Il consistoit , non en or
 ou en argent , dont cette nation avoit
 le bonheur d'ignorer encore l'usage &
 le prix , mais en bétail , en chevaux ,
 & en un grand nombre de femmes &
 d'enfans.

*Justin. lib.
 9. cap. 2. 3.*

A son retour de la Scythie , les Tri-
 balles , peuple de la Moesie , lui dis-
 putèrent le passage , prétendant avoir
 leur part au butin qu'il emmenoit. Il
 en falut venir aux mains. Le combat
 fut rude & fort sanglant , & il y de-
 meura beaucoup de monde sur la place
 de part & d'autre. Le Roi même y fut

bleffé à la cuiffe, & du même coup son cheval fut tué fous lui. Alexandre accourut au fecours de fon pere, & le couvrant de fon bouclier, il tua ou mit en fuite tous ceux qui venoient se jetter fur lui.

§. VI.

Philippe, par ses intrigues, vient à bout de se faire nommer dans le Conseil des Amphietyons Généralissime des Grecs. Il s'empare d'Elatée. Les Athéniens & les Thébains allarmés par la prise de cette ville, se liguent contre Philippe. Celui-ci fait des propositions de paix, que Démosthène fait rejeter. La bataille se donne à Chéronée, & Philippe y remporte une célèbre victoire. Procès intenté à Démosthène par Eschine. Celui-ci est condamné, & se retire en exil à Rhodes.

AN. M. 3666.
AV. J. C. 338.

Plut. in Phoc.
pag. 748.

L'ATTAQUE de Byzance avoit été regardée à Athènes comme une rupture absolue, & une déclaration de guerre ouverte. Le Roi de Macédoine, qui en craignoit les suites, & qui redoutoit extrêmement la puissance des Athéniens, dont il s'étoit gratuitement attiré la haine, fit parler d'accommodement & de paix, pour

pour calmer leur émotion & leur ressentiment. Phocion, moins soupçonneux, & qui craignoit l'incertitude des événemens de la guerre, étoit d'avis qu'on acceptât ses offres : mais Démosthène qui avoit mieux étudié le caractère de Philippe, & qui étoit persuadé que, selon la coutume, il ne songeoit qu'à amuser & à tromper les Athéniens, les empêcha de prêter l'oreille à aucune proposition de paix.

Ce Prince avoit un pressant intérêt de terminer au plutôt cette guerre, *Démofth. pro Ctesiph. pag. 497-498.* qui le tenoit dans une grande inquiétude, & le désoloit sur-tout par les courses fréquentes des armateurs Athéniens, qui infestoient la mer voisine de ses Etats. Ils interrompoient absolument tout le commerce. Ils empêchoient qu'on ne pût transporter au-dehors rien de ce qui croissoit dans la Macédoine, & qu'on apportât au-dedans rien de ce qui manquoit à ce royaume. Philippe sentoît qu'il lui seroit impossible de mettre fin à cette guerre, & de se délivrer des incommodités qu'elle lui causoit, qu'en soulevant les Thessaliens & les Thébains contre Athènes. Il ne pouvoit l'attaquer avec avantage ni par mer,

ni par terre. Ses forces maritimes, en ce tems-là, étoient inférieures à celles de cette République ; & le chemin, pour s'avancer par terre vers l'Attique, lui demouroit fermé, tant que les Thessaliens ne s'attacheroient point à sa fuite, & que les Thébains ne lui ouvrissent point un passage. Si, pour les engager à se déclarer contre Athènes, il n'eût allégué que l'unique motif de son inimitié particulière, il comprenoit bien qu'il n'ébranleroit personne. Que si, sous le prétexte spécieux d'épouser leur querelle commune, il pouvoit une fois les déterminer à l'élire pour Chef, il espéroit de les entraîner plus facilement ou par la persuasion, ou par la fraude.

Voilà quel étoit son but & son dessein, dont il lui importoit infiniment de ne laisser entrevoir aucune trace, & de ne point faire naître contre lui le plus léger soupçon. Il avoit dans toutes les villes des pensionnaires à gages, qui lui donnoient avis de tout, & qui le servoient fort utilement : aussi les payoit-il bien. Par leur moien il suscita une querelle aux Locriens Ozoles, appelés autrement

Les Locriens d'Amphisse, du nom de la ville d'Amphisse leur capitale. Leur pays étoit entre l'Etolie & la Phocide. On les accusa d'avoir profané une terre sacrée en labourant une campagne nommée *la campagne Cyrrhée*, qui étoit tout près du temple de Delphes. Nous avons vû qu'un pareil sujet de plainte avoit donné lieu à la première *Guerre sacrée*. L'affaire devoit être portée au tribunal des Amphictyons. S'il y eût employé en sa faveur quelque Agent connu ou suspect, il voioit bien qu'à coup sûr les Thébains & les Thessaliens soupçonneroient sa manœuvre, & que tous indubitablement se tiendroient sur leurs gardes.

Il s'y prit d'une manière plus fine, en conduisant sourdement son dessein par des souterrains qui en déroboient toute connoissance. Par le moien des pensionnaires qu'il avoit à Athènes, il avoit fait nommer pour *Pylagore* Eschine, qui lui étoit entièrement vendu. On appelloit ainsi ceux que les villes Grecques députoient à l'assemblée des Amphictyons. Dès qu'il y fut arrivé, il travailla d'autant plus efficacement pour Philippe, qu'on se

détoit moins d'un citoyen d'Athènes ; ouvertement déclaré contre ce Prince. Sur ses remontrances , on ordonna une descente sur les lieux , pour visiter la terre dont les Amphissiens avoient été jusques-là regardés comme possesseurs légitimes , & qu'on les accusoit maintenant d'avoir usurpée par un impie sacrilège.

Pendant que les Amphictyons visitoient la campagne litigieuse , les Locriens tombent sur eux à l'improviste , les accablent d'une grêle de traits , & les obligent de prendre la fuite. Un attentat si déclaré alluma la haine & la guerre contre ces Locriens. Cottyphé , un des Amphictyons , mit en campagne l'armée qu'ils destinoient à châtier les mutins. Comme plusieurs avoient manqué au rendez-vous , elle se retira sans avoir rien fait. Dans l'assemblée suivante des Amphictyons , l'affaire fut remise sérieusement en délibération. C'est là qu'Eschine fit usage de son éloquence , & par un discours étudié prouva aux Députés qu'il falloit , ou qu'ils se cotifassent eux-mêmes pour foudroier des étrangers , & châtier les réfractaires ; ou qu'ils élussent Philippe

pour leur Général. Les Députés, pour épargner à leurs Républiques la dépense, les fatigues, & les dangers de la guerre, prirent ce dernier parti. Par un Décret public, on envoie à Philippe de Macédoine des Ambassadeurs, qui, au nom d'Apollon & des Amphictyons, réclament son assistance, le pressent de ne pas négliger les intérêts de ce dieu, dont se jouent les impiés Amphissiens; & lui notifient qu'à ce dessein tous les Grecs, aggrégés au corps des Amphictyons, l'élisent leur Général, avec plein pouvoir d'agir comme bon lui semblera.

C'étoit à quoi Philippe aspirait depuis longtemps, & où tendoient tous ses desseins, & toutes les batteries qu'il avoit dressées jusques-là. Il ne perd donc point de tems. Il assemble incontinent ses troupes, & sous une feinte marche vers la campagne de Cyrhée, oubliant & Cyrhéens & Locriens, qui n'avoient servi que de prétexte à son voiage, & dont il se soucioit peu, il s'empare d'Elatée, la plus grande ville de toute la Phocide, sur le fleuve Céphise, & la mieux située pour tenir en bride les Thébains. Ceux-ci commencèrent à ou-

vrir les yeux , & virent ce qu'ils avoient à craindre.

Demosth. pro Ctesiph. pag. 501-504.
Diod. lib. 477. Cette nouvelle étant arrivée à Athènes vers le soir , y répandit la fraieur. Le lendemain dès le matin on convoque l'assemblée. Le Héraut , selon la coutume , demande à haute voix : *Qui veut monter dans la Tribune ?* Personne ne se présente. Il répète à plusieurs reprises l'invitation : personne encore ne se leve , quoique tous les Généraux & tous les Orateurs fussent présens ; & qu'à cris redoublés , la voix commune de la patrie conjurât d'ouvrir un salutaire conseil. Car , dit Démosthène de qui ce récit est tiré , lorsque la voix du Héraut crie au nom des Loix , elle doit justement être réputée pour la voix de la patrie. Dans ce silence général , causé par l'alarme où l'on étoit , Démosthène , animé par la vûe même d'un danger si pressant , monte dans la Tribune , & travaille à rassurer l'esprit des Athéniens , & à leur inspirer des sentimens conformes à la conjoncture présente & aux besoins de l'Etat. Aussi habile politique , que grand orateur , il forme sur le champ , par l'étendue d'un génie supérieur , un

avis qui embrasse tout ce que doivent faire les Athéniens au-dedans & au-dehors, sur terre & sur mer.

Ils étoient à l'égard des Thébains dans une double erreur, dont il tâche de les détromper. Ils les croioient attachés inséparablement à Philippe d'inclination & d'intérêt : il leur montre que le plus grand nombre d'entre eux n'attend qu'une occasion pour se déclarer contre lui, & que la prise d'Elatée leur a appris ce qu'ils en devoient attendre. D'un autre côté, ils regardoient ces mêmes Thébains comme leurs plus anciens & leurs plus dangereux ennemis, & ne pouvoient se résoudre à leur donner du secours dans l'extrême danger dont ils étoient menacés. Il est vrai qu'il y avoit toujours eu une haine déclarée entre les Thébains & les Athéniens ; & elle alloit si loin, que Pindare aiant * loué dans un de ses ouvrages la ville d'Athènes, les Thébains le condamnèrent à une grosse amende. Démosthène,

* Il avoit appelé Athènes une ville florissante & célèbre, le rampart de la Grèce. Αἰπάραι ἔσσι δ' αὖτις ἡμῶν, Ἑλλάδος ἑρμῆμα, πλεοναὶ Ἀθῆναι. Les Athé-
niens, non contents de dédommager ce Poète, & de lui envoyer de quoi payer l'amende, lui érigèrent une statue.

malgré des préventions si fortement enracinées dans les esprits , se déclare pourtant en leur faveur , & prouve aux Athéniens qu'il s'agit de leur propre intérêt , & qu'ils ne peuvent rien faire de plus agréable à Philippe que de lui abandonner Thèbes , dont la ruine lui ouvrira un chemin assuré vers Athènes.

Démosthène leur développe ensuite les vûes que Philippe a eues en s'emparant de cette place. » Que veut-il
 » donc , & pourquoi a-t-il envah
 » Elatée ? Il veut , d'un côté , par la
 » montre d'une armée , & par l'ap-
 » proche des attirails de guerre autour
 » de Thèbes , encourager la faction ,
 » lui inspirer plus d'audace ; d'autre
 » part , fraper du contre-coup la fa-
 » ction opposée , & l'étourdir telle-
 » ment , qu'il soit en état de la sub-
 » juguer , ou par la terreur , ou par la
 » force. Philippe vous prescrit , par
 » son exemple , le plan que vous de-
 » vez suivre. Assemblez sous Eleusie
 » un corps d'Athéniens en âge de ser-
 » vir , & soutenez - les par votre ca-
 » valerie. Par cette démarche , vous
 » apprendrez à toute la Grèce , que
 » vous avez les armes à la main ; &

« vous inspirerez aux partisans que
 « vous avez à Thèbes une égale con-
 « fiance pour faire valoir leurs rai-
 « sons , & pour tenir tête au parti op-
 « posé , lorsqu'ils verront , qu'ainsi que
 « ceux qui vendent leur patrie à Phi-
 « lippe ont dans Elatée des troupes
 « toutes prêtes à les appuyer au be-
 « soin , de même ceux qui veulent
 « combattre pour la liberté vous ont
 « à leur porte tout prêts à les défen-
 « dre en cas d'attaque. » Démonsthène
 ajouta qu'il falloit sur le champ en-
 voyer des Ambassadeurs vers les peu-
 ples de la Grèce , & sur-tout vers les
 Thébains , pour les engager à former
 une ligue commune contre Philippe.

Un avis si sage , si salutaire , fut
 suivi dans tous les chefs , & en con-
 séquence on forma un Décret , où ,
 après avoir rapporté les différentes en-
 treprises par lesquelles Philippe avoit
 donné atteinte à la paix , on continue
 ainsi : « C'est pourquoi le Sénat &
 « le peuple d'Athènes , attentifs à la
 « magnanimité de leurs ancêtres , qui
 « préféreroient la liberté de la Grèce au
 « salut de leur propre patrie , ont ré-
 « solu , qu'après avoir fait des prières
 « & des sacrifices pour invoquer les

» dieux & les demi-dieux tutélaires
» d'Athènes & de l'Attique, on mette
» en mer deux cens voiles; qu'au plu-
» tôt l'Amiral de leur flotte aille croi-
» ier en deça des Thermopyles, tan-
» dis qu'avec un bon corps d'infan-
» terie & de cavalerie les Généraux
» de terre iront camper aux environs
» d'Eleufis : Que l'on envoie auffi des
» Ambassadeurs aux autres Grecs, à
» commencer d'abord par les Thé-
» bains, car ce sont eux que Philippe
» menace de plus près : Qu'on les
» exhorte à ne redouter en aucune
» sorte Philippe, mais à maintenir
» avec courage leur indépendance
» particulière, & la liberté commune
» de toute la Grèce : Et qu'on leur
» déclare, que si autrefois quelque
» mécontentement a refroidi l'amitié
» réciproque entr'eux & nous, le
» peuple d'Athènes, oubliant le passé,
» les assistera maintenant & d'hom-
» mes, & d'argent, & de traits, & de
» toute sorte d'armes, convaincu que
» les Grecs naturels peuvent avec
» honneur s'entre-disputer la préémi-
» nence; mais qu'ils ne peuvent, sans
» flétrir la gloire des Grecs, & sans
» déroger à la vertu de leurs ancêtres,

» se laisser dépouiller de cette préé-
 » minence par un étranger , ni con-
 » sentir à un si honteux asservissement.

Démosthène , qui étoit à la tête de l'ambassade , partit sur le champ pour Thèbes ; & il n'y avoit pas de tems à perdre , car en deux jours Philippe pouvoit arriver dans l'Attique. Ce Prince envioia aussi ses Ambassadeurs à Thèbes. * Python tenoit parmi eux la première place , & se distinguoit tellement par son éloquence vive & persuasive , à laquelle il étoit difficile de résister , qu'auprès de lui les autres Députés ne faisoient que bégayer :

Plut.in Demosth. p. 853. 854.

mais il trouva ici son maître. Aussi Démosthène , dans une harangue où il raporte les services qu'il a rendus à la République , fait sonner celui-ci fort haut , & place à la tête de ses exploits politiques l'heureux succès de cette importante négociation.

Demosth. in orat. pro Corin. p. 509.

Il étoit d'une extrême conséquence pour Athènes d'attirer dans la ligue les Thébains , qui étoient voisins de l'Attique & la couvroient , qui avoient des troupes très-aguerries , & qui de-

Demosth. ibid.

* Ce Python étoit de Byzance. Il avoit obtenu le droit de bourgeoisie à Athènes , puis s'étoit tourné du côté de Philippe. Demosth. pag. 193. & 745.

puis les célèbres victoires de Leuctres & de Mantinée tenoient le premier rang parmi les peuples de la Grèce pour la bravoure & la science militaire. La chose n'étoit pas aisée, tant à cause des grands services qu'ils avoient reçus encore tout récemment de Philippe pendant la guerre de la Phocide, qu'à cause de l'antipathie ancienne & déclarée entre Thèbes & Athènes.

Les Députés de Philippe parlèrent les premiers. Ils exposèrent & mirent dans tout leur jour, & les bienfaits dont Philippe avoit comblé les Thébains, & les maux sans nombre qu'Athènes leur avoit fait souffrir. Ils leur représentèrent vivement les grands avantages qu'ils pouvoient attendre du ravage de l'Attique, dont les troupeaux, les biens, & la puissance, passeroient dans leur ville; au lieu, qu'en se liguant avec Athènes, la Béotie deviendrait le théâtre de la guerre, & éprouveroit seule les pertes, les ravages, les incendies, & tous les autres malheurs qui en sont une suite inévitable. Ils conclurent en demandant, ou que les Thébains joignissent leurs armes à celles de Phi-

Philippe contre les Athéniens, ou qu'au moins ils lui livraissent un passage sur leurs terres pour entrer dans l'Attique.

L'amour de la patrie, & une juste indignation contre la mauvaise foi & les usurpations de Philippe, animoient déjà assez Démosthène : mais la vûe d'un Orateur, qui sembloit vouloir lui disputer l'honneur de la parole, enflamma encore son zèle, & lui prêta une nouvelle vivacité. Il opposa aux raisonnemens captieux de Python les actions mêmes de Philippe, & sur-tout la prise d'Elatée en dernier lieu, qui découvroient clairement ses desseins. Il le représenta comme un Prince inquiet, entreprenant, ambitieux, artificieux, perfide, dont le plan étoit d'envahir toute la Grèce, mais qui, pour y réussir plus sûrement, étoit attentif à n'en attaquer les peuples que les uns après les autres : dont les prétendus bienfaits étoient des pièges tendus à la crédulité des peuples qui ne le connoissoient pas, pour desarmer ceux dont le zèle pour la liberté publique pourroit être un obstacle à ses entreprises. Il leur fit comprendre que la conquête de

l'Attique, loin de satisfaire l'insatiable avidité de cet usurpateur, ne serviroit que de degré pour assujettir Thèbes, & les autres villes de la Grèce. Qu'ainsi l'intérêt des deux Républiques, devenu désormais inséparable, demandoit qu'on oubliât parfaitement les anciens sujets de mécontentement, pour réunir toutes leurs forces contre l'ennemi commun.

*Theopomp.
apud Plut. in
vit. Demosth.
pag. 854.*

Les Thébains n'hésitèrent pas longtemps à prendre leur parti. La forte éloquence de Démosthène, dit un Historien, soufflant dans leurs ames comme un vent impétueux, y ralluma le zèle de la patrie & l'amour de la liberté avec tant d'ardeur, que bannissant de leur esprit toute pensée de crainte, de prudence, de reconnoissance, ils furent transportés & ravis par son discours comme par une espèce d'enthousiasme, & uniquement enflammés de l'amour de la belle gloire. On voit ici ce que peut sur les esprits le talent de la parole, sur-tout quand il est accompagné d'amour & de zèle pour le bien public. Un seul homme régloit tout à son gré dans les assemblées d'Athènes & de Thèbes, égale-

ment aimé, respecté, & autorisé dans ces deux villes.

Philippe, déconcerté par la réunion de ces deux peuples, envoya des Ambassadeurs à Athènes pour les engager à ne point armer, & à vivre avec lui en bonne intelligence. Mais les esprits étoient trop aigris & trop justement allarmés, pour qu'on écoutât aucune proposition; & l'on ne se fioit point à la parole d'un Prince qui ne cherchoit qu'à tromper. Ainsi tout se prépara à la guerre, & les troupes montroient une ardeur incroyable. Des personnes mal intentionnées essaierent de l'éteindre ou de la refroidir par le récit de funestes présages, & de terribles prédictions qu'on mettoit dans la bouche de la Prêtresse de Delphes. Mais Démosthène, plein de confiance dans les armes des Grecs, & merveilleusement encouragé par le nombre & par la valeur des troupes qui ne demandoient qu'à voir l'ennemi, ne leur permettoit point de s'amuser à tous ces oracles & à toutes ces frivoles prédictions. C'est pour lors qu'il dit que la Pythie *philippi-* soit, faisant entendre par ce mot que c'étoit l'argent de Philippe qui cau-

soit l'enthousiasme de la Prêtresse, qui lui ouvroit la bouche, & qui faisoit parler le dieu à son gré. Il faisoit souvenir les Thébains de leur Epaminondas, & les Athéniens de leur Périclès, qui regardoient ces oracles & ces prédictions comme de vains épouvantails, & ne consultoient que la raison. L'armée d'Athènes partit donc sur le champ, & se rendit à Eleusis. Les Thébains, surpris d'une si prompte diligence, s'y joignirent, & tous ensemble attendirent l'ennemi.

Philippe, de son côté, n'ayant pu ni empêcher les Thébains de se joindre à ceux d'Athènes, ni porter ceux-ci à faire alliance avec lui, après avoir réuni toutes ses troupes, entra dans la Béotie. Il avoit trente mille hommes de pié, & deux mille chevaux. L'armée des ennemis n'étoit pas tout-à-fait si nombreuse. On peut dire que de part & d'autre le courage des soldats étoit égal : mais le mérite des Chefs ne l'étoit pas. Et qui pouvoit-on alors comparer à Philippe ? Iphicrate, Chabrias, Timothée, fameux Chefs des Athéniens, n'étoient plus. Phocion auroit pu luitenir tête : mais,

Mais que cette guerre avoit été engagée contre son avis, la faction contraire lui avoit donné l'exclusion, & avoit fait nommer pour Généraux Charès qui étoit absolument décrié, & Lyciès qui ne se distinguoit que par une téméraire & présomptueuse audace. C'est par le choix de tels Chefs, auquel la cabale seule a part, que se prépare la ruine des Etats.

Les deux armées campèrent près de Chéronée ville de Béotie. Philippe donna le commandement de son aîle gauche à son fils Alexandre, âgé pour lors de seize ou dix-sept ans, aiant mis auprès de lui les plus habiles Officiers qu'il eût : & lui, il se chargea de la droite. Dans l'autre armée, les Thébains formoient l'aîle droite, & les Athéniens la gauche.

Au lever du soleil, on donna de part & d'autre les signaux. Le combat fut rude & opiniâtre, & la victoire balança longtems entre les deux partis, chacun faisant des efforts extraordinaires de courage & de bravoure. Alexandre, qui dès lors animé d'un beau feu cherchoit à se signaler, pour répondre à la confiance de son pere sous les yeux de qui il combattoit, &

faisoit le premier essai du commandement , montra dans cette bataille toute la capacité d'un vieux Général , & le courage déterminé d'un jeune Officier. Ce fut lui qui enfonça , après une longue & vigoureuse résistance , *le bataillon sacré* des Thébains , qui étoit l'élite de leur armée. Le reste des troupes , qui étoit autour d'Alexandre , animé par son exemple , acheva de la mettre en déroute.

A l'aîle droite , Philippe , qui ne vouloit pas céder à son fils , chargea vivement les Athéniens , & commença à les ébranler , & à leur faire perdre du terrain. Mais ils reprirent bientôt courage , & regagnèrent leur premier poste. *Polian. stratag. lib. 4.* Lyficlès , l'un des deux Généraux , ayant enfoncé quelques troupes du centre des Macédoniens , se crut déjà victorieux , & plein d'une téméraire confiance , il s'écria : *Allons , camarades , poursuivons-les jusques dans la Macédoine.* Philippe s'apercevant que les Athéniens , au lieu de profiter de leur avantage pour prendre sa Phalange en flanc , suivoient ses troupes avec trop d'ardeur , dit froidement : *Les Athéniens ne savent pas vaincre.* Aussitôt il donne ordre à sa

Phalange de se replier sur une petite hauteur ; & voiant que les Athéniens en desordre s'abandonnoient à la poursuite de ceux qu'ils avoient enfoncés , il va fondre sur eux avec sa Phalange , & les prenant en queue & en flanc , les met en déroute. Démosthène , plus grand homme d'Etat que grand homme de guerre , & plus capable de donner dans ses discours de salutaires conseils que de les soutenir par un courage intrépide , prit la fuite avec les autres , & jetta bas ses armes. On prétend même que pendant qu'il fuioit , sa robe s'étant accrochée à un char-don , il crut que c'étoit quelque ennemi qui l'arrétoit , & cria ; *Donnez-moi la vie.* Il demeura sur la place plus de mille Athéniens , & l'on en fit prisonniers plus de deux mille , parmi lesquels se trouva l'Orateur Démade. La perte ne fut pas moindre du côté des Thébains.

*Plut. in vitâ
decem orat.
pag. 845.*

Philippe , après avoir érigé un trophée , & offert aux dieux un sacrifice en action de grâces pour la victoire qu'il venoit de remporter , distribua des récompenses aux Officiers & aux soldats , à chacun selon son mérite & son rang.

La manière dont il se conduisit après le gain de la bataille, montre qu'il est bien plus aisé de vaincre des ennemis armés, que de se vaincre soi-même, & que de surmonter ses passions. Au sortir d'un grand repas qu'il avoit donné aux Officiers, enivré également de joie & de vin, il se transporta sur le champ de bataille, & là, insultant à tous ces morts dont la terre étoit couverte, il mit en chant le commencement d'un Décret que Démosthène avoit dressé pour exciter les Grecs à cette guerre, & chanta en battant la mesure, *Démosthène Péanien, fils de Démosthène, a dit.* Il n'y eut personne qui ne fût choqué de voir le Prince se deshonorer lui-même & flétrir sa gloire par une bassesse si indigne d'un Roi & d'un vainqueur : mais tous gardoient le silence. L'Orateur Démade, du nombre des prisonniers, mais toujours libre, fut le seul qui osât lui en faire sentir l'indécence. *Eh Seigneur*, lui dit-il, *la fortune vous ayant donné le rôle d'Agamemnon, comment ne rougissez-vous point de jouer celui de Thersite ?* Cette parole, pleine d'une généreuse liberté, lui ouvrit les yeux, & le fit rentrer en

lui-même. Loin de savoir mauvais gré à Démade, il l'en estima encore davantage, lui fit toute sorte d'amitiés, & le combla d'honneur.

Depuis ce tems-là il parut changer entièrement d'esprit & de conduite, comme^a si, dit un historien, la conversation de Démade eût adouci son humeur, & l'eût familiarisé avec les graces Attiques. Il renvoia libres tous les prisonniers Athéniens, sans exiger d'eux aucune rançon, & leur donna à la plûpart des habits, dans la vûe de gagner par ce bon traitement, une République aussi puissante que celle d'Athènes. En quoi, selon Polybe, il remporta un second triomphe, plus glorieux pour lui & même plus avantageux que le premier. Car, dans le combat, son courage n'avoit vaincu que ceux qui s'y trouvèrent présens : ici sa bonté & sa clémence lui gagnèrent la ville entière, & lui soumirent tous les cœurs. Il renouvella avec les Athéniens l'ancien traité d'amitié & d'alliance, & accorda la paix aux Béotiens, après avoir laissé une bonne garnison dans Thèbes.

^a Τὸν τὸν Δεμάδου καὶ ἡμέτερον Διόδ. .
 ὁμοθυμαδὸν τοὺς Ἀθηναίους

Plut. in Isocr.
2^e ag. 837.

On dit qu'Isocrate, le plus célèbre Rhéteur de ce tems-là, qui aimoit tendrement sa patrie, ne put survivre à la perte & à la honte qu'elle venoit de souffrir dans la bataille de Chéronée. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, ne sachant pas comment Philippe useroit de sa victoire, & voulant mourir libre, il avança sa fin en cessant de prendre aucune nourriture. Il étoit âgé de quatre-vingts dix-huit ans. J'aurai lieu de parler ailleurs de son stile & de ses ouvrages.

Démofth.
pro Cresiph. p.
514

Plut. in Démofth.
p. 855.

Démofthène paroissoit la principale cause du terrible échec qu'Athènes venoit de recevoir, & qui porta un coup mortel à sa puissance dont elle ne se releva jamais. Dans le moment même que l'on apprit cette sanglante défaite qui intéressoit tant de familles, lorsqu'il n'auroit pas été surprenant que la multitude, saisie de fraieur & d'allarme, se fût laissée emporter à quelque mouvement d'une colère aveugle contre celui qu'elle pouvoit regarder en quelque sorte comme l'auteur d'une si affreuse calamité : Dans ce moment-là même, le peuple se livra encore entièrement aux conseils de Démofthène. Les précautions

qu'on prit de poser des gardes, de relever les murs, de réparer les fossés, furent prises conformément à ses avis. On le chargea lui-même du soin de pourvoir aux vivres, & de réparer les murs. Il s'acquitta de cette dernière commission avec une générosité qui lui fit beaucoup d'honneur, & pour laquelle dans la suite on lui décerna une couronne d'or à la requête de Ctésiphon, en récompense de ce qu'il avoit fait don à la République d'une somme assez considérable qu'il avoit fournie de son propre fonds pour achever la réparation des murs.

Dans l'occasion dont il s'agit, c'est-à-dire après la bataille de Chéronée, les Orateurs qui étoient contraires à Démosthène, s'étant élevés contre lui de concert, & l'ayant appelé en justice pour lui faire son procès, le peuple ne se contenta pas de le renvoyer absous de toutes leurs charges & accusations, mais le combla encore de plus d'honneur qu'il n'avoit jamais fait : tant la vénération qu'on avoit conçue pour son zèle & pour sa fidélité étoit à l'épreuve des plus funestes revers.

Les Athéniens, peuple naturelle-

ment léger, inégal, & sujet à punir ses fautes & ses négligences en la personne de ceux dont les projets souvent ne manquoient de réussir que par ses lenteurs continuelles dans l'exécution, en couronnant ici Démosthène au milieu d'une calamité publique dont il paroissoit seul l'auteur, rendent un hommage glorieux à sa capacité & à sa droiture. Par cette démarche pleine de sagesse & de courage, ils semblent en quelque sorte s'avouer à eux-mêmes leur tort de n'avoir ni entièrement ni assez tôt déferé à ses avis, & se reconnoître seuls coupables de leurs disgraces.

*Plut. ibid.
Démofth.
pro Cræfiph.
l. 519-520.*

Le peuple ne s'en tint pas là. Les os de ceux qui avoient été tués à la bataille de Chéronée aiant été rapportés à Athènes pour y être inhumés, il choisit Démosthène pour faire l'éloge de ces vaillans hommes, preuve authentique qu'il ne lui attribuoit point le mauvais succès de la bataille, mais à la divine providence seule, qui dispose des événemens humains comme il lui plait; ce qui fut marqué en termes exprès dans l'Inscription gravée sur le tombeau de ces illustres morts.

La

La terre couvre, ici ces victimes d'Etat,
 Que leur zèle immola dans le fort du combat.
 La Grèce, sur le point de se voir asservie,
 Ne se sauva du joug qu'aux dépens de leur
 vie.

Jupiter le voulut. Mortels, aucun effort
 Ne peut vous affranchir des volontés du sort.
 Aux dieux seuls appartient l'attribut d'impec-
 cable,

Et le droit de jouir d'un bonheur immuable.

C'est la solide réponse que Démono-
 sthène oppose aux reproches qu'Es-
 chine ne cessoit de lui faire sur la perte
 de cette bataille. » Attaquez-moi ,
 » lui disoit-il, sur les avis que je don-
 » nai, mais abstenez-vous de me ca-
 » lomnier sur ce qui arriva. Car c'est
 » au gré de l'Intelligence suprême que
 » tout se dénoue & se termine ; au lieu
 » que c'est par la nature des avis mê-
 » mes qu'on doit juger de l'intention
 » de celui qui les donne. Si donc,
 » par l'événement, Philippe a vain-
 » cu, ne m'en faites point un crime ,
 » puisque c'étoit Dieu qui dispoisoit
 » de la victoire, & non moi. Mais
 » qu'avec une droiture, qu'avec une
 » vigilance, qu'avec une activité infatigable & supérieure à mes forces, je

*Démotb. pra
 Ctesiph. pag.
 305.*

» ne cherchai pas , je ne mis pas en
 » œuvre tous les moiens où la pruden-
 » ce humaine peut atteindre , & que
 » je n'inspirai pas des résolutions &
 » nobles , & dignes d'Athènes , & né-
 » cessaires ; montrez-le moi , & alors
 » donnez carrière à vos accusations.

Ibid. p. 508.

*Long. de subl.
 cap. 14.*

Il emploie ensuite cette figure noble & hardie, qui est regardée comme le plus bel endroit de la harangue, & que Longin a tant fait valoir. Démosthène veut justifier sa conduite, & prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Il ne se contente pas d'apporter froidement l'exemple des grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, & devant Platée. Il en use bien d'une autre sorte, dit ce Rhéteur : & tout d'un coup, comme s'il étoit inspiré d'un dieu, & possédé de l'esprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenseurs de la Grèce : *Non, Messieurs, non, vous n'avez point failli. J'en jure par ces grands hommes qui ont combattu, sur terre à Marathon & à Platée, sur mer devant Salamine & Artémise ; & tant d'autres : qui tous ont reçu de la République les mêmes honneurs de la sépulture,*

& non ceux-là seulement qui ont réussi & remporté la victoire. Ne diroit-on pas, ajoute Longin, qu'en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique manière d'affirmer par des sermens si extraordinaires, il défie en quelque sorte ces anciens Citoyens, & fait regarder tous ceux qui meurent de la sorte comme autant de dieux, par le nom desquels on doit jurer ?

J'ai déjà remarqué ailleurs combien ces discours * prononcés solennellement à la gloire de ceux qui étoient morts en combattant pour la liberté, étoient capables d'inspirer à la Jeunesse Athénienne un zèle ardent pour la patrie, & un vif desir de se signaler dans les combats. Une autre cérémonie, observée à l'égard des enfans de ceux dont les peres étoient morts au lit d'honneur, n'étoit pas moins efficace pour exciter à la vertu. Dans une Fête célèbre où l'on représentoit des spectacles en présence de tout le peuple, un Héraut montoit

*Æsch. contr.
Ctesiph. pag.
452.*

* Démonstène, dans le discours contre Leptine, page 562. fait observer qu'il n'y avoit que la ville d'Athènes qui fit ainsi pro-
noncer des oraisons funébres à l'honneur de ceux qui étoient morts pour la patrie.

fur le théâtre pour y produire de jeunes orphelins couverts d'une armure complete , & crioit à haute voix :
» Ces jeunes orphelins , à qui une
» mort prématurée a ravi au milieu des
» hazards leurs peres illustres , ont
» retrouvé dans le peuple un pere qui
» a pris soin d'eux jusqu'à la fin de leur
» enfance. Maintenant il les renvoie
» armés de pied en cap , vaquer sous
» d'heureux auspices à leurs affaires ;
» & les convie de mériter chacun à
» l'envi les premières places dans la
» République. » C'est par de pareils
moiens que se perpétuent dans un Etat
la bravoure militaire , l'amour pour la
patrie , le goût de la vertu & de la solide gloire.

Ce fut l'année même de la bataille de Chéronée , & deux ans avant la mort de Philippe , qu'Eschine jaloux de la gloire de son rival , attaqua le décret qui lui avoit accordé une couronne d'or , & qu'il intenta une accusation contre Crésiphon , ou plutôt contre Démosthène. Mais la cause ne fut plaidée que sept ou huit ans après , vers la cinquième ou sixième année du règne d'Alexandre. J'en rapporterai icile succès , pour ne point couper

dans la suite le récit des faits d'Alexandre.

Jamais cause n'excita tant de curiosité, & ne fut plaidée avec tant d'appareil. On^a accourut de toutes parts, dit Cicéron, & l'on accourut avec raison. Quel plus beau spectacle, que de voir aux mains deux Orateurs, excellens chacun en leur genre, formés par la nature, perfectionnés par l'art, & de plus animés par d'éternelles dissensions & par une haine implacable !

Ces deux discours ont toujours été regardés comme les chef-d'œuvres de l'antiquité les plus parfaits, sur-tout celui de Démosthène. Cicéron l'avoit traduit tout entier, preuve éclatante *De opt. gen. Orat.* du cas qu'il en faisoit. Malheureusement, de tout son ouvrage, il ne nous reste que l'avant-propos, qui fait bien regretter le reste.

A travers les beautés sans nombre qui se montrent de toutes parts dans ces deux harangues, on y voit ce me semble, s'il m'est permis de critiquer de si grands hommes, un défaut con-

^a Ad quod judicium concursus dicitur è tota Græcia factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, quàm summorum oratorum, in gravissima causa, accurata & inimicitiis incensa contentio ? Cic. *de opt. gen. Orat. n. 2^a.*

fidérable , qui en peut ternir beaucoup l'éclat , & qui me paroît contraire aux règles de la saine & bonne éloquence : ce sont les injures grossières que ces deux Orateurs se disent de part & d'autre. On a fait le même reproche à Cicéron pour les harangues qu'il prononça contre Antoine. J'ai dit que ce stile & ce tissu d'injures grossières étoit contraire à la bonne éloquence. En effet tout discours dicté par la passion & par la vengeance , devient infailliblement suspect aux Juges : au lieu qu'un discours , fort & invincible du côté des raisons , mais retenu & modéré pour les manières , gagne les cœurs en même tems qu'il éclaire les esprits , & persuade autant par l'estime qu'il inspire pour l'Orateur , que par la force des raisons qu'il emploie.

La conjoncture du tems paroissoit fort favorable à Eschine. Le parti des Macédoniens , qu'il avoit toujours favorisé , étoit très-puissant à Athènes , sur-tout depuis la ruine de Thèbes. Cependant Eschine succomba , & paie de la juste peine de l'exil une accusation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes , & ouvrit là une école d'éloquence : dont la gloire se

soutint pendant plusieurs siècles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne : mais , quand ce vint à celle de Démosthène , les battemens de mains & les acclamations redoublèrent ; & ce fut alors qu'il dit ce mot , si louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival : *Eh que seroit-ce donc , si vous l'aviez entendu lui-même !*

Au reste , le Vainqueur usa bien de la victoire. Car au moment qu'Eschine sortit d'Athènes pour aller à Rhodes , Démosthène , la bourse à la main , courut après lui , & l'obligea d'accepter un offre qui dut lui faire d'autant plus de plaisir , qu'il avoit moins lieu de s'y attendre. Sur quoi Eschine * s'écria : *Comment ne regretterois-je pas une patrie , où je laisse un ennemi si généreux , que je desespère de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent !*

* Quelques Auteurs attribuent ce mot à Démosthène , lorsque trois ans après , il éprouva le sort d'Eschine , & fut à son tour banni d'Athènes.

§. VII.

Philippe , dans le Conseil des Amphictyons , se fait déclarer Général des Grecs contre les Perses , & se prépare à cette grande expédition. Troubles domestiques dans l'intérieur de sa maison. Il répudie Olympias , & épouse une autre femme. Il célèbre les noces de Cléopatre sa fille avec Alexandre roi d'Epire , & est tué au milieu de ces noces.

AN. M. 3667.

AV. J. C. 337.

ON PEUT DIRE que ce fut la bataille de Chéronée qui mit la Grèce sous le joug. La Macédoine alors , avec trente mille soldats , vint à bout de ce que la Perse , avec des millions d'hommes , avoit tenté inutilement à Platée , à Salamine , & à Marathon. Philippe , dans les premières années de son règne , avoit repoussé , divisé , desarmé les ennemis. Dans les suivantes , il avoit soumis par l'artifice ou par la force les plus puissans peuples de la Grèce , & s'en étoit rendu l'arbitre. Maintenant il se prépare à venger les injures que la Grèce avoit reçues des Barbares , & ne médite rien moins que de renverser leur empire. Le principal fruit qu'il tira de sa dernière victoire ,

Diod. lib. 16.

pag. 479.

& c'étoit le but qu'il se propoſoit depuis longtems, & qu'il n'avoit jamais perdu de vûe, ce fut de ſe faire déclarer dans l'aſſemblée des Grecs leur Général contre les Perſes. En cette qualité il ſe prépara à aller attaquer ce puiffant royaume. Il désigna pour commander une partie de ſes troupes Attalus & Parménion, deux de ſes Chefs ſur la valeur & la prudence deſquels il comptoit le plus, & les fit partir pour l'Asie Mineure.

Autant le dehors étoit heureux & *Plut. in Alex. p. 669* brillant pour Philippe, autant l'intérieur de ſa maiſon étoit pour lui triſte & affligeant. La diviſion & le trouble y régnoient. La mauvaiſe humeur d'Olympias, qui étoit naturellement jalouſe, colére, & vindicative, y excitoit continuellement des querelles & des diſputes, & rendoit la vie deſagréable à Philippe. D'ailleurs, mari peu fidèle lui-même, on prétend qu'il éprouva l'infidélité qu'il avoit méritée. Soit juſte ſujet de plainte, ſoit légereté & inconſtance de ſa part, il en vint juſqu'à la répudier. Alexandre, qui avoit pluſieurs autres ſujets de mécontentement, fut vivement piqué de l'injure qu'on faiſoit à ſa mere.

Philippe, après avoir répudié Olympias, épousa Cléopatre, nièce d'Attalus, laquelle étoit encore très-jeune, mais d'une beauté extraordinaire, aux traits de laquelle il ne put résister. Au milieu des réjouissances de la noce, & dans la chaleur du vin, Attalus, oncle maternel de la nouvelle Reine, s'avisa de dire que les Macédoniens devoient demander aux dieux qu'elle donnât un légitime successeur à leur Roi. A ces mots, Alexandre, naturellement colére, irrité d'un discours si offensant : *Quoi misérable*, lui dit-il, *me prends-tu donc pour un batard ?* & en même tems il lui jetta sa coupe à la tête. Attalus repartit de même. La querelle s'échauffe. Philippe, qui mangeoit à une autre table, trouva fort mauvais que l'on troublât ainsi la fête ; & oubliant qu'il étoit boiteux, il courut l'épée nuë droit à son fils. Mais heureusement le pere tomba, & les conviés eurent le loisir de se jeter entre deux. Le plus difficile fut d'obtenir d'Alexandre qu'il ne s'obstinât point à se perdre. Outré de tant d'injures atroces, quoi qu'on pût lui dire du respect qu'il devoit à son roi & à son pere, il exhala son ressentiment

par cette amère raillerie : *Vraiment les Macédoniens ont là un Chef bien en état de passer d'Europe en Asie , lui qui ne peut aller d'une table à l'autre sans s'exposer à se rompre le cou.* Après cette insulte il sortit , & aiant pris avec lui sa mere Olympias à qui l'on faisoit un si grand affront , il la mena en Epire , & pour lui il passa chez les Illyriens.

Cependant Démarate de Corinthe ; qui étoit lié avec Philippe par les nœuds de l'hospitalité , & qui étoit très familier & très libre avec lui , arriva à sa Cour. Après les premières civilités & les premières caresses , Philippe lui demanda si les Grecs étoient en bonne intelligence entr'eux. *Vraiment , Seigneur , lui répondit Démarate , il vous sied bien de vous mettre tant en peine de la Grèce , vous qui avez rempli votre propre maison de tant de querelles & de dissensions.* Le Prince sentant jusqu'au vif ce reproche , revint à lui , reconnut sa faute , & rappella Alexandre en lui envoyant ce même Démarate pour lui persuader de revenir.

Philippe ne perdoit point de vûe la conquête de l'Asie. Plein du grand projet qu'il rouloit dans sa tête , il consulta les dieux pour savoir quel succès

AN. M. 368.

AV. J. C. 316.

il auroit. La Pythie lui répond : *Le taureau est déjà couronné , sa fin approche , & il va bientôt être immolé.* Il n'hésite pas un moment , & interprète en sa faveur un oracle , dont l'ambiguïté auroit dû au moins le tenir en suspens. Pour se mettre en état de ne plus penser qu'à son expédition contre les Perses , & de se livrer tout entier à la conquête de l'Asie ; il se hâte de finir ses affaires domestiques. Il offre un sacrifice solennel aux dieux , & se prépare à célébrer à Eges ville de Macédoine avec une magnificence incroyable les noces de Cléopatre sa fille , qu'il donnoit en mariage à Alexandre roi d'Empire , & frere d'Olympias sa femme. Il y avoit invité toutes les personnes les plus considérables de la Grèce , & il les combla de toutes sortes de marques d'amitié & d'honneur , pour leur témoigner sa reconnoissance de la qualité de Généralissime des Grecs qu'on lui avoit conférée. Les villes à l'envi s'empressèrent de lui faire leur cour en lui envoyant des couronnes d'or , & Athènes se signala parmi toutes les autres par son zèle. Le poëte Néoptolème avoit composé exprès pour cette

fête une* Tragédie intitulée Cinyras ; où, sous des noms empruntés , il représentoit le Prince déjà vainqueur de Darius , & maître de l'Asie. Philippe écoutoit avec joie ces heureux présages , & les comparant avec la réponse de l'oracle , il se tenoit assuré de sa conquête. Le lendemain du repas on célébra des Jeux & des Spectacles. Comme ils faisoient partie de la religion , on y porta en pompe & en cérémonie douze images des dieux travaillées avec un art inimitable. Une treizième les surpassoit toutes en magnificence : c'étoit celle de Philippe , où il étoit représenté comme un dieu. L'heure venue , il sort de son palais , revêtu d'une robe blanche , & s'avance majestueusement au milieu des cris de joie & des applaudissemens vers le théâtre , où une multitude innombrable tant de Macédoniens que d'étrangers l'attendoit avec impatience. Il étoit précédé & suivi de ses gardes , qui , par son ordre , laissoient un assez grand intervalle entre eux & lui , afin

* Suetone , entre les présages de la mort de Caligula , qui mourut à peu près comme Philippe , observe que ce jour-là la Pantomi-

me Mnestor joua la pièce qu'il avoit représenté Néphtolème le jour que Philippe fut tué.

qu'on le pût considérer plus facilement, & pour faire voir aussi qu'il regardoit l'amour des Grecs à son égard comme la plus sûre garde qu'il pût avoir.

Tout l'appareil de cette fête, toute la célébrité de ces noces, se termina au meurtre du Roi, & ce fut un déni de justice qui lui fit perdre la vie. Quelque tems auparavant, Attalus, dans l'ardeur du vin & de la débauche, avoit fait une insulte sanglante à Pausanias, jeune Seigneur de Macédoine. Celui-ci poursuivoit depuis longtemps la vengeance du cruel affront qu'il avoit reçu, & ne cessoit d'implorer avec chaleur la puissance roiale. Mais Philippe, pour ne point mécontenter Attalus, oncle de Cléopatre qu'il avoit épousée depuis la répudiation d'Olympias sa première femme, demeuroid toujours sourd aux plaintes de Pausanias. Seulement, pour le consoler, & lui donner des preuves de son estime & de sa confiance, il le mit parmi les premiers Officiers de sa garde. Ce n'étoit pas ce que demandoit le jeune Macédonien. Sa colére se tourne donc en fureur: il s'en prend à son Juge, & forme le dessein de laver sa honte en

se souillant d'un détestable parricide.

Un homme déterminé à mourir, est bien fort & bien redoutable. Pausanias, pour l'exécution de son dessein meurtrier, choisit le moment de cette pompeuse cérémonie où tous les yeux étoient attachés sur le Prince, sans doute pour rendre sa vengeance plus éclatante, & pour la proportionner en quelque sorte à la grandeur de l'injure qu'il avoit reçue, dont il croioit avoir droit de rendre le Roi responsable, après toutes les poursuites inutiles qu'il avoit faites auprès de lui pour en tirer la satisfaction qui lui étoit dûe. Le voyant donc seul dans cet espace vuide que ses gardes laissoient autour de lui, il s'avance, le perce d'un coup de poignard, & le fait tomber mort à ses pieds. Diodore remarque qu'il fut assassiné dans le moment même que sa statue entroit dans le Théâtre. L'assassin avoit fait tenir des chevaux tout prêts, & il se seroit sauvé sans un accident qui l'arrêta, & laissa le tems de l'atteindre. Il fut mis en pièces sur le champ. Ainsi mourut Philippe, âgé de 47 ans, après en avoir régné vingt-quatre. Artaxerxe Ochus roi de Perse mourut aussi la même année.

AN. M. 366.

AV. J. C. 336.

*Aeschin. con-
tr. Ctesiph.
ag. 440.*

Démosthène fut secrètement averti de cette mort de Philippe, & pour disposer par avance les Athéniens à reprendre courage, il alla au Conseil avec un visage où la joie étoit peinte, & dit que la nuit précédente il avoit eu un songe qui promettoit quelque grand bonheur aux Athéniens. Peu de tems après on vit arriver les couriers qui apportoit les nouvelles de la mort de Philippe. On se livra à des transports de joie immodérés, sans garder aucune mesure ni aucune bienséance; & c'étoit Démosthène surtout qui inspiroit ces sentimens. Lui-même parut en public avec une couronne de fleurs sur la tête, & vêtu magnifiquement, quoique ce ne fût que le septième jour de la mort de sa fille. Il engagea les Athéniens à faire des sacrifices pour remercier les dieux d'une si bonne nouvelle, & par un Décret il fit décerner une couronne à Pausanias qui avoit commis le meurtre.

On ne reconnoit ici ni Démosthène, ni les Athéniens, & l'on a peine à comprendre comment, dans un crime aussi détestable qu'est le meurtre d'un Roi, un peu de politique au moins ne les porta pas à dissimuler des sen-

timens , qui les deshonorioient gratuitement , & qui marquoient en eux une extinction de probité & d'honneur.

§. VIII.

Faits & dits mémorables de Philippe. Caractère de ce Prince en bien & en mal.

IL Y A , dans la vie des grands hommes , certains faits & certaines paroles , plus propres souvent à les faire connoître que leurs actions les plus éclatantes ; parce que dans celles-ci , pour l'ordinaire , ils s'étudient , se contrefont , & se donnent en spectacle ; au lieu que dans les autres , parlant & agissant d'après nature , ils se montrent tels qu'ils sont , sans art & sans fard. Monsieur de Turreil a ramassé avec assez de soin la plupart des faits & dits mémorables de Philippe , & il s'est appliqué particulièrement à peindre le caractère de ce Prince. Il ne faut pas , dans le récit de ces actions & de ces paroles détachées , attendre beaucoup d'ordre & de liaison.

Quoique Philippe aimât les flatteurs , & les récompensât jusqu'à paier du titre de Roi en Thessalie les adulations

de Thrasidée, il aimoit par intervalles

Aristot. Epist. la vérité. Il souffroit qu'Aristote lui

Plut. in A- fit des leçons sur l'art de régner. Il

Joseph. p. 177.

disoit qu'il avoit l'obligation aux Ora-
teurs d'Athènes de l'avoir corrigé de
ses défauts, à force de les lui repro-

Alian. lib.

v. cap. 15.

cher. Il gageoit un homme pour lui
dire tous les jours, avant qu'il don-
nât audience : *Philippe, souviens-toi que*
tu es mortel.

Senec de Ira.

l. 3. cap. 23.

Il a faisoit paroître beaucoup de mo-
dération lors même qu'on lui parloit
d'une manière choquante & injurieu-
se, & ce qui n'est pas moins admi-
rable, lorsqu'on lui disoit ses vérités :
grande qualité, dit Sénèque, pour
bien régner. A la fin d'une audience
qu'il donnoit à des Ambassadeurs
d'Athènes, venus pour se plaindre de
quelque acte d'hostilité, il leur de-
manda s'il pouvoit leur rendre quel-
que service. » Le plus grand service
» que tu nous puisses rendre, dit Dé-
» mocharès, c'est de t'aller pendre. «
A ces mots, sans s'émouvoir, quoi
qu'il vît tout le monde justement in-
digné : Dites à vos Maîtres, répli-

a Si quæ alia in Philip-
po virtus, fuit & contu-
meliosum patientia, in-

gens instrumentum ad
tutelam regni,

qua-t-il, » que ceux qui osent dire de
 » pareilles insolences, sont plus hau-
 » tains, & moins pacifiques, que ceux
 » qui savent les pardonner.

Comme il assistoit à la vente de
 quelques captifs en une posture peu
 décente, l'un d'eux s'approchant de
 son oreille, l'avertit d'abbattre le pan
 de sa robe. *Qu'on mette cet homme-là en
 liberté, dit-il ; je ne savois pas qu'il fût de
 mes amis.*

Plut.

Toute sa cour le sollicitant de pu-
 nir l'ingratitude des Péloponnésiens,
 qui l'avoient publiquement sifflé dans
 les Jeux Olympiques : *Que ne feront-ils
 point, répondit-il, si je leur fais du mal,
 puisqu'ils se moquent de moi après en avoir
 reçu tant de bien ?*

Plut.

Ses Courtisans lui conseillant de
 chasser quelqu'un qui disoit du mal
 de lui : *Bon, bon, dit-il, afin qu'il en
 aille médire par tout.* Une autrefois
 qu'on vouloit l'obliger aussi de chasser
 un honnête homme qui lui faisoit
 quelque reproche : *Prenons garde aupa-
 ravant, répondit-il, si nous ne lui en
 avons point donné sujet.* Et aiant appris
 que cet homme vivoit mal à son aï-
 se, sans recevoir aucune gratification
 de la Cour, il lui fit du bien ; ce qui

Plut. in
Apepieth.

changea ses reproches en louanges, & fit dire à ce Prince un autre beau mot : *Qu'il est au pouvoir des Rois de se faire aimer ou haïr.*

Plut. Comme on le pressoit d'aider de son crédit auprès des Juges un homme que la sentence qui alloit être prononcée contre lui décriroit absolument : *J'aime mieux, dit-il, qu'il soit décrié que moi.*

Plut. Une femme s'avisa de le prendre à la fin d'un long repas pour lui demander justice, & pour lui exposer des raisons qu'il ne goûta pas. Il la jugea & la condamna. Elle répond de sang froid : *J'en appelle. Comment, dit Philippe, de votre Roi ? & à qui ? A Philippe à jeun, repliqua-t-elle.* La manière dont il reçut cette réponse, feroit honneur au Roi le plus sobre. Il examine l'affaire tout de nouveau, reconnoît l'injustice de son jugement, & se condamne à la réparer.

Plut. Une pauvre femme se présentoit souvent devant lui pour lui demander audience, & pour le prier de vouloir bien terminer son procès. Il lui répondoit toujours qu'il n'avoit pas le tems. Rebutée de ces refus réitérés tant de fois, elle répliqua un jour

avec émotion : *Mais, si vous n'avez pas le tems de me rendre justice, cessez donc d'être Roi.* Il sentit toute la force de cette plainte, qu'une juste indignation avoit arrachée à cette pauvre femme; & loin de s'en choquer, il la satisfit sur le champ, & devint dans la suite plus exact à donner ses audiences. Il reconnut qu'en effet être Roi, & être Juge, c'étoit la même chose: que le trône étoit un tribunal: que la souveraine autorité étoit un pouvoir suprême & en même tems une obligation indispensable de rendre justice: que de la rendre à ses sujets, & leur accorder pour cela tout le tems nécessaire, n'étoit point une grace, mais un devoir & une dette: qu'il devoit se faire aider dans ce ministère, mais non s'en décharger absolument: & qu'il ne pouvoit pas plus renoncer à la qualité de Juge, qu'à celle de Roi. Tout cela est renfermé dans ce mot plein de naïveté, & encore plus de bon sens ? *Cessez donc d'être Roi;* & Philippe le comprit,

Roi n'est pas
obave.

Plus.

Il entendoit la plaisanterie, aimoit les bons mots, & en disoit. Aiant reçu une blessure près du gosier, & son Chirurgien l'importunant tous les jours

de quelque nouvelle demande. *Prent tout ce que tu voudras*, dit-il, *car tu me tiens à la gorge.*

Plut. On rapporte encore, qu'après avoir écouté deux scélérats qui s'entr'accusoient de divers crimes, il bannit l'un, & condanna l'autre à le suivre.

Ælian. lib. 8. cap. 51. Le médecin Ménécrate, dont l'extravagance alloit jusqu'à se croire Jupiter, écrivit à Philippe en ces termes: *Ménécrate Jupiter, à Philippe salut.* Philippe lui répondit: *Philippe à Ménécra-*

** Le mot grec, ὑγιάνειν, signifie également ces deux choses.* *te, santé & * bons sens.* Ce Prince n'en demeura pas là, & pour guérir son visionnaire, il imagina une plaisante recette. Il le pria d'un grand repas. Ménécrate eut une table à part, où l'on ne lui servit pour tout mets que de l'encens & des parfums, pendant que les autres conviés goûtoient tous les plaisirs de la bonne chère. Les premiers transports de joie qu'il ressentit de voir sa divinité reconnue, lui firent oublier qu'il étoit homme: mais, quand la faim le força de s'en souvenir, il se dégouta d'être Jupiter, & prit brusquement congé de la compagnie.

Plut. Philippe dit un mot bien honorable & bien flatteur pour son Ministre.

Comme on reprochoit à ce Prince de donner trop de tems au sommeil : *Je dors*, dit-il, *mais Antipater veille.*

Parménion, voyant un jour les Ambassadeurs de toute la Grèce murmurer de ce que Philippe tardoit trop à se lever, & à leur donner audience : *Ne vous étonnez pas*, leur dit-il, *s'il dort, tandis que vous veillez : car, tandis que vous dormiez, il veilloit.* Par là il leur reprochoit avec esprit l'assoupissement qui les tenoit endormis sur leurs propres intérêts, pendant que Philippe étoit bien éveillé & vigilant sur les siens. Démosthène ne cessoit de les en avertir avec sa liberté ordinaire.

Chacune des dix Tribus d'Athènes éli-soit, toutes les années, un nouveau Général. Ils rouloient, & chaque Général de jour exerçoit la charge de Généralissime. Philippe plaisantoit sur cette multiplicité de Chefs, & disoit : *Je n'ai pu, en toute ma vie, parvenir qu'à trouver un seul Général ; (c'étoit Parménion) mais les Athéniens ne manquent pas d'en trouver à point nommé dix tous les ans.*

La lettre que Philippe écrivit à Aristote sur la naissance de son fils,

Plut.

Plut. in
Apophthegm
pag. 177.

marque le cas que ce Prince faisoit des hommes savans , & en même tems le goût que lui-même avoit pour les sciences & pour les beaux arts. Les autres lettres qui nous restent de lui , ne lui font pas moins d'honneur. Mais son grand talent étoit celui de la guerre & de la politique où il a eu peu d'égaux : & il est tems de le montrer sous ce double titre. Je prie les Lecteurs de se souvenir que c'est presque toujours Monsieur de Turreil qui les entretient , & qui va leur tracer le portrait de Philippe.

Il est difficile de décider si ce Prince fut plus grand homme de guerre , que grand homme d'Etat. Environné , dès le commencement de son règne , & au-dedans & au-dehors , d'ennemis puissans & redoutables , il emploie tantôt l'adresse , tantôt la force , pour les surmonter. Il s'applique & réussit à desunir ses envieux : pour frapper plus sûrement , il élude & détourne les coups qui le menacent : aussi sage dans la bonne que dans la mauvaise fortune , il n'abuse point de la victoire : également prêt à la chercher ou à l'attendre, il se hâte ou se modère selon que le point de maturité l'exige :
il laisse

Il laisse uniquement aux bizarreries du hazard ce que ne peut leur ôter la prudence : enfin il demeure toujours inébranlable , toujours fixe dans les justes bornes qui séparent la hardiesse d'avec la témérité.

On voit dans la personne de Philippe un Roi presque aussi maître de ses alliés que de ses sujets , & non moins redoutable dans les traités que dans les combats : un Roi vigilant , actif ; lui-même son Surintendant, son Ministre, son Général. On le voit, avide & insatiable de gloire , la chercher où elle se vend à plus haut prix ; faire ses plus chères délices de la fatigue & du péril ; former sans relâche ce juste, ce prompt accord de soins & de mouvemens que les expéditions militaires demandent ; & avec tant d'avantages , attaquer des Républiques épuisées par de longues guerres , déchirées par des divisions domestiques , vendues par leurs propres citoyens , servies par une milice étrangère ou ramassée , rebelles aux sages conseils , & comme résolues à se perdre.

Il joignoit en lui deux qualités ordinairement inalliables & incompatibles : un flegme , un sans froid , qui le

rendoit attentif à se prévaloir de toutes les conjonctures , & à saisir le moment favorable , sans que jamais aucun contre-tems le déconcertât ; avec une activité , une ardeur , une vivacité , qui ne connoissoit ni momens de repos , ni différence de saisons , ni grandeur de dangers. Jamais Capitaine ne fut ni plus hardi , ni plus intrépide dans les combats. Démonsthène , qui à son égard ne doit point paroître suspect , lui rend sur cet article un témoignage bien glorieux : je citerai ses propres paroles.

*Demosth. pro
Ctesiph. pag.
483.*

Je vois , dit cet Orateur , ce même Philippe , avec qui nous disputons de la souveraineté & de l'empire , je le vois , quoique couvert de blessures , œil crevé , clavicule rompue , main & jambe estropiées , résolu pourtant à se précipiter encore au milieu des hazards , & prêt de livrer à la fortune telle autre partie de son corps qu'elle voudroit , pourvu qu'avec ce qui lui en resteroit il pût vivre avec honneur & gloire.

Philippe n'étoit pas seulement brave pour lui-même , mais il avoit inspiré le même courage à toute son armée. Instruit par d'habiles maîtres , comme on l'a vu , dans le métier de la guerre , il étoit venu à bout d'aguerrir ses troupes , de les dresser à sa manière , &

de se former des hommes capables de le seconder dans ses grandes entreprises. Il savoit , sans rien perdre de son autorité , se familiariser avec le soldat , & commandoit plutôt en pere de famille qu'en Général d'armée , dès que la discipline le permettoit. Aussi par cette affabilité , qui mérite d'autant plus de soumission & de respect qu'elle en exige moins , & qu'elle semble en dispenser , il tiroit de ses troupes des services sans fin , & une obéissance sans bornes.

Jamais personne ne fit plus d'usage des ruses de guerre que Philippe. Les dangers où il s'étoit vû exposé dès sa jeunesse , lui avoient appris la nécessité des précautions , & l'art des ressources. Une sage défiance , qui sert à mettre le péril dans son véritable point de vûe , le rendoit , non timide & indécis , mais circonspect & prudent. Quelque raison qu'il eût de présumer de son bonheur , il ne se comptoit en sûreté , & ne se croioit supérieur à l'ennemi , que par la vigilance. Toujours juste dans ses projets , & infini dans les expédiens , il avoit des vûes immenses , le génie admirable pour distribuer dans le tems l'exécution de ses desseins , &

toute l'adresse pour agir sans se laisser apercevoir. Impénétrable à ses meilleurs amis, il étoit capable de tout entreprendre, & de tout cacher. On a vû que toute son attention fut d'endormir les Athéniens par de beaux dehors de paix, & de jeter sourdement les fondemens de sa grandeur sur leur crédule sécurité, & sur leur aveugle indolence.

De si grandes qualités n'étoient point en lui sans défauts. Outre l'intempérance & la crapule, à laquelle il s'abandonnoit sans réserve & sans ménagement, on lui a reproché des mœurs absolument corrompues & déréglées. On en peut juger par ses liaisons les plus intimes, & par les compagnies qui fréquentoient le plus ordinairement sa maison. Une troupe de débauchés & de dissolus, de boufons, de pantomimes, & , qui pis est, de flatteurs, que l'avarice & l'ambition amassent en foule autour du dispensateur des graces, eut la principale part à sa confidence & à ses bienfaits. Ce n'est pas seulement Démosthène qui fait ces reproches à Philippe : ils pourroient être suspects dans la bouche d'un ennemi si déclaré. Théo-

pompe; Historien célèbre, qui avoit *Diod. lib. 16. pag. 408.*
 écrit l'histoire de ce Prince en cinquante

te huit livres, dont malheureusement
 il ne nous reste que quelques légers
 fragmens, en parle d'une manière en-
 core plus défavantageuse. « Philippe,

» dit-il, n'avoit que du mépris pour la *Theopomp. apud. Athen. lib. 6. pag. 260.*
 » modestie & pour les bonnes mœurs.

» Toute son estime & toute sa libéra-
 » lité se réservoient pour des hommes
 » plongés dans la crapule, & prostitués
 » aux derniers excès d'une vie licen-
 » tieuse. Il aimoit que ses camarades
 » de plaisir excellassent dans l'art de
 » l'injustice & de la malignité, comme
 » dans la science de la débauche. Eh
 » quelle sorte d'infamie, quel genre de
 » crime ne commettoient-ils point? &c.

Mais ce qui, à mon jugement, doit
 le plus deshonorer Philippe, c'est l'en-
 droit même par lequel il paroît le plus
 estimable à bien des personnes, je veux
 dire sa politique. Il passe, dans ce gen-
 re, pour un des plus habiles Princes
 qui aient jamais été. En effet, on a pu
 remarquer dans le récit de ses actions,
 que dès le commencement de son ré-
 gne il s'étoit proposé un but & formé
 un plan, dont jamais il ne s'écarta :
 c'étoit de se rendre maître de la Grèce.

Mal affermi encore sur son trône , & environné de toutes parts d'ennemis puissans , quelle apparence y avoit-il qu'il pût former , ou du moins exécuter un tel projet ? Il ne le perdit jamais de vûe. Guerres , combats , traités de paix , alliances , confédérations , tout tendoit à ce but. Il prodiguoit l'or & l'argent pour se faire des créatures. Il avoit des intelligences secrètes dans toutes les villes de la Grèce , & par le moien des pensionnaires qu'il tenoit à ses gages , & qu'il payoit grassement , il étoit informé exactement de toutes les résolutions qui s'y prenoient , & venoit presque toujours à bout de faire tourner les délibérations à son gré. Par là il fut tromper la prudence , éluder les efforts , & endormir la vigilance des peuples qui jusques-là avoient passé pour les plus actifs , les plus sages , & les plus clairvoians de la Grèce. En suivant toutes ses démarches pendant vingt ans , on le voit cheminer à pas réglés , & s'avancer régulièrement vers son but , mais toujours par des détours & des souterrains , dont l'issue seule découvre le dessein.

*Polyan. lib. 4.
cap. 19.*

Polyen nous marque clairement par quels moiens il s'assujettit la The-

falie, ce qui lui fut d'un grand secours
 pour venir à bout de ses autres desseins.
 » Il ne fit point la guerre ouvertement
 » aux Theſſaliens, dit-il, mais il profi-
 » ta des divisions qui partageoient les
 » villes & tout le pays en différentes
 » factions. Il donnoit du secours à ceux
 » qui lui en demandoient; & lorsqu'il
 » avoit vaincu, il ne détruiſoit point
 » ceux qui avoient eu du deſavantage;
 » il ne les deſarmoit point, il ne raiſoit
 » point leurs murailles; il protégeoit
 » les plus foibles, & s'appliquoit à af-
 » foiblir & à humilier les plus forts:
 » en un mot, il nourriſſoit plutôt les
 » divisions, qu'il ne les appaiſoit,
 » tenant par tout à ſes gages les Ora-
 » teurs, vrais artiſans de diſcordes;
 » & les bouteſeux des Républiques.
 » Et ce fut par ces artifiſes, & non par
 » les armes, que Philippe ſe rendit
 » maître de la Theſſalie. »

Tout cela eſt un chef-d'œuvre &
 une merveille en fait de politique.
 Mais quels reſſorts fait-elle jouer; &
 quels moiens emploie-t-elle pour par-
 venir à ſes fins? La fineſſe, la ruse, la
 fraude, le menſonge, la perfidie, le
 parjure. Sont-ce là les armes de la ver-
 tu? On voit dans ce Prince une ambi-

*Demoſt.
 Olynth. 2. 8.
 22.*

tion démesurée, conduite par un esprit adroit, insinuant, fourbe, & artificieux; mais on n'y voit point les qualités d'un homme véritablement grand. Philippe étoit sans foi & sans honneur. Tout ce qui pouvoit servir à augmenter sa puissance, lui paroissoit juste & légitime. Il donnoit des paroles, qu'il étoit bien résolu de ne point garder. Il faisoit des promesses, qu'il auroit été bien fâché de tenir. Il se croioit habile à proportion de ce qu'il étoit perfide, & mettoit sa gloire à tromper tous ceux avec qui il traitoit. En un mot, il ne rougissoit pas de dire, *qu'on amuse les enfans avec des jouets, & les hommes avec des sermens.*

*Aliau. lib.
7. cap. 12.*

Quelle honteuse distinction pour un Prince, que celle d'être plus artificieux, plus dissimulé, plus profond en malice, plus fourbe qu'aucun autre de son siècle; & de laisser de lui cette idée infamante à toute la postérité!

Que penseroit-on, dans le commerce de la vie, d'un homme qui se feroit un mérite de jouer tous les autres, & qui mettroit au rang des vertus la mauvaise foi & la fourberie? On déteste un tel caractère dans les particuliers, comme la peste & la ruine de la société.

et. Comment peut-il devenir digne d'estime & d'admiration dans des Princes & des Ministres, plus obligés encore que le reste des hommes, par l'éminence de leurs places & par l'importance de leurs emplois, à respecter la bonne foi, la sincérité, la justice, & sur-tout la sainteté des Traités & des sermens, où l'on fait intervenir le nom & la majesté d'un Dieu, vengeur inexorable de la perfidie & de l'impiété. La simple parole, parmi de simples particuliers, doit être sacrée & inviolable s'ils ont quelque sentiment d'honneur : combien plus parmi des Princes ? « On doit la vérité au prochain dès lors qu'on lui parle, dit un célèbre Ecrivain. Car le commerce de la parole enferme une promesse tacite de la vérité, la parole ne nous étant donnée que pour cela. Ce n'est pas une convention d'un particulier avec un autre particulier. C'est une convention commune de tous les hommes entre eux, & une espèce de droit des gens : ou plutôt un droit & une loi de la nature. Cette loi & cette convention commune sont violées par celui qui ment. » Quelle normité n'ajoute point à ce violement.

*M. Nicole ;
sur l'Epit. du
xix. Dim. 1.
après la Pentecôte.*

de la parole la sainteté du serment, & le nom de Dieu pris à témoin, comme on le prend toujours dans les Traités :

Mezerai. Si la bonne foi & la vérité étoient bannies de tout le reste de la terre, disoit Jean I, Roi de France, sollicité de violer un Traité, elles devroient se retrouver dans le cœur & dans la bouche des Rois.

Ce qui porte les Politiques à en user de la sorte, c'est qu'ils sont persuadés que c'est là le seul moien de faire réussir une négociation. Quand cela seroit, peut-il être jamais permis d'en acheter le succès au prix de la probité, de l'honneur, & de la religion ? *Si votre*
Mezerai. *beau-pere, (Ferdinand le Catholique) disoit Louis XII à Philippe, Archiduc d'Autriche, a fait une perfidie, je ne veux pas lui ressembler ; & j'aime beaucoup mieux avoir perdu un royaume, (le royaume de Naples) que je saurai bien reconquérir, que non pas l'honneur, qui ne se peut jamais recouvrer.*

Mais, en cela même, ces Politiques sans honneur & sans religion se trompent. Je n'ai point recours au christianisme, qui nous fournit des Princes & des Ministres bien éloignés d'une telle politique. Sans sortir de notre Histoire Grecque, combien avons-nous vû de

grands hommes réussir parfaitement dans le maniement des affaires publiques, dans les Traités de paix & de guerre, en un mot dans les négociations les plus importantes, sans jamais employer le secours de l'artifice & de la tromperie : un Aristide, un Cimon, un Phocion, & tant d'autres : dont quelques-uns pouſſoient la délicateſſe ſur ce qui regarde la vérité, juſqu'à croire qu'il n'étoit pas permis d'uſer de menſonge même en riant & par manière de jeu. Cyrus, le plus fameux des Conqué- rans, ne trouvoit rien de plus indigne d'un Prince, ni de plus capable de lui attirer le mépris & la haine, que de mentir & de tromper. Il doit donc demeurer pour conſtant, que nul ſuccès, quelque brillant qu'il ſoit, ne peut & ne doit couvrir la honte & l'infamie de la mauvaiſe foi & du parjure.





LIVRE QUINZIEME.

HISTOIRE

D'ALEXANDRE.

J'AI déjà remarqué que l'histoire d'Alexandre, contenue dans ce Livre, renferme l'espace de douze ans & huit mois.

§. I.

Naissance d'Alexandre. Incendie du temple d'Ephèse arrivé ce jour-là même. Heureuses inclinations de ce Prince. Il a pour maître Aristote, qui lui inspire un gout merveilleux pour les sciences. Il domte Bucéphale.

AN.M. 3648. ALEXANDRE naquit la première
AV J.C. 356. année de la CVI. Olympiade.

Plin. lib. 36. Le même jour précisément qu'il
cap. 14. vint au monde, le fameux temple de Diane fut brûlé à Ephèse. On fait que ce temple étoit une des sept merveilles du monde. Il avoit été bâti au nom & aux dépens de toute l'Asie Mineure.

La construction en avoit duré beaucoup * d'années. Il avoit de longueur quatre cens vingt-cinq piés , sur deux cens vingt de largeur. Il étoit soutenu par cent vingt-sept colonnes hautes de soixante piés , qu'autant de * * Rois avoient fait construire avec de grands frais , & par les plus habiles ouvriers , tâchant d'enchérir les uns sur les autres. Tout le reste du temple répondoit à cette magnificence.

Hégésias *** de Magnésie , selon Plutarque , *de* qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple eût été brûlé , parce que ce jour-là Diane étoit occupée aux couches d'Olympias pour faciliter la naissance d'Alexandre. Réflexion , ajoute notre Auteur , si **** froide , qu'elle auroit suffi à éteindre cet embrasement. Cicéron , ^a qui attribue ce mot à Timée , le trouve fort bon. Je m'en étonne.

*Plut. in Alex.
lex. pag. 665.*

* Plin marque deux cens vingt ans , ce qui a peu de vraisemblance.

** Dans les anciens tems chaque ville presque avoit son roi.

*** C'étoit un historien qui vivoit du tems de Ptolémée fils de Lagus.

**** Je ne sais si la réflexion de Plutarque n'est pas encore plus froide.

a Concinné , ut multa , Timæus ; qui , cum in historia dixisset , quæ nocte natus Alexander esset , eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagavisse , adjunxit : Minime id esse mirandum , quod Diana , cum in partu Olympiadis adesse voluisset , abfuisse domo. De Nat. deor. lib. 2. n. 69.



LIVRE QUINZIEME.

HISTOIRE

D'ALEXANDRE.

J'AI déjà remarqué que l'histoire d'Alexandre, contenue dans ce Livre, renferme l'espace de douze ans & huit mois.

§. I.

Naissance d'Alexandre. Incendie du temple d'Ephèse arrivé ce jour-là même. Heureuses inclinations de ce Prince. Il a pour maître Aristote, qui lui inspire un gout merveilleux pour les sciences. Il domte Bucéphale.

AN.M. 3648. ALEXANDRE naquit la première
AV J.C. 356. année de la CVI. Olympiade.

Plin. lib. 36. Le même jour précisément qu'il
cap. 14. vint au monde, le fameux temple de Diane fut brûlé à Ephèse. On sait que ce temple étoit une des sept merveilles du monde. Il avoit été bâti au nom & aux dépens de toute l'Asie Mineure.

La construction en avoit duré beaucoup * d'années. Il avoit de longueur quatre cens vingt-cinq piés , sur deux cens vingt de largeur. Il étoit soutenu par cent vingt-sept colonnes hautes de soixante piés , qu'autant de ** Rois avoient fait construire avec de grands frais , & par les plus habiles ouvriers , tâchant d'enchérir les uns sur les autres. Tout le reste du temple répondoit à cette magnificence.

Hégésias *** de Magnésie , selon Plutarque , *dit qu'il ne faisoit pas s'étonner que ce temple eût été brûlé , parce que ce jour-là Diane étoit occupée aux couches d'Olympias pour faciliter la naissance d'Alexandre.* Réflexion , ajoute notre Auteur , si **** froide , qu'elle auroit suffi à éteindre cet embrasement. Cicéron , ^a qui attribue ce mot à Timée , le trouve fort bon. Je m'en étonne.

Plut. in Alex. pag. 665.

* Pline marque deux cens vingt ans , ce qui a peu de vraisemblance.

** Dans les anciens tems chaque ville presque avoit son roi.

*** C'étoit un historien qui vivoit du tems de Ptolémée fils de Lagus.

**** Jene sais si la réflexion de Plutarque n'est pas encore plus froide.

^a Concinne , ut multa , Timæus ; qui , cum in historia dixisset , qua nocte natus Alexander esset , eadem Dianæ Ephesie templum deflagravisse , adjunxit : Minime id esse mirandum , quod Diana , cum in partu Olympiadis adesse voluisset , abfuisset domo. *De Nat. deor. lib. 2. n. 69.*

La pente qu'il avoit à la raillerie, le rendoit peut-être peu difficile sur ces sortes de traits.

Valer. Max. lib. 8. cap. 24. Un nommé Hérostrate avoit mis le feu exprès à ce temple. Quand on lui donna la torture pour lui faire déclarer ce qui l'avoit porté à faire cette action, il avoua que c'étoit pour se faire connoître dans la postérité, & pour immortaliser son nom, en détruisant un si bel ouvrage. Les Etats Généraux d'Asie crurent empêcher qu'il n'y réussît, en faisant un Décret qui défendoit de le nommer. Leur défense ne servit qu'à exciter encore davantage la curiosité, presque aucun des historiens de ce tems-là n'ayant manqué à rapporter une extravagance si monstrueuse, en appelant le criminel par son nom.

Plut. in vit. Alex. p. 665-668. La passion dominante d'Alexandre, dès sa plus tendre jeunesse, fut l'ambition, & une vive ardeur pour la gloire, mais non pour toute sorte de gloire. Philippe se piquoit, comme un Sophiste, d'éloquence & de beau langage, & il avoit la vanité de faire graver sur ses monnoies les victoires qu'il avoit remportées aux Jeux Olympiques à la course des chars.

Id. de fortun. Alex. p. 342.

Ce n'étoit pas à quoi son fils aspirait. Ses amis lui demandant un jour s'il ne se présenteroit pas aux mêmes Jeux pour y disputer le prix , car il étoit très-léger à la course ; il répondit *qu'il s'y présenteroit , s'il devoit avoir des Rois pour Antagonistes.*

Toutes les fois qu'on lui apportoit la nouvelle que son pere avoit pris quelque ville , ou gagné quelque grande bataille , loin de s'en réjouir avec tout le royaume , il disoit d'un ton plaintif aux jeunes gens qui étoient élevés avec lui : *Mes amis , mon pere prendra tout , & ne nous laissera rien à faire.*

Un jour , des Ambassadeurs du Roi de Perse étant arrivés à la Cour pendant l'absence de Philippe , Alexandre les reçut avec tant d'honnêteté & de politesse , & leur fit si bien les honneurs de la table , qu'ils en furent charmés. Mais , ce qui les surprit plus que tout le reste , c'est l'esprit & le jugement qu'il fit paroître dans les divers entretiens qu'il eut avec eux. Il ne leur proposa rien de puérile ni qui ressentit son âge , comme auroit été de savoir ce que c'étoit que ces jardins suspendus en l'air , qui étoient si vantés ; ces richesses & ce superbe appareil

du Palais & de la Cour du Roi de Perse, qui faisoient l'admiration de tout

*Athen lib.
pag. 739.*

le monde ; ce platane d'or dont on parloit tant, & cette vigne d'or dont les grappes étoient faites d'émeraudes, d'escarboucles, de rubis, & de toutes sortes de pierres précieuses, sous laquelle on dit que le Roi de Perse donnoit souvent ses audiences aux Ambassadeurs. Il leur fit des questions toutes différentes : quel chemin il falloit tenir pour arriver dans la haute Asie ; quelle étoit la distance des lieux ; en quoi consistoit la force & la puissance des Perses ; quelle place le Roi prenoit dans une bataille ; comment il se conduisoit à l'égard de ses ennemis, & comment il gouvernoit ses peuples. Ces Ambassadeurs ne se lassoient point de l'admirer, & sentant dès lors ce qu'il pouvoit devenir un jour, ils marquèrent en un mot la différence qu'ils mettoient entre Alexandre & Artaxerxe, en se disant les uns aux autres : *Ce jeune Prince est grand, le nôtre est riche. C'est être réduit à bien peu de chose, que de l'être uniquement à ses richesses, sans avoir d'autre mérite !*

C'étoit Artaxerxe Ochus.

Un jugement si prématuré dans ce jeune Prince , n'étoit pas moins l'effet de la bonne éducation qu'il avoit reçue , que de son heureux naturel. Il avoit auprès de lui plusieurs Maîtres chargés de lui apprendre tout ce qui convient à l'héritier d'un grand royaume : au-dessus desquels étoit Léonidas , parent de la Reine , & d'une grande austérité de mœurs. Alexandre lui-même raportoit dans la suite , que ce Léonidas , dans les voïages qu'il faisoit avec lui , alloit souvent visiter les coffres & les males où l'on serroit ses lits & ses habits , pour voir si sa mere Olympias n'y auroit fait rien mettre de superflu , & qui ne fût que pour la délicatesse & pour le luxe.

Le plus grand service que Philippe rendit à son fils , fut de lui attacher Aristote , le plus célèbre & le plus savant des philosophes de son tems , à qui il confia pleinement le soin de son instruction. Une des raisons qui le portèrent à lui donner un Maître de ce mérite & de cette réputation , fut , disoit-il , pour faire éviter à son fils bien des fautes , où lui-même étoit tombé.

Philippe connut tout le prix du trésor qu'il avoit dans la personne d'Aristote.

*Plut. in
Apothegm.
pag. 178.*

tote. Il lui établit de gros appointemens, & lui paia un autre salaire de ses peines encore plus glorieux. Car, aiant ruiné & détruit la ville de Stagire, * qui étoit la patrie de ce Philosophe, il la rebâtit pour l'amour de lui, y rétablit les habitans qui s'en étoient retirés, ou qui avoient été réduits en servitude, & leur donna pour le lieu de leurs études & de leurs assemblées un beau parc au fauxbourg de Stagire. On y voioit encore, du tems de Plutarque, des sièges de pierre qu'Aristote y fit faire, & de grandes allées d'arbres pour se promener à l'ombre.

Alexandre, de son côté, ne marqua pas moins d'estime pour son Maître, qu'il se croioit obligé d'aimer comme son propre pere. Car, ^a disoit-il, il étoit redevable à l'un de vivre, & à l'autre de vivre bien. Les progrès du disciple répondirent aux soins & à l'habileté du Maître. Il conçut une grande ardeur pour la philosophie, & en embrassa toutes les parties, mais avec la discrétion qui convenoit à son rang. Aristote s'appliqua à lui former le jugement, en lui donnant des ré-

* Ville de
Macédoine,
près du bord
de la mer.

Retraité ex
sapientia mo-
dum, Tacit.

α ὧς δι' αὐτοῦ σώῃται, διὰ τοῦτο δι' αὐτοῦ σώῃται.

gles sûres pour discerner un raisonnement juste & exact, d'un autre qui n'en auroit que l'apparence, & en l'accoutumant à séparer tout ce qui peut éblouir dans un discours, du fond réel & solide qui en doit faire tout le prix. Il l'exerça aussi dans les connoissances qu'on appelle métaphysiques, qui peuvent être fort utiles à un Prince s'il s'y applique avec mesure, & qui lui apprennent ce qu'est l'esprit de l'homme, combien il est distingué de la matière, comment il voit les choses spirituelles, comment il sent l'impression de celles qui l'environnent, & beaucoup d'autres questions pareilles. On juge bien qu'il ne lui laissa ignorer, ni les mathématiques si propres à donner à l'esprit de la justesse & de l'exactitude, ni les merveilles de la nature, dont l'étude, outre beaucoup d'autres avantages, montre combien toutes les recherches des hommes sont incapables d'arriver jusqu'aux principes secrets des choses dont ils sont tous les jours témoins. Mais la grande application d'Alexandre fut la Morale, qui est, à proprement parler, la science des Rois, parce qu'elle est la connoissance des hommes, & de tous leurs de-

voirs. Il en fit une étude sérieuse & profonde, & la regarda dès lors comme le fondement de la prudence, & d'une sage politique. Combien croit-on qu'une telle éducation peut contribuer à mettre un Prince en état de se bien conduire lui-même, & de bien conduire ses peuples !

Il n'y eut pas jusqu'à la Médecine, dont il ne voulut s'instruire. Il n'en étudia pas la théorie seulement, mais aussi la pratique ; & il marquoit lui-même dans quelques lettres, qu'il avoit secouru plusieurs de ses amis dans leurs maladies, & leur avoit ordonné les remèdes & les régimes dont ils avoient besoin.

Le plus habile maître de Rhétorique qu'ait eu l'antiquité, & qui nous en a laissé une si excellente, ne manqua pas d'y former son Elève ; & nous voyons qu'Alexandre, dans le plus fort de ses guerres, le pressa plusieurs fois de lui envoyer un traité sur cette matière. C'est ce qui a donné lieu au livre intitulé *La Rhétorique à Alexandre* : dans l'exorde duquel Aristote lui fait sentir de quel secours est pour un Prince le talent de la parole, qui le fait régner sur les esprits par ses discours,

*Arist. in
Rhetor. ad A-
lex. pag. 608.
609.*

comme il doit le faire par sa sagesse & & par son autorité. Quelques répliques & quelques lettres qui nous restent d'Alexandre, montrent qu'il possédoit parfaitement cette éloquence mâle & forte, pleine de sens & de choses, où tout est nécessaire, & dont tous les mots portent, qui est, à proprement parler, l'éloquence des Princes.

Son estime, ou, pour mieux dire, sa passion pour Homère, nous fait voir, non seulement avec quelle ardeur & quel succès il s'appliquoit aux belles lettres, mais l'usage sensé qu'il en faisoit, & le fruit solide qu'il se proposoit d'en tirer. Ce n'étoit pas simplement curiosité, ou délassement du travail, ou délicatesse de goût pour la poésie, qui le portoient à lire ce Poëte, c'étoit pour y puiser des sentimens dignes d'un grand Roi & d'un grand Conquérant; le courage, l'intrepidité, la magnanimité, la tempérance, la prudence, l'art de bien combattre & de bien gouverner. Aussi, entre tous les vers d'Homère, il donnoit la préférence à celui^a qui représente Agamemnon comme un bon Roi, & comme un courageux Guerrier.

*Imperator
brevitate
Tacit.*

^a Ἀμφότερον, βασιλεὺς τ' εἰς. *Iliad.* III. v. 172. ἄγαθός, κρατερός τ' ἀρχηγός.

Il n'est pas étonnant , après tout cela , qu'Alexandre ait fait un si grand cas de ce Poète. Quand , après la bataille d'Arbelles , ont eut trouvé parmi les dépouilles de Darius une cassette d'or , enrichie de pierreries , où étoient enfermés les parfums exquis dont usoit le Prince ; ce Héros , tout couvert de poussière , & peu curieux d'essences & de parfums , destina cette riche cassette à recevoir en dépôt les Livres d'Homère , qu'il regardoit^a comme la production de l'esprit humain la plus parfaite & la plus précieuse qui eût jamais été. Il admiroit sur-tout l'Iliade , qu'il appelloit^b *La meilleure provision d'un homme de guerre*. Il eut toujours avec lui l'édition qui avoit été revue & corrigée par Aristote , qu'on nommoit *L'Edition de la cassette* ; & il la mettoit toutes les nuits avec son épée sous son chevet.

*Aul. Gell.
lib. 20. cap. 5.*

Avide de toute sorte de gloire jusqu'à la jalousie , il fut mauvais gré à Aristote son maître d'avoir publié en

^a Pretiosissimum humani animi opus. Plin. lib. 7. cap. 29.

^b Τις πολυμικῆς ἀρετῆς ἰσίδιον. Ce mot , que je n'ai pu mieux traduire , signifie qu'on trouve dans

l'Iliade tout ce qui a rapport à la science militaire & aux qualités d'un Général, en un mot tout ce qui est nécessaire pour former un bon Commandant.

son absence certains livres de Méta-
physique qu'il auroit voulu posséder
seul ; & dans le tems même qu'il étoit
occupé à la conquête de l'Asie & à
la poursuite de Darius , il lui écrivit ,
pour s'en plaindre , une lettre que
l'on a encore , où il lui marque ,
» Qu'il ^a aimeroit beaucoup mieux
» être au-dessus des autres hommes
» par la science des choses sublimes
» & excellentes , que par la grandeur
» & l'étendue de son pouvoir. » Il lui
recommanda de même , par rapport au
Livres de Rhétorique dont j'ai parlé , *Arist. p. 609a*
de ne le communiquer à qui que ce
fût. Il y a de l'excès , je l'avoue ,
dans cet avide desir de gloire , qui le
porte à vouloir étouffer le mérite d'au-
trui , pour ne faire paroître que le
sien : mais on y voit au moins une ar-
deur pour l'étude bien louable dans un
Prince , & bien éloignée de l'indiffé-
rence , pour ne pas dire du mépris & de
l'aversion, que la plupart de nos jeunes
Seigneurs témoignent pour tout ce qui
^a rapport à l'étude & à la science.

Plutarque nous fait observer en
trois mots l'utilité infinie qu'Alexan-

^a Εὐὸ δὲ βυλόμεν ὡς | εἶται, ἢ ταῖς διτάμειν, δια-
ταῖς πρὸς τὰ ἀεργα ἱμπε- | ρίται.

dre tira de ce goût, que son Maître habile, s'il en fut jamais, en matière d'éducation, avoit pris soin de lui inspirer dès sa plus tendre jeunesse. *Il aimoit, dit-il, à converser avec les gens de Lettres, à s'instruire, à lire :* trois sources du bonheur d'un Prince, capables de lui faire éviter mille écueils ; trois moiens sûrs d'apprendre à régner par lui-même. La conversation des gens d'esprit l'instruit en l'amusant, & lui apprend mille choses curieuses & utiles, sans qu'il lui en coûte aucune peine. Les leçons que lui donnent d'habiles maîtres sur les sciences les plus relevées, & principalement sur la politique, lui forment merveilleusement l'esprit, & lui apprennent les règles d'un sage gouvernement. Enfin la lecture, sur-tout celle de l'histoire, met le comble à tout le reste, & est à son égard un Maître de toutes les saisons & de toutes les heures, qui sans se rendre jamais incommode, lui dit des vérités que nul autre n'oseroit lui dire, & sous des noms étrangers le montre à lui-même, & lui apprend à se connoître, & à connoître les hommes, qui dans

α Ητ φιλέλογος, & φιλεμαθής, & φιλοταγής.

tous

tous les siècles sont toujours les mêmes. Alexandre dut tous ces avantages à l'excellente éducation qu'il reçut d'Aristote.

Il eut aussi du goût pour tous les Arts , mais comme il convient à un Prince , c'est-à-dire pour en connoître l'utilité & le prix. La musique , la peinture , la sculpture , l'architecture fleurirent sous son règne , parce ^a qu'elles trouvèrent en lui un juge habile , & en même tems un rémunérateur libéral , qui savoit , en tout genre , discerner & récompenser le mérite,

Il n'avoit que du mépris pour certaines adresses frivoles , & qui n'étoient d'aucune utilité. On admiroit beaucoup un homme qui s'exerçoit fort sérieusement à faire passer par le trou d'une * éguille de petits pois qu'il jetoit d'assez loin , & qui n'en manquoit pas un. Alexandre le vit un jour , & on dit qu'il lui fit un présent digne de son occupation ; c'étoit un boisseau de pois.

Alexandre étoit d'un caractère vif , ferme , arrêté à son sentiment , qui ne

a Μάρτυρα ἔλαβεν ἡ δια-
ταξὶς, τὴν αἰεὶ καὶ πρὸς τὸ κα-
τεργόμενον, ἡ μάλιστα ἀμεί-
ψασθαι δύναμις.

* On conçoit assez que
c'étoit quelque instrument
en forme d'éguille.

cédoit jamais à la force, mais qu'on ramenoit aisément au devoir par la raison. Pour manier de tels esprits, il faut beaucoup de dextérité. Aussi Philippe, malgré sa double autorité de pere & de roi, croioit devoir employer à son égard la persuasion plutôt que la contrainte, & cherchoit plus à se faire aimer qu'à se faire craindre.

Une occasion fortuite lui donna lieu de concevoir une grande idée d'Alexandre. On avoit amené de Thessalie à Philippe un cheval de bataille, grand, fier, ardent, plein de feu. Il se nommoit * Bucéphale. On vouloit le vendre treize talens, c'est-à-dire, treize mille écus de notre monnoie. Le Roi, avec ses Courtisans, descendit dans la plaine pour le faire essayer. Personne ne put le monter, tant il étoit ombrageux & se cabroit dès qu'on vouloit l'approcher. Philippe, fâché qu'on lui présentât un cheval si farouche & si indomtable, commanda qu'on le ramenât. Alexandre étoit présent. *Quel cheval ils perdent-là, dit-il, faute d'adresse & de hardiesse !* Philippe traita d'abord ce discours de folie & de té-

* Quelques-uns croient | parce qu'il étoit marqué de
qu'il fut ainsi appelé, | la tête d'un bœuf.

mérité de jeune homme. Mais comme il insistoit avec force, véritablement affligé qu'on renvoiât ce cheval, son pere lui permit d'en faire l'essai. Le jeune Prince alors, plein de joie & de confiance, s'approche du cheval, prend les rênes, & lui tourne la tête au soleil, aiant remarqué sans doute que ce qui l'effraioit & l'effarouchoit, c'étoit son ombre qu'il voioit tomber devant lui, & se remuer à mesure qu'il s'agitoit. Il commença par le caresser doucement de la voix & de la main : puis, voiant son ardeur calmée, & prenant adroitement son tems, il laisse tomber son manteau à terre, & s'élançant légèrement il saute dessus ; lui lâche d'abord la bride sans le fraper ni le tourmenter : & quand il vit que sa férocité étoit adoucie, qu'il n'étoit plus si furieux ni si menaçant, & qu'il ne demandoit qu'à aller, il lui baissa la main, & le poussa à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude, & en lui appuiant les talons. Philippe cependant, aussi bien que toute la Cour, trembloit de crainte, & gardoit un profond silence. Mais quand le Prince, après avoir fourni sa carrière, revint tout fier & plein de joie d'avoir

réduit ce cheval qui avoit paru si indomptable, tous les Courtisans à l'envi lui applaudirent & le félicitèrent; & l'on assure que Philippe versa des larmes de joie, & que l'embrassant après qu'il fut descendu de cheval, & lui baisant la tête, il lui dit : *Mon fils, cherche un autre royaume qui soit p'us digne de toi; la Macédoine ne te suffit pas.*

*Aul. Gell.
lib. 5. cap. 2.*

On raconte des choses extraordinaires de ce Bucéphale : car tout ce qui appartenoit à Alexandre, devoit tenir du merveilleux. Quand il étoit sellé & équipé pour le combat, il ne se laissoit monter que par son Maître, & il n'auroit pas été sûr pour tout autre de l'approcher. Il s'abbaïsoit, en fléchissant les piés de devant, pour le recevoir sur son dos. Quelques-uns prétendent que dans la bataille contre Porus, où Alexandre s'étoit jetté trop imprudemment dans un gros d'ennemis, son cheval, tout percé de coups qu'il étoit, lui sauva la vie, & que malgré ses blessures, n'en pouvant plus, & aiant perdu presque tout son sang, il tira son Maître de la mêlée, & l'emporta avec une extrême vigueur jusques dans un lieu où il fut hors de danger;

& que là , n'ayant ^a plus rien à craindre pour le Roi , & joieux en quelque sorte de mourir après le service qu'il venoit de lui rendre , il expira. Alexandre pleura amèrement sa mort , & crut , en le perdant , avoir perdu un ami fidèle & affectionné. Il fit bâtir en son honneur une ville dans le lieu même où il fut enterré près de l'Hydaspe , & l'appella *Bucéphalie*.

J'ai marqué ailleurs qu'Alexandre , à l'âge de seize ans , fut laissé dans la Macédoine pendant l'absence de Philippe avec une entière autorité , qu'il s'y comporta avec beaucoup de prudence & de courage , & qu'il se distingua ensuite d'une manière particulière à la bataille de Chéronée.

^a Et Domini jam superstitis securus , quasi cum sensus humani solat

tis , animam explevit.

Aut. Gel.



6. II.

Alexandre , après la mort de Philippe ; monte sur le trône , âgé de vingt ans. Il soumet & réduit les peuples voisins de la Macédoine qui s'étoient revoltés. Il passe en Grèce , pour dissiper la ligue qui s'y étoit formée contre lui. Il prend & détruit Thèbes. Il pardonne aux Athéniens. Il se fait nommer dans la Diète de Corinthe , Généralissime des Grecs contre la Perse. Il retourne en Macédoine , & se prépare à porter la guerre en Asie.

AN.M. 3668. - DARIUS & Alexandre commen-
 Av. J.C. 336. - cèrent à régner la même année.
 Plut. in A- Celui-ci n'avoit que vingt ans quand
 lex pag. 670- il parvint à l'empire. Son premier soin
 672. -
 Diod. lib. fut de célébrer les obsèques de son pe-
 17. pag. 436. -
 439. -
 Arrian. lib. re-avec toute la magnificence possible,
 1. de expedit. & de venger sa mort.
 Alex. pag. 2-
 23. -

En montant sur le trône , il le trou-
 va environné d'extrêmes dangers de
 tous côtés. Les nations barbares , à
 qui Philippe , pendant tout son règne,
 avoit fait la guerre , sur lesquelles il
 avoit fait des conquêtes , qu'il avoit
 unies à sa couronne , & à qui il avoit
 ôté leurs Rois naturels , crurent de-

voir profiter de la conjoncture d'un nouveau règne , & d'un Prince encore jeune , pour se remettre dans leur liberté , & pour s'unir ensemble contre le commun usurpateur. Il n'avoit pas moins à craindre du côté de la Grèce. Philippe , en laissant en apparence dans chaque ville , dans chaque république , l'ancien gouvernement , l'avoit changé entièrement dans le fond , & s'en étoit rendu maître absolu. Quoi qu'absent , il dominoit dans toutes les assemblées , & nulle résolution ne s'y prenoit que dépendamment de lui. Après s'être ainsi soumis la Grèce , soit par la terreur des armes , soit par les sourdes menées de sa politique , il n'avoit pas eu le tems de l'appriivoiser & de l'accoutumer à sa domination , mais y avoit laissé toutes choses dans un grand mouvement , les esprits n'étant pas encore calmés , ni pliés à la servitude.

Dans une conjoncture si délicate , les Macédoniens conseilloient à Alexandre d'abandonner la Grèce , & de ne pas s'opiniâtrer à la retenir par la force ; de faire revenir par la douceur les Barbares qui avoient pris les ar-

βραβύοντες τὰς
ἀρχὰς τῶν πόλε-
ων

commencemens de revoltes & de nouveautés , en usant de ménagemens , de complaisance , & d'insinuations , pour gagner les esprits. Alexandre n'écouta point ces conseils timides. Au contraire , il prit le parti de tirer la sûreté & le salut de ses affaires de l'audace & de la magnanimité , persuadé que si dans les commencemens il molliroit en la moindre chose , tout le monde lui tomberoit sur les bras ; & que s'il entroit en composition , il lui faudroit rendre tout ce que Philippe avoit conquis & se réduire aux bornes étroites de la Macédoine. Il se hâte donc d'arrêter les mouvemens & les guerres des Barbares , en menant en toute diligence son armée jusques sur les bords du Danube , qu'il traverse en une seule nuit. Il défait dans un grand combat le Roi des Triballiens ; met en fuite les Gètes , qui n'osent l'attendre ; subjugué divers peuples Barbares , les uns par la terreur de son nom , les autres par la force de ses armes ; & malgré l'arrogante * réponse de leurs Ambassa-

* *Alexandre , s'imaginant que le bruit de son nom avoit jetté la terreur parmi ces peuples , demanda à leurs Ambassadeurs* | *ce qu'ils craignoient le plus au monde. Ils répondirent fièrement qu'ils ne craignoient rien que la clémence de ce Roi & des siens.*

deurs , il leur apprend à connoître un péril plus prochain que la chute du ciel & des astres.

Pendant qu'Alexandre étoit ainsi occupé au loin contre les Barbares , toutes les villes de la Grèce , animées surtout par Démosthène , formèrent une ligue puissante contre ce Prince. Un faux bruit de sa mort inspira aux Thébains une audace qui les perdit. Ils égorgèrent une partie de la garnison Macédonienne qu'ils avoient dans leur citadelle. D'un autre côté Démosthène étoit tous les jours à la Tribune haranguant le peuple , & plein de mépris pour Alexandre qu'il appelloit *un enfant* & * un jeune étourdi , il assuroit d'un ton décisif qu'on n'avoit rien à craindre du nouveau Roi de Macédoine , qui n'étoit point en état de mettre le pié hors de son royaume , & qui se trouveroit trop heureux de pouvoir s'y maintenir en paix & en sûreté. En même tems il écrivoit lettres sur lettres à Attalus , l'un des Lieutenans que Philippe avoit envoyés dans l'Asie Mineure , pour le porter à la revolte. Attalus étoit oncle de Cléopatre ,

Eschin. contr. Ctesib. p. 453.

* Le grec porte *παῖς*, *signifiant* significations, *nom* auquel on donne d f.

seconde femme de Philippe. Il étoit fort disposé à écouter les propositions de Démosthène. Néanmoins, comme il étoit devenu très suspect à Alexandre, & il savoit bien que ce n'étoit point sans raison ; pour effacer de son esprit tous les soupçons qu'il pouvoit avoir conçus contre lui, & pour mieux couvrir ses desseins, il envoya à ce Prince les lettres de Démosthène. Il ne put pas néanmoins si bien cacher ses intrigues, qu'il n'en transpirât encore quelque chose au dehors. Hécatee, l'un des Commandans d'Alexandre, qu'il avoit envoyé exprès en Asie, le fit assassiner par son ordre. Sa mort rétablit le calme dans l'armée, & étouffa toute semence de division.

AN. M. 3669.

AV. J. C. 335.

Quand Alexandre eut mis son royaume en sûreté du côté des Barbares, il marcha à grandes journées vers la Grèce, & passa les Thermopyles. Il dit alors à ceux qui l'accompagnoient : *Démosthène, dans ses harangues, m'a appelé enfant pendant que j'ai été en Illyrie & dans le pays des Triballes : il m'a appelé jeune homme quand j'ai été en Thessalie. Il faut donc lui montrer aux pieds des murailles d'Athènes que je suis homme fait.* Il entra en Béotie avec tant

de diligence , que les Thébains n'en croioient qu'à peine leurs propres yeux. Quand il fut devant les murs de leur ville , il voulut leur donner le tems de se repentir , & demanda seulement qu'on lui livrât Phénix & Prothute , les deux principaux auteurs de la revolte, & fit publier à son de trompe une amnistie & une sûreté entière pour tous ceux qui reviendroient à lui. Les Thébains , comme pour lui insulter , demandèrent à leur tour qu'il leur livrât Philotas & Antipater , & firent publier de même que ceux qui voudroient contribuer à la liberté de la Grèce , vinssent se joindre à eux.

Alexandre , ne pouvant vaincre leur opiniâtreté par les propositions qu'il leur faisoit , vit avec douleur qu'il en falloit venir aux mains , & décider l'affaire par la voie des armes. Il se donna une grande bataille , où les Thébains combattirent avec une ardeur & un courage bien au-delà de leurs forces : car leurs ennemis étoient plusieurs contre un. Mais , après une longue & vigoureuse résistance , ce qui étoit resté de la garnison Macédonienne dans la citadelle en étant descendu , & les ayant chargés par der-

rière , alors envelopés de tous côtés , ils furent presque tous taillés en pièces , & la ville fut prise & pillée.

On ne sauroit exprimer les affreuses calamités qu'elle eut à essuier dans ce saccagement. Il y eut des Thraces , qui aiant abbattu la maison d'une Dame de qualité & de vertu , nommée Timocléa , pillèrent tous ses meubles & tous ses trésors ; & leur Capitaine l'aiant prise elle même par force , & assouvi sa brutale passion , lui demanda si elle n'avoit point de l'or & de l'argent caché. Timocléa , animée d'un violent desir de se venger , lui aiant répondu qu'elle en avoit , le mena seul dans son jardin , lui montra un puits , & lui dit que dès qu'elle avoit vû la ville forcée , elle avoit jetté là elle-même tout ce qu'elle avoit de plus précieux. L'Officier ravi s'approcha du puits , se baissa pour regarder dedans , & en examiner la profondeur. Timocléa , qui étoit derrière , le poussa de toute sa force , le précipita dans le puits , & jetta dessus quantité de pierres dont elle l'affomma. En même tems elle fut prise par les Thraces , & on la mena à Alexandre les fers aux mains. A sa contenance & à sa démarche , Alexandre

connut d'abord que c'étoit une femme de qualité & d'un grand courage : car elle suivoit fièrement ces brutaux , sans témoigner aucun étonnement , ni faire paroître la moindre crainte. Le Roi lui aiant demandé qui elle étoit , elle lui répondit qu'elle étoit sœur de Théagène , qui avoit combattu contre Philippe pour la liberté de la Grèce , & qui avoit été tué à la bataille de Chéronée où il commandoit. Alexandre admira la réponse généreuse de cette Dame , & encore plus l'action qu'elle avoit faite , & commanda qu'on la laissât aller où elle voudroit avec ses enfans.

Alexandre alors délibéra dans son Conseil sur le parti qu'il falloit prendre à l'égard de Thèbes. Les Phocéens , & ceux de Platée , de Thespies , d'Orchomène , qui étoient alliés d'Alexandre , & avoient eu part à la victoire , représentèrent la manière cruelle dont les Thébains avoient traité & détruit leurs villes ; & leur reprochèrent le zèle constant qu'ils avoient témoigné dans tous les tems pour les Perses contre l'intérêt des Grecs , dont ils étoient devenus l'horreur & l'exécration : & la preuve en

étoit que tous s'étoient engagés par serment à détruire Thèbes quand on auroit vaincu les Perses.

Cléade, l'un des prisonniers, aiant eu permission de parler, essaia d'excuser en partie la rebellion des Thébains ; faute, selon lui, qu'on devoit plutôt imputer à une crédule & téméraire imprudence, qu'à une mauvaise volonté, & à une perfidie déclarée. Il remontra, que sur le faux bruit de la mort d'Alexandre, saisi avec trop d'avidité, ils s'étoient revoltés, non contre le Roi, mais contre ses successeurs. Que quelle que fût leur faute, ils en avoient été rigoureusement punis par les maux extrêmes qu'ils avoient soufferts. Qu'il ne restoit dans la ville qu'une foible troupe de femmes, d'enfans, & de vieillards, dont on n'avoit rien à craindre, & qui étoit d'autant plus digne de compassion, qu'elle n'avoit point eu de part à la revolte. Il finissoit, en faisant ressouvenir Alexandre que Thèbes, qui avoit donné naissance à tant de dieux & à tant de héros dont il comptoit plusieurs au nombre de ses ancêtres, avoit été aussi le berceau de la gloire naissante de Philippe son pere, & lui

avoit tenu lieu comme d'une seconde patrie.

Ces motifs étoient puissans , mais la colére du vainqueur prévalut , & la ville fut détruite. Il conserva la liberté aux Prêtres , à tous ceux qui avoient droit d'hospitalité avec les Macédonniens , aux descendans de Pindare célèbre Poète qui avoit fait tant d'honneur à la Grèce , & à ceux qui s'étoient opposés à la rebellion , & vendit tous les autres , dont le nombre monta environ à trente mille ; & il y avoit eu un peu plus de six mille hommes tués dans le combat. Le désastre de Thèbes toucha vivement les Athéniens , de sorte qu'étant sur le point de célébrer la fête des grands Mystères , ils y renoncèrent à cause du grand deuil où ils étoient , & reçurent avec toute sorte d'humanité tous ceux qui s'étant sauvés de la bataille & du sac de Thèbes , s'étoient réfugiés dans leur ville.

La prompte arrivée d'Alexandre dans la Grèce avoit bien rabbattu de la fierté des Athéniens , & avoit amorti tout-à-coup la véhémence de Démosthène. La ruine de Thèbes , encore plus prompte , acheva de les conster-

ner. Ils eurent recours aux prières, & députèrent vers Alexandre pour implorer sa clémence. Démosthène étoit du nombre des Députés. Mais il ne fut pas plutôt arrivé au mont Cythéron, que redoutant la colère de ce Prince, il s'en retourna, & abandonna l'Ambassade.

Incontinent Alexandre envoie à Athènes demander qu'on lui livre dix des Orateurs, qu'il regardoit comme auteurs de la ligue que son pere avoit vaincue à Chéronée. Ce fut en cette occasion que Démosthène conta au peuple la fable des loups & des chiens, dans laquelle on suppose *que les loups demandèrent un jour aux brebis, que pour avoir la paix avec eux, elles leur livras-* sent les chiens qui les gardoient. L'application étoit aisée & naturelle, surtout par rapport aux Orateurs, justement comparés aux chiens, dont le devoir est de veiller, d'aboier, & de combattre pour sauver le troupeau.

Dans l'extrême embarras où se trouvoient les Athéniens, qui ne pouvoient se résoudre à livrer eux-mêmes à la mort leurs Orateurs, & qui n'avoient cependant d'autre ressource pour sauver leur ville, Démade qu'Alexandre

honoroit de son amitié, offrit de se charger seul de l'ambassade, & d'aller intercéder pour eux. Le Prince, soit qu'il fût rassasié de vengeance, soit qu'il cherchât, à effacer, s'il étoit possible, par un acte de douceur, l'action atroce & barbare qu'il venoit de faire; ou plutôt voulant lever les obstacles qui pouvoient retarder son grand dessein, & ne laisser en son absence ni sujet ni prétexte de mécontentement, se relâcha sur la demande qu'il avoit faite des Orateurs, & se contenta du bannissement de Caridème, qui, étant * Oritain de naissance, avoit mérité par ses services le droit de bourgeoisie dans Athènes. Il étoit gendre de Chersoblepte roi de Thrace. Il avoit appris le métier de la guerre sous Iphicrate, & avoit commandé plusieurs fois les armées des Athéniens. Pour suivi par Alexandre, il se réfugia chez le Roi de Perse.

* Orie, ville
d'Éolie.

Pour ce qui regarde les Athéniens, non-seulement il leur remit tous les sujets de plainte qu'il avoit contr'eux, mais encore leur témoigna une bonté particulière, les exhortant à s'appliquer fortement aux affaires, & à avoir l'œil à tout ce qui se passeroit, parce

que, s'il venoit à manquer, c'étoit leur ville qui devoit donner la loi à toute la Grèce. On dit que, lontems après cette expédition, le malheur des Thébains lui causa de cuifans repentirs, & que cette pensée le rendit plus doux & plus humain envers beaucoup d'autres.

Un tel exemple de sévérité exercée contre une ville aussi puissante que Thèbes, répandit dans toute la Grèce la terreur de ses armes, qui fit tout plier devant lui. Il convoqua à Corinthe une * Diette de tous les Etats & de toutes les villes libres de la Grèce, pour se faire donner le même Commandement en chef contre la Perse, qui avoit été accordé à son Pere un peu avant sa mort. Jamais Diette ne fournit une plus magnifique matière de délibération. C'est l'Occident qui délibère sur la ruine de l'Orient, & sur les moyens d'exécuter une vengeance suspendue depuis plus d'un siècle. L'assemblée qui se tient ici va donner lieu à des événemens dont le récit étonne & paroît presque incroyable, &

* Plutarque place ici cette Diette. D'autres la placent à Monsieur Pridcaux de supposer qu'elle fut convoquée deux fois.

à des révolutions qui feront changer la face de presque tout le monde.

Pour former un tel dessein , il faloit un Prince hardi , entreprenant , aguerri , qui eût de grandes vûes , qui se fût déjà fait un grand nom par ses exploits , qui ne fût ni intimidé par les périls , ni arrêté par les obstacles , mais surtout qui réunît sous son autorité tous les Etats de la Grèce , dont aucun séparément n'étoit capable d'une entreprise si hardie , & qui avoient besoin , pour agir de concert , d'être soumis à un seul Chef , qui mît en mouvement toutes les parties de ce grand Corps , en les faisant toutes concourir à un même but & à une même fin. Or Alexandre étoit ce Prince. Il ne lui fut pas difficile de rallumer dans l'esprit des peuples la haine ancienne contre les Perses , leurs ennemis perpétuels & irréconciliables , dont ils avoient juré plus d'une fois la perte , & qu'ils étoient bien résolus de détruire , si jamais l'occasion s'en présentoit : haine , à laquelle les dissensions domestiques avoient bien pu donner comme une trêve , mais qu'elles n'avoient point éteinte. La glorieuse retraite des Dix mille Grecs malgré l'opposition

de l'armée nombreuse des Perses , la terreur qu'Agésilas , avec une poignée de soldats , avoit jettée jusques dans Suse , faisoient voir clairement ce qu'on devoit attendre d'une armée , composée de l'élite des troupes de toutes les villes de la Grèce , & de celles de Macédoine , commandée par des Généraux & des Officiers que Philippe avoit formés , & , pour tout dire , qui avoit Alexandre pour Chef. On n'hésita donc point dans la Diette , & d'un commun accord il y fut nommé Généralissime contre les Perses.

Aussitôt plusieurs Officiers & Gouverneurs de villes , & plusieurs Philosophes , se rendirent auprès de lui pour le congratuler sur cette élection. Il se flatoit que Diogène de Sinope , qui étoit alors à Corinthe , y viendrait comme les autres. Ce Philosophe , qui faisoit peu de cas des grandeurs , croioit que ce n'étoit pas le tems d'aller féliciter les hommes quand ils viennent d'être élevés à quelque haute place , mais qu'il faut attendre qu'ils en aient dignement rempli les devoirs. Il ne sortit donc point de chez lui. Alexandre alla lui-même avec toute sa Cour pour le voir. Il étoit alors

couché au soleil : mais, voyant approcher cette foule de gens, il se mit en son séant, & attachâ sa vûe sur Alexandre. Ce Prince, étonné de voir un philosophe d'une si grande réputation réduit à une entière indigence, après l'avoir salué très-gracieusement, lui demanda s'il n'avoit pas besoin de quelque chose. *Oui*, lui répondit Diogène, *c'est que tu m'ôtes un peu de mon soleil*. Cette réponse excita le mépris & l'indignation des Courtisans. Mais le Roi, frappé d'une telle grandeur d'ame, *Si je n'étois Alexandre*, dit-il, *je voudrois être Diogène*. Ce mot cache un sens profond, & découvre parfaitement le fond du cœur humain. Alexandre sent qu'il est fait pour tout avoir : voilà sa destinée, & en quoi il met son bonheur. Mais, s'il ne pouvoit parvenir à ce but, il sent aussi, que pour être heureux, il faudroit s'érudier à se passer de tout. En un mot, *tout ou rien*, c'est Alexandre & Diogène. Quelque grand & quelque puissant que se crût ce Prince, il dut ici se reconnoître inférieur à un

a Homo supra mensuram humanæ superbiz
iurens, vidit aliquem, | cui nec dare quidquam
posset, nec eripere. Senec.
de Benef. lib. 5. cap. 6.

homme, à qui il ne pouvoit ni rien donner, ni rien ôter.

Avant que de partir pour l'Asie, il voulut consulter Apollon sur cette guerre. Il alla donc à Delphes : mais il arriva par hazard que c'étoit pendant les jours qu'on appelle *malheureux*, dans lesquels il n'étoit pas permis de consulter l'Oracle ; & la Prêtresse refusoit de se rendre au temple. Alexandre, qui ne pouvoit souffrir de résistance à ses volontés, l'ayant prise brusquement par le bras, & la conduisant au temple, elle s'écria : *O mon fils, on ne te peut résister*. Il n'en demanda pas davantage, & saisissant cette parole, qui lui tenoit lieu d'oracle, il prit le chemin de la Macédoine pour se préparer à sa grande expédition.

NOTE pour ce qui suit.

J'AUROIS souhaité, & j'en avois eu la pensée, de mettre à la tête du récit des exploits d'Alexandre une Carte géographique, comme je l'ai fait pour Cyrus le Jeune ; ce qui est d'un grand secours pour le Lecteur, & le met en état de suivre des yeux son Héros dans toutes ses conquêtes. Mais ici je n'ai pu le faire, la Carte des expéditions d'A-

Alexandre étant d'une trop grande étendue pour pouvoir être inférée commodément dans un *in.* 12. On peut acheter celle qu'a fait sur ce sujet feu Monsieur Guillaume de Lifle, dont le nom est connu de tous les Savans. Cette Carte se vend chez la Veuve sur le Quai de l'Horloge. Pour y suppléer en quelque sorte, je mettrai ici, sous un même point de vûe, une suite abrégée des pays qu'Alexandre a parcourus jusqu'à son retour de l'Inde.

Il part de la Macédoine, qui fait partie de la Turquie en Europe, & passe l'Hellespont ou Détroit des Dardanelles.

Il traverse l'Asie Mineure, (la Natolie) où il donne deux batailles : la première au passage du Granique, & la seconde près de la ville d'Issus.

Après cette seconde bataille, il entre dans la Syrie & la Palestine, passe en Egypte où il bâtit Alexandrie sur l'un des bras du Nil, pénètre jusques dans la Libye au temple de Jupiter Ammon, d'où il retourne sur ses pas, jusqu'à Tyr, (Sôur) & de là il s'avance vers l'Euphrate.

Il passe ce fleuve, puis le Tigre, & remporte la fameuse victoire d'Ar-

belles. Prend Babylone, capitale de la Babylonie ; & Ecbarane, de la Médie.

De là il passe dans l'Hyrcanie, jusqu'à la mer qui en porte le nom, autrement dite la mer Caspienne : dans la Parthie, la Drangiane, le pays de Paropamise.

Il remonte dans la Bactriane, & dans la Sogdiane ; s'avance jusqu'à l'Iaxarte, nommé par Quinte Curce le Tanaïs, au-delà duquel habitent les Scythes, dont le pays fait partie de la grande Tartarie.

Après avoir parcouru divers pays, il passe le fleuve Indus, entre dans les Indes qui sont en deçà du Gange, & qui forment l'Empire du Grand Mogol, & s'avance assez près du Gange, qu'il avoit aussi dessein de passer : mais son armée refusa de l'y suivre. Il se contenta donc d'aller voir l'Océan, & descendit jusqu'à l'embouchure du fleuve Indus.

Depuis la Macédoine jusqu'au Gange, dont Alexandre approcha bien près, on peut compter onze cens lieues au moins.

Ajoutez à cela les différens détours que fit Alexandre, premièrement pour aller

allet de l'extrémité de la Cilicie où se donna la bataille d'Iffus jusqu'au temple d'Ammon dans la Libye, & pour revenir de là à Tyr, voiage qui ne peut pas être moins de trois cens lieues; & autant tout au moins pour les autres détours en différens endroits: il se trouvera qu'Alexandre, dans l'espace de moins de huit ans aura fait avec son armée plus de dix-sept cens lieues, sans parler de son retour à Babylone.

§. III.

Alexandre part de Macédoine pour son expédition contre les Perses. Arrivé à Ilion, il rend de grands honneurs au tombeau d'Achille. Il livre une première bataille aux Perses au Granique, & remporte une célèbre victoire.

QUAND Alexandre fut arrivé dans son royaume, il tint Conseil avec les principaux Officiers de l'armée, & les Grands de sa Cour, sur l'expédition qu'il méditoit contre la Perse, & sur les mesures qu'il falloit prendre pour la faire réussir. Les avis ne furent partagés que sur un article. Antipater & Parménion croioient que le Roi, avant que de s'engager dans une en-

AN. M. 3690.

AV. J. C. 334.

Diod. lib. 17.

P. 419-503.

Arrian. lib.

1. p. 23-36.

Plut. in A-

lex. pag. 672.

673.

Justin. l. 11.

cap. 5. & 6.

reprise qui ne pouvoit manquer d'être de longue haleine , devoit choisir une épouse , & s'assurer un successeur. Mais , vif & bouillant comme il étoit , il ne put goûter cet avis ; & il crut , qu'après avoir été nommé Généralissime des Grecs , & avoir reçu de son pere des troupes invincibles , il lui seroit honteux de perdre le tems à célébrer des noces , & à en attendre le fruit. Le départ fut donc résolu.

Il offrit aux dieux de magnifiques sacrifices , & fit célébrer à Die , ville de Macédoine , des Jeux * Scéniques , établis par l'un de ses ancêtres en l'honneur de Jupiter & des Muses. La fête dura neuf jours , selon le nombre de ces déesses. Il dressa pour le festin une tente qui contenoit cent tables , & où par conséquent il pouvoit y avoir neuf cens couverts. Tous les Princes de sa famille , tous les Ambassadeurs , tous les Généraux , tous les Officiers y furent invités. Il régala aussi toute l'armée. Ce fut pour lors qu'il eut une célèbre vision dont il sera parlé dans la suite , dans laquelle on l'exhortoit à passer promptement dans l'Asie.

Avant que de partir pour cette expédition , il mit ordre aux affaires de

* On appelloit ainsi les représentations de théâtre.

Joseph. Ant. lib. 12.

la Macédoine, où il laissa Antipater pour gouverner en qualité de Viceroy, avec douze mille hommes de pié, & presque autant de cavalerie.

Il voulut aussi examiner les affaires domestiques de ses amis, & donna à l'un une terre, à l'autre un village, à celui-ci le revenu d'un bourg, à celui-là les droits d'un port. Et comme tous les revenus de son domaine étoient déjà employés & consumés par ces largesses, Perdiccas lui demanda, *Seigneur, que réservez-vous pour vous?* Et Alexandre ayant répondu, *L'espérance*; Eh bien, lui repartit Perdiccas, *la même espérance doit donc nous suffire*; & il refusa généreusement le don que le Roi lui avoit assigné.

C'est une connoissance bien importante à un Prince que celle du cœur de l'homme, & le secret de s'en rendre maître. Or Alexandre savoit que ce secret consiste à intéresser tout le monde à sa grandeur, & à ne faire sentir aux autres sa puissance que par des bienfaits. Alors tous les intérêts sont réunis dans celui du Prince. C'est son bien propre, c'est son bonheur qu'on aime en lui; & on lui est autant de fois attaché, & par des liens aussi étroits,

qu'il y a de choses qu'on aime, & qu'on reçoit de lui. Toute la suite de cette histoire nous montrera que jamais personne ne pratiqua mieux cette maxime qu'Alexandre, qui croioit n'être Roi que pour faire du bien, & dont la libéralité vraiment roiale n'étoit ni satisfaite ni épuisée par les plus grandes largesses.

Alexandre après avoir tout réglé dans la Macédoine, & avoir pris les précautions nécessaires pour prévenir les troubles & les mouvemens qui pourroient s'y élever en son absence, partit pour l'Asie au commencement du printems. Son armée n'étoit guères que de trente mille hommes de pié, & de quatre ou cinq mille chevaux : mais c'étoient tous hommes braves, aguerris, disciplinés, qui avoient fait plusieurs campagnes sous Philippe, & ^a qui, dans le besoin, auroient pu commander. La plupart des Officiers n'avoient guères moins de soixante ans, & ^b quand ils étoient assemblés, ou rangés à la tête du camp, on croioit voir un Sénat respectable.

^a Ut non tam milites, quam magistros militiæ electos putares. *Justin.*

^b Ut, si principia ca-

strorum cerneres, senatum te alicujus prisce reip. videre diceres. *Id.*

Parménion commandoit l'infanterie ; Philotas son fils avoit sous lui dix-huit cens chevaux de Macédoine , & Cal-las fils d'Harpalus autant de chevaux de Thessalie. Le reste de la cavalerie, tiré de différens peuples de la Grèce, & qui montoit à six cens , avoit un Commandant particulier. Les Thra-cés & les Péoniens, qui prenoient tou-jours les devants , avoient pour Chef Cassandre. Alexandre prit sa marche le long du Lac de Cercine vers Am-hipolis ; passa le Strymon vers son embouchure , puis l'Hébre ; & arriva enfin à Seste après vingt jours de mar-che. Il ordonna à Parménion de passer sa cavalerie , & une partie de son in-fanterie , de Seste à Abyde ; ce qu'il fit avec cent soixante galères & plu-sieurs vaisseaux ronds. Pour lui , il passa d'Eléonte au port des Achéens, conduisant lui-même sa galère ; & quand il fut au milieu de l'Hellespont, il sacrifia un taureau à Neptune & aux Néréides , & fit des effusions dans la mer avec une coupe d'or. On dit aussi , qu'après avoir lancé un javelot sur la terre comme pour en prendre posses-sion , il descendit le premier en Asie , & que sautant tout armé & plein de

Joie hors du navire , il dressa des autels sur le rivage à Jupiter , à Minerve , à Hercule , qui lui avoient procuré une descente si favorable. Il avoit fait la même chose en quittant l'Europe.

Il comptoit si fort sur l'heureux succès de ses armes , & sur les riches dépouilles qu'il trouveroit en Asie , qu'il n'avoit fait presque aucun fonds pour une si grande expédition , persuadé que la guerre , quand on la fait heureusement , fournit aux besoins de la guerre. Sa caisse militaire n'étoit que *Soixante & dix mille écus.* de soixante & dix talens , & il n'avoit de vivres que pour un mois. En sortant de Macédoine , il avoit distribué , comme je l'ai dit , tout son patrimoine à ses Généraux & à ses Officiers ; & , ce qui est bien plus important , il leur avoit inspiré à tous un tel courage & une telle confiance , qu'ils croient marcher , non à une guerre douteuse , mais à une victoire assurée.

Val. Max. l. 7. cap. 3. Quand il fut près de Lampsaque , qu'il avoit résolu de ruiner pour punir la rebellion de ses habitans , il vit venir à lui Anaximéne , qui étoit de cette ville , célèbre Historien , fort connu de Philippe son pere , & pour qui lui-même il avoit beaucoup de considéra-

tion, l'ayant eu pour maître. Se doutant bien pourquoi il le venoit trouver, il le prévint, & lui jura en termes formels qu'il ne lui accorderoit point sa demande. *Ce que j'ai à vous demander, Seigneur*, lui dit Anaximène, *c'est qu'il vous plaise de détruire Lampsaque*. Par cet ingénieux détour il sauva sa patrie.

De là Alexandre arriva à Ilion. Il y rendit de grands honneurs à la mémoire d'Achille, & fit célébrer des Jeux autour de son tombeau. Il admira & envia le double bonheur qu'il avoit eu, de trouver pendant sa vie un ami fidèle dans la personne de Patrocle, & après sa mort un digne héritier de son courage dans Homère. En effet, sans l'admirable poème de l'Iliade, le corps & le nom d'Achille eussent été enfermés dans le même tombeau.

Enfin Alexandre arrive sur les bords du Granique, rivière de Phrygie. Les Satrapes l'attendoient de l'autre côté,

a Cùm in Sigæo ad Achillis tumulum constitisset, O fortunate, inquit, adolescens, qui ruz virtutis Homerum præconem inveneris! Et

verè. Nam, nisi Ilias illæ extitisset, idem tumulus, qui corpus ejus contexerat, etiam nomen obruisset. Cic. pro Arch. n. 14.

résolus de lui en disputer le passage; Leur armée étoit * de cent mille hommes de pié, & de plus de dix mille chevaux. Memnon, qui étoit de Rhodes, & qui commandoit sur toute la côte de l'Asie pour Darius, avoit conseillé aux Généraux de ne point risquer un combat, mais de ruiner le plat pays sans excepter les villes, à dessein d'affamer l'armée d'Alexandre, & de la contraindre à retourner sur ses pas, Memnon étoit le plus habile des Généraux de Darius, & le plus sûr instrument de ses victoires. On ne sait ce qu'on devoit le plus estimer en lui, ou sa profonde sagesse dans les conseils, ou son courage & sa capacité dans la conduite des armées, ou son attachement & son zèle pour les intérêts de son Maître. Le conseil qu'il donnoit dans la conjoncture présente, étoit excellent par rapport à un ennemi vif & impétueux; qui étoit sans villes, sans magasins, sans retraite; qui entroit dans un pays inconnu & ennemi; que les retardemens seuls pouvoient affoiblir & ruiner; & qui

* Justin donne à cette armée six cens mille hommes de pié, & Arrien ne lui en donne que vingt mille. L'un & l'autre est sans vraisemblance, & il y a sans doute quelque fautive dans le texte. Je m'en suis tenu au sentiment de Diodore.

n'avoit de ressource & d'espérance que dans le prompt succès d'une bataille. Arsite, Satrape de Phrygie, s'y opposa, & protesta qu'il ne souffriroit pas qu'on désolât ainsi les terres de son Gouvernement. Le mauvais avis du Satrape prévalut sur le sage conseil de l'Etranger, que les Perses, à leur grand dommage, soupçonnèrent de vouloir tirer la guerre en longueur, & se rendre par là nécessaire.

Alexandre cependant marchoit avec son infanterie pesamment armée, rangée sur deux lignes, & la cavalerie sur les ailes : le bagage venoit à la queue des troupes. Quand il fut arrivé au bord du Granique, Parménion lui conseilloit de camper dans cet endroit en ordre de bataille, pour laisser aux troupes le tems de se reposer ; & d'attendre au lendemain à passer la rivière de grand matin & même avant le jour, parce qu'alors les ennemis seroient moins en état de l'en empêcher. Il ajoutoit qu'il étoit dangereux de hasarder le passage d'une rivière à la vue de l'ennemi, d'autant plus que celle-ci étoit profonde, & les bords escarpés, de sorte qu'il feroit aisé à la cavalerie Persane, qui les attendoit de

l'autre côté en bataille, de les défaire avant qu'ils fussent formés. Qu'outre la perte qu'on y feroit, cette entreprise, si elle réussissoit mal, seroit d'une dangereuse conséquence pour l'avenir, parce que la réputation des armes dépend des commencemens.

Ces raisons ne firent point d'impression sur l'esprit d'Alexandre. Il répondit qu'il rougiroit de honte, si, après avoir passé l'Hellespont, il s'arrêtoit devant un ruisseau : car c'est ainsi que par mépris il appelloit le Granique. Qu'il falloit profiter de la terreur qu'avoit répandu parmi les Perses la promittude de son arrivée, & la hardiesse de son dessein ; & répondre dignement à l'idée qu'on avoit conçue de son courage, & de la valeur des Macédo niens. La cavalerie ennemie, qui étoit fort nombreuse, bordoit tout le rivage, & faisoit un grand front pour occuper le passage dans toute sa longueur. L'infanterie, composée principalement des Grecs qui étoient à la solde de Darius, étoit derrière, placée dans un lieu qui alloit en montant.

Les deux armées demeurèrent longtemps en présence chacune sur le bord de la rivière, comme si elles eussent

redouté l'événement. Les Perses attendoient que les Macédoniens entraissent dans l'eau pour les charger à leur avantage, lorsqu'ils voudroient prendre terre, & ceux-ci sembloient choisir de l'œil l'endroit le plus propre pour passer, & épier la contenance des ennemis. Alors Alexandre, s'étant fait amener son cheval, ordonna aux Seigneurs de sa Cour de le suivre, & de se comporter en gens de cœur. Il commandoit la droite, & Parménion la gauche. Il fit d'abord entrer dans la rivière un gros détachement, & le suivit de près avec le reste des troupes. Il fit ensuite avancer l'aile gauche que commandoit Parménion. Pour lui, menant l'aile droite, il entra dans le fleuve, suivi du reste des troupes, au son des trompettes & des cris de joie de toute l'armée.

Les Perses voyant approcher ce détachement, commencèrent à tirer dessus, & descendirent en bas où la pente étoit plus facile, pour en défendre l'abord. Les chevaux s'entrechoquèrent rudement, les uns tâchant de prendre terre, les autres de l'empêcher. Les Macédoniens, beaucoup inférieurs en nombre pour la cavalerie,

outre le désavantage du lieu , étoient encore percés des traits qu'on leur tiroit d'enhaut. D'ailleurs la fleur de la cavalerie Persane s'étoit ramassée en cet endroit , & Memnon y combattoit avec ses fils. Les Macédoniens donc plièrent d'abord , après avoir perdu les premiers rangs qui avoient fait une vigoureuse défense. Alexandre , qui les avoit suivis de près , & les soutenoit avec ses meilleures troupes , se met à leur tête , les ranime par sa présence , renverse les Perses , & les met en déroute. Toutes les troupes le suivent , passent la rivière , & attaquent les ennemis de tous côtés.

Alexandre donna le premier dans le plus épais de la cavalerie ennemie , où combattoient les Généraux. Il étoit remarquable à son bouclier , & au panache qui ombrageoit son casque , aux deux côtés duquel s'élevoient comme deux ailes d'une grandeur merveilleuse , & d'une blancheur qui éblouissoit. Le choc fut des plus rudes autour de sa personne ; & quoiqu'on se battit à cheval , le combat étoit de pié ferme , & d'homme à homme comme dans l'infanterie , chacun tâchant de repousser son adversaire , & de gagner

du terrain sur lui. Spithrobate , Satrape de l'Ionie , & gendre de Darius , se distinguoit par sa valeur entre tous les Généraux. Environné de quarante Seigneurs Persans , tous ses parens , & tous d'une bravoure connue , qui ne le quittoient point , il portoit par tout la terreur. Alexandre pique contre lui. Les voila tous deux aux mains. Aiant lancé chacun un javelot , ils se blessent l'un l'autre , mais légèrement. Le Satrape en fureur se jette l'épée à la main contre Alexandre. Mais celui-ci le prévient , & d'un coup de lance dans le visage le porte mort par terre. Dans l'instant même Rosacès , frere du Satrape , l'attaquant de côté , lui décharge sur la tête un grand coup de hache , qui lui abbat le pannache , & pénètre jusqu'aux cheveux seulement. Comme il alloit fraper un second coup sur sa tête que l'armet brisé faisoit voir à nud , Clitus , d'un coup de sabre lui coupe la main , & sauve la vie à son Maître. Le danger où avoit été Alexandre , redoubla le courage des siens : ils firent des efforts extraordinaires de bravoure. Les Perses qui étoient au centre de la cavalerie , accablés d'une grêle de traits par les sol-

datés armés à la légère qu'on avoit entremêlés parmi les cavaliers , & ne pouvant soutenir plus longtemps l'attaque des Macédoniens qui les frappoient tous dans le visage , commencèrent à plier , & les deux ailes aussitôt se renversèrent , & prirent la fuite. Alexandre ne s'attacha point à les poursuivre , mais il tourna tout court sur l'infanterie.

Elle demeura ferme d'abord dans son poste , plutôt par étonnement , dit l'historien , que par résolution. Mais quand elle se vit attaquée en même tems par la cavalerie , & par la phalange Macédonienne qui avoit passé la rivière , & que les bataillons en furent venus aux mains , ceux des Perses ne firent ni une forte ni une longue résistance , & furent bientôt mis en fuite , excepté l'infanterie Grecque qui étoit à la solde de Darius. Cette infanterie , s'étant retirée sur une colline , demandoit qu'Alexandre lui donnât sa parole qu'il la laisseroit aller : mais ce Prince , suivant plutôt l'impétuosité de sa colère que sa raison , se jeta au milieu de cette infanterie , & perdit d'abord son cheval , qui fut percé d'un coup d'épée ; c'étoit un

autre cheval que Bucéphale. La mêlée fut si rude autour de lui, que la plupart de ceux qui furent tués ou blessés de son côté, le furent en cet endroit : car ils combattoient contre des hommes très-aguerris, très-braves, & qui se battoient en désespérés. Ils furent tous taillés en pièces, à la réserve de deux mille qui furent faits prisonniers.

Un grand nombre de Généraux Persans des plus considérables restèrent sur la place. Arsite se sauva en Phrygie, où l'on dit qu'il se tua lui-même de regret d'avoir été cause de la bataille. Il seroit mort plus glorieusement les armes à la main. Il resta, dans cette bataille, du côté des Barbares vingt mille hommes de pié, & deux mille cinq cens chevaux. Du côté des Macédoniens il demeura d'abord sur la place vingt-cinq cavaliers des compagnies roiales, qui furent tués à la première attaque. Alexandre leur fit dresser à tous des statues de bronze faites de la main de Lysippe : elles furent placées dans une ville de Macédoine, appelée Die ; d'où longtemps après, Q. Métellus les fit toutes porter à Rome. Du reste de la cavale-

lerie , il en fut tué un peu plus de soixante , & quelque trente fantassins , qui furent tous enfermés dès le lendemain dans un même tombeau avec leurs armes & leur équipage , & le Prince donna exemption de toute sorte de tributs & de services à leurs enfans & à leurs peres.

Il eut aussi un très-grand soin des blessés , les visita lui-même , & voulut les voir panser. Il parut curieux de savoir leur aventure , & permit à chacun de lui conter ses prouesses , & de vanter sa bravoure. Un Prince gagne beaucoup , en s'abaissant & se familiarisant de la sorte. Il donna aussi la sépulture aux Grands de Perse , & ne la refusa pas même aux Grecs qui étoient morts à leur service : mais tous ceux d'entr'eux qu'il fit prisonniers , il les mit à la chaîne , & les envoya travailler en Macédoine , pour avoir porté les armes pour les Barbares contre leur patrie , malgré la défense expresse qu'en avoit fait la Grèce.

Alexandre se fit un devoir & un plaisir d'associer les Grecs à l'honneur de sa victoire ; & en particulier il envoya aux Athéniens trois cens boucliers des dépouilles ennemies , & voulut que

sur le reste du butin on mît cette inscription glorieuse : *Alexandre fils de Philippe , & les Grecs , excepté les Lacédémoniens , ont gagné ces dépouilles sur les Barbares qui habitent l'Asie.* Cette action marque une grandeur d'ame bien rare & bien estimable dans un vainqueur , qui , pour l'ordinaire , souffre avec peine qu'on entre avec lui en partage de sa gloire. Elle marque aussi beaucoup de prudence dans ce Prince. Il avoit encore besoin du secours des Grecs , & il espéroit , en les associant à l'honneur de sa victoire , se les rendre plus fidèles & plus affectionnés. Pour la vaisselle d'or & d'argent , les tapis de pourpre , & autres meubles du luxe des Perses , il les envoya à sa mere , au moins pour la plus grande partie.



§. IV.

Alexandre fait la conquête de presque toute l'Asie Mineure. Il est attaqué d'une maladie mortelle pour s'être baigné dans le Cydne. Le médecin Philippe le guérit parfaitement en peu de jours. Alexandre passe le défilé de Cilicie. Cependant Darius approchoit. Libre réponse de Caridème à ce Prince, qui lui conte la vie. Description de la marche de Darius.

AN. M. 3670. L'HEUREUX succès de la bataille
 AN. J. C. 334. du Granique eut toutes les suites qu'on
 Diod. l. 17. en pouvoit attendre. Sardes, qui étoit
 p. 503. 511. comme le boulevard de l'empire des
 Arrian. lib. 3. p. 36-59. Barbares du côté de la mer, se rendit
 & lib. 2. pag. 60-66. à Alexandre. Il laissa à cette ville sa
 Plut. in A. liberté, & l'usage de ses loix. Quatre
 lex. pag. 673. jours après il arrive à Ephèse, rame-
 674. nant avec soi les bannis qui en avoient
 Q. Curt. lib. 3. cap. 1-3. été chassés à son occasion, & y réta-
 Justin. lib. 31. 7. & 8. blit le gouvernement populaire. Pour
 les tributs qu'on paioit aux Rois de
 Perse, il les assigna au temple de Dia-
 ne. Il offrit beaucoup de sacrifices à
 cette déesse, célébra ses mystères avec
 grande pompe, & conduisit la céré-
 monie avec toute son armée rangée en

Bataille. Les Ephésiens avoient com-
 mencé à rebâtir le temple de Diane, Strab. l. 14.
 pag. 640.
 Solin. cap. 40.
 qui avoit été brûlé la nuit même de la
 naissance d'Alexandre, & l'ouvrage
 étoit déjà fort avancé. Dinocrate, cé-
 lèbre architecte, qui avoit l'intendan-
 ce de la construction de ce temple,
 étoit le même que ce Prince employa
 depuis pour bâtir Alexandrie en Eryp-
 te. Les peuples contribuoiént à l'envi
 aux frais de ce superbe édifice, & les
 Dames y sacrifioient de bon cœur tous
 leurs bijoux, & tout ce qu'elles avoient
 de plus rare & de plus précieux. Ale-
 xandre avide de toute espèce de gloire,
 offrit de rembourser la ville des dé-
 penses qu'elle avoit déjà faites pour ce
 bâtiment, & de lui fournir toutes cel-
 les qui restoiént à faire, pourvû que
 son nom seul parût dans l'inscription
 du temple. Les habitans d'Ephése ne
 voulant pas y consentir, & n'osant pas
 néanmoins lui refuser ouvertement
 cet honneur, eurent recours à une ruse
 de flatterie qui les tira d'embarras. Ils
 lui dirent qu'il ne convenoit pas à un
 dieu d'ériger des monumens à un au-
 tre dieu. Avant qu'il sortit d'Ephése,
 les Députés de Tralles & de Magnésie
 vinrent lui apporter les clés de leurs
 villes.

Il marcha ensuite vers Milet, qui, dans l'espérance d'un prompt & puissant secours, lui ferma les portes. En effet la flotte des Perses fort nombreuse fit mine de la vouloir secourir: mais, après avoir tenté inutilement à plusieurs reprises d'engager celle des ennemis à combattre, elle fut obligée de se retirer. Memnon s'étoit jetté dans cette place avec un grand nombre des siens échappés de la défaite, résolu de s'y bien défendre. Alexandre, qui ne vouloit point perdre de tems, la fit insulter de toutes parts, & planter par tout des échelles. L'escalade fut des plus vigoureuses, & fut également bien soutenue, quoiqu'Alexandre y envoiât des troupes fraîches, qui se succédoient sans interruption les unes aux autres; & cela dura plusieurs jours. Mais comme il vit ses soldats repoussés de quelque côté qu'ils donnassent, & que la place ne manquoit d'aucune chose pour un long siège, il mit toutes ses machines en œuvre, de sorte qu'il ouvrit la place en plusieurs endroits, & à l'attaque des brèches il ajouta en même tems une nouvelle escalade. Les assiégés, après avoir soutenu tous

ses efforts avec une bravoure extraordinaire , craignant d'être enfin emportés d'assaut , capitulèrent. Alexandre traita humainement les Milésiens , & vendit tout ce qu'il y trouva d'étrangers. L'Historien ne parle point de Memnon. Il sortit sans doute avec la garnison.

Alexandre voyant que la flotte ennemie s'étoit retirée , résolut de rompre la sienne , dont l'entretien entraînoit beaucoup de dépenses , & il avoit besoin d'argent pour d'autres usages plus pressans. Quelques-uns même croient , que , près de donner contre Darius un combat qui décideroit du sort des deux Empires , il vouloit ôter à ses troupes toute espérance de retraite , & ne leur laisser de ressource que dans la victoire. Il ne retint donc de sa flotte que les vaisseaux qui lui étoient nécessaires pour le transport des machines de guerre , & un petit nombre d'autres galères.

Après la prise de Milet , il passa dans la Carie , pour y former le siège d'Halicarnasse. Cette place étoit d'un très-difficile accès à cause de son heureuse situation , & avoit été extrêmement fortifiée. D'ailleurs Memnon ,

le plus habile & le plus brave de tous les Officiers qui combattoient pour Darius, s'y étoit jetté avec de bonnes troupes, dans le dessein d'y signaler son courage, & sa fidélité pour son Maître. Aussi fit-il une très-belle défense. Il étoit secondé par un autre Officier d'un rare mérite, qui s'appelloit Ephialte. Tout ce qu'on peut attendre de la bravoure la plus intrépide, & de la science de la guerre la plus consommée, fut mis en usage de part & d'autre. Après que les assiégeans, avec beaucoup de peine & de fatigue, avoient comblé une partie des fossés, & fait approcher des murs leurs machines, ils avoient la douleur de voir leurs travaux ruinés en un moment, & leurs machines brûlées, par les sorties vives & fréquentes que faisoient les assiégés. Quand à coups réitérés de bélier ils étoient venus à bout de renverser quelques pans de murailles, ils étoient tout étonnés d'en voir de nouvelles qu'on avoit construites derrière, & qui sembloient sortir tout-à-coup de terre. L'attaque de ces nouvelles murailles, construites en demi cercle, coutoit infiniment de monde, parce que les assiégés, du

haut des tours qui étoient de côté & d'autre , battoient les ennemis en flanc. On vit en cette occasion qu'il n'y a point de fortifications plus sûres pour une place de guerre que la valeur & le courage de ceux qui la défendent. Le siège fut long , & tout autre qu'Alexandre se seroit rebuté des difficultés qui s'y rencontrèrent. Mais les dangers ne servoient qu'à animer ses troupes. Leur constance enfin l'emporta. Memnon , se voyant hors d'état de résister plus longtems , fut obligé d'abandonner la place. Comme il étoit maître de la communication de la mer , après avoir mis une bonne garnison dans la citadelle qui étoit bien munie de vivres , il emmena avec lui ce qui restoit d'habitans avec toutes leurs richesses , & les transporta dans l'île de Cos , qui n'étoit pas loin d'Halicarnasse. Alexandre ne jugea pas à propos d'assiéger la citadelle , qui n'étoit pas de grande importance depuis la ruine de la ville qu'il rasa jusqu'aux fondemens. Il se contenta de l'environner de bons murs , & de laisser quelques troupes dans le pays.

Après la mort d'Artémise reine de

Carie, Idriée son frere avoit régné à sa place. Ada, sœur & femme d'Idriée, étoit demeurée en possession de cet Etat, selon la coutume du pays. Mais elle fut dépossédée par Pexodore, à qui succéda son gendre Orontobate par ordre de Darius. Elle conserva néanmoins une place forte, nommée Alinde, dont elle avoit porté les clés à Alexandre dès qu'il fut entré dans la Carie, & l'avoit adopté pour son fils. Le Prince, sans mépriser cet honneur, lui laissa la garde de sa ville; & après la prise d'Halicarnasse, étant maître de tout le pays, il lui en rendit le gouvernement.

*Plut. in A-
lex. p. 677.*

Cette Dame, pour témoigner à Alexandre la vive reconnoissance dont elle étoit pénétrée, lui envioit tous les jours des viandes délicatement préparées, & toutes sortes de patisseries les plus délicieuses; & enfin elle lui fit présent des plus excellens cuisiniers, boulangers, & patissiers. Mais il lui répondit, » que tout cet attirail » lui étoit inutile, & ^a qu'il avoit de » bien meilleurs cuisiniers, qui lui

*a Βελτίους γὰρ ἑσονται | μὴ τὸ ἄετι τοῦτοις,
ἔχει ἐπὶ τὸ παιδαγωγὸν Λευ- | πρὸς δὲ τὸ διὰ τοῦτο ἰλασ-
εῖν διδόντας αὐτῷ · πρὸς | ρισ.*

avoient

» avoient été donnés par son Gou-
 » verneur Léonidas : dont l'un , qui
 » lui préparoit un bon diner , c'étoit
 » de beaucoup marcher dès le matin
 » avant le point du jour ; & l'autre ,
 » qui lui apprêtoit un excellent sou-
 » per , c'étoit un diner fort sobre.

Plusieurs Rois de l'Asie Mineure se
 soumirent volontairement à Alexan-
 dre , entr'autres Mithridate Roi du
 Pont , qui dans la suite s'attacha à ce
 Prince , & le suivit dans ses expédi-
 tions. Il étoit fils d'Ariobarzane ,
 Satrape de Phrygie , & Roi du Pont ,
 dont il a été parlé ailleurs. On le
 compte pour le sixième Roi depuis
 Artabaze , qui est regardé comme le
 fondateur de ce royaume , en posses-
 sion duquel il fut mis par Darius fils
 d'Histaspes son pere. Le fameux Mi-
 thridate , qui donna tant d'exercice
 aux Romains , est un de ses successeurs.

*Plorin, lib.
 3. cap. 5.*

Alexandre , avant que d'entrer dans
 les quartiers d'hiver , permit à tous
 ceux de son armée qui s'étoient mariés
 cette année-là , de retourner en Ma-
 cédoine passer l'hyver avec leurs fem-
 mes , à condition qu'ils reviendroient
 au printems. Il leur donna trois Offi-
 ciers Généraux pour les conduire &

pour les ramener. C'est précisément
Deutér. 24.5. ce qu'ordonnoit la Loi de Moÿse. Et
 comme on ne trouve cette loi , ou
 cette coutume , chez aucune autre
 nation du monde , il y a beaucoup
 d'apparence qu'Aristote l'avoit appri-
 se d'un Juif avec qui il avoit eu com-
 merce en Asie ; & que l'approuvant
 comme une pratique fort sage & fort
 raisonnable , il l'avoit conseillée à son
 Eleve , qui s'en souvint dans cette oc-
 casion.

AN.M. 3671.
AV.J.C. 333. L'année suivante Alexandre entra
 de bonne heure en campagne. Il avoit
 délibéré s'il marcheroit droit contre
 Darius , ou s'il acheveroit de subju-
 guer le reste des provinces maritimes.
 Le dernier parti lui parut le plus sûr ,
 pour ne rien laisser derrière lui qui pût
 l'inquiéter. Il fut d'abord un peu ar-
 rêté dans sa course. Près de Phasélis ,
Strab. l. 14.
pag. 666. ville située entre la Lycie & la Pam-
 phylie , est un défilé le long de la mer ,
 qui est à sec pendant que l'eau est
 basse , & qui laisse un passage libre
 aux voyageurs : mais , quand la mer
 est haute , il est tout couvert d'eau.
 Comme on étoit alors en hiver , Ale-
 xandre , que rien ne rebutoit , voulut
 partir avant que les eaux se fussent

retirées. Ainsi il falut que ses troupes marchassent tout un jour dans l'eau jusqu'à la ceinture. Quelques historiens , pour embellir ce récit , ont écrit que la mer , par une faveur divine , s'étoit volontairement soumise à Alexandre , & que , contre le cours ordinaire de la nature , elle lui avoit laissé un libre passage : Quinte-Curce est de ce nombre. Il est étonnant que l'historien Josèphe , pour affoiblir l'autorité du miracle qui fit passer aux Juifs la mer rouge à sec , ait rapporté en exemple ce fait , dont Alexandre même avoit réfuté la fausseté. Car , au rapport de Plutarque , il avoit écrit simplement dans une lettre , *qu'étant parti de la ville de Phaselis ; il passa à pié le pas de la montagne appelée Climax.* Et l'on sait que ce Prince , avide du merveilleux , ne manquoit aucune occasion de faire croire aux peuples que les dieux le protégeoient d'une manière toute singulière.

Pendant qu'il étoit aux environs de Phaselis , il découvrit une trahison qu'avoit tramé contre lui Alexandre fils d'Erope , qu'il venoit de nommer Général de la cavalerie Thessalienne à la place de Calas , à qui il avoit

* Plus de
trente mil-
lions.

donné un Gouvernement. Darius , sur une lettre qu'il avoit reçue de ce traître , lui promettoit mille * talens d'or avec le royaume de Macédoine , s'il pouvoit tuer Alexandre , ne croiant pas que ce fût acheter trop cher un crime qui le délivreroit d'un si formidable ennemi. Le porteur de la réponse du Roi aiant été arrêté , avoua tout , & le coupable fut puni comme il le méritoit.

Alexandre , après avoir mis ordre aux affaires de la Cilicie & de la Pamphylie , conduisit son armée à Célènes ville de la Phrygie , arrosée par la rivière Marfyas , que les fables des poètes ont rendu célèbre. Il somma la garnison de la citadelle , où les habitans s'étoient retirés , de se rendre. Comme ils la croioient imprenable , ils répondirent fièrement qu'ils ne quitteroient la place qu'avec la vie. Mais se voiant fort pressés , ils demandèrent soixante jours de trêve , au bout desquels ils promirent de se rendre , s'ils n'étoient secourus. En effet , le secours ne venant point , ils se rendirent au jour marqué.

De là le Roi passa dans la Phrygie , dont la capitale s'appelloit Gordion ,

ancien & fameux séjour du roi Midas , située sur la rivière de Sangare. Aiant pris la ville , il eut envie de voir le fameux chariot où étoit attaché le nœud Gordien. Ce nœud , qui attachoit le joug au timon , étoit fait si adroitement , & le lien faisoit tant de tours & de détours , qu'on ne pouvoit découvrir ni où il commençoit , ni où il finissoit. Selon l'ancienne tradition du pays , un oracle avoit déclaré que celui qui pourroit le délier , auroit l'empire de l'Asie. Alexandre se persuada aisément que cette promesse le regardoit. Après plusieurs tentatives qui lui réussirent mal : *Il n'importe* , dit-il , *comment on le dé-* Sortem op-
culi vel elu-
sit , vel im-
plevit. *Quid*
Curt.
noue ; & l'aiant coupé avec son épée , il éluda ou accomplit l'oracle , dit l'historien.

Darius cependant ne négligeoit rien pour sa défense. Memnon le Rhodien lui conseilloit de porter la guerre en Macédoine : & ce parti paroissoit le plus sûr pour se retirer de l'embarras où il étoit. Il eût trouvé les Lacédémoniens , & plusieurs autres Etats de la Grèce qui n'aimoient pas la Macédoine , tout prêts à se joindre à lui ; & Alexandre , pour défendre son pro-

pre pays , eût été obligé de repasser promptement la mer , & d'abandonner l'Asie. Darius approuva cet avis , & , résolu de le suivre , il chargea de l'exécution celui qui le lui avoit donné. Memnon fut déclaré Amiral de la flotte , & Capitaine Général de toutes les troupes destinées pour cette expédition.

Ce Prince ne pouvoit faire un meilleur choix. C'étoit le plus habile homme & le meilleur Général qu'il eût , & depuis plusieurs années il avoit servi la Perse avec une grande fidélité. Si son avis avoit été suivi , on eût évité de donner la bataille du Granique. Il n'abandonna pas les intérêts de son Maître après ce malheur. Il rassembla les débris de l'armée , & se retira , premièrement à Milet , de là à Halicarnasse , & enfin dans l'île de Cos , où il étoit quand il reçut sa nouvelle commission. La flotte s'y rendit , & il ne songeoit plus qu'à exécuter son plan. Il prit l'île de Chios , & celle de Lesbos toute entière , excepté la ville de Mitylène. De là il se disposoit à passer en Eubée , & à faire de la Grèce même & de la Macédoine le théâtre de la guerre. Mais il mourut devant Mity-

lène , qu'il avoit été obligé d'assiéger. Ce fut le plus grand malheur qui pût arriver à la Perse. On voit ici de quel prix est un seul homme de mérite , dont la perte entraîne quelquefois celle de l'Etat. La mort de Memnon fit échouer le dessein qu'il avoit formé : car Darius n'ayant pas de Général d'une assez grande capacité à mettre à sa place , abandonna tout-à-fait une entreprise , qui seule pouvoit sauver l'Empire. Il n'y avoit donc plus de ressource que dans les armées d'Orient. Darius , mécontent de tous ses Généraux , résolut de commander en personne , & marqua le rendez-vous des troupes à Babylone , où il en fit le dénombrement , qui se trouva monter à quatre , ou cinq , ou six cens mille hommes , car les Historiens varient fort sur ce nombre.

Alexandre étant parti de Gordion , alla soumettre la Paphlagonie & la Cappadoce. Là il apprit la mort de Memnon. Cette nouvelle le confirma dans la résolution de marcher sans délai vers les provinces de la haute Asie. Il s'avança donc à grandes journées vers la Cilicie , & arriva dans

la contrée qu'on appelloit le * camp de Cyrus. Il n'y a de là que cinquante stades (deux lieues & demie) jusqu'au Pas de la Cilicie , qui est un défilé fort étroit , par lequel il faut passer pour venir de la Cappadoce à Tarfe. Celui qui en avoit la garde au nom de Darius , y avoit laissé peu de soldats , lesquels à la première nouvelle de l'arrivée des ennemis , prirent la fuite. Alexandre entra donc dans ce passage , & après avoir considéré attentivement la situation des lieux , il admira sa bonne fortune , & avoua qu'il auroit pu être arrêté là tout court , & défait aisément à coups de pierres. Car, outre que c'étoit un défilé où quatre hommes armés pouvoient à peine marcher de front , le haut de la montagne répondoit sur le chemin , qui n'étoit pas seulement étroit , mais rompu en plusieurs endroits par la chute des torrens qui descendent des montagnes.

Alexandre fit passer toute son armée jusqu'à la ville de Tarfe, où elle arriva précisément dans le tems que

* *Quinto Curcio l'entend* | *sentimens paroît plus vrais*
du grand Cyrus , Arrien | *semblable.*
de Jouve Crani. Ce dernier

les Perses y mettoient le feu , de peur que l'ennemi ne profitât du butin d'une ville si opulente. Mais Parménion , que le Roi y avoit envoyé avec quelque cavalerie , y arriva fort à propos pour empêcher l'embrasement , & entra dans la ville qu'il avoit sauvée , les Barbares aiant pris la fuite au premier bruit de son arrivée.

A travers cette ville passe le Cydne , rivière moins renommée pour la grandeur de son canal , que pour la beauté de ses eaux , qui sont extrêmement claires , mais aussi extrêmement froides , à cause de l'ombrage dont ses rives sont couvertes. On étoit alors vers la fin de l'été , dont les chaleurs sont très-grandes en Cilicie. C'étoit encore au plus chaud du jour ; & comme le Roi arrivoit tout couvert de sueur & de poussière , voyant cette eau si claire & si belle , il lui prit envie de s'y baigner. Il n'y fut pas sitôt entré , qu'il se sentit saisi d'un frisson si grand , qu'on crut qu'il alloit mourir. On l'emmena dans sa tente , aiant perdu toute connoissance. La consternation fut générale dans tout le camp. Ils fondoient tous en larmes , & se plaignoient » de ce que le

» plus grand Roi qui eût jamais été
» leur étoit ravi au milieu de ses prof-
» pérités & de ses conquêtes , non
» dans une bataille ou dans un assaut
» de ville , mais pour s'être baigné
» dans une rivière. Que Darius , prêt
» d'arriver , se trouveroit vainqueur
» avant que d'avoir vû l'ennemi.
» Qu'ils seroient contraints de se re-
» tirer comme fugitifs par les mêmes
» pays , par où ils étoient venus
» triomphans , & que rencontrant
» par tout des lieux ravagés ou de-
» serts , la faim seule , quand ils
» n'auroient point d'autre ennemi à
» combattre , suffiroit pour les faire
» périr. Qui les conduiroit dans leur
» fuite , & qui oseroit succéder à Ale-
» xandre ? Mais , quand ils seroient
» assez heureux pour gagner l'Helles-
» pont , qui leur donneroit des vais-
» seaux pour le passer ? « Puis tournant
toutes leurs pensées vers le Prince , &
s'oubliant eux-mêmes , ce n'étoient
» que regrets & que plaintes , de ce
» que dans la fleur de sa jeunesse , &
» dans le cours de ses plus grandes
» prospérités , celui qui étoit leur Roi
» & leur compagnon de guerre tout
» ensemble , leur étoit ainsi enlevé

» & comme arraché d'entre les bras.

Cependant il reprenoit les esprits, & peu à peu revenant à soi, il reconnoissoit ceux qui étoient autour de lui; quoique son mal ne semblât s'être relâché, qu'en ce qu'il commençoit à le sentir. Mais l'esprit étoit encore plus agité que le corps n'étoit malade: car il avoit nouvelles que Darius pourroit bientôt arriver. Il ne cessoit de se plaindre de sa destinée, qui le livroit sans défense à son ennemi, & lui déroboit une si belle victoire, le réduisant à mourir dans une tente d'une mort obscure, & bien éloignée de cette gloire qu'il s'étoit promise. Aiant fait entrer ses confidens & ses médecins: » Vous voyez, » mes amis, leur dit-il, dans quelle » extrémité pressante la fortune me » réduit. Il me semble entendre déjà » le bruit des armes ennemies, & voir » arriver Darius. Il étoit sans doute » d'intelligence avec ma mauvaise » fortune, quand il écrivoit à ses * » Satrapes des lettres si pleines de

* *Darius, qui se croioit sûr de remporter la victoire contre Alexandre, avoit écrit à ses Satrapes des lettres, portant qu'ils châtiassent ce jeune son, & qu'a-*

près l'avoir revêtu de pourpre par diversion ils le lui envoiasent pie & mains liées. Freinshem. in Q. Curt.

» hauteur & de fierté à mon égard.
 » Mais il n'en est pas où il pense ,
 » pourvû que l'on me traite à mon
 » gré. L'état de mes affaires ne souf-
 » fre pas des remèdes lents , ni des
 » médecins timides. Une prompt mort
 » m'est meilleure , qu'une guérison
 » tardive. Si les médecins croient
 » avoir quelque ressource pour moi
 » dans leurs remèdes , qu'ils sachent
 » que je ne cherche pas tant à vivre
 » qu'à combattre. »

Cette impatience précipitée du Roi
 allarmeroit tout le monde. Les méde-
 cins , qui savoient qu'on les rendroit
 responsables de l'événement , n'o-
 soient hazarder un remède violent &
 extraordinaire , d'autant moins que
 Darius avoit fait publier qu'il donne-
 roit mille talens à quiconque tueroit
 Alexandre. Philippe , un des méde-
 cins d'Alexandre , Acarnanien de na-
 tion , qui , l'ayant toujours servi dès
 son bas âge , l'aimoit tendrement ,
 non seulement comme son Roi , mais
 comme son nourrisson , s'élevant ,
 par affection pour son Maître , au-
 dessus de toutes les considérations
 d'une prudence humaine , offrit de lui
 donner un remède , qui ne seroit pas

Trois millions.

Fort violent, & qui ne laisseroit pas de faire un prompt effet. Il demandoit trois jours pour le préparer. A cette offre, chacun trembla, excepté celui qui y étoit le plus intéressé, que le délai seul de trois jours affligeoit dans l'impatience où il étoit de paroître à la tête de ses armées.

Sur ces entrefaites, Alexandre reçut une lettre de Parménion, qui étoit resté en Cappadoce, celui de tous les Grands de sa Cour en qui il se fioit le plus, par laquelle il lui mandoit de se garder de Philippe, que Darius avoit corrompu en lui promettant mille talens, & sa sœur en mariage. Cette lettre le jeta dans une grande perplexité, aiant tout le tems de peser en lui-même les raisons de craindre & d'espérer qui s'offroient à son esprit. La confiance en un médecin, dont il avoit connu & éprouvé dès sa première enfance le tendre & fidèle attachement, l'emporta bientôt, & dissipa tous ses doutes. Il referma la lettre, & la mit sous son chevet, sans la communiquer à personne.

a. Ingentem animo sollicitudinem literæ incusferant; & quicquid in
 tus aut spes subjecerat, se-
 creta æstimatione pen-
 sabat. *Q. CURT.*

Le jour venu, Philippe entre avec son remède. Alexandre, tirant la lettre de dessous son chevet, la donne à lire à Philippe : en même tems il prend la coupe, & les yeux attachés sur lui, il l'avale sans hésiter, & sans témoigner ni le moindre soupçon, ni la moindre inquiétude. Philippe, en lisant la lettre, avoit témoigné plus d'indignation que de surprise & de crainte, & la jettant sur le lit du Roi : *Seigneur*, lui dit-il, d'un ton ferme & assuré, *votre guérison me justifiera bientôt du parricide dont on m'accuse. La seule grace que je vous demande, est que vous mettiez votre esprit en repos, & que vous laissiez opérer le remède, sans songer à ces avis que vous ont donné des serviteurs pleins de zèle à la vérité, mais d'un zèle peu discret, & tout-à fait hors de saison.* Ces paroles ne rassurèrent pas seulement le Roi, mais lui remplirent l'ame de joie & d'espérance ; & prenant Philippe par la main : *Soiez-vous même en repos*, lui dit-il ; *car je vous croi doublement inquiet : sur ma guérison d'abord, puis sur votre justification.*

Cependant la médecine le travailla de telle sorte, que les accidens qui s'ensuivirent, fortifièrent l'accusation

de Parménion. Le Roi perdit la parole , & tomba dans de si grandes syncopes , qu'il n'avoit presque plus de poux , ni d'apparence de vie. Philippe n'oublia rien de ce qui étoit de son art pour le secourir. Et quand il le vit revenu à lui , il se mit à l'entretenir de choses agréables , lui parlant tantôt de sa mere & de ses sœurs , tantôt de cette grande victoire qui s'avançoit à grands pas pour couronner ses premiers triomphes. Enfin , la médecine s'étant rendue maîtresse , & ayant répandu dans toutes les veines une vertu salutaire & vivifiante , l'esprit fut le premier à reprendre sa vigueur , & le corps ensuite , beaucoup plutôt qu'on ne l'avoit espéré. Trois jours après il se fit voir à son armée , qui ne pouvoit se lasser de le contempler , & qui avoit peine à croire ce qu'elle voioit , tant la grandeur du danger l'avoit consternée & abbatue. Il n'y eut point de caresse qu'elle ne fit au Médecin, chacun venant l'embrasser , & lui rendre grace comme à un dieu qui avoit sauvé la vie au Prince.

Outre la vénération que ces peuples ont naturellement pour leurs Rois ,

il n'est pas imaginable combien ils avoient celui-ci en admiration par dessus les autres , & combien étoit grande l'affection qu'ils lui portoient. Ils étoient persuadés qu'il n'entreprendoit rien sans une assistance particulière des dieux , & comme le succès répondoit toujours à ses desseins , sa témérité lui tournoit à gloire , & sembloit avoir je ne sai quoi de divin. Son âge , qui paroissoit incapable de si hautes entreprises , & qui cependant venoit à bout de tout , ajoutoit à ses actions un nouveau prix & un nouvel éclat. D'ailleurs certains avantages , dont ^a pour l'ordinaire on ne fait pas grand cas , mais qui ont un merveilleux pouvoir pour gagner le cœur des gens de guerre , relevoient beaucoup son mérite ; se plaire aux exercices du corps , y montrer de l'adresse & y exceller , être vêtu comme les autres , savoir se familiariser sans rien perdre de sa dignité , partager avec les plus laborieux & les plus braves la fatigue & le danger : qualités , qui , soit qu'il les dût à la nature , ou qu'elles fussent le fruit de ses réflexions

^a Quæ leviora haberi | militari. gratiora vulgo
solent , plerumque in re. | sunt. 2. CURT.

xions , le faisoient également aimer & respecter des soldats.

Pendant que tout ce que je viens de rapporter se passoit , Darius s'étoit mis en marche , plein d'une folle confiance dans la multitude immense de ses troupes , & jugeant uniquement des deux armées par le nombre. Les plaines d'Assyrie où il étoit campé , lui permettoient d'étendre librement sa cavalerie , & de se prévaloir de l'avantage du nombre. Séduit par sa présomption , il songe à s'engager dans des défilés , où sa cavalerie & ses troupes innombrables , devenues inutiles , ne feront plus que l'embarrasser. Il va chercher l'ennemi , qu'il devoit attendre , & court visiblement à sa perte. Mais les Satrapes , accoutumés à le flater & à lui applaudir en tout , le félicitoient par avance sur la victoire qu'il alloit remporter , comme si elle eût été assurée & immanquable. Il avoit dans ses troupes un Athénien , nommé Caridème , homme fort habile dans le métier de la guerre , & qui haïssoit personnellement Alexandre , parce que c'étoit lui qui l'avoit fait chasser d'Athènes. Darius se tournant de son côté , & lui adressant la

parole , lui demanda s'il le trouvoit assez puissant pour passer sur le ventre à son ennemi. Caridème nourri & élevé dans le sein de la liberté , & oubliant qu'il étoit dans un pays de servitude , où il étoit dangereux de heurter l'inclination des Princes , lui répondit en ces termes. » Peutêtre » Seigneur , que vous ne ferez pas » bien aise que je vous dise la vérité : » mais , si je ne le fais maintenant , » il n'en sera plus tems une autrefois. » Ce superbe appareil de guerre , ce » prodigieux nombre d'hommes qui a » épuisé tout l'Orient , pourroit être » formidable à vos voisins. L'or & la » pourpre y brillent de toutes parts , » & tout y est si plein de pompe & de » magnificence , qu'à moins que de » l'avoir vû , on ne sauroit se l'imaginer. Mais l'armée des Macédoniens , affreuse à voir , & toute hérissée d'armes , ne s'amuse point à » cette vaine parade. Elle n'a soin que » de bien former ses bataillons , & » de se bien couvrir de ses boucliers » & de ses piques. Leur Phalange est » un corps d'infanterie , qui combat » de pié ferme , & se tient si serré » dans ses rangs , que les hommes &

» les armes font comme une haie im-
 » pénétrable. Au reste , ils sont tous ,
 » les soldats comme les Officiers , si
 » bien dressés & si attentifs aux com-
 » mandemens de leurs Chefs , que
 » soit qu'il faille se ranger sous les
 » drapeaux , ou tourner à droit & à
 » gauche , ou doubler les rangs , &
 » faire front à l'ennemi de tous côtés ,
 » on les voit , au moindre signal ,
 » faire tous les mouvemens & toutes
 » les évolutions de l'art militaire. Et
 » afin que vous ne croyez pas que
 » ce soit l'or & l'argent qui les mene ,
 » cette discipline jusqu'ici n'a subsisté
 » qu'à l'aide & par les leçons de la
 » pauvreté. Ont-ils faim ? toute nour-
 » riture leur est bonne. Sont-ils fa-
 » tigues ? ils couchent sur la terre ,
 » & jamais le jour ne les trouve que
 » debout. Pensez-vous que la cava-
 » lerie Thessalienne , & celle des
 » Acarnaniens & des Etoliens , peu-
 » ples invincibles , armés de toutes
 » pièces , soient gens à être repoussés
 » à coups de fronde , & avec des bâ-
 » tons brulés par le bout ? Il faut des

a Et , ne auti argenti- | pertare magistra stetit.
 que studio teneri putes , | Q. CURS.
 adhuc illa disciplina pau- |

» forces pareilles aux leurs, pour les
 » arrêter ; & c'est dans leurs pays qu'il
 » faut chercher du secours contre eux.
 » Faites-y passer tout cet or & cet ar-
 » gent inutile que je voi ici , & ache-
 » tez-en de bonnes troupes. » Darius
^a étoit par lui-même d'un caractère
 doux & traitable. Mais quel naturel
 la fortune ne corromp-t-elle point ?
 Il y a peu de Rois assez fermes &
 assez courageux pour résister à leur
 propre puissance, pour rejeter la fla-
 terie de tant de gens qui excitent tou-
 tes leurs passions , & pour faire cas
 d'un homme qui les aime assez pour
 les contredire & leur déplaire en leur
 représentant la vérité. Darius ne pou-
 vant la souffrir , fait trainer au sup-
 plice un homme qui s'étoit mis sous
 sa protection , qui étoit devenu son
 hôte , & qui lui donnoit alors le meil-
 leur conseil qu'il eût pu prendre. Ca-
 ridème ne rabatant rien pour cela de
 sa liberté accoutumée , s'écria : « J'ai
 » un vengeur tout prêt dans la per-
 » sonne de celui-là même contre qui
 » je vous ai donné conseil , qui vous

^a Erat Dario mite ac
 tractabile ingenium , nisi
 etiam suam naturam ple-
 rumque fortuna corrup-
 peret. *Q. Curt. suam ,*
me parait suspect.

» punira bientôt du mépris que vous
 » en faites. Pour ^a vous , en qui la
 » puissance souveraine a fait un si
 » prompt changement , vous appren-
 » drez à la postérité , que quand les
 » hommes s'abandonnent une fois à
 » la fortune , elle étouffe en eux tou-
 » tes les bonnes semences de la na-
 » ture. » Darius se repentit bientôt
 d'avoir fait mourir un tel homme ,
 & reconnut , mais trop tard , la vérité
 de tout ce qu'il lui avoit dit.

Le Roi fit avancer ses troupes vers
 l'Euphrate. C'étoit une ancienne cou-
 tume des Perses de ne faire marcher
 leur armée qu'après que le soleil étoit
 levé ; & alors on donnoit , de la tente
 du Roi , le signal avec la trompette.
 Au-dessus de cette tente on exposoit à
 la vûe de tout le monde l'image du
 soleil , enchassée dans du crystal. Voici
 en quel ordre ils marchoiënt.

Premièrement , on portoit des au-
 tels d'argent , sur lesquels il y avoit
 du feu , qu'ils appelloient éternel , &
 sacré ; & les Mages suivoient , chan-
 tant des hymnes à la façon du pays.

^a Tu quidem , licentia | homines , cùm se permi-
 regni subito mutatus , do- | sere fortunæ , etiam na-
 sumentum eris posteris , | turam dediscere. Q. CURT.

Ils étoient accompagnés de trois cens soixante-cinq jeunes garçons , selon le nombre des jours de l'année , vêtus de robes de pourpre. Après venoit un char consacré à * Jupiter , traîné par des chevaux blancs , & suivi d'un coursier d'une grandeur extraordinaire , qu'ils appelloient le cheval du soleil ; & les Ecuiers étoient habillés de blanc , avec une baguette d'or à la main.

Dix chariots , ornés de gravûres d'or & d'argent , suivoient. Puis marchoit un corps de cavalerie , tiré de douze nations , différentes d'armes & de mœurs. Ensuite ceux que les Perses appellent Immortels au nombre de dix mille , passant en sumptuosité tout le reste des barbares. Ils avoient des colliers d'or , des robes de drap d'or frisé , avec des casques a manches ornées de pierreries.

A trente pas de là , suivoient ceux qu'ils appellent les Cousins ** ou Parens du Roi , jusqu'au nombre de quinze mille , parés à peu près comme des femmes , & plus remarquables

* Jupiter étoit un dieu inconnu aux Perses. Quinte Curce appelle ainsi à-peu-près le premier & le plus grand de leurs dieux.

** C'étoit un titre de dignité. Il pouvoit s'y trouver un grand nombre des parens du Roi.

par le luxe des habits , que par l'éclat des armes.

Ceux qu'ils appelloient les * Do-
 ryphotes , venoient après : ils por-
 toient le manteau du Roi , & mar-
 choient devant son char , dans lequel
 il paroissoit assis comme sur un trône
 élevé. Ce char étoit enrichi des deux
 côtés d'images de dieux d'or & d'ar-
 gent ; & du milieu du joug , qui étoit
 tout semé de pierreries , s'élevoient
 deux statues de la hauteur d'une cou-
 dée , dont l'une représentoit la * Guer-
 re , & l'autre la Paix ; avec un aigle
 d'or entre-deux , qui déployoit les ailes
 comme pour prendre son vol,

* C'étoient
 des gardes ,
 qui portoient
 des demi-pi-
 ques.

* D'autres
 Editions de
 Quinte-Curce
 portent Ninus
 & Bélus.

Mais rien n'égalait la magnificence
 du Roi. Il étoit vêtu d'une casaque de
 pourpre raïée d'argent ; & par dessus
 il avoit une longue robe , toute bril-
 lante d'or & de pierreries , ou deux
 éperviers sembloient fondre des nues ,
 & s'entrebecqueter. Il portoit une
 ceinture d'or à la façon des femmes ,
 d'où pendoit son cimeterre , qui avoit
 un fourreau tout couvert de pierres
 précieuses. Il avoit sur la tête une
 tiare , ceinte d'un bandeau de couleur
 bleue , mêlée de blanc.

Cidaris.

A ses côtés marchaient deux cens

de ses plus proches parens, & dix mille le piquiers le suivoient, aiant leurs piques enrichies d'argent, avec la pointe garnie d'or; & enfin trente mille hommes de pié, qui faisoient l'arrière-garde. Ils étoient suivis des chevaux du Roi, au nombre de quatre cens, qu'on menoit à la main.

A cent ou six vingts pas de là, venoit Syfigambis, mere de Darius, sur un char, & sa femme sur un autre, & toutes les femmes des deux Reines suivoient à cheval. Il y avoit ensuite quinze grands chariots, où étoient les enfans du Roi, & ceux qui avoient soin de leur éducation, avec une troupe d'Eunuques, qui ne sont pas en petite considération parmi ces peuples. Puis marchaient les concubines, jusqu'au nombre de trois cens soixante, en équipage de Reines, suivies de six cens mulets, & de trois cens chameaux, qui portoient l'argent du Roi, & qui étoient escortés d'une nombreuse garde d'archers.

Après, venoient les femmes des Officiers de la Couronne, & des plus grands Seigneurs de la Cour: puis les vivandiers & les valets d'armée, montés aussi sur des chariots.

A la

À la queue étoient quelques Compagnies armées à la légère , avec leurs Chefs , qui fermoient toute la marche.

Ne croiroit-on pas que c'est ici une description de tournoi , & non d'une marche d'armée ? Conçoit-on que des Princes sensés aient été capables d'une telle folie , de mener avec leurs troupes un attirail si incommode de Femmes , de Princesses , de Concubines , d'Eunuques , de Serviteurs , & de Servantes ? La coutume du pays l'exigeoit : c'en étoit assez. Darius à la tête de six cens mille hommes , & au milieu de ce superbe appareil qui étoit pour lui seul , se jugeoit grand , & enflloit par toute cette vaine pompe extérieure l'idée qu'il avoit de lui-même. Réduit à sa juste mesure , & à son mérite personnel , qu'il étoit petit ! Il n'est pas le seul qui ait pensé de la sorte , & de qui l'on puisse porter le même jugement. Mais il est tems de mettre aux mains les deux Rois.



§. V.

*Célèbre victoire remportée par Alexandre
sur Darins près de la ville d'Iffus.
Suites de cette victoire.*

AN.M. 3671. POUR bien entendre ici la marche
AV. J. C. 333. d'Alexandre, & celle de Darius, &
Diod. lib. 17. pour mieux fixer la situation du lieu
p. 512-518. où se donna la seconde bataille, il est
Arrian. lib. nécessaire de distinguer trois défilés, ou
2. p. 66. 82. trois passages, que j'appellerai quel-
Plut. in A- quefois du nom du Pas. Le premier
lex. p. 675. défilé se rencontre d'abord en descen-
676. dant du mont Taurus, pour aller à
2. Curt. lib. la ville de Tarse, par lequel nous
3. cap. 4-12. avons vû qu'Alexandre passa de Cap-
Justin. lib. padoce en Cilicie. Le second est le
17. cap. 9. & Pas de Cilicie ou de Syrie, par lequel
10. on entre de la Cilicie dans la Syrie.
Le troisième est le Pas Amanique,
ainsi appelé du mont Amanus. Ce
défilé, par lequel on entre de l'As-
syrie dans la Cilicie, est au-dessus
du Pas de Syrie, vers le Septen-
trion.

Alexandre avoit envoyé Parménion
avec une partie de l'armée, se saisir
du Pas de Syrie, afin d'avoir un
débouché sûr pour ses troupes. Pour



[illegible]

lui, étant parti de Tarfe, il arriva le lendemain à Anchiale, qu'on dit avoir été bâtie par Sardanapale. Son tombeau s'y voit encore, avec cette inscription : *Sardanapale a bâti Anchiale & Tarfe en un jour.* VA, PASSANT : BOI, MANGE, ET TE REJOUI ; CAR LE RESTE N'EST RIEN. De là, il vint à Soles, où il offrit des sacrifices à Esculape, en reconnoissance du rétablissement de sa santé, & conduisit la cérémonie les cierges allumés, suivi de toute l'armée, & y fit célébrer des Jeux. Il retourna à Tarfe. Après avoir chargé Philotas de mener la cavalerie par la plaine d'Aleie, vers le fleuve Pyrame, il alla avec son infanterie & sa compagnie des Gardes à cheval à Magarfe, & de là gagna Malles, puis Castabale. Il avoit appris que Darius, avec toute son armée, étoit campé à Soques, lieu de l'Assyrie à deux journées de la Cilicie. Il tint Conseil de guerre sur la nouvelle qu'il avoit reçue. Tous les Généraux & les Officiers le priant de les mener contre l'ennemi, il partit le lendemain pour aller à la rencontre des Perses. Parménion s'étoit rendu maître de la petite ville d'Issus,

& après s'être saisi du défilé de Syrie, y avoit laissé des troupes pour le garder. Le Roi laissa les malades dans Ifsus, passa le défilé avec toute l'armée, & campa près de la ville de Myriandre, où le mauvais tems le contraignit de s'arrêter.

Cependant Darius étoit dans une plaine de l'Assyrie, qui avoit beaucoup d'étendue. Les Commandans des Grecs qui étoient à sa solde, & qui faisoient la principale force de l'armée, lui conseillèrent d'y attendre l'ennemi. Car, outre que le lieu étoit découvert de tous côtés, & très-avantageux pour sa cavalerie, il étoit capable de contenir le grand nombre de ses troupes, avec tout le bagage & l'attirail de l'armée. Du moins, s'il rejettoit ce conseil, ils étoient d'avis qu'il séparât cette multitude, qu'il en choisît l'élite, & qu'il ne mît point toutes ses forces au hazard d'être abbattues d'un seul coup & en une seule journée. Les Courtisans, dont les Cours des Rois, dit Arrien, sont toujours pleines, traitoient ces Grecs de nation infidèle & d'ames venales. Ils firent entendre au Roi qu'ils ne lui proposoient de diviser ses troupes,

qu'afin qu'étant à l'écart ils pussent livrer plus aisément à l'ennemi ce qui seroit en leur pouvoir, & que le plus sûr étoit de les investir avec toute l'armée, & de les faire tous passer au fil de l'épée, pour faire un exemple mémorable de la punition des traîtres. Cette proposition fit horreur à Darius, qui étoit naturellement doux, & plein d'humanité. Il répondit » qu'il étoit » bien éloigné de commettre un cri- » me si horrible : que nulle nation » désormais ne se fieroit à sa parole : » qu'il ^a étoit inoui qu'un conseil, qui » pouvoit n'être pas prudent, eût ja- » mais été puni de mort : qu'il ne se » trouveroit plus personne qui vou- » lût donner son avis, s'il étoit dan- » gereux de le faire, ce qui étoit le » plus grand malheur qui pût arriver » à un Prince. « Il fit remercier les Grecs de leur zèle & de leur bonne volonté, & voulut bien leur rendre compte des raisons qui le portoient à ne pas suivre le parti qu'ils lui avoient proposé.

Les Courtisans avoient persuadé à

^a *Neminem stolidum consilium capite luere debere. de futuros qui sua-* *derent, si suasisse periculum esset. Q. CURT.*

Darius que les longs délais d'Alexandre étoient une preuve & un effet de la terreur que l'approche des troupes Persannes lui avoient inspirée, (ils n'avoient rien sû de sa maladie :) que leur bonne fortune l'avoit conduit dans des détroits & des défilés, dont il ne lui seroit pas possible de se tirer, si on l'attaquoit promptement : qu'il faisoit profiter du moment favorable, parce qu'il étoit à craindre que les ennemis ne se hâtassent de prendre la fuite, & qu'Alexandre ne lui échapât. Il fut donc arrêté dans le Conseil qu'on iroit le chercher ; les dieux, dit *Arrian.* un historien, aveuglant ce Prince, pour le faire tomber dans le précipice qu'ils lui avoient creusé, & préparant ainsi la voie à la destruction de la monarchie Persanne.

Darius, ayant envoyé son argent, & ce qu'il avoit de plus précieux, à Damas ville de Syrie, sous une légère escorte, marcha avec le gros de son armée vers la Cilicie, & y entra par le Pas Amanique, situé au-dessus des défilés de Syrie. Sa femme & sa mere, avec les Princesses ses filles & le petit Prince son fils, étoient, selon la coutume de la nation, à la

uite de l'armée. Mais pendant le combat elles demeurèrent dans le camp. Quand il eut un peu avancé dans la Cilicie , en allant d'orient en occident , il se rabbattit vers Issus , ne sachant pas qu'il étoit derrière Alexandre. On lui avoit fait croire que ce Prince fuioit devant lui , & qu'il se retiroit en desordre dans la Syrie. Il ne songea donc plus qu'à le poursuivre. Il fit mourir cruellement tous les malades qui se trouvèrent dans la petite ville d'Issus , excepté quelques soldats , qu'il renvoia après les avoir fait promener dans tout le camp pour faire montre de ses troupes. Ils portèrent la nouvelle à Alexandre que Darius approchoit. Il n'en vouloit rien croire d'abord , tant la chose lui paroissoit incroyable , & tant d'ailleurs il la souhaitoit. Mais il en fut bientôt assuré par ses propres yeux , & il songea sérieusement à se préparer au combat.

Alexandre , dans la crainte d'être insulté dans son camp par le grand nombre des Barbares , le fortifia de fossés & de palissades , témoignant une joie incroyable de voir son desir accompli , qui étoit de combattre dans

ces défilés, où les dieux sembloient avoir amené Darius, pour le livrer entre ses mains.

En effet le lieu qui ne laissoit d'espace qu'autant qu'il en faloit à une armée médiocre pour agir & pour se mouvoir avec liberté, réduisoit à une sorte d'égalité les forces des deux Rois. Ainsi les Macédoniens avoient assez de terrain pour employer toutes leurs troupes, au lieu que les Perses ne pouvoient pas faire agir la vingtième partie des leurs.

Néanmoins, comme cela est assez ordinaire même aux plus grands Capitaines, Alexandre se voyant sur le point de tout hazarder, sentit quelque émotion. Plus, jusques-là, les succès lui avoient été favorables, plus il craignoit quelque revers de fortune, touchant presque au moment qui devoit décider de son sort. D'un autre côté, il s'animoit par la vûe de la récompense plus grande que le péril; & s'il étoit incertain de la victoire, du moins il se flatoit de mourir glorieusement & en Alexandre. Il retenoit tous ces sentimens dans son cœur, sachant bien qu'aux approches d'une bataille le Général ne doit jamais lais-

fer paroître sur son visage ni tristesse, ni perplexité, & que l'armée ne doit voir que de la fermeté & de la résolution dans celui qui la commande.

Aiant fait prendre de la nourriture à ses soldats, & leur aiant ordonné de se tenir prêts pour la troisième veille de la nuit, qui commençoit à minuit, il monta sur le * sommet d'une montagne, & à la lueur des flambeaux il y sacrifia à la façon de son pays aux dieux du lieu. Quand on eut donné le signal, ses troupes, qui étoient prêtes à marcher & à combattre, aiant ordre de doubler le pas, arrivèrent au point du jour dans les postes qu'elles vouloient occuper. Cependant les coureurs rapportèrent que Darius n'étoit plus qu'à trente stades de là. Le Roi fit faire alte, & rangea son armée en bataille. Les payfans effraïés avertirent aussi Darius de l'arrivée de l'ennemi, ce qu'il ne put croire d'abord, s'étant imaginé qu'Alexandre fuioit devant lui, & cherchoit à lui échaper. Cette nouvelle causa un grand trouble & une grande confusion parmi ses troupes, qui se:

* Les anciens avoient élevé pour y offrir des sacrifices des lieux choisis.

trouvant surprises , couroient avec précipitation & en desordre prendre leurs armes.

Le lieu où se donna la bataille étoit près de la ville d'Issus , fermé d'un côté par les montagnes , & de l'autre par la mer. La plaine , qui étoit entre deux , devoit avoir un espace considérable , puisque les deux armées y campèrent ; & j'ai déjà marqué que celle de Darius étoit fort nombreuse. La rivière de Pinare couloit au milieu de cette plaine depuis la montagne jusqu'à la mer , & la partageoit en deux portions à peu près égales. La montagne formoit un enfoncement semblable à un golfe , dont l'extrémité venant à se recourber , embrassoit une partie de la plaine.

Alexandre rangea ainsi son armée. Il mit à la pointe de l'aile droite qui étoit près des montagnes , les * Argyraspides commandés par Nicanor , ensuite la phalange de Coenus , puis celle de Perdicas , qui finissoit au centre du corps de bataille. A la pointe de l'aile gauche il mit la phalange d'Amyntas , puis celle de Ptolémée ,

* C'étoit un Corps d'infanterie , distingué par ses boucliers d'argent , & encore plus par sa rare valeur.

& enfin celle de Méléagre. Voila ce qui formoit la fameuse Phalange Macédonienne , composée ici , comme on voit , de six corps distingués , ou de six brigades. D'habiles Généraux étoient à la tête de ces Corps différens , mais Alexandre en étoit toujours le premier Général , & en régloit toutes les opérations. La cavalerie fut placée sur les deux ailes : les Macédoniens avec les Thessaliens à la droite , ceux du Péloponnèse & les autres Alliés à la gauche. Cratère commandoit toute l'infanterie de l'aile gauche , & Parménion l'aile toute entière. Alexandre s'étoit réservé le commandement de la droite. Il avoit recommandé à Parménion de se tenir le plus près qu'il pourroit de la mer , pour se mettre hors d'état d'être envelopé par les Barbares ; & à Nicanor au contraire , de se tenir assez éloigné des montagnes , pour n'être point à portée des traits de ceux qui s'en feroient saisis. Il couvrit la cavalerie de son aile droite des coureurs de Protomaque , & des Péoniens ; & son infanterie , des archers d'Antiochus. Il réserva les * Agriens commandés par

* Agria étoit une ville | mont Rhodope.
entre le mont Hoemus & le

Attale , qui étoient fort estimés , & quelques troupes nouvellement arrivées de Grèce , pour les opposer à celles que Darius avoit posées sur les montagnes.

Pour l'armée de Darius , voici quelle étoit sa disposition. Aiant eu avis qu'Alexandre marchoit à lui en bataille , il fit passer la rivière de Pinare à trente mille chevaux , & à vingt mille hommes de traits , afin de pouvoir ranger commodément ses troupes en deça. Il plaça au centre , les trente mille Grecs qu'il avoit à sa solde , qui étoient sans contredit la fleur & la force de son armée , & qui ne le cédoient en rien pour le courage à la Phalange Macédonienne ; & trente mille Cardaques sur leur droite , avec autant sur leur gauche , le lieu n'en pouvant pas tenir davantage. Ils étoient tous pesamment armés. Le reste de l'infanterie , distingué par nations , étoit placé derrière la première ligne. Il seroit à souhaiter qu'Arrien eût marqué combien ces deux lignes avoient chacune de profondeur. Elle devoit être extraordinaire dans un terrain tel que celui de ce défilé ; sur tout par rapport au grand nombre des troupes.

Perfanes. Sur la montagne qui étoit à la gauche contre l'aile droite d'Alexandre, Darius plaça vingt mille hommes, disposés de telle sorte, qu'à la faveur des sinuosités de la montagne, les uns étoient derrière l'armée d'Alexandre, & les autres l'avoient en tête.

Darius, après avoir rangé son armée, fit repasser la rivière à sa cavalerie, & en envia la plus grande partie vers la mer contre Parménion, parce que c'étoit le lieu où elle pouvoit le mieux combattre; & jeta le reste sur la gauche, du côté de la montagne. Mais, comme il vit qu'elle seroit inutile de ce côté-là, à cause que le lieu étoit trop étroit, il en fit repasser encore une grande partie sur la droite. Pour lui, il se plaça au centre de son armée, selon la coutume des Rois de Perse.

Alexandre, voyant presque toute la cavalerie de l'ennemi contre son aile gauche, où il n'y avoit que celle du Péloponnésé, & celle de quelques autres Alliés, y envia en diligence la cavalerie Thessalienne, & la fit passer derrière ses bataillons pour n'être point aperçue des Barbares. A la même gau-

che il plaça devant son infanterie les archers de Crète, & les Thraces de

** C'étoit un roi de Thrace.* Sitalce, qui étoient couverts par la cavalerie. Les étrangers à la solde étoient derrière tous les autres.

Comme il s'aperçut que son aile droite n'avoit pas tant de front que la gauche des Perses, laquelle auroit pu l'envelopper, & la prendre en flanc, il tira du centre de son armée deux Régimens d'infanterie qu'il y envoya, avec ordre de passer par derrière pour ne point attirer l'attention des ennemis. Il renforça aussi cette aile des troupes qu'il avoit opposées aux Barbares de la montagne. Car comme il vit qu'ils ne descendoient point, il les fit attaquer par les Agriens & quelques archers, & les chassa vers le sommet; de sorte qu'il se contenta de laisser là trois cens chevaux pour les contenir, & envoya le reste, comme j'ai dit, pour fortifier son aile droite, qu'il étendit par ce moien au dela de celle des Perses.

Les deux armées étant ainsi rangées en bataille, Alexandre marchoit lentement pour laisser reprendre haleine à ses troupes, de sorte que l'on crut que l'on ne se battoit que fort tard.

Car Darius contenoit les siennes au deça de la rivière , pour ne point perdre l'avantage de son poste ; & il fit même palissader les endroits de la rive qui n'étoient point assez escarpés, ce qui fit croire aux Macédoniens qu'il craignoit déjà d'être battu. Quand les armées furent en présence , Alexandre passant à cheval le long des rangs , appelloit par leurs noms les Principaux Officiers tant des Macédoniens que des étrangers , & exhortoit les troupes à bien faire , leur parlant à chacune selon le génie & l'humeur de leur nation. Aux Macédoniens , » il » représentoit les anciennes batailles » qu'ils avoient gagnées en Europe , » la gloire encore récente de la jour- » née du Granique , le grand nom- » bre de villes & de provinces qu'ils » avoient laissées derrière eux , après » les avoir soumises à leur obéissance. » Il ajoutoit qu'une seule victoire al- » loit les rendre maîtres de l'empire » des Perses , & que les dépouilles de » l'orient seroient le prix de leur valeur » & de leurs fatigues. Il animoit les » Grecs , par le souvenir de tous les » maux que les Perses , ennemis irré- » conciliables de la Grèce , lui avoient

» fait souffrir ; & leur remettoit de-
» vant les yeux les fameuses journées
» de Marathon , des Thermopyles ,
» de Salamine , de Platée , & tant
» d'autres , qui leur avoient acquis
» une gloire immortelle. » Aux Illy-
riens & aux Thraces , peuples accou-
tumés à vivre de rapines , « il mon-
» troit l'armée des ennemis , toute
» éclatante d'or & de pourpre , &
» moins chargée d'armes que de bu-
» tin. Qu'ils allaissent donc , eux qui
» étoient des hommes , ravir tous ces
» ornemens à ces femmes , & qu'ils
» fissent un échange de leurs monta-
» gnes toujours couvertes de neiges &
» de frimats , avec les belles plaines &
» les riches campagnes de la Perse. »
Il s'éleva alors un cri de toute l'armée ,
qui demandoit qu'on ne tardât plus à
la mener au combat.

Alexandre s'étoit avancé d'abord au
petit pas , pour ne point rompre ses
rangs , ni le front de sa phalange , &
faisoit des altes de tems en tems. Mais
quand il fut à la portée du trait , il
ordonna à toute sa droite de se jeter
avec impétuosité dans la rivière , pour
étonner les Barbares , & pour en venir
plutôt aux mains , & avoir moins de

traits à essuier ; ce qui lui réussit. L'action fut des plus rudes & des plus opiniâtres. Etant forcés de combattre de près , ils mirent tous l'épée à la main , & alors il se fit un grand carnage. Car on se battoit corps à corps , & l'on se portoit la pointe de l'épée contre le visage les uns des autres. Alexandre , faisant devoir de soldat , & de Capitaine , ne cherchoit rien tant que la gloire de tuer de sa main Darius , qui monté sur un haut char paroïssoit à la vûe de tous ; puissant objet pour animer , & les siens à le défendre , & les ennemis à l'attaquer. La mêlée devint encore plus furieuse & plus meurtrière qu'auparavant. Grand nombre de Seigneurs Persans furent tués. Il se fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Oxathrès , frere de Darius , voyant qu'Alexandre pressoit vivement ce Prince , se jeta devant son chariot avec la cavalerie qu'il commandoit , & se distingua parmi tous les autres. Les chevaux qui traînoient le chariot de Darius , étant tout percés de coups , commencèrent à se cabrer , & à secouer le joug avec tant de violence , qu'ils alloient renverser le Prince , lorsque craignant

de tomber vif en la puiffance des ennemis , il fe jetta en bas , & monta fur un autre char. Alors tous les autres fe mirent a fuir , & jettant bas leurs armes , fe fauvérent comme ils purent. Alexandre avoit été bleffé légèrement à la cuiffe , mais fa bleffure n'eut point de fuite.

Pendant qu'une partie de l'infanterie Macédonienne de la droite pouffoit ainfi fon avantage contre les Perfes , le refte , qui avoit à combattre contre les Grecs , trouva plus de réfiftance. Ceux-ci remarquant que cette infanterie n'étoit plus couverte par la droite de l'armée d'Alexandre qui pourfuivoit l'ennemi , vinrent l'attaquer en flanc. Le combat fut fanglant , & la victoire demeura longtemps douteufe. Les Grecs tâchoient de repouffer les Macédoniens dans la rivière , & de réparer le defordre de leur gauche : les Macédoniens auffi faisoient tous leurs efforts pour conserver l'avantage qu'Alexandre venoit de remporter , & pour maintenir l'honneur de la Phalange Macédonienne , eftimée jufqu'alors invincible. D'ailleurs , il y avoit une jalousie perpétuelle entre ces deux nations ,

Grecs & Macédoniens , qui animoit extrêmement leur courage , & qui rendoit de part & d'autre la résistance opiniâtre. Ptolémée , fils de Séleucus , y mourut du côté d'Alexandre , & avec lui six vingts autres des plus signalés.

Cependant l'aile droite , victorieuse sous la conduite du Prince , après avoir défait tout ce qui étoit devant elle , se replia sur sa gauche contre les Grecs qui en étoient aux mains avec le reste de la phalange Macédonienne , & la pouissoient vivement ; & les aiant chargés en flanc , elle les mit en déroute.

Dès le commencement du combat , la cavalerie Persanne qui étoit à l'aile droite , sans attendre qu'on la vînt attaquer , avoit passé la rivière , & étoit allée fondre sur celle de Thessalie qui lui étoit opposée , dont elle enfonça plusieurs escadrons. Le reste , pour éviter l'impétuosité de ce premier choc , & engager les ennemis à se rompre , fit mine de se retirer avec une fraïeur apparente , comme s'ils eussent été épouvantés du nombre supérieur des ennemis. Les Perses , pleins d'audace & de confiance , &

marchant la plupart sans ordre & sans précaution comme à une victoire certaine , ne songent qu'à les poursuivre. Alors les Theffaliens les voiant en desordre , firent tout d'un coup volte face , & recommencèrent le combat avec une nouvelle ardeur. Les Perses , de leur côté , se défendirent avec courage , jusqu'à ce qu'ils virent Darius en fuite , & les Grecs taillés en pièces par la phalange.

La défaite de la cavalerie Persanne acheva la déroute de l'armée. Les chevaux Persans eurent beaucoup à souffrir dans la retraite , à cause de la pesanteur des armes des cavaliers ; outre que se retirant en desordre , & venant à passer en foule par des défilés , ils s'écrasient les uns les autres , & étoient plus incommodés de leurs gens que de leurs ennemis. D'ailleurs la cavalerie Theffalienne les poursuivoit vivement de sorte qu'ils ne furent pas moins maltraités que l'infanterie , & qu'il n'en resta pas moins sur la place.

Pour Darius , comme nous l'avons déjà dit , aussitôt qu'il avoit vu son aile gauche rompue , il s'étoit enfui des premiers sur son char. Mais lorsqu'il

fut parvenu en des lieux raboteux & inégaux, il monta à cheval, quittant son arc, son bouclier, & son manteau roial. Alexandre ne songea à le poursuivre, qu'après qu'il eût vû sa Phalange victorieuse des Grecs, & la cavalerie Persanne mise en fuite, ce qui donna beaucoup d'avance au Prince fugitif.

Des Grecs que Darius tenoit à sa solde, soutenus par leurs Officiers qui étoient fort braves, se retirèrent, au nombre d'environ huit mille, par les montagnes vers Tripoli de Syrie; & y aiant trouvé à sec les navires qui les avoient amenés de Lesbos, ils en équipèrent ce qu'il leur en falloit, & brûlèrent le reste, afin qu'on ne pût point les poursuivre.

Pour ce qui regarde les Barbares, après avoir montré assez de courage dans les premières attaques, ils lâchèrent honteusement le pié, & ne songeant qu'à se sauver ils prirent des routes différentes. Les uns suivirent le chemin qui mène droit en Perse: les autres gagnèrent les bois & les montagnes écartées, un petit nombre retournèrent dans leur camp. L'ennemi vainqueur s'en étoit déjà rendu

maître, & l'avoit saccagé. La mere de Darius, nommée Syfigambis, & sa femme, qui étoit aussi sa sœur, y étoient restées avec deux filles du Roi, & un fils encore enfant, & quelques Dames de Perse. Car les autres avoient été menées à Damas, avec une partie de l'argent de Darius, & tout ce qui ne servoit qu'au luxe & à la magnificence de sa Cour. Il ne se trouva dans *Neuf millions.* son camp que trois mille talens : le reste tomba ensuite entre les mains de Parménion, à la prise de Damas.

Alexandre, las de poursuivre Darius, voiant que la nuit approchoit, & qu'il ne le pouvoit atteindre, retourna au camp des ennemis, que ses gens venoient de piller. Telle fut l'issue de cette mémorable bataille, qui se donna la quatrième année du règne d'Alexandre. Les * Perses, soit dans le combat, soit dans la fuite, y perdirent un grand nombre de leurs troupes, tant de pié que de cheval. Du côté d'Alexandre, la perte fut très médiocre,

* *Quinte-Curce & Arrien font monter la perte des Perses à cent mille hommes de pié, & à dix mille chevaux. Et Quinte-Curce ne fait mourir du côté d'Alexandre que cent cinquante cavaliers, & trois cents fantassins : ce qui paroît peu vraisemblable.*

Le soir même, il fit aux Grands de la Cour & aux principaux Officiers un festin, où sa blessure qui n'avoit fait qu'effleurer la peau, ne l'empêcha pas d'assister. Mais ils ne furent pas plutôt à table, qu'ils entendirent dans la tente prochaine un grand bruit, mêlé de gémissemens, qui effraierent toute la compagnie ; de sorte que ceux même qui étoient en garde devant le logis du Roi, coururent aux armes, appréhendant une émeute. Ce tumulte venoit de la mere & de la femme de Darius, & des autres Dames captives, qui croiant ce Prince mort, le pleuroient, à la façon des Barbares, avec des cris & des heurlemens épouvantables : Un Eunuque, qui avoit vû le manteau du Roi entre les mains d'un soldat, jugeant qu'il le lui avoit pris après l'avoir tué, leur avoit porté cette fausse nouvelle.

On dit qu'Alexandre, informé du sujet qui avoit causé cette fausse alarme, ne put retenir ses larmes en considérant l'infortune de Darius, & le bon naturel de ces Princesses, uniquement attentives & sensibles à son malheur. Il envoya Léonatus, l'un des principaux de sa Cour, pour les

assurer que celui qu'elles pleuroient
 comme mort, étoit plein de vie. Léonatus
 ayant pris quelques soldats avec
 lui, vint au pavillon des Princesses,
 & leur fit dire qu'il étoit là de la part
 du Roi. Mais ceux qui se trouvèrent
 à l'entrée, voiant des hommes armés,
 crurent que c'étoit fait de leurs Maî-
 tresses, & coururent dans la tente,
 criant que leur dernière heure étoit
 venue, & qu'on avoit envoie des gens
 pour les faire mourir : de sorte que
 ces Princesses, ne sachant à quoi se
 résoudre, ne faisoient point de ré-
 ponse, mais attendoient en silence
 l'ordre du Vainqueur. Enfin Léona-
 tus, après avoir lontems attendu, &
 voiant que personne ne paroissoit,
 laissa ses soldats à la porte, & entra
 dans la tente : ce qui les effraia encore
 davantage, sur ce qu'il étoit ainsi en-
 tré sans que personne l'eût introduit.
 Elles se jettèrent donc à ses piés, &
 le prièrent, qu'avant qu'on les fît
 » mourir, il leur fût permis d'ense-
 » velir le corps de Darius à la maniè-
 » re de leur pays ; & qu'après avoir
 » rendu ce dernier devoir à leur Roi,
 » elles mourroient contentes. » Léonatus leur répondit, « que Darius
 » étoit

» étoit vivant ; & que loin qu'on leur
 » voulût faire aucun déplaisir , elles se-
 » roient traitées en Reines , avec tout
 » l'éclat de leur première fortune. »
 Alors Syfigambis , commençant à re-
 prendre courage , souffrit que Léona-
 tus lui aidât à se relever.

Le lendemain Alexandre , après
 avoir visité les blessés , fit rendre aux
 morts les derniers honneurs en présen-
 ce de toute l'armée rangée en bataille
 dans son plus superbe appareil. Il en
 usa de même à l'égard des plus quali-
 fiés d'entre les Perses , & permit à la
 mere de Darius de faire aussi ensevelir
 ceux qu'il lui plairoit suivant la coutu-
 me & les cérémonies de son pays. Cet-
 te sage Princesse n'usa de cette permis-
 sion qu'à l'égard de quelques-uns de
 ses plus proches , & ce fut encore avec
 une réserve & une modestie qu'elle
 croioit convenir à son état présent. Le
 Roi témoigna sa joie & sa reconnois-
 sance à toute l'armée , & sur-tout aux
 principaux Officiers , dont il fit valoir
 les belles actions , tant celles dont il
 avoit été témoin par lui-même , que
 celles qu'on lui avoit rapportées ; & il
 fit des largesses à tous selon leur mérite
 & leur rang.

Après qu'Alexandre se fut acquitté de tous ces devoirs , véritablement dignes d'un grand Roi , il envoya avertir les Reines qu'il alloit les visiter ; & ayant fait retirer toute sa suite , il entra seul dans la tente avec Ephestion. C'étoit son Favori , & comme ils avoient été élevés ensemble , le Roi lui faisoit part de tous ses secrets , & ^a personne n'osoit lui parler si librement que lui : mais il usoit de cette liberté avec tant de discrétion & de réserve , qu'il paroissoit le faire moins par inclination & par goût , que pour obéir au Roi qui le vouloit ainsi. Ils étoient de même âge , mais Ephestion avoit sur lui l'avantage de la taille ; de sorte que les Reines le prirent pour le Roi , & lui rendirent leurs respects. Quelques Eunuques d'entre les captifs leur montrant qui étoit Alexandre ; Syfigambis se jeta à ses piés , & lui demanda pardon , s'excusant sur ce qu'elles ne l'avoient jamais vû. Le Roi la relevant , lui dit : *Non , ma Mere , vous ne vous êtes point trompée :*

^a Libertatis quoque in
admonendo eo non alius
jus habebat : quod tamen
ita usurpabat , ut magis

à Rege permissum , quam
vindictum ab eo videretur.
Q. Curt.

car celui-ci est aussi Alexandre. Belle ^a parole , & qui fait beaucoup d'honneur à l'un & à l'autre ! Si Alexandre eût toujours pensé & agi de la sorte , il auroit véritablement mérité le surnom de Grand : mais ^b la fortune ne s'étoit pas encore saisie de son esprit. Il en porta les commencemens avec modération & sagesse : mais à la fin elle devint plus forte que lui , & il ne put lui résister.

Syfigambis , pénétrée de toutes ces marques de bonté , ne put s'empêcher de lui en marquer sa reconnoissance. « Grand Prince , lui dit-elle ,
 » quelles actions de graces puis-je
 » vous rendre , qui répondent à votre
 » générosité ? Vous m'appellez
 » votre Mere , & m'honorez encore
 » du nom de Reine : & moi je confesse
 » que je suis votre captive. Je
 » sai & ce que j'ai été , & ce que je
 » suis. Je comprends toute l'étendue
 » de ma grandeur passée , & je me

^a Odonum inclitæ vocis , danti pariter atque accipienti speciosum !
Val. Max. lib. 4. cap. 7.

^b Sed nondum fortuna se animo ejus infuderat. Itaque orientem eam moderatè & prudenter tulit :

ad ultimum magnitudinem ejus non cepit. *Q. Curt.*

^c Et præteritæ fortunæ fastigium capio , & præsentis jugum pati possum. *Q. Curt.*

» sens en état de porter tout le poids
 » de ma fortune présente. Mais il est
 » de l'intérêt de votre gloire , que
 » pouvant tout sur nous , vous ne
 » nous fassiez sentir ce pouvoir que
 » par votre clémence , & non par de
 » mauvais traitemens. »

Le Roi , après avoir rassuré les Princesses , prit le fils de Darius entre ses bras. Ce petit enfant , sans s'étonner , l'embrassa , de sorte qu'Alexandre , touché de son assurance , & se tournant vers Ephestion , lui dit : *Que je souhaiterois que Darius eût en quelque chose de ce bon naturel !*

Il est certain que dans ces premières années il se gouverna de telle sorte , qu'il surpassa en bonté tous les Rois qui avoient été avant lui , & se montra supérieur à une passion qui domte & entraîne les plus forts. La femme de Darius étoit la plus belle Princesse du monde , comme Darius étoit le plus beau de tous les Princes , & de la taille la plus grande & la plus majestueuse ; & les Princesses leurs filles leur ressembloient. Elles furent , dit Plutarque , dans le camp d'Alexandre , non comme dans un camp ennemi , mais comme dans un saint temple ,

& comme dans un lieu sacré destiné à être l'asyle de la pudeur & de la modestie , où toutes ces Princesses vivoient retirées sans être vûes de personne , & sans que qui que ce fût osât approcher de leurs appartemens.

Il paroît même qu'après la première visite dont j'ai parlé , qui étoit une visite de devoir & de cérémonie , Alexandre , pour ne point exposer sa foiblesse , s'imposa la loi de ne plus voir la femme de Darius. C'est lui-même qui nous apprend cette mémorable circonstance de sa vie dans une lettre qu'il écrivit à Parménion , pour lui ordonner de faire punir de mort des Macédoniens , qui avoient fait violence à quelques femmes de soldats étrangers. Dans cette lettre on lisoit ces propres paroles : *Car , pour moi , on ne trouvera pas que j'aie seulement vu ni voulu voir la femme de Darius , ni même que j'aie souffert que l'on parlât de sa beauté devant moi.* Il faut se souvenir qu'Alexandre étoit jeune , vainqueur , & libre , c'est-à-dire qu'il n'étoit point encore engagé dans les liens du mariage , comme on l'a remarqué du premier Scipion dans une pareille conjoncture. *Et juvenis , & cælebs , & victor.*

Plut. in Alex.

*Val. Max.
lib. 4. cap. 20*

Enfin , il en usa avec tant d'humanité à l'égard de ces Princesses , qu'à leur captivité près elles ne pouvoient s'apercevoir de leur infortune ; & de tous les avantages qu'elles avoient auparavant , rien ne leur manqua avec lui que la confiance , qu'on ne sauroit prendre en son ennemi , quelque bon traitement qu'on en reçoive.

§. VI.

Alexandre vainqueur passe en Syrie. Les trésors renfermés à Damas lui sont livrés. Darius lui écrit une lettre pleine de fierté : il y répond de même. La ville de Sidon lui ouvre ses portes : Abdolonyme est placé malgré lui sur le trône. Alexandre met le siège devant Tyr , qui est prise d'assaut après sept mois d'une vigoureuse résistance. Accomplissement de différentes prophéties sur Tyr.

AN. M. 3672. ALEXANDRE prit le chemin de la
 Av. J. C. 332. Syrie , après avoir consacré trois au-
 Diod. lib. 17. tels sur la rivière de Pinare , l'un à
 p. 517. 518. Jupiter , l'autre à Hercule , & le troi-
 Arrian. lib. sième à Minerve , comme autant de
 2. p. 83. 86. monumens de sa victoire. Il avoit en-
 Plut. in A. voié Parménion à Damas , où étoit le
 lex. pag. 678. trésor de Darius. Le Gouverneur de
 2. Chr. lib. 3. cap. 13. &
 lib. 4. cap. 1. Justin. lib.
 11. cap. 10.

la place , trahissant son Maître de qui il n'espéroit plus rien , écrivit à Alexandre qu'il étoit prêt de lui remettre entre les mains tout l'argent & tous les meubles de Darius. Mais voulant couvrir sa trahison d'un spécieux prétexte , il feignit de ne se tenir pas assuré dans la place , fit charger dès le point du jour sur des porte-faix tout l'argent , avec ce qu'il y avoit de plus précieux dans la ville , & se mit en fuite avec ses richesses , en apparence pour les sauver , mais en effet pour les livrer à l'ennemi , comme il en étoit convenu avec Parménion , qui avoit ouvert la lettre écrite au Roi. A la première vue des troupes que conduisoit ce Général , ceux qui portoient ces fardeaux prenant l'épouvante , les jettèrent , & se mirent à fuir , aussi bien que les soldats qui les escorteient , & le Gouverneur même , qui parut plus effraié que tous les autres. On voioit des richesses immenses éparfes çà & là dans la campagne ; tout l'or & l'argent destiné pour le paiement d'une si grande armée ; les superbes équipages de tant de grands Seigneurs & de tant de Dames ; les vases d'or , les freins d'or , les tentes

magnifiques, les chariots abandonnés de leurs conducteurs. En un mot tout ce que la longue prospérité & l'épargne de tant de Rois avoient amassé depuis plusieurs siècles, étoit abandonné au Vainqueur.

Mais ce qu'il y avoit de plus touchant dans ce désastre, étoit de voir les femmes des Satrapes & des grands Seigneurs de Perse, dont la plupart traînoient leurs petits enfans par la main, d'autant plus dignes de compassion, qu'ils sentoient moins leur malheur. De ce nombre étoient trois jeunes Princesses, filles d'Ochus qui avoit régné avant Darius : la veuve du même Ochus, la fille d'Oxathrès frere de Darius, la femme d'Artabaze le plus grand Seigneur de la Cour, & son fils Ilionée. On y prit encore la femme & le fils de Pharnabaze, que le Roi avoit fait Amiral de toutes les côtes, trois filles de Mentor, la femme & le fils de Memnon ce grand Capitaine : & à peine y eut-il une maison illustre dans toute la Perse, qui n'eût part à cette calamité.

On trouva aussi à Damas les Ambassadeurs des villes Grecques, surtout de Lacédémone & d'Athènes, qui

Darius avoit cru mettre dans un asyle assuré , en les confiant à la bonne foi de ce traître.

Outre l'argent monnoié , & l'argent mis en œuvre , qui montoient à des sommes immenses , il y fut pris jusqu'à trente mille personnes , & sept mille bêtes chargées de bagage. Parménion , dans la lettre qu'il écrivit à Alexandre , marque qu'il avoit trouvé à Damas trois cens vingt-neuf concubines de Darius , qui savoient toutes la musique en perfection , & une grande multitude d'Officiers chargés de différens soins qui regardent la table & les repas , pour faire des couronnes , préparer des parfums & des essences , apprêter les viandes & les mets , travailler à la pâtisserie , gouverner les celliers & dispenser le vin , & pour d'autres ministères pareils. Le nombre de ces Officiers montoit à quatre cens quatre-vingts douze. Digne cortège d'un Roi qui court à sa perte !

Darius , qui s'étoit vû , peu d'heures auparavant , une si nombreuse & si florissante armée , & qui étoit venu à la bataille élevé sur un char , plutôt en appareil de triomphe qu'en équipage de guerre , s'ensuioit à tra-

vers les campagnes , couvertes auparavant du nombre infini de ses troupes , mais qui n'avoient plus que la face d'un desert & d'une vaste solitude. Ce misérable Prince courut toute la nuit avec peu de suite : car tous n'avoient pas pris la même route , & la plupart de ceux qui l'accompagnoient n'avoient pu le suivre , parce qu'il changeoit souvent de chevaux. Enfin il arriva à * Soque , où il ramassa les débris de son armée qui ne montoient qu'à quatre mille hommes , tant Perses , qu'étrangers : & de là il gagna Thapsaque en diligence , pour mettre l'Euphrate entre Alexandre & lui.

Cependant , Parménion aiant fait entrer tout le butin dans Damas , le Roi lui commanda d'en avoir soin , & de garder aussi les prisonniers. La plupart des villes de Syrie se rendirent aux premières approches du Vainqueur. Lorsqu'il étoit à Marathe , il reçut une lettre de Darius , où il prenoit le titre de Roi , sans le donner à Alexandre. Il le sommoit plutôt qu'il ne le prioit , » de recevoir autant

* Cette ville étoit à deux } la bataille s'étoit donnée.
trois journées du lieu où }

» d'argent qu'il voudroit , à condition
 » qu'il lui rendroit sa mere , sa fem-
 » me , & ses enfans. Que pour ce qui
 » étoit de l'Empire , il ne tiendrait
 » qu'à lui de vuider le différent dans
 » une action général où l'on se battit
 » à forces égales. Mais que , s'il étoit
 » encore capable de recevoir des avis ,
 » il lui conseilloit de se contenter du
 » royaume de ses ancêtres , sans en-
 » vahir celui d'autrui : qu'à l'avenir
 » ils vécussent en bons amis & en
 » fidèles alliés. Qu'il étoit prêt à lui
 » en donner sa foi , & à recevoir la
 » sienne.

Cette lettre , pleine d'une fierté &
 d'une hauteur si mal placée , choqua
 extrêmement Alexandre. Il lui ré-
 pondit en ces termes : » Le Roi Ale-
 » xandre à Darius. Cet ancien Darius ,
 » dont vous avez pris le nom , ruina
 » autrefois de fond en comble les
 » Grecs qui tiennent la côte de l'Hel-
 » lespont , & les Ioniens nos ancien-
 » nes colonies. Depuis , aiant traver-
 » sé la mer avec une puissante armée ,
 » il porta la guerre jusques dans le
 » sein de la Macédoine & de la Grèce.
 » Après lui , Xerxès descendit encore
 » avec une multitude effroyable de

» Barbares pour nous combattre ; &
 » aiant été vaincu en une bataille na-
 » vale , laissa , en se retirant , Mardo-
 » nius en Grèce , pour saccager nos
 » villes , & désoler nos campagnes.
 » Mais qui ne fait que Philippe mon
 » pere a été assassiné par ceux que les
 » vôtres ont subornés sous de grandes
 » espérances ? Car, vous autres Perses ,
 » vous entreprenez des guerres im-
 » pies ; & aiant les armes à la main ,
 » vous mettez la tête de vos ennemis
 » à prix. Et vous-même tout récem-
 » ment , quoique suivi d'une grande
 » armée , vous avez promis mille ta-
 » lens à quiconque me tueroit. Je ne
 » fais donc que me défendre , &
 » ne suis point l'agresseur. Aussi les
 » dieux , qui sont pour la bonne cau-
 » se , ont favorisé mes armes ; & à l'ai-
 » de de leur protection j'ai réduit une
 » grande partie de l'Asie sous mon
 » obéissance , & vous ai défait vous-
 » même en bataille rangée. Au reste ,
 » quoique je ne vous dusse rien accor-
 » der de tout ce que vous me deman-
 » dez , parce que vous ne m'avez pas
 » fait bonne guerre ; néanmoins , si
 » vous venez vous présenter à moi
 » comme suppliant , je vous donne

« ma parole que je vous rendrai sans
 « rançon votre mere, votre femme ,
 « & vos enfans. Je veux vous mon- Et vincere ;
& consulere
victis scio.
 « trer que je sai vaincre , & obliger
 « les vaincus. Que si vous craignez
 « de vous mettre entre mes mains ,
 « je vous donnerai ma foi que vous
 « pourrez venir en assurance. Mais
 « souvenez-vous une autre fois quand
 « vous m'écrirez , que vous écrivez ,
 « non-seulement à un Roi , mais à
 « votre Roi. » Therfippe fut chargé
 de cette lettre.

Alexandre , passant de là dans la
 Phénicie , reçut la ville de Biblos
 dans son obéissance. Tout se rendoit
 à son approche , mais personne ne le
 fit avec plus de plaisir que les Sido-
 niens. On a vû comment , dix-huit
 ans auparavant , Ochus avoit détruit
 leur ville , & fait périr tous ses habi-
 tans. Quand il fut retourné en Perse ,
 ceux qui à cause de leur trafic , ou par
 quelque autre hazard , s'étoient trou-
 vés absens , & avoient échapé au mas-
 sacre , y retournèrent , & rebâtirent
 la ville. Mais ils avoient conservé tant
 d'horreur pour les Perses depuis cette
 barbarie , qu'ils furent ravis de trou-
 ver cette occasion de secouer leur

joug : auffi furent-ils les premiers de ces pays-là qui envoïerent faire leurs foumiffions au Vainqueur malgré Straton leur Roi , qui s'étoit déclaré pour Darius. Alexandre lui ôta la couronne , & permit à Epheftion de mettre en fa place celui des Sidoniens qu'il jugeroit le plus digne d'une fi haute fortune.

Ce Favori étoit logé chez deux jeunes freres des plus confidérables du pays , auxquels il offrit le fceptre : mais ils le refusèrent , apportant pour raifon de leur refus , que par les loix de l'Etat nul ne pouvoit monter fur le trône , qu'il ne fût du fang roial. Epheftion , admirant cette grandeur d'ame , qui méprifoit ce que les autres cherchent par le fer & par le feu : Continuez , leur dit-il , » de penfer » ainfi , vous qui les premiers avez » compris combien il eft plus glorieux » de refuser un roiaume , que de le » pofféder. Mais , au moins , donnez- » moi quelqu'un de la race roiale , qui » fe fouvienne , quand il fera Roi , » que vous lui avez mis la couronne » fur la tête. « Ces deux freres voiant que plufieurs , dévorés d'ambition , afpiroient à ce haut rang , & que ;

pour y parvenir , ils faisoient servilement la cour aux Favoris d'Alexandre , déclarèrent qu'ils ne connoissoient personne plus digne du diadème , qu'un certain Abdolonyme , descendu , quoi que de loin , de la tige roiale , mais si pauvre qu'il étoit contraint , pour vivre , de cultiver par un travail journalier un jardin hors de la ville. Sa probité l'avoit réduit , comme beaucoup d'autres , à cette pauvreté. Uniquement occupé de son travail , il n'entendoit point le bruit des armes qui avoit ébranlé toute l'Asie.

Les deux freres aussitôt , l'étant allé chercher avec les habits roiaux , le trouvent qui arrachoit les mauvaises herbes de son jardin. Ils le saluent Roi ; & l'un deux portant la parole :
 » Il s'agit , lui dit-il , de changer ces
 » vieux haillons avec l'habit que je
 » vous apporte. Quittez cet extérieur
 » vil & bas dans lequel vous avez
 » vieilli : ^a prenez un cœur de Roi :

a Cape Regis animum ,
 & in eam fortunam , qua
 dignus es , istam conti-
 nentiam perfer. Et , cum
 in regali folio residebis ,
 vitæ necisque omnium

civium dominus , cave
 obliviscaris hujus status
 in quo accipis regnum ,
 imò hercule , propter
 quem. Q. CURT.

» mais portez & conservez sur le trône
» ne cette vertu qui vous en a rendu
» digne. Et quand vous y ferez mon-
» té , devenu le souverain arbitre de
» la vie & de la mort de tous vos ci-
» toiens , gardez-vous bien d'oublier
» l'état dans lequel , ou plutôt pour le-
» quel vous avez été choisi. » Il sem-
bloit à Abdolonyme , que c'étoit un
songe , & ne comprenant rien à tous
ces discours , il leur demandoit s'ils
n'avoient pas honte de se moquer
ainsi de lui. Mais comme il tar-
doit trop à leur gré , ils le nettoient eux-
mêmes , & lui jettent sur les épaules
une robe de pourpre toute brillante
d'or ; & après lui avoir fait mille ser-
mens qu'ils ne se mocquoient point ,
ils le conduisent au palais.

La renommée incontinent porta
cette nouvelle dans toute la ville. Le
plus grand nombre en fut ravi de
joie : quelques-uns en murmurèrent ,
principalement les riches , qui , pleins
de mépris pour la bassesse de sa for-
tune précédente & pour sa pauvreté ,
ne purent s'empêcher d'en marquer
leur mécontentement dans la Cour du
Prince. Alexandre commanda qu'on
le fit venir ; & , après l'avoir long-temps

« considéré , il lui dit : » ^a Ton air ne
 « dément point ce qu'on dit de ton
 « origine. Mais je voudrois bien sa-
 « voir avec quelle patience tu as por-
 « té ta misère. Plaise aux dieux , ré-
 « pondit-il , que je puisse porter cette
 « Couronne avec autant de force.
 « Ces bras ont fourni à tous mes de-
 « sirs , & tandis que je n'ai rien eu ,
 « rien ne m'a manqué. » Cette ré-
 ponse fit concevoir au Roi une grande
 opinion de sa vertu , de sorte qu'il
 lui fit donner , non-seulement les pré-
 cieux meubles de Straton , mais plu-
 sieurs autres choses du butin fait sur
 les Perses ; & de plus , il ajouta à son
 Etat une des contrées voisines.

LA SYRIE & la Phénicie étoient Diod. lib. 17.
p. 518-525.
 déjà au pouvoir des Macédoniens , Arrian. lib.
2. p. 87-100.
 excepté la seule ville de Tyr. Ce n'é- Plut. in A-
lex. pag. 678.
et 667.
 toit point sans raison que cette ville
 s'appelloit la Reine de la mer , qui
 lui apportoit en effet le tribut de tous Q. Curt. lib.
4. cap. 2. 3. 4.
 les peuples de la terre. Elle se van- Justin. l. 12.
cap. 12.

^a Corporis , inquit ,
 habitus , famæ generis
 non repugnat : Sed libet
 scire , inopiam qua pa-
 tientia tuleris. Tum ille :
 Utinam , inquit , eodem
 animo regnum * pati pos-
 sim ! Hæc manus suffecerit

desiderio meo. Nihil ha-
 benti , nihil defuit. Q.
 Curt. ^b La pensée est belle
 & juste. Il regarde la
 roiauté comme un poids ,
 plus difficile à porter que la
 pauvreté : regnum pati.

d'avoir la première inventé la navigation , & enseigné aux hommes l'art d'affronter les vagues & les tempêtes par le secours d'un frêle vaisseau. L'heureuse situation de Tyr , la commodité & l'étendue de ses ports ; le caractère de ses habitans , industrieux , laborieux , patiens , & pleins d'honnêteté pour les étrangers , y attiroient les Marchands de toutes les parties du monde ; de sorte qu'on pouvoit la regarder , non pas tant comme une ville qui appartînt à un peuple particulier , que comme la ville commune de tous les peuples , & le centre de leur commerce.

Quand Alexandre en approcha , les Tyriens lui envoièrent une ambassade avec des présens pour lui , & des rafraîchissemens pour son armée. Ils vouloient bien l'avoir pour ami , mais non pour maître : de sorte que quand il témoigna vouloir entrer dans leur ville pour y offrir un sacrifice à Hercule qui en étoit le dieu tutélaire , on lui en refusa l'entrée. Ce Conquérant , après tant de victoires , avoit le cœur trop haut , pour souffrir un pareil affront. Il résolut de les forcer par un siège , & eux de leur côté se disposèrent à se

bien défendre. Le printems approchoit. Tyr étoit alors dans une île de la mer, à un quart de lieue à peu près *Quatre stades* du continent. Elle avoit une forte muraille de cent cinquante piés de haut, que les flots de la mer baignoient : & les Carthaginois, colonie de Tyr, fort puissans, & maîtres de la mer, dont les Ambassadeurs se trouvèrent alors dans cette ville pour y offrir à Hercule, selon la coutume ancienne, un sacrifice annuel, s'étoient engagés de leur envoyer du secours. C'est ce qui les rendoit si fiers. Déterminés à ne se point rendre, ils rangent les machines sur les rempars & sur les tours, arment la Jeunesse, dressent des ateliers pour employer des ouvriers qui étoient en grand nombre dans la ville, de sorte que tout retentissoit du bruit & des préparatifs de la guerre. Ils faisoient aussi forger des mains de fer pour jeter sur les ouvrages des ennemis & les arracher, des crampons, & autres semblables instrumens inventés pour la défense des villes.

Alexandre croioit avoir des raisons essentielles de se rendre maître de Tyr. Il sentoît bien qu'il ne pourroit

ni attaquer aisément l'Egypte , tandis que les Perses seroient maîtres de la mer ; ni poursuivre en sûreté Darius , s'il laissoit derrière lui tant de pays suspect ou ennemi. Il craignoit aussi qu'il ne s'élevât quelque mouvement dans la Grèce , & que ses ennemis , après avoir repris en son absence les villes maritimes de l'Asie Mineure , & grossi leur armée navale , ne portassent la guerre dans son pays , tandis qu'il seroit occupé à poursuivre Darius dans les plaines de Babylone. Ces craintes étoient d'autant mieux fondées , que les Lacédémoniens étoient ouvertement déclarés contre lui , & que les Athéniens demeuroient dans son parti plutôt par crainte que par affection. Mais , s'il venoit à bout de soumettre Tyr , toute la Phénicie étant sous son pouvoir , il ôteroit aux Perses la moitié de leur armée navale , qui étoit composée de la flotte de cette province ; & réduiroit bientôt l'île de Chypre & l'Egypte , qui ne pourroient lui résister , dès qu'il seroit devenu maître de la mer.

D'un autre côté , il semble que , selon toutes les règles de la guerre , Alexandre , après la bataille d'Issus ,

devoit poursuivre vivement Darius, sans lui donner lieu de revenir de la fraïeur où sa défaite l'avoit jettée, & sans lui laisser le tems de mettre sur pié une nouvelle armée ; le succès de cette entreprise, qui paroïssoit immanquable, devant seul le rendre formidable & supérieur à tous ses ennemis. Ajoutez que, s'il venoit à manquer cette place, comme cela paroïssoit assez vraisemblable, il décroïroit lui-même ses armes, perdoit le fruit de ses victoires, & apprenoit à ses ennemis qu'on pouvoit le vaincre. Mais Dieu, qui vouloit par son ministère punir l'orgueil de Tyr, comme la suite le fera connoître, lui ôta toutes ces pensées, & le détermina au siège de cette place, malgré toutes les difficultés qui s'opposoient à un dessein si hazardeux, & malgré toutes les raisons qui devoient le porter à suivre un parti contraire.

Il étoit impossible d'approcher de la ville pour y donner assaut, à moins de faire une chaussée qui allât du continent à l'île : & cette entreprise avoit des difficultés qui paroïssent insurmontables. Le petit bras de mer qui séparoit l'île de la terre ferme ;

étoit exposé au vent du couchant, lequel y excitoit de fréquentes & d'horribles tempêtes, de sorte que la violence des vagues entraînoit en un moment tous les ouvrages, & ruinoit tous les travaux. D'ailleurs la ville étant battue des flots de tous côtés, on ne pouvoit ni y planter des échelles, ni y dresser des batteries que de loin sur des navires, & le mur qui s'avançoit dans la mer par la partie inférieure, empêchoit qu'on ne pût y aborder; outre que les machines qu'ont eût pu mettre sur les galères, n'eussent pas fait grand effet à cause de l'agitation des vagues.

Rien ne fut capable de rebuter ni de vaincre la fermeté du courage d'Alexandre, qui étoit résolu d'emporter cette place à quelque prix que ce fût. Mais, comme le peu qu'il avoit de vaisseaux étoit éloigné, & que le siège d'une si forte ville pouvoit traîner en longueur, & différer pour longtemps ses autres entreprises, il crut devoir tenter d'abord des voies d'acc commodement. Il envoya donc d'abord des Hérauts, pour convier les habitans à la paix. Les Tyriens les tuèrent tous contre le droit des gens,

& les jettèrent du haut des murs dans la mer. Alexandre, outré d'un si sanglant affront, ne délibéra plus, & donna toute son application à construire une digue. Il trouva dans les ruines de la vieille Tyr, qui étoit sur le continent, & qu'on appelloit Palæ-Tyros, des matériaux, qui lui servirent à faire ses jettées : car il en prit toutes les pierres & tous les décombres. Le mont Liban qui n'étoit pas éloigné, si fameux dans l'Ecriture Sainte pour ses cédres, lui fournit le bois pour la charpente & pour le pilotage.

Les soldats se portoient avec ardeur à l'ouvrage, animés par la présence du Prince qui donnoit ordre à tout lui-même, & qui, ^a habile dans l'art de manier & de gagner l'esprit des soldats, excitoit les uns par des louanges, les autres par de légères réprimandes qu'il assaisontoit de bonté, & qu'il accompagnoit de promesses. On avança assez vite d'abord, parce qu'il n'étoit pas difficile d'enfoncer les pieux dans la vase, qui servoit aux pierres de mortier & de ci-

a Haud quaquam rudis | mos. *Q. Corp.*
 praGrandi militares ani. |

ment ; & que l'endroit où l'on travailloit étant encore éloigné de la ville , le travail se continuoît sans interruption. Mais à mesure qu'on s'éloignoit du rivage , la difficulté augmentoit , parce que la mer se trouvoit plus profonde , & que les ouvriers étoient fort incommodés des traits qu'on leur tiroit du haut des murs. Les ennemis , qui étoient maîtres de la mer , s'avancant sur des chaloupes , & rasant de côté & d'autre la digue , empêchoient qu'on ne pût la continuer commodément. Ajoutant l'insulte à leurs attaques , ils crioient aux Macédoniens , « Qu'il
 » faisoit beau voir ces Conquérans si
 » renommés par tout le monde , por-
 » ter des fardeaux sur leur dos comme
 » des bêtes de charge ; & ils leur de-
 » mandoient d'un ton railleur , si Ale-
 » xandre étoit plus grand que Neptu-
 » ne , & s'il prétendoit l'emporter sur
 » lui. »

Ces traits piquans ne faisoient qu'enflammer le courage des soldats. La chaussée parut enfin hors de l'eau , & commença à s'applanir sur une largeur assez considérable , & à s'approcher de la ville. Alors les assiégés
 voient

voiant avec effroi la grandeur du travail , dont la mer leur avoit dérobé la connoissance , venoient avec des esquifs reconnoître la digue , qui n'étoit pas encore bien liée. Ces esquifs étoient chargés de frondeurs , d'archers , & de gens qui lançoient des javelots , & même du feu ; & , répandus à droit & à gauche autour de la digue , ils tiroient de tous côtés sur les travailleurs. Plusieurs y furent blessés sans se pouvoir garantir des coups , parce qu'il étoit facile d'avancer & de retirer ces esquifs comme on vouloit ; tellement qu'ils furent contraints de quitter l'ouvrage pour songer à se défendre. On s'avisa donc de tendre des peaux & des voiles pour couvrir les ouvriers , & de faire deux tours de bois à la tête du travail pour empêcher les approches de l'ennemi.

D'un autre côté , les Tyriens firent une descente sur le rivage hors de la vûe du camp , où ils mirent à terre quelques soldats , qui taillèrent en pièces ceux qui portoient la pierre ; & , sur le mont Liban , il y eut aussi des payfans Arabes , qui trouvant les Macédoniens écartés , en tuèrent près de trente , & n'en firent guère moins

de prisonniers. Ces petites pertes obligèrent Alexandre de séparer ses troupes en différents corps.

Cependant il n'y eut point d'inventions & de stratagèmes dont les assiégés ne s'avissassent pour ruiner les travaux des ennemis. Ils prirent un vaisseau de charge, & l'ayant rempli de farimens & d'autre matière sèche & légère, ils firent une large enceinte vers la proue, où ils enfermèrent toutes ces choses avec du souffre & de la poix, & d'autres matières qui prennent aisément feu. Au milieu de cette enceinte ils plantèrent deux mats, à chacun desquels ils attachèrent deux antennes où pendoient des chaudrons pleins d'huile & d'autres choses semblables. Ils chargèrent ensuite le derrière du navire de pierre & de sable pour faire lever la proue, & ayant choisi un vent propre, le trainèrent en mer avec leurs galères. Quand ils furent près des tours, ils mirent le feu au brûlot, & le tirèrent vers la pointe de la digue. Cependant les matelots qui étoient dedans se sauvent à la nage. La flamme prend aux tours avec grande violence, aussi bien qu'aux autres ouvrages qui étoient à la tête de la

chauffée ; & les antennes poussées avec violence de côté & d'autre , versent l'huile dans le feu , & accroissent l'embrasement. Et de peur que les Macédoniens n'accourussent pour l'éteindre , les galères Tyriennes tiroient continuellement vers les tours des dards enflammés , & des torches ardentes , de sorte qu'on n'osoit en approcher. Plusieurs des Macédoniens périrent misérablement sur la digue , percés de traits , ou brulés par le feu : les autres , quittant leurs armes , se précipitèrent dans la mer. Mais , comme ils nageoient . les Tyriens , qui aimoient mieux les prendre vifs que de les tuer , leur estropioient les mains à grands coups de pierres & de gros bâtons , & les enlevoient après les avoir mis hors de défense. Les assiégés , en même tems , sortant de la ville avec de petits bateaux , rasoient les bords de la digue , & en arrachèrent les pieux : ils brulèrent aussi le reste des machines.

Alexandre , qui voioit tous ses desseins presque entièrement renversés , ne se laissa point décourager ni abbatre par tous ces contretens & par toutes ces pertes. On travailla avec

une nouvelle ardeur à réparer les ruines de la digue ; & il fit construire & placer de nouvelles machines avec une promptitude incroyable qui étonna les ennemis. Il se trouvoit par tout , & conduisoit les différens travaux. Sa présence & sa capacité les avançoient encore plus que ne faisoient tant de mains qui y étoient employées. L'ouvrage approchoit beaucoup de sa fin , & touchoit presque au mur de la ville lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un vent impétueux , qui poussa les vagues contre la digue avec tant de violence , que tout ce qui lioit se lâcha , & le flot passant à travers les pierres , la rompit par le milieu. Quand cet amas de pierres qui soutenoit la terre fut renversé , le reste fondit comme dans un abyme.

Tout autre qu'Alexandre eût alors renoncé à l'entreprise ; & il délibéra en effet s'il ne leveroit point le siège. Mais un Maître supérieur qui avoit prédit & juré la ruine de Tyr , & dont ce Prince ne faisoit qu'exécuter les ordres sans les connoître , le retint à ce siège , & dissipant ses inquiétudes & ses craintes , le remplit de courage & de confiance , & inspira les mêmes

sentimens à toute l'armée. Les soldats, comme s'ils n'eussent fait que d'arriver devant la ville, oubliant toutes les fatigues qu'ils avoient déjà essuïées, se mirent à recommencer une nouvelle digue, & y travaillèrent sans relâche.

Alexandre sentoît bien qu'il ne pourroit ni achever sa digue, ni prendre la ville, tant que les Tyriens seroient maîtres de la mer. Il songea donc à rassembler à Sidon le peu de galères qui lui étoient restées. Dans ce tems-là les Rois d'Arade & de Byblos, qui *Villes de Phénicie.* avoient appris que leurs villes étoient au pouvoir d'Alexandre, aiant quitté l'armée navale des Perses, vinrent le trouver avec leur flotte, & celle des Sidoniens, qui faisoient en tout quatre-vingts voiles. Il y arriva aussi, presque en même-tems, dix galères de Rhodes, trois de Soles & de Malles, dix de Lycie, & une de Macédoine à cinquante rames. Peu de tems après, les Rois de Cypre voiant que l'armée des Perses avoit été battue près de la ville d'Issus, & qu'Alexandre étoit maître de la Phénicie, vinrent se joindre à lui avec plus de six vingts galères.

Le Prince, tandis qu'on préparoit
Oij

les vaisseaux & les machines , prit avec lui quelques compagnies de cavalerie , avec son régiment des gardes , & marcha vers une montagne de l'Arabie , qu'on nomme l'Antiliban. Les égards qu'il eut dans cette expédition pour un ancien Maître qui avoit voulu absolument le suivre , l'exposèrent à un grand danger. C'étoit Lyfimaque , qui donnoit à son Eleve le nom d'Achille , & se disoit son * Phénix. Quand le Roi fut au pié de la montagne , il quitta les chevaux , & commença à monter à pié. Ses troupes le devancèrent considérablement. Il étoit déjà tard. Ne voulant pas abandonner son Maître qui étoit pesant : & qui ne marchoit qu'à peine , il se trouva séparé de sa petite armée avec très peu de gens auprès de lui , & passa ainsi la nuit tout près de l'ennemi , qui auroit pu aisément l'accabler par le nombre. Son bonheur ordinaire & son courage le tirèrent de ce péril. Quand il eut rejoint ses troupes , il avança dans le pays , se rendit maître de toutes les places ou par force , ou par composition ; & revint l'onzième jour à Sidon , où il trouva Alexandre fils de Polémocrate , qui lui avoit

* On fait que Phénix avoit été Gouverneur d'Antioche.

amené quatre mille Grecs du Péloponnèse.

L'armée navale étant prête, il prit quelques soldats des gardes qu'il fit embarquer avec lui pour s'en servir en un combat de main, & fit voile vers Tyr en bataille rangée. Il étoit à la pointe de l'aile droite qui s'étendoit en pleine mer, & avec lui les Rois de Cypre & de Phénicie; Cratère commandoit la gauche. Les Tyriens d'abord avoient résolu de livrer bataille: mais lorsqu'ils eurent appris la jonction de ces troupes, & qu'ils virent paroître l'armée en un superbe appareil, car il avoit fait alte pour attendre son aile gauche, ils renfermèrent toutes leurs galères dans leurs ports pour en empêcher l'abord. Le Prince, ne voyant paroître personne, s'avança plus près de la ville; & comme il vit qu'il ne pouvoit forcer le port qui étoit du côté de Sidon, parce que l'entrée en étoit trop étroite, & défendue par un grand nombre de galères qui avoient toutes la proue tournée en haute mer, il se contenta d'en couler à fond trois qui étoient dehors, & vint après mouiller l'ancre avec toute sa flotte assez près de la digue, le long

O ilij

du rivage où il y avoit un abri pour les navires.

Pendant tous ces mouvemens la nouvelle digue avançoit beaucoup. Les travailleurs jettoient des arbres entiers dans la mer avec toutes leurs branches , & les chargeoient après de grosses pierres , sur lesquelles ils mettoient d'autres arbres qu'ils couvroient d'une terre grasse qui leur servoit de mortier : puis là dessus entassant encore des arbres & des pierres , le tout venoit à se lier en un corps. On donna à cette digue plus de largeur qu'aux premières , afin que les tours qui étoient bâties au milieu fussent hors de la portée des traits lancés de dessus les vaisseaux qui viendroient raser les bords de la digue. D'autre côté les assiégés faisoient des efforts extraordinaires & mettoient tout en usage pour empêcher le travail. Mais ce qui leur servoit le plus , c'étoit leurs plongeurs , qui nageant entre deux eaux venoient sans être aperçus jusqu'à la digue , & avec des crocs amenoient à eux les branches qui sortoient en dehors , & les tirant de force , elles entraînoient avec elles tout ce qu'il y avoit dessus. Par là

L'ouvrage fut encore retardé : mais , après bien des délais , la patience des ouvriers aiant surmonté tous les obstacles , il fut enfin achevé , & conduit à sa dernière perfection. On plaça sur la digue des machines de toutes sortes , pour battre les murs à coups de béliet , & lancer sur les assiégés des traits , des pierres , & des torches enflammées.

En même tems Alexandre envoya la flotte de Cypre commandée par Andromaque se camper devant le port qui regarde Sidon ; & celle de Phénicie devant le port qui étoit au delà de la digue du côté de l'Egypte , vers l'endroit où sa tente étoit dressée ; & il se mit en état d'attaquer la ville de toutes parts. Les Tyriens se préparoient à une vigoureuse défense. Du côté de la digue ils avoient dressé des tours sur le mur qui étoit d'une hauteur extraordinaire , & large à proportion , tout bâti de grandes pierres liées ensemble avec du plâtre.

L'approche n'étoit guère plus facile aux autres endroits , parce qu'ils avoient réparé le pié de la muraille de grosses pierres pour en empêcher l'abord. Il fut donc question de les

tirer auparavant ; ce qu'on ne put faire qu'à grande peine, parce qu'on ne travailloit pas de pié ferme dans un vaisseau. D'ailleurs les Tyriens venoient avec des galères couvertes couper les cables des ancrs qui tenoient attachés les navires ; de sorte qu'Alexandre fut contraint de couvrir de même plusieurs vaisseaux à trente rames , & de les mettre de travers pour servir de rempart aux ancrs contre l'abord des galères Tyriennes. Ils ne laissoient pas encore de les venir couper subtilement par le moien de leurs plongeurs ; ce qui obligea à la fin de les attacher avec des chaînes de fer. Après on tira ces pierres avec des cables , & les aiant enlevées avec des machines , on les jettoit au fond de la mer où elles ne pouvoient plus nuire. Le bas du mur étant ainsi nettoié , il fut aisé d'en approcher les navires. Les Tyriens furent donc investis de tous côtés , & on les attaquoit tout à la fois par mer & par terre.

Les Macédoniens avoient joint deux à deux des galères à quatre rangs , en telle sorte que les proues tenoient ensemble , & que les poupes étoient

éloignées l'une de l'autre autant qu'il falloit pour faire que les pièces de bois qui seroient entre deux n'eussent pas trop de portée. Après on jettoit d'une poupe à l'autre des antennes qui s'attachoient ensemble avec des ais en travers pour placer les soldats dans cet espace. Puis avec des galères ainsi équipées, ils vogoient à force de rames vers la ville, & tiroient à couvert contre ceux qui défendoient la muraille, parce que les proues leur servoient de parapet. Le Roi les fit avancer sur le minuit pour environner les murs, & donner un assaut général. Les Tyriens desespérés ne savoient plus que faire, quand tout-à-coup le ciel se couvrit de nuées si épaisses, qu'elles déroberent le peu de clarté qui restoit au milieu des ténèbres. La mer émue s'enfle peu-à-peu, & les vagues agitées par la violence des vents excitent une horrible tempête. Les vaisseaux s'entrechoquent si rudement, que les cables qui les tenoient attachés ensemble se lâchent ou se brisent, les planches viennent à fondre, & avec un fracas épouvantable entraînent les hommes avec elles. Car il n'étoit pas possible, dans une si

furieuse tourmente , de gouverner des galères ainsi liées l'une à l'autre. Le soldat empêchoit le matelot , & le matelot le soldat : & , comme il arrivoit dans ces sortes d'accidens , tel commandoit qui devoit obéir , la crainte & le trouble causant un désordre général. Cependant la mer céda aux efforts opiniâtres des rameurs , qui sembloient lui arracher de vive force leurs vaisseaux ; & ils les ramenèrent enfin sur le bord , mais la plupart fracassés.

En ce même tems arrivèrent à Tyr trente Ambassadeurs de Carthage : mais ils n'amenerent rien moins aux assiégés que ce grand secours qu'on leur avoit fait espérer. Car ils n'apportoient que des excuses , alléguant que les Carthaginois se voioient avec douleur hors d'état de les secourir , aiant à combattre eux-mêmes , non plus pour l'empire , mais pour leur propre pays. En effet ceux de Syracuse ravageoient alors toute l'Afrique avec une puissante armée , & s'étoient campés assez près des murs de Carthage. Les Tyriens , quoiqu'ils se vissent frustrés de leur grande espérance ne perdirent point courage. Ils prirent

Voiez le premier Tome dans l'histoire de Carthage.

seulement la sage précaution de faire passer la plupart de leurs femmes & de leurs enfans à Carthage , pour se mettre en état de se défendre en désespérés , & de souffrir plus courageusement tout ce qui pourroit arriver , quand ils auroient mis en sûreté ce qu'ils avoient au monde de plus cher.

Il y avoit dans la ville une statue de bronze d'Apollon , qui étoit d'une grandeur énorme. Ce Colosse avoit été autrefois dans la ville de Géle en Sicile. Les Carthaginois l'ayant prise environ l'an 412 avant Jésus-Christ, en avoient fait présent à la ville de Tyr , qu'ils regardoient toujours comme la mere de Carthage. Les Tyriens l'avoient placée dans leur ville , & elle y étoit adorée. Pendant le siège , sur un songe qu'eut un des habitans , ils s'imaginèrent qu'Apollon les vouloit quitter , & aller trouver Alexandre. Aussitôt on fait enchaîner sa statue avec une chaîne d'or à l'autel d'Hercule , pour empêcher ce dieu de s'enfuir. Car ces bonnes gens croioient , que , sa statue étant ainsi enchaînée , il ne lui seroit pas possible de se sauver , & qu'Hercule , dieu tu-

*Diod. lib.
13. pag. 226.*

télaire de la ville, l'empêcheroit de s'enfuir. Quelle idée les payens avoient de leurs dieux !

Quelques-uns proposèrent aussi de rétablir un sacrifice discontinué depuis plusieurs siècles, qui étoit d'immoler un enfant de condition libre à Saturne. Carthage, qui avoit reçu de ses fondateurs cette sacrilège coutume, l'a gardée jusqu'à sa destruction ; & si les anciens, qui avoient la principale autorité dans Tyr, ne s'y fussent opposés, cette cruelle superstition alloit l'emporter sur l'humanité.

Les Tyriens, qui se voioient toujours à la veille d'être forcés, résolurent d'attaquer la flotte de Cypre qui étoit à l'ancre du côté de Sidon. Ils prirent le tems que les matelots des ennemis étoient écartés çà & là, & qu'Alexandre étoit retiré dans sa tente sur le bord de la mer. Ils sortirent sur le midi avec treize galères, remplies de soldats choisis & exercés aux combats de mer ; & vinrent, à force de rames, fondre sur les vaisseaux ennemis. Ils en trouvèrent une partie vuide, & l'autre qu'on avoit remplie à la hâte. Ils en coulèrent quelques-uns à fond, & en firent échouer plu-

fleurs contre le rivage. La perte auroit été plus considérable, si Alexandre, au premier bruit qu'il eut de la sortie des Tyriens, n'étoit promptement accouru avec sa flotte. Ils ne l'attendirent pas, & se retirèrent dans le port, après avoir aussi perdu quelques-uns de leurs vaisseaux.

Les machines ayant été mises en mouvement, la ville étoit vivement attaquée de toutes parts, & non moins vivement défendue. Les assiégés, instruits & animés par le danger pressant & l'extrême nécessité, inventoient tous les jours de nouveaux moyens de se défendre, & de repousser l'ennemi. Ils rendoient inutiles les traits que les balistes lançoient contre eux, par des roues tournantes qui les brisoient ou les détournoient ailleurs. Ils amortissoient la violence des pierres, en leur opposant des espèces de voiles & de rideaux d'une matière molle, & qui cédoit aisément. Pour incommoder de leur côté les navires qui approchoient de leurs murailles, ils attachoient des corbeaux, des grappins, des faulx, des mains de fer, à des solives, ou à des poutres : puis ayant bandé leurs machines faites comme des

arbalètes, & ajusté dessus au lieu de fleches ces grosses pièces de bois, ils les décochoient tout-à-coup contre les ennemis. Elles écrasoient les uns par leur poids ; & les crocs ou les faulx pendantes dont elles étoient garnies déchiroient les autres, & endommageoient même considérablement les vaisseaux. Ils avoient aussi des boucliers d'airain, qu'ils tiroient tout rouges du feu, les remplissoient de sable embrasé, & les jettoient promptement de dessus la muraille sur les ennemis. Les Macédoniens ne craignoient rien tant que cette dernière invention. Car, dès que ce sable ardent avoit atteint la chair par le défaut de la cuirasse, il pénédroit jusqu'aux os, & s'y attachoit tellement qu'on ne le pouvoit tirer : de sorte que les soldats, jettant leurs armes & déchirant leurs habits, demeuroient sans défense exposés aux coups des ennemis.

Ce fut alors qu'Alexandre, rebuté d'une si vigoureuse défense, délibéra sérieusement s'il ne devoit point lever le siège, & passer en Egypte. Car, après avoir couru toute l'Asie avec une rapidité incroyable, il se voioit là

Malheureusement arrêté , & perdoit autour d'une ville seule l'occasion d'exécuter tant d'autres projets de plus grande importance. D'un autre côté , il considéroit que ce seroit une grande brèche à sa réputation qui lui avoit plus servi que ses armes , de laisser Tyr derrière lui comme une marque qu'on pouvoit lui résister. Il résolut donc de faire un dernier effort avec un plus grand nombre de navires , qu'il chargea de la fleur de ses troupes. Il se donna un second combat naval , où les Tyriens , après s'être battus en gens de cœur , furent enfin obligés de se retirer vers la ville avec toute leur flotte. Le Roi les suivit en queue , sans pouvoir néanmoins entrer dans le port , étant repoussé à coup de traits qu'on lui tiroit du haut des murs : mais il prit , ou coula à fond , un grand nombre de leurs vaisseaux.

Alexandre , après avoir donné deux jours à ses troupes pour se reposer , fit avancer sa flotte & ses machines pour l'assaut général. L'attaque & la défense furent encore plus vives qu'elles ne l'avoient été jusques-là. Le courage croissoit à proportion du danger,

Animés de part & d'autre par les motifs les plus puissans , ils se battoient comme des lions. Quand les béliers eurent abbattu quelques pans de murailles , & qu'on eût jetté les ponts , les Argyraspides montent courageusement à la brèche , aiant à leur tête Admète , l'un des plus braves Officiers de l'armée , qui fut tué d'un coup de pertuisane pendant qu'il encourageoit les siens. La présence du Prince , & encore plus son exemple , animoient les troupes. Il monta lui-même sur une des tours qui étoit fort haute , & s'exposa au plus grand péril où jamais son courage l'eût porté. Car étant d'abord reconnu aux marques royales & à la richesse de ses armes , il servit de but à tous les traits des ennemis. Là il fit des prodiges de bravoure. Il tua à coup de javelot plusieurs de ceux qui défendoient la muraille : puis les joignant de plus près , il renversa dans la ville ou dans la mer les uns à coups d'épée , les autres avec son bouclier , parce que la tour d'où il combattoit touchoit presque au mur. Il y passa bientôt par le moyen des pontons , & suivi de sa Noblesse , il se rendit maître de deux tours , &

de l'espace qui étoit entre-deux. Déjà les béliers avoient fait brèche en plusieurs endroits , l'armée navale avoit forcé le port , & quelques-uns des Macédoniens s'étoient saisis des tours qu'ils trouvèrent abandonnées. Les Tyriens , voyant les ennemis maîtres de leur rempart , se retirèrent vers la place d'Agénor , où ils firent ferme : mais Alexandre , survenant avec son régiment des gardes , en tua une partie , & chassa l'autre. En même tems , la ville étant prise du côté du port , les Macédoniens couroient par tout , & n'épargnoient personne , imités de la longue résistance des assiégés , & du mauvais traitement qu'on avoit fait à quelques-uns de leurs compagnons qui avoient été pris au retour de Sidon , & jettés en bas du mur après avoir été égorgés à la vûe de toute l'armée.

Les Tyriens se voyant accablés de tous côtés , les uns s'enfuient aux temples implorant le secours des dieux , les autres s'enfermant dans leurs maisons préviennent le vainqueur par une mort volontaire , d'autres enfin se lancent sur l'ennemi résolus de vendre chèrement leur vie. La plupart

étoient montés sur les toits , & jetoient des pierres , & tout ce qui leur venoit à la main , sur ceux qui avançaient dans la ville. Le Roi commanda qu'on fit main-basse sur tous les habitans , à la réserve de ceux qui s'étoient réfugiés dans les temples , & qu'on mît le feu par tout. Quoique cet ordre eût été publié à son de trompe , aucun de ceux qui portoient les armes n'eut recours aux asyles. Les temples n'étoient pleins que des filles & des enfans qui étoient restés dans la ville. Les vieillards se tenoient à l'entrée de leurs maisons , n'attendant que l'heure d'être immolés à la fureur du soldat. Il est vrai que les Sidoniens qui se trouvèrent dans le camp d'Alexandre , en sauvèrent beaucoup. Car étant entrés dans la ville pêle-mêle avec les victorieux , & se ressouvenant de l'affinité qu'ils avoient avec les Tyriens , parce qu'on tenoit qu'Agénor avoit fondé les villes de Sidon & de Tyr , ils en menèrent plusieurs secrètement dans leurs vaisseaux , & les transportèrent à Sidon. Il y en eut jusqu'à quinze mille qui furent , par cette officieuse tromperie , dérobés à la rage du vainqueur ; &

T'on peut juger combien le carnage fut grand , puisqu'il fut trouvé jusqu'à six mille soldats taillés en pièces sur le rempart de la ville. Mais la colére du Roi n'étant pas encore assouvie , il fit voir un spectacle horrible aux yeux mêmes des vainqueurs. Car deux mille hommes étant restés du massacre après qu'on fut las de ruer , il les fit attacher en croix le long du rivage de la mer. Il pardonna aux Ambassadeurs de Carthage qui étoient venus dans leur métropole , selon l'ancienne coutume , pour offrir à Hercule un sacrifice annuel. Le nombre des prisonniers , tant habitans qu'étrangers , monta à trente mille personnes ; ils furent tous vendus. La perte , du côté des Macédoniens , fut très médiocre.

Alexandre sacrifia à Hercule , & conduisit la cérémonie avec toutes ses trou-
pes sous les armes : & la flotte en fit au-
tant de son côté. Il célébra aussi des
Jeux Gymniques en l'honneur du mê-
me dieu , & dans son temple. Pour ce
qui regarde la statue d'Apollon dont
on a parlé , il lui fit ôter ses chaînes ,
lui rendit sa première liberté , & or-
donna que ce Dieu seroit honoré de-
ormais sous le surnom de *Philalexan-*

AN.M.3672.

AV.J.C.332.

der, c'est-à-dire, *Ami d'Alexandre*. Si l'on en croit Timée, les Grecs commencèrent à lui rendre ce culte solennel comme à l'auteur de la prise de Tyr, arrivée le jour & l'heure même que les Carthaginois avoient enlevé cette statue à ceux de Gêlé. La ville de Tyr fut prise après sept mois de siège, vers la fin de Septembre.

C'est ainsi qu'achevèrent de s'accomplir les menaces que Dieu avoit prononcées contre la ville de Tyr par la bouche de ses Prophètes. Nabucodonosor en avoit commencé l'exécution par le siège & la prise de cette ville, Alexandre y mit le comble par la désolation qui vient d'être décrite. Comme ce double événement est un des faits de l'histoire les plus considérables, & que l'Ecriture Sainte nous en a marqué des circonstances très-singulières, j'essaierai de réunir ici sous un même point de vûe tout ce qu'elle nous apprend de la ville de Tyr : sa puissance, ses richesses, sa fierté, son irréligion ; les différentes punitions dont Dieu châtie son orgueil & ses autres vices ; enfin un dernier rétablissement, mais d'une espèce toute différente des autres. Il me semble que je respire, lors-

qu'à travers cette foule d'histoires profanes que me fournit le paganisme, & où règne par tout un profond oubli de Dieu, pour ne rien dire de plus; l'Ecriture Sainte se présente à moi, & me dévoile les secrets desseins de Dieu sur les royaumes & sur les empires, & m'apprend ce qu'on doit penser de ce qui paroît le plus grand & le plus estimable aux yeux des hommes.

Mais, avant que de rapporter les prophéties qui regardent Tyr, je donnerai ici un petit abrégé de l'histoire de cette fameuse ville, qui pourra contribuer à mieux entendre les prophéties.

Tyr avoit été bâtie par les Sidoniens deux cens quarante ans avant la construction du temple de Jérusalem. C'est pour cela qu'elle est appelée dans Isaïe *la fille de Sidon*. Elle surpassa bientôt sa mere en grandeur, en puissance, & en richesses.

Elle fut assiégée par Salmanasar, & résista, quoique seule, aux flotes combinées des Assyriens & des Phéniciens; ce qui augmenta beaucoup son orgueil.

Nabucodonosor mit le siège devant Tyr lorsqu'Ithobale en étoit roi. Il ne la prit que treize ans après. Mais

AN.M. 2758.

AV. J.C. 1252.

Joseph. Antiq. lib. 8. cap. 3.

3.

AN.M. 3285.

AV. J.C. 79.

Joseph. Antiq. l. 9. c. 14.

AN.M. 3432.

AV. J.C. 572.

Joseph. Antiq. lib. 11. cap. 1.

sq. lib. 10. c.
81.

avant sa prise, les habitans s'étoient retirés avec la plupart de leurs effets dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle ville. L'ancienne fut rasée jusqu'aux fondemens, & n'a plus été depuis qu'un simple village, connu sous le nom de *Pala-Tyrus*, ou l'ancienne Tyr. La nouvelle devint plus puissante que jamais.

Elle étoit dans cet état de grandeur & de puissance, lorsqu'Alexandre l'assiégea & la prit. Et là commencent les 70 années d'obscurité & d'oubli où elle devoit demeurer selon Isaïe. Il est vrai qu'elle fut bientôt rétablie, parce que les Sidoniens qui entrèrent dans la ville avec les troupes d'Alexandre, sauvèrent dans leurs vaisseaux quinze mille de ses citoyens, qui après leur retour s'appliquèrent au commerce, & relevèrent avec un soin infatigable les ruines de leur patrie; outre que les femmes & les enfans, qui avoient été envoyés à Carthage, & mis en sûreté, y revinrent aussitôt. Mais Tyr alors étoit réduite à son île. Son commerce ne s'étendoit qu'aux villes voisines, & elle avoit perdu l'empire de la mer. Et lorsque, dix-huit ans après, Antigonus en fit le siège

siège avec une nombreuse flotte, il ne paroît pas que les Tyriens lui aient opposé aucunes forces maritimes. Ce second siège, qui la mit une seconde fois en servitude, la fit retomber dans l'oubli dont elle s'efforçoit de sortir; & cet oubli dura aussi longtems qu'il avoit été prédit par Isaïe.

Quand ce terme fut expiré, Tyr reprit son ancien crédit, & en même tems ses anciens vices, jusqu'à ce qu'enfin, convertie par la prédication de l'Evangile, elle devint une ville sainte & religieuse. L'Ecriture Sainte nous apprend une partie de ces changemens; & c'est ce qu'il s'agit maintenant de faire voir.

Avant la captivité des Juifs à Babylone, Tyr passoit pour une des plus anciennes & des plus florissantes villes du monde. Son industrie, & l'avantage de sa situation, l'avoient rendu maîtresse de la mer, & le centre du commerce de tout l'univers. Depuis les extrémités de l'Arabie, de la Perse, & des Indes, jusques aux côtes les plus reculées de l'Occident; depuis la Scythie & les contrées septentrionales jusqu'à l'Egypte, l'Ethiopie, & les pays méridionaux; toutes les nations

Ezech. 26 & 27. capit.

Ezech. 27. v. 4-25.

contribuoient à augmenter les richesses, son éclat, & sa puissance. Non-seulement tout ce qui se trouvoit dans ces diverses régions de nécessaire & d'utile à la société, mais ce qu'on y voioit de rare, de curieux, de magnifique, de précieux, & de plus propre à nourrir les délices & le faste, tout se portoit à ses marchés. Et elle de son côté, comme d'une source commune, le répandoit dans tous les roiaumes, & leur communiquoit l'air contagieux de sa corruption, en leur inspirant l'amour des commodités, de la vanité, du luxe, & des délices.

Un long cours de tant de prospérités avoit fortifié l'orgueil de Tyr. Elle se regardoit avec complaisance comme la Reine des villes, qui porte sur le front le diadème, qui a pour correspondans les plus illustres Princes, dont les riches négocians disputent le rang aux têtes couronnées, qui voit dans son alliance ou sous sa dépendance toutes les puissances maritimes, & qui s'est rendu nécessaire ou redoutable à tous les peuples.

A des dispositions si criminelles Tyr venoit de mettre le comble par son impiété contre Dieu, & par son

Ezech. chap.
25. v. 17. ch.
27. v. 3. 4.
25-32. 33.

inhumanité contre son peuple. Elle s'étoit réjouie de la ruine de Jérusalem, en s'écriant d'un ton d'insulte :

Voilà donc les portes de cette ville si pleine de peuples brisées; ses habitans viendront à moi, & je m'aggrandirai de ses ruines maintenant qu'elle est déserte. Elle ne s'étoit pas contentée de réduire les Juifs en servitude malgré l'alliance qu'elle

avoit avec eux, de les vendre aux nations, & de les livrer à leurs plus cruels ennemis. Elle s'étoit encore emparée de l'héritage du Seigneur, & avoit enlevé de son temple ce qu'il y avoit de plus précieux pour en enrichir les temples de ses idoles.

C'est cette irréligion & cette dureté qui attireront sur Tyr la vengeance divine. C'est à cause de la confiance qu'elle a en ses forces, en sa sagesse, en ses richesses, en ses alliances, que Dieu a résolu de l'abbattre. Il amènera contre elle Nabucodonosor, ce

a Euge, confractæ sunt portæ populorum, conversa est ad me: implebor, deserta est.

b Argentum meum & aurum tulistis; & desiderabilia mea & pulcherrima intulistis in delubra vestra. *Joel.*

c Ecce ego adducam ad

Tyrum Nabucodonosor regem Babylonis ab aquilone, regem regum, cum

equis, & curribus, & equitibus, & cætu populoque magno.... Et dissipabunt muros Tyri, & destruent turres ejus.

Ezech. 26. v. 7. & 4.

Roi des Rois , pour l'inonder par ses troupes nombreuses comme par des eaux débordées , pour renverser ses rempars , pour ruiner ses superbes palais , pour livrer au pillage ses marchandises & ses trésors , & pour la raser jusqu'aux fondemens , après y avoir fait mettre le feu , & en avoir exterminé ou dispersé les habitans.

Exech. c. 26.

v. 15-18. 6.

c. 27. v. 33-

36.

Isai... c. 23.

v. 8, 9.

Par cette chute si imprévûe il apprendra à toutes les nations étonnées , que c'est par les révolutions les plus incroyables des Etats qu'il manifeste plus clairement sa Providence , & que sa volonté seule règle les entreprises des hommes , & les tourne où il lui plaît pour humilier les superbes.

Isai. c. 23.

v. 3-4. 7. 8.

23.

M A I S T Y R , après avoir réparé ses pertes & relevé ses ruines , avoit oublié sa première humiliation , & les crimes qui la lui avoient attirée. Elle continuoit d'être flatée de la gloire de posséder l'empire de la mer ; d'être le siège du trafic de toutes les nations ; d'avoir donné naissance aux plus célèbres colonies ; de porter dans son sein ^a des marchands , qui par leur crédit , leur opulence , & leur splendeur ,

^a Cajus negotiatores | incluyt textæ. *Isai. 23 8.*
principes, instigatores ejus |

égaient les Princes, & les Grands de la terre; d'avoir ^a un Roi qu'on pouvoit justement appeller le dieu de la mer; de remonter par son antiquité jusqu'aux tems les plus reculés; d'avoir acquis par une longue suite de siècles une espèce d'éternité, & d'être en droit de s'en promettre une égale pour l'avenir.

Mais puisque cette ville, corrompue par l'orgueil, par l'avarice, par le luxe, n'a pas profité de la première leçon que Dieu lui avoit donnée par le Roi de Babylone, & qu'accablée de toutes les forces de l'Orient elle n'a pas appris à ne plus mettre sa confiance dans les faux appuis de sa grandeur: Dieu lui prédit un autre châtiment, qu'il lui enverra de l'Occident près de quatre cens ans après le premier. Sa perte viendra de la terre de Céthim, c'est-à-dire de la Macédoine, d'un royaume foible, obscur, méprisé peu d'années auparavant, & d'où elle ne l'auroit jamais attendue. *Pleine ^a de sa haute sagesse, fière de ses*

Isai. 23. 12.

Isai. 6. 22.
v. 11. 12.Isai. 23. 1.
1. Maccab.
c. 1. v. 1.Zachar. 6. 2.
v. 1-5.

^a Elevatum est cor
tum, & dixisti: Deus
ego sum. ... Sedi in cor-
de maris. *Ezech. 6. 28. v. 2.*
^b Tyrus & Sidon as-
sumpserunt sibi sapien-
tiam valde, & edificavit
Tyrus munitionem suam,
& coacervavit argentum
quasi humum, & aurum

forces navales, de ses richesses immenses qu'elle a amassées par monceaux comme on fait la boue des rurs, & protégée par toute la puissance de l'Empire des Perses, elle ne voit pas ce qu'elle peut avoir à craindre de ces nouveaux ennemis, qui, éloignés par leur situation, sans argent, sans force, sans réputation; n'ayant ni ports sur leurs côtes, ni vaisseaux, ni science de la marine, ne peuvent rien entreprendre contre elle avec leurs troupes de terre.

Isai. c. 23. Elle se croit imprenable, parce qu'elle
Q. 10. 11-13. est défendue par de hautes fortifications, & qu'elle est environnée de toute part de la mer comme d'un fossé & d'une ceinture. Mais Alexandre, en comblant le bras de mer qui la sépare de la terre ferme, lui^a enlèvera sa ceinture, & renversera les rampars qui lui servoient de seconde enceinte.

Tyr, ainsi dégradée de sa dignité de Reine & de ville libre, n'ayant plus ni diadème ni ceinture, sera réduite pendant 70 ans à l'humiliation

ut lutum platearum. Ecce Dominus possidebit eam, & percutiet in mari fortitudinem ejus; & hæc

igni devorabitur. Zach.

^a Non est cingulum ultra tibi. *Isai.*

d'une esclave. C'est le Seigneur des armées qui en a prononcé l'arrêt : & qui l'exécutera, pour flétrir toute la gloire des superbes, & pour faire tomber dans l'ignominie tous ceux qui brilloient dans le monde avec le plus d'éclat. Sa chute entraînera celle du commerce général, ^{Isai. c. 23. v. 1. 11. & 14.} & elle deviendra pour toutes les villes maritimes un sujet de douleur & de gémissemens, en leur faisant perdre les moïens présens & les espérances futures de s'enrichir.

Pour prouver sensiblement à Tyr que la prédiction de sa ruine n'a rien d'incroyable, & que toute la force & toute la sagesse des hommes ne peuvent rien pour détourner ou pour arrêter les châtimens que Dieu a préparés à l'orgueil & à l'abus des richesses ; Isaïe lui présente l'exemple de Babylone, dont le renversement auroit dû lui servir d'instruction. Cette * ville où Nemrod a jetté les fon-

a Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, & ad ignominiam deduceret universos inclutos terræ.

* Voilà la terre des Caldéens exposée à vos yeux. Ce peuple n'est déjà plus.

Assur en avoit été le fondateur. On y avoit élevé des forteresses, mais pour servir de retraite aux bêtes sauvages. On y avoit bâti des palais, mais Dieu les a ruinés. Autrem. les a réduits à des cabanes. Criez, hurlez, vaisseaux de la mer,

demens de son empire , étoit la plus ancienne du monde , la plus peuplée , la plus embellie d'édifices publics & particuliers. Elle étoit la capitale du premier Empire qui ait jamais été , & née pour commander à toute la terre , qui ne paroïssoit habitée que par les familles sorties de son sein comme autant de colonies dont elle étoit la mere. Cependant elle n'est plus , dit le Prophète , ni elle , ni son Empire. On y avoit multiplié les rempars & les citadelles , pour en rendre l'attaque même impossible. On y avoit bâti de superbes palais , pour éterniser les noms de ses citoyens. Mais toutes ces fortifications , dans les desseins de Dieu , n'étoient que des mazures préparées aux bêtes sauvages ; & ces édifices étoient condamnés à tomber en poudre , ou à être réduits à de simples cabanes.

Après un tel exemple , continue le Prophète , Tyr , qui est une ville si inférieure en tant de manières à Babylone , osera-t-elle espérer que les menaces de Dieu contre elle seront moins réelles pour lui ôter l'Empire

parce que toute votre force | v. 13. & 14. traduit se-
est détruite. Isai. c. 22. | lon l'hébreu.

de la mer, & briser ses forces navales ?

Pour^a lui faire mieux sentir l'abus qu'elle a fait de la prospérité, Dieu la tiendra dans l'humiliation & l'oubli pendant soixante-dix ans. Mais après ce tems d'obscurité, elle cherchera à reparoitre dans le monde comme une courtisane pleine d'attraits & d'artifices, ^{v. 15.} ^{Isai. c. 47.} ^{v. 16.} ^b qui ne pense qu'à corrompre la jeunesse, & qu'à flater les passions. Elle emploiera les fraudes, la séduction, les appas, pour relever son commerce. Elle fera le tour du monde pour amasser ce qui est rare & délicieux en chaque pays ; pour enchanter les nations par l'amour & l'admiration du superflu, du magnifique ; pour leur inspirer l'aversi-
 sion de la simplicité, de la frugalité, des anciennes mœurs. Et elle mettra tout en usage pour renouer ses anciennes liaisons, pour regagner la confiance de ses premiers correspondans, & pour récompenser par une prom-

^a Et erit in die illa : In oblivione eris, ô Tyre, septuaginta annis... Post septuaginta autem annos erit Tyro quasi canticum meretricis.

^b Sume citharam, circui civitatem, meretrix oblivioni tradita : benecane, frequenta canticum, ut memoria sit tui.

te abondance la stérilité de soixante-dix ans.

v. 17. Ainsi ^a à proportion que Dieu donnera à Tyr des facilités pour rétablir son négoce & son crédit, elle retournera à son trafic honteux, qu'il avoit voulu faire cesser, en lui ôtant tous les biens dont elle faisoit un si pernicieux usage.

v. 18. Mais ^b enfin Tyr, convertie par l'Evangile, ne sera plus le scandale de l'univers. Elle ne sacrifiera plus son travail à l'idolatrie des richesses, mais au culte du Seigneur, & au soulagement de ceux qui le servent. Elle ne les rendra plus stériles en les retenant, mais elle les répandra comme une semence féconde dans les mains des fidèles & des Ministres de l'Evangile.

Un des desseins de Dieu dans les prophéties que nous venons de rapporter, est de nous donner une juste idée d'un commerce, dont l'avarice est l'u-

^a Et erit post septuaginta annos, visitabit Dominus Tyrum, & reducet eam ad mercedes suas: & rursum fornicabitur cum universis regnis terræ super faciem terræ.

^b Et erunt negotiatio-

nes ejus & mercedes ejus sanctificatæ Domino. Non condentur, neque reponentur, quia his qui habitaverint coram Domino, erit negotiatio ejus, ut manducent in saturitate, & vestiantur usque ad vetustatem.

nique motif, & dont les délices, la vanité, & la corruption des mœurs font le fruit. Nous regardons les villes qu'un tel commerce enrichit, (& il en est de même des particuliers) comme plus heureuses que les autres, comme dignes d'envie, comme méritant par leur industrie, par leur travail, & par le succès de leurs soins & de leur conduite, d'être proposées aux autres comme des modèles. Mais Dieu nous les représente au contraire sous l'idée honteuse d'une femme sans vertu & sans pudeur, qui ne pense qu'à séduire & qu'à corrompre la jeunesse, qui ne flatte que les passions & les sens, qui est ennemie de la modestie & de tout sentiment d'honneur, & qui effaçant de son front tout vestige de honte, fait gloire de son ignominie. Il ne s'ensuit pas de là que le trafic soit mauvais en lui-même. On doit séparer du fonds essentiel du commerce, juste & légitime quand on en use bien, les passions des hommes qui s'y mêlent, & qui en pervertissent l'ordre & la fin. Tyr, devenue chrétienne, apprend aux Négocians la conduite qu'ils doivent garder dans leur trafic, & l'usage qu'ils doivent faire de leurs gains.

§. VII.

- *Secondes Lettres de Darius à Alexandre.
Voiage de celui-ci à Jérusalem. Hon-
neurs qu'il rend au grand Prêtre Jad-
dus. On lui montre les prophéties de
Daniel qui le regardoient. Le Roi ac-
corde de grands privilèges aux Juifs ;
en refuse de pareils aux Samaritains.
Il assiege & prend Gaza : entre en
Egypte , & s'en rend maître : commence
à y bâtir Alexandrie : passe en Libye ;
visite le temple de Jupiter Ammon , &
se fait déclarer le fils de ce dieu. Il re-
tourne en Egypte..*

*Plat. in A-
lex. p. 681.
Q. Curt. lib.
4. cap. 5.
Arrian. lib.
2. p. 101.*

P E N D A N T qu'Alexandre étoit en-
core occupé au siège de Tyr , il avoit
reçu une seconde lettre de Darius , qui
enfin le traitoit de Roi. » Il lui offroit
» dix mille talens (trente millions)
» pour la rançon des Princesses capti-
» ves , avec sa fille Statira en maria-
» ge , & tout le pays qu'il avoit con-
» quis jusqu'à l'Euphrate. Il le faisoit
» souvenir de l'inconstance de la for-
» tune , & étaloit avec pompe les
» forces immenses qui lui restoient.
» Croioit-il que ce fût une chose aisée
» de passer l'Euphrate , le Tigre , l'A-

» raxe , & l'Hydaspe, qui étoient com-
 » me autant de rempars de son empi-
 » re ? Qu'il ne feroit pas toujours en-
 » fermé dans des rochers & des défi-
 » lés : qu'il falloit se voir en rase cam-
 » pagne , où Alexandre auroit honte
 » de paroître devant lui avec une poi-
 » gnée de gens. » Le Prince aiant
 mis l'affaire en délibération , Parmé-
 nion étoit d'avis d'accepter ces offres ,
 & dit que pour lui il le feroit, s'il étoit
 Alexandre. *Et moi aussi* , reprit Ale-
 xandre , *si j'étois Parménion*. Il répondit ,
 » Qu'il n'avoit pas besoin de l'argent
 » de Darius. Qu'il avoit mauvaise gra-
 » ce d'offrir ce qui n'étoit plus à lui ,
 » & de vouloir partager ce qu'il avoit
 » entièrement perdu. Que s'il étoit le
 » seul qui ignorât qui d'eux étoit le
 » Maître , il s'en pouvoit éclaircir par
 » une bataille. Qu'il n'espérât pas
 » épouvanter par le nom de ses fleu-
 » ves celui qui avoit passé tant de mers.
 » Qu'en quelque lieu qu'il pût s'en-
 » fuir , il sauroit bien le suivre à la tra-
 » ce. » Darius aiant reçu cette répon-
 se , perdit tout espérance d'accommo-
 dement , & se prépara tout de nou-
 veau à la guerre.

De Tyr Alexandre marcha à Jérusalem. *Josephus An-*
tiq. 11. 8.

Mth. 12. 10.

faïem , dans le dessein de ne la pas mieux traiter que Tyr ; & voici ce qui lui fit prendre cette résolution. Les Tyriens étoient tellement occupés du commerce , qu'ils négligeoient tout-à-fait l'agriculture , & tiroient presque tout leur blé & les autres denrées de leur voisinage. La Galilée , la Samarie , & la Judée , étoient les pays qui leur en fournissoient le plus. Quand Alexandre forma le siège de leur ville , il fut obligé de tirer des vivres des mêmes lieux. Il envoya donc des Commissaires sommer les habitans de ces pays-là de se soumettre , & de fournir aux besoins de son armée. Les Juifs s'en excusèrent , sur ce qu'ils avoient prêté serment de fidélité à Darius ; & persistèrent à répondre , que tandis qu'il vivroit , ils ne pouvoient pas reconnoître d'autre maître. Rare exemple de fidélité , & digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai Dieu ! Les Samaritains ne firent pas comme eux. Ils se soumirent de bonne grace à Alexandre , & lui envoièrent même huit mille hommes , pour le servir au siège de Tyr , & ailleurs. Pour l'intelligence de ce qui suit , il paroît nécessaire d'exposer ici en peu de mots

l'état où étoient pour lors les Samaritains, & la cause de l'extrême aversion qui étoit entre eux & les Juifs.

J'ai marqué ailleurs que les Samaritains ne descendoient point des Israélites, mais que c'étoit une colonie de peuples idolâtres, tirés des pays au-delà de l'Euphrate, qu'Asarraddon roi des Assyriens, après la ruine du royaume des dix Tribus, avoit envoyés pour habiter dans les villes de Samarie. Ces peuples, appelés *Cuthéens*, mêlèrent le culte du Dieu d'Israël à celui de leurs idoles; & se montrèrent toujours ennemis des Juifs. Cette haine éclata sur tout depuis le retour de la captivité de Babylone, avant & depuis le rétablissement du temple.

Malgré la réforme que le saint homme Néhémie avoit établie à Jérusalem au sujet des mariages avec des filles étrangères, le mal avoit si fort gagné, que la maison Pontificale, qui devoit être la plus pure de ces mélanges criminels, s'en trouva elle-même souillée. Un des fils de Joiada le souverain Sacrificateur, que Josèphe ^{2. Esdr. 13.} nomme Manassé, avoit épousé la fille de Sanaballat l'Horonite; & son exemple avoit été suivi par beaucoup d'au-

tres. Néhémie, plein de zèle pour la loi du Seigneur si indignement violée, condanna sans exception tous ceux qui avoient pris des femmes étrangères à les répudier sans délai, ou à quitter le pays. Manassé aima mieux prendre le parti de l'exil, que de se séparer de sa femme. Il se retira à Samarie, où il fut suivi par quantité d'autres aussi opiniâtres que lui dans leur rébellion; & il les y établit sous la protection de Sanaballat son beau-pere, qui en étoit Gouverneur.

*Joseph. Ant.
Judit.*

Ce dernier obtint de Darius Nothus, que la guerre entre l'Egypte & la Perse obligea apparemment de venir en Phénicie, la permission de bâtir sur le mont Garizim près de Samarie un temple semblable à celui de Jérusalem, & d'en donner la sacrificature à son gendre Manassé. Depuis ce tems-là, Samarie devint le refuge & l'asyle de tous les mécontents de Judée. Et c'est ce qui mit le comble à l'animosité des Juifs contre les Samaritains, quand ils virent que ceux-ci, malgré la défense expresse de la Loi, qui fixoit à Jérusalem le culte solennel du Dieu d'Israel, avoient élevé autel contre autel & temple contre temple,

& qu'ils donnoient retraite à tous ceux qui quittoient Jérusalem pour éviter les poursuites qu'on faisoit contr'eux à cause des violemens de la Loi dont ils s'étoient rendu coupables.

Voilà quel étoit l'état de la Judée, quand Alexandre forma le siège de Tyr. Les Samaritains alors, comme on l'a dit, lui envoièrent un corps de troupes assez considérable : les Juifs ne crurent pas pouvoir se soumettre à lui tant que Darius, à qui ils avoient juré fidélité, seroit en vie.

Alexandre, peu accoutumé à un tel langage, sur-tout depuis ses victoires, & croiant que tout devoit plier devant lui, résolut, dès qu'il eut emporté Tyr, d'aller punir les Juifs de leur défobéissance avec autant de rigueur, qu'il avoit puni celle des Tyriens.

Dans un danger si pressant, Jaddus le Grand Prêtre qui gouvernoit sous les Perses, se voyant exposé avec tout le peuple à la colère du Vainqueur, eut recours à la protection de Dieu, ordonna des prières publiques pour implorer son secours, & lui offrit des sacrifices. Dieu lui apparut en songe la nuit suivante, & lui dit » de faire répandre des fleurs dans la ville, de

» faire ouvrir toutes les portes , &
 » d'aller revêtu de ses habits pontifi-
 » caux avec tous les Sacrificateurs aussi
 » revêtus des leurs , & tous les autres
 » vêtus de blanc , au-devant d'Alexan-
 » dre sans rien appréhender de ce Prin-
 » ce , parce qu'il les protégeroit. Ces
 ordres furent exécutés ponctuelle-
 ment. Cette auguste procession , dès le
 lendemain , s'avança hors de la ville jus-
 qu'à un endroit élevé qu'on appelloit
 * *Sapha* , d'où l'on découvroit tout le
 plat pays , aussi bien que le temple &
 la ville de Jérusalem. On y attendit
 dans cet état l'arrivée d'Alexandre.

Les Syriens & les Phéniciens qui
 étoient dans son armée , ne doutoient
 point que dans la colére , où étoit ce
 Prince , il ne fît une punition exem-
 plaire du Grand Sacrificateur , & qu'il
 n'allât pour détruire cette ville , com-
 me il avoit détruit celle de Tyr ; &
 pleins de joie , ils s'attendoient à re-
 paître leurs yeux des malheurs d'une
 nation qu'ils haïssoient mortellement.
 Quand les Juifs apprirent que le Roi
 étoit proche , ils allèrent au-devant de
 lui de la manière pompeuse qui a été
 décrite. Alexandre fut frappé à la vûe

* Le mot hébreu *Sapha* | comme on fait de dessus une
 signifie découvrir de loin , | tour ou une guérite.

du Souverain Sacrificateur, qui portoit sur la tiare & sur le front une lame d'or sur laquelle le nom de Dieu étoit écrit. Dès qu'il l'aperçut, plein d'un profond respect il s'avança vers lui, s'inclina en terre, adora ce nom auguste, & salua le Grand Prêtre avec une vénération religieuse. Les Juifs s'étant assemblés autour d'Alexandre, élevèrent leur voix pour lui souhaiter toute sorte de prospérités. La surprise de tous les assistans fut inexprimable. A peine en croioient-ils le témoignage de leurs propres yeux, & ils ne comprenoiént rien à un spectacle qui renversoit toutes leurs idées, & qui étoit contre toute vraisemblance.

Parménion, qui ne pouvoit revenir de son étonnement, demanda au Roi d'où venoit donc que lui, qui étoit adoré de tout le monde, adoroit le Grand Sacrificateur des Juifs. Ce n'est
 » pas, lui répondit Alexandre, le
 » Grand Sacrificateur que j'adore, mais
 » c'est le Dieu de qui il est le ministre.
 » Car, lorsque j'étois encore à Die en
 » Macédoine, & que l'esprit plein du
 » grand dessein de la guerre contre la
 » Perse, je délibérois par quel moien
 » je pourrois conquérir l'Asie, ce mê-

» me homme , & avec les mêmes ha-
 » bits ; m'apparut en songe , m'exhor-
 » ta à ne rien craindre , me dit de pas-
 » ser hardiment le détroit de l'Hellef-
 » pont , & m'assura que son Dieu mar-
 » cheroit à la tête de mon armée , &
 » me feroit vaincre l'armée des Per-
 » ses. » Alexandre ajouta , qu'il n'avoit
 pas plutôt aperçu ce Prêtre , qu'il l'a-
 voit reconnu à son habit , aussi bien
 qu'à sa taille , à son air , & à son visa-
 ge , pour la même personne qui lui
 étoit apparue à Die : qu'il ne pouvoit
 douter que ce ne fût par les ordres &
 sous la conduite de Dieu qu'il avoit
 entrepris cette guerre : qu'il se tenoit
 assuré désormais de vaincre Darius , &
 de détruire l'empire des Perses ; & que
 c'étoit pour cela qu'il adoroit ce Dieu
 en la personne de son Prêtre. Alexan-
 dre , après avoir ainsi répondu à Par-
 ménion , embrassa le Grand Sacrifica-
 teur & les autres Prêtres , marcha en-
 suite au milieu d'eux , arriva en cet
 état à Jérusalem , monta au temple ,
 & offrit des sacrifices à Dieu en la ma-
 nière que le Grand Sacrificateur lui
 dit qu'il le falloit faire.

Le Grand Prêtre lui fit voir ensuite
 les endroits de la prophétie de Daniel

qui le regardoient. J'en rapporterai ici un précis, qui fera voir combien les événemens les plus reculés sont présens à Dieu.

Dieu manifeste par le prophète Daniel, Que ^a la grandeur, l'empire, & la gloire, sont à lui; qu'il les communique à qui bon lui semble, & les retire de même pour en punir l'abus: Que la sagesse & la puissance président seules au cours des événemens de tous les siècles: Qu'il change, selon son bon plaisir, la face du monde: Qu'il y établit de nouveaux royaumes, & qu'il brise les anciens, & ^b en fait disparaître jusqu'aux traces, avec la même facilité que le vent emporte la menue paille hors de l'aire.

Le dessein de Dieu, en soumettant les Etats à ces éclatantes révolutions, est d'apprendre aux hommes, Qu'ils ne sont tous devant lui que comme

*Dan. 4. 34.
20. 21. 37.*

Ibid. 2. 31.

*Ibid. 4. 34.
34. 2. 100.*

^a Sapientia & fortitudo ejus sunt. Et ipse mutat tempora, & aetates: transfert regna atque constituit. Tu rex regum es; & Deus cæli regnum, & fortitudinem, & imperium, & gloriam dedit tibi.

^b Tu & contrita sunt & redacta quasi in favillam æstivæ aræ, quæ

rapta sunt vento; nullusque locus inventus est in eis.

^c Omnes habitatores terræ apud eum in nihilum reputati sunt: juxta voluntatem enim suam facit tam in virtutibus cæli quàm in habitatoribus terræ; & non est qui resistat manui ejus, & dicat: Quare fecisti?

un néant : Qu'il est seul le Très-haut ; le Roi éternel , l'arbitre suprême , qui fait tout ce qu'il veut dans le ciel & sur la terre avec une souveraine liber-

Dan. 4. 14. té. Pour l'exécution de ce dessein , le Prophète ^a voit un Conseil auguste, où les Anges établis surveillans & inspecteurs sur les Etats & sur les Rois , examinent quel usage ceux-ci font de l'autorité que Dieu leur a confiée comme à ses Ministres ; & quand ils en abusent , ces * Esprits , Zélateurs de la gloire de leur Maître , demandent que Dieu punisse leur injustice & leur ingratitude , & qu'il humilie leur orgueil , en les précipitant du trône , & y faisant monter à leur place les derniers d'entre les hommes ,

Dan. 7. 2. 3. Afin de rendre plus sensibles ces importantes vérités , Dieu montre à Daniel quatre bêtes terribles qui montent hors d'une vaste mer , où les quatre vents se combattent l'un l'autre avec furie ; & sous ces symboles , il

^a In sententia vigilum decretum est , & sermo sanctorum , & petitio : donec cognoscant viventes , quoniam dominatur Excelsus in regno hominum , & cuicumque voluerit dabit illud , & hu-

millimum hominem constat super eum.

* C'est à la requête de ces Anges que Nabucodonosor fut chassé de la compagnie des hommes , & relegué parmi les bêtes.

représente au Prophète l'origine, les caractères, & la décadence des quatre grands Empires, qui doivent successivement dominer sur les peuples de l'univers. Terrible, mais trop véritable image ! Les Empires naissent de la confusion & du tumulte : ils vivent de carnage & de sang : ils exercent leur pouvoir avec violence & cruauté : ils mettent leur gloire à porter par tout la terreur & les ravages : & malgré tous leurs efforts ils sont sujets à des vicissitudes continuelles, & à des renversemens inopinés.

Le Prophète entre ensuite dans un plus grand détail sur le caractère particulier de chacun de ces Empires. Après avoir représenté l'Empire des Babyloniens sous la figure d'une lionne, & celui des Perses & des Médes sous la forme d'un ours avide de proie, il caractérise la Monarchie des Grecs par des traits plus marqués. Sous l'image d'un ^a léopard marqué de taches, & portant sur lui quatre ailes & quatre têtes, il dépeint Alexandre, mêlé de bonnes & de mauvaises qualités ; prompt

*Dan. 7. 4.
5. 6.*

^a Ecce alia quasi pardus, | tuor capita erant in be-
& alas habebat quasi avis | stia ; & potestas data est
quatuor super se, & qua- | ei.

& impétueux dans ses résolutions ; rapide dans ses conquêtes ; volant plutôt avec la légèreté d'un oiseau de proie , que marchant avec la pesanteur d'une armée chargée de tous les attirails de la guerre ; soutenu par la valeur & la capacité de ses Généraux , dont quatre partagerent entr'eux son empire , après l'avoir aidé à le conquérir.

Dan. 11. 2. A ce tableau le Prophète ajoute ailleurs de nouveaux traits. Il a compte par ordre la succession des Rois de Perse. Il déclare précisément qu'après les trois premiers Rois (c'est-à-dire après Cyrus , Cambyse , & Darius) il s'élèvera un quatrième Roi , qui n'est autre que Xerxès , lequel surpassera en puissance & en richesses tous ses prédécesseurs. Que ce Prince , enflé de l'idée de sa grandeur qui sera montée à son comble , rassemblera tous les peuples de ses Etats immenses , pour les mener à la conquête de la Grèce. Mais le Prophète ne parlant que de la marche de cette multitude , sans rien dire du succès , donne assez clairement

a Ecce adhuc tres reges	cum invaluerit divitiis
stabunt in Perside , &	fuis , concitabit omnes
quartus dirabitur opibus	gentes adversum regnum
minis super omnes ; &	Grecie.

à entendre ,

à entendre, que Xerxès, Prince mou, sans capacité & sans vigueur, n'exécutera rien de ses vastes projets.

Au contraire, ^a parmi ces mêmes Grecs, attaqués sans succès par les Perses, il s'élèvera un Roi fort différent de Xerxès : c'est Alexandre le Grand. Il sera plein de valeur & de hardiesse : il réussira dans toutes ses entreprises : il étendra fort loin sa domination, & sur les ruines des peuples vaincus il établira une puissance à qui rien ne pourra résister. Mais, dans le tems qu'il se croira le mieux affermi, il perdra avec la vie le souverain pouvoir, sans laisser de postérité à qui il le puisse transmettre. Cette nouvelle Monarchie, perdant tout d'un coup l'éclat & la puissance qu'elle avoit sous Alexandre, se partagera vers les quatre vents du ciel. De ses démembremens, non-seulement se formeront les quatre grands Roiaumes de l'Egypte, de la Syrie, de l'Asie Mineure, & de la Macédoine ; mais encore plusieurs étrangers ou Barbares

a Surget verò rex fortis, & dominabitur potestate multa, & faciet quod placuerit ei. Et, cùm fuerit, conteretur regnum ejus, & dividetur in quatuor ventos cœli, sed non in posteros ejus, neque secundùm potentiam illius, quâ dominatus est,

en usurperont des provinces pour en composer des Etats.

Daniel.c.8. Enfin, au chapitre huitième, le Prophète acheve de peindre par des couleurs encore plus vives le caractère, les combats, la suite des progrès, l'élevation & la décadence de ces deux Empires rivaux. Par la description, qu'il fait d'un Béliet puissant qui a deux cornes inégales, il annonce que le premier de ces empires sera composé des Perses & des Médes; que sa force consistera dans l'union de ces deux peuples; que l'autorité des Perses néanmoins sera supérieure à celle des Médes; qu'ils étendront de proche en proche leurs conquêtes, sans trouver de résistance; qu'ils commenceront par les pousser vers l'Occident, en subjuguant les Lydiens, les provinces de l'Asie Mineure, & la Thrace; qu'ils tourneront ensuite leurs armes vers le septentrion, pour soumettre une partie des Scythes, & les nations voisines de la mer Caspienne; qu'enfin ils chercheront à s'aggrandir vers le Midi, en soumettant l'Egypte & l'Arabie; mais qu'ils n'entreprendront rien contre les peuples de l'Orient.

La Monarchie des Grecs est ensuite

montrée à Daniel sous le symbole d'un Bouc extraordinaire. Il voit que l'armée des Macédoniens partira de l'Occident pour venir attaquer l'Empire des Perses : Qu'elle sera conduite par un Chef plein de force & de gloire : Qu'elle traversera des espaces immenses de pays pour chercher l'ennemi jusques dans le cœur de ses Etats : Qu'elle s'avancera contre lui avec tant de rapidité , qu'elle ne paroitra pas toucher à terre : Qu'elle lui portera des coups mortels , qu'elle l'abbattra par des victoires réitérées , & qu'elle détruira la double puissance des Perses & des Médes , sans qu'aucun Prince , ou allié ou voisin , se mette en peine de venir à leur secours.

Mais aussitôt que cette Monarchie sera parvenue au comble de la grandeur , Alexandre , qui faisoit sa principale force , lui sera enlevé , & il se formera vers les quatre parties du monde quatre Monarchies Grecques , qui seront considérables ; sans approcher néanmoins de celle qu'Alexandre avoit fondée.

Est-il rien de plus admirable & de plus divin que des prédictions si claires , si précises , si détaillées , & qui

vont jusqu'à marquer qu'un Prince mourra sans laisser dans sa maison de successeurs, & que quatre de ses Généraux partageront entr'eux son Empire ? Mais il faut voir ces prédictions dans l'Ecriture même. La Vulgate est assez conforme à l'hébreu, excepté en quelques endroits que je traduirai selon le texte original.

Daniel, cap.
8. v. 1. 8.

Etant, dit Daniel, au château de Susse, au pays d'Elam, la troisième année de Baltazar, je vis un BELIER qui se tenoit devant le marais. Il avoit les deux cornes élevées ; & l'une l'étoit plus que l'autre, & croissoit peu à peu. Après cela je vis que ce Béliet donnoit des coups de corne contre l'Occident, contre l'Aquilon, & contre le Midi, & toutes les bêtes ne pouvoient lui résister, ni se délivrer de sa puissance. Il fit tout ce qu'il voulut, & devint fort puissant. J'étois attentif à ce que je vois : & en même tems un BOUC vint de l'Occident sur la face de toute la terre, sans qu'il touchât néanmoins la terre : & ce Bouc avoit une corne fort grande entre les deux yeux. Il vint jusqu'à ce Béliet qui avoit deux cornes, & qui se tenoit devant la porte ; & s'élançant avec une grande impétuosité, il courut à lui de toute sa force. Lorsqu'il fut venu près du Béliet, il l'at-

laqua avec furie , & le perça de coups. Il lui rompit les deux cornes , sans que le Béliér pût lui résister ; & l'ayant jeté par terre , il le forla aux piés , & il ne se trouva personne qui délivrât le Béliér de sa puissance. Le Bouc ensuite devint extraordinairement grand ; & étant cru , sa grande corne se rompit ; & il se forma quatre cornes considérables au-deffous , vers les quatre vents du ciel.

Il y auroit beaucoup de réflexions importantes à faire sur les prophéties que je viens de rapporter. Je les laisse à l'intelligence & à la religion des Lecteurs , & je me contente d'une seule observation , sur laquelle même je n'insisterai pas autant qu'elle le mériteroit.

Dieu préside généralement à tout ce qui arrive dans l'univers , & règle en maître absolu le sort de tous les particuliers , de toutes les villes , de tous les empires ; mais il cache les ressorts de sa Sagesse & les merveilles de sa Providence sous le voile des causes naturelles & des événemens ordinaires. Dans tout ce que présente à nos yeux l'histoire profane , sièges & prises de villes , batailles gagnées ou perdues , établissemens ou renversemens d'em-

pires, il ne nous paroît rien que d'humain & de naturel : Dieu ce semble n'y entre pour rien, & l'on seroit tenté de croire qu'il abandonne entièrement les hommes & les peuples à leurs vûes, à leurs talens, & à leurs passions ; à l'exception peutêtre de la nation Juive, qu'il considéroit comme son peuple & comme son propre domaine.

Pour nous épargner une tentation si contraire à la religion & à la raison même, Dieu rompt de tems en tems son silence, dissipe les nuages qui le cachent, & veut bien nous découvrir les ressorts secrets de sa Providence, en faisant prédire par ses Prophètes, lontems avant l'événement, le sort qu'il a préparé aux différens peuples de la terre. Il montre à Daniel l'ordre, la succession, & les différens caractères des quatre grands Empires auxquels il a résolu de soumettre toutes les nations de l'univers : celui des Babyloniens, celui des Perses & des Médes, celui des Grecs, & enfin celui des Romains.

C'est dans la même vûe qu'il insiste fortement sur les deux plus fameux Conquérans qui aient jamais été, Cy-

rus & Alexandre, l'un fondateur, l'autre destructeur du puissant Empire des Perses. Il fait nommer le premier par son nom deux cens ans avant sa naissance, prédit par la bouche d'Isaïe ses victoires, & marque en détail toutes les circonstances de la prise de Babylone, auxquelles on n'avoit encore rien vû de pareil. Ici, par la bouche de Daniel, il désigne Alexandre, & lui attribue des qualités & des caractères qui ne conviennent qu'à lui seul, & qui le font connoître aussi clairement qu'il avoit été nommé.

Ces endroits de l'Ecriture, où Dieu s'explique nettement, doivent nous paroître bien précieux, & nous servir comme de clés pour entrer dans l'intelligence des voies secretes par lesquelles il conduit le monde. A la lueur de ces raions de lumière, un homme raisonnable & religieux doit ouvrir les yeux sur tout le reste, & conclure de tout ce qui est dit des quatre grands Empires, de Cyrus & d'Alexandre, de Babylone & de Tyr, qu'il faut reconnoître & admirer dans tous les événemens de l'histoire profane l'attention continuelle de Dieu sur tous les hommes & sur tous les Etats,

dont la destinée dépend uniquement de sa sagesse , de sa puissance , & de sa liberté.

On conçoit aisément quelle joie & quelle admiration causèrent à Alexandre des prophéties si claires , si détaillées , si avantageuses. Avant que de sortir de Jérusalem , il fit assembler les Juifs , & leur ordonna de lui déclarer quelle grace ils souhaitoient de lui. Ils lui répondirent qu'ils le prioient de leur permettre de vivre selon les loix de leurs peres , & de les exempter en la septième année du tribut ordinaire ; parce que cette année-là , selon leurs loix , il ne leur étoit pas permis de semer leurs terres , ni de faire par conséquent de recolte. Alexandre leur accorda leur requête. Et sur ce que le Grand Prêtre le pria d'agréer aussi que les Juifs qui étoient dans Babylone & dans la Médie pussent vivre de même selon leurs loix , il le promit avec beaucoup de bonté , & dit que si quelques-uns vouloient le servir dans ses armées , il leur permettoit d'y vivre selon leur religion , & d'y observer toutes leurs coutumes. Sur quoi plusieurs s'enrollèrent.

A peine étoit-il sorti de Jérusalem ,

que les Samaritains vinrent le trouver en grande pompe , & le supplier de faire aussi à leur temple l'honneur d'y aller. Comme ils s'étoient soumis de bonne grâce à Alexandre , & qu'ils lui avoient envoyé du secours , ils crurent , après un tel service , mériter bien mieux ses faveurs que les Juifs ; & ils se flatoient d'obtenir les mêmes graces qu'eux , & de plus grandes encore. Ce fut dans cette vûe qu'ils firent cette procession pompeuse pour l'inviter à passer dans leur ville ; & les huit mille hommes de leurs troupes qui étoient dans son armée , joignirent leurs prières à celles de leurs compatriotes. Alexandre les remercia obligamment , & leur dit qu'il étoit obligé de se rendre en Egypte , qu'il n'avoit point de tems à perdre , & qu'à son retour , si ses affaires le lui permettoient , il y passeroit. Alors ils le prièrent de leur accorder l'exemption du tribut chaque septième année. Alexandre leur demanda s'ils étoient Juifs. Sur la réponse ambigue qu'ils lui firent , le Prince , n'ayant pas alors le tems d'examiner à fond leur exposé , remit aussi cette affaire à son retour ; & il continua sa marche vers Gaza.

*Diod. l. 17.**p. 526.**Arrian lib.**2. p. 101 103.**Q. Curt. lib.**4. cap. 6.**Plut. in A-**lex. pag. 679.*

En arrivant devant cette place, il la trouva pourvûe d'une bonne garnison, commandée par Bétis un des Eunuques de Darius. Ce Gouverneur, brave homme & très-fidèle à son Maître, la défendit très-bien contre Alexandre. Il falloit absolument emporter cette ville pour entrer en Egypte, car il n'y avoit point d'autre passage. Ainsi ce Prince fut obligé de l'assiéger; & quoique tout l'art militaire, & toute la vigueur & l'application possibles fussent employés à ce siège, il en couta deux mois pour la prendre. Le dépit de se voir arrêté si longtems, & deux blessures qu'il y reçut, le portèrent à traiter le Commandant, & tout le reste des habitans & des soldats, avec une cruauté que rien n'est capable d'excuser. Il fit passer dix mille hommes au fil de l'épée, & fit vendre tous les autres avec leurs femmes & leurs enfans. Quand on lui amena Bétis, qui fut pris en vie dans le dernier assaut couvert de glorieuses blessures, au lieu de le traiter comme sa valeur & sa fidélité le méritoient, ce jeune Prince, qui d'ailleurs estimoit la bravoure même dans ses ennemis, alors, plein d'une joie insolente, lui dit : *Tu ne mourras pas, Bé-*

tis, comme tu l'as souhaité. Résous-toi de souffrir tous les tourmens que la vengeance peut inventer. Bétis regardant le Roi d'un visage, non seulement assuré, mais fier, ne répondit rien à ces menaces. Le Roi, encore plus outré par ce silence dédaigneux : Voiez, je vous prie, s'écria-t-il, cette arrogance muette. A-t-il fléchi le genou? a-t-il dit une parole de soumission? Je vaincrai ce silence obstiné, & si je n'en tire autre chose, j'en tirerai pour le moins des gémissemens. Enfin^a sa colére se tourna en rage, ses mœurs commençant à changer avec sa fortune. Il lui fit percer les talons, y fit passer une corde, & la faisant ensuite attacher à un char, il le fit trainer ainsi autour de la ville jusqu'à ce qu'il en mourut. Il se vançoit d'imiter en cela Achille dont il étoit descendu, qui, selon Homère, fit la même chose au corps mort d'Hector autour des murailles de Troie : comme si l'on devoit jamais se piquer de suivre un mauvais exemple. Action barbare de côté & d'autre, mais bien plus encore pour Alexandre, qui fit trainer Bétis tout en vie; & cela pour avoir servi fidèle-

Decepit
 exemplar vi-
 tiis imitabile.
Horat.

^a *Itam deinde vertit in | grinos ritus nova subeu-
 rabiem, jam tum pere- | te fortuna. Q. CURT.*

ment & vaillamment son Maître en défendant une place qu'il lui avoit confiée : fidélité, qui méritoit d'être admirée & récompensée même par un ennemi, plutôt que d'être punie si cruellement.

Il envoya la plus grande partie du butin qu'il avoit fait à Gaza, à sa mere Olympias, à Cléopatre sa sœur, & à ses amis. Il fit aussi présent à son Gouverneur Léonidas de cinq cens quintaux d'encens, & de cent quintaux de myrrhe, se souvenant d'un avertissement qu'il en avoit reçu autrefois étant encore enfant, & qui lui sembloit alors un présage des conquêtes qu'il venoit de faire. Car Léonidas aiant vû un jour Alexandre à un sacrifice prendre de l'encens à pleines mains, & le jeter dans le feu, il lui dit : *Alexandre, quand vous aurez conquis la région qui porte ces aromates, alors vous pourrez prodiguer l'encens tant qu'il vous plaira : mais, en attendant, épargnez celui que vous avez.* Alors donc il lui écrivit : *Je vous envoie une bonne provision d'encens & de myrrhe, afin que vous cessiez d'être si réservé & si épargnant envers les dieux.*

Diod. lib.

Dès qu'Alexandre eut mis fin au

siège de Gaza, il y laissa une garnison, 17. p. 326.
 & tourna ses efforts du côté de l'E- 529.
 gypte. En sept jours de marche il arri- *Arrian. lib.*
 va devant Péluse. Un grand nombre 3. p. 104-110.
 d'Egyptiens s'y étoit rendu, se hâtant *Pint. in A-*
 de venir le reconnoître pour leur Sou- *lex. pag. 679-*
 verain, & se soumettre à lui. 681.
Q. Curt. lib.
4. c. 7. & 8.
Justin. lib.
11. cap. 11.

La haine qu'ils portoient aux Perses étoit si forte, qu'il ne leur importoit guère qui seroit leur nouveau maître, pourvû qu'ils trouvassent un vengeur qui les délivrât de l'insolence & de l'indignité avec laquelle eux & leur religion étoient traités. Car quelque fausse que soit une religion, & assurément il ne s'en peut guère imaginer de plus absurde que l'étoit celle des Egyptiens, tant que c'est la religion du pays, il n'y a point de nation qui la laisse outrager impunément, ni rien qui touche si sensiblement ni qui soulève davantage les esprits. Ochus avoit fait égorger leur dieu Apis de la manière la plus insultante pour eux & pour leur religion. Les Persans, à qui il avoit laissé le Gouvernement, continuoient à s'en divertir comme lui. Tout cela avoit aliéné les esprits à un point, que quand Amyntas y vint, un peu auparavant, avec une poignée

de gens , il les trouva tout prêts à se déclarer pour lui , & à lui aider à chasser les Perses.

Cet Amyntas étoit un déserteur qui avoit quitté Alexandre , & étoit entré au service de Darius. Il avoit commandé les troupes Grecques à la bataille d'Issus , & s'étant sauvé du côté de Tripoli en Syrie avec un corps de quatre mille hommes , il prit le nombre de vaisseaux dont il avoit besoin , mit le feu au reste , & fit voile d'abord vers l'île de Chypre , & ensuite vers Péluse , qu'il surprit en faisant croire qu'il avoit une Commission de Darius qui l'établissoit Gouverneur de l'Egypte à la place de Sabacès tué à la bataille d'Issus. Quand il se vit maître de cette place importante , il leva le masque , & prétendit ouvertement à la Couronne d'Egypte , déclarant qu'il venoit pour en chasser les Perses. Un grand nombre d'Egyptiens , qui ne songeoient qu'à se débarrasser de ces maîtres devenus insupportables , se joignirent à lui. Il marcha droit à Memphis capitale du Roiaume , & dans un combat qui se donna il remporta la victoire , & renferma les Perses dans la ville. Mais , après cette victoire ,

n'ayant pas eu soin d'empêcher le soldat de se débander pour aller au pillage, l'ennemi fit sur ceux qui restoient une sortie, où il les tailla tous en pièces avec Amyntas leur Chef.

Cet événement, bien loin d'arrêter l'aversion des Egyptiens pour les Perses, ne servit qu'à l'augmenter : de sorte que dès qu'Alexandre parut sur la frontière, le peuple, tout disposé à le recevoir, accourut en foule lui rendre les bras, & se soumettre à lui. Sa venue, avec une armée victorieuse, leur montroit une protection assurée, qu'Amyntas n'avoit pas été en état de leur donner : ainsi tous se déclarèrent ouvertement pour lui. Mazée qui commandoit à Memphis, voyant lui-même qu'il étoit inutile de faire des efforts pour se défendre contre une si grande puissance, & que Darius son maître n'étoit pas à portée de le secourir, se soumit, ouvrit les portes de la capitale au vainqueur, & lui mit entre les mains huit cens talens, c'est-à-dire deux millions quatre cens mille livres, & tous les meubles du Roi. Ainsi Alexandre, sans trouver la moindre opposition, se vit maître de toute l'Egypte.

Plin. lib. 5.
sap. 9.

No. fader.

A MEMPHIS il fit le projet du voiage au temple de Jupiter-Ammon. Ce temple étoit situé au milieu des deserts sabloneux de la Libye, à douze journées de Memphis. Cham, fils de Noé, commença après le déluge, à peupler l'Egypte & la Libye; & lorsque l'idolatrie s'introduisit dans le monde quelque tems après, il fut la grande divinité de ces deux pays où sa postérité étoit demeurée. On lui bâtit un temple au milieu de ces deserts, dans un espace d'assez bonne terre d'environ deux lieues de large, qui faisoit comme une espèce d'île dans une mer de sable. C'est lui que les Grecs appelloient *Ziùs*, *Jupiter*, * & les Egyptiens *Ammon*. Dans la suite on joignit ces deux noms, & on l'appella *Jupiter-Ammon*.

Le dessein de ce voiage, aussi dangereux qu'insensé, naissoit d'une vanité pitoiable. Alexandre, voyant dans Homère, & dans les autres Auteurs fabuleux des anciens, que la plupart de leurs Héros étoient représentés

* De là vient que la ville d'Egypte que l'Ecriture * nomme No Ammon (la ville de Cham ou d'Ammon) est appelée

par les Grecs Διόνολις, ou la ville de Jupiter. * Jeremie. 46. 25. Ezech. 30. 15 Nabum. 3. 8.

comme fils de quelque divinité, & cherchant à passer pour Héros, il voulut aussi avoir un dieu pour pere. Il choisit pour cela Jupiter-Ammon, & commença par envoyer corrompre les Prêtres, & les instruire du rôle qu'ils devoient jouer.

C'est en vain qu'on eût entrepris de le détourner de ce dessein, qui n'avoit rien de grand que l'orgueil & l'extravagance qui l'avoit conçu. Enflé par ses victoires, il avoit déjà commencé à prendre, comme l'observe Plutarque, ce caractère de roideur & d'inflexibilité, qui ne fait que commander; qui ne peut souffrir d'avis, & encore moins de résistance; qui ne connoit ni obstacles, ni dangers; qui fait consister le beau dans ce qui paroît impossible; en un mot, qui se croit en état de forcer, non seulement les ennemis, mais les lieux, les saisons, & l'ordre entier de la nature: effet ordinaire, d'une longue suite de prospérités, qui renverse les plus forts, & fait enfin oublier qu'on est homme. Nous avons vû de nos jours un fameux Conquérant, qui se piquoit de marcher sur les traces d'Alexandre, pousser en-
*Charles XII.
roi de Suède*
 core plus loin que lui cette sorte d'hé-

roïsme féroce, & se faire un principe de ne jamais reculer.

AN.M. 367³. Alexandre se met donc en chemin ;
 AV. J.C. 331¹. & de Memphis descendant le long du fleuve jusqu'à la mer, il la cotoie, & après avoir passé Canope, il remarque sur la côte, vis-à-vis de l'île de Pharos, un endroit qui lui parut tout-à-fait propre à bâtir une ville. Il en dressa lui-même le plan, & désigna les lieux où devoient être les temples & les places publiques. Pour la bâtir, il se servit de l'architecte Dinocrate, fameux pour avoir rebâti à Ephèse le temple de Diane brûlé par Hérostrate. Il appella cette ville de son nom Alexandrie, & elle devint la capitale du royaume. Son port, qui étoit des plus commodes, aiant la Méditerranée d'un côté, le Nil & la Mer Rouge dans le voisinage, y attira le commerce du Levant & du Couchant, & la rendit en fort peu de tems une des villes les plus florissantes du monde.

Il y avoit seize cens stades de chemin à faire pour se rendre au temple de Jupiter-Ammon, c'est-à-dire quatre-vingts de nos lieues ; & presque toute cette route n'étoit que des déserts sabloneux. Les deux premières

jours furent supportables pour les soldats , parce qu'ils n'étoient point encore entrés dans ces grandes & affreuses solitudes. Mais quand ils se virent dans de vastes campagnes couvertes de sable d'une hauteur excessive , la fraieur les saisit. Enfermés comme dans une mer , ils portoient le plus loin qu'ils pouvoient les yeux pour voir s'ils ne découvroient point quelque endroit habité. Il n'y paroïssoit pas un arbre, ni aucune marque de terre cultivée. Pour surcroît de malheur , l'eau même qu'on portoit sur des chameaux dans des peaux de boucs avoit manqué , & il n'y en avoit pas une goutte dans tout ce terroir sablonneux. Ils étoient donc réduits à mourir de soif , sans parler du danger d'être ensevelis sous des montagnes de sable que le vent y élève quelquefois , & qui firent autrefois périr cinquante mille hommes de l'armée de Cambyse. Tout étoit si brûlé , & l'air si ardent , qu'on avoit peine à respirer : lorsque tout-à-coup , soit que ce fût par hasard , disent les Historiens , ou par une faveur particulière de Dieu , le ciel se couvrit de nuages épais qui cachèrent le soleil , ce qui fut déjà un grand soula-

gement à l'armée , quoiqu'elle manquât encore d'eau. Mais l'orage s'étant déchargé par une grosse pluie , chacun fit sa provision ; & il y en eut de si pressés de la soif , que tenant leur bouche ouverte , ils recevoient l'eau comme elle tomboit. Le Lecteur judicieux sent assez par lui-même ce qu'il faut penser de ces faits merveilleux , dont il a plu aux Historiens d'embellir ce récit.

On fut plusieurs journées à traverser ces deserts. Comme ils approchèrent du lieu de l'Oracle , ils virent quantité de corbeaux qui voloient devant les premières enseignes , & qui tantôt se posoient en terre quand l'armée marchoit lentement , tantôt s'avançoient comme pour lui servir de guides , jusqu'à ce qu'enfin on arriva au temple du dieu. C'est une chose étonnante , qu'étant situé au milieu d'une vaste solitude , il est environné d'un bois si touffu , qu'à peine le soleil le peut-il percer avec ses raions ; & il y a aussi plusieurs fontaines d'eau douce qui arrosent ce bois , & en conservent la verdure. On dit que , près de ce bois , il y en a encore un autre , au milieu duquel est une fontaine qu'ils

appellent l'eau ou la fontaine du soleil, Au point du jour elle est tiède, à midi froide, vers le soir elle s'échauffe peu-à-peu, & à minuit elle est toute bouillante. Puis, à mesure que le jour approche, sa chaleur diminue, continuant toujours dans cette même vicissitude.

Le dieu qu'on adoroit dans ce temple, n'avoit point la figure que les peintres & les sculpteurs ont accoutumé de donner aux dieux. Il étoit fait d'émeraudes & d'autres pierres précieuses, & depuis la tête jusqu'au * nombril il ressembloit à un bélier. Le Roi s'étant avancé dans le temple, le plus ancien des Prêtres le déclara fils de Jupiter, & l'assura que le dieu lui-même lui donnoit ce nom. Il l'accepta avec joie, & reconnut Jupiter pour son pere. Il lui demanda ensuite si Jupiter son pere ne lui avoit pas destiné l'empire de tout le monde. Et le Prêtre, porté à la flatterie autant que le Roi à la vanité, lui répondit qu'il seroit Monarque de l'univers. Enfin il s'enquit si tous les meurtriers de son pere avoient été punis. Sur quoi le Prêtre s'écria qu'il

* Cet endroit de Quinte- | culté, & est différemment
surce souffre quelque diffi- | expliqué par les Interprètes,

blasphémoit ; que son pere étoit immortel : mais que pour les meurtriers de Philippe , ils étoient tous exterminés , ajoutant qu'il seroit invincible jusqu'à ce qu'il eût pris rang entre les dieux. Quand il eut achevé son sacrifice , il fit de magnifiques présens au dieu ; & n'oublia pas les Prêtres qui l'avoient si bien servi.

Orné du titre superbe de fils de Jupiter , & se croiant élevé au-dessus de la nature & de la condition humaine , il revint de son voyage comme en triomphe. Depuis ce tems-là , dans toutes ses lettres , ses ordres , ses décrets , il prenoit toujours cette qualité : ALEXANDRE , ROI , FILS DE JUPITER-AMMON. Sur quoi sa mere Olympias lui fit en peu de mots une remontrance bien spirituelle , en lui mandant qu'il cessât de la brouiller avec Junon.

Pendant qu'il se repaissoit de ces chimères , & goûtoit tout le plaisir que sa vanité lui faisoit trouver dans ce titre fastueux , tout le monde se moquoit de lui en secret , & quelques-uns même , qui n'avoient pas encore entièrement subi le joug d'une basse flatterie , osèrent lui en faire des repro-

ches : liberté , qui leur couta cher , comme la suite le fera connoître. Non content de vouloir passer pour fils d'un dieu , & de se le persuader à lui-même , si pourtant cela étoit possible ; il voulut passer aussi lui-même pour dieu ; jusqu'à ce qu'enfin la Providence aiant fait par lui tout ce qu'elle vouloit , l'égalâ par la mort au reste des hommes.

Alexandre , au retour du temple de Jupiter-Ammon , étant arrivé aux Palus Maréotides qui sont assez proche de l'île de Phare , visita sa nouvelle ville qui commençoit déjà à s'avancer. Il pourvut aux moïens de la peupler , en y invitant sous de favorables conditions des habitans de plusieurs endroits. Il y attira entr'autres un grand nombre de Juifs , en leur accordant de grands privilèges. Car , non-seulement il leur laissa le libre exercice de leur religion & de leurs loix , mais il les mit sur le même pié , à tous égards , que les Macédoniens mêmes qu'il y établit. De là il s'en alla passer le reste de l'hiver à Memphis.

Joseph. contra Appionem

Varron remarque que ce fut dans le tems que ce Prince bâtit Alexandrie , que l'on trouva en Egypte l'usage du *Papyrus* pour écrire dessus. J'en parlerai ailleurs,

Arrian. lib.
3. pag. 108.
110.

2. Curt. lib.
4. cap. 8.

Pendant le séjour qu'Alexandre fit à Memphis, il régla les affaires de l'Égypte. Il ne confia qu'à des Macédoniens le commandement des troupes. Il partagea le pays en départemens, dans chacun desquels il établit un Lieutenant de Roi qui ne recevoit ses ordres que de lui-même ; ne croiant pas qu'il fût à propos de confier le commandement général de toutes les troupes à une seule personne dans un pays si grand & si peuplé. Pour le gouvernement civil, il le mit tout entier entre les mains d'un Egyptien, nommé Doloaspe. Car, voulant que l'Égypte continuât à être gouvernée selon les anciennes loix & les coutumes reçues, il crut qu'un Egyptien naturel qui les connoissoit de longue main, étoit plus propre à cet emploi qu'un étranger quel qu'il fût.

Afin de faire avancer plus promptement l'ouvrage de sa nouvelle ville, il nomma Cléomène pour y veiller ; & le chargea aussi du soin de lever le tribut que devoit paier l'Arabie. Comme c'étoit un fort méchant homme, il abusa étrangement de son autorité pour opprimer cruellement les peuples.

S. VIII.

§. VIII.

Alexandre , de retour d'Egypte , songe à aller chercher Darius. En partant , il apprend la mort de la femme de ce Prince. Il lui fait rendre tous les honneurs dûs à son rang. Il passe l'Euphrate & le Tigre , & atteint Darius. Fameuse bataille d'Arbelles.

ALEXANDRE , après avoir mis ordre aux affaires d'Egypte , en partit vers le printems , pour aller en Orient chercher Darius. En passant par la Palestine , il apprit une nouvelle qui lui causa beaucoup de chagrin. Il avoit laissé , en allant en Egypte , le gouvernement de la Syrie & de la Palestine à Andromaque , pour qui il avoit une grande considération. Ce Gouverneur étant venu à Samarie régler quelques affaires , les Samaritains se mutinèrent ; & , dans un tumulte , ils mirent le feu à la maison où il étoit , & l'y brûlèrent. Apparemment que ce fut un effet de la rage où ce peuple étoit de voir qu'on lui refusoit les privilèges qu'on venoit d'accorder aux Juifs ses ennemis. Cette action irrita extrêmement Alexandre contre eux. Il

Diod. lib. 17.

p. 530-536.

Arr an. lib.

3. pag. 111.

127.

P. ut. in A-

lex pag. 681.

685.

Q. Curt. lib.

4. cap. 9-16.

Justin. l. 11.

cap. 12-14.

fit mourir tous ceux qui y avoient eu part , chassa tous les autres de la ville de Samarie , y mit à leur place une colonie de Macédoniens , & donna le reste de leurs terres aux Juifs.

Il s'arrêta quelque tems à Tyr , pour régler toutes les affaires des pays qu'il laissoit derrière lui en s'avancant à de nouvelles conquêtes.

AN.M. 3673. A peine étoit-il parti , qu'il fut averti
AV.J.C. 331. par un Eunuque que la femme de Darius venoit de mourir. Il retourna sur ses pas , & alla au pavillon de Syfigambis , qu'il trouva baignée de larmes , & couchée par terre , au milieu des jeunes Princesses éplorées comme elle , & près du fils de Darius encore enfant , d'autant ^a plus digne de compassion qu'il ressentoit moins des maux qui le regardoient plus que tout autre. Alexandre les consola avec une bonté & une tendresse , qui marquoient assez qu'il étoit lui-même pénétré d'une vive & sincère douleur. Il fit à la Reine des funérailles très-magnifiques, où rien ne fut épargné. Un des Eunuques qui gardoient la chambre , & qui avoient été

^a Ob id ipsum miserabilis, quod nondum sentiebat calamitatem, maxima ex parte ad ipsum redundantem. Q. Curt.

pris avec les Princesses , s'enfuit du camp , & courut apprendre à Darius la mort de sa femme. Il fut affligé au dernier point de cette triste nouvelle , sur-tout parce qu'il la croioit privée des obsèques dûes à son rang. L'Eunuque le détrompa , en lui rapportant les honneurs qu'Alexandre avoit fait rendre à la Reine après sa mort , & les bontés qu'il avoit toujours eues pour elle pendant sa vie. A ce mot , de cruels soupçons lui vinrent dans l'esprit , & ne lui laissèrent point de repos.

Aiant tiré l'Eunuque à part , il lui tint ce discours. « Si tu reconnois enco-
 » re Darius pour ton Maître & ton
 » Roi, di moi par le respect que tu dois
 » à cette grande lumière de * Mithrès
 » qui nous éclaire , & à cette main que
 » le Roi te tend , di moi si en pleurant
 » la mort de Statira , je ne pleure pas
 » le moindre de ses maux ; & si , étant
 » tombée entre les mains d'un jeune
 » vainqueur , la perte de son honneur
 » n'a pas précédé celle de sa vie. »
 Alors l'Eunuque se jettant à ses piés , le conjure de ne pas faire ce tort à la vertu d'Alexandre , de ne pas deshonor

* Les Perses adoraient le | thrès & la lune sous celui
 soleil sous le nom de Mi- | de Mithra.

ainsi sa femme & sa sœur après sa mort ; & de ne pas se priver lui-même de la plus grande des consolations qu'il pouvoit avoir dans ses malheurs , qui étoit de croire qu'il avoit été vaincu par un Prince fort au-dessus des foiblesses des autres hommes. Qu'il devoit plutôt admirer Alexandre de ce qu'il avoit donné aux femmes des Perses de plus grandes preuves de sa continence, qu'il n'en avoit donné aux Perses même de sa valeur. Et avec des sermens & des exécutions horribles , il lui confirme tout ce qu'il vient de déposer, & lui fait le détail de tout ce qu'on avoit connu de la sagesse , de la tempérance , & de la magnanimité d'Alexandre.

Alors Darius rentrant dans la salle où étoient ses Courtisans , & levant les mains au ciel , fit aux dieux cette prière. « Dieux , qui présidez à la
» naissance des hommes , & qui dis-
» posez des Rois & des Empires , fai-
» tes-moi la grace qu'après avoir ré-
» tabli la fortune des Perses , je la
» transmette à mes descendans dans
» le même éclat que je l'ai reçue , afin
» que , vainqueur de mes ennemis ,
» je puisse reconnoître les graces dont
» Alexandre m'a prévenu dans mon

« malheur envers les personnes du
 « monde qui me sont les plus cheres.
 « Ou , si le tems ordonné par les des-
 « tinées est enfin venu , où il faut
 « nécessairement que par la colere des
 « dieux , ou par la vicissitude ordinai-
 « re des choses humaines , cet Empire
 « des Perses finisse ; faites , grands
 « dieux , qu'il n'y ait que le seul Ale-
 « xandre assis sur le trône de Cyrus.

Cependant Alexandre s'étant remis en marche , arriva avec toute son armée à Thapsaque , y passa l'Euphrate sur un pont , & poursuivit sa route vers le Tigre , où il espéroit trouver l'ennemi. Darius lui avoit déjà fait faire deux fois des ouvertures de paix : mais voiant enfin qu'il n'y en avoit point à espérer à moins de lui céder tout l'Empire , il se prépara à une nouvelle bataille. Il assembla pour cela à Babylone une armée plus nombreuse de la moitié que celle qu'il avoit eue à Issus , & la mena du côté de Ninive. Ses troupes couvroient toutes les plaines de la Mésopotamie. Aiant eu avis que l'ennemi n'étoit pas loin , il fit avancer Satropate Colonel de la cavalerie avec mille chevaux d'élite , & en donna six mille à Mazée Gouverneur

R. ilj

de la province , pour empêcher qu'Alexandre ne traversât le fleuve , & pour faire le dégât par tout où il devoit passer : mais il arriva trop tard.

De tous les fleuves d'Orient , celui-ci est le plus rapide ; & il ne roule pas seulement les eaux de plusieurs torrens , mais traîne encore avec lui de grosses pierres , de sorte que pour son extrême vitesse on l'appelle Tigre , qui veut dire flèche en langue Persanne. Alexandre envoya sonder le gué de la rivière , où il se trouva que les chevaux en avoient à l'entrée jusqu'au flanc , & au milieu jusqu'au poitrail. Aiant disposé l'infanterie en forme de croissant , & mis la cavalerie sur les ailes , ils vinrent jusqu'au fil de l'eau sans beaucoup de peine , portant leurs armes sur leur tête. Le Roi passa à pié parmi l'infanterie , & fut le premier qui parut à l'autre bord , où il montrait de la main le gué aux soldats , ne pouvant leur faire entendre sa voix. Mais ils ne pouvoient se soutenir qu'à grande peine , tant à cause des pierres qui les faisoient glisser , que de l'impétuosité du courant qui les entraînoit. Ceux qui portoient leurs hardes avec leurs armes , avoient

encore plus de peine , parce que ne pouvant se conduire , ils étoient emportés dans des gouffres , qu'ils n'évitoient qu'en abandonnant leurs fardeaux. Cependant les monceaux de hardes flottant çà & là , en faisoient tomber plusieurs : & comme chacun tâchoit de reprendre ce qui lui appartenoit , ils se caufoient plus d'embaras les uns aux autres , que ne leur en caufoit le fleuve. Le Roi avoit beau crier qu'on sauvât seulement les armes , & qu'il rendroit tout le reste , on n'entendoit ni son conseil , ni ses ordres , tant on faisoit de bruit , & tant le tumulte étoit grand. Enfin ils passèrent par l'endroit où le gué étoit plus aisé , & l'eau moins impétueuse ; & l'on ne trouva à dire en tout qu'un peu de bagage.

Il est certain que cette armée pouvoit être taillée en pièces , s'il y eût eu quelqu'un qui eût osé vaincre ; c'est-à-dire qui eût osé apporter la moindre résistance à leur passage. Mais Mazée , qui pouvoit les défaire aisément , s'il fût survenu lorsqu'ils passoient la rivière en désordre , n'arriva qu'après qu'ils se furent mis en bataille. Un pareil bonheur avoit tou-

jours accompagné ce Prince jusques-là , & lorsqu'il traversa le Granique à la vûe de tant de milliers d'hommes de cheval & de pié qui l'attendoient sur le rivage , & lorsque dans les rochers de la Cilicie il trouva ouverts & sans défense des défilés , où un petit nombre de troupes pouvoit l'arrêter tout court. Et ^a c'est ce qui rend moins étonnant cet excès de hardiesse qui étoit son caractère particulier , & qui lui faisoit affronter aveuglément les plus grands dangers ; puisqu'étant toujours heureux , il n'eut jamais lieu de soupçonner qu'il eût été téméraire.

Le Roi aiant campé deux jours près du fleuve , commanda que le lendemain on se tint prêt pour la marche. Mais environ les neuf ou dix heures du soir , le ciel étant clair & serein , la lune perdit premièrement sa lumière , & parut après toute souillée & comme teinte de sang. Et parce que cela arrivoit sur le point d'une si grande bataille , dont l'événement donnoit déjà assez d'inquiétude , l'ar-

^a Audacia quoque , | nunquam in discrimen
qua maximè viguit , ra- | venit , an temere fecisset.
quo minus potest : quia | 2. Curt.

mée fut touchée d'un sentiment de religion, & ensuite saisie de fraieur. Ils crioient, « Que le ciel leur fai-
 » soit paroître les marques de son
 » courroux, & qu'on les traînoit,
 » contre la volonté des dieux, aux
 » extrémités de la terre. Que les ri-
 » vières s'opposoient à leur passage,
 » que les astres leur refusoient leur
 » clarté accoutumée, & qu'ils ne
 » voioient plus que des deserts & des
 » solitudes. Que pour l'ambition d'un
 » seul homme, tant de milliers d'hom-
 » mes répandoient leur sang, & en-
 » core pour un homme qui dédaig-
 » noit sa patrie, qui défavouoit son
 » pere, & qui prétendoit se faire pas-
 » ser pour un dieu.

Ces murmures alloient à une sédi-
 tion toute ouverte, lorsqu'Alexan-
 dre, qui ne s'étonnoit de rien, fit ap-
 peller dans sa tente les Officiers de
 l'armée, & commanda aux Devins
 Egyptiens, qui étoient les plus versés
 en la science des astres, de dire ce
 qu'ils en croioient. Ils savoient bien
 quelle étoit la cause naturelle des
 éclipses de la lune : mais, sans entrer
 dans ces raisonnemens de physique,
 ils se contentèrent de dire, Que le

soleil étoit pour les Grecs , & la lune pour les Perses ; & qu'elle ne s'éclipsoit jamais sans les menacer de quelque grande calamité , dont ils rapportoient plusieurs exemples , qu'ils donnoient pour certains & indubitables. La superstition a une force merveilleuse pour remuer les esprits de la populace. Quelque emportée & inconstante qu'elle soit , si elle a une fois l'esprit frappé d'une vaine image de religion , elle obéira mieux à des Devins qu'à ses Chefs. La réponse des Egyptiens étant divulguée parmi les troupes , releva leur espérance & leur courage.

Le Roi , pour profiter de cette ardeur , décampa après minuit. Il avoit à sa droite le Tigre , & à sa gauche les montagnes appelées Gordiennes. Au point du jour les partis qu'il avoit envoyés pour reconnoître les ennemis , lui rapportèrent que Darius marchoit à lui. Aussitôt ayant rangé ses troupes en bataille , il se mit à leur tête. Mais il se trouva que ce n'étoit qu'un détachement de mille chevaux qui alloient à la découverte , & qui se retirèrent bientôt vers le gros de l'armée. Cependant le Roi eut nouvelles que Darius n'étoit plus qu'à cent cinquar .. stades.

On avoit surpris , quelque tems auparavant , des lettres de Darius , par lesquelles il sollicitoit les soldats Grecs à tuer le Roi , ou à le trahir. Rien n'est plus capable de faire détester la mémoire de ce Prince , qu'une tentative de cette sorte , si pleine de lâcheté & de noirceur , & réitérée plus d'une fois. Alexandre fut en doute s'il devoit lire ces lettres en pleine assemblée , ne comptant pas moins sur l'affection & la fidélité des Grecs , que sur celle des Macédoniens. Mais Parménion l'en dissuada , en lui représentant qu'il étoit dangereux de faire naître de telles pensées aux soldats ; qu'il n'en falloit qu'un pour faire un mauvais coup , & qu'il n'y avoit rien dont l'avarice ne fût capable. Il suivit un si sage conseil , & fit marcher son armée.

Quoique Darius eût déjà demandé deux fois la paix en vain , & qu'il crût n'avoir plus de ressource que dans les armes ; cependant , vaincu par tout ce qu'il avoit appris de la bonté d'Alexandre à l'égard de sa famille , il lui envoya dix des principaux de ses parens , pour lui proposer de nouvelles conditions de paix , encore plus avantageuses que les premières , & pour le

remercier des bons traitemens qu'il avoit faits à sa famille. Il lui avoit d'abord abandonné toutes les provinces jusqu'au fleuve Halys : il y ajoutoit maintenant tout ce qui est entre l'Hellespont & l'Euphrate, c'est-à-dire tout ce qu'il possédoit déjà. Alexandre leur fit cette réponse. » Dites à votre Maître que les remerciemens sont superflus entre gens qui se font la guerre ; & que si j'ai usé de clémence & de bonté envers les siens, ça été pour moi-même & non pour lui, pour suivre mon inclination, & non pour lui plaire. Je ne sai ce que c'est que d'insulter aux misérables. Je ne m'attaque ni aux prisonniers, ni aux femmes. Je n'en veux qu'à ceux qui ont les armes à la main. Si c'étoit de bonne foi qu'il me demandât la paix, je délibérerois sur ce que j'aurois à faire. Mais puisqu'il ne cesse par lettres & par argent de solliciter mes soldats à me trahir, & mes amis à me tuer, je suis résolu de le poursuivre à toute outrance, non plus comme un ennemi, mais comme un empoisonneur & un assassin. Il a bonne grace de m'offrir ce que j'ai déjà entre les mains. S'il se contentoit d'être le second après moi,

» sans vouloir aller de pair , peut-être
» l'écouterois-je. Dites-lui que le mon-
» de ne peut souffrir ni deux soleils , ni
» deux maîtres : qu'ainsi il choisisse ,
» ou de se rendre aujourd'hui , ou de
» combattre demain ? & qu'il ne se
» promette pas un meilleur succès que
» par le passé. « Les propositions de
Darius ne paroissent pas certainement
raisonnables : mais la réponse d'Ale-
xandre l'est-elle beaucoup plus ? On
voit dans le premier un Prince qui ne
sent point encore sa foiblesse , ou du
moins qui ne peut se résoudre à l'a-
vouer ; & dans l'autre on en voit un
enivré de sa fortune , & qui porte l'or-
gueil jusqu'à un excès de folie qui n'a
point d'exemple : *Le monde ne peut
souffrir ni deux soleils , ni deux maîtres.* Si
c'est là grandeur , & non enflure , je ne
sai pas ce qui pourra jamais mériter ce
dernier nom. Les Ambassadeurs aiant
eu leur congé , s'en retournèrent , &
déclarèrent à Darius qu'il falloit se pré-
parer à la bataille. Celui-ci se campa
avec toutes ses forces près du village
de Gaugaméle & de la rivière de Bou-
melle , dans une rase campagne , à une
assez grande distance d'Arbelles. Il
avoit fait aplanir auparavant le terrain

qu'il avoit choisi pour le champ de bataille , afin que les chariots & sa cavalerie pussent agir plus librement , se souvenant que les défilés de Cilicie avoient été cause de la perte du combat qu'il y donna ; & en même tems il avoit fait préparer des * chaussetrapes contre la cavalerie des ennemis.

Sur ces nouvelles, Alexandre séjourna quatre jours au lieu où il étoit, pour laisser reposer son armée, & ferma son camp de fossés & de palissades. Car il avoit résolu d'y laisser tout le bagage & l'attirail , avec les soldats inutiles , & de mener le reste contre l'ennemi sans autre équipage que leurs armes. Il partit donc sur les neuf heures du soir , pour combattre au point du jour Darius , qui sur ces nouvelles avoit rangé ses troupes en bataille. Alexandre marchoit aussi en bataille rangée ; car les armées n'étoient éloignées que de deux ou trois lieues. Quand il fut arrivé jusqu'aux montagnes d'où il pouvoit découvrir toute l'armée des ennemis , il fit alte , & aiant assemblé

* Chaussetrape est un instrument garni de pointes de fer. On en sème plusieurs dans un champ où la cavalerie doit passer , afin qu'elle

les se fient dans les piés des chevaux , & les enclouet. Diction. de Trévoux.

ses Officiers Généraux, tant Macédoniens qu'étrangers, il mit en délibération s'il donneroit sur l'heure la bataille, ou s'il camperoit à cet endroit. Ce dernier avis aiant été suivi, parce qu'on jugea nécessaire de reconnoître le champ de bataille, & l'ordonnance des ennemis, l'armée campa dans le même ordre où elle étoit; & cependant Alexandre prit son infanterie légère avec les compagnies Royales, & fit le tour de la plaine où se devoit donner le combat.

Quand il fut de retour, il assembla une seconde fois ses Officiers Généraux, & leur dit qu'ils n'avoient pas besoin de harangue, parce que leur courage & leurs belles actions étoient pour eux un assez puissant équillon de gloire. Qu'ils représentassent seulement aux troupes, qu'il n'étoit pas ici question de la Phénicie, ou de l'Egypte, mais de toute l'Asie, à qui cette bataille donneroit un maître; & qu'après avoir traversé tant de provinces, & laissé derrière eux tant de fleuves & de montagnes, ils ne pouvoient s'assurer le retour dans leur pays que par une victoire complète. Il leur donna ordre ensuite d'aller prendre du repos.

On dit que Parménion lui conseilla d'attaquer l'ennemi de nuit, parce qu'il feroit aisé de le défaire dans la surprise, & à la faveur des ténébres. Il répondit, de sorte que tous les assistans purent l'entendre, qu'il ne convenoit point à Alexandre de dérober la victoire, & qu'il vouloit combattre & vaincre en plein jour. Cette réponse étoit fière, mais en même tems elle marquoit de la prudence. Car c'étoit beaucoup hazarder, que d'attaquer de nuit une armée si nombreuse, & dans un pays inconnu. Darius, qui craignoit une surprise, parce qu'il n'avoit pas retranché son camp, demeura toute la nuit avec son armée sous les armes, ce qui lui nuisit le plus dans le combat.

Alexandre, qui, dans les grandes crises des affaires, avoit toujours coutume de consulter les Devins, & de pratiquer scrupuleusement tout ce qu'ils lui ordonnoient pour se rendre les dieux favorables, se voyant prêt de donner un combat qui alloit décider de l'empire, fit venir Aristandre, en qui il avoit une confiance entière, s'enferma avec lui pour faire quelques sacrifices secrets, & immola des victi-

mes à la * Peur, sans doute afin qu'elle empêchât ses troupes de prendre l'épouvante à la vue de l'armée formidable des ennemis. Le Devin, en habit de cérémonie, portant des vervaines à la main, & la tête voilée, prononçoit le premier les prières que le Roi devoit adresser à Jupiter, à Minerve, à la Victoire. Après que tout fut achevé, Alexandre se mit au lit pour reposer le reste de la nuit. Repassant en lui-même, non sans quelque émotion, les suites du combat qui alloit se donner, il ne put reposer d'abord. Mais le corps étant comme accablé par les inquiétudes de l'esprit, il dormit contre sa coutume le reste de la nuit d'un profond sommeil, de sorte que les Généraux s'étant rassemblés à la pointe du jour devant son pavillon pour prendre ses ordres, ils furent fort surpris de ce qu'il n'étoit pas encore éveillé; & d'eux-mêmes ils donnèrent aux troupes l'ordre de prendre de la nourriture. Parménion enfin l'ayant éveillé, & lui témoignant sa surprise de ce qu'il dormoit si tranquillement sur le point d'une bataille où il s'agissoit de tout pour lui : *Flé comme nous serions-nous pas tranquilles, dit-il,*

** Il fait lire dans Plutarque que c'étoit au lieu de ψέψ.*

l'ennemi venant se livrer lui-même entre nos mains ? Il prit aussitôt ses armes , monta à cheval , & parcourut les rangs , exhortant les troupes à soutenir , & même , s'il se pouvoit , à surpasser leur ancienne réputation , & la gloire qu'ils s'étoient acquise jusques-là. Dans un jour d'action les soldats croient lire sur le visage du Général le sort du combat. Jamais Alexandre n'avoit paru si tranquille , si gai , ni si résolu. La sérénité & l'assurance qu'on remarquoit en lui , étoient comme des garands surs de la victoire.

Les deux armées étoient bien différentes pour le nombre , & encore plus pour le courage. Celle de Darius étoit composée au * moins de six cens mille hommes de pié , & de quarante mille chevaux ; l'autre , de quarante mille hommes de pié , & de sept à huit mille chevaux. Mais ici tout étoit force & nerf ; au lieu que du côté des Perses c'étoit un grand assemblage d'hommes non de soldats , vain épouvantail plutôt qu'une véritable armée.

L'ordre de bataille étoit à peu près le même de part & d'autre. Les troupes furent rangées sur deux lignes , la

Nomina verius quam auxilia. Q. CURS.

* Plusieurs historiens la font monter à plus d'un million d'hommes.

cavalerie sur les ailes, & l'infanterie au milieu, l'une & l'autre sous la conduite particulière des Chêfs de chacune des différentes nations qui les composoient, & commandées en général par les principaux Officiers de la couronne. Le front de la bataille des Perses étoit couvert de deux cens chariots armés de faux, & de quinze éléphans. Darius se plaça au centre de la première ligne. Outre ses Gardes, qui étoient l'élite de ses troupes, il s'étoit fortifié encore de l'infanterie Grecque qu'il avoit rangée près de lui, la jugeant seule capable de tenir tête à la Phalange Macédonienne. Comme son armée avoit beaucoup plus d'étendue que celle des ennemis, son dessein étoit de les enveloper, & de les attaquer en même tems de front & par les flancs.

Alexandre avoit pourvu à cet inconvénient, en donnant ordre aux Commandans de la seconde ligne, s'ils étoient attaqués par derrière, de faire tête de ce côté-là ; ou de mettre leurs troupes en potence pour couvrir leurs ailes, en cas que les ennemis vinssent les prendre en flanc. Il avoit placé devant le front de sa première ligne la plus grande partie des Archers,

des frondeurs , des gens de traits , pour s'opposer aux chariots armés de faux , & pour épouvanter les chevaux en lançant sur eux une grêle de flèches , de traits , & de pierres. Ceux qui conduisoient les ailes avoient ordre de les étendre le plus qu'ils pourroient , sans trop affoiblir le corps de bataille. Pour le bagage & les prisonniers , entre lesquels étoient la mere & les enfans de Darius , on les laissa dans le camp avec peu de troupes pour les garder. Parménion commandoit la gauche comme il avoit accoutumé , & Alexandre la droite.

Quand les deux armées furent en présence , Alexandre , à qui l'on avoit montré les endroits où les ennemis avoient caché des chaussetrapes , s'allongeoit toujours sur sa droite pour les éviter , & les Perses de leur côté s'avançoient aussi à proportion. Darius craignant qu'on ne le tirât du terrain qu'il avoit fait applanir , & qu'on ne le conduisît dans un autre inégal & raboteux où ses chariots armés ne pourroient agir , ordonna à la cavalerie de son aile gauche , qui débordoit de beaucoup la droite des ennemis , de marcher en avant , & de se replier sur

le flanc des Macédoniens, pour les empêcher de s'étendre davantage. Alors Alexandre envoya contre eux la cavalerie qui étoit à sa solde commandée par Ménidas : mais comme elle n'étoit pas en état de résister à l'effort des ennemis qui l'emportoient pour le nombre, il les fit soutenir par les Péoniens que commandoit Arétas, & par la cavalerie étrangère. Les Barbares plièrent d'abord, mais ils revinrent bientôt à la charge, & rétablirent le combat. Outre l'avantage du nombre, ils avoient celui de l'armure, qui les mettoit eux & leurs chevaux bien plus en sûreté. La cavalerie d'Alexandre eut beaucoup à souffrir, mais elle soutint avec courage leur choc, & vint à bout enfin de les mettre en fuite.

Alors les Perses lâchèrent leurs charriots armés de faux contre la phalange des Macédoniens, pour la mettre en desordre ; mais ce fut avec peu de succès. Le bruit que firent les Phalangites en frappant leurs boucliers avec leurs piques, & les traits qui voloient de toutes parts, effarouchèrent les chevaux, & en firent tourner un grand nombre contre leurs propres troupes. D'autres, saisissant les rênes des che-

vaux, tiroient à bas ceux qui étoient montés dessus , & les égorgeoient. Une partie des chars perça entre les bataillons , qui s'ouvrirent pour leur faire place , comme il leur avoit été commandé , & par ce moien n'en souffrirent presque aucun dommage.

Alexandre , voyant que Darius ébranloit toute sa bataille pour tomber sur lui , emploia la ruse pour encourager ses soldats. Dans le plus fort de la mêlée , & lorsque les Macédonniens étoient exposés au plus grand danger , le Devin Aristandre , revêtu de sa robe blanche , & un laurier à la main , s'avance dans les troupes , de concert avec le Roi & par son ordre , & s'écriant qu'il voioit voltiger un aigle au-dessus de la tête d'Alexandre , présage certain de la victoire , il montre de la main l'oiseau prétendu aux soldats , qui s'en rapportant à la bonne foi du Devin crurent aussi le voir , & retournèrent à la charge avec plus d'ardeur & de gaieté que jamais. Alors le Roi s'apercevant qu'Arétas , après avoir chargé & mis en desordre la cavalerie qui venoit pour envelopper son aile droite , avoit commencé à se faire

jour à travers les premiers rangs du corps de l'armée des Barbares, se mit en marche pour suivre Arétas avec l'élite de ses troupes, acheva de rompre la gauche des ennemis, & sans s'abandonner à la poursuite des troupes qu'il avoit mises en desordre, il se replia sur sa gauche pour tomber sur le corps où étoit Darius. La présence des deux Rois inspira une nouvelle ardeur de part & d'autre. Darius étoit sur un chariot, & Alexandre à cheval, tous deux environnés d'Officiers & de soldats d'élite, qui ne songeoient qu'à sauver chacun leur Prince aux dépens de leur propre vie. Le combat fut opiniâtre & sanglant. Alexandre aiant percé d'un coup de javeline l'Ecuier de Darius, & Perses & Macédoniens tous crurent que c'étoit le Roi qui avoit été tué. Les cris & les hurlemens des Perses jettèrent la consternation dans toute leur armée. Les parens de Darius qui étoient à sa gauche s'enfuirent avec ses gardes, abandonnant le chariot: mais ceux qui étoient à sa droite le reçurent au milieu de leur troupe. On dit que ce Prince, aiant tiré son cimetère, délibéra s'il ne devoit point éviter une fuite honteuse par une mort

volontaire. Mais voiant de dessus son chariot que les siens soutenoient encore le combat, il eut honte de les abandonner : & comme il balançoit entre l'espérance & le desespoir, les Perses lâchèrent le pié peu à peu, & éclaircirent leurs rangs. Ce n'étoit plus un combat, mais un carnage. Alors Darius, tournant son chariot, prit la fuite comme les autres ; & le vainqueur ne songea plus qu'à le poursuivre.

Pendant que tout cela se passoit à l'aile droite des Macédoniens, où la victoire n'étoit pas douteuse, l'aile gauche, où commandoit Parménion, étoit en grand danger. Un détachement de la cavalerie des Perses, des Indiens, & des Parthes, qui étoit la meilleure de toute l'armée Persanne, aiant percé à travers l'infanterie de la gauche, s'avança jusqu'au bagage. Dès que les prisonniers les virent arriver dans le camp, ils s'armèrent de tout ce qui se rencontra sous leur main, & joints à leur cavalerie se jetèrent sur les Macédoniens qui se trouvoient attaqués en même tems par devant & par derrière. Ils firent savoir en même tems à Syfigambis que Darius avoit gagné la bataille, (car ils le croioient

croioient ainsi) que tout le bagage étoit pillé , & qu'elle alloit recouvrer sa liberté. Cette sage Princesse , quelque intérêt qu'elle eût à la nouvelle qu'on lui annonçoit , n'y ajoutant pas foi légèrement , & ne voulant pas irriter par une joie prématurée son Vainqueur qui l'avoit si bien traitée , ne fit paroître aucune émotion , ne changea point de visage , & ne laissa échapper aucune parole : mais demeurant tranquille , & dans sa situation ordinaire , elle attendit en repos que l'événement lui apprît son sort.

Parménion , au premier bruit de cette attaque , avoit envoyé vers Alexandre , pour l'avertir du danger où étoit le camp , & pour recevoir les ordres. » Qu'il se donne bien de garde , » dit le Prince , d'affoiblir son corps » de bataille ; qu'il laisse là le bagage , » & qu'il ne songe qu'à bien combattre. La victoire , non seulement nous » restituera ce qui est à nous , mais » nous rendra maîtres de tout ce qui » est à l'ennemi. « Les Officiers Généraux qui commandoient l'infanterie du centre de la seconde ligne , voiant que les ennemis alloient s'emparer du camp & des bagages , firent demi tour à droi-

te comme il leur avoit été commandé , & donnèrent à dos aux Perses , dont plusieurs furent tués , & le reste obligé de se retirer : mais comme c'étoit toute cavalerie , l'infanterie Macédonienne ne put pas les suivre.

Bientôt après , Parménion lui-même se trouva exposé à un bien plus grand danger. Mazée étant venu fondre sur lui avec toute sa cavalerie , prit les Macédoniens en flanc , & commençoit à les envelopper. Parménion aussitôt fit savoir à Alexandre l'état où il se trouvoit , & que s'il n'étoit promptement secouru , il ne pouvoit plus contenir ses troupes. Ce Prince étoit actuellement à la poursuite de Darius , & se croiant tout près de le prendre , faisoit une diligence extraordinaire. Il se flatoit de terminer absolument la guerre , s'il pouvoit se rendre maître de sa personne. Sur cette nouvelle , il tourna tout court pour aller au secours de son aile gauche , frémissant de colère de se voir ainsi arracher des mains sa proie & la victoire , & se plaignant que Darius eût la fortune plus favorable pour fuir , que lui ne l'avoit pour le poursuivre.

Alexandre , dans sa marche , ren,

contra la cavalerie ennemie qui avoit pillé le bagage, laquelle revenoit en bon ordre, & faisoit sa retraite, non comme vaincue, mais presque comme victorieuse. Le combat fut opiniâtre, & plus rude qu'il n'avoit encore été. Car les Barbares marchant serrés en colonne, en ordre de marche & non pas de combat, il étoit difficile de les percer & de les rompre; & ils ne s'amusoient pas à lancer le javelot, ni à faire des caracoles selon leur manière ordinaire, mais combattant d'homme à homme, ils faisoient effort chacun pour renverser son adversaire de dessus le cheval. Alexandre y perdit environ soixante de ses gardes. Ephesstion, Coenus, & Ménidas y furent blessés: mais il demeura le maître, & il ne se sauva des Barbares que ceux qui se firent jour à travers ses escadrons.

Pendant ce tems-là, Mazée avoit appris la défaite de Darius. Allarmé de cette nouvelle, & abbatu par le malheur de son parti, quoique de son côté il eût tout l'avantage, il ne pressoit plus si vivement l'ennemi qui étoit en desordre. Parménion ne pouvoit concevoir pourquoi le combat s'étoit ralenti tout-à-coup: mais en habile

Capitaine qui fait profiter de tout, uniquement occupé à ranimer ses troupes, il leur fit regarder la terreur répandue parmi les ennemis comme un signe avant-coureur de leur défaite, & leur fit sentir quelle gloire ce seroit pour elles de mettre la dernière main à la victoire. Ce discours leur rendit l'espérance & le courage. Transformés tout d'un coup en d'autres hommes, ils poussèrent leurs chevaux à toute bride, & chargèrent les ennemis avec une fureur qui les mit entièrement en desordre, & les obligea de prendre la fuite. Alexandre arriva dans ce moment-là même ; & ravi de trouver tout rétabli, & l'ennemi entièrement vaincu, il se remit à poursuivre Darius, & Parménion l'accompagna. Il courut jusqu'à Arbèles, où il pensoit le trouver avec tout son équipage : mais il n'avoit fait que passer, laissant ses trésors à la merci de son ennemi, avec son arc & son bouclier.

Telle fut l'issue de cette fameuse bataille, qui décida de l'Empire. Arrien dit que les Perses y perdirent près de trois cens mille hommes, sans compter les prisonniers ; ce qui prouve au moins que de leur côté la perte fut très

considérable. Elle fut très médiocre du côté d'Alexandre, & , selon le même Arrien , ne monta pas à douze cens hommes , dont la plus grande partie fut de la cavalerie. Cette bataille se donna au mois * d'Octobre , à peu près au même tems que s'étoit donnée deux ans auparavant celle d'Issus. Comme Gaugaméle en Assyrie , où elle s'étoit donnée , étoit un trop petit lieu & trop peu connu , on l'appella la bataille d'Arbelles , parce que c'étoit la ville la plus proche du champ de bataille.

AN.M. 3673.
AV.J.C. 331.

§. IX.

Alexandre se rend maître d'Arbelles , de Babylone , de Suse , de Persépolis , & trouve dans ces villes des richesses immenses. Il brule le palais de la dernière dans une partie de débauche.

LE PREMIER SOIN d'Alexandre après la victoire , fut d'en rendre grâces aux dieux par des sacrifices magnifiques. Ensuite il récompensa ceux qui s'étoient le plus distingués dans le combat , les combla de richesses , &

Diod.lib. 17.

P. 538-540.

Arrian.lib.

3.p. 1:7-133.

Plut. in A-

lex. pag. 685.

688.

2. Curt. lib.

5. cap. 1.7.

Justin. l. 11.

cap. 14.

* Le mois appelé chez les Grecs Boedromion , répond en partie à notre mois d'Octobre.

leur donna à tous des maisons, des charges, des gouvernemens. Mais se piquant sur tout de reconnoissance envers les Grecs, qui l'avoient nommé Généralissime contre les Perses, il ordonna que toutes les Tyrannies qui s'étoient élevées en Grèce seroient abolies, les villes remises en liberté, & rétablies dans tous leurs droits & privilèges. Il écrivit en particulier aux Platéens, qu'il vouloit que leur ville fût rebâtie, en considération du zèle que leurs ancêtres avoient autrefois rémoigné pour la défense de la liberté commune. Il envoya aussi aux Crotoniates en Italie une partie des dépouilles, pour honorer encore tant d'années après la bonne volonté & le courage de l'Athlète Phaylle leur citoien, qui du tems des guerres des Médes, lorsque tous les autres Grecs établis en Italie avoient abandonné les véritables Grecs les croiant entièrement perdus, équipa lui-même une galère à ses frais, & se rendit à Salamine pour partager le péril avec ceux de sa nation. Tant, dit Plutarque, Alexandre étoit ami & rémunérateur de toute vertu, & se regardoit chargé, pour ainsi dire, de conserver la mémoire de

*Hérodote
donne cette his-
toire en deux
mots, liv. 8.
chap. 47.*

toutes les belles actions , pour en faire revivre le mérite , & les proposer en exemple à la postérité !

Darius , après sa défaite , accompagné de peu de gens , avoit pris le chemin de la rivière Lycus. L'ayant passée , plusieurs lui conseilloyent de rompre le pont , parce que l'ennemi le poursuivoit. Mais il répondit généreusement , ^a qu'il n'estimoit point assez sa vie pour la vouloir conserver au prix de celle de tant de milliers de sujets & d'alliés fidèles , qui demeureroient à la merci des ennemis : qu'ils avoient le même droit que leur Prince à ce passage , qui devoit leur être ouvert comme à lui. Après avoir traversé assez de pays toujours en fuyant , il arriva sur le minuit à Arbèles. De là il prit sa route vers la Médie à travers les montagnes d'Arménie , suivi de sa Noblesse , & d'un petit nombre de gardes. Deux mille Grecs le joignirent aussi bientôt dans le chemin. Il prit cette route , parce qu'il crut qu'Alexandre prendroit celle de Babylone & de Suse , pour y jouir du fruit de sa vic-

^a Non ita se saluti suæ
velle consultum , ut tot
millia sociorum hosti ob-

jiciat : debere & aliis fa-
gere viam patere , quæ pa-
tuerit sibi ? *Justin.*

toire. D'ailleurs c'étoit un chemin où l'on ne pouvoit le suivre avec une grande armée, au lieu que l'autre étoit aisé pour les chevaux & les chariots, & dans un pays fertile.

Peu de jours après Arbèles se rendit à Alexandre, qui y trouva quantité de meubles de la Couronne, de riches habits, & d'autres choses précieuses, avec quatre mille talens, (douze millions) & toutes les richesses de l'armée, que Darius, comme on la dit, en marchant contre Alexandre, y avoit laissées. Il en falut bientôt sortir à cause des maladies qui se mirent dans le camp, par l'infection des corps morts dont toute la campagne étoit couverte. Ce Prince s'avança par les plaines vers Babylone, & en quatre jours de marche il arriva à Memnis, où l'on voit dans une caverne la fameuse fontaine qui jette le bitume en si grande quantité, qu'on tient que les murs de Babylone ont été bâtis avec ce ciment.

Il admira sur tout un gouffre, d'où couloient continuellement des ruisseaux de feu comme d'une source inépuisable, & un torrent de naphte, qui se débordant à cause de la grande

abondance , faisoit un grand lac assez près de ce gouffre. Cette naphter ressemble parfaitement au bitume , mais elle a cela de plus , qu'elle est si prompte & si facile à s'enflammer , qu'avant que de toucher à la flamme , elle prend feu à la simple lueur qui environne cette flamme , & embrase tout l'air qui est entre deux. Les Barbares , voulant faire voir au Roi la force & la subtilité de cette matière , en répandirent des gouttes çà & là après qu'il fut arrivé à Babylone , dans la rue qui conduisoit à son logement. Ensuite , se tenant au bout de la rue , ils approchèrent des flambeaux des endroits où il étoit tombé de ces gouttes car il étoit déjà nuit. Ces premières gouttes aiant d'abord pris feu , en un clin d'œil la flamme eut gagné l'autre bout , de sorte que la rue entière parut un embrasement continu.

Quand Alexandre fut près de Babylone , Mazée , qui s'y étoit retiré après la bataille d'Arbelles , se vint rendre à lui avec ses enfans déjà grands , & lui mit la ville entre les mains. Le Roi fut bien aise de sa venue : car ce n'auroit pas été une petite entreprise que le siège d'une ville de cette conséquence ;

& si bien pourvû de tout. Outre qu'il étoit homme de condition & vaillant, il avoit encore acquis beaucoup d'honneur dans la dernière journée, & il pouvoit, par son exemple, engager les autres à faire comme lui. Il entra dans la ville à la tête de son armée, comme s'il alloit au combat. Les murs de Babylone étoient tout bordés de monde, quoique la plupart fussent fortis au-devant de lui impatiens de voir leur nouveau maître, dont la réputation l'avoit précédé de beaucoup. Bagophane, Gouverneur de la forteresse, & gardien du trésor, pour ne pas témoigner moins de zèle que Mazée, fit joncher les chemins de fleurs, & dresser des deux côtés des autels d'argent, qui ne fumoient pas seulement d'encens, mais de toutes sortes de bonnes odeurs. Après lui, suivoient les présens qu'il devoit faire au Roi, savoir des troupeaux de bêtes, & un grand nombre de chevaux, avec des lions & des panthères qu'on portoit dans leurs cages. Les Mages marchèrent ensuite, entonnant des hymnes à leur mode : puis les Caldéens, & avec eux les Devins & les Musiciens de Babylone. Ceux-ci avoient accou-

l'ont vu chanter les louanges du Roi
 sur leurs instrumens, & les Caldéens
 d'observer le mouvement des astres,
 & la vicissitude des saisons. La cava-
 lerie Babylonienne venoit la derniè-
 re, en un si pompeux appareil, hom-
 mes & chevaux, qu'il passoit toute
 magnificence. Le Roi fit marcher le
 peuple à la queue de son infanterie, &
 au milieu de ses gardes entra sur un
 char dans la ville, & de là au palais,
 comme en triomphe. Le lendemain
 il se fit représenter tous les meubles &
 tout l'argent de Darius. De l'argent
 qu'il trouva à Babylone, il fit com-
 pter, pour récompense extraordina-
 ire, à chaque cavalier Macédonien six
 mines, (trois cens livres) à chaque
 cavalier étranger deux mines, (cent
 livres) à chaque fantassin de Macédoi-
 ne deux mines, & à chacun des autres
 deux mois de leur paie ordinaire. Il or-
 donna, selon l'avis des Mages avec
 qui il eut plusieurs conférences, qu'on
 rebâtît les temples que Xerxès avoit
 démolis, & entr'autres celui de Bélus,
 qui est le dieu le plus respecté à Baby-
 lone. Il donna le gouvernement de la
 province à Mazée, & le commande-
 ment des troupes qu'il y laissoit à Ap-
 pollodore d'Amphipolis. Svi

Alexandre , au milieu du tumulte des guerres , conservoit toujours du goût & de la curiosité pour les sciences. Il s'entretint souvent avec les Caldéens , adonnés de tout tems à l'étude de l'astronomie , & qui s'étoient acquis dans cette matière une grande réputation. Ils lui présentèrent des observations astronomiques que leurs prédécesseurs avoient faites , qui renfermoient l'espace de 1903 ans , & remontoient par conséquent jusqu'au tems de Nemrod. Callisthène , qui accompagnoit Alexandre , les envoya à Aristote.

*Parphyr.
apud simplic.
in lib. 2. de
cælo.*

Le Roi demeura plus longtems à Babylone qu'en aucun autre lieu ; & ce séjour fit un tort considérable à la discipline militaire de ses troupes. Le peuple , par principe même de religion , s'y livroit aux plaisirs , aux voluptés , aux débauches les plus infâmes , sans que les Dames , même les plus qualifiées , gardassent aucune mesure ni aucune réserve dans leurs déréglemens , dont elles faisoient gloire , loin d'en rougir ou de les cacher. Il faut avouer que cette armée victorieuse de l'Asie , après s'être amollie de la sorte & comme détremmée dans les délices de Ba-

bylone l'espace de trente-quatre jours, se seroit trouvée bien affoiblie pour fournir au reste de ses exploits, si elle eût eu un ennemi en tête. Mais les recrues qui lui venoient de tems en tems, faisoient qu'elle se sentoît moins de ces desordres. Car Amyntas amena six mille hommes de pié, & cinq cens chevaux Macédoniens, envoyés par Antipater; & six cens chevaux Thracés, avec trois mille cinq cens fantassins de la même nation, sans compter quatre mille hommes soudoiés venus du Péloponnèse avec près de quatre cens chevaux.

Le même Amyntas avoit encore amené au Roi cinquante jeunes Macédoniens, enfans des plus grands Seigneurs du pays, pour la garde du corps. Ce sont ceux qui le servoient à table, qui lui menoient ses chevaux dans les armées, qui l'accompagnoient à la chasse, & qui faisoient garde tour à tour à la porte de sa chambre. Et c'étoient là comme les premiers degrés pour monter aux plus hautes charges de la milice & de l'Etat.

Après qu'Alexandre eut quitté Babylone, il entra dans la province de Sitacène, pays fertile & abondant en

toutes sortes de biens , ce qui fit qu'il y séjourna plus longtemps. Et de peur que l'oïfiveté ne ramollît le courage de ses gens , il proposa des prix pour les plus vaillans d'entr'eux ; & pour décider sur les actions de ceux qui disputeroient cet honneur , il nomma des Juges , témoins des preuves de bravoure que chacun avoit données dans les batailles précédentes : car c'est sur quoi l'on devoit adjuger les prix. Aux huit qui se trouveroient les plus braves , il donna à chacun un régiment de mille hommes , & de là on les appelloit *Chiliarques*. C'étoit la première fois qu'on avoit fait les régimens si forts : auparavant ils n'étoient que de cinq cens hommes , & n'avoient point encore été le prix de la valeur. Les soldats accoururent pour assister à cet illustre spectacle , non seulement comme témoins des faits des uns & des autres , mais comme juges des Juges mêmes ; parce qu'il seroit aisé de voir si les récompenses seroient données au mérite ou à la faveur : discernement sur lequel il n'est pas possible de tromper les soldats. Il paroît que la distribution se fit avec beaucoup d'équité.

Il changea aussi très utilement dans

la discipline militaire plusieurs choses établies par ses prédécesseurs. Car il réduisit toute sa cavalerie en un corps, sans considérer la différence des nations, & lui donna des Commandans tels qu'il les voulut choisir : au lieu qu'auparavant chaque nation se rangeoit sous sa cornette à part, & n'étoit commandée que par un Colonel de son pays. Le signal de la marche étoit de sonner de la trompette. Mais, parce qu'on avoit souvent de la peine à l'entendre à cause du grand bruit qui se fait en décampant, il ordonna qu'on élèveroit sur sa tente un étendart qui feroit vû de tout le monde. Il établit aussi le feu pour signal durant la nuit, & la fumée durant le jour.

Alexandre marcha ensuite vers Suse, & y arriva vingt jours après son départ de Babylone. Comme il en étoit proche, Abutite, Gouverneur de la province, envoya son fils au-devant de lui, avec promesse de lui rendre la ville ; soit que ce fût de son mouvement, ou par ordre de Darius pour amuser Alexandre par le butin. Le Roi fit grand accueil à ce jeune Seigneur, qui le conduisit jusqu'au fleuve Choaspe, dont l'eau est si célèbre pour être ex-

*Herod. lib. 1.
cap. 188.*

*Cent cin-
quante mil-
lions.*

quise & délicate à boire. Les Rois de Perse n'en buvoient point d'autre ; & quelque part qu'ils allassent , on en portoit toujours à leur suite dans des vases d'argent après l'avoir mise sur le feu. Ce fut là qu'Abutite le vint trouver avec des présens dignes d'un Roi : entre lesquels il y avoit des dromadaires d'une vitesse incroyable , & douze éléphans que Darius avoit fait venir des Indes. Etant entré dans la ville , il tira du trésor des sommes immenses , & pour cinquante mille talens d'argent en masse & en lingots , sans compter les meubles , & mille autres choses d'un prix infini. Ces richesses étoient le fruit de bien des vexations qui avoient été faites aux peuples depuis plusieurs siècles , pour tirer de leurs sueurs & de leur indigence des revenus énormes. Les Rois croioient les avoir amassées pour leurs enfans & pour leur postérité : une seule heure les mit au pouvoir d'un Prince étranger , qui en fût faire un bon usage. Car il sembloit qu'il ne fût que le dépositaire des richesses immenses qu'il trouvoit dans les trésors de Perse , & qu'il ne les conservât que pour en faire le prix de la valeur , & la récompense du mérite.

Entre autres choses on y trouva cinq
* mille quintaux de pourpre ** d'Her-
mione qui étoit la plus précieuse, qu'on
y avoit amassée pendant l'espace de
cent quatre-vingts dix ans, & qui con-
servoit encore toute sa fleur & tout son
lustre.

On y trouva aussi une partie des ra-
retés que Xerxès-avoit emportées de
la Grèce ; & , entr'autres , les statues
d'airain d'Harmodius & d'Aristogiton,
qu'Alexandre renvoia depuis à Athé-
nes , où elles se voioient encore du
tems *** d'Arrien.

Ce Prince voulant passer dans la
Perse , établit pour Gouverneur de la
ville de Suse Archélaus , avec une gar-
nison de trois mille hommes ; pour
Gouverneur de la citadelle Mazare l'un
des Seigneurs de sa Cour , avec mille
vieux soldats Macédoniens , qui étoient
trop pesans pour le suivre. il donna le
gouvernement de la Susiane à Abucite.

Il laissa à Suse la mere & les enfans

* On comprendra quelle
immense richesse c'étoit ,
quand on saura que cette
pourpre se vendoit jusqu'à
cent écus la livre. Le quin-
tal est le poids de cent livres
de Paris.

** Hermione, ville d'Ar-
golide , où se faisoit la

meilleure teinture de la
pourpre.

*** Ce qu'Arrien attri-
bue ici à Alexandre au su-
jet des statues d'Harmodius
& d'Aristogiton , est at-
tribué par d'autres Histo-
riens à d'autres Princes.

de Darius ; & aiant reçu de Macédoine quantité d'étofes de pourpre , & de riches vêtemens à la mode du pays , il les donna à Syfigambis , avec les ouvriers qui les avoient faits : car il lui rendoit toutes sortes d'honneurs , & ne l'aimoit pas moins tendrement que s'il eût été son fils. Il lui fit dire aussi , que si elle trouvoit ces ouvrages à son gré , elle pouvoit faire apprendre à ses petites filles à en travailler de pareils pour se divertir , & pour en faire des présens. A ces mots , les larmes qui lui tombèrent des yeux , firent assez connoître combien ce présent lui étoit désagréable , & ce compliment injurieux : parce qu'il n'y a rien que les femmes de Perse tiennent à plus grande honte , que de travailler en laine. Ceux qui portèrent ces présens aiant fait entendre au Roi que Syfigambis n'en étoit pas contente , il se crut obligé de lui en faire des excuses , & de l'aller consoler. Il fut donc la voir , & lui dit : » Ma mere , cette étofe dont » vous me voiez vêtu , n'est pas seule- » ment un présent de mes sœurs , mais » c'est l'ouvrage de leurs mains. Par là » jugez , s'il vous plait , que la coutu- » me de notre pays m'a trompé , &

» n'imputez point mon ignorance à
 » outrage. Je ne pense pas, jusqu'ici,
 » avoir manqué en rien de ce que j'ai
 » dû être de vos mœurs & de vos cou-
 » tumes. J'ai appris que parmi vous
 » c'est une espèce de crime à un fils de
 » s'asseoir en la présence de sa mere
 » sans sa permission. Vous savez com-
 » me j'en ai usé, & si je l'ai jamais
 » fait, que vous ne me l'avez com-
 » mandé. Et toutes les fois que vous
 » avez voulu vous prosterner devant
 » moi, vous savez encore si je l'ai souf-
 » fert. Pour dernière marque de mon
 » respect, je vous ai toujours donné le
 » doux nom de mere, qui n'appartient
 » qu'à Olympias seule à qui je dois la
 » naissance.

Le récit que je viens de faire donne
 lieu à deux réflexions, bien naturelles
 ce me semble, mais bien importantes.

En première lieu, nous voions jus-
 qu'où les Perses, nation d'ailleurs si
 fière & si vaine, portoient le respect
 pour les peres & les meres. On se sou-
 vient sans doute que le grand Cyrus,
 au milieu de ses conquêtes, & dans le
 tems le plus brillant de sa fortune, ne
 voulut point accepter l'offre avanta-
 geuse que lui faisoit son oncle Cyaxare

de lui donner sa fille en mariage, & la Médie pour dot, sans avoir auparavant consulté son pere & sa mere, & sans avoir obtenu leur consentement. Ici, l'histoire nous apprend^a que chez les mêmes Perses, un fils, quelque grand & quelque puissant qu'il fût, n'osoit s'asseoir en présence de sa mere sans une permission expresse; & qu'en user autrement; eût été regardé comme un crime. Combien sommes-nous éloignés de telles mœurs!

Je remarque, en second lieu, dans ce même récit des traces précieuses de l'heureuse simplicité des tems anciens, où les Dames, même les plus qualifiées, s'exerçoient à des travaux utiles, & quelquefois même pénibles. Personne n'ignore ce que nous dit sur cela l'Ecriture Sainte au sujet de Rébecca, de Rachel, & de plusieurs autres. On voit, dans Homère, des Princesses aller puiser de l'eau aux fontaines, & laver elles-mêmes le linge de la maison. Ici^b les sœurs d'Alexandre, c'est-à-dire les filles d'un puissant Prince, paroissent occupées du soin de fai-

^a Scio apud vos, filium
in conspectu matris nefas
esse considerare, nisi cum
illa permisit. *Q. Curt.*

^b Mater, hanc vestem,

quam indutus sum, sororum non solum donum, sed etiam opus vides. *Q. Curt.*

re de leurs mains des habits à leur frère. La fameuse Lucrece travailloit à filer de la laine au milieu de ses femmes. Auguste , le maître du monde , pendant un assez long tems , ne porta point d'autres habits que ceux que sa femme & sa sœur lui avoient faits de leurs propres mains. C'étoit une coutume dans le Nord , il n'y a pas encore beaucoup d'années , que dans chaque repas il y eût toujours plusieurs mets préparés par la Princesse régnante. En un mot , l'occupation , le travail , les soins domestiques , une vie sérieuse & retirée , c'est le partage des femmes ; & c'est à quoi la Providence les a destinées. La corruption du siècle a attaché à ces usages , presque aussi anciens que le monde , une idée de bassesse & de mépris. Mais qu'a-t-elle substitué à ces durs & vigoureux exercices dont une saine éducation rendoit le sexe capable , à cette vie laborieuse & utilement occupée dans l'intérieur de la maison ? une molle indolence , une stupide oisiveté , de frivoles conversations , de vains amusemens , une passion pour les spectacles , une fureur pour le jeu. Que l'on compare ensemble ces deux sortes de caractères , &

que l'on juge de quel côté se trouve le bon esprit, le solide jugement, & le goût du-vrai & du naturel. Il faut pourtant avouer, à l'honneur du sexe & de la nation, qu'il y a parmi nous beaucoup de Dames, même de la plus haute condition, qui se font un devoir & un plaisir de travailler de leurs mains à des ouvrages non frivoles mais solides, & de se préparer elles-mêmes une partie de leur ameublement. Je pourrois ajouter qu'il y en a aussi un grand nombre attentives à cultiver leur esprit par des lectures agréables, & en même tems sérieuses & utiles.

C'est une rivière différente de celle du Tigre.

Alexandre, aiant laissé Syfigambis extrêmement satisfaite, arriva sur le bord d'une rivière que ceux du pays appellent Pasi-tigre. L'ayant passée avec neuf mille hommes de pié, & trois mille chevaux, tant des Agriens que des Grecs soudoiés, & un renfort de trois mille Thraces, il vint à la contrée des Uxiens. Elle est voisine de Suse, & s'étend jusqu'à la frontière de la Perse, ne laissant qu'un petit défilé entre elle & les Susiens. Madate commandoit dans cette province. Ce n'étoit point un homme qui réglât

a Haud sanè temporum | pro fide experiri decrevê-
homo : quippe ultima | rat. Q. CURT.

son zèle sur les tems, ni qui suivît la fortune : fidèle à son Maître, il étoit résolu de tenir jusqu'à l'extrémité. Il s'étoit retiré dans sa ville située sur des rochers escarpés, & environnée de précipices. Y aiant été forcé, il se réfugia dans la citadelle : d'où les assiégés envoièrent trente Députés au Roi, pour lui demander grace. Ce ne fut que par l'entremise de Syfigambis qu'ils l'obtinent. Il ne se contenta pas de pardonner à Madate, qui étoit allié de près à cette Princesse : il donna la liberté à tous les prisonniers, & à tous ceux qui s'étoient rendus, les maintint en leurs privilèges, sauva la ville du sac, & leur laissa labourer leurs terres sans taille & sans tribut. Qu'eût-elle pu obtenir davantage de son propre fils, s'il eût été victorieux ?

Après que les Uxiens furent subjugués, Alexandre, aiant donné une partie de son armée à Parménion, lui commanda de la mener par la plaine : pour lui, avec les troupes armées à la légère, il traversa les montagnes qui régnernt jusques dans la Perse. Il arriva le cinquième jour au Pas de Suse. Ariobarzane, avec quatre mille hommes de pié, & sept cens chevaux, avoit

occupé ces rochers escarpés de toutes parts, & posté les Barbares au sommet hors de la portée du trait. Il avoit aussi élevé un mur dans ces défilés, & s'étoit campé au pié avec ses troupes. Dès qu'Alexandre se fut avancé pour l'attaquer, les Barbares se mirent à rouler du haut de la montagne des pierres d'une grosseur énorme, qui faisant plusieurs bonds sur les rochers, en tomboient avec plus de violence, & écrasoient des bandes entières. Le Roi, effraïé d'un tel spectacle, fit sonner la retraite. Il se voioit avec douleur arrêté tout court à ce passage, sans qu'il parût aucun moien ni aucune espérance de pouvoir le forcer.

Pendant qu'il s'occupoit de ces tristes pensées, un prisonnier, Grec de nation, s'offrit à lui, & promit de le conduire au sommet de la montagne par un autre chemin. Il laissa à Cratère le soin du camp & de l'armée, lui commanda de faire allumer quantité de feux pour mieux persuader aux Barbares que le Roi y étoit en personne; & aiant pris avec lui des troupes d'élite, il se mit en chemin, prenant les détours que son guide lui montroit. Mais, outre que ces routes étoient très-diffi-
ciles,

ciles, & les rochers si gliffans qu'on pouvoit à peine y afféoir le pié, on étoit encore fort incommodé des neiges que le vent avoit amassées, & qui étoient si hautes, que les soldats tomboient, & enfonçoient dedans comme dans des fossés : & quand leurs compagnons entreprenoient de les en retirer, ils étoient bien souvent entraînés eux-mêmes. D'ailleurs, l'horreur de la nuit, un pays inconnu, & un guide dont la fidélité n'étoit pas trop assurée, redoubloient leur appréhension. Après beaucoup de peines & de dangers, ils gagnèrent enfin le haut de la montagne. Puis en étant descendus, ils découvrirent le corps de garde des ennemis, & parurent armés à leur dos lorsqu'ils s'en doutoient le moins. Ceux qui se mirent en défense, & il y en eut peu, furent taillés en pièces : de sorte que d'un côté les cris des mourans, & de l'autre l'effroi des fuyards qui regagnèrent leur gros, y mirent une telle épouvante, qu'ils prirent la fuite avant que de tenter le combat. A ce bruit Cratère s'avance, comme Alexandre en partant le lui avoit recommandé, & se saisit du défilé qu'il n'avoit pu

auparavant emporter : & en même tems Philotas , donnant par un autre endroit avec Amyntas , Cœnus , & Polyperchon ., acheva de rompre les Barbares , qui se voioient attaqués de tous côtés. Ils furent presque tous taillés en pièces : le reste , cherchant à se sauver , tomba dans des précipices. Ariobarzane se sauva avec quelque cavalerie à travers les montagnes.

Alexandre , par un effet du bonheur qui le suivoit par tout , s'étant tiré heureusement du danger qu'il venoit de courir , marcha vers la Perse sans perdre de tems. Sur sa route il reçut des lettres de Tiridate , Gouverneur de Persépolis , par lesquelles il lui mandoit que les habitans de cette ville , sur le bruit de sa venue , vouloient piller les trésors de Darius dont il avoit la garde , & qu'il se hâtât pour s'en saisir : qu'il n'avoit que * l'Araxe à passer , & que du reste c'étoit tout chemin aisé. Aiant laissé ses gens de pié , il marcha route la nuit avec sa cavalerie harassée d'une si longue traite , & passa l'Araxe sur le pont qu'il avoit eu la précaution de faire construire quelques jours auparavant.

* C'est un autre fleuve que celui de l'Arménie.

Mais , comme il approchoit de la

ville, il vit paroître une grande troupe, exemple mémorable d'une extrême misère. C'étoit environ huit cens Grecs prisonniers de guerre, déjà fort âgés, sur qui les Perses avoient exercé leur cruauté par diverses sortes de supplices. Aux uns ils avoient coupé les mains, aux autres les piés, aux autres le nez & les oreilles : puis leur aiant imprimé sur le visage avec le feu des caractères barbares, ils les avoient gardés pour un objet de risée, dont ils repaissoient leurs yeux & leur cruauté. Ils ressembloient plutôt à des phanômes qu'à des hommes, ne leur étant presque resté que la parole à quoi on pût les reconnoître. Alexandre, à cette vûe, ne put retenir ses pleurs : & comme ils s'écrièrent tous ensemble pour implorer sa miséricorde, il les exhorta d'avoir bon courage, les assurant qu'ils reverroient encoré leurs femmes & leur patrie. Cette proposition, qui devoit ce semble les remplir de joie, les jeta dans le trouble & l'embarras, les sentimens se trouvant partagés.

» Quelle apparence, disoient les uns,
 » d'aller nous montrer en spectacle à
 » la Grèce dans l'horrible état où nous

» sommes, dont nous devons avoir en-
» core plus de honte que de déplaisir ;
» Le meilleur moien de supporter sa
» misère, c'est de la cacher ; & il n'est
» point de patrie si douce pour les
» malheureux que la solitude, & que
» l'oubli de leur félicité passée. D'ail-
» leurs nous est-il possible de faire un
» si long voiage ? Loin de l'Europe,
» confinés aux extrémités de l'Orient,
» cassés de vieillesse, & tronqués de
» la plupart de nos membres, suppor-
» terons-nous des travaux qui ont lassé
» une armée même triomphante ? Le
» seul parti qui nous reste est de cacher
» notre misère, & d'achever notre vie
» parmi ceux qui sont déjà tout accou-
» tumés à nos malheurs & à nos dis-
» grâces. » D'autres, en qui l'amour
du pays natal étouffoit tout autre sen-
timent, représentoient « Que les dieux
» leur offroient ce qu'ils n'eussent pas
» même osé souhaiter, leur patrie,
» leurs femmes, leurs enfans, & tou-
» tes les choses pour lesquelles les
» hommes estiment la vie, & mépri-
» sent la mort. Qu'ils avoient assez
» longtems porté le triste joug de la ser-
» vitude, & qu'il ne pouvoit leur arri-
» ver rien de plus heureux que d'aller

» enfin respirer un air libre , reprendre
 » leurs anciennes mœurs , leurs loix ,
 » & leurs sacrifices , & mourir sous les
 » yeux de leurs femmes & de leurs en-
 » fans.

Le premier sentiment prévalut. Ils demandèrent par grace au Roi qu'il leur permît de demeurer dans le pays où ils avoient déjà passé plusieurs années. Il y consentit , & leur fit distribuer à chacun trois mille dragmes ; cinq habits pour hommes , & autant ^{Quinze mille} pour femmes ; deux couples de bœufs ^{livres.} pour labourer leurs terres, du blé pour les ensemençer. Il ordonna au Gouverneur de la province d'avoir grand soin qu'on ne les molestât en rien , & voulut qu'ils fussent exemts de tout tribut & de toute imposition. C'est là véritablement être Roi. Alexandre ne pouvoit pas leur rendre les membres dont la cruauté des Perses les avoit privés : mais il leur rend la liberté , la tranquillité , l'abondance. Heureux les Princes qui sont sensibles au plaisir de faire du bien , & qui ont des entrailles de compassion pour les malheureux !

Alexandre, le lendemain , aiant assemblé les Généraux de son armée , leur représenta » qu'il n'y avoit jamais

» eu de ville plus fatale aux Grecs que
» Persépolis , l'ancien siège des Rois
» de Perse , & la capitale de leur Em-
» pire. Que c'étoit de là qu'étoient ve-
» nus tous ces déluges d'armées qui
» avoient inondé la Grèce , & d'où
» premièrement Darius , & Xerxès en-
» suite , avoient apporté le flambeau
» de la plus détestable guerre qui eût
» désolé l'Europe. Qu'il falloit venger
» les manes de leurs ancêtres. » Déjà
les Perses l'avoient abandonnée , cha-
cun s'étant retiré où sa peur l'avoit
conduit. Alexandre y entra avec sa
phalange. Le soldat vainqueur trouva
de quoi assouvir son avarice , & fit
main-basse d'abord sur tout ce qui
étoit resté. Mais bientôt le Roi fit
cesser le massacre , & défendit d'atten-
ter à la pudicité des femmes. Il avoit
pris par force ou par composition plu-
sieurs villes d'une opulence incroia-
ble : mais cen'étoit rien en comparai-
son des trésors qui se trouvèrent ici.
Les Barbares y avoient assemblé com-
me en un magasin toutes les richesses
de la Perse. L'or & l'argent n'y étoient
que par monceau , sans parler des ha-
bits & des meubles qui montoient à un
prix infini : car c'étoit là le règne du

luxé. Il se trouva dans le trésor six *Trois cens*
vingts mille talens, qui furent destinés *soixante mil-*
aux frais de la guerre. A une somme si *liars.*
considérable, il ajouta encore six mille *Dix huit*
talens de la prise de Pasargade, C'étoit *millions.*
une ville que Cyrus avoit bâtie, & où,
dans la suite, se faisoit le sacre des
Rois de Perse.

Pendant qu'Alexandre étoit encore
à Persépolis, & lorsqu'il étoit sur le
point d'en partir pour marcher contre
Darius, il fit un grand festin à ses amis,
où l'on but avec excès. Parmi les fem-
mes qui y furent admises, étoit la cour-
tisane Thaïs, née dans l'Attique, &
pour lors maîtresse de Ptolémée, qui
dans la suite fut roi d'Egypte. Sur la
fin du repas, pendant lequel elle avoit
pris à tâche de louer le Roi d'une ma-
nière fine & délicate, (adresse assez or-
dinaire à ces sortes de personnes) elle
dit, d'un ton gai & plaisant, « qu'elle
» auroit une joie infini, si pour finir
» noblement cette fête, elle pouvoit
» bruler le magnifique palais de Xer-
» xès qui avoit brulé Athènes, & le
» flambeau à la main y mettre elle-
» même le feu en présence du Roi,
» afin qu'on dît par toute la terre que
» les femmes, qui avoient suivi Ale-

» xandre à son expédition d'Asie ;
» avoient bien mieux vengé la Grèce
» de tous les maux que les Perses lui
» avoient faits , que tous les Géné-
» raux qui avoient combattu pour
» elle & par terre & par mer. « Les
convives applaudissent à ce discours.
Le Roi se leve de table une couronne
de fleur sur la tête , & le flambeau à la
main s'avance pour exécuter ce grand
exploit. Toute la troupe le suit avec de
grands cris en dansant & en sautant , &
environne le palais. Tous les autres
Macédoniens , entendant ce bruit , ac-
courent en foule avec des flambeaux
allumés , & y mettent le feu de tous
côtés. Alexandre s'en repentit bientôt ,
& donna ordre qu'on éteignit le feu :
mais il n'en étoit plus tems.

Comme il étoit naturellement très
libéral , ses grands succès augmenté-
rent encore en lui cette inclination
bienfaisante : & il accompagnoit ses
présens de marques de bonté & de ma-
nières obligeantes , qui en augmen-
toient infiniment le prix. Il en usoit
ainsi sur tout à l'égard de ces cinquante
jeunes Seigneurs de Macédoine qui
lui servoient de garde. Sa mere Olym-
pias trouvoit que ses libéralités al-

loient trop loin, & elle lui écrivit sur ce sujet. » Je ne vous blâme pas, disoit-elle, de faire du bien à vos amis : » c'est agir véritablement en Roi. Mais » il y a des bornes qu'il faut garder. » Vous les faites tous égaux à des Rois, » & en les enrichissant, vous leur » donnez les moïens de faire beaucoup » d'amis, que vous vous ôtez à » vous-même. « Et comme elle lui écrivoit souvent la même chose, il tenoit ses lettres secrètes, & ne les monroit à personne ; hors un jour, qu'en aiant ouvert une, & s'étant mis à la lire, Ephestion s'approcha, & lisoit avec lui par dessus son épaule. Il ne l'empêcha point, mais tirant seulement son anneau de son doigt, il en mit le cachet à la bouche de son favori, pour lui recommander le secret.

Il envoioit de magnifiques présens à sa mere, mais il ne voulut jamais souffrir, ni qu'elle se mêlât des affaires, ni qu'elle entrât en aucune sorte dans le gouvernement. Comme elle s'en plaignit en des termes fort aigres, il supporta sa mauvaise humeur avec beaucoup de douceur & de patience. Antipater lui aiant écrit un jour une grande lettre contre elle, après l'avoir

lue, il dit : *Antipater ignore qu'une seule larme d'une mere efface dix mille lettres comme celle-là.* Cette conduite, & cette réponse, font voir qu'Alexandre étoit en même tems bon fils & bon politique, & qu'il comprenoit parfaitement combien il est dangereux d'abandonner l'autorité roiale à une femme du caractère d'Olympias.

§. X.

Darius quitte Ecbatane. Il est trahi & chargé de chaînes par Bessus Chef des Bactriens. Celui-ci, aux approches d'Alexandre, prend la fuite, après avoir couvert de blessures Darius, qui expire un moment avant qu'Alexandre arrivât. Il envoie son corps à Sysigambis.

AN.M. 3674. APRES la prise de Persépolis & de
 Av. J.C. 330. Pasargade, Alexandre résolut de pour-
 Diod. lib. 17. suivre Darius, qui étoit déjà arrivé à
 p. 540-546. Ecbatane, capitale de la Médie. Il res-
 Art. an. lib. 3. p. 133-137. toit encore à ce Prince fugitif trente
 Plut. in Alex. mille hommes de pié; entre lesquels
 lex. p. 18. 689. il y avoit quatre mille Grecs, qui lui
 Q. Curt. lib. 5. cap. 8. 14. furent fidèles jusqu'à la fin. Il avoit
 Justin. lib. 11. cap. 15. outre cela quatre mille frondeurs ou
 gens de trait, & plus de trois mille
 chevaux presque tous Bactriens, que

commandoit Bessus Satrape de la Bactriane. Darius, avec ses troupes, s'écarta un peu du grand chemin, faisant passer devant le bagage; & aiant assemblé ses principaux Officiers, il leur parla en ces termes. » Chers compa-
 » gnons, de tant de milliers d'hom-
 » mes qui composoient mon armée,
 » vous êtes les seuls qui ne m'avez
 » point abandonné dans tout le cours
 » de ma mauvaise fortune; & il n'y a
 » bientôt plus que votre fidélité & vo-
 » tre constance qui me fasse croire que
 » je suis Roi. Les transfuges & les
 » traîtres régneront dans mes villes,
 » non qu'on les juge dignes de l'hon-
 » neur qu'on leur fait, mais afin que
 » leur récompense vous tente, &
 » ébranle vos courages. Vous avez
 » pourtant mieux aimé suivre ma for-
 » tune, que celle du vainqueur: en
 » quoi vous avez mérité que les dieux
 » vous en récompensent, & ne dou-
 » tez point qu'ils ne le fassent, si je ne
 » puis moi-même le faire. Avec de
 » telles troupes & de telles Officiers,
 » j'affronterai sans crainte l'ennemi,
 » quelque redoutable qu'il paroisse.
 » Quoi! voudroit-on que je m'aban-
 » donnasse à la discrétion du vain-

»-queur , & que j'attendisse de lui ;
 » pour prix de ma lâcheté & de ma
 » bassesse , le gouvernement de quel-
 » que province qu'il voudroit bien
 » me laisser ? Non , non : il ne sera ja-
 » mais au pouvoir de personne ni de
 » m'ôter ni de me donner le diadème
 » que je porte. Une même heure verra
 » la fin de mon règne & de ma vie. Si
 » vous avez tous ce même courage
 » & cette même résolution , comme
 » je n'en puis douter , je vous réponds
 » de votre liberté , & que vous n'au-
 » rez point à souffrir le faste & les in-
 » sultes des Macédoniens. Vous avez
 » dans vos mains de quoi venger ou
 » terminer tous vos maux. Tous ré-
 » pondirent , avec de grands cris , qu'ils
 » étoient prêts à le suivre par tout , &
 » à répandre leur sang pour sa défense.

C'étoit le sentiment des troupes.
 Mais Nabarzane , l'un des plus grands
 Seigneurs de Perse & Général de la ca-
 valerie , avoit tramé avec Bessus , Gé-
 néral des Bactriens , le plus grand de
 tous les crimes ; aiant résolu d'arrêter
 le Roi , & de l'enchaîner : ce qu'ils
 pouvoient exécuter facilement par le
 moyen des troupes qu'ils comman-
 doient l'un & l'autre. Leur dessein

étoit , s'ils se voioient pourſuivis par Alexandre , de ſe racheter en lui livrant Darius en vie ; & s'ils , écha-
poient à ſa pourſuite , de ſ'emparer du royaume après avoir tué Darius , & de recommencer la guerre. Les traîtres n'eurent pas de peine à gagner les troupes , en leur représentant qu'on les traînoit au précipice ; qu'ils ſe ver-
roient bientôt accablés ſous les ruines d'un empire tout prêt à tomber , pen-
dant que la Baſſatriane leur étoit ouver-
te , & leur tendoit les mains , en leur offrant des richesses immenſes. Quel-
que ſourdes que fuſſent ces menées , Darius en fut averti , mais ne put les croire. Patron qui commandoit les Grecs , l'exhorta inutilement à faire dresser ſa tente dans leur quartier , & à confier la garde de ſa perſonne à des troupes de la fidélité deſquelles il étoit sûr. Il ne put ſe réſoudre à faire cet affront aux Perſes , & répondit » qu'il
» auroit moins de peine à en être trom-
» pé , qu'à les condanner : qu'il aimoit
» mieux ſouffrir parmi les ſiens tout
» ce que la fortune lui préparoit , que
» de chercher ſa ſûreté parmi des
» étrangers , quelque fidèles & bien
» affectionnés qu'il les crut : qu'aussi
» bien il ne pouvoit plus mourir que

» trop tard, si les soldats qui étoient
 » de sa nation le jugeoient indigne de
 » vivre. « Il ne fut pas longtemps sans
 éprouver combien étoient vrais les
 avis qu'on lui avoit donnés. Les traî-
 tres le saisirent , le lièrent avec des
 chaînes d'or comme pour faire hon-
 neur à sa qualité de Roi , & prirent le
 chemin de la Bactriane , le conduisant
 dans un chariot couvert.

Quand Alexandre fut arrivé à Ec-
 batane , il apprit que le Roi de Perse
 en étoit parti il y avoit cinq jours. Il
 commanda à Parménion de mettre
 tous les trésors de la Perse dans le châ-
 teau d'Ecbatane , sous une bonne gar-
 de qu'il y laissa. Ces trésors montoient,
 selon Strabon , à cent quatre-vingts
 mille talens ; (cinq cens quarante
 millions) & selon Justin à dix mille
 talens de plus , (trente millions.) Il
 lui ordonna de marcher ensuite vers
 l'Hyrcanie par la contrée des Cadu-
 siens , avec les Thraces , les étrangers ,
 & le reste de la cavalerie , à la réserve
 des compagnies roiales. Il écrivit à
 Clitus , qui étoit demeuré malade à
 Suse , qu'aussitôt qu'il seroit arrivé à
 Ecbatane , il prît les troupes qu'on y
 avoit laissées , & qu'il vînt le trouver
 dans le pays des Parthes.

*Strabon. l. 15.
 pag. 741.*

*Justin. l. 12.
 cap. 2.*

Alexandre , avec le reste de ses troupes , se mit à la poursuite de Darius , & arriva l'onzième jour à * Rhagues , * C'est la ville dont il est parlé dans Tobie. 3. 7. qui est à une grande journée des portes Caspiennes. Mais Darius avoit déjà passé les défilés. Alexandre , desespérant de le pouvoir atteindre quelque diligence qu'il pût faire , séjourna là cinq jours , pour laisser reprendre haleine à ses troupes. Ensuite il marcha vers les Parthes , & campa le premier jour vers les portes Caspiennes , & les passa le lendemain. Il apprit bientôt que Darius avoit été arrêté par les traîtres , que Bessus le faisoit traîner sur un chariot , & lui avoit fait prendre les devants pour être plus sûr de sa personne ; que touté l'armée lui obéissoit à la réserve d'Artabaze & des Grecs , qui ne pouvant approuver une si noire perfidie , & n'étant pas assez forts pour l'empêcher , avoient quitté le grand chemin , & s'étoient retirés vers les montagnes.

Ce fut pour lui une nouvelle raison de hâter sa marche. Les Barbares , à son arrivée , prirent l'épouvante , quoique la partie n'eût pas été égale , si Bessus eût eu autant de résolution pour le combat que pour le parricide. Car

ils surpassoient les ennemis en nombre & en force , & étoient tous frais contre des gens fatigués d'une longue marche. Mais le nom & la réputation d'Alexandre , motif tout puissant à la guerre , les étonna tellement , qu'ils prirent la fuite. Bessus & ses complices aiant atteint Darius , l'exhortèrent de monter à cheval , & de se sauver des mains de son ennemi. Il leur répondit que les dieux étoient prêts de le venger , & implorant la justice d'Alexandre , il refusa de suivre des parricides. Ils entrèrent alors dans une telle fureur , que lançant leurs dards contre lui, ils le laissèrent tout couvert de blessures. Après un parricide si détestable , ils se séparèrent , pour laisser en divers lieux des vestiges de leur fuite , & tromper par ce moien l'ennemi s'il vouloit les suivre , ou l'obliger du moins à diviser ses forces. Nabarzane tira vers l'Hyrcanie , & Bessus vers la Bactriane , suivis tous deux de peu de gens de cheval. Les Barbares , déstitués de Chefs , se dispersèrent çà & là , selon que la peur ou l'espérance les guidoit.

Après plusieurs recherches, on trouva Darius par hazard dans un lieu écarté , le corps tout percé de javelots,

couché sur son char , & touchant à sa
 fin. Cependant , avant que d'expirer ,
 il eut encore la force de demander à
 boire. Un Macédonien , nommé Polyf-
 trate , lui en porta. Il avoit avec lui un
 prisonnier Persan , qui lui servit de
 truchement. Darius , après avoir bû ,
 dit , en se tournant vers le Macédo-
 nien : » Que dans l'état déplorable de
 » sa fortune , il avoit au moins cette
 » consolation de parler à une per-
 » sonne qui l'entendrait , & que ses
 » dernières paroles ne seroient point
 » perdues. Qu'il le chargeoit de dire à
 » Alexandre , que , sans l'avoir jamais
 » obligé , il mouroit son redevable.
 » Qu'il lui rendoit mille graces de tant
 » de bontés qu'il avoit eues pour sa
 » mere , pour sa femme , & pour ses
 » enfans , ne s'étant pas contenté de
 » leur sauver la vie , mais leur aiant
 » laissé tout l'éclat de leur première
 » grandeur. Qu'il prioit les dieux de
 » rendre ses armes victorieuse , & de
 » le faire Monarque de l'univers.
 » Qu'il ne croioit pas avoir besoin de
 » lui demander qu'il vengeât l'exécra-
 » ble parricide commis sur sa person-
 » ne , parce que c'étoit la cause com-
 » mune des Rois. »

Puis, prenant la main de Polystrate,
 » Touche-lui pour moi dans la main,
 » lui dit-il, comme je touche dans la
 » tienne; & porte-lui de ma part ce
 » seul gage que je puis lui donner de
 » mon affection & de ma reconnois-
 » sance. « En finissant ces mots, il ex-
 pira. Alexandre arrive auprès de lui
 dans ce moment, & voyant le corps
 de Darius, il pleure amèrement, &
 par les marques de la douleur la plus
 sensible, fait voir combien il étoit
 touché de l'infortune de ce Prince,
 qui méritoit un meilleur sort. Il déta-
 cha d'abord sa cotte d'armes, la jeta
 sur le corps de Darius, & l'ayant fait
 embaûmer, & orné son cercueil avec
 une magnificence roiale, il l'envoia à
 Syfigambis, pour le faire ensevelir à
 la façon des Rois de Perse, & le met-
 tre au tombeau de ses ancêtres.

A.M. 3674.

Av.J.C. 330.

Ainsi mourut Darius, la troisième
 année de l'Olympiade CXII, après
 avoir vécu près de cinquante ans, &
 en avoir régné six : Prince d'un caracté-
 re doux & pacifique, dont le règne,
 si on en excepte la mort de Caridème,
 avoit été sans violence & sans cruauté,
 ou par inclination naturelle, ou parce
 que la guerre continuelle qu'il eut à

effuier contre Alexandre depuis son avènement à la couronne ne lui permit pas d'en user autrement. Avec lui finit l'empire des Perses, qui avoit duré deux cens six ans depuis le commencement du règne du grand Cyrus son fondateur, sous treize Rois, savoir: Cyrus, Cambyse, Smerdis le Mage. Darius, fils d'Hystaspe. Xerxès I. Artaxerxe Longue-main. Xerxès II. Sogdien. Darius Nothus. Artaxerxe Mnémon. Artaxerxe Ochus. Arfès. Darius Codoman.

§. XI.

Vices qui ont causé la décadence & enfin la ruine de l'Empire des Perses.

LA MORT de Darius Codoman peut bien être regardée comme l'époque, mais non comme la cause unique de la destruction de la Monarchie Persanne. Quand on jette une vûe générale sur l'histoire des Rois dont je viens de faire le dénombrement, & que l'on considère avec quelque attention leurs différens caractères, & leur manière de gouverner soit dans la guerre, soit dans la paix, il est aisé de reconnoître que cette décadence étoit

préparée de loin , & qu'elle fut conduite à la fin par des degrés marqués , qui annonçoient une ruine totale.

On peut dire d'abord que l'affoiblissement de l'Empire des Perses , & sa dernière chute , venoient de son origine même & de sa première institution. Il avoit été formé par la réunion de deux peuples bien différens d'inclinations & de mœurs. Les Perses étoient sobres , laborieux , modestes : les Médes ne respiroient que le faste , le luxe , la mollesse , & la volupté. L'exemple de la frugalité & de la simplicité de Cyrus , & la nécessité de vivre continuellement sous les armes pour faire tant de conquêtes , & pour se maintenir au milieu de tant d'ennemis , suspendirent pendant quelque tems la contagion de ces vices. Mais , après que tout fut domté & soumis , le penchant naturel des Médes pour la magnificence & les délices affoiblit bientôt la tempérance des Perses , & devint en peu de tems le goût dominant des deux nations.

Plusieurs autres causes y concoururent. Babylone conquise enivra ses vainqueurs de sa coupe empoisonnée , & les enchantait par les charmes de la

volupté. Elle leur fournit les ministres & les instrumens propres à favoriser le luxe, & à entretenir les délices avec art & délicatesse : & les richesses des provinces les plus opulentes de l'univers, exposées à la discrétion des nouveaux maîtres, les mirent en état de satisfaire tous leurs desirs.

Cyrus même, comme je l'ai déjà observé ailleurs, y donna occasion sans en prévoir les suites, & y tourna les esprits par la fête superbe qu'il donna après avoir terminé ses conquêtes, & dans laquelle il se montra au milieu de ses troupes, compagnes de ses victoires, avec la pompe la plus capable d'éblouir. Il commença à leur inspirer de l'admiration pour le faste qu'elles avoient jusques-là méprisé. Il leur fit comprendre que la magnificence & les richesses étoient dignes de couronner les plus glorieux exploits, & qu'elles en étoient le terme & le fruit : & en inspirant à ses sujets un violent desir pour des choses qu'ils voioient si fort estimées par un Prince si accompli, il les autorisa par son exemple à s'y livrer sans retenue.

Il étendit encore ce mal en obligeant les Juges, les Officiers, & les Gou-

verneurs des provinces , de paroître avec éclat aux yeux des peuples , & d'y vivre dans la splendeur , afin de mieux représenter la majesté du Prince. D'un côté , ces Magistrats & ces Commandans prirent aisément cette décoration de leurs charges pour l'essentiel , ne songeant à se distinguer que par ces dehors fastueux : & de l'autre , les plus riches dans les provinces se les proposèrent pour modèles , & furent bientôt suivis par les gens d'une fortune médiocre , que les petits s'efforcèrent d'égaliser.

Tant de causes d'affoiblissmens réunies & autorisées publiquement , détruisirent en peu de tems l'ancienne vertu des Perses. Ils ne succombèrent pas , comme les Romains , par des déclinis imperceptibles , lontems prévûs , & souvent combattus. A peine Cyrus fut-il disparu , que l'on vit paroître comme une autre nation , & des Rois d'un caractère tout différent. On n'entendit plus parler de cette éducation forte & sévère de la jeunesse Persanne ; de ces écoles publiques de sobriété , de patience , & d'émulation pour la vertu ; de ces exercices laborieux & guerriers. Il n'en resta pas la moindre trace. Une jeunesse élevée

dans l'éclat & dans la mollesse qu'elle voioit en honneur, se dégouta aussitôt de l'heureuse simplicité de ses peres, & forma, dans l'espace d'une génération, une race toute nouvelle, avec des mœurs, des inclinations, & des maximes contraires aux anciennes. Ils devinrent hauts, vains, mous, inhumains, perfides dans les traités : & eurent pour caractère particulier d'être de tous les peuples les plus livrés au luxe, à la somptuosité, à la bonne chère, & à l'ivrognerie même : de sorte qu'on peut dire que l'Empire des Perles a été presque dès sa naissance ce que les autres Empires ne sont devenus que par la succession des années, & qu'il a commencé par où les autres finissent. Il portoit dans son sein le principe de sa destruction, & ce vice interne ne fit qu'augmenter de règne en règne.

Après le succès malheureux des expéditions de Darius & de Xerxès contre la Scythie & contre la Grèce, les Princes qui vinrent ensuite renoncèrent à l'ambition de faire des conquêtes, & se livrèrent à l'oisiveté, à la mollesse, & à l'indolence. Ils négligèrent la discipline militaire, & sub-

stituèrent une multitude confuse de milices tirées par force de leurs pays, à des troupes exercées & endurcies aux travaux de la guerre. On a pu remarquer en plus d'une occasion que toute la force & la ressource presque unique de l'armée des Perses étoit dans les Grecs qu'ils tenoient à leur solde, qu'à proprement parler, ils ne comptoient que sur eux, & qu'ils avoient grand soin de les opposer toujours aux meilleures troupes des ennemis. Ils furent les seuls, dans l'armée de Darius, qui firent bien leur devoir, & qui lui demeurèrent fidèles jusqu'à la fin; & l'on a vû que le seul grand Capitaine qu'Alexandre ait eu en tête, est Memnon le Rhodien.

Au lieu de choisir, pour commander leurs troupes, des Officiers qui eussent de l'expérience & des talens, ils prenoient les plus considérables de chaque nation, qui n'avoient souvent d'autre mérite que celui de la naissance, des richesses, & du crédit; & qui ne se distinguoient que par la somptuosité de leurs tables, par la magnificence de leurs équipages, par la foule de leurs gardes, des domestiques, des Eunuques, & des femmes.

Tout

Tout cet assemblage, plus fait pour l'ostentation & pour une vaine montre que pour des expéditions militaires, chargeoit de bouches inutiles une armée déjà trop nombreuse, la rendoit pesante dans ses marches & dans ses mouvemens par trop d'équipages, & la mettoit hors d'état de subsister long-tems dans un pays, & de suivre jusqu'au bout de grandes entreprises en présence de l'ennemi.

Les Rois de Perse, se renfermant dans l'intérieur de leurs palais pour se livrer aux délices, & ne se communiquant guères au-dehors, donnoient toute leur confiance, & par là toute l'autorité, à des Eunuques, à des femmes, à des esclaves, à des courtisans flatteurs, occupés uniquement à écarter tout vrai mérite qui leur faisoit ombrage; à faire tomber les récompenses des services sur leurs créatures; & à confier les plus importantes charges, plutôt aux personnes dévouées à leurs vûes d'intérêt & d'ambition, qu'à des sujets capables de bien servir l'Etat.

Un autre caractère de ces Princes; qui n'est que trop ordinaire, contribua beaucoup à la ruine de l'Empire.

Ils étoient accoutumés dès leur enfance à de fausses louanges , à des complaisances excessives , à des soumissions aveugles. On les élevoit dans une si haute idée de leur propre grandeur , qu'ils se persuadoient aisément que le reste des hommes n'étoit fait que pour les servir , & pour leur plaire. On ne prenoit pas soin de les instruire de leurs devoirs , des maximes d'un bon & sage gouvernement , des principes pour juger du solide mérite , & pour discerner les hommes capables de gouverner sous eux. Ils ignoroient que le pouvoir souverain ne leur étoit confié que pour protéger leurs sujets , & pour les rendre heureux. On ne leur faisoit pas sentir le plaisir touchant d'être les délices de leurs peuples , & la source publique de la félicité d'un si vaste Empire , comme l'avoit été le grand Cyrus , que chaque famille aimoit comme son pere , & dont on avoit regardé la perte comme une désolation publique. On faisoit consister là grandeur du Prince à être craint , & à pouvoir satisfaire impunément toutes ses passions.

Une si mauvaise éducation ne pouvoit former que des Princes foibles , ou vicieux. Ils n'étoient pas en état

de soutenir le poids d'un si grand Empire, ni d'embrasser toutes les parties d'un gouvernement si étendu & si pénible. La paresse & l'amour du plaisir les rendoient inappliqués & ennemis des affaires; & ils sacrifioient les plus grands intérêts à leurs amusemens. Quelques-uns avoient naturellement d'assez heureuses dispositions pour devenir bons Princes, s'ils n'avoient été amollis par les charmes d'une vie voluptueuse, & livrés à la séduction d'une puissance trop absolue, & d'une trop grande prospérité. La flatterie les avoit rendu incapables d'entendre dans leurs Conseils aucune parole libre, ni de souffrir la moindre résistance à leurs volontés.

Il ne faut pas s'étonner s'ils n'étoient guères aimés de leurs sujets, puisqu'ils n'aimoient que leur propre grandeur, & étoient accoutumés à y sacrifier tout le reste. Darius, dans son malheur, fut abandonné de ses Généraux d'armées, de ses Gouverneurs de provinces, de ses Officiers, de ses domestiques, de ses peuples, & ne trouva nulle part une affection sincère, & un véritable attachement à sa personne & à ses intérêts. L'éclat

éblouissant de la Monarchie des Perses, cachoit une foiblesse réelle. Cette puissance énorme, accompagnée de tant de faste & de hauteur, n'avoit aucune ressource dans le cœur des peuples. Au premier coup qu'on porta à ce Colosse, il fut renversé.

§. XII.

*Lacédémone se revolte contre les Macédo-
niens avec presque tout le Péloponnèse.
Antipater y accourt, défait les enne-
mis dans une bataille, où Agis est tué.
Alexandre marche contre Bessus. Tha-
lestiris, reine des Amazones, vient de
fort loin pour le voir. De retour dans la
Parthie, il se livre au plaisir & à la
débauche. Il continue sa marche con-
tre Bessus. Prétendue conspiration de
Philotas contre le Roi. Il est mis à mort,
aussi bien que Parménion son pere. Ale-
xandre domte plusieurs peuples. Il ar-
rive enfin dans la Bactriane. On lui
amène Bessus.*

AN. M. 3674.

AV. J. C. 330.

Diod. l. 17.

pag. 537.

2. Curt. lib.

6. cap. 1.

PENDANT que les choses se pas-
soient dans l'Asie comme nous l'avons
vu, il y eut quelques mouvemens
dans la Grèce & dans la Macédoine.
Memnon, qu'Alexandre avoit envoyé
en Thrace, s'y étant revolté, & par

sa rébellion aiant attiré de ce côté-là les forces d'Antipater, les Lacédémoniens crurent que c'étoit une occasion favorable de secouer le joug de Macédoine, & attirèrent dans leur parti presque tout le Péloponnèse. Sur cette nouvelle, Antipater, après avoir accommodé les affaires de la Thrace le mieux qu'il lui fut possible, revint à la hâte en Grèce, & dépêcha sur le champ des couriers à Alexandre pour lui donner avis de ce qui s'y passoit. Dès qu'il eut atteint l'ennemi, il résolut de combattre. L'armée des Lacédémoniens n'étoit composée que de vingt mille hommes de pié, & de deux mille chevaux, sous la conduite d'Agis leur roi. Celle d'Antipater étoit plus forte du double. Agis, pour rendre ce grand nombre inutile, avoit choisi un terrain étroit & resserré. La mêlée fut rude d'abord, chaque parti faisant des efforts extraordinaires de bravoure pour soutenir l'honneur de sa nation. Les uns animés par leur ancienne gloire, les autres par leur grandeur présente, combattoient avec un égal courage, ceux-là pour la liberté, ceux-ci pour l'empire. Tant qu'on demeura dans le terrain où la

bataille avoit commencé , Agis eut l'avantage. Mais quand , par une fuite simulée , Antipater eut attiré les ennemis en pleine campagne , alors déployant toutes ses forces il devint supérieur , & sut bien profiter de son avantage. Agis se faisoit remarquer par ses armes , par sa bonne mine , & encore plus par son courage. Le fort du combat fut autour de lui. Il fit des prodiges de valeur. Enfin , blessé de plusieurs coups , les siens l'emportèrent sur son bouclier. Ils ne perdirent point courage , & s'étant saisis d'un poste avantageux où ils se tenoient serrés dans leurs rangs , ils soutinrent vigoureusement le choc des ennemis. Après une longue résistance , les Lacédémoniens commencèrent à plier , ne pouvant plus qu'à peine soutenir leurs armes toutes trempées de sueur : puis ils lâchèrent le pié , & prirent enfin tout-à-fait la fuite. Le Roi , se voyant vivement poursuivi , fit encore quelques efforts , malgré sa foiblesse , pour se défendre contre les ennemis. Intrépide & invincible jusqu'à la fin , mais accablé par le nombre , il mourut les armes à la main.

Il périt , dans ce combat , du côté

des Lacédémoniens plus de trois mille hommes , & mille tout au plus des Macédoniens : mais à peine y en eut-il un seul de ceux-ci qui retournât sans blessures. Cette victoire ne ruina pas seulement la puissance de Sparte & de ses Alliés , mais l'espérance de ceux qui n'attendoient que l'issue de cette guerre pour se déclarer. Antipater en manda aussitôt la nouvelle à Alexandre : mais , en sage courtisan , il le fit de la manière du monde la plus modeste , la plus mesurée , & la plus propre à amortir l'éclat d'une victoire qui pouvoit l'exposer à l'envie. Il connoissoit la délicatesse de son Maître sur le point d'honneur , qui lui faisoit regarder la gloire d'autrui comme une diminution de la sienne. En ^a effet il ne put apprendre cette nouvelle sans laisser échaper quelques mots qui témoignoiient sa jalousie. Antipater n'osa disposer de rien par lui-même. Il permit seulement aux Lacédémoniens d'envoyer une ambassade au Roi, pour apprendre de sa bouche leur sort. Il leur pardonna , à la

^a Alexander hostes vincti voluerat ; Antipatrum vicisse, ne tacitus quidem indignabatur : suæ dem- | ptum gloriæ existimans, quicquid cessisset alienæ.
Q. CURT.

réserve des auteurs de la revolte qu'il fit punir.

2. Curt. lib. 6. cap. 2-4. La mort de Darius n'empêcha pas Alexandre de poursuivre Bessus, qui s'étoit retiré dans la Bactriane, où il avoit pris le titre de Roi, & le nom d'Artaxerxe. Mais voyant enfin qu'il n'y avoit pas moyen de l'atteindre, il retourna dans le pays des Parthes. Il séjourna quelques jours à Hécatonpyle, & commanda qu'on y amenât des vivres de tous côtés.

Pendant ce séjour, il se répandit un bruit dans toute l'armée que le Roi, content de ce qu'il avoit fait jusques-là, se préparoit à retourner en Macédoine. Dans le moment même, les soldats, comme si on eût donné le signal du départ, courent comme des insensés dans leurs tentes, se mettent à plier leur bagage, se hâtent de charger les chariots, & remplissent tout le camp de tumulte. Le bruit en vint bientôt aux oreilles d'Alexandre. Effrayé de ce desordre, il fait venir les Officiers dans sa tente, & les larmes aux yeux il se plaint de ce qu'au milieu d'une carrière si glorieuse il se voit tout-à-coup arrêté, & contraint de retourner en son pays plutôt en vaincu

qu'en victorieux. Les Officiers le consolent & le rassurent : ils lui représentent que ce mouvement subit n'est qu'une saillie & une fougue passagère, qui n'aura point de suite : ils lui répondent de l'obéissance des soldats, pourvû qu'il veuille leur parler lui-même, mais avec bonté & douceur. Il promit de le faire. Ce qui avoit donné lieu à ce faux bruit, c'est qu'il avoit licencié quelques troupes Grecques, après les avoir richement récompensées : de sorte que les Macédoniens crurent la guerre finie pour eux comme pour les autres.

Quand Alexandre eut assemblé l'armée, il lui parla en ces termes. « Je ne
 » m'étonne point, soldats, si, après
 » les grandes choses que nous avons
 » faites jusques ici, vous êtes rassasiés
 » de gloire, & ne cherchez plus que
 » le repos. Je ne ferai point ici le dé-
 » nombrement des nations que nous
 » avons domtées. Nous avons conquis
 » plus de provinces, que les autres
 » n'ont pris de villes. Si je croiois nos
 » conquêtes bien assurées parmi des
 » peuples vaincus si promptement, je
 » ne le dissimule point, je pense-
 » rois comme vous, & je me bâteroïs

» d'aller revoir mes dieux domesti-
» ques, ma mere, mes sœurs, & tous
» mes sujets, & jouir dans le sein de
» ma patrie de la gloire que j'ai ac-
» quise avec vous. Mais cette gloire,
» elle s'évanouira bientôt si nous n'y
» mettons le dernier sceau. Pensez-
» vous que tant de peuples, accoutu-
» més à une autre domination, & qui
» n'ont avec nous nulle conformité ni
» de religion, ni de mœurs, ni de lan-
» gage, aient été domtés au même tems.
» que vaincus, qu'un retour si précipité
» ne leur remettra pas les armes à la
» main ? Que deviendront les autres
» qui restent encore à subjuguier ?
» Quoi ! faute de courage, laisserons-
» nous notre victoire imparfaite ? Mais,
» ce qui me touche bien plus vive-
» ment, laisserons-nous le crime &
» l'attentat de Bessus impuni ? Pourrez-
» vous voir passer le sceptre de Darius
» dans les mains meurtrières de ce
» monstre, qui après l'avoir chargé de
» chaînes comme un captif, l'a enfin
» assassiné, pour nous ravir la gloire
» de le sauver ? Pour moi, il me tarde
» que je ne le voie à un infame gibet
» paier à tous les Rois & à tous les
» peuples de la terre la juste peine de

» son exécration parricide. Je ne fais
 » je me trompe, mais il me semble
 » que je lis sur vos visages l'arrêt de sa
 » mort, & que la colère qui étincelle
 » dans vos yeux m'annonce que vous
 » tremperez bientôt vos mains dans le
 » sang de ce traître. »

Les soldats ne laissèrent pas achever Alexandre, & battant des mains ils s'écrièrent tous à l'envi qu'il les menât où il lui plairoit. C'étoit l'effet ordinaire des discours de ce Prince. Dans quelque découragement qu'ils fussent, une seule parole sortie de sa bouche les ranimoit sur le champ, & leur inspiroit cette gaieté & cette ardeur martiale qui paroissoit toujours sur son visage. Le Roi, profitant de cette heureuse disposition où il voioit toute l'armée, traverse le pays des Parthes, & arrive en trois jours sur la frontière de l'Hyrkanie, qui se soumit. Il subjuguap après cela les Mardes, les Arriens, les Drangiens, les Aracausiens, & plusieurs autres nations encore, où ses armées victorieuses passoient avec plus de rapidité que d'ordinaire on ne voyage. Souvent il poursuivoit l'ennemi des jours & des nuits entières, sans donner presque aucun repos à ses trou-

pes. Par cette rapidité prodigieuse il surprenoit des peuples qui le croioient encore bien loin, & il les accabloit avant qu'ils eussent eu le tems de se mettre en état de défense. C'étoit l'idée qu'avoit donné de ce Prince, plusieurs siècles auparavant, le prophète Daniel, en le représentant sous l'image d'une panthère, d'un léopard, d'un bouc qui s'élançoit avec une si grande vitesse, que ses piés sembloient ne pas toucher la terre.

*2. Curt lib.
6. cap. 5.*

Nabarzane, complice de Bessus, qui avoit auparavant écrit à Alexandre, vint se rendre à lui sur sa parole quand il le fut à Zadracarte capitale de l'Hyrkanie, & entre autres ptésens lui amena l'eunuque Bagoas, qui depuis eut un grand crédit sur l'esprit de ce Prince, comme il l'avoit eu sur celui de Darius,

Dans le même tems arriva Thalestris reine des Amazones. Un ardent desir de voir Alexandre fit sortir cette Princesse de ses Etats, & lui fit parcourir beaucoup de terres pour satisfaire sa curiosité. Quand elle fut assez proche du camp, elle envoya l'avertir qu'une Reine qui le venoit visiter, & qui mouroit d'envie de le connoître,

étoit arrivée, & n'étoit pas bien loin de là. Alexandre lui ayant donné une réponse favorable, elle commanda à son train de s'arrêter ; & vint avec trois cens femmes ; & dès qu'elle eut aperçu le Roi, elle se jeta en bas de cheval, portant deux lances à la main droite. L'habit des Amazones ne leur couvre pas tout le corps. Car du côté gauche elles ont le sein découvert, & tout le reste est caché : hors que leur robe trouffée avec un nœud, ne leur passe pas le genou. Elles gardent une de leurs mammelles pour nourrir leurs filles, & brulent la droite pour mieux bander l'arc, & lancer le javelot ; d'où leur est venu le nom * d'*Amazones*. Thalestris * regardoit le Roi sans s'étonner, & le considérant attentive-ment, ne trouvoit pas que sa taille répondit à sa renommée : car les Barbares sont fort touchés d'un air majestueux, & n'estiment capables des grandes choses que ceux que la nature a favorisés des avantages du corps. Elle ne lui dissimula pas qu'elle étoit

* C'est un
mot grec, qui
signifie sans
mammelles.

a Interrito vultu Regem
Thalestris intuebatur, ha-
bitum ejus haud qua-
quam rerum famæ parem
oculis perlustrans. Quip-
pe omnibus barbaris in

corporum majestate ve-
neratio est ; magnorum-
que operum non alios ca-
paces putant, quàm quos
eximia specie donata na-
tura dignata est. 2. Curt.

principalement venue pour avoir de sa postérité , ajoutant qu'elle se croioit digne de donner des héritiers à son Empire. Cette demande obligea Alexandre de séjourner là quelque tems : après lequel Thalestris retourna en son royaume, & le Roi en la province des Parthes. Voila ce qu'en dit Quinte-Curce. Mais cette Histoire, aussi-bien que toute celle des Amazones , paroît à des Auteurs fort sensés entièrement fabuleuse.

*Q. Curt. lib.
6. cap. 6.*

Alexandre se livra dans la suite tout entier à ses passions , changeant en orgueil & en débauche la modération & la continence qui l'avoient fait admirer jusques-là , vertus bien nécessaires dans une grande fortune. Il n'étoit plus le même. Invincible aux dangers & aux fatigues de la guerre , il ne le fut point à la douceur du repos. Dès qu'il eut un peu de relâche , il s'abandonna aux voluptés ; & celui que les armes des Perses n'avoient pu vaincre , fut vaincu par leurs vices. Ce n'étoit plus que jeux , que parties de plaisir , que femmes , que festins desordonnés , où il passoit les jours & les nuits à boire. Ne se contentant pas des troupes de bateleurs & de joueurs

d'instrumens qu'il avoit fait venir de Grèce , il faisoit chanter à des femmes captives qu'il avoit à sa suite , des chansons à leur mode. Dans la troupe de ces femmes il en vit une plus triste que les autres , & qui , par une modeste honte accompagnée de dignité , témoignoit plus de répugnance à se laisser produire en public. Elle étoit d'une grande beauté , à laquelle sa pudeur ajoutoit de nouvelles graces : car elle tenoit les yeux baissés , & faisoit ce qu'elle pouvoit pour se couvrir le visage. Le Roi se douta bien à son air qu'elle n'étoit pas d'une naissance commune , & s'en étant informé d'elle-même , elle répondit qu'elle étoit la petite fille d'Ochus , peu auparavant roi de Perse , & fille de son fils : qu'elle avoit épousé Histaspe parent de Darius , & Général d'une grande armée. Alexandre , touché du sort d'une Princesse issue du sang roial , & réduite à un si triste état , ne la mit pas seulement en liberté , mais il la rétablit dans tous ses biens , & fit chercher son mari pour la lui rendre.

Ce Prince avoit naturellement un fond de bonté & d'humanité , qui le faisoit compatir aux maux des personnes même de la plus basse condition.

Plut. in A-
lex. p. 687.

Un jour un pauvre Macédonien conduisoit devant lui un mulet chargé d'or pour le Roi. Le mulet étoit si las qu'il ne pouvoit plus ni marcher, ni se soutenir. Le Muletier prenant la charge, la porta avec beaucoup de peine un assez long espace de chemin. Le Roi le voiant accablé sous le poids, & prêt à jeter le fardeau à terre pour se soulager : *Ne te lasse pas encore, mon ami*, lui dit-il ; *tâche de fournir le reste du chemin, & de porter cette charge dans ta tente : car je te la donne.*

Ibid.

Dans une marche forcée que fit Alexandre au travers de lieux arides avec un petit corps de cavalerie pour atteindre Darius, il rencontra des Macédoniens qui portoient sur des mulets de l'eau dans des peaux de chevre. Ces Macédoniens aiant vû ce Prince demi-mort de la chaleur extrême & de la soif ardente qui le consumoient, car c'étoit vers l'heure de midi, remplirent promptement un casque d'eau, & coururent la lui présenter. Alexandre s'informa d'abord à qui ils portoient cette eau. Ils répondirent : *Nous la portons à nos enfans, mais ne vous inquiétez point, Seigneur ; pourvu que vous viviez, nous en aurons assez d'autres si nous perdons ceux-ci. A*

ces mots , Alexandre prend le casque , & regardant tout autour de lui , il voit tous ses Cavaliers , qui , la tête panchée , & les yeux avidement attachés sur cette boisson , la dévoreroient par leurs regards. Il la rend à ceux qui la lui avoient présentée en les remerciant , & sans en boire une goutte. *Il n'y en a pas assez pour toute ma troupe , dit-il ; & si je buvois seul , les autres en seroient encore plus altérés , & mourroient de langueur & de défaillance.* Ses Cavaliers , touchés jusqu'au vif d'une magnanimité & d'une tempérance si admirable , lui crièrent de les mener par tout où il voudroit sans les ménager : qu'ils n'étoient plus las , qu'ils n'avoient plus soif , & qu'ils ne se croioient plus des hommes mortels pendant qu'ils auroient un tel Roi.

De tels sentimens d'une bonté généreuse & compatissante font bien plus d'honneur à un Prince que toutes les victoires & que toutes les conquêtes. Si Alexandre les avoit toujours conservés , il auroit véritablement mérité le titre & le surnom de Grand. Mais une prospérité trop éclatante & trop suivie , qui est un poids au-dessus de la force humaine , l'en dépouilla

peu à peu , & lui fit oublier qu'il étoit homme. Plein d'un mépris dédaigneux pour les coutumes de son pays, comme si elles n'eussent plus convenu au Maître du monde, il quitta l'habillement, les mœurs, & la manière de vivre des Rois de Macédoine, où il trouvoit trop de simplicité, & qui lui paroissent au-dessous de sa grandeur. Il alla jusqu'à affecter le faste des Rois de Perse par l'endroit même par lequel ils sembloient s'égaliser aux dieux, en exigeant que les vainqueurs des nations se prosternassent à ses piés, & lui rendissent des hommages & des services qui ne conviennent qu'à des esclaves. Il avoit fait un serrail de son palais, l'ayant rempli de trois cens soixante concubines, autant qu'en avoit eu Darius, avec des troupes d'Eunuques les plus infames de tous les hommes. Non content d'avoir pris lui-même la robe Persanne, il obligeoit aussi ses Capitaines, ses amis, & tous les Grands de sa Cour de s'habiller de la même sorte : ce qui leur caufoit une douleur sensible, mais personne n'osoit se plaindre, ni le contredire.

Les vieux soldats de Philippe, éloignés de toutes sortes de voluptés, dé-

estoient tout haut ce luxe si prodigieux, & tous ces vices dont l'armée s'étoit infectée dans Suse & dans Ec-batane. C'étoit même un langage tout commun dans l'armée, » qu'on avoit
 » plus perdu que gagné par la victoi-
 » re : que c'étoient les Macédoniens
 » en effet qu'on pouvoit dire vaincus,
 » de prendre ainsi les coutumes & les
 » mœurs des étrangers : que tout le
 » fruit de leur longue absence se-
 » roit donc de retourner en leur pa-
 » trie dans l'équipage & l'habit des
 » barbares : qu'Alexandre avoit hon-
 » te d'eux & les dédaignoit, qu'il ai-
 » moit mieux ressembler aux vaincus
 » qu'aux victorieux, & que de Roi de
 » Macédoine il étoit devenu Satrape
 » de Darius. »

Le Roi n'ignoroit pas le méconten-
 tement de sa Cour & de son armée,
 & il essaia d'en regagner l'estime &
 l'amitié par ses bienfaits & ses lar-
 ges : mais ^a la servitude, à quelque
 haut prix qu'on la mette, ne peut
 plaire à des hommes libres. Il crut que
 le remède le plus sûr étoit de les occu-
 per, & pour cela il les mena contre
 Bessus. Mais parce que l'armée étoit

a Sed, ut opinor, libe- | gratum est. 2. Curt.
 ris pretium servitutis in-

si chargée de butin & d'attirail inutile, qu'elle ne pouvoit qu'à peine se remuer, il fit porter au milieu de la place publique tout son bagage premièrement, ensuite celui de ses troupes, à la réserve des choses nécessaires; puis fit porter le tout de là sur des chariots dans une grande campagne. Tout le monde étoit en peine de ce qu'il vouloit faire. Après avoir renvoyé les chevaux, il mit le feu lui-même à ses propres hardes, & commanda qu'on en fit autant à toutes les autres. Les Macédoniens allumoient donc eux-mêmes le feu, & bruloient ces riches dépouilles qui étoient le prix de leur sang, & qu'ils avoient bien souvent tirées du milieu des flammes. Un tel sacrifice devoit leur coûter beaucoup, mais l'exemple du Roi étouffoit toutes les plaintes, & la perte de leur bagage sembloit les toucher moins que celle de la discipline. Une courte harangue du Prince apaisa toute leur douleur, & se trouvant désormais plus libres pour leurs fonctions, ils partirent avec joie, & prirent leur marche vers la Bactriane. Ils trouvèrent dans cette marche des difficultés qui auroient rebuté tout autre qu'Alexan-

dre : mais rien n'étoit capable de l'effraier ni de l'arrêter , & il comptoit fermement sur son bonheur , qui en effet ne l'abandonna jamais , & le tira de mille dangers où lui & son armée auroient dû naturellement périr.

Quand il fut arrivé dans le pays des Drances , un nouveau genre de danger lui causa beaucoup d'inquiétude & d'allarme : c'étoit le bruit d'une conspiration contre sa personne. Un certain Dymnus , peu considéré à la Cour , en avoit formé le dessein pour quelque mécontentement particulier. Il en avoit fait part à un jeune homme appelé Nicomachus , qui s'en ouvrit à Cébalinus son frere. Celui-ci le déclara aussitôt à Philotas , & le pria instamment d'en donner avis au Roi , parce que le tems pressoit , & que dans trois jours ce criminel dessein devoit être mis à exécution. Philotas aiant loué sa fidélité , rentre de ce pas chez le Roi , avec qui il s'entretint longtemps de toute autre chose , sans lui dire un mot de ce qu'il venoit d'apprendre. Sur le soir , Cébalinus le prenant à la sortie , & lui demandant s'il avoit fait ce dont il l'avoit prié , il lui répondit qu'il n'avoit pu en parler au

Diod. l. 17.

P. 550 551.

2. Curt. lib.

6. cap. 7-11.

6. lib. 7. cap.

1. 2.

Arrian. lib.

3. pag. 141.

142.

Plut. in A-

lex. pag. 692.

693.

Roi, & passa outre. Le lendemain ce jeune homme se présenta encore à lui comme il entroit au palais, & le conjura de se ressouvenir de ce qu'il lui avoit communiqué le jour de devant. Il lui dit qu'il n'avoit garde d'y manquer, & toutefois il n'en parla point encore. Alors Cébalinus commença à se défier de lui, & craignant que si la chose venoit à se découvrir par un autre, on ne lui fît un crime de son silence, la fit savoir à Alexandre par une autre voie. Le Prince aiant appris de la bouche même de Cébalinus tout ce qui s'étoit passé, & les instances réitérées qu'il avoit faites à Philotas, commença par ordonner qu'on lui amenât Dymnus. Celui-ci se doutant bien pourquoi le Roi le mandoit, se passa son épée au travers du corps. Les gardes l'aiant empêché de s'achever, l'emportèrent au palais. Le Roi lui demanda quelle raison il avoit eue de juger Philotas plus digne que lui du royaume de Macédoine. Mais il avoit déjà perdu la parole : de sorte, qu'après un profond soupir, tournant la tête de l'autre côté, il rendit l'esprit.

Le Roi ensuite fit venir Philotas,

& lui parlant seul à seul & sans témoins, il s'informa de lui-même s'il étoit vrai que Cébalinus l'eût pressé à diverses reprises de lui parler d'une conspiration formée contre lui. Philotas, sans faire paroître de trouble, l'avoua ingénument, mais s'excusa sur ce que l'auteur de cet avis lui avoit paru peu digne de créance. Il ajouta néanmoins que la mort de Dymnus lui faisoit connoître qu'il avoit eu grand tort de garder un si long silence dans une affaire de cette nature ; & , se reconnoissant coupable, il embrassa les genoux du Roi, & le supplia d'avoir plus d'égard à sa vie passée, qu'à la faute qu'il venoit de commettre, non par aucune mauvaise intention, mais dans la crainte d'allarmer mal à propos le Roi par un avis qui lui paroïssoit sans fondement. Il n'est pas aisé de dire si Alexandre le crut, ou si alors il dissimula. Quoiqu'il en soit, il lui donna la main en signe de réconciliation, & lui dit qu'il vouloit bien croire qu'il avoit plutôt méprisé l'avis, qu'il ne l'avoit cédé.

Philotas avoit beaucoup d'envieux & d'ennemis à la Cour ; & il étoit difficile que cela fût autrement, parce

qu'entre tous les Courtisans il étoit un de ceux qui avoient le plus de familiarité & de crédit auprès du Roi. Au lieu de tempérer & d'amortir l'éclat d'une faveur si brillante par un air de douceur & de bonté, & par une sage modération; il sembloit au contraire ne chercher qu'à irriter l'envie par l'affectation d'un faste insensé qui dominoit généralement dans ses vêtemens, dans son train, dans ses équipages, dans sa table; & encore plus par des manières pleines de hauteur & de fierté, qui le faisoient haïr de tout le monde. Parménion son pere, choqué de cet air fastueux, lui dit un jour : *Mon*

Ω' πᾶρ, χί-
φις μὴ γίνε.

fil, fais-toi plus petit. Ce mot est plein de sens, & marque un homme qui connoissoit parfaitement la Cour. Il lui donnoit souvent de pareils avis : mais une trop grande prospérité rend sourd & aveugle, & l'on ne croit pas qu'une faveur si bien établie puisse jamais changer. Philotas éprouva bien le contraire.

Plut. de for-
mun. Alex. cr.
1. p. 339.

Alexandre avoit d'anciens sujets de plainte contre lui. Il se donnoit la liberté de parler peu respectueusement du Prince, & fièrement de lui-même. Ouvrant un jour son cœur à une femme

me qu'il aimoit, elle s'appelloit Antigona, il se mit à vanter insolemment les services de son pere, & les siens. » Qu'auroit été Philippe, disoit-il, » sans Parménion ? & que seroit Alexandre sans Philotas ? Que devien- » droit sa prétendue divinité, & son » pere Ammon, si nous nous opposions à cette fable ? » Tous ces discours furent rapportés à Alexandre, & le fait fut constaté par la déposition même d'Antigona. Il l'avoit néanmoins dissimulé jusques-là, sans que jamais il eût laissé échaper contre lui aucune plainte à ce sujet dans le vin & dans la débauche, & il ne s'en étoit ouvert à aucun de ses amis, pas même à Ephestion, pour qui il n'avoit rien de secret. Mais l'accusation récente fit revivre tous les anciens mécontentemens.

Aussitôt après l'entretien qu'il avoit eu avec Philotas, il tint conseil avec ses principaux Confidens. Cratère, qui étoit fort bien dans son esprit, & qui, par cette raison-là même, portoit d'autant plus d'envie à Philotas, crut que c'étoit là une belle occasion de supplanter son rival. Cachant donc sa haine sous une apparence de

zèle , il fit sentir au Roi » combien il
» avoit à craindre , & de la part de
» Philotas même , parce que le par-
» don ne change point un cœur qui a
» pu concevoir un parricide si exé-
» crable ; & de celle de Parménion
» son pere , qui ne pourra , disoit-il ,
» soutenir cette pensée , qu'il doit au
» Prince la vie de son fils. Il est des
» bienfaits , qui deviennent à charge ,
» & dont on ne cherche qu'à abolir
» la mémoire quoi qu'il en doive
» coûter. D'ailleurs , qui peut nous
» répondre que tous deux ne soient
» point entrés dans le complot ?
» Quand il s'agit du salut du Prince ,
» tout est important , & tout devient
» preuve , jusqu'aux plus légers soup-
» çons. Peut-il entrer dans l'esprit
» qu'un Favori , comblé de graces
» par son Roi , demeure tranquille
» sur un avis de cette imporrance ?
» Mais , dit-on , c'étoient de jeunes
» gens peu dignes de foi qui faisoient
» ce rapport. Pourquoi donc les tenir
» deux jours comme s'il y eût ajouté
» créance , & leur promettre toujours
» d'en parler au Roi ? Qui ne voit que
» c'étoit pour les empêcher d'arriver
» à lui par une autre voie ? Siré , votre

» intérêt , & celui de l'Etat , deman-
 » dent qu'on mette à la question Phi-
 » lotas , pour s'assurer du fait , & pour
 » connoître les complices. » Ce fut
 l'avis de tous ceux qui assistoient au
 Conseil , le Roi s'y rendit. Il les con-
 gédia , après leur avoir recommandé
 le secret ; & , pour mieux cacher sa
 résolution , il fit publier le départ
 pour le lendemain. Il convia même
 Philotas à souper.

Au commencement de la nuit , dif-
 férens corps de gardes aiant été dispo-
 sés où il étoit nécessaire , on entra
 chez Philotas. Il dormoit d'un pro-
 fond sommeil. S'étant éveillé en sur-
 saut , comme on lui mettoit les fers
 aux mains , il s'écria : *Ah ! Seigneur ,*
la rage de mes ennemis a prévalu sur votre
bonté. Après quoi on lui couvrit le vi-
 sage , & on l'emmena au palais , sans
 qu'il dît un seul mot. Le lendemain les
 Macédoniens aiant eu ordre de s'y
 rendre en armes , il s'y en trouva au
 nombre de six mille. C'étoit une an-
 cienne coutume , qu'en tems de guerre
 l'armée connoissoit des crimes capi-
 taux , & en tems de paix le peuple ; de
 sorte que la puissance du Prince n'a-
 voit point de lieu , si elle n'étoit au-

torifiée de l'un ou de l'autre ; & il fa-
loit que^a le Roi commençât par per-
suader , avant que de pouvoir user de
son pouvoir.

On exposa d'abord le corps de Dym-
nus , la plupart ne sachant ce qu'il
avoit fait , ni par quelle aventure il
étoit mort. Puis le Roi vint à l'assem-
blée , la douleur peinte sur le front ,
& toute sa Cour de même , chacun at-
tendant où aboutiroit ce funébre ap-
pareil. Le Roi tint lontems les yeux
baissés contre terre comme tout inter-
dit. Enfin ayant repris ses esprits , il
parla de la sorte. « Peu s'en est salu ,
» soldats , que je ne vous aie été ravi
» par la trahison d'un petit nombre
» de scélérats : mais me voici encore
» plein de vie par la providence & la
» miséricorde des dieux , & je prote-
» ste que rien ne m'anime davantage
» à la poursuite des parricides , que la
» vûe de cette assemblée , dont l'inté-
» rêt m'est plus cher que ma propre
» conservation. Car je ne souhaite de
» vivre que pour vous , & le plus doux
» fruit de ma vie , pour ne pas dire
» l'unique , est la satisfaction que j'au-

a Nihil potestas Regum | luisse auctoritas. *Q. Curt.*
valebat , nisi prius va-

» rois de pouvoir reconnoître les ser-
 » vices de tant de braves hommes à
 » qui je dois tout. » A ces mots il fut
 interrompu par les cris & les gémiſ-
 ſemens des ſoldats , qui ſe prirent tous
 à pleurer. « Hé que ſera-ce donc ,
 » pourſuivit-il , quand je vous aurai
 » nommé les auteurs d'un ſi exécration-
 » nable attentat ? Je n'y puis penſer ſans
 » frémir. Ceux que j'avois le plus com-
 » blés de mes bienfaits , à qui j'avois
 » le plus témoigné d'amitié , en qui
 » j'avois mis toute ma confiance , &
 » qui étoient les dépoſitaires de mes
 » ſecrets les plus intimes , Parménion
 » & Philotas. » A ces noms , tous les
 ſoldats ſe regardoient l'un l'autre ,
 n'oſant ſ'en rapporter au témoignage
 de leurs yeux & de leurs oreilles , ni
 croire ce qu'ils voioient & ce qu'ils
 entendoient. On fit venir Nicoma-
 chus , Méttron , & Cébalinus , qui dé-
 poſèrent tout ce qu'ils ſavoient. Pas
 un d'eux ne chargeoit Philotas d'a-
 voir part à la conjuration. L'aſſem-
 blée , dans un trouble & un ſaiſiſſe-
 ment , qu'il eſt plus facile de conce-
 voir que d'exprimer , gardoit un triſte
 & morne ſilence.

On amena Philotas , qui avoit les

maines liées derrière le dos, & la tête couverte d'un méchant linge tout usé. Quel spectacle ! Tout hors de lui-même, il n'osoit ni lever les yeux, ni ouvrir la bouche. Puis les larmes lui coulant des yeux en abondance, il s'évanouit entre les bras de celui qui le tenoit. Et comme on lui essuioit les pleurs dont il avoit le visage baigné, le cœur & la voix lui revenant peu à peu, il sembloit vouloir parler. Le Roi lui dit que les Macédoniens seroient ses Juges, & il se retira. Il ne fut pas difficile à Philotas de se justifier. Aucun des témoins, & de ceux qui furent mis à la question, n'avoit déposé contre lui comme complice de la conspiration. Dymnus, qui en étoit l'auteur, ne l'avoit nommé à aucun des Conjurés ; & s'il y eût eu part ; & qu'il en eût été le chef comme on le prétendoit, il n'auroit pas manqué de le nommer à la tête de tous les autres, pour les engager plus sûrement dans son complot. Si Philotas s'étoit senti coupable, sachant que Cébalinus, instruit de tout, cherchoit avec empressement à en faire donner avis au Roi, étoit-il vraisemblable qu'il fût demeuré tranquille deux

jours entiers , fans prendre aucune mesure , ou pour se défaire de Cébalinus , ou pour mettre à exécution son projet , ce qui lui eût été très facile. Il mit ces preuves , & beaucoup d'autres dans tout leur jour , & n'oublia pas les raisons qui lui avoient fait mépriser l'avis qu'on lui avoit donné , comme imaginaire & sans fondement. Puis tournant tout d'un coup son discours vers Alexandre comme s'il eût été présent : » Seigneur , dit-il , quelque part que vous soyez , (car on a cru qu'il écoutoit tout caché derrière un rideau) » si j'ai failli en ne vous com-
 » muniquant point l'avis que j'avois
 » reçu , je vous ai confessé ma faute ,
 » & vous me l'avez pardonnée. Vous
 » m'avez donné votre main roiale
 » pour gage , & vous m'avez même
 » fait l'honneur de m'admettre à vo-
 » tre table. Si vous m'avez cru , je
 » suis innocent : si vous m'avez par-
 » donné , j'ai ma grace. Je m'entiens
 » à votre jugement. Quel nouveau
 » crime ai-je commis depuis ? Je dor-
 » mois d'un profond sommeil , quand
 » mes ennemis m'ont éveillé en me
 » chargeant de chaînes. Est-ce là l'é-

» tat d'un homme qui se sent coupable
 » du plus horrible des crimes ? Ma
 » conscience , & votre parole , Sei-
 » gneur , me procuroient cette tran-
 » quillité. Ne souffrez pas que l'envie
 » de mes ennemis l'emporte sur votre
 » clémence & sur votre justice.

Le résultat de l'assemblée fut que Philotas seroit mis à la question. C'étoient ses ennemis les plus déclarés qui y présidoient. Il n'y eut sorte de torture qu'on ne lui fit souffrir. Il montra d'abord beaucoup de fermeté & de constance : les tourmens ne purent lui arracher aucune parole , pas même un seul soupir. Mais enfin , vaincu par la douleur , il s'avoua coupable , nomma plusieurs complices , & chargea même son pere. Le lendemain on fit lecture des réponses de Philotas en pleine assemblée , lui présent. Il fut condamné tout d'une voix , & aussitôt après assommé à coups de pierres avec quelques autres conjurés , selon la coutume de Macédoine.

On jugea aussi en même tems , & l'on fit mourir Lyncestes Alexandre , qui avoit été convaincu de conspiration contre le Prince , & qui depuis trois ans étoit retenu en prison.

La condamnation de Philotas entraîna celle de Parménion , soit que le Roi le jugeât effectivement coupable , soit qu'il crût avoir tout à craindre de sa part après la mort de son fils. Polydamas , l'un des Seigneurs de la Cour , fut chargé de cette exécution : il avoit été un des plus intimes amis de Parménion , si l'on peut donner ce nom à des Courtisans qui n'aiment que leur fortune. C'est ce qui le fit choisir , comme ne pouvant donner aucun soupçon à celui contre qui on l'envoioit. Il partit pour la Médie , où Parménion commandoit l'armée , & avoit la garde des trésors du Roi , qui montoient à cent quatre-vingts mille talens , c'est-à-dire cinq cens quarante millions. Le Roi l'avoit chargé de plusieurs lettres pour Cléandre Lieutenant de Roi dans la province , & pour les principaux Officiers. Il en avoit deux pour Parménion , l'une d'Alexandre , l'autre scellée du cachet de Philotas comme s'il eût été encore vivant , afin que le pere ne se doutât de rien. Polydamas fit le chemin en onze jours , & descendit de nuit chez Cléandre. Toutes les mesures nécessaires aiant été prises , ils allèrent en-

semble le lendemain bien accompagné trouver Parménion. Il se promenoit dans son parc. Du plus loin que Polydamas l'aperçut, il courut l'embrasser, faisant éclater la joie sur son visage; & les complimens faits de part & d'autre mêlés de beaucoup de caresses, il lui donna la lettre qu'Alexandre lui écrivoit. En l'ouvrant, il lui demanda ce que faisoit le Roi. Il répondit qu'il l'apprendroit par sa lettre. Et Parménion, après l'avoir lue, lui dit: » Le Roi se prépare » à marcher contre les Arachosiens. » Quel admirable Prince, qui ne se » donne point de repos ! Il seroit » pourtant bien tems qu'il songeât à » se ménager, après avoir acquis tant » de gloire. » Ensuite il prit la lettre écrite au nom de Philotas; &, à en juger par son visage, il la lisoit avec plaisir. Dans ce moment, Cléandre lui plonge le poignard dans le flanc, puis lui porte un autre coup à la gorge, & les autres lui donnèrent même plusieurs coups après sa mort.

Ainsi finit ce grand homme, illustre dans la paix comme dans la guerre, qui avoit fait plusieurs belles actions sans le Roi, au lieu que le Roi n'a-

voit jamais rien fait de grand sans lui. Il étoit homme de tête & d'exécution, aimé des Grands, & plus encore des gens de guerre, qui avoient en lui une entière confiance, & qui se tenoient sûrs de la victoire quand ils marchoient sous sa conduite, tant ils comptoient sur son habileté & sur son bonheur. Il étoit âgé pour lors de soixante-dix ans, & avoit jusques-là servi le Prince avec un zèle & une fidélité inviolable, dont il fut mal païé, son fils & lui aiant été mis à mort sur un simple soupçon assez léger & destitué de toute preuve réelle, qui fit néanmoins oublier en un moment tous les grands services qu'ils avoient rendu l'un & l'autre à leur patrie.

Alexandre sentit bien que ces cruelles exécutions pouvoient aliéner de lui les esprits, & il le connut clairement par des lettres que ses soldats écrivoient en Macédoine, & qu'il intercepta. Jugeant à propos de séparer du reste de l'armée ceux qui s'étoient le plus distingués par leurs murmures & leurs plaintes, de peur que leurs discours séditieux n'y répandissent le même esprit, il en fit un corps à part, auquel il donna pour chef Léonidas,

Arrian. lib.

3. p. 143-148.

2. Curt. lib.

7. cap. 3-5.

Diod. l. 17.

p. 552-554.

AN. M. 3675.

AV. J. C. 329.

sans les punir autrement que par cette espèce d'ignominie. Ils y furent très-sensibles , & travaillèrent à en effacer la honte par un courage , une fidélité , & une soumission qui ne se démentirent plus dans la suite.

Pour éviter les suites de ce secret mécontentement , Alexandre se mit en marche , & continua la poursuite de Bessus. Ce ne fut pas sans de grandes peines & de grands dangers. Après avoir traversé la Drangiane , l'Arachosie , le pays des Arimaspes , où tout céda à ses armes , il arriva à une montagne , appelée Paropamisus , qui fait partie du Caucase , où son armée essuya d'incroyables fatigues à cause de la lassitude , de la disette , du froid , des neiges , qui firent périr un grand nombre de soldats. Bessus ravagea tout le pays qui étoit entre lui & le Caucase , pour mettre Alexandre , par la disette de vivres & de fourages , hors d'état de le poursuivre. En effet il eut beaucoup à souffrir : mais rien n'étoit capable de le rebuter. Aiant fait reposer son armée à Drapaque , il s'avança vers Aorne & Bactre , les deux plus puissantes villes de la Bactriane , & s'en rendit maître. A l'ap-

proche d'Alexandre , les Bactriens , au nombre de sept ou huit mille , qui jusques-là avoient paru fort attachés à Bessus , l'abandonnèrent tous , & se retirèrent chacun chez eux. Bessus , avec le petit nombre de troupes qui lui étoient demeurées fidèles , passa le fleuve Oxus , brula tous les bateaux dont il s'étoit servi , dans la vûe d'en rendre le passage impraticable à Alexandre , & se retira à Nautaque ville de la Sogdiane , résolu d'y lever une nouvelle armée. Alexandre ne lui en laissa pas le tems. N'ayant point trouvé d'arbres ni de bois pour construire des barques & des radeaux , il s'avisa de distribuer aux soldats quantité de peaux pleines de paille & d'autres matières sèches & légères , sur lesquelles s'étant couchés ils traversèrent le fleuve , & ceux qui étoient passés les premiers se mettoient en bataille , pendant que les autres suivoient. Il fit passer de cette sorte toute son armée en six jours.

Cependant Spitamène , qui étoit le grand confident de Bessus , forma contre lui une conspiration avec deux autres de ses principaux Officiers. S'étant saisis de sa personne , ils le char-

gent de chaines , lui arrachent sa tiare de la tête , mettent en pièce la robe royale de Darius dont il étoit revêtu , & le font monter sur un cheval pour le livrer à Alexandre.

Ce Prince arriva à une petite ville où habitoient les Branchides. C'étoit une famille d'habitans de Milet , que Xerxès , à son retour de Grèce , avoit autrefois fait passer dans la haute Asie , & qu'il y avoit richement établis , pour les récompenser de ce qu'ils lui avoient livré les trésors du temple d'Apollon surnommé Didyméen. Ils reçurent le Roi avec de grandes démonstrations de joie , & se rendirent à lui , eux & leur ville. Alexandre fit venir les Milésiens qui étoient dans son armée , lesquels conservoient contre les Branchides une haine héréditaire à cause de la perfidie de leurs ancêtres. Il laissa à leur choix , ou de venger l'injure qu'ils en avoient autrefois reçue , ou de leur pardonner en considération de leur commune origine. Etant partagés de sentimens entr'eux , & ne pouvant s'accorder , Alexandre prit sur lui la décision. Le lendemain il donna ordre à sa phalange d'environner la place , & , dès qu'on

en auroit donné le signal , de saccager ce repaire de traitres , & de les faire tous passer au fil de l'épée. Cet ordre inhumain fut exécuté avec la même barbarie qu'il avoit été donné. Tous les cithoniens , dans le tems même qu'ils alloient au-devant d'Alexandre pour lui rendre leurs hommages , furent égorgés par les rues & dans leurs maisons , sans qu'on eût aucun égard à leurs cris & à leurs larmes , & sans qu'on fît aucune distinction ni de sexe , ni d'âge. On arracha même les fondemens des murs , pour n'y laisser aucun vestige de ville. Quel étoit donc le crime de ces malheureux habitans ? Etoient-ils responsables de celui qu'avoient commis leurs peres il y avoit plus de cent cinquante ans ? Je ne sai si l'histoire fournit quelque autre exemple d'une barbarie si brutale & si forcée.

Peu de tems après on amena à Alexandre Bessus , non-seulement lié & garoté , mais tout nud. Spitamène le tenoit attaché avec une chaîne qu'on lui avoit passée au cou , & l'on n'eut sù dire à qui cet objet étoit plus agréable , aux Barbares , ou aux Macédoniens. En le présentant au Roi , il lui dit :

» Enfin je vous ai vangs, vous & Da-
» rius, mes Rois & mes Maîtres. Je
» vous amène ce scélérat, qui a assas-
» siné son Seigneur, & qui est traité
» maintenant selon l'exemple qu'il en
» a lui-même donné. Hélas, que Da-
» rius ne peut-il être témoin d'un tel
» spectacle ! » Alexandre, après avoir
fort loué Spitamène, se tournant vers
Bessus, lui dit : « Quelle rage de tigre
» s'est emparée de ton cœur, pour avoir
» osé charger de chaînes, puis égor-
» ger ton Roi & ton bienfaiteur ? Reti-
» re-toi de devant mes yeux, monstre
» de perfidie & de cruauté. » Il n'en dit
pas davantage, & ayant fait venir Oxa-
tre frere de Darius, il lui remit Bessus
entre les mains, pour lui faire essuier
toute l'ignominie qu'il méritoit, diffé-
rant néanmoins son supplice dans la
vue de le faire juger dans l'assemblée
générale des Perses.



§. XIII.

Alexandre , après avoir pris beaucoup de villes dans la Bactriane , en bâtit une près de l'Iaxarte , à laquelle il donne son nom. Les Scythes , allarmés de la construction de cette ville qui les bridait , lui députent des Ambassadeurs , qui lui parlent avec une liberté extraordinaire. Après les avoir renvoïés , il passe l'Iaxarte , remporte une victoire contre les Scythes , & traite favorablement les vaincus. Il punit & apaise la revolte des Sogdiens. Il envoie Bessus à Ecbatane pour y être puni. Il se rend maître de la ville de Pétra , qui paroïssoit imprenable.

ALEXANDRE , insatiable de vic- *Arrian. lib.*
3. p. 148. 1.
& lib. 4. pag.
150-160.
2. Curt. lib.
7. c. 6. 11.
toires & de conquêtes , alloit toujours en avant , cherchant de nouveaux peuples qu'il pût domter. Après avoir recruté sa cavalerie qui avoit beaucoup souffert dans les longues & périlleuses marches qu'il avoit faites , il s'avança jusqu'à * l'Iaxarte.

* *Quinte-Cur e & Arrien l'appellent le Tanais ; mais ils se trompent. Le Tanais est bien plus à l'occident , & se décharge , non pas dans la mer Caspienne , mais dans le Pont Euxin ; & c'est ce que nous appelons aujourd'hui le Don.*

Près de là, des Barbares descendant tout-à-coup de leurs montagnes, vinrent attaquer brusquement les troupes d'Alexandre, & aiant emmené avec eux un grand nombre de prisonniers, ils regagnèrent leurs retraites, où ils étoient vingt mille hommes qui combattoient avec des arcs & des frondes. Le Roi alla en personne les assiéger, & étant des premiers à l'attaque, il fut blessé d'une flèche à l'os de la jambe, & le fer demeura dans la plaie. Les Macédoniens, également affligés & allarmés, l'emportèrent aussitôt, mais non pas si secrettement qu'ils en pussent dérober la connoissance aux Barbares, qui du haut de la montagne voioient tout ce qui se passoit en bas. Ils envoierent donc le lendemain des Ambassadeurs au Roi, qui les fit entrer sur le champ, & ôtant le bandage & l'appareil de sa plaie, leur fit voir sa jambe sans leur témoigner la grandeur de son mal. Ils l'assurèrent, qu'ayant appris sa blessure, ils n'en avoient pas reçu moins de déplaisir que les Macédoniens mêmes; & que s'ils eussent pu découvrir celui qui avoit fait le coup, ils le lui auroient mis entre les

maines : Qu'il n'appartenoit qu'à des impies de faire la guerre aux dieux : Qu'au reste , vaincus par son incomparable valeur , ils se rendoient à lui , eux & tous les peuples qui les suivoient. Le Roi leur aiant donné sa foi , & retiré ses prisonniers , les reçut en son obéissance.

Après , il leva le camp , & s'étant fait mettre sur un brancart , il y eut une grande dispute entre les gens de pié & de cheval à qui le porteroit , chacun prétendant de part & d'autre que cet honneur leur appartenoit. On ne put les concilier qu'en ordonnant qu'ils le porteroient tour à tour.

De là il se rendit le quatrième jour à Maracande , ville très-considérable , capitale de la Sogdiane , dont il se rendit maître , & y laissa une bonne garnison ; après quoi il brula & ravagea tout le plat pays.

Il lui arriva alors une ambassade des Abiens Scythes , qui depuis la mort de Cyrus étoient toujours demeurés libres & indépendans : ils venoient se soumettre à Alexandre. Ils étoient estimés les plus justes de tous les Barbares. Jamais ils ne faisoient la guerre que pour se défendre ; & la liberté ,

dont ils ufoient avec modération , avoit entr'eux égalé les plus petits aux plus grands. L'amour de la pauvreté & de la justice faisoit leur propre caractère , & les mettoit en état de se passer & de rois & de loix. Le Roi leur fit un bon accueil , & les reçut sous sa protection. Il envoya un des principaux de sa Cour pour reconnoître leur pays , & même ces autres Scythes qui habitent au-dessus du Bosphore Cimmérien.

Il avoit choisi un lieu propre à bâtir une ville sur l'Iaxarte , pour tenir en bride tant ceux qu'il avoit déjà domtés , que les autres dont il se vouloit rendre maître. Mais ce dessein fut retardé par la revolte des Sogdiens , suivie bientôt de celle de la Bactriane. Alexandre manda Spitamène qui lui avoit livré Bessus , le croiant fort propre à remettre ce peuple dans l'obéissance : mais c'étoit lui qui avoit le plus contribué à ce soulèvement. Le Roi , étrangement surpris de cette perfidie , songea à en tirer vengeance d'une manière éclatante. Il alla en personne former le siège de Cyropolis. C'étoit la dernière ville de l'Empire des Perses , bâtie par le grand Cyrus dont elle

portoit le nom. Il envoya en même tems Cratère , avec deux autres de ses Officiers généraux , assiéger la ville des Mémacéniens. On députa à ceux-ci cinquante cavaliers , pour les exhorter à avoir recours à la clémence d'Alexandre. Ils furent d'abord assez bien reçus : mais la nuit ils furent tous égorgés. Alexandre avoit résolu d'épargner Cyropolis en faveur de Cyrus : car entre ceux qui ont régné sur ces peuples , il n'y en avoit point qu'il admirât davantage que ce Roi , & Sémiramis , comme aiant surpassé tous les autres en grandeur de courage , & en actions héroïques. Il fit donc offrir des conditions très-favorables aux assiégés , qu'une opiniâtreté aveugle leur fit rejeter , même avec hauteur & insolence. Aiant pris la ville d'assaut , il l'abandonna au pillage , & la rasa jusqu'aux fondemens. De là il passa à l'autre ville , assiégée par Cratère. Jamais place ne se défendit mieux. Alexandre y perdit ses meilleurs soldats , & lui-même fut en grand danger de sa personne : car il reçut un coup de pierre à la tête , dont il tomba évanoui , aiant entièrement perdu connoissance. En effet l'armée le pleu-

ra comme mort. Mais ce Prince , que nul danger , nul contretems ne pouvoit abbatre , pressa encore plus vivement le siège , sans attendre que sa blessure fût guérie , la colère fournissant une nouvelle flamme à son ardeur naturelle. Aiant donc fait saper le mur , il fit une grande brèche , par où il entra dans la place , qui fut mise à feu & à sang , & ruinée de fond en comble. Plusieurs autres villes éprouvèrent le même sort. C'étoit ici une troisième revolte de la part des peuples de la Sogdiane , que le double pardon qu'Alexandre leur avoit accordé ne put faire revenir à la raison. Ils perdirent plus de six vingts mille hommes dans ces différens sièges. Alexandre envoya après cela Ménédème avec trois mille hommes de pié & huit cens chevaux à Maracande , d'où Spitamène avoit chassé la garnison Macédonienne , & s'y étoit enfermé.

Troisième. Pour lui , il revint camper sur l'Iaxarte , où il ferma de murs tout l'espace que son armée avoit occupé , & y bâtit une ville de soixante stades de tour , qu'il nomma encore Alexandrie , car il en avoit déjà bâti plusieurs autres. Il y fit travailler avec tant de di-

ligence , qu'en moins de vingt jours les rempars furent élevés , & les maisons construites. Aussi y eut-il une grande émulation entre les soldats , à qui auroit le premier fourni sa tâche , car chacun avoit la sienne : & pour peupler sa nouvelle ville , il racheta tout ce qu'il put trouver de prisonniers , y établit plusieurs Macédoniens qui n'étoient plus en état de servir , & y admit aussi plusieurs des gens du pays qui s'offrirent pour l'habiter.

Mais le Roi des Scythes qui sont au-delà de l'Iaxarte , voyant que cette ville bâtie sur le fleuve étoit un joug qu'on lui imposoit , envia de nombreuses troupes pour la démolir , & chasser bien loin de là celles des Macédoniens. Alexandre , qui n'avoit pas eu dessein d'attaquer les Scythes , voyant qu'ils faisoient des courses à sa vûe avec beaucoup d'insolence , se trouva fort embarrassé , d'autant plus que dans le même tems il apprit que le corps de troupes qu'il avoit envoyé contre Maracande , avoit été taillé en pièces presque entièrement. Tant d'obstacles réunis ensemble auroient rebuté tout autre : les Sogdiens revoltés , les Bactriens de même , les

Scythes qui le venoient harceler , l'état où il se trouvoit , ne pouvant ni se tenir sur ses piés , ni monter à cheval , ni parler à ses troupes , ni donner ordre à rien. Pour comble de chagrin , son armée paroissoit déterminée à ne point tenter le passage du fleuve à la vûe des ennemis rangés sur l'autre bord. Le Roi passa la nuit dans de grandes inquiétudes : mais son courage le rendoit supérieur à tout. On lui avoit annoncé des auspices malheureux : il força le Devin à en substituer de favorables. Au point du jour il prend sa cuirasse , & se vient montrer à ses soldats , qui ne l'avoient point vû encore depuis sa dernière blessure. Ils avoient tant de vénération pour leur Roi , que sa présence seule dissipa d'abord toutes leurs craintes , de sorte qu'ils versèrent des larmes de joie , & venoient tous lui rendre leurs respects , & le presser de leur faire voir l'ennemi , contre lequel ils avoient auparavant refusé d'aller. Ils travaillèrent aux radeaux avec tant d'ardeur , qu'en trois jours il y en eut douze mille de faits : on prépara aussi un grand nombre de peaux pour le même effet.

Comme

Comme tout étoit prêt pour passer, il arriva des Ambassadeurs des Scythes au nombre de vingt selon la coutume de leur pays, qui traversèrent le camp à cheval demandant à parler au Roi. Le Roi les aiant fait entrer dans sa tente, les pria de s'asseoir; & ils furent longtems à le regarder fixement sans dire mot, surpris apparemment, eux qui jugeoient des hommes à la mine & à la taille, de ne pas trouver que la sienne répondît à sa grande renommée. Le plus ancien de la troupe porta la parole. Le discours que Quinte-Curce lui met dans la bouche est un peu long, mais fort curieux. J'en rapporterai une partie.

» Si les dieux t'avoient donné un
 » corps proportionné à ton ambition,
 » tout l'univers seroit trop petit pour
 » toi. D'une main tu toucherois l'O-
 » rient, & de l'autre l'Occident; &
 » non content de cela, tu voudrois
 » suivre le soleil, & savoir où il se
 » cache. Tel que tu es, tu ne laisses
 » pas d'aspirer où tu ne saurois at-
 » teindre. De l'Europe tu passes dans
 » l'Asie; & quand tu auras subjugué
 » tout le genre humain, tu feras la
 » guerre aux rivières, aux forêts, &

» aux bêtes sauvages. Ne fais-tu pas
» que les grands arbres sont lontems
» à croître , & qu'il ne faut qu'une
» heure pour les arracher ; que le lion
» sert quelquefois de pature aux plus
» petits oiseaux ; que le fer , malgré
» sa dureté , est consumé par la rouil-
» le ; qu'enfin il n'est rien de si fort que
» les choses les plus foibles ne puissent
» détruire ?

» Qu'avons-nous à démêler avec
» toi ? Jamais nous n'avons mis le pié
» dans ton pays. N'est-il pas permis
» à ceux qui vivent dans les bois d'ig-
» norer qui tu es , & d'où tu viens ?
» Nous ne voulons ni obéir ni com-
» mander à personne. Et afin que tu
» saches quels gens ce sont que les
» Scythes , nous avons reçu du ciel ,
» comme un riche présent , un joug
» de beufs , un soc de charrue , une
» flèche , un javelot , & une coupe.
» C'est de quoi nous nous servons &
» avec nos amis , & contre nos en-
» nemis. A nos amis , nous leur don-
» nons du blé provenu du travail de
» nos beufs ; avec eux nous offrons
» du vin aux dieux dans la coupe : &
» pour nos ennemis , nous les com-
» battons de loin à coups de flèche ,

» & de près avec le javelot. C'est *
 » avec quoi nous avons autrefois
 » domté les peuples les plus belli-
 » queux, vaincu les Rois les plus puis-
 » sants, ravagé toute l'Asie, & nous
 » nous sommes ouvert le chemin jus-
 » ques dans l'Egypte. «

» Mais toi qui te vantes de venir
 » pour exterminer les voleurs, tu es
 » toi-même le plus grand voleur de
 » la terre. Tu as pillé & saccagé tou-
 » tes les nations que tu as vaincues.
 » Tu a pris la Lydie, envahi la Syrie,
 » la Perse, la Bactriane; tu songes à
 » pénétrer jusqu'aux Indes; & tu viens
 » ici pour nous enlever nos troupeaux.
 » Tout ce que tu as, ne sert qu'à te
 » faire desirer plus ardemment ce que
 » tu n'as pas. Ne vois-tu point com-
 » bien il y a que les Bactriens t'arré-
 » tent? Pendant que tu domtes ceux-
 » ci, les Sogdiens se revoltent, & la
 » victoire n'est pour toi qu'une semence de guerre.

» Passe seulement l'Iaxarte, & tu

* Ceci doit s'entendre de huit ans. Voyez le second
 la fameuse irruption des Tome, dans l'histoire des
 Scythes, qui s'avancèrent Assyriens. Je ne me suis
 jusques dans l'Egypte. & point ici attaché au texte
 demeurèrent maîtres de la de Quinte-Curce, qui souf-
 frir de grandes difficultés.

» verras l'étendue de nos plaines. Tu
 » as beau suivre les Scythes, je te dé-
 » fie de les atteindre. Notre pauvreté
 » sera toujours plus agile que ton ar-
 » mée chargée des dépouilles de tant
 » de nations, & quand tu nous croi-
 » ras bien loin, tu nous verras tout
 » d'un coup tomber sur ton camp :
 » car c'est avec la même vitesse que
 » nous poursuivons & que nous fuions
 » nos ennemis. J'apprens que les Grecs
 » font passer en proverbe & en raille-
 » rie les solitudes des Scythes. Oui,
 » nous aimons mieux nos déserts, que
 » vos grandes villes & vos fertiles
 » campagnes. Crois-moi, la fortune
 » est glissante : tiens-là bien, de peur
 » qu'elle ne t'échape. Mets un frein
 » à ton bonheur, si tu veux en demeu-
 » rer maître.

» Si tu es un dieu, tu dois faire du
 » bien aux mortels, & non pas leur
 » ravir ce qu'ils ont. Si tu n'es qu'un
 » homme, songe toujours à ce que
 » tu es. Ceux que tu laisseras en paix,
 » seront véritablement tes amis : parce
 » que les plus fermes amitiés sont
 » entre les personnes égales, & ceux-
 » là sont estimés égaux, qui n'ont
 » point éprouvé leurs forces l'un con-

» tre l'autre. Mais ne t' imagine pas
 » que ceux que tu auras vaincus puis-
 » sent t'aimer : il n'y a jamais d'amitié
 » entre le maître & l'esclave, & une paix
 » forcée est bientôt suivie de la guer-
 » re.

» Au reste ^a ne pense pas que les
 » Scythes , pour contracter une al-
 » liance , fassent aucun serment. Ils
 » n'ont point d'autre serment, que de
 » garder la foi sans la jurer. De telles
 » précautions conviennent aux Grecs ,
 » qui signent leurs Traités , & appel-
 » lent les dieux à témoin. Pour nous ,
 » nous ne nous croions religieux ,
 » qu'autant que nous avons de bonne
 » foi. Qui n'a pas honte de manquer
 » de parole aux hommes , ne craint
 » point de tromper les dieux ; & de
 » quoi te serviroient des amis , à qui
 » tu ne te fierois point ? Considère que
 » nous veillerons pour toi à la garde
 » & de l'Europe , & de l'Asie. Nous
 » nous étendons jusqu'à la Thrace ,
 » & la Thrace , à ce que l'on dit , con-
 » fine à la Macédoine. Il ne s'en faut

^a Jurando gratiam Scythas sancire ne credideris: colendo fidem jurant. Græcorum ista cautio est, qui deos invocant: nos religionem in ipsa fide novimus. Qui non reverentur homines, fallunt deos.

» que la largeur de l'Iaxarte, que nous
 » ne touchions à la Bactriane. Ainsi
 » nous sommes tes voisins des deux
 » côtés. Voi lequel tu aimes le mieux,
 » de nous avoir pour amis ou pour
 » ennemis.

Voila ce que dit le Barbare. Le Roi lui répondit en deux mots : *Qu'il useroit de sa fortune , & de leur conseil : de sa fortune , en continuant d'y avoir confiance ; de leur conseil , en n'entreprenant rien témérairement.* Quand il eut renvoyé les Ambassadeurs , il mit son armée sur les radeaux qui étoient tout prêts. Il plaça sur le devant ceux qui portoient des boucliers , & les fit mettre à genoux pour être moins exposés aux coups de flèches. Derrière eux étoient ceux qui dressaient des machines pour lancer des traits & des pierres , couverts des deux côtés de soldats armés de toutes pièces. Les autres qui étoient après les machines , avoient leurs boucliers joints sur leurs têtes en forme de tortues , desquels ils défendoient les matelots armés de corselets. Le même ordre étoit gardé aux autres radeaux qui portoient les gens de cheval.

Le trajet couta beaucoup de peine.

aux troupes. Tout étoit capable de les rebuter : le trouble & la confusion inévitables dans une telle entreprise , la rapidité du fleuve qui entraînoit tout , la vûe d'une armée nombreuse rangée en bataille sur le bord opposé. Mais la présence d'Alexandre , qui étoit le premier à essuier les plus grands dangers , les leur faisoit oublier pour eux-mêmes , & ne leur laissoit de crainte que pour lui. Sitôt que les Macédoniens commencèrent à approcher du bord , ceux qui portoient des boucliers se levèrent tous ensemble , & lançant leurs javelots de pié ferme , ils ne tiroient aucun coup qui ne portât. Quand ils virent que les ennemis , accablés de cette grêle de traits , commençoient à s'ébranler , & tournoient leurs chevaux en arrière , ils sautèrent à terre avec une légèreté incroyable , & s'encourageant les uns les autres , les attaquèrent vivement. Dans ce desordre , les gens de cheval , qui avoient leurs chevaux tout bridés , donnent contre les ennemis , & achevent de les rompre. Le Roi ne pouvoit faire entendre sa voix qui étoit fort foible , mais son exemple parloit.

Ce ne fut qu'un cri d'allégresse & de

viétoire de la part des Macédoniens , qui se jettèrent tous avec fureur contre les Barbares. Ceux-ci ne purent soutenir un si rude choc , & s'enfuirent à toute baide , car ce n'étoit que de la cavalerie. Quelque foible qu'eût le Roi , il les poussa vivement pendant un assez long espace , jusqu'à ce que , les forces lui manquant , il fut contraint de s'arrêter. Après avoir commandé qu'on les poursuivît tant que le jour dureroit , il se retira dans son camp pour se reposer , & pour y attendre ses troupes. Les Macédoniens avoient déjà passé les bornes de Bacchus , qui étoient marquées par de grosses pierres rangées près à près , & par de grands arbres , dont les troncs étoient couverts de lierre. Mais l'ardeur de la poursuite les emporta encore plus loin , & ils ne revinrent au camp que sur le minuit , après avoir tué grand nombre des ennemis , & fait encore plus de prisonniers , avec un butin de dix-huit cens chevaux qu'ils chassoient devant eux. De leur côté , il y demeura soixante cavaliers , & cent fantassins à peu près ; & il y en eut mille de blessés. Alexandre renvoia aux Scythes tous leurs prison-

niers sans rançon , pour leur montrer que ce n'étoit point animosité , mais desir de gloire , qui lui avoit mis les armes à la main contre un si vaillant peuple.

Le bruit de cette victoire , & encore plus la clémence du Roi à l'égard des vaincus , relevèrent extrêmement sa réputation. On avoit toujours cru que les Scythes étoient invincibles. Après leur défaite , on avoua qu'il n'y avoit point de nation qui ne dût céder aux Macédoniens. Les Saces , nation puissante , envoièrent une ambassade à Alexandre , pour se soumettre , & lui demander son amitié. Les Scythes eux-mêmes lui firent faire des excuses par leurs Ambassadeurs , rejetant la faute de ce qui étoit arrivé sur quelques particuliers , & témoignant qu'ils étoient prêts de faire tout ce qu'il plairoit au Prince de leur ordonner.

Alexandre , délivré si heureusement du soin de cette importante guerre , tourna toutes ses pensées du côté de Maracande , où le traître Spitamène s'étoit enfermé. Au premier bruit de l'approche d'Alexandre , il avoit pris la fuite , & s'étoit retiré dans la Bactriane. le Roi l'y suivit : mais desef-

pérant de l'atteindre, il retourna fac-
cager la Sogdiane, qui est arrosée par
le fleuve Polytimète.

Entre les autres prisonniers Sog-
diens, il y eut trente jeunes hommes
des plus grands Seigneurs du pays,
tous bienfaits & de bonne mine; les-
quels aiant su qu'on les menoit au sup-
plice par le commandement d'Ale-
xandre, se mirent à chanter des chants
d'allégresse, à sauter, & à danser,
témoignant une joie excessive. Le Roi,
étonné de les voir aller à la mort si
gaiement, se les fit amener, & leur
demanda, d'où leur venoit ce trans-
port de joie, voyant la mort devant
leurs yeux. Ils répondirent, que si tout
autre que lui les faisoit mourir, ils
s'affligeroient: mais qu'étant rendus à
leurs ancêtres par l'ordonnance d'un
si grand Roi, vainqueur de toutes les
nations, ils bénissoient une mort si
glorieuse, & dont les plus vaillans
hommes souhaiteroient de mourir.
Alexandre, admirant cette grandeur
de courage, leur demanda s'ils vou-
loient bien qu'il leur donnât la vie,
à condition qu'ils ne seroient plus ses
ennemis. Ils l'assurèrent qu'ils n'a-
voient jamais été ses ennemis; qu'é-

Tant attaqués, ils s'étoient défendus ; & que si l'on fût venu à eux par la douceur, & non par la violence, ils auroient tâché de ne se point laisser vaincre en politesse & générosité. Le Roi leur demanda encore quel gage ils lui donneroient de leur foi :
 » Point d'autres, répondirent-ils, que
 » cette même vie que nous recevons
 » de votre bonté, & que nous serons
 » toujours prêts de vous rendre quand
 » vous nous la redemanderez ; » & ils lui tinrent parole. Quatre d'entr'eux, qu'il mit au nombre de ses Gardes, le disputèrent aux Macédoniens en zèle & en fidélité.

Le Roi, après avoir laissé un petit corps de troupes dans la Sogdiane, passa à Bactres. Là, aiant assemblé tous ses Généraux, il fit amener Bessus en leur présence ; & après lui avoir reproché sa perfidie, & lui avoir fait couper le nez & les oreilles, il l'envoia à Ecbatane pour y souffrir le dernier supplice sous les yeux de la mere de Darius. Plutarque nous a laissé la description de ce supplice. On fit courber par force des arbres l'un vers l'autre, & l'on attachâ à chacun de ces arbres un des membres du corps de ce

parricide. Ensuite, quand on leur eut laissé la liberté de retourner à leur état naturel, ils se redressèrent avec tant de violence, qu'ils emportèrent chacun le membre qui y étoit attaché, & l'écartelèrent de la sorte. C'est encore aujourd'hui le même supplice qu'on fait souffrir aux criminels de leze-Majesté au premier chef, en les faisant tirer à quatre chevaux. On dit qu'Alexandre abolit dans le pays des Bactriens une coutume inhumaine & barbare qui y régnoit depuis longtemps : c'étoit de faire manger tout vivans par les chiens ceux à qui une vieillesse décrépite, ou une maladie mortelle, ne laissoient aucune espérance de pouvoir prolonger leur vie.

Il arriva dans ce tems-là à Alexandre, tant de la Macédoine que de la Grèce, des recrues assez considérables, qui montoient à plus de seize mille hommes. Avec un renfort si nombreux, il acheva de réduire & de soumettre tous ceux qui s'étoient soulevés. Pour les tenir en bride, il bâtit quelques places fortes dans la Margiane.

AN.M. 3676.

AV. J.C. 328.

Tout étoit calme. Il ne restoit plus qu'une place appelée *Petra Oxiana*

Strab. lib.
II. p. 517.

le Rocher d'Oxus , que tenoit Arimaze Sogdien , avec trente mille hommes de guerre , & des munitions pour deux ans. Ce Rocher , fort haut , & escarpé de tous côtés , n'avoit qu'un sentier taillé dans le roc par où l'on pouvoit y monter. Le Roi aiant reconnu la place , hésita longtems s'il ne devoit pas passer outre : mais , comme son caractère étoit de chercher en tout le merveilleux , & de tenter l'impossible , il se mit en tête de vaincre ici même la nature , qui sembloit avoir fortifié ce Rocher contre toute la puissance des hommes. Néanmoins , avant que de s'engager à ce siège , il fit parler à ces Barbares pour les engager à se rendre. Arimaze reçut avec hauteur cette proposition , & outre plusieurs autres paroles d'insulte , il demanda *si Alexandre , qui pouvoit tout , pouvoit aussi voler , & si la nature lui avoit subitement donné des ailes.*

Cette réponse insolente piqua jusqu'au vif Alexandre. Il donna ordre qu'on lui choisît dans les troupes parmi les montagnards trois cens jeunes hommes des plus dispos & des plus adroits qu'on pourroit trouver. Quand on les lui eut amenés , » Ç'a

» été avec vous , valeureuse Jeunesse ;
 » leur dit-il , que j'ai forcé les places
 » qu'on avoit cru imprenables , que
 » j'ai franchi les montagnes toujours
 » couvertes de neiges , traversé les ri-
 » vières , & percé les défilés de la Cili-
 » cie. Vous me connoissez , & je vous
 » connois. Ce Roc que vous voiez n'a
 » qu'une issue , que les Barbares gar-
 » dent sans songer au reste. Il n'y a ni
 » guet ni sentinelle que du côté qui re-
 » garde notre camp. Si vous cherchez
 » bien , il n'est pas que vous ne trou-
 » viez quelque sentier qui vous mé-
 » nera au haut du Rocher. La nature
 » n'a rien fait de si inaccessible , où la
 » valeur ne puisse atteindre ; & ce n'est
 » que pour avoir entrepris ce que ja-
 » mais personne n'avoit espéré , que
 » nous sommes maîtres de l'Asie. Ga-
 » gnez ce sommet , & quand vous vous
 » en serez saisis , élevez un étendart
 » blanc pour signal , & je ne manque-
 » rai pas de vous ôter l'ennemi de des-
 » sus les bras , & de l'attirer à moi en
 » faisant diversion. « Le Roi accom-
 » pagna cet ordre de magnifiques pro-
 » messes : mais la plus grande récompen-
 » se pour eux étoit de lui plaire. Pleins
 » d'ardeur , & s'imaginant déjà être au

sommet, ils partent, après avoir fait provision de coins de fer pour ficher entre les pierres, de crampons, & de grosses cordes.

Le Roi fit le tour de la montagne avec eux, & leur commanda de se mettre en marche à la seconde veille de la nuit par l'endroit qui sembloit le moins difficile, priant les dieux de les conduire heureusement. Ils se pourvurent de vivres pour deux jours; & n'ayant que leurs épées & leurs javelines ils commencèrent à monter, marchant quelque tems à pié: puis, quand il falut grimper, les uns s'accrochoient aux pierres qui avancoient, & se soulevoient eux-mêmes; les autres enfonçoient leurs crampons dans la neige qui étoit gélée, pour se soutenir dans les endroits glissans; d'autres enfin plantant leurs coins avec force, en faisoient des échelles pour s'aider à monter. Ils passèrent ainsi tout le jour pendus à cette roche avec mille peines & mille dangers, aiant à luter en même tems contre la neige, contre le froid, contre le vent. Néanmoins le plus fort restoit à faire, & il leur sembloit que le roc croissoit toujours en hauteur à mesure qu'ils avan-

*Sur les neufs
ou dix heures.*

çoient. Mais ce qui les étonnoit le plus, c'étoit le triste spectacle de quelques-uns de leurs compagnons qui tomboient dans les précipices, & dont le malheur leur apprenoit ce qu'ils avoient à craindre. Ils continuèrent pourtant, & firent si bien, que malgré toutes ces difficultés ils gagnèrent le haut du Roc. Mais ils étoient tous horriblement fatigués, & quelques-uns même ne pouvoient s'aider d'une partie de leurs membres. La nuit & le sommeil les prirent en même tems, & se couchant de côté & d'autre dans les endroits qui étoient sans neige, ils dormirent jusqu'au jour. Enfin ils se réveillèrent de ce profond sommeil, & regardant de tous côtés pour découvrir en quel endroit un si grand nombre de gens se tenoit caché, ils virent au-dessous d'eux de la fumée, qui leur apprit où se tenoient les ennemis. Ils élevèrent donc le signal comme on en étoit convenu, & la troupe s'étant ralliée, il s'en trouva à dire trente deux, qui avoient péri en montant.

Le Roi, également touché & du desir d'emporter la place, & du danger visible où ces hommes étoient ex-

posés ; fut tout le jour sur pié à regarder ce Rocher , & ne se retira point pour se reposer que la nuit ne fût fermée. Le lendemain , dès le grand matin , il fut le premier qui aperçut le signal. Néanmoins il doutoit encore si ses yeux ne le trompoient point , à cause de la fausse clarté que fait l'aube au point du jour : mais la lumière venant à croître le mit hors de doute. Aiant donc fait appeller Cophès , par lequel il avoit d'abord sondé la volonté des Barbares , il l'envoia pour la seconde fois les exhorter de prendre au moins à cette heure un meilleur parti ; & s'ils s'opiniâtroient sur la bonté de la place , il avoit ordre de leur faire voir à leur dos ceux qui tenoient le sommet du rocher. Cophès fit ce qu'il put pour résoudre Arimaze à capituler , lui représentant qu'il gagneroit les bonnes grâces du Roi s'il ne l'arrétoit pas davantage devant un Roc , au préjudice des grands desseins qui l'appelloient ailleurs. Arimaze lui parla en des termes encore plus fiers & plus insolens qu'auparavant , & lui commanda de se retirer. Cophès le prenant par la main , le pria de sortir avec lui hors de la caverne : ce que le Barbare lui aiant accor-

dé, il lui montra les Macédoniens logés sur sa tête; & d'un ton railleur & insultant, *Vous voyez*, leur dit-il, *que les soldats d'Alexandre ont des ailes*. On entendoit cependant de tous côtés sonner les trompettes dans le camp des Macédoniens, & toute l'armée poutier en l'air des cris d'allégresse & de victoire. Tout cela ensemble, quoi qu'assez frivole par soi-même, jeta néanmoins, comme il arrive assez souvent, une telle allarme & untel trouble parmi les Barbares, que, sans faire réflexion au petit nombre de ceux qui étoient montés, ils se crurent perdus. On rappella donc Cophès, & on envoya avec lui trente des principaux pour remettre la place à condition de sortir la vie sauve. Le Roi, quoiqu'il eût tout à craindre, irrité de la fierté d'Arimaze, refusa de les recevoir à aucune composition. Une confiance aveugle & téméraire dans son bonheur, qui ne s'étoit jamais démenti, lui ôtoit toute vûe du danger. Arimaze, de son côté, aveuglé par la crainte, & n'envifageant point de ressource, descendit avec ses parens & la principale Noblesse du pays dans le camp d'Alexandre. Ce Prince, qui n'étoit

pas maître de sa colére, oubliant ce que la bonne foi & l'humanité exigeoient de lui dans cette occasion, les fit tous battre de verges, puis attacher en croix au pié même du rocher. La multitude qui s'étoit rendue, fut donnée avec tout le butin aux habitans des nouvelles villes bâties en ces quartiers-là; & Artabaze laissé Gouverneur du Roc, & de toute la province d'alentour.

§. X I V.

Mort de Clitus. Diverses expéditions d'Alexandre. Il entreprend de se faire adorer à la manière des Perses. Mécontentement des Macédoniens. Mort du philosophe Callisthène.

A L E X A N D R E aiant subjugué les Massagètes & les Dahes, entra dans la Bazarie. C'est une province qui renferme dans son étendue beaucoup de grands parcs remplis de bêtes fauves. Le Prince y prit le plaisir de la chasse, qui ne fut pas pour lui sans danger. Un lion d'une épouvantable grandeur vint droit à lui : il le tua d'un seul coup. Quoique ce combat lui eût réussi, les Macédoniens, allarmés du

2. Curt. lib.

8. cap. 1. 8.

Arrian lib.

4. pag. 161.

171.

Plut. in A-

lex p. 693.

6. 6.

Justin. l. 12.

cap. 6. 7.

péril qu'il avoit couru , & toute l'armée en sa personne , ordonnèrent , conformément aux coutumes de leur pays , que le Roi n'iroit plus à la chasse à pié , & sans avoir quelques-uns des Grands & de ses Officiers avec lui. Ils savoient qu'un Roi n'est point à lui , mais à ses peuples ; qu'il doit se ménager pour eux & réserver son courage pour d'autres périls ; & que la gloire de passer pour habile à tuer des bêtes , peu digne d'un grand Prince , ne doit point être achetée si cher.

De là il revint à Maracande , où il appaisa quelques mouvemens qui s'étoient élevés dans le pays. Artabaze l'ayant prié de le décharger du Gouvernement de cette province à cause de son grand âge , il en pourvut Clitus. C'étoit un vieil Officier de Philippe , & qui s'étoit signalé en beaucoup de rencontres. Ce fut lui qui à la bataille du Granique , comme Alexandre combattoit la tête nue , & que Rosace avoit déjà le bras levé pour le fraper par derrière , couvrit le Roi de son bouclier , & abbattit la main du Barbare. Sa sœur Hellanice avoit nourri Alexandre , qui ne l'aimoit pas moins que sa propre mere. Comme , pour toutes ces rai-

sons, il considéroit fort Clitus, il lui confia une des provinces les plus importantes de son empire, avec ordre de partir dès le lendemain.

Avant son départ, il fut convié le soir à un festin, où le Roi, après avoir beaucoup bû, se mit à célébrer ses propres exploits, sans garder aucune mesure dans les louanges qu'il se donnoit à lui-même, jusqu'à se rendre insupportable à ceux même qui savoient qu'il disoit la vérité. Les plus âgés néanmoins se turent, jusqu'à ce qu'ayant commencé à rabaisser les actions guerrières de Philippe, il se vanta, » Que la fameuse victoire de » Chéronée étoit son ouvrage, & que » la gloire de cette célèbre journée lui » avoir été ravie par la malignité & la » jalousie de son pere. Qu'en la sédi- » tion, survenue entre les Macédo- » niens & les Grecs soudoyés, Philip- » pe, affoibli de la blessure qu'il avoit » reçue dans ce tumulte, s'étoit cou- » ché par terre; & n'avoit point trou- » vé de meilleur expédient pour se » sauver, que de faire le mort; qu'a-

*Il n'est point
parlé ailleurs
de cette sédi-
tion.*

a In quo Rex, cum multo incaluisset mero, immodicus aestimator sui, celebrare quæ gesserat cœ-

pit: gravis etiam eorum auribus, qui sentiebant vera memorari, Q. Curt.

» lors il l'avoit couvert de son bou-
 » clier , & tué de sa main ceux qui
 » vouloient se jeter sur lui : mais que
 » son pere n'avoit jamais pu se résou-
 » dre à l'avouer franchement , comme
 » aiant regret de devoir la vie à son
 » fils. Qu'en la guerre contre les Illy-
 » riens , il avoit tout fait lui seul , Phi-
 » lippe ne s'y étant point trouvé , &
 » n'ayant rien sû de la défaite des en-
 » nemis que par ses lettres. Que ceux-
 » là étoient dignes de louange , non
 » pas qui s'alloient faire initier aux
 » * mystères des Samothraces lorsqu'il
 » faloit mettre à feu & à sang toute
 » l'Asie , mais qui par la grandeur de
 » leurs exploits avoient surpassé la
 » créance des hommes.

Ces discours , & d'autres pareils ,
 faisoient beaucoup de plaisir à la Jeu-
 nesse , mais bleffoient vivement ceux
 qui étoient plus âgés , sur-tout à cause
 de Philippe, sous lequel ils avoient lon-
 tems porté les armes. Clitus , qui étoit
 aussi échaufé par le vin , se tournant

* Les Généraux , avant que de partir pour leurs expéditions , avoient coutume de se faire initier dans ces Mystères , & d'offrir des sacrifices aux dieux qui y présidoient. Apparemment que Philippe avoit observé cette cérémonie , qui peut-être avoit retardé quelque entreprise.

vers ceux qui étoient au-dessous de lui à table, leur rapporta un passage d'Euripide, de telle sorte que le Roi pou- *Dans Andromaque.*
voit plutôt ouïr le son de sa voix que les paroles. Le sens de ce passage étoit ,
» Que les Grecs avoient eu grand tort
» d'ordonner qu'aux inscriptions des
» trophées on mettroit seulement le
» nom des Rois; parce que ^a c'étoit dé-
» rober à de vaillans hommes la gloi-
» re qu'ils avoient acquise au prix de
» leur sang. « Le Roi, se doutant bien
qu'il lui étoit échappé quelque chose
de desobligeant, demanda à ceux qui
étoient les plus proches ce qu'il avoit
dit. Comme personne ne répondoit,
Clitus, haussant la voix peu à peu, se
mit à raconter les actions & les guer-
res de Philippe dans la Grèce, les
préférant à tout ce qui se faisoit
alors; ce qui excita une grande dis-
pute entre les jeunes & les vieux.
Quelque peine que le Roi sentît inté-
rieurement, il dissimula d'abord en se
faisant violence, & parut écouter pa-
tiemment tout ce que disoit Clitus à
son désavantage. Il sembloit même
qu'il auroit encore retenu son empor-
tement, si Clitus en fût demeuré là.

a Alieno enim sanguine partam gloriam intercipi.

Mais celui-ci, poussant toujours l'insolence plus loin, comme s'il eût pris à tâche d'irriter le Roi & de lui insulter, en vint jusqu'à prendre ouvertement la défense de Parménion, & jusqu'à soutenir que la ruine de Thèbes n'étoit rien en comparaison de la victoire de Philippe sur les Athéniens, & que les vieux Capitaines Macédoniens, quoiqu'ils eussent été quelquefois malheureux, valoient beaucoup mieux que ceux qui avoient la témérité de les décrier.

Alexandre lui aiant dit sur cela qu'il plaidoit sa propre cause, en appelant la lâcheté un malheur, Clitus se leve, & les yeux bouffis de vin & decolère:
 » C'est pourtant cette main, lui dit-il en étendant le bras, » qui vous sau-
 » va la vie à la bataille du Granique.
 » C'est par le sang & les blessures de
 » ces Macédoniens taxés de lâcheté
 » que vous êtes devenu si grand. Mais
 » la fin tragique de Parménion nous
 » apprend quelle récompense eux
 » moi nous devons attendre de nos
 » services. « Ce dernier reproche piqua jusqu'au vif Alexandre : il se retint pourtant encore, & se contenta d'ordonner à Clitus de sortir de sa table.
 » Il a

» Il a raison, dit Clitus en se levant, de
 » ne vouloir point souffrir à sa table
 » des hommes libres, qui ne savent
 » dire que la vérité. Il fera bien de
 » passer sa vie avec des barbares & des
 » esclaves, qui adoreront volontiers
 » sa ceinture Persienne & sa robe blan-
 » che. » Le Roi ne fut plus maître de
 sa colère, & s'étant jetté sur la javeli-
 ne de l'un de ses gardes, il en auroit
 percé sur le champ Clitus, si d'un côté
 les Courtisans ne l'avoient retenu, &
 si de l'autre les amis de Clitus ne l'a-
 voient poussé avec grande peine hors
 de la salle. Mais il y rentra incontinent
 par une autre porte, en chantant avec
 insolence des vers injurieux au Prince,
 qui le voyant près de lui, le perça de sa
 javeline, & le renversa mort par terre,
 en lui disant ces paroles : *Va-t-en main-
 tenant trouver Philippe, Parménion, &
 Attalus.*

La colère du Roi étant comme étein-
 te tout-à-coup dans le sang de Clitus,
 son crime alors se montra à lui avec
 toute son énormité & toute sa noir-
 ceur. Il avoit tué un homme, qui à la
 vérité avoit abusé de sa patience, mais
 qui jusques-là avoit été un fidèle servi-
 teur, & qui bien que ce Prince eût honre

de l'avouer , lui avoit sauvé la vie. Il venoit de faire l'office abominable de bourreau , en punissant par un meurtre horrible des paroles indiscrettes , qui pouvoient être imputées au vin. Comment oseroit-il paroître devant la sœur de Clitus sa nourrice , & lui présenter une main souillée du sang de son frere ? Ne pouvant soutenir ces tristes réflexions , il se jette sur le corps de son ami , en arrache la javeline , & s'en feroit percé lui-même , si les Gardes étant promptement accourus ne lui eussent saisi les mains , & ne l'eussent emporté par force dans sa chambre.

Il passa toute la nuit & le jour suivant à fondre en larmes. Après qu'il eut épuisé toutes ses forces à gémir & à se lamenter , il demeura sans voix , étendu par terre , poussant seulement de tems en tems de profonds soupirs. Ses amis , qui craignoient les suites de ce silence , entrèrent par force dans sa chambre. Il ne fit pas grande attention à ce que tous les autres lui dirent pour le consoler : mais le Devin Aristandre l'ayant fait souvenir d'un songe où il avoit cru voir Clitus en robe noire assis à sa table , & lui ayant fait entendre que

tout ce qui venoit d'arriver étoit réglé
 de toute éternité par le Destin , & par
 conséquent inévitable , il parut un peu
 soulagé. A ce Devin succédèrent deux
 Philosophes, Callisthène & Anaxarque.
 Le premier l'aborda doucement , &
 essaya de se rendre maître de sa douleur
 en s'insinuant peu à peu dans son es-
 prit , en tâchant de le rappeler à lui-
 même par des réflexions solides & ti-
 rées du fond de la philosophie , & évi-
 tant avec soin tout ce qui pouvoit re-
 nouveler son affliction , & aigrir une
 plaie encore toute saignante , & qui
 demandoit d'être traitée avec une extrê-
 me délicatesse. Anaxarque ne garda pas
 tant de mesures. Il se mit à crier dès
 l'entrée, *Quoi ! est-ce là cet Alexandre sur
 qui toute la terre à les yeux ouverts ? Eh le
 voila étendu sur le plancher , fondant en
 larmes comme un vil esclave ! Ignore-t-il
 donc qu'il est la loi suprême de ses sujets ;
 & qu'il n'a vaincu que pour être Seigneur
 & Maître , & nullement pour se soumettre
 à une vaine opinion ?* Le Roi avoit réso-
 lu de se laisser mourir. Ses amis eurent
 bien de la peine à le faire consentir à
 prendre de la nourriture. Les Macé-
 doniens déclarèrent par un Décret ,
 que Clitus avoit été tué avec justice. Le

philosophe Anaxarque avoit donné lieu à ce Décret , en soutenant que la volonté des Princes est la loi souveraine de l'Etat. Foibles ressources contre les cris d'une conscience justement alarmée , que les flateries & les faux raisonnemens ne sont point capables de faire taire !

La faute de Clitus étoit grande , & ne peut s'excuser. Il étoit à la vérité de son devoir de ne prendre aucune part à des discours qui tendoient à flétrir la gloire de Philippe son bienfaiteur , & de marquer son improbation par un morne & modeste silence. Il pouvoit même peut-être rendre à son mérite un témoignage favorable , pourvû que ce fût avec retenue & sagesse. Si une telle modération avoit mal réussi , il auroit été à plaindre , mais il ne se seroit pas rendu criminel. Mais en venir à des reproches injurieux & sanglans , c'est ignorer ce qui est dû à la personne sacrée des Rois , par rapport auxquels , malgré les injustices & les violences qu'ils pourroient commettre , non seulement toute parole de mépris & d'insulte est interdite , mais encore toute parole peu respectueuse & peu mesurée , par-

ce qu'ils tiennent à notre égard la place de Dieu même.

Il faut pourtant avouer que la circonstance du repas diminue beaucoup, ou du moins couvre un peu la faute de Clitus. Quand un Prince appelle un sujet à sa table, qu'il l'associe à sa débauche, que lui-même l'excite à boire, il semble que le Prince oublie qu'il est le maître, & qu'il consent que les conviés l'oublient aussi; qu'il autorise en quelque sorte les libertés, les familiarités, les saillies que le vin inspire ordinairement: & s'il trouve mauvais qu'un sujet s'égale à lui, il doit s'en prendre à lui-même, qui le premier s'est égalé le sujet. Une faute commise dans ces circonstances, est toujours faite: mais elle ne mérite pas d'être lavée dans le sang du coupable.

Quelqu'un compare^a au foudre la colère, quand elle se trouve unie à la puissance. En effet quel ravage alors ne cause-t-elle point? Que sera-ce donc, si l'on y joint encore l'ivresse? On le voit dans Alexandre. Quel malheur pour ce Prince de n'avoir pas travaillé de bonne heure à vaincre ces

^a Fulmen est, ubi cum | dia. *Publ. Syl.*
potestate habitat iracun- |

deux défauts, & ^a même d'y avoir été fortifié par l'exemple de l'un de ses Gouverneurs ! car on prétend qu'ils furent une suite de son éducation. Quoi de plus bas & de plus indigne d'un Roi, que l'excès du vin ? Quoi de plus funeste & de plus meurtrier, que l'empchement de la colère ? ^b Alexandre, vainqueur de tant de peuples, succomba à ces deux vices, qui ternirent toute la gloire de ses belles actions. C'est, dit Sénèque, qu'il avoit plus travaillé à vaincre les autres, qu'à se vaincre soi-même, ne sachant pas que le plus grand & le plus glorieux de tous les empires, est celui que l'on prend sur ses passions.

Alexandre, après avoir séjourné dix jours à Maracande pour reprendre ses esprits & rassurer sa contenance, passa dans la Xenippe, qui est une province frontière de la Scythie, où s'étoient retirés quelques rebelles, qu'il soumit,

^a Nec minùs error eorum nocet moribus : si quidem Leonides Alexandri pædagogus, ut à Babylonio Diogene traditur, quibusdam eum vitiis imbuit, quæ robustum quoque & jam maximum regem ab illa institutione puerili sunt

prosecuta. *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

^b Victor tot regum atque populorum, iræ succubuit. id enim egerat, ut omnia potiùs haberet in potestate, quàm affectus... Imperare sibi, maximum imperium est. *Senec. Epist. 113.*

& à qui il pardonna. De là il vint avec son armée au Roc Choriène , dont Syfimethre étoit Gouverneur. L'accès en paroïsoit impraticable. Il vint pourtant à bout d'en approcher après avoir souffert des peines infinies ; & par l'entremise d'Oxarte , Prince de la même nation qui s'étoit attaché à Alexandre , il engagea Syfimethre à se rendre. Le Roi lui laissa le gouvernement de cette place , & lui fit espérer de grands avantages s'il demeureroit fidèle.

Il avoit résolu d'attaquer les Dahes , parce qu'il savoit que Spitamène , le Chef des rebelles , s'y étoit retiré. Son bonheur ordinaire lui en épargna la peine. La femme de ce Barbare , ne pouvant plus soutenir la vie errante & malheureuse que son mari lui faisoit mener , & l'ayant pressé inutilement à plusieurs reprises de se rendre au Vainqueur , elle l'égorgea pendant la nuit , & toute couverte de sang elle alla elle-même porter sa tête au Roi. Un tel spectacle lui fit horreur , & il la chassa honteusement de son camp.

Alexandre , après avoir tiré son armée des garnisons où elle avoit hiverné durant trois mois , prit la route d'u-

ne contrée appelée Gabaze. Il essuia en chemin un orage effroiable. Des éclairs, qui se succédoient de moment en moment sans relâche, éblouissoient les yeux & abbattoient le courage des soldats. Il tonnoit presque sans cesse, & ils voioient à chaque instant la foudre tomber devant eux, n'osant ni marcher ni s'arrêter; quand tout-à-coup il vint une grosse pluie, mêlée de grêle, & qui ressembloit à un torrent; & la force du froid, fort grand dans ce pays, geloit l'eau de cette pluie à mesure qu'elle tomboit à terre. L'armée eut infiniment à souffrir. Le Roi, seul invincible à tant de maux, alloit & venoit autour des soldats, les consoloit, les encourageoit, & leur montrant la fumée qui sortoit de quelques cabanes éloignées, les exhortoit à s'y transporter le plus promptement qu'ils pourroient. Aiant fait couper un grand nombre d'arbres, & les aiant entassés en monceaux de côté & d'autre, il fit faire des feux en plusieurs endroits; & c'est ce qui sauva l'armée. Il y périt plus de mille hommes. Le Roi fit rendre aux Officiers & aux soldats tout ce qu'ils avoient perdu pendant ce fâcheux orage.

Quand ils furent en état de marcher , il passa dans le pays des Saces , qu'il parcourut & ravagea. Bientôt après Oxyarte le reçut chez lui , & lui fit un festin superbe , où il déploya toute la magnificence des Barbares. Il avoit une fille , appelée Roxane , qui joignoit à une rare beauté des enjouemens pleins de grace & d'esprit. Alexandre ne put résister à ses charmes , & l'épousa , couvrant sa passion du prétexte spécieux d'unir les deux nations par des liens qui rendroient leur bonne intelligence plus ferme , en confondant leurs intérêts , & ne laissant plus de différence entre les vaincus & les vainqueurs. Ce mariage déplut extrêmement aux Macédoniens , & révolta les principaux de sa Cour , qui ne pouvoient voir sans peine qu'il eût pris pour son beau-pere un de ses esclaves : mais , ^a depuis la mort de Clitus toute liberté de parler étant bannie , ils applaudissoient des yeux & du visage, qu'ils accommodent merveilleusement à la flatterie & à une complaisance servile.

a Sed , post Clyti cædem libertate sublata ,
vultu , qui maximè ser-

vit , assentiebantur. *Q.*
Cur.

Au reste, aiant résolu d'aller aux Indes, & de-là sur l'Océan, il commanda, pour ne rien laisser derrière lui qui pût traverser ses desseins, que de toutes les provinces on choisît trente mille hommes dans la jeunesse, & qu'on les lui amenât armés, pour lui servir d'otages aussi-bien que de soldats. Cependant il envoya Cratère contre quelques revoltés, dont il vint à bout aisément. Polyperchon réduisit aussi sous le joug une contrée nommée Bubacène; de sorte que, tout étant paisible, Alexandre ne songeoit plus qu'à la guerre des Indes. Ce pays étoit le plus riche de tout l'univers, non-seulement en or, mais en perles & en pierreries, dont les habitans se parent avec plus de luxe que de grace. On disoit que les boucliers des soldats étoient d'or & d'ivoire; & le Roi, qui se voioit au-dessus de tout, ne voulant céder en rien à qui que ce fût, fit garnir les boucliers de ses soldats de lames d'argent, fit mettre des brides dorées aux chevaux, fit embellir d'or & d'argent les cuirasses, & se prépara à marcher pour cette entreprise avec six-vingts mille hommes équipés de la sorte.

Tout étant prêt pour le départ, il crut qu'il étoit tems de faire éclore le dessein qu'il avoit formé depuis longtemps, de se faire rendre les honneurs divins : & il ne songea plus qu'aux moïens de mettre ce projet à exécution. Il vouloit que non-seulement on l'appellât, mais qu'on le crût fils de Jupiter, comme s'il eût pu commander aux esprits aussi-bien qu'aux langues ; & que les Macédoniens se prosternassent en terre pour l'adorer à la façon des Perses. Dans ^a une si folle prétention, il ne manquoit point de flatteurs, peste ordinaire des Cours, & plus à craindre pour les Princes que les armes de leurs ennemis. Il est vrai que les Macédoniens ne prirent point de part à cette lâche adulation, aucun d'eux n'ayant voulu se relâcher en rien des coutumes de son pays. Tout le mal venoit de quelques Grecs, dont les mœurs corrompues deshonoroiént la profession qu'ils faisoient d'enseigner les sciences & la vertu. Rebut méprisable de la Grèce, ils avoient néanmoins

^a Non deerat talia concupiscenti perniciofa adulation, perpetuum malum regum, quorum

opes sapius assentatio, quam hostis, evertit. *Quint.*

plus de crédit auprès du Roi , que ni les Princes de son sang , ni ses Généraux d'armée. C'étoient ces sortes de gens qui le plaçoient dans le ciel , & qui publioient par tout qu'Hercule , Bacchus , Castor , & Pollux , céderoient la place à ce nouveau dieu.

Il ordonna donc une fête , & fit un festin avec une pompe incroyable , où il convia les plus grands Seigneurs de sa Cour tant Macédoniens que Grecs , & les plus qualifiés d'entre les Perses. Il se mit à table avec eux , & après y avoir demeuré quelque tems , il se retira. Alors Cléon , l'un de ses flatteurs , prit la parole , & s'étendit fort sur les louanges du Roi : tout cela étoit concerté. Il fit un long dénombrement des obligations qu'on lui avoit , qu'ils pouvoient , disoit-il , reconnoître & paier à peu de frais & avec deux grains d'encens seulement , en le reconnoissant pour dieu , puisqu'aussi bien ils le croioient tel. Il cita l'exemple des Perses. Il fit remarquer qu'Hercule même & Bacchus n'avoient été faits dieux , qu'après avoir surmonté l'envie de ceux qui vivoient de leur tems. Que si les autres faisoient difficulté de rendre cette justice au mérite d'Alexandre , il

étoit résolu de commencer , & de l'adorer s'il rentroit dans la salle. Mais qu'il falloit que tous fissent leur devoir , & principalement ceux qui faisoient profession de sagesse, lesquels devoient donner aux autres l'exemple de la vénération qui étoit dûe à un si grand Roi.

On voioit bien que ces paroles s'adressoient à Callisthène. C'étoit un parent d'Aristote , qui l'avoit donné à Alexandre son Eleve , pour l'accompagner dans la guerre de Perse. Sa sagesse & sa gravité le faisoient regarder comme la personne la plus propre à lui donner des conseils capables de l'empêcher de tomber dans les excès où son sang bouillant & sa jeunesse le portoient. Mais on l'accusoit de n'avoir point les manières douces & insinuantes de la Cour , & ^a de ne connoître point certain milieu , certain tempérament , entre une lâche complaisance , & une roideur inflexible. Aristote avoit tenté inutilement d'adoucir son humeur , & prévoiant les suites que pouvoit avoir cette liberté brus-

*Diog. Laert.
in Aristot. lib.
5. pag. 303.*

a Inter abruptam contumaciam & deformem obsequium pergere iter ambitione ac periculis vacuū. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 20.*

que de dire son sentiment , il lui répétoit souvent ce vers d'Homère :

« Ta liberté, mon fils, abrégera tes jours.

Sa prédiction ne fut que trop vraie.

Ce Philosophe, dans l'occasion dont il s'agit, voyant que tout le monde gardoit le silence, & que chacun avoit les yeux tournés sur lui, tint un discours, où il me semble qu'on ne trouve rien d'outré. Mais il arrive souvent, quand on se trouve obligé par son devoir de contredire & de combattre le goût du Prince, que le zèle le plus mesuré & le plus respectueux est traité d'insolence & de rebellion. » Si le
 » Roi, dit-il, eût été présent au discours que tu viens de faire, aucun
 » de nous ne seroit en peine de te répondre : car lui-même te l'auroit
 » interdit, & n'auroit pas souffert que
 » tu le portasses à prendre les coutumes des Barbares, en rendant odieuse
 » sa personne & sa gloire par une si
 » indigne flatterie. Mais puisqu'il est
 » absent, je te répondrai pour lui.
 » J'estime Alexandre digne de tous les
 » honneurs qu'un mortel peut recevoir : mais il y a de la différence en-

« Δωδέκα μὲν μοι τίχος ἴσται, εἰ ἀγορεύω

» tre le culte des dieux , & celui des
» hommes. Le premier comprend les
» temples , les autels , les prières , &
» les sacrifices : le second se borne à
» de simples louanges, & à des homma-
» ges de respect. Nous saluons ceux-
» ci , & tenons à gloire de leur rendre
» soumission, obéissance, fidélité : mais
» nous adorons les autres , nous leur
» consacrons des fêtes , & chantons à
» leur gloire des hymnes & des can-
» tiques. Le culte même des dieux est
» différent à proportion de leur gran-
» deur , & les hommages que l'on
» rend à Castor & à Pollux ne sont pas
» semblables à ceux qui sont dûs à
» Mercure & à Jupiter. Il ne faut donc
» pas ; en confondant tout , ni rabais-
» ser les dieux à la condition des mor-
» tels , ni élever un mortel à la condi-
» tion d'un dieu. Alexandre entreroit
» dans une juste indignation , si l'on
» rendoit à un autre les hommages
» qui ne sont dûs qu'à sa personne sa-
» crée : devons-nous moins craindre
» celle des dieux , si nous communi-
» quons leurs honneurs à des mortels ?
» Notre Prince est fort au-dessus des
» autres , je le fai ; c'est le plus grand
» des Rois , & le plus glorieux des

» Conquérens : mais c'est un homme ;
 » & non un dieu. Pour avoir ce titre ,
 » il faut qu'il ait dépouillé ce qu'il a de
 » mortel ; & nous avons bien intérêt
 » de souhaiter que cela n'arrive que le
 » plus tard qu'il se pourra. Les Grecs
 » n'ont adoré Hercule qu'après sa
 » mort , & lorsque l'Oracle l'a com-
 » mandé. On nous cite l'exemple des
 » Perses. Mais depuis quand les vain-
 » cus font-ils la loi aux vainqueurs ?
 » A-t-on oublié qu'Alexandre a passé
 » l'Hellepont, pour assujettir l'Asie à
 » la Grèce , & non pas la Grèce à
 » l'Asie ?

Le profond silence avec lequel Cal-
 listhène fut écouté , marquoit assez ce
 qu'on pensoit. Le Roi , caché derrière
 une tapisserie , avoit tout entendu. Il
 fit dire à Cléon , que , sans insister
 davantage , il se contentât qu'à son
 retour les Perses se prosternassent selon
 leur coutume. Bientôt après il rentra ,
 feignant d'avoir été occupé à quelque
 affaire d'importance. Aussitôt les Per-
 ses se mirent à l'adorer. Polysperchon,
 qui étoit auprès de lui , voyant qu'un
 d'entr'eux , à force de s'incliner , tou-
 choit du menton contre terre, lui dit en
 se moquant *qu'il frappât encore plus fort.*

Le Roi , piqué de cette raillerie , le fit mettre en prison , & rompit l'assemblée. Il lui pardonna pourtant dans la suite : il n'en fut pas ainsi de Callisthène.

Pour s'en délivrer , il lui supposa un crime , dont il étoit bien éloigné. Hermolaüs , l'un de ces jeunes Officiers qui accompagnoient par-tout le Roi , avoit , pour un mécontentement particulier , formé une conspiration contre lui. Elle fut heureusement découverte dans le moment même où elle devoit être mise à exécution. Les coupables furent arrêtés , mis à la question , & exécutés. Aucun n'avoit chargé Callisthène. Il avoit été lié assez particulièrement avec Hermolaüs. C'en fut assez. On le jeta dans un cachot , on le mit dans les fers , on lui fit souffrir les plus rudes supplices pour le contraindre de s'avouer coupable. Il protesta toujours de son innocence , & expira dans les tourmens.

Si l'on en croit Justin , Lyfimaque , *Justin. l. 15. cap. 1.* disciple & ami intime de Callisthène , lui voyant souffrir de longues & cruelles douleurs , pour abréger son supplice lui donna du poison. Alexandre en fut tellement irrité , qu'il le fit expo-

fer lui-même à un lion furieux. Mais Lyfimaque, également robuste & intrépide, aiant enfoncé sa main envelopée d'un linge dans la gueule du lion, lui arracha la langue, & le tua sur le champ. Le Roi, après une telle preuve de courage, changeant sa colere en admiration, lui rendit son estime & son amitié ? Quinte-Curce traite cette histoire de fable, & elle en a bien l'air.

lib. 8. cap. 1.

Quoiqu'il en soit, rien n'a tant des-honoré la mémoire d'Alexandre que la mort injuste & cruelle de Callisthène. C'étoit un homme vraiment Philosophe par la solidité de son esprit, par l'étendue de ses connoissances, par la pureté de ses maximes, par la rigidité de sa vie, par la régularité de ses mœurs, & sur tout par une haine déclarée de toute dissimulation & de toute flaterie. Il n'étoit pas né pour la Cour, où il faut avoir un esprit souple, pliant, accommodant ; quelquefois même fourbe & perfide ; mais au moins dissimulé & flatteur. Il se trouvoit rarement à la table du Roi, quoiqu'il y fût fréquemment invité ; & quand il gagnoit sur lui de s'y rendre, son air triste & taciturne étoit une improbation ouverte de tout ce qui s'y disoit,

& de tout ce qui s'y passoit. Avec cette humeur un peu trop sauvage , ç'auroit été un trésor inestimable pour un Prince qui auroit aimé la vérité : car parmi tant de milliers d'hommes qui environnoient Alexandre , & qui lui faisoient la cour , il étoit le seul qui eût le courage de la lui dire. Mais où trouve-t-on des Princes qui connoissent le prix d'un tel trésor , & qui sachent en faire usage ? La vérité perce bien rarement ces nuages que forment l'autorité des Grands , & la flatterie de leurs Courtisans. Aussi , par ce terrible exemple , Alexandre mit tous les gens de bien hors d'état de lui représenter ses véritables intérêts. Depuis ce moment , on n'entendit plus dans ses Conseils aucune parole libre : ceux même qui avoient le plus de zèle pour le bien public & pour la personne , se crurent dispensés de le détromper. La flatterie seule désormais écoutée , prit sur lui un ascendant qui acheva de le corrompre , & le punit justement d'avoir sacrifié à la folle ambition de se faire adorer par les peuples le plus homme de bien qu'il eût à sa suite.

Je le répète avec Sénèque : la mort de Callisthène est pour Alexandre un reproche éternel , & un crime ineffaçable , dont nulle belle qualité , nulle action guerrière quelque éclatante qu'elle puisse être , ne peut couvrir la honte. Si l'on dit d'Alexandre , il a tué des milliers de Perses , il a détrôné & fait périr le plus puissant des Rois de la terre , il a subjugué des provinces & des peuples sans nombre , il a pénétré jusqu'à l'Océan , & porté les bornes de son empire depuis le fond de la Thrace jusqu'aux extrémités de l'Orient : *Où* , dit Sénèque , en répondant à chacun de ces faits , *mais il a tué Callisthène* ; & la grandeur de ce crime étouffe celle de toutes ses actions.

a Hoc est Alexandri crimen æternum , quod nulla virtus , nulla bellorum felicitas redimet. Nam quotiens quis dixerit , occidit Persarum multa millia ; opponetur , & Callisthenem. Quotiens dictum erit , occidit Darium , penès quem tunc magnum regnum erat ; opponetur , & Callisthenem. Quotiens dictum erit , omnia occa-

no tenus viciit , ipsum quoque tentavit novis classibus , & imperium ex angulo Thraciæ usque ad orientis terminos protulit ; dicetur , sed Callisthenem occidit. Omnia licet antiqua ducum regumque exempla transierit , ex his quæ fecit , nihil tam magnum erit , quàm scelus Callisthenis. *Senec. Nat. Quæst. lib. 6. cap. 23.*

§. XV.

Alexandre part pour les Indes. Digression sur ce Pays. Il attaque & prend plusieurs villes qui paroissent imprenables, & court risque souvent de sa vie. Il passe le fleuve Indus, puis l'Hydaspe, & remporte une célèbre victoire contre Porus, qu'il rétablit dans son Roiaume.

ALEXANDRE, pour arrêter les murmures qui s'élevoient dans son armée, prit la route des Indes ; & il avoit lui-même besoin d'action & de mouvement, perdant toujours dans le repos quelque chose de la gloire qu'il acquerroit dans les combats. Un excès de vanité & de folie le porta à entreprendre cette expédition : projet très-inutile en lui-même, & très-dangereux pour les suites. Il avoit lu dans les vieilles fables des Grecs, que Bacchus & Hercule, tous deux fils de Jupiter comme lui, avoient pénétré jusques-là. Il ne voulut pas en faire moins qu'eux ; & il ne manquoit pas de flatteurs qui entretenoient cette vision & cette extravagance.

Voilà ce qui fait la gloire & le mérite de ces prétendus héros, & ce que

Q. Curt. lib.
8. cap. 9.

bien des gens encore , éblouis par un faux éclat , admirent dans Alexandre : une folle envie de courir le monde , de troubler le repos des peuples qui ne lui devoient rien , de traiter comme ennemi quiconque refusoit de le reconnoître pour maître , de ravager & d'exterminer tous ceux qui osoient défendre leur liberté , leurs biens , leurs vies contre un injuste aggresseur qui venoit du bout du monde les attaquer gratuitement. Ajoutez à cette injustice criante le dessein imprudent & insensé de subjuguier avec grande peine & de grands dangers beaucoup plus de peuples qu'il n'en pouvoit tenir dans l'obéissance , & la triste nécessité de se voir continuellement obligé à les soumettre de nouveau , & à les punir de leur revolte. C'est un abrégé de ce que la conquête des Indes va exposer à nos yeux , après que j'aurai dit un mot de la situation , des mœurs , & de quelques raretés du pays.

Ptolémée divise l'Inde en deux parties : l'Inde en deça du Gange , & l'Inde au de-là du Gange. Alexandre n'a point passé au de-là de la première , & il n'a pas même été jusqu'au Gange. Cette première partie est ren-

fermée entre deux grands fleuves : l'Inde , qui lui donne son nom , & le Gange. Le même Ptolémée lui donne pour bornes , du côté de l'Occident , le pays de Paropamise , l'Arachosie , & la Gédrosie , qui font partie , ou sont voisines du royaume de Perse : du côté du Septentrion , le mont Imaüs , qui appartient à la grande Tartarie : du côté de l'Orient , le Gange : du côté du Midi , l'Océan ou la Mer de l'Inde.

Tous les Indiens sont libres , dit Arrien , & il n'y a point d'esclaves parmi eux , non plus que parmi les Lacédémoniens. Toute la différence qu'il y a , c'est que ceux-ci se servent d'esclaves étrangers , & que les Indiens n'en ont point du tout. Ils ne dressent point de monumens aux morts , & croient que la réputation des grands hommes leur tient lieu de tombeau.

*Arrian. de
Indic. l. 324^e
328.*

On peut les diviser en sept classes. La première , & la plus honorable , quoique la moins nombreuse , est des Brachmanes , qui sont comme les dépositaires de la religion. J'aurai lieu d'en parler dans la suite.

La seconde , & la plus grande , est celle des Laboureurs. Ils sont extrê-

mement considérés. Leur unique occupation est de travailler à la culture des champs , & ils n'en sont jamais distraits pour porter les armes, & pour servir dans les armées. En tems de guerre , c'est une loi inviolable de ne toucher jamais ni aux ouvriers de la campagne , ni à leurs terres.

La troisième est des Pasteurs , qui paissent les troupeaux de gros & de menu bétail , sans venir aux villages ni aux villes. Ils menent une vie errante sur les montagnes , & s'exercent beaucoup à la chasse.

La quatrième , des Marchands & des Artisans , parmi lesquels sont compris les Pilotes & les Matelots. Ces trois derniers Ordres paient tribut au Prince , & il n'y a d'exemts que ceux qui travaillent à faire des armes , lesquels reçoivent des gages publics , au lieu de rien paier.

La cinquième , des Soldats. Ils n'ont aucun soin que de faire la guerre. On leur fournit tout ce qui est nécessaire ; & durant la paix même ils ont bon-damment de quoi s'entretenir. Leur vie , en tout tems , est libre , & dégagée de tous soins.

Le

Le sixième Ordre est des Surveillans, (ἐπίσκοποι) qui ont l'œil sur les actions des autres, & qui examinent tout ce qui se passe soit dans les villes, soit dans les campagnes, pour en faire leur rapport au Prince. Le caractère de ces Officiers ou Magistrats, est l'exactitude, la sincérité, la probité, l'amour du bien public. Il est à naître, dit l'Historien, qu'aucun de ces Magistrats ait été jamais accusé de mensonge. Heureuse nation, si cela étoit ainsi ! Mais cette remarque prouve au moins que la vérité & la justice y étoient bien en honneur, & que la fourberie & la mauvaise foi y étoient détestées.

Enfin la septième Classe est de ceux qui sont employés dans les Conseils publics, & qui partagent avec le Prince les soins du gouvernement. On tire de cette Classe les Magistrats, les Intendans, les Gouverneurs de Province, les Généraux & tous les Officiers d'armée tant sur terre que sur mer, les Intendans des Finances, les Receveurs, & tous ceux qui sont chargés des deniers publics.

Ces différens ordres de l'Etat, ne se confondent point par les mariages, &

il n'est point permis , par exemple , à un Ouvrier de prendre une femme dans la classe des Labcureurs , & ainsi du reste. On ne peut pas non plus exercer en même tems deux professions , ni passer de l'une à l'autre. Il est aisé de voir combien ce règlement devoit contribuer à perfectionner tous les arts & tous les métiers , chacun ajoutant sa propre industrie & ses nouvelles réflexions à celles de ses ancêtres , qui lui étoient transmises de main en main par une tradition non interrompue.

Il y auroit , sur ces coutumes des Indes , beaucoup de remarques à faire , que la suite de mon histoire m'oblige d'omettre. Je prie seulement le Lecteur d'observer que dans tout Gouvernement sage , dans tout Etat bien policé , la culture des terres , & la nourriture des troupeaux , deux sources assurées de richesses & d'abondance , ont toujours fait un des premiers soins du Ministère public , & que négliger l'une ou l'autre de ces parties , c'est manquer à une des plus importantes maximes de la politique.

J'admire aussi beaucoup cet usage , d'établir des Surveillans , soit qu'ils

soient connus pour tels ou non , qui se transportent sur les lieux pour y éclairer la conduite des Gouverneurs , des Intendans , des Juges ; unique moien d'empêcher les rapines & les violences, auxquelles une autorité sans bornes , jointe à l'éloignement de la Cour , donne souvent lieu : unique moien en même tems pour le Prince de prendre connoissance de ses Etats , sans quoi il ne lui est pas possible de bien conduire les peuples que la Providence lui a confiés , dont le soin le regarde personnellement , & dont ceux qui travaillent sous lui peuvent aussi peu le dispenser , qu'ils peuvent usurper sa place.

Il est remarquable que dans l'Inde , depuis le mois de Juin jusqu'aux mois de Septembre & d'Octobre , les pluies sont très - ordinaires & très - violentes , ce qui rend le passage des rivières beaucoup plus difficile , & cause de fréquentes inondations. On peut juger par là combien , pendant toute cette saison , les armées d'Alexandre qui étoient alors en campagne avoient à souffrir.

Avant que de quitter ce qui regarde en général le pays des Indes , je dirai

un mot des Eléphans, qui s'y trouvent en plus grand nombre que par tout ailleurs. L'Eléphant est le plus gros & le plus puissant de tous les animaux terrestres. On en a vû quelques-uns hauts de 13 ou 15 piés. La femelle le porte un an entier. Il vit quelquefois cent ou six vingts ans, & beaucoup plus si on en croit les anciens. Son nez, qu'on appelle sa trompe, *proboscis*, est long & creux comme une grosse trompette, & il lui sert de ^a main, qui lui rend des services infinis avec une agilité & une force qui ne se conçoivent point. Cet ^b animal, malgré la pesanteur énorme de son corps, est d'une docilité & d'une industrie qui approchent de l'intelligence humaine. Il est susceptible d'attaché, d'affection, de reconnoissance, jusqu'à sécher de tristesse quand il a perdu son gouverneur, & quelquefois même jusqu'à se donner la mort à lui-même, lorsque dans des momens de fureur, il l'a tué ou maltraité. Il n'y a rien qu'on ne lui fasse appren-

^a Manus data elephantis, quia propter magnitudinem corporis difficiliter aditus habebant ad pastum, Cic. de nat. deor.

lib. 2. n. 123.

^b Elephanto belluarum nulla providentior. Ac figura quæ vastior? De nat. deor. lib. 1. n. 97.

dre. Arrien , qui n'est pas un témoin suspect , dit en avoir vû un qui dan-
soit avec deux cimbales attachées à
ses jambes , qu'il frapoit l'une après
l'autre en cadence avec sa trompe ,
pendant que les autres dansoient en
rond autour de lui , observant tous le
nombre & la mesure avec une justesse
étonnante.

Il décrit assez au long la manière
dont on les prend. Les Indiens enfer-
ment un grand espace d'un fossé lar-
ge environ de vingt piés , & haut de
quinze , & n'y laissent qu'une ouver-
ture pour entrer , qui est un pont , que
l'on couvre de gazon , afin que ces
bêtes qui sont très-subtiles ne s'en
défient point. La terre qu'on tire du
fossé sert à le relever de part & d'au-
tre , & fait comme un mur , dans le-
quel , au bord qui est en dehors , on
ménage quelque petite chambre , où
l'on se cache pour épier ces animaux ,
n'y laissant que très-peu d'ouverture.
Dans cet enclos on met trois ou quatre
femelles apprivoisées. Dès que les
éléphans les ont aperçues ou senties ,
ils accourent , & tournent tant qu'ils
y entrent ; & alors on rompt le pont ,

& l'on court aux villages voisins pour appeller du secours. Après qu'on les a matés pendant quelques jours par la faim & par la soif, on entre dans l'enclos sur des éléphans apprivoisés avec lesquels on les attaque. Comme ils sont extrêmement affoiblis, ils ne résistent pas longtems. Les ayant terrassés, on monte dessus, après leur avoir fait une grande plaie autour du cou, dans laquelle on met une corde, afin que, s'ils veulent remuer, la douleur les arrête. Ainsi domtés, ils se laissent conduire avec les autres dans les maisons, où on les nourrit d'herbe & de blé verd, & où on les apprivoise peu à peu à force de coups & par la faim, jusqu'à ce qu'ils deviennent dociles à la voix de leurs maîtres, & entendent parfaitement leur langage.

Tout le monde fait l'usage qu'on faisoit autrefois des éléphans dans les combats. Mais souvent ils faisoient plus de dégât dans leur propre armée, que dans celle des ennemis. Ce sont leurs dents, ou plutôt leurs défenses, qui nous fournissent d'ivoire. Il est tems de retourner à Alexandre.

des *, tous les petits Rois de ces contrées vinrent au devant de lui se ranger sous son obéissance. Ils disoient qu'il étoit le troisième fils de Jupiter, ** qui étoit venu en leur pays : qu'ils n'avoient connu Bacchus ni Hercule que par la renommée, mais que pour lui ils avoient le bonheur de le voir, & de jouir de sa présence. Le Roi les ayant reçus fort humainement, leur commanda de l'accompagner, & de lui servir de guides. Comme personne ne se présentoit plus, il envoya Ephes-tion & Perdiccas, avec une partie de ses troupes, pour réduire ceux qui refuseroient d'obéir. Il leur ordonna aussi d'aller jusqu'à l'Inde, & de préparer des bateaux pour faire passer ce fleuve à l'armée. Mais, voyant qu'il falloit traverser plusieurs rivières, il fit construire ces bateaux de sorte qu'on pouvoit les démonter, & charger les pièces sur des chariots, & après les rassembler. Puis ayant commandé à Cratère de le suivre avec la Phalange, il prit les devants avec sa cavalerie & des

Arrian. lib. 4. pag. 182. 195. & lib. 5. pag. 195-227. Plut. in Alex. pag. 697. 699. Died. lib. 17. pag. 557. 559. Justin. lib. 12. cap. 7. 8.

* Quinte Curce suppose que plusieurs régions en deça de l'Inde, mais voisines de ce fleuve, appartenaient à l'Inde, & en

faisoient partie.

** Ces noms grecs de dieux pouvoient-ils être connus des Indiens ?

soldats armés à la légère ; & après un léger combat il chassa & défit ceux qui avoient osé venir à sa rencontre , & les poursuivit jusqu'à la ville prochaine où ils se retirèrent. Lorsque Cratère fut arrivé , le Roi , pour donner d'abord de la terreur à ces peuples qui n'avoient point encore éprouvé les armes des Macédoniens , ordonna qu'on mît le feu aux fortifications de cette place qu'il assiégea dans les formes , & qu'on fît tout passer au fil de l'épée. Mais comme il faisoit le tour des murailles à cheval , il fut blessé d'un coup de flèche : ce qui ne l'empêcha pas de la prendre , & l'on y fit main basse sur tous les soldats & les habitans , sans épargner même les maisons.

Après avoir domté ce peuple qui avoit peu de nom , il marcha vers la ville de Nyse. Il campa assez près de ses murs , derrière une forêt qui en déroboit la vûe. Cependant il se leva la nuit un si grand froid , qu'ils n'en avoient point encore senti de pareil : mais heureusement le remède étoit sous leur main. Ils coupèrent un grand nombre d'arbres , & allumèrent beaucoup de feux ; ce qui soulagea extrêmement l'armée. Les assiégés aiant tenté une

sortie qui leur réussit fort mal , la division se mit dans la ville , les uns étant d'avis de se rendre , & les autres de tenir bon. Le Roi en aiant été informé , se contenta de les bloquer , sans leur faire autre mal ; jusqu'à ce que , lassés de la longueur du siège , ils se rendirent à discrétion. On les traita avec bonté. Ils disoient que leur ville avoit été bâtie par Bacchus. Toute l'armée , pendant dix jours , célébra des jeux & fit des réjouissances sur cette montagne en l'honneur du dieu qui y étoit honoré.

Il vint de là à une contrée nom-
mée Dédale , que les habitans avoient
abandonnée , s'étant enfuis sur des
montagnes inaccessibles , comme
avoient fait aussi ceux d'Acadère , où il
entra ensuite. C'est ce qui l'obligea de
changer l'ordre de la guerre , & de dis-
perser ses troupes en divers lieux , de
sorte que les ennemis furent tous dé-
faits à la fois : rien ne résista , & ceux
qui eurent la hardiesse d'attendre les
Macédoniens , furent tous taillés en
pièces. Ptolémée prit plusieurs petites
villes d'emblée : Alexandre emporta
les grandes , & après avoir rejoint
toutes ses forces , passa la rivière de

* Coaspe, & laissa Cœnus au siège d'une ville riche & peuplée, que ceux du pays appellent Bazica.

Après il tira vers Mazagues, dont le Roi, nommé Assacane, étoit mort depuis peu, & sa mere Cléophe commandoit dans la province & dans la ville. Il y avoit trente mille hommes de pié dedans, & la nature & l'art l'avoient fortifiée comme à l'envi. Car du côté qu'elle regardoit l'orient, elle étoit ceinte d'un fleuve très rapide, dont les rives étoient hautes & coupées, & vers l'occident & le midi c'étoient de grands rochers escarpés, au pié desquels s'ouvroient des cavernes, qui, par succession de tems, s'étoient creusées en abymes; & à l'endroit où elles manquoient, il y avoit un fossé d'un travail immense, & d'une profondeur effroyable. Pendant qu'Alexandre faisoit le tour de la ville, pour en examiner les fortifications, il reçut un coup de flèche au gras de la jambe. Il ne fit qu'arracher le fer, & sans bander seulement la plaie monta à cheval, & continua de visiter les dehors de la place. Mais, comme il

* Ce fleuve est différent de Coaspe qui arrose la ville de Susè.

portoit la jambe pendante , & que le sang s'étant figé la douleur s'augmentoît , on rapporte qu'il dit : *Tous ^a jurent que je suis fils de Jupiter , mais ma blessure me crie & me fait sentir que je suis homme.* Toutefois il ne se retira point qu'il n'eût tout vû , & donné tous les ordres nécessaires. Les uns donc abbattoient les maisons qui étoient hors de la ville , & se servoient des matériaux pour combler ces gouffres ; les autres y jettoient des troncs d'arbres , & de gros amas de pierres ; & tous y travailloient avec tant d'ardeur , qu'en neuf jours l'ouvrage fut achevé , & l'on y planta les tours.

Le Roi , sans attendre que sa blessure fût guérie , visita le travail , & après avoir loué ses soldats de leur diligence , fit avancer les machines, d'où l'on tira quantité de traits contre ceux qui défendoient les murailles. Mais ce qui effraioit davantage les Barbares , c'étoit ces tours d'une hauteur démesurée , qu'ils voioient se mouvoir , ce leur sembloit , d'elles-mêmes. Ils croioient qu'elles étoient conduites

^a Omnes jurant ne Jovis esse filium, sed vultus hoc hominem esse. *Senec. Epist.* 59.

par les dieux, & que ces béliers qui abbattoient les murs, & ces javelots lancés par des machines qui étoient nouvelles pour eux, ne pouvoient être l'effet d'une force humaine : de sorte que, desespérant de pouvoir défendre la ville, ils se retirèrent dans la citadelle. Mais ne s'y trouvant pas plus en sureté, ils envoièrent des Ambassadeurs pour se rendre. La Reine ensuite sortit, & vint trouver Alexandre avec une grande suite de Dames, qui lui apportoiient du vin en sacrifice dans des coupes. Le Roi la reçut avec beaucoup de bonté, & la rétablit dans ses Etats.

De là Polyperchon fut envoyé avec une armée contre la ville d'Ore, dont il se rendit maître sans peine. La plupart des habitans du pays s'étoient retirés sur les rochers d'Aorne. On renoit qu'Hercule l'avoit assiégé, & qu'un tremblement de terre l'avoit contraint d'en lever le siège. Ce Roc n'a pas, comme beaucoup d'autres, de petites pentes aisées pour y monter : mais il s'élève en forme de bute ; & étant fort large par le bas, va toujours en s'étrécissant jusqu'au haut, & se termine en pointe. Le fleuve

Indus , dont la source n'est pas éloignée de cet endroit , passe au pié , aiant les rives droites & élevées ; & de l'autre côté il y a de grandes fondrières , qu'il falloit se résoudre de remplir si l'on vouloit prendre la place. Il se trouvoit heureusement tout près de là une forêt. Le Roi la fit abattre , avec ordre de ne prendre que les troncs des arbres qu'on ébranchoit pour les porter plus aisément. Lui-même jeta dans ces gouffres le premier tronc d'arbre. A cette vûe , toute l'armée poussa un cri d'allégresse , & tout le monde travaillant avec une ardeur incroyable , l'ouvrage fut achevé en sept jours. Aussitôt il fit commencer l'attaque. On ne fut pas d'avis que le Roi s'y hasardât , le péril étant trop évident. Mais la trompette n'eut pas plutôt sonné , que ce Prince , qui n'étoit pas maître de son courage , ordonna à ses Gardes de le suivre , & fut le premier à grimper sur la Roche. Pour lors elle ne parut plus inaccessible , & tout le monde l'y suivit. Jamais péril ne fut plus grand , mais ils étoient tous déterminés à vaincre ou à périr. Plusieurs tomboient des rochers dans la rivière , qui les engloutissoit dans ses gouffres.

Les Barbares rouloient de grosses pierres sur ceux qui étoient les plus avancés à monter, lesquels aiant déjà bien de la peine à se tenir dans des lieux si glissans, tomboient dans des précipices, où ils étoient entièrement brisés. Rien n'étoit plus affreux que ce spectacle. Le Roi, vivement affligé de la perte de tant & de si braves soldats, fit sonner la retraite. Cependant, quoiqu'il eût perdu toute espérance de prendre la place, & qu'il eût résolu d'en lever le siège, il fit mine de vouloir encore le continuer, & il fit avancer les tours & les autres machines. Les Indiens, comme pour lui insulter, se mirent à faire grande chère durant deux jours & deux nuits, faisant retentir tout le Roc & tout le voisinage du bruit de leurs tambours & de leurs cymbales. Mais la troisième nuit on ne les entendit plus, & l'on fut tout étonné de voir le Roc éclairé par tout de flambeaux. Le Roi apprit qu'ils les avoient allumés pour favoriser leur fuite, & se conduire plus aisément dans ces précipices pendant l'obscurité de la nuit. Toute l'armée aussitôt jettâ par son ordre de grands cris, qui remplirent les fuyards d'une telle épou-

vante, que plusieurs, croiant voir l'ennemi, se précipitèrent du haut des rochers, & périrent misérablement. Alexandre, devenu maître du Roc par un bonheur inoui, & qui tenoit du prodige, en rendit graces aux dieux, & leur offrit des sacrifices.

Il tira de là vers Ecbolime, qu'il prit; & après seize jours de marche il arriva au fleuve Indus, où il trouva qu'Ephestion avoit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour le passage, selon l'ordre qu'il lui en avoit donné. Le Roi du pays, appelé Omphis, dont le pere étoit mort quelque tems auparavant, avoit envoyé vers Alexandre pour savoir de lui s'il lui plaisoit qu'il prît le diadème. Quoiqu'il en eût eu permission, il attendit, pour le prendre, qu'il fût arrivé. Alors il alla au-devant de lui avec toute son armée, & quand Alexandre fut proche, il poussa son cheval, & s'avança seul vers lui: le Roi en fit autant. L'Indien lui dit par un truchement, » Qu'il » étoit venu au-devant de lui avec » son armée pour lui remettre toutes » ses forces entre les mains: qu'il li- » vroit sa personne & son royaume à » un Prince qu'il savoit ne combattre

» que pour la gloire , & ne craindre
 » rien tant que le reproche de perfidie. » Le Roi , fort satisfait de la franchise du Barbare , lui présenta la main , & lui rendit ses Etats. Il fit présent à Alexandre de cinquante six éléphants , & de beaucoup d'autres bêtes d'une grandeur merveilleuse. Comme Alexandre lui demanda de quoi il avoit plus besoin dans son royaume , de laboureurs , ou de soldats , il répondit qu'ayant la guerre contre deux Rois , il avoit plus besoin de soldats que de laboureurs. Ces deux Rois étoient Abisare & Porus , mais Porus étoit le plus puissant ; & tous deux régnoient au delà de l'Hydaspe. Omphis prit le diadème , & se fit appeller Taxile , qui étoit le nom ordinaire des Rois du pays. Il fit de magnifiques présens à Alexandre , qui ne se laissa pas vaincre en générosité.

Le lendemain , les Ambassadeurs d'Abisare étant venus trouver le Roi , lui remirent , suivant leur pouvoir , tous les Etats de leur Maître ; & après que la foi eut été prise & donnée de part & d'autre , ils s'en retournèrent.

Alexandre , s'attendant que Porus , étonné du bruit de sa renommée , ne

manqueroit pas de se soumettre, lui fit dire, comme si ce Prince eût été son vassal, qu'il eût à lui paier tribut, & à venir au-devant de lui à l'entrée de son royaume. Porus répondit froidement qu'il l'iroit recevoir sur sa frontière, mais que ce seroit les armes à la main. Il arriva à Alexandre, dans ce tems-là même, un renfort de trente éléphants, qui lui fut d'un grand secours. Il donna la conduite de tous les éléphants à Taxile, & s'avança jusqu'aux bords de l'Hydaspe. Porus s'étoit campé sur l'autre rive, pour lui en disputer le passage, & avoit mis à la tête de ses troupes quatre-vingts cinq éléphants d'une prodigieuse grandeur, & derrière eux trois cens chariots, soutenus par trente mille hommes de pié : il n'avoit tout au plus que six à sept mille chevaux. Ce Prince étoit monté sur un éléphant bien plus grand que tous les autres, & lui-même excédoit la stature ordinaire des hommes : de sorte qu'avec ses armes éclatantes d'or & d'argent, il paroissoit terrible & majestueux tout ensemble. La grandeur de son courage répondoit à celle de sa taille : il étoit sage & prudent autant qu'on le peut être parmi des peuples grossiers.

Les Macédoniens ne craignoient pas seulement l'ennemi , mais le fleuve qu'il leur falloit traverser. Il étoit large de quatre stades , (quatre cens toises) & tellement profond par tout , qu'il paroissoit comme une mer , & n'étoit guéable nulle part. Sa largeur ne lui ôtoit rien de son impétuosité. Car il rouloit avec autant de violence qu'il eût pu faire dans un canal bien étroit ; & ses flots bruïans & écumeux, qui se rompoient en plusieurs endroits , montroient qu'il étoit plein de pierres & de roches. Mais rien n'étoit si affreux que la face du rivage tout couvert d'hommes, de chevaux , & d'éléphans. Ces hideuses bêtes étoient là plantées comme des tours, & on les irritoit à dessein , afin que par leurs cris effroyables elles vinssent à jeter plus de terreur dans l'ame des ennemis. Tout cela ne put étonner des courages qui étoient à toute épreuve , & qu'une suite non interrompue de prospérités remplissoit d'assurance ; mais ils ne croioient pas, avec leurs faibles barques, pouvoir surmonter la rapidité de l'eau , ni aborder sûrement.

Ce fleuve étoit rempli de petites îles , où les Indiens & les Macédo-

niens passoient à la nage, avec leurs armes sur la tête; & il s'y faisoit tous les jours de légères escarmouches à la vûe des deux Rois, qui étoient bien aises de s'essayer, & de pressentir par ces petits combats ce qu'ils devoient espérer de la bataille général. Il y avoit deux jeunes Officiers dans l'armée d'Alexandre, Egésimaque & Niconor, également pleins de hardiesse, & à qui le bonheur constant de leur parti faisoit mépriser tous les périls. Ils prirent avec eux les plus déterminés de la Jeunesse, & n'ayant que leurs javelots pour toutes armes, passèrent à la nage dans une île où étoient les ennemis; & là, sans avoir presque rien pour eux que leur audace, ils en tuèrent un grand nombre. Après un coup si hazardeux, ils pouvoient se retirer glorieusement, si la témérité, quand elle est heureuse pouvoit garder quelque mesure. Mais, comme ils attendoient avec mépris & avec une sorte d'insulte ceux qui venoient au secours de leurs compagnons, ils furent envelopés d'une troupe qui avoit passé à la nage dans l'île sans qu'ils s'en aperçussent, & accablés des dards qu'elle leur tiroit de loin.

Ceux qui tentèrent de se sauver à la nage , furent emportés par les vagues du fleuve , ou engloutis dans ses gouffres. Ce succès enfla merveilleusement le cœur de Porus , qui voioit tout de la rive.

Alexandre étoit fort embarrassé. Voiant que , pour passer l'Hydaspe , la force ouverte ne pouvoit rien , il appella à son secours l'adresse & la ruse. Il fit tenter la nuit divers lieux par sa cavalerie , & jetter des cris comme s'il eût eu envie de passer , tout étant prêt pour cet effet. Porus y accouroit aussitôt avec ses éléphants : mais Alexandre demouroit en bataille sur le bord. Cela étant arrivé plusieurs fois , & Porus voiant que ce n'étoit qu'un vain bruit & de vaines menaces , il ne s'ébranla plus pour tous ces mouvemens , & se contenta d'envoyer des coureurs par tout le rivage. Alexandre délivré de la crainte de l'avoir sur les bras avec toute son armée dans un passage de nuit , songea sérieusement à passer le fleuve.

Il y avoit dans cette rivière , assez loin du camp d'Alexandre , une île plus grande que les autres , qui étoit couverte de bois , & ainsi très propre

à couvrir & à cacher son dessein : il résolut de tenter par là le passage vers l'autre bord. Mais , pour en dérober la connoissance aux ennemis , & pour leur faire prendre le change , il laissa dans son camp Cratère & une grande partie de l'armée , avec ordre de faire grand bruit dans le tems qu'on lui marqueroit , pour donner l'alarme aux Indiens , & leur faire croire qu'il se préparoit à passer ; ce qu'il ne feroit , que lorsqu'il verroit Porus décampé avec tous ses éléphans , soit pour se retirer , soit pour venir à la rencontre des Macédoniens qui tenteroient le passage. Entre le camp & l'Ile , il avoit mis Méléagre & Gorgias avec la cavalerie & l'infanterie étrangères , & leur avoit commandé de passer par troupes lorsqu'ils le verroient attaché au combat.

Après avoir donné ces ordres , il prit le reste de son armée tant infanterie que cavalerie , & s'éloignant du bord pour n'être pas aperçu , il marcha la nuit vers l'Ile où il avoit résolu de passer. Et pour tromper encore plus sûrement les ennemis , Alexandre fit dresser sa tente dans le camp où il avoit laissé Cratère , qui

étoit vis-à-vis de celui de Porus. Ses Gardes du corps étoient rangés à l'entour avec tout l'appareil qui a coutume d'environner la majesté d'un grand Roi. Il fit aussi prendre la robe roiale à Attalus qui étoit de son âge, & lui ressembloit assez de la taille & du visage, sur tout à le voir dans la distance d'un rivage à l'autre, pour faire croire que le Roi étoit en personne sur ce rivage, & qu'il ne songeoit point à tenter ailleurs le passage. Il étoit prêt néanmoins d'entrer dans l'île dont nous avons parlé, & il y passa en effet dans des barques, avec le reste de ses forces, l'ennemi étant occupé à faire tête à Cratère. Il survint tout-à-coup un furieux orage, qui sembloit d'abord devoir retarder l'exécution de son projet, mais qui y devint favorable, par un effet du rare bonheur de ce Prince, en faveur duquel les obstacles mêmes se changeoient en moiens & en secours. Cet orage fut suivi d'une pluie très violente, avec des vents impétueux, des éclairs, & des tonnerres, de sorte qu'on ne pouvoit ni s'entrevoir ni s'entendre. Tout autre qu'Alexandre auroit renoncé à l'entreprise. Mais le péril même l'a-

nimoit. D'ailleurs le bruit, le tumulte, l'obscurité couvroient son passage. Il sonna donc le signal pour embarquer les troupes, & lui-même le premier fit partir la barque qui le portoit. On prétend que ce fut alors qu'il dit : *O Athéniens, croiriez-vous que je pusse m'exposer à de si grands dangers, pour mériter vos louanges !* En effet rien ne pouvoit plus contribuer à éterniser son nom, que d'avoir pour historiens des hommes tels que Thucydide & Xénophon ; & il s'intéressoit de telle sorte à ce qu'on diroit de lui après sa mort, qu'il souhaitoit de pouvoir revenir au monde pour autant de tems qu'il lui en faudroit, afin de savoir quelle impression auroit fait sur les esprits la lecture de son histoire.

*Lucian. de
confirib. hist.
pag. 694.*

Ils ne trouvèrent presque personne à leur descente, parce que Porus étoit tout occupé de Cratère, & croioit n'avoir à défendre le passage que contre lui ; ce Général pour lors, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, faisant grand bruit, & paroissant vouloir passer le fleuve. Tous les bateaux donc vinrent à bord, excepté un seul, que les flots brisèrent contre un rocher. Dès qu'Alexandre eut pris terre,

il rangea sa petite armée en bataille. Il avoit six mille hommes de pié, & cinq mille chevaux. Il se mit à la tête de la cavalerie, & aiant donné ordre à l'infanterie de le suivre le plus promptement qu'elle pourroit, il prit les devants. Il comptoit que si les Indiens venoient à lui avec toutes leurs forces, il l'emporteroit infiniment sur eux par le moien de sa cavalerie, & qu'en tout cas il lui seroit facile de traîner le combat en longueur jusqu'à ce que son infanterie fût arrivée : ou que si les ennemis, allarmés par la nouvelle de son passage, prenoient la fuite, il seroit en état de les poursuivre, & d'en faire un grand carnage.

Porus, averti du passage d'Alexandre, avoit envoyé contre lui un détachement commandé par l'un de ses fils, qui menoit avec lui deux mille chevaux, & six vingts chariots. Alexandre crut d'abord que c'étoit l'avant-garde de l'armée ennemie, & que tout le reste suivait. Mais, aiant appris que ce n'étoit qu'un détachement, il tomba brusquement sur eux. Le fils de Porus demeura sur la place avec quatre cens chevaux, & tous les chariots furent pris. Chacun de ces chariots

chariots portoit six hommes : deux qui avoient des boucliers , deux archers disposés des deux côtés , & deux qui conduisoient le chariot , mais qui ne laissoient pas de combattre lorsqu'on en venoit aux mains , aiant quantité de dards qu'ils lançoient contre les ennemis. Mais tout cet équipage fut de peu de service ce jour-là , parce que la pluie , qui étoit tombée en abondance , avoit tellement détrempé la terre , que les chevaux avoient peine à se soutenir , & les chariots , pesans comme ils étoient , demeuroient la plupart enfoncés dans la boue.

Porus , aiant reçu la nouvelle de la mort de son fils , de la déroute de son détachement , & de l'approche d'Alexandre , douta s'il devoit l'attendre au lieu où il étoit , à cause que Cratère avec le reste de l'armée Macédonienne faisoit mine de vouloir passer le fleuve. Mais enfin il résolut d'aller à la rencontre d'Alexandre , qu'il supposoit avec raison mener avec lui les principales forces de son armée. Il laissa seulement quelques éléphans dans son camp , pour amuser ceux qui étoient à l'autre bord ,

& partit avec trente mille hommes de pié ; & quatre mille chevaux , sans compter trois cens chariots & deux cens éléphants. Quand il fut arrivé en un lieu ferme & sabloneux , où ses chevaux & ses chariots pouvoient tourner aisément , il rangea son armée en bataille pour y attendre l'ennemi. Il mit en tête & sur une première ligne les éléphants à cent piés de distance l'un de l'autre , pour servir comme de rempart à son infanterie , qu'il rangea derrière. Il crut que la cavalerie ennemie n'oseroit s'engager dans ces intervalles , à cause de la fraieur qu'auroient leurs chevaux de ces éléphants ; & l'infanterie encore moins , voyant celle des ennemis derrière les éléphants , & courant risque d'être écrasée par ces animaux. Il avoit mis quelque infanterie sur la même ligne des éléphants , pour couvrir leur droite & leur gauche : & cette infanterie étoit couverte elle-même par ses deux ailes de cavalerie , devant lesquelles étoient rangés les chariots. Voilà l'ordre de bataille de l'armée de Porus.

Lorsqu'Alexandre fut en présence , il fit alte pour attendre son infanterie ,

qui fit diligence, & arriva peu de tems après. Pour lui donner le loisir de reprendre haleine, & ne la pas mener contre l'ennemi encore toute fatiguée de la marche, il fit faire divers mouvemens à sa cavalerie, qui gagnèrent du tems. Alors, tout étant prêt, & l'infanterie assez reposée, Alexandre fit donner le signal. Il ne jugea pas à propos de commencer l'attaque par le corps de bataille des ennemis, où étoient rangés l'infanterie & les éléphans, par la même raison que Porus avoit eue de les ranger de la sorte. Mais, comme il étoit plus fort en cavalerie, il prit la meilleure partie de la sienne, & marchant contre l'aile gauche, il envoya Cœnus avec son régiment de cavalerie & celui de Démétrius pour l'attaquer en même tems, & le chargea de prendre cette cavalerie de la gauche par derrière, pendant que lui il la chargeroit de front & en flanc. Séleucus, Antigène, & Tauron, qui commandoient l'infanterie, eurent ordre de ne faire aucun mouvement, avant qu'Alexandre, par sa cavalerie, eût mis le desordre dans celle des ennemis, & dans leur infanterie.

Quand il fut à la portée du trait, il envoya mille archers à cheval, pour faire leur décharge sur la cavalerie de l'aile gauche de Porus, afin de la mettre en desordre, pendant que lui il l'attaqueroit par le flanc avant qu'elle eût le tems de se rallier. Les Indiens, aiant réuni & resserré leurs escadrons, s'avancèrent contre Alexandre. Dans ce moment même Cœnus les prit en queue, conformément à l'ordre qu'il en avoit reçu : de sorte que les Indiens furent obligés de faire face de tous côtés, pour se défendre contre les mille archers, contre Alexandre, & contre Cœnus. Alexandre, pour profiter du trouble où les avoit jetté ce mouvement subit, chargea vivement ceux qui lui étoient opposés, qui ne pouvant soutenir une attaque si brusque & si violente, furent bientôt rompus, & se retirèrent à l'abri des éléphants comme d'un rempart assuré. Ceux qui conduisoient ces éléphants, les firent avancer contre la cavalerie ennemie. Mais, dans ce moment-là même, la phalange Macédonienne s'ébranlant tout-à-coup, environna ces bêtes, & à coups de piques attaqua leurs conducteurs & les éléphants

mêmes. Ce combat n'étoit en rien semblable aux précédens. Car les éléphans venant fondre sur les bataillons, rompoient les plus épais, sans que rien pût arrêter leur fureur, & la cavalerie Indienne, voyant l'infanterie Macédonienne arrêtée par les éléphans, revint à la charge. Mais celle d'Alexandre, qui étoit & plus forte & plus expérimentée, la rompit une seconde fois, & l'obligea encore de se retirer vers les éléphans. Alors la cavalerie Macédonienne se trouvant toute rassemblée en un corps, portoit l'épouvante & le desordre par tout où elle donnoit. Les éléphans, percés de coups, & aiant la plupart perdu leurs conducteurs, ne gardoient plus l'ordre accoutumé, & comme forcenés de douleur, ne distinguoient plus amis & ennemis, & s'emportoient de côté & d'autre, renversant tout ce qui se rencontroit devant eux. Les Macédoniens, qui avoient laissé exprès plus d'intervalle entre leurs bataillons, leur faisoient place lorsqu'ils les voioient venir; ou perçoient à coups de dards ceux que la crainte & le tumulte obligeoient de tourner en arrière. Alexandre, après avoir environné les enne-

mis avec sa cavalerie , fit signe à l'infanterie de se presser , pour faire un dernier effort , & pour tomber sur eux de tout son poids : ce qu'elle exécuta avec un grand succès. Ainsi la plupart de la cavalerie Indienne fut taillée en pièces ; & une partie de leur infanterie , qui ne fut pas moins maltraitée , se voyant pressée de tous côtés , prit enfin la fuite. Cratère , qui étoit demeuré dans le camp avec le reste de l'armée , voyant Alexandre aux mains avec Porus , passa le fleuve , & tombant avec ses troupes toutes fraîches sur les fuyards , ne fit pas un moindre carnage des ennemis , dans la retraite , qu'il s'en étoit fait dans le combat.

Les Indiens y perdirent vingt mille hommes de pié , & trois mille chevaux ; sans compter les chariots qui furent tous brisés , & les éléphants qui furent tous ou tués ou pris. Les deux fils de Porus y périrent , avec Spitace Gouverneur de la province , tous les Colonels de cavalerie & d'infanterie , & les conducteurs des chariots & des éléphants. Alexandre ne perdit que quatre-vingts soldats des six mille qui se trouvèrent à la première attaque , dix archers à cheval , vingt cavaliers.

de ses compagnies roiales, & deux cens des autres.

Porus, après avoir fait dans le combat tout devoir de soldat & de capitaine, & montré un courage intrépide, voyant toute sa cavalerie défaite avec la plupart de son infanterie, ne fit pas comme le grand Roi Darius, qui, dans un pareil desastre, fut le premier à prendre la fuite. Il demeura sur le champ de bataille tant qu'il y resta sur pié un bataillon, ou un escadron. Enfin blessé à l'épaule, il se retira sur son éléphant, se faisant assez remarquer à sa taille & à sa valeur. Alexandre, l'ayant reconnu à ces glorieuses marques, & desirant de le sauver, envoya après lui Taxile, parce qu'il étoit du même pays. Celui-ci s'approchant le plus près qu'il put sans courre risque d'être blessé, lui cria de s'arrêter pour ouïr ce qu'il venoit lui dire de la part d'Alexandre. Porus s'étant retourné, & ayant reconnu Taxile son ancien ennemi : *Quoi, s'écria-t-il, n'est-ce pas Taxile que j'entends, ce traître à sa patrie & à son royaume?* & il alloit le percer de son dard, s'il ne se fût promptement retiré. Alexandre, sans perdre pour

cela l'envie de sauver un si brave Prince, lui envia d'autres Officiers, parmi lesquels étoit un de ses anciens amis, nommé Méroé, qui l'exhorta vivement à venir trouver un vainqueur digne de lui. Il y consentit, non sans peine, & se mit en marche. Alexandre, qui en avoit été averti, s'avança au-devant de lui pour le recevoir avec quelques-uns de sa suite. Quand il fut proche, Alexandre s'arrêta, pour contempler sa taille & sa

Sept piés & demi. bonne mine, car il avoit plus de cinq coudées de haut. Il ne paroissoit point abbattu de sa disgrâce, mais s'approchoit avec une contenance assurée, comme un brave & vaillant guerrier que son courage à défendre les Etats doit faire estimer du vaillant Prince qui l'a vaincu. Alexandre prit le premier la parole, & avec un air noble & gracieux lui demanda comment il vouloit qu'on le traitât. *En Roi*, lui répondit Porus. *Mais*, ajouta Alexandre, *ne demandez-vous rien d'avantage ?* *Non*, répliqua Porus, *tout est compris dans ce seul mot.* Alexandre, touché de cette grandeur d'ame, dont il semble que le malheur de ce Prince relevoit encore l'éclat, ne se contenta pas de

lui laisser son royaume : il y ajouta d'autres provinces , & le combla de toutes les marques possibles d'honneur , d'estime , & d'amitié. Porus lui demeura fidèle jusqu'à la mort. On ne fait ici lequel on doit le plus admirer , ou le vainqueur , ou le vaincu.

Alexandre bâtit une ville à l'endroit où la bataille s'étoit donnée , & une autre où il avoit passé le fleuve. Il appella l'une Nicée , à cause de sa victoire ; & l'autre Bucéphalie , en l'honneur de son cheval qui y mourut. Après avoir rendu les derniers devoirs aux soldats qui étoient morts dans la bataille , il célébra des Jeux , & fit des sacrifices d'action de grâces à l'endroit où il avoit passé l'Hydaspe.

Ce Prince ne savoit pas à qui il étoit redevable de ses victoires. On est étonné de la rapidité des conquêtes d'Alexandre , de la facilité avec laquelle il surmonte les plus grands obstacles & force les villes les plus imprenables , du bonheur constant & inoui qui le tire des dangers où sa témérité l'engage , & où il auroit dû cent fois périr. Pour développer cette espèce de mystère d'événemens singuliers & dont plusieurs sont contre

toutes les règles ordinaires, il faut remonter à une cause supérieure, inconnue aux Historiens profanes, & à Alexandre lui-même. Il étoit, comme Cyrus, le ministre & l'instrument de l'Arbitre absolu des Empires, qui les forme & les détruit selon son bon plaisir. Il avoit reçu la même mission pour renverser l'Empire des Perses & de l'Orient, que Cyrus pour abattre celui de Babylone. Ils avoient tous deux le même conducteur dans leurs entreprises, le même garant du succès, le même protecteur & la même sauve-garde contre tous les dangers, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli leurs fonctions, & achevé leur ministère.

On peut appliquer à Alexandre ce que *Isai. 45. 1-5.* Dieu dit de Cyrus dans Isaïe. *Je l'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous : j'humilierai les grands de la terre : je romprai les portes d'airain, & je briserai les gonds de fer. Je vous donnerai les trésors cachés, & les richesses secrettes & inconnues... Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu. Voilà la véritable*

& l'unique cause des succès incroyables de ce Conquérant , de son courage intrépide , de l'affection de ses troupes , du pressentiment de son bonheur , & de son assurance pour l'avenir , qui étonnoit ses plus hardis Officiers.

§. XVI.

Alexandre s'avance dans les Indes. Digression sur les Brachmanes. Ce Prince songe à pénétrer jusqu'au Gange. Il s'excite un murmure général dans l'armée : sur les remontrances qu'on lui fait, il renonce à ce dessein , & se contente d'aller jusqu'à l'Océan. Il domte tout ce qui se rencontre sur son passage. Il court un risque extrême au siège de la ville des Oxydraques. Enfin il arrive à l'Océan : après quoi il se prépare à retourner en Europe.

ALEXANDRE, après la célèbre victoire qu'il avoit remportée sur Porus , s'avança dans le pays des Indes , où il assujettit à son empire beaucoup de peuples & beaucoup de villes. Il se regardoit comme un Conquérant de profession & par état , & il se portoit tous les jours à de nouveaux ex-

AN.M. 3677.
AV. J. C. 327.
2. CURS. lib.
9. cap. 1.

ploits avec tant d'ardeur & de vivacité, qu'il sembloit se croire chargé d'une commission personnelle & d'un devoir particulier de forcer toutes les villes, de ravager toutes les provinces, d'exterminer tous les peuples qui refuseroient son joug; & qu'il se seroit reproché comme une faute, s'il eût laissé un seul coin de la terre sans y porter le trouble & la désolation. Il passa l'Acésine, puis l'Hydraote, deux fleuves très considérables. Il apprit que plusieurs Indiens libres avoient conspiré ensemble pour la défense de leur liberté, & entr'autres les Cathéens, qui étoient les plus vaillans, & ceux qui entendoient le mieux la guerre; & qu'ils s'étoient campés près d'une ville forte, nommée Sangale. Il marcha contre eux, les défit dans une bataille rangée, prit la ville, & la rasa jusqu'aux fondemens.

Arrien. lib. 7 p. 275. 276. Un jour, comme il passoit à la tête
Id. in Ind. pag. 324. de son armée, des philosophes, ap-
Strabon. lib. 15. pag. 715. pellés dans la langue du pays Brach-
717. manes, s'entretenoient ensemble en
Plut. in Alex. p. 701. se promenant dans une prairie. Dès
Q. Curt. lib. 8. cap. 9. qu'ils l'aperçurent, ils se mirent tous
à frapper la terre du pié. Alexandre,

étonné de ce mouvement extraordinaire, en voulut savoir la cause. Ils répondirent, en lui montrant la terre avec la main, » Que personne ne » possédoit de cet élément que ce » qu'il en pouvoit occuper : qu'il n'é- » toit différent du reste des hommes , » qu'en ce qu'il étoit plus remuant » & plus ambitieux , & couroit toutes » les terres & les mers pour faire du » mal aux autres , & pour s'en faire » à lui-même. Mais qu'enfin il mour- » roit , sans occuper plus d'espace » qu'il ne lui en falloit pour sa sépul- » ture. » Il ne leur sût point mauvais gré de cette réponse : mais il étoit emporté par le torrent de la gloire , & faisoit le contraire de ce qu'il ap- prouvoit.

Ces Brachmanes , dit Arrien , sont fort respectés dans le pays. Ils ne paient aucun tribut au Prince. Ils l'aident de leurs conseils , & lui rendent les mêmes services que les Mages au Roi de Perse. Ils s'emploient aux sacrifices publics , & si l'on veut sacrifier en particulier , il faut qu'il y en ait quelqu'un d'eux présent , sans quoi les Indiens sont persuadés que le sacrifice ne seroit pas agréable aux dieux.

Ils s'appliquent particulièrement à l'inspection des astres , exercent seuls l'art de deviner , & prédisent principalement le changement des tems & des saisons. Celui qui a manqué trois fois dans ses prédictions , est interdit pour toujours , & condamné au silence.

Leurs sentimens , selon Strabon , ne sont pas fort différens de ceux des Grecs. Ils croient que le monde a commencé ; qu'il finira ; que sa figure est ronde ; que le Dieu qui l'a créé , & qui le gouverne , le remplit de sa majesté ; que l'eau a été le commencement de toutes choses. Pour l'immortalité des ames , & les peines des coupables dans les enfers , ils suivent la même doctrine que Platon , y mêlant , aussi bien que lui , quelques fables pour exprimer ces peines. Plusieurs d'entr'eux vivent tout nuds , ce qui leur a fait donner par les Grecs le nom de Gymnosophistes. On raconte de la dureté de leur vie & de leur patience des choses incroyables. Ils n'ont point d'autre nourriture ni d'autre boisson , que des légumes & de l'eau. Comme ils admettent la métempfycose , & qu'ils croient que les ames passent du corps des hommes

dans celui des bêtes , ils s'abstiennent de manger de la chair des animaux. On croit que c'est des Brachmanes que Pythagore a emprunté ce dogme. Ils passent des journées entières toujours debout , le visage tourné vers le soleil , & cela dans la saison de l'année la plus brulante. Persuadés qu'il y a de la honte d'attendre la mort quand on se sent accablé par l'âge ou par la maladie , ils font gloire de prévenir leur dernière heure , & de se faire bruler tout vifs. Aussi ils ne rendent aucun honneur aux personnes qui ne meurent que de vieillesse , & croient souiller leur bucher , & le feu qui les doit réduire en cendre , s'ils n'y entrent tout en vie. D'autres , plus sensés & plus humains que les premiers , vivent dans les villes & dans le commerce du monde , & loin d'attacher une idée de vertu & de courage à une mort volontaire , regardent comme une foiblesse de ne pouvoir attendre en paix le dernier moment , & comme un crime d'oser prévenir l'ordre des dieux.

Cicéron a admiré dans les Tusculanes la patience invincible , non seulement des Sages de l'Inde , mais aussi

^a des femmes du même pays, qui disputoient à l'envi à qui mourroit après la mort de leur mari commun. Ce privilège étoit réservé à celle que le mari avoit le plus aimée pendant sa vie, & il lui étoit ajugé par la sentence d'Arbitres nommés pour ce sujet, qui ne prononçoient qu'après un mûr examen, & sur les preuves alléguées de part & d'autre. Celle qui avoit été préférée, couroit à la mort, & montoit sur le bucher avec une constance & une joie inconcevable, pendant qu'on voioit celles qui lui survivoient, se retirer pénétrées de douleur, & baignées de larmes.

*Lib. de ab-
stin. animal.*

Porphyre fait une description de ces Philosophes assez semblable en plusieurs choses à ce que je viens d'en rapporter. Selon lui, les Brachmanes vivent d'herbes, de légumes, & de fruits. Ils s'abstiennent de toutes sortes d'animaux, & n'en peuvent toucher aucun sans se rendre immondes. Ils passent la plus grande partie du

^a Mulieres in India, cum est cujusque earum vir mortuus, in certamen judiciumque veniunt, quatenus plurimum ille dilexerit: plures enim singulis solent esse nuptæ.

Quæ est victrix, ea lata, prosequentibus suis, una cum viro in rogam imponitur: illa victa, mortua discedit. *Tusq. Quæst. lib. 5, n. 78.*

jour & de la nuit à chanter des hymnes en l'honneur de leurs dieux. Ils prient & jeûnent continuellement. La plupart d'entre'eux vivent seuls & dans la solitude, n'étant point mariés, & ne possédant aucuns biens. Il n'y a rien qu'ils souhaitent tant que la mort, & ils considèrent cette vie comme une chose onéreuse, attendant avec impatience que leur ame se sépare de leur corps.

Ces Philosophes subsistent encore dans les Indes sous le nom de *Bramines* ou *Brames*, & conservent en beaucoup de choses la tradition & les dogmes des anciens Brachmanes.

Alexandre passant près d'une ville, où demeuroient plusieurs de ces Brachmanes, auroit fort désiré de s'entretenir avec eux, &, s'il se pouvoit, d'en attacher quelqu'un à sa suite. Sachant que ces Philosophes ne sortoient point pour faire des visites, mais qu'il falloit se transporter chez eux pour les voir, il ne jugea pas qu'il fût de sa dignité d'aller les trouver, ni de la justice aussi de les forcer à faire quelque chose contre leurs loix & leurs coutumes. Onésicrite, qui étoit lui même grand philosophe, & qui avoit été disciple

de Diogène le Cynique , fut député vers eux. Il en trouva une quinzaine non loin de la ville, qui depuis le matin jusqu'au soir se tenoient nuds dans la même situation & dans la même posture où ils s'étoient mis d'abord , & , qui , vers le soir , rentroient dans la ville. Aiant abordé Calanus , il lui exposa le sujet de sa députation. Celui-ci , à la vûe de ses habits & de ses souliers , ne put s'empêcher de rire : puis il lui raconta , » qu'anciennement la » terre étoit couverte d'orge & de froment , comme elle l'étoit maintenant de poussière ; qu'outre l'eau , » on voioit couler dans les fleuves le » lait , le miel , l'huile , & le vin. Que » les crimes des hommes avoient » changé cet heureux état , & que , » pour punir leur ingratitude , Jupiter » les avoit condamnés à un long & pénible travail. Que touché de leur repentir , il les avoit rétablis dans la » première abondance : mais que les » choses prenoient le train de retourner dans l'ancien desordre. » Ce récit montre clairement que ces Philosophes avoient quelque idée de la félicité du premier homme , & du travail auquel son crime l'avoit assujetti.

Après ce premier entretien, Onésicrite s'adressa à Mandanis : c'étoit le plus ancien & comme le Supérieur de la troupe. Ce Brachmane dit » qu'il » trouvoit Alexandre admirable, de » s'occuper ainsi du desir de la sagesse au milieu des soins du Gouvernement : » qu'il étoit le premier qui » eût réuni en lui les deux qualités de » Conquérant & de Philosophe : qu'il » seroit à souhaiter que cette dernière » se trouvât dans ceux qui pourroient » inspirer la sagesse par leurs lumières, » & la commander par leur autorité. » Il ajouta, qu'il ne comprenoit point quelle raison avoit pu porter Alexandre à faire un si long & pénible voiage, ni ce qu'il venoit chercher dans un pays si éloigné.

Onésicrite les pressa l'un & l'autre de quitter la vie dure qu'ils menaient, & de venir se joindre à la suite d'Alexandre, en qui ils trouveroient un Maître généreux & bienfaisant, qui les combleroit de toutes sortes de biens & d'honneurs. Alors Mandanis, prenant un ton fier & de philosophe, répondit, » Qu'il n'avoit que faire » d'Alexandre, & qu'il étoit fils de Ju-

» piter aussi bien que lui : Qu'il étoit
» sans besoin, sans desir, & sans crain-
» te : Que tant qu'il vivroit, la terre
» lui fourniroit ce qui étoit nécessai-
» re pour sa nourriture, & que la
» mort le délivreroit d'un compagnon
» facheux & incommode, (il enten-
» doit son corps) & le mettroit en
» pleine liberté. « Calanus se montra
plus traitable, & malgré l'opposition
& même la défense de son Supérieur,
qui lui reprochoit sa lâcheté, de pou-
voir se résoudre à servir un autre maî-
tre que Dieu, il suivit Onésicrite, &
se rendit à la Cour d'Alexandre, qui
le reçut avec de grandes démonstra-
tions de joie.

On voit par un trait que l'histoire
nous a conservé de lui, que ces peu-
ples, pour mieux exprimer leurs pen-
sées, emploioient souvent des para-
boles & des similitudes. Un jour qu'il
s'entretenoit avec Alexandre sur les
maximes d'une sage politique & d'un
bon gouvernement, il exposa aux
yeux de ce Prince une image sensible
& un emblème naturel de son Empire.
Il jetta à terre un grand cuir de beuf
fort sec & fort retiré, & mit le pié
sur un des bouts. Ce cuir pressé par

un bout, baissa, & tous les autres bouts s'élevèrent. Et faisant ainsi le tour du cuir, & pressant sur toutes les extrémités, il lui fit voir que pendant qu'il baïssoit d'un côté, il s'élevait de tous les autres, jusqu'à ce que s'étant mis au milieu, il tint le cuir en état, & également abaissé par tout. Par cette image, il vouloit lui démontrer qu'il devoit résider au centre de ses Etats, & n'entreprendre pas de si grands voïages. Nous verrons bientôt quelle fut la fin de ce Philosophe.

Alexandre, résolu de faire toujours la guerre tant qu'il trouveroit de nouveaux peuples, & de les regarder comme ennemis tant qu'ils ne lui seroient pas soumis, songeoit à passer l'Hyphase. Il apprit qu'au dela de ce fleuve il y avoit pour onze journées de deserts, & qu'après on trouvoit le Gange, le plus grand de tous les fleuves des Indes. Que plus avant habitoient les Gangariens & les Prasïens, dont le Roi se préparoit à défendre l'entrée de ses Etats avec vingt mille chevaux, & deux cens mille hommes de pié, fortifiés encore de deux mille chariots, &, ce qui donnoit plus de terreur, de trois mille éléphants. Ce

Q. Curt. lib.

9. cap. 1. 9.

Arrian. lib.

5. p. 221. 234.

& lib. 6. pag.

135-259.

Plut. in A.

lex. pag. 699.

701.

Diod. lib. 17.

p. 559-570.

Justin. lib.

12. cap. 9. &

10.

bruit s'étant répandu dans l'armée, y jeta la consternation, & y excita un murmure universel. Les Macédoniens, qui, après avoir traversé tant de pays, & vieilli sous les armes, tournoient sans cesse leurs yeux & leurs desirs vers la douce patrie, se plaignirent hautement qu'Alexandre entassoit tous les jours guerre sur guerre, & danger sur danger. Ils venoient tout récemment de souffrir d'affreuses fatigues, aiant essuié des pluies mêlées d'orage & de tonnerre, qui avoient duré plus de deux mois. Les uns déploroient leur misère en des termes, qui excitoient la compassion : d'autres, plus insolens, crioient tout haut qu'ils n'iroient pas plus loin.

Alexandre, aiant appris ce tumulte, & sù qu'il se faisoit de secrettes assemblées dans son camp, pour en prévenir les suites fit venir les Officiers dans sa tente, & leur ordonna d'assembler les troupes, auxquelles il parla de la sorte. » Je n'ignore pas, soldats, que
» les Indiens ont publié beaucoup de
» choses à dessein de nous effraier :
» mais ces discours & ces artifices ne
» sont pas nouveaux pour vous. C'est
» ainsi que les Perses nous parloient des

» défilés de la Cilicie , des vastes cam-
» pagnes de la Mésopotamie , des fleu-
» ves du Tigre & de l'Euphrate , com-
» me d'autant de difficultés insurmon-
» tables. Votre courage les a pourtant
» surmontées. Vous repentez-vous de
» m'avoir suivi jusqu'ici ? Si vos glo-
» rieux travaux vous ont acquis un
» nombre infini de provinces , si vous
» avez étendu vos conquêtes au-dela
» de l'Iaxarte & du Caucase , si vous
» voiez couler les fleuves des Indes
» au milieu de votre empire : pour-
» quoi redoutez-vous de passer l'Hy-
» phase , & de planter vos trophées
» sur ses bords , comme sur ceux de
» l'Hydaspe ? Quoi ! seroit-ce donc ce
» nombre d'éléphans qu'on exagère
» visiblement , qui vous effraieroit de
» la sorte ? Mais n'avez-vous pas
» éprouvé qu'ils sont plus pernicioeux à
» leurs propres maîtres qu'aux enne-
» mis ? On cherche à vous intimider
» par une idée terrible d'armées in-
» nombrables. Le sont-elles plus que
» celles de Darius ? Vous vous avisez
» bien tard de compter les légions de
» vos ennemis , après que vos victoires
» ont fait de l'Asie un grand desert ,
» C'étoit-quand nous passions l'Hel-

» lespont, qu'il falloit considérer le pe-
» tit nombre de nos troupes. Mainte-
» nant les Scythes font partie de notre
» armée : les Bactriens , les Sogdiens,
» & les Dahes sont avec nous, & com-
» battent pour notre gloire. Ce n'est
» pas pourtant que je compte sur ces
» Barbares. Je ne me repose que sur
» vous , je n'envisage que vos bras vi-
» ctorieux , & votre courage seul est
» pour moi un garant sûr du succès de
» mes entreprises. Tandis que je vous
» aurai à mes côtés dans les combats ,
» je n'aurai pas besoin de compter ni
» mes troupes , ni celles des ennemis ,
» pourvû seulement que je vous voie
» cette confiance & cette allégresse
» que vous m'avez toujours montrées
» jusqu'ici. Il ne s'agit pas seulement
» de notre gloire , mais de notre sa-
» lut. Nous ne pouvons maintenant
» prendre le parti de la retraite , sans
» paroître fuir devant nos ennemis ;
» & dès là nous nous rendons mépri-
» sables , & eux terribles : car vous
» savez que dans la guerre la répu-
» tation fait tout. Je pourrois user
» d'autorité , mais je n'emploie que
» des prières. N'abandonnez point ,
» je vous en conjure , je ne dis pas
» votre

» votre Maître & votre Roi , mais
 » votre nourrisson & votre compa-
 » gnon d'armes. Ne brisez point dans
 » mes mains cette palme si glorieuse ,
 » qui va m'égalier à Hercule & à Bac-
 » chus , à moins que l'envie ne m'ar-
 » rache cette gloire. » Comme les sol-
 dats ne disoient mot , tenant la tête
 baissée contre terre : « Je parle à des
 » sourds , continua-t-il. Personne ne
 » m'écoute , & ne daigne me répon-
 » dre. Ah ! je suis abandonné , je suis
 » vendu , on me livre aux ennemis.
 » Mais , dût-ai-je être seul , je passerai
 » outre. Les Scythes & les Bactriens ,
 » plus fidèles que vous , me suivront
 » par tout où je les menerai. Allez
 » donc en votre pays , & vantez-vous ,
 » lâches déserteurs de votre Roi , de
 » l'avoir abandonné. Pour moi , je
 » trouverai ici , ou la victoire dont
 » vous désespérez , ou une glorieuse
 » mort , qui désormais doit faire l'uni-
 » que objet de mes vœux.

Quelque vif & quelque touchant
 que fût le discours d'Alexandre , il ne
 put jamais tirer une parole de la bou-
 che des soldats. Gardant un morne &
 opiniâtre silence , ils attendoient que
 leurs Commandans & les principaux

Officiers lui remontrassent , qu'ils ne manquoient pas d'affection ; mais qu'étant tout percés de coups , & épuisés de travaux , ils ne pouvoient plus servir. Aucun d'eux n'osoit prendre sur lui de parler en leur faveur. L'exemple de Clitus , & celui de Callisthène , étoient encore tout récents. Ces Officiers avoient cent fois exposé leur vie pour le Prince dans les combats , mais ils n'avoient pas le courage de hazarder leur fortune en lui disant la vérité. Ainsi , & soldats , & Officiers , ils demeuroient tout interdits , sans oser lever les yeux ; lorsqu'il s'excita tout-à-coup un murmure , qui croissant peu - à - peu , éclata en des gémissemens & des pleurs si extraordinaires , que le Roi lui-même , aiant changé sa colére en compassion , ne put s'empêcher de pleurer.

Enfin , comme toute l'assemblée fondoit en larmes , & gardoit un profond silence , Cœnus s'enhardit , & s'approcha du trône , témoignant qu'il vouloit parler. Et quand les soldats virent qu'il ôtoit son casque , car c'étoit la coutume de l'ôter pour parler au Roi , ils le prièrent de plaider la cause de l'armée ; & voici comme il

s'expliqua. » Non , Seigneur , nous ne
 » sommes point changés à votre égard :
 » aux dieux ne plaîse qu'un pareil
 » malheur nous arrive. Nous avons ,
 » & aurons toujours , le même zèle , le
 » même attachement , la même fidélité.
 » Nous sommes prêts de vous suivre
 » au péril de nos vies , & de marcher
 » par tout où il vous plaira de nous
 » conduire. Mais , s'il est permis à vos
 » soldats de vous exposer leurs senti-
 » mens avec sincérité & sans dégui-
 » sement , ils vous supplient de vouloir
 » bien écouter leurs plaintes respe-
 » ctueuses , qu'une dernière extrémité
 » leur arrache de la bouche. La gran-
 » deur de vos exploits , Seigneur , a
 » vaincu non-seulement vos enne-
 » mis , mais vos soldats mêmes. Nous
 » avons fait tout ce que des hommes
 » pouvoient faire. Nous avons tra-
 » versé les terres & les mers. Nous
 » voici bientôt arrivés au bout du
 » monde , & vous songez à en con-
 » quérir un autre , en allant chercher
 » de nouvelles Indes , inconnues mê-
 » me aux Indiens. Cette pensée peut
 » être digne de votre courage , mais
 » elle passe le nôtre , & nos forces
 » encore plus. Voiez ces visages hâ-

» ves , & ces corps tout couverts de
» plaies & de cicatrices. Vous savez
» combien nous étions à votre dé-
» part ; vous voyez ce qui vous reste.
» Ce peu qui a échapé à tant de périls
» & de fatigues , n'a plus ni le coura-
» ge ni la force de vous suivre. Ils de-
» firent tous de revoir leurs parens &
» leur patrie , pour y jouir en paix du
» fruit de leurs travaux & de vos vic-
» toires. Pardonnez-leur ce desir qui
» est naturel à tous les hommes. Il
» vous fera glorieux , Seigneur , d'a-
» voir mis à votre fortune des bornes ,
» que votre modération seule pouvoit
» lui imposer ; & de vous être laissé
» vaincre vous-même , après avoir
» vaincu tous vos ennemis.

Il n'eut pas sitôt achevé de parler ,
qu'on entendit de tous côtés des cris ,
& des voix confuses & mêlées de
pleurs , qui appelloient le Roi *leur*
Seigneur & leur Pere. Ensuite tous les
autres Officiers , principalement ceux
à qui l'âge donnoit plus d'autorité ,
& une plus honnête excuse , lui firent
la même supplication. Le Roi ne se
rendit pas encore. Il en coute beau-
coup à un Prince , quand il faut pa-
roître céder. Il s'enferma dans sa tente
pendant deux jours , sans parler à per-

sonne , non pas même à ses amis les plus familiers , pour voir s'il ne se feroit point quelque changement dans l'armée , comme il arrive souvent en ces rencontres. Mais voiant les soldats obstinés dans leur résolution , il fit publier qu'on se préparât au retour. Les troupes reçurent cette nouvelle avec une joie incroyable. Jamais Alexandre ne parut plus grand ni plus glorieux que dans cette journée , où il voulut bien , en faveur de ses sujets , sacrifier quelque chose de sa gloire & de sa grandeur. Tout le champ retentissoit de louanges & de bénédictions qu'on lui donnoit , de s'être laissé vaincre à ses soldats , lui qui étoit invincible à tous les autres. Nul triomphe n'approche de ces acclamations & de ces applaudissemens , qui partent du cœur , & qui en font une vive & sincère effusion ; & il est fâcheux que les Princes n'y soient pas assez sensibles.

Alexandre n'avoit employé que trois ou quatre mois tout au plus pour la conquête du pays entre l'Indus & l'Hyphase , appelé encore actuellement *Le Pengab* , c'est-à-dire *Les cinq eaux* , à cause des cinq rivières qui l'arrosent. Avant que de partir , il fit

dresser douze Autels , pour servir de trophées & d'actions de graces de ses victoires.

*Diod. lib. 17.
p. 563.*

Ces témoignages de reconnoissance à l'égard des dieux furent accompagnés de traits d'une vanité poussée jusqu'à un excès qu'on a peine à croire. Les autels qu'il dressa en leur honneur étoient hauts de 75 piés. Il fit tracer un camp qui avoit plus du triple de circuit qu'auparavant , & l'environna de fossés qui avoient 50 piés de profondeur , sur dix de largeur. Il ordonna aux fantassins de dresser & de laisser chacun dans leurs tentes deux lits de sept piés & demi de long. Et aux cavaliers de faire pour les chevaux des auges une fois plus grandes qu'à l'ordinaire. Tout le reste étoit à proportion. La vûe d'Alexandre dans ces ordres pleins d'une vaine extravagance , étoit de laisser à la postérité des monumens de sa grandeur héroïque & plus qu'humaine , & de faire croire que lui & les siens étoient au dessus des autres mortels.

Ann. M. 3678.

Av. J. C. 326.

Alexandre repassa l'Hydraote , & laissa à Porus tout ce qu'il avoit conquis jusqu'à l'Hyphase. Il réconcilia aussi ce Prince avec Taxile , & affer-

mit la paix entre eux par une alliance qui leur étoit à tous deux également avantageuse. De là il alla camper sur les bords de l'Acésine. Les grandes pluies aiant fait déborder ce fleuve, & les campagnes qui en étoient voisines se trouvant inondées, il fut obligé de transporter son camp sur les lieux les plus élevés. Ce fut là que Cœnus mourut de maladie. Il fut regretté généralement & du Prince ; & de l'armée. Il n'y avoit point de meilleur Officier que lui. Il s'étoit distingué d'une manière particulière dans tous les combats. C'étoit un de ces hommes rares, zélés pour le bien public, qui agissent sans aucune vûe d'intérêt ou d'ambition, & qui aiment assez leur Roi pour oser lui dire la vérité aux dépens de tout. Alexandre cependant préparoit tout pour son départ.

Sa flotte étoit composée de huit cens vaisseaux, tant galères que barques, pour porter les troupes & les vivres. Quand tout fut prêt, l'armée s'embarqua, vers le coucher des Pleiades selon Aristobule, c'est-à-dire vers la fin d'Octobre. La flotte arriva le cinquième jour aux confluens de l'Hydaspe & de l'Acésine. Elle y souffrit

beaucoup , parce que ces rivières se joignent avec tant de violence , qu'il s'y fait des tourmentes comme en pleine mer. Il entra enfin dans le pays des Oxydraques & des Malliens , qui étoient les plus vaillans des peuples de ce pays. Ils étoient perpétuellement en guerre les uns contre les autres : mais l'intérêt commun les ayant alors réunis , ils avoient assemblé dix mille chevaux , & quatre-vingts mille hommes de pié , tous jeunes & vigoureux , avec neuf cens chariots. Alexandre les battit en plusieurs rencontres , prit sur eux quelques places , & en dernier lieu , marcha contre la ville des Oxydraques , où la plupart s'étoient retirés. Il fait planter les échelles sans perdre de tems ; & comme on tarδοit trop à son gré , il en arrache une à un soldat , monte le premier couvert de son bouclier , & arrive sur le haut du mur , suivi seulement de Peuceste & de Limnée. Les soldats craignant pour sa personne , montent précipitamment pour l'aller soutenir : mais les échelles se brisent , & le Roi demeure sans secours. Se voyant en butte à tous les coups qu'on tiroit tant des tours que du rempart ,

par un effort de témérité plutôt que de bravoure il saute dans la place remplie d'ennemis , ne pouvant raisonnablement attendre autre chose , que d'être pris ou tué avant que de se relever , sans avoir moyen de se défendre , & de venger sa mort. Par bonheur il balança tellement son corps , qu'il tomba sur ses piés ; & se trouvant debout l'épée à la main , il écarta ceux qui étoient les plus proches , & tua même de sa main le Chef des ennemis , qui s'avançoit pour le percer. Par un second bonheur il se trouva tout près de là un gros arbre , sur le tronc duquel il s'appuya , recevant sur son bouclier tous les traits qu'on lui tiroit de loin ; car personne n'osoit approcher , tant la hardiesse de l'entreprise , & le feu qui sortoit de ses yeux , avoient jetté d'épouvante parmi les ennemis. Enfin un Indien décocha contre lui une flèche de trois piés , (leurs flèches sont de cette longueur) qui pèrçant sa cuirasse , lui entra bien avant dans le corps un peu au-dessus du côté droit. Il en sortit une si grande abondance de sang , que les armes lui en tombèrent des mains , & il demeura comme

Plut. de for. rom. Alex. p. 844. mort. Voilà donc ce grand Conquérant, ce Vainqueur des nations, prêt à périr, non à la tête de ses armées, ou au siège de quelque place considérable, mais dans le coin d'une ville obscure, où sa témérité l'a poussé. Celui qui l'avoit blessé accourut plein de joie pour le dépouiller : mais il ne sentit pas sitôt mettre la main sur lui, que, ranimé par le desir de la vengeance, il rappella ses esprits, & tâtant son ennemi au défaut des armes, il lui plongea le poignard dans le flanc. Quelques-uns de ses principaux Officiers, Peuceste, Léonat, Timée, qui avoient gagné le haut du mur avec quelques soldats, arrivent dans le moment, & tentant l'impossible pour sauver leur Maître, lui font un rempart de leur corps, & soutiennent tout l'effort des ennemis. C'est alors qu'il y eut un grand combat autour de sa personne. Cependant les soldats qui étoient montés avec ces Officiers, aiant rompu les verroux d'une petite porte qui étoit entre deux tours, firent entrer les Macédoniens ; & bientôt après la ville fut prise, & tout fut passé au fil de l'épée, sans distinction ni d'âge ni de sexe.

Le premier soin fut de transporter Alexandre dans sa tente. Quand il y fut arrivé, les * Chirurgiens coupèrent si adroitement le bois de la flèche qu'il avoit dans le corps, qu'ils n'ébranlèrent point le fer; & après l'avoir deshabillé, ils s'aperçurent que la flèche étoit ** barbelée, & qu'on ne la pouvoit tirer sans danger si l'on n'élargissoit la plaie. Le Roi soutint l'opération avec une fermeté inconcevable, sans qu'il fût besoin de le tenir. L'incision étant faite, & le fer hors de la plaie, il en sortit une si grande quantité de sang, que le Roi tomba en syncope. On le crut mort: mais le sang s'étant arrêté, il revint peu-à-peu, & reconnut ceux qui étoient auprès de lui. Tout le jour, & toute la nuit d'après, l'armée fut sous les armes autour de sa tente, & ils ne voulurent point partir de là, qu'ils ne fussent assurés qu'il se portoit mieux, & qu'il commençoit un peu à reposer.

Au bout de sept jours qu'il mit à se faire traiter, sa blessure n'étant pas en-

* Ils n'étoient par alors distingués des Médecins.

** On appelle ainsi les flèches qui ont des dents ou

des pointes dans leur ferrière, qui sont recourbées & rebroussées. Animadvertunt hamos inesse telo.

core fermée, comme il fut que le bruit de sa mort s'augmentoît parmi les Barbares, il fit joindre deux vaisseaux ensemble, & dresser sa tente au milieu à la vûe de tout le monde, afin de se montrer à ceux qui le croioient mort, & de dissiper ainsi tous leurs projets & toutes leurs espérances. Il descendit ensuite par eau, s'avancant à quelque distance du reste de sa flotte, de peur que le bruit des rames ne lui ôtât le repos, qui lui étoit si nécessaire pour rétablir ses forces. Quand sa santé fut un peu affermie, & qu'il se trouva en état de sortir, ses soldats des gardes lui apportèrent sa litière : mais il se fit amener son cheval, & monta dessus. Alors tout le rivage & les forêts voisines retentirent des cris de joie de l'armée, qui croioit en quelque sorte le voir sortir du tombeau. Lorsqu'il fut près de sa tente, il mit pied à terre, & marcha pendant quelque espace environné d'une foule de soldats, dont les uns lui baisoient les mains, les autres embrassoient ses genoux, quelques-uns se contentoient de toucher à ses habits, ou de le voir; tous fendoient en larmes, & le comblant de bénédictions faisoient des vœux pour sa santé & pour sa vie.

Dans ce moment arrivèrent les Députés des Malliens, avec les principaux Chefs des Oxydraques, jusqu'au nombre de cent-cinquante, outre les Gouverneurs des villes & de la province, qui lui apportèrent des présents, & lui venoient faire hommage, s'excusant sur l'amour de la liberté qui les avoit retenus jusqu'alors. Ils lui dirent qu'ils étoient prêts de recevoir un Satrape de sa main, de lui paier tribut, & de lui fournir des otages. Il demanda mille des principaux dont il se pût aussi servir à la guerre, jusqu'à ce qu'il eût réduit tout le pays sous son obéissance. Ils lui donnèrent les mieux faits, avec cinq cens chariots qu'il n'avoit point exigés d'eux : ce qui le toucha tellement qu'il leur remit leurs otages. Il leur laissa Philippe pour Gouverneur.

Alexandre, à qui cette ambassade causa une grande joie, & qui sentoit tous les jours ses forces augmenter, goûtoit avec d'autant plus de plaisir les fruits & de la victoire & de la santé, qu'il s'étoit vû tout près de les perdre pour toujours. Les principaux de sa Cour, & ses plus intimes amis, crurent devoir profiter de ce moment de

férenité pour répandre leur cœur en sa
présence, & lui exposer leur crainte.
Ce fut Cratère qui porta la parole.
» Nous commençons, dit-il, Sei-
» gneur, à vivre & à respirer, en vous
» voyant dans l'état où la bonté des
» dieux vous a rétabli. Mais quelle a
» été notre allarme & notre douleur !
» Quels reproches ne nous sommes-
» nous pas faits à nous-mêmes, d'a-
» voir abandonné dans un tel péril
» notre roi & notre pere ? Il n'étoit
» pas en notre pouvoir de le suivre :
» mais nous ne nous en sommes pas
» cru pour cela moins coupables, &
» nous avons regardé comme un crime
» de n'avoir pas fait pour vous l'im-
» possible. Ah, Seigneur, épargnez-
» nous désormais une pareille afflic-
» tion. Une méchante bicoque mérite-
» t-elle d'être achetée au prix d'une
» tête comme la vôtre ? Laissez-nous
» ces menus exploits & ces petits com-
» bats, & réservez votre personne
» pour des occasions dignes d'elle.
» Nous frémissons encore d'horreur,
» quand nous pensons à ce qui s'est
» passé sous nos yeux. On a vû l'heure
» que les plus viles mains du monde
» alloient enlever les dépouilles du

» plus grand Prince de la terre. Per-
 » mettez-nous, Seigneur, de vous le
 » dire: Vous n'êtes point à vous: vous
 » nous appartenez: nous avons droit
 » sur votre vie, dont la nôtre dépend;
 » & nous osons vous conjurer, en
 » qualité de vos sujets & de vos en-
 » fans, de ménager une vie si précieu-
 » se avec plus de soin, sinon pour
 » vous, du moins pour les vôtres, &
 » pour le bonheur de l'univers.

Le Roi fut sensiblement touché de
 ces témoignages de leur affection, &
 les aiant tous embrassés l'un après
 l'autre avec une tendresse extraordi-
 naire, il leur répondit en ces termes :
 » Je ne puis assez vous remercier tous
 » tant que vous êtes ici, qui êtes la
 » fleur & l'élite de mes citoyens & de
 » mes amis, non-seulement de ce
 » qu'aujourd'hui vous préférez mon
 » salut au vôtre, mais encore de ce
 » que, dès l'entrée de cette guerre,
 » il n'y a sorte de preuve que je n'aie
 » reçue de votre zèle & de votre affec-
 » tion; & si quelque chose est capable
 » de me faire désirer une plus longue
 » vie, c'est le plaisir de jouir plus lon-
 » tems d'amis aussi précieux que vous.
 » Mais souffrez que je vous dise que

» vous & moi avons des pensées bien
 » différentes. Vous souhaitez de me
 » posséder lontems, & toujours mê-
 » me s'il se pouvoit ; & moi, ce n'est
 » pas sur l'âge, mais sur la gloire, que
 » je mesure ma durée. Je pouvois bor-
 » ner mon ambition aux limites de la
 » Macédoine, & content du royaume
 » de mes peres, attendre au milieu
 » des délices & dans le sein de l'oisi-
 » veté une honteuse vieillesse. J'avoue,
 » qu'à compter mes victoires, & non
 » mes années, on doit trouver que
 » j'ai beaucoup vécu. Mais vous sem-
 » ble-t-il, qu'après avoir fait un seul
 » empire de l'Europe & de l'Asie,
 » vainqueur des deux meilleures par-
 » ties de l'univers dans la dixième an-
 » née de mon règne & la trentième de
 » mon âge, je doive m'arrêter au mi-
 » lieu d'une si belle carrière, & cesser
 » de travailler pour la gloire à laquelle
 » je me suis entièrement dévoué ? Sa-
 » chez que cette gloire annoblit tout,
 » & qu'elle donne une vraie & solide
 » grandeur à ce qui paroît le plus pe-
 » tit. En quelque part que je combat-
 » te, je croirai être sur le théâtre du
 » monde, & à la vûe de toute la terre.
 » J'ai fait de grandes choses jusqu'ici,

» je l'avoue : mais le pays où nous
 » sommes me reproche qu'une femme
 » en a fait encore de plus grandes. Je
 » parle de Sémiramis. Que de peuples
 » soumis à son obéissance ! que de
 » villes bâties ! que de superbes & pro-
 » digieux ouvrages achevés ! Quelle
 » honte pour moi de n'avoir pu enco-
 » re égaler sa gloire ! Je la surpasserai
 » bientôt, si vous secondez mon ar-
 » deur. Défendez-moi seulement des
 » fourdes menées & des trahisons do-
 » mestiques, qui font périr la plupart
 » des Princes. Je prends le reste sur
 » moi, & vous répons de tous les
 » événemens de la guerre.

Un tel discours fait connoître à
 fond le caractère d'Alexandre. Il n'a-
 voit aucune idée de la véritable gloire.
 Il n'en connoissoit ni le principe, ni la
 règle, ni la fin. Il la mettoit, où cer-
 tainement elle n'étoit pas. L'erreur
 populaire faisoit la sienne, & l'entre-
 tenoit. Il pensoit que sa destination
 étoit de ne vivre que pour la gloire, &
 qu'il ne pouvoit en acquérir que par
 des conquêtes sans mesure, sans justi-
 ce, sans ordre. Dans ses impétueuses
 faillies pour une gloire mal entendue,
 il ne suivoit ni la raison, ni la vertu,

ni l'humanité ; & comme si ses caprices ambitieux eussent dû être la règle de tous les autres hommes , il trouvoit étrange que ses Officiers, & même que ses soldats , n'entraissent pas dans ses vûes , & ne se prêtassent que de mauvaise grace à ses folles entreprises.

Alexandre , après avoir tenu ce discours , congédia l'assemblée , & campa plusieurs jours dans ce même lieu. Il s'embarqua ensuite sur la rivière , & son armée le suivoit par terre en côtoiant les bords. Il arriva chez les Sabraques , nation puissante entre les Indiens. Ils avoient levé soixante mille hommes de pié , & six mille chevaux , & y avoient joint cinq cens chariots. Mais l'arrivée d'Alexandre répandit la terreur dans tout le pays , & ils envoyèrent des Ambassadeurs pour se rendre. Après avoir bâti une ville qu'il fit nommer encore Alexandrie , il entra dans les terres de Musican Prince fort riche , puis dans celles du roi Samus. C'est en assiégeant une des places de ce Roi , que Ptolémée fut dangereusement blessé , parce que les Indiens avoient empoisonné tous leurs traits , & toutes leurs épées , de sorte que toutes les blessures étoient mortelles. Ale-

xandre, qui l'aimoit & l'estimoit infiniment, témoigna beaucoup d'inquiétude, & fit apporter le lit du malade auprès de lui pour ne point l'abandonner. Il étoit son parent, & selon quelques-uns fils naturel de Philippe. C'étoit un des plus vaillans hommes de l'armée, fort estimé pour la guerre, & plus propre encore pour la paix; au reste ennemi de tout luxe, extrêmement libéral, de facile accès, & qui s'étoit tenu entièrement éloigné du faste que l'opulence & la prospérité avoient fait prendre aux autres Seigneurs Macédoniens. Enfin, on ne pouvoit dire s'il étoit plus considéré du Roi, ou de ceux de sa nation. On dit qu'Alexandre vit en songe un dragon qui lui présentoit une herbe comme un remède contre le mal de son ami, & qu'en effet l'ayant fait chercher, & l'ayant appliquée sur sa blessure, il fut guéri en peu de jours; ce qui causa une grande joie à toute l'armée.

Le Roi continuant toujours sa navigation, arriva à Patale, vers le lever de la Canicule, c'est-à-dire sur la fin du mois de Juillet. Ainsi le tems qui se passa depuis le départ de la flotte jus-

Strab. lib.

15. pag 692.

Arrian. in
Indic. p. 314.

400 stades

qu'à son arrivée à Patale , fut de neuf mois au moins. L'Inde se sépare ici en deux larges bras , & forme une île semblable au Delta du Nil , mais beaucoup plus grande ; & c'est ce qui a fait ainsi appeller la ville que je viens de nommer. Car , selon Arrien , *Patale* signifie dans la langue Indienne la même chose que *Delta* dans la grecque. Alexandre fit bâtir à Patale une citadelle , avec un port & un arsenal pour les navires. Pour lui , il s'embarqua sur le bras droit du fleuve , pour aller jusqu'à l'Océan , exposant tant de braves hommes à la merci d'un fleuve inconnu. Leur seule consolation , dans une entreprise si téméraire , étoit le continuel bonheur du Roi. Il avoit déjà fait vingt lieues , quand les pilotes lui dirent qu'ils commençoient à sentir l'air de la mer , & qu'il leur sembloit que l'Océan n'étoit pas loin. A cette nouvelle , tressaillant de joie , il encourage les matelots à ramer de toute leur force , & représente aux soldats , » qu'ils étoient à la fin de leurs » travaux si ardemment désirée ; qu'on » ne pouvoit plus rien opposer à leur » valeur , ni ajouter à leur gloire ; que » sans plus combattre , ni répandre de

« sang, ils étoient maîtres de l'univers : que leurs exploits alloient aussi loin que la nature ; & que bientôt ils verroient des choses qui n'étoient connues qu'aux dieux immortels.

Quand ils furent plus près de la mer, un événement inopiné & nouveau pour eux les jeta dans un grand trouble, & exposa la flotte à de grands dangers : c'étoit le flux & le reflux de l'Océan. Jugeant de cette vaste mer par celle de la Méditerranée, qui leur étoit seule connue, & qui n'a que des flux imperceptibles, ils furent fort étonnés lorsqu'ils la virent s'enfler considérablement, & inonder les campagnes ; & ils croioient que c'étoit un signe de la colère des dieux, qui vouloient punir leur témérité. Ils ne furent pas moins surpris ni effraiés quelques heures après, quand ils virent le reflux de la mer qui se retiroit comme elle étoit venue, laissant à découvert les terres qu'elle venoit de submerger. La flotte eut beaucoup à souffrir, & les vaisseaux étant demeurés à sec, les champs étoient semés de hardes, de rames brisées, & d'ais fracassés, comme après un grand orage.

Enfin Alexandre, après avoir em-

plioié neuf mois entiers à descendre par les rivières , arriva à l'Océan , & contemplant avec des yeux avides cette vaste étendue de mer , il crut que ce spectacle , digne d'un grand Conquérant comme lui , le dédommageoit avantageusement de toutes les fatigues qu'il avoit essuïées , & de tant de milliers d'hommes qu'il avoit perdus pour y parvenir. Il fit des sacrifices aux dieux , & en particulier à Neptune ; jetta dans la mer les taureaux qu'il avoit immolés , & grand nombre de coupes d'or ; & pria les dieux qu'après lui , jamais homme mortel ne passât les bornes de son expédition. Voiant qu'il avoit porté ses conquêtes jusques aux bornes les plus reculées de la terre de ce côté-là , il crut avoir fait tout ce qu'il s'étoit proposé , & bien content de lui même , il alla retrouver le reste de sa flotte & de son armée qui étoient restées à Parale , ou dans les environs.



§. XVII.

*Alexandre , en passant par des lieux de-
serts , souffre beaucoup de la famine. Il
arrive à Pasargade , où étoit le tombeau
de Cyrus. Orsine , puissant Satrape ,
est mis à mort par l'intrigue secrète
de l'Eunuque Bagoas. Calanus Indien
meurt volontairement sur un bucher.
Alexandre épouse Statira , fille de
Darius. Arrivée d'Harpalus à Athé-
nes : exil de Démosthène. Revolte des
soldats Macédoniens : Alexandre l'ap-
paise. Il rappelle Antipater de Macé-
doine , & substitue Cratère à sa place.
Douleur de ce Prince à la mort d'E-
phestion.*

ALEXANDRE , de retour à Pata-
le , fit tout préparer pour le départ de
la flotte. Il nomma pour Amiral Néar-
que , qui de tous les Officiers fut le seul
qui osa se charger de cette commission,
extrêmement dangereuse , parce qu'il
s'agissoit de faire voile sur une mer ab-
solument inconnue. Le Roi lui fut
bon gré d'avoir bien voulu l'accepter ,
& après lui en avoir marqué sa recon-
noissance d'une manière tout-à-fait
obligeante , il le chargea de reconnoi-
tre avec sa flotte , qui étoit l'élite de

*Arrian. in
Indic. p. 334*

ses meilleurs vaisseaux , la côte maritime depuis l'Inde , jusqu'au fond du golfe Persique : & après avoir donné ces ordres , il prit sa route par terre vers Babylone.

Néarque ne partit pas de l'Indus en même tems qu'Alexandre. La saison n'étoit pas alors propre à la navigation : c'étoit en été , où régnent les vents de mer qui viennent du côté du Sud , & la saison des vents du Nord qui soufflent en hiver n'étoit pas encore venue. Il ne mit donc à la voile que vers la fin de Septembre ; & c'étoit encore trop tôt. Aussi fut-il traversé par les vents quelques jours après son départ , & obligé de chercher un abri pendant vingt-quatre jours.

C'est Arrien qui nous apprend tout ce détail dans le journal exact qu'il fait de cette navigation sur les mémoires de Néarque même.

Alexandre , aiant quitté Patale , marcha par terre au travers du pays des Orites , dont la capitale s'appelloit Ora ou Rhambacis. il s'y trouva dans une si extrême disette de vivres , qu'il perdit beaucoup de monde , & qu'il ramena à peine de ces Indes la quatrième partie de son armée , qui étoit de six-vingts

fix-vingts mille hommes de pié, & de quinze mille chevaux. Les maladies, la méchante nourriture, les excessives chaleurs en emportèrent une infinité : mais la famine fit encore un plus grand ravage parmi les troupes dans ce pays stérile, qui n'étoit ni cultivé ni semé, & dont les habitans étoient des sauvages, qui menolent une vie dure & malheureuse. Quand on eut consumé toutes les racines de palmiers qui se trouvoient dans le pays, il falut manger les bêtes de somme, puis les chevaux de service : & quand il n'y eut plus de quoi porter le bagage, on fut contraint de bruler ces riches dépouilles pour lesquelles les Macédoniens avoient couru jusqu'aux extrémités de la terre. La peste, suite ordinaire de la famine, mit le comble à la misère des soldats, & en fit périr un grand nombre.

Après une marche de soixante jours, Alexandre arriva sur les confins de la Gédrosie, où il se trouva dans l'abondance de toutes choses. Car, outre que le pays est gras par lui-même, les Rois & les Satrapes les plus voisins de cette contrée lui envoient toutes sortes de provisions. Il fit là quelque séjour,

pour rafraichir son armée. Les Gouverneurs des Indes lui aiant envoyé par son ordre quantité de chevaux, & de toutes sortes de bêtes de charge, de tous les lieux de son obéissance, il remonta sa cavalerie, remit en équipage ceux qui en avoient besoin, & leur donna à tous bientôt après des armes aussi belles que les premières, ce qui ne lui fut pas difficile, se trouvant proche de la Perse, qui étoit alors paisible & dans une grande abondance.

AN.M. 3679.

AV.J.C. 325.

Il arriva dans la Carmanie, qui porte encore aujourd'hui le nom de Kerman, & la traversa, non dans un équipage de guerrier & de conquérant, mais dans une espece de mascarade & de bacchanale, avec toute sorte de dissolution. Il étoit traîné par huit chevaux sur un chariot magnifique, au dessus duquel on avoit dressé un échafaut en forme de théâtre quarré, où il passoit les jours & les nuits en festin & en débauches. Ce chariot étoit précédé & suivi d'une infinité d'autres, dont les uns, en forme de tentes, étoient couverts de riches tapis & de couvertures de pourpre; & les autres, en forme de berceaux, étoient ombragés de branches d'arbres. On avoit

placé sur le bord des chemins & aux portes des maisons force tonneaux défoncés, où les soldats puisoient le vin avec de grands flacons, des tasses, & des gobelets qu'on y avoit préparés. Toute la campagne retentissoit du son des instrumens, & des hurlemens des Bacchantes, qui, les cheveux épars, & comme forcenées, couroient de côté & d'autre, & s'abandonnoient à toutes sortes de licences. Il vouloit, par là, imiter le triomphe de Bacchus, qui traversa, à ce qu'on prétend, toute l'Asie dans cet équipage après la conquête des Indes. Cette marche si desordonnée & si dissolue dura sept jours, pendant lesquels l'armée ne deservira point : heureuse, dit Quinte-Curce, qu'il ne vint point dans l'esprit des vaincus de les attaquer dans cet état : car mille hommes bien armés & bien résolus, seroient venus fort aisément à bout de ces vainqueurs du monde, noyés dans le vin & dans la débauche.

Néarque en cotoiant toujours les bords de la mer depuis l'embouchure de l'Inde, parvint enfin au golfe de Perse, & arriva à l'île d'Harmusia, aujourd'hui Ormus. Il y apprit qu'Ale-

*Arrian. in
Indic. p. 348.
352.*

xandre n'en étoit qu'à cinq journées de chemin. Aiant laissé sa flotte en un lieu de sûreté, il alla lui cinquième pour le trouver. Le Prince étoit dans une grande inquiétude de ce qu'étoit devenue son armée de mer. Quand il apprit que Néarque revenoit presque seul, il s'imagina qu'elle avoit été entièrement détruite, & que par un bonheur particulier Néarque s'étoit sauvé de la déroute générale. Son arrivée le confirma encore davantage dans cette pensée. Il voioit des hommes pâles, maigres, défaits, & à peine reconnoissables. Aiant tiré à part Néarque, il lui témoigna la joie qu'il avoit de le voir de retour, mais en même tems la douleur inconsolable que lui causoit la perte de sa flotte. *Voire flotte, Seigneur, se récria-t-il aussitôt, grâces aux dieux, n'est point perdue; & il lui raconta l'état où il l'avoit laissée.* Alexandre ne put retenir ses larmes, & il avoua que cette heureuse nouvelle lui causoit plus de joie que n'avoit fait la conquête de toute l'Asie. Il écouta avec un plaisir singulier le récit qu'il lui fit de son voyage, & des découvertes qu'il y avoit faites; & le renvoia achever de remonter l'Euphrate jusqu'à Babylone, com-

me il le lui avoit d'abord ordonné.

On vint faire en Carmanie à Alexandre bien des plaintes de l'oppression que les Gouverneurs & les autres Officiers avoient fait souffrir aux peuples de diverses provinces pendant son absence. Car, ayant compté qu'il n'en reviendrait jamais, il n'y avoit point de rapine, de tyrannie, de cruauté & d'injustice, qu'ils n'eussent exercées sur les peuples. Vivement touché des vexations qu'ils avoient souffertes, & sensible jusqu'au fond du cœur à des plaintes si bien fondées, il fit mourir tous ceux qui furent convaincus de malversation, & avec eux six cens soldats qui avoient servi d'instrument à leurs violences, & à leurs autres crimes. Il usa toujours dans la suite de la même sévérité envers tous ses Officiers convaincus d'avoir malversé, & par-là il fit aimer son gouvernement dans toutes les provinces conquises. Il croioit qu'un Prince doit cet exemple éclatant, à son équité, qui doit réprimer le desordre; à sa gloire, pour ne pas paroître complice des injustices qu'on commet sous son nom; à la consolation de ses peuples, à qui il prête une vengeance qu'ils ne doivent ja-

mais exercer eux-mêmes ; enfin à la sûreté de ses Etats , à qui une conduite si équitable épargne bien des dangers , & souvent même bien des séditions. C'est un grand malheur pour un Roiaume , que tout y retentisse de concussions , de vexations , d'oppressions , de corruptions , sans que jamais on y voie un seul exemple de punition ; & que tout le poids de l'autorité publique ne tombe que sur le peuple , & jamais sur ceux qui le ruinent.

Le grand plaisir qu'Alexandre prit à la relation que Néarque lui avoit faite de son heureux voyage , donna à ce Prince du goût pour la navigation , & pour les voyages de mer. Il ne se proposoit pas moins que d'aller , en partant du Golfe de Perse , faire le tour de l'Arabie & de l'Afrique , & de rentrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar , appelé alors les Colonnes d'Hercule , voyage qu'on avoit plusieurs fois entrepris , & qui avoit été une fois exécuté par ordre d'un Roi d'Egypte nommé Néchao , comme je l'ai marqué ailleurs. Puis il songeoit , après avoir abaissé l'orgueil de Carthage contre laquelle il étoit fort irrité , à passer en Espagne , que

les Grecs appelloient Ibérie du nom du fleuve Ibérus; ensuite il devoit franchir les Alpes, & raser toute la côte d'Italie, d'où il n'eût eu qu'un petit trajet jusqu'en Epire, & de là dans la Macédoine. Il envoia, pour cet effet, ordre aux Vicerois de Mésopotamie & de Syrie de faire construire en plusieurs endroits sur l'Euphrate, & sur-tout à Thapsaque, le nombre de vaisseaux nécessaire pour cette entreprise; & il fit couper sur le mont Liban des arbres qu'on devoit transporter dans la ville que je viens de nommer. Mais ce dessein, avec bien d'autres qu'il rouloit dans son esprit, échoua par sa mort prématurée.

En continuant son chemin, il passa à Pasargade, ville de Perse. Orsine étoit le Gouverneur du pays. C'étoit le plus grand Seigneur de toutes ces contrées. Il descendoit de Cyrus, & outre les richesses de ses ancêtres, il avoit lui-même amassé de grands trésors, étant depuis longtemps maître d'une étendue considérable de pays. Il avoit rendu un service considérable au Roi. Celui qui commandoit dans la province pendant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, vint à mourir. Orsine

*Donze mil-
lens.*

voiant que, faute de Gouverneur, tout y alloit tomber dans le desordre & dans la confusion, prit le maniement des affaires, le remit en bon ordre, & les y conserva jusqu'à l'arrivée d'Alexandre. Il alla au devant de lui avec toutes sortes de présens, tant pour lui que pour ses Officiers. C'étoit un grand nombre de beaux chevaux tout dressés, des chariots enrichis d'or & d'argent, des meubles précieux, des pierreries, des vases d'or d'une pesanteur énorme, des robes de pourpre, & quatre mille talens d'argent monnoyé. Cette généreuse magnificence lui couta cher. Car, aiant fait des largesses à tous les principaux de la Cour au de-là de ce qu'ils pouvoient souhaiter, il omit l'Eunuque Bagoas, qui étoit le favori du Roi: & ce ne fut point par oubli, mais par mépris. Et comme quelqu'un l'eut averti de l'affection que le Roi lui portoit, il répondit qu'il honoroit les amis du Roi, mais non pas un infame Eunuque. Cette parole étant rapportée à Bagoas, il employa tout son crédit à la ruine de ce Prince, issu du plus noble sang de l'Orient, & de qui la vie étoit sans reproche. Il suborna des hommes de sa suite même, leur donnant

des instructions pour se rendre dénonciateurs quand il en seroit tems ; & cependant , lorsqu'il étoit seul avec le Roi , il lui remplissoit l'esprit de soupçons & de défiance , jettant comme au hazard & sans dessein des mots couverts contre ce Seigneur , & dissimulant avec grand soin le sujet de son mécontentement. Le Roi néanmoins suspendoit encore son jugement , mais il paroissoit ne faire plus tant de cas d'Orsine , qui ne savoit rien de ce qui se tramoit contre lui , tant l'affaire se conduisoit secrettement ; & l'Eunuque , dans ses entretiens familiers avec Alexandre , ne cessoit de l'accuser tantôt de rapine , & tantôt de trahison.

Le grand danger des Princes est de se laisser ainsi prévenir & surprendre par leurs favoris : danger si commun , que S. Bernard , écrivant au Pape Eugène , lui déclare que s'il est exempt de ce défaut , il peut se vanter d'être le seul parmi les hommes ; & ce que je dis ici des Princes , regarde toutes les personnes qui sont en place. Le calomniateur est pour l'ordinaire écouté favorablement par les Grands , parce qu'il se couvre des apparences d'affec-

*De Consider.
lib. 2. cap. 14.*

tion & de zèle, qui flatent leur orgueil. La calomnie fait toujours quelque impression sur les esprits les plus équitables, & y laisse des traces sombres & tristes, qui disposent aux soupçons, aux ombrages, aux défiances. Le calomniateur artificieux est persévérant & hardi, parce qu'il est sûr de l'impunité, & qu'il sait qu'il risque peu en nuisant beaucoup. Du côté des Grands, ils approfondissent rarement les calomnies secrètes, par paresse; par distraction; par la honte de la bassesse qu'il y a à paroître soupçonneux, timides, & défiants; enfin par la peine d'avouer qu'ils se sont laissés tromper, & qu'ils se sont livrés à une crédulité précipitée. C'est ainsi que la vertu la plus pure & la fidélité la plus irréprochable sont souvent accablées.

On en voit ici un triste exemple. Bagoas, après avoir bien pris de loin toutes ses mesures, fit enfin éclore son dessein. Alexandre aiant fait ouvrir le tombeau de Cyrus, pour rendre aux cendres de ce Conquérant des honneurs funébres, il n'y trouva qu'un vieux bouclier tout pourri, deux arcs à la façon des Scythes, & un cimetière, au lieu qu'il croioit le trouver

plein d'or & d'argent , comme les Perses en faisoient courir le bruit. Le Roi mit une couronne d'or sur son urne , & la couvrit de son manteau , s'étonnant qu'un Prince si puissant & si renommé ne fût point enseveli plus somptueusement , que si c'eût été un homme d'une condition commune. Sur ces mots Bagoas prenant son tems :
 » Faut-il s'étonner , dit-il , si les sé-
 » pulcres des Rois sont vuides , puis-
 » que les maisons des Satrapes regor-
 » gent de l'or qu'ils en ont tiré ? Pour
 » moi je n'avois jamais vû ce tom-
 » beau : mais j'ai oui dire à Darius
 » qu'il renfermoit des richesses im-
 » menses. Et de-là sont venues ces
 » profusions d'Orfine , afin qu'en don-
 » nant ce qu'il ne pouvoit garder , sans
 » se perdre , il s'en fît un mérite au-
 » près de vous. » Cette accusation n'avoit pas le moindre fondement. Cependant on mit à la question les Mages à qui la garde du sépulcre étoit commise , sans qu'on pût rien découvrir du prétendu vol. Leur silence devoit faire l'apologie d'Orfine auprès d'Alexandre : mais les discours adroits & insinuans de Bagoas avoient fait une forte impression sur son esprit , &

y avoient préparé un accès libre & facile à la calomnie. En effet, les accusateurs que Bagoas avoit apostés, aiant choisi un moment favorable, vinrent se déclarer contre lui, & le chargèrent de plusieurs faits odieux, & entr'autres du vol des trésors du tombeau. Pour lors la chose ne parut plus douteuse, ni avoir besoin de plus grands éclaircissmens : de sorte que cet infortuné Prince se vit dans les fers, avant qu'il se doutât seulement qu'on l'eût accusé ; & il fut mis à mort sans avoir été entendu, ni confronté avec ses accusateurs. Déplorable sort des Rois qui n'écoutent & n'examinent rien par eux-mêmes, & à qui mille exemples d'une pareille trahison, car l'histoire en est pleine, n'ouvrent point les yeux !

J'ai déjà dit qu'il y avoit auprès du Roi un Indien nommé Calanus, célèbre entre tous les Sages de son pays, lequel faisant profession d'une sévère philosophie, s'étoit néanmoins laissé persuader dans son extrême vieillesse de

Arrian. lib. 7. pag. 276. se mettre à la suite de la Cour. Cet
Diod. lib. 17. p. 573. 574. homme aiant vécu l'espace de qua-
Plut. n. A. lex. pag. 703. tre-vingts trois ans sans avoir jamais
 été incommodé d'aucune sorte de ma-

ladie , & se voiant travaillé d'une rude colique quand il fut arrivé à Pafargade , résolut de se faire mourir. Ne voulant pas souffrir que la parfaite santé dont il avoit joui durant tout le cours de sa vie fût altérée par de longues douleurs , & craignant aussi de tomber entre les mains des Médecins , & d'être tourmenté par la multitude de leurs remèdes , il pria le Roi de commander , qu'on lui dressât un bucher , & que quand il seroit dessus , on y mît le feu. Le Roi s'imagina d'abord qu'il seroit aisé de le détourner d'un si terrible dessein : mais voiant que quelque chose qu'il lui pût dire , il demeurait ferme & inflexible dans sa résolution , il fut enfin contraint de lui accorder ce qu'il demandoit. Callanus se rendit donc à cheval au pied de ce bucher , fit ses prières aux dieux , fit répandre sur soi les mêmes effusions & observer toutes les mêmes cérémonies dont on a coutume d'user aux funérailles des morts , coupa une touffe de ses cheveux comme on coupoit les crins aux victimes , embrassa ceux de ses amis qui étoient présens , les pria de se réjouir ce jour-là , de boire & de faire bonne chère avec Alexandre , &

les assura qu'il reverroit dans peu ce Prince à Babylone. Après avoir prononcé ces paroles, il monta gaiement sur le bucher, se coucha, se couvrit le visage ; & quand la flamme vint le saisir, il ne fit pas le moindre mouvement, mais avec une constance qui étonna toute l'armée, il demeura dans la même posture où il s'étoit mis, & acheva son sacrifice, en s'immolant selon la coutume des Sages de son pays.

Diodore. On fit divers jugemens de cette action, dit l'Historien. Les uns la condamnèrent, comme l'action d'un homme furieux & insensé : les autres crurent que ce qu'il en avoit fait, n'avoit été que par vaine gloire, pour se donner en spectacle, & s'acquérir la réputation d'une prodigieuse constance ; (& ils ne se trompoient pas :) d'autres enfin louèrent cette fausse grandeur de courage, qui l'avoit ainsi fait triompher de la douleur & de la mort.

Alexandre, étant retourné chez lui après cette affreuse cérémonie, pria à souper plusieurs de ses amis & de ses Capitaines ; & , pour obéir à Calanus & lui faire honneur, il proposa une couronne pour prix à celui qui boiroit le mieux. Celui qui but le plus, fut

Promachus, qui avala jusqu'à quatre mesures de vin qui tenoient en tout dix-huit ou vingt pintes. Aiant reçu le prix, qui étoit une couronne estimée un talent, il ne survécut à sa victoire que de trois jours. Du nombre des autres convives, il y en eut quarante-un qui moururent de cette débauche. Digne cloture du spectacle que Calanus venoit de donner !

De Pasargade, Alexandre alla à Persépolis ; & en voyant les restes de l'incendie, il fut au desespoir de la folie qu'il avoit faite d'y mettre le feu. De là il s'avança vers Suse. Néarque pour exécuter ses ordres, avoit commencé à remonter l'Euphrate avec sa flotte. Mais, sur l'avis qu'il reçut qu'Alexandre alloit à Suse, il redescendit jusqu'à l'embouchure du Pasitigris, & remonta cette rivière jusqu'à un pont où Alexandre la devoit passer. L'armée de terre, & les troupes de la flotte, se rejoignirent. Alexandre offrit à ses dieux des sacrifices en actions de grâces pour son heureux retour, & l'on fit dans le camp de grandes réjouissances. Néarque reçut les honneurs qu'il méritoit pour avoir si bien conduit sa flotte, & pour l'avoir ramenée jus-

Mille émis.

Arrian - de
Indic. p. 357.
358.

ques-là en bon état au travers d'une infinité de dangers.

Alexandre trouva à Suse toutes les captives de qualité qu'il y avoit laissées. Il épousa la Princesse Statira fille ainée de Darius , & donna la plus jeune à son cher Ephestion. Et afin qu'en rendant ces alliances communes on trouvât son mariage moins étrange , il persuada aux plus grands Seigneurs de la Cour , & à ses principaux Favoris , d'en faire autant. Ils choisirent donc pour femmes , dans les plus nobles familles de Perse , environ quatre-vingts filles. Il prétendoit , par ces alliances , cimenter si bien l'union des deux nations , qu'elles n'en deviendroient qu'une sous son empire. Les noces furent célébrées à la façon des Perses. Il fit aussi un festin à tous les autres Macédoniens qui s'étoient déjà mariés dans le pays. On dit qu'à ce festin il y eut jusqu'à neuf mille conviés , & qu'il fit donner à chacun une coupe d'or pour faire les libations.

Non content de cette largesse , il voulut acquitter les dettes de ses soldats. Mais comme il vit que plusieurs ne vouloient pas les déclarer , craignant que ce ne fût un artifice pour

favoir ceux qui faisoient trop de dépense , il établit des bureaux dans son camp , où l'on paioit sans prendre le nom du créancier , ni du débiteur. Cette libéralité fut considérable & causa un sensible plaisir ; on dit qu'elle montoit à près de dix mille talens : mais la faveur qu'il fit de n'obliger personne à dire son nom , fut encore plus agréable. Il fit des reproches aux soldats , de ce qu'ils sembloient douter de la foi du Prince , & leur dit : QU'UN ^a ROI NE DEVOIT JAMAIS MANQUER DE PAROLE A SES SUJETS , NI LES SUJETS SOUPÇONNER QU'UN ROI FÛT CAPABLE D'UNE SI HONTEUSE PREVARICATION. Maxime vraiment roiale ! qui fait la sûreté des peuples , & la plus solide gloire des Princes : mais à laquelle un seul violement de parole peut donner atteinte pour toujours ; ce qui est , en matière de gouvernement , la faute la plus essentielle.

Trente millions.

En ce tems aussi arrivèrent à la ville de Suse trente mille jeunes hommes Persans , & presque tous de même

^a Οὐ γὰρ χρεῖται ἕτ' ἕτ' τῶν ἀρχαίων τινὰ ἀλλ' οὐ
τὴν βασιλείαν ἀλλ' οὐ τὴν ἀληθείαν δεῦν τὴν βασι-
λίαν. *Arrian.*

âge , qu'on appelloit *Epigones* , c'est-à-dire *Successeurs* , comme venant relever les vieux soldats de leurs factions & de leurs longues fatigues. On les avoit tous choisi les plus forts & les mieux faits qu'on eût pu trouver dans toute la Perse , & on les avoit mis entre les mains des Gouverneurs des villes qu'Alexandre avoit nouvellement bâties , ou de celles qu'il avoit conquises. Ils les avoient dressés aux exercices militaires , leur enseignant tout ce qui étoit du métier de la guerre ; & ils étoient tous proprement vêtus , & armés à la Macédonienne. Ils vinrent planter leur camp devant la ville , où s'étant mis en bataille , ils passèrent en revue & firent l'exercice devant le Roi , qui en fut très satisfait , & leur fit de grands biens dans la suite. Mais ce ne fut pas sans donner une grande jalousie aux Macédoniens. En effet , Alexandre voiant qu'ils étoient las & ennuiés de la longueur de la guerre , & qu'il leur arrivoit souvent aux assemblées de s'emporter en plaintes & en murmures , voulut faire ces nouvelles troupes pour les opposer aux vieilles , & réprimer leur licence. Il est bien dan-

gereux de mécontenter toute une nation , & de donner une préférence trop marquée à des étrangers.

Cependant Harpalus , qu'Alexandre , pendant son expédition des Indes , avoit établi Gouverneur de Babilone , quitta son service. Se flatant que ce Prince , engagé dans la conquête des Indes , n'en reviendrait jamais , il s'étoit abandonné à toutes sortes de licences , & avoit consumé dans ses infames débauches une partie des richesses qui lui avoient été confiées. Quand il eut appris qu'Alexandre , revenu de son voyage des Indes , châtoit sévèrement ses Lieutenans qui avoient abusé de leur pouvoir , il songea à se mettre à couvert ; & pour cet effet il ramassa cinq mille talens , c'est-à-dire quinze millions , assembla six mille hommes de guerre , se retira dans l'Attique , & aborda à Athènes.

D'abord , tous ceux qui avoient coutume de s'enrichir de leur métier d'Orateur , coururent à lui à l'envi , tout prêts à se laisser corrompre , & déjà corrompus par l'espérance. Harpalus ne manqua pas de leur donner quelque petite partie de ces grands trésors pour les amorcer : mais il fit offrir à Pho-

Plut. in Demosth. p. 837. 838.

Plut. in Phoc. pag. 751.

Sept cens
mille écus.

cion sept cens talens , mettant d'ailleurs tous ses autres biens & sa personne même en sa disposition & sous sa sauve-garde. Il connoissoit le crédit infini qu'il avoit auprès du peuple.

C'étoit la réputation de sa probité , & sur tout de son desintéressement , qui lui avoit acquis ce crédit. Les Députés de Philippe lui offrant de grosses sommes de la part de ce Prince , & le pressant de les accepter , sinon pour lui-même , du moins pour ses enfans , que leur extrême pauvreté mettroit hors d'état de soutenir la gloire de son nom : *S'ils a me ressemblent , repliqua-t-il , le petit fonds de terre dont j'ai vécu jusqu'ici , & qui m'a conduit à cette gloire dont vous parlez , leur suffira aussi pour les nourrir : si non , je ne prétends point , par les biens que je leur laisserois , entretenir & augmenter leur luxe.* Alexandre de même lui ayant envoyé cent talens , Phocion demanda à ceux qui étoient chargés de cette commission , pour quelle raison & dans quelle vûe Alexandre le choisissoit lui seul parmi

Cent mille
écus,
Plut. in Phoc.
pag. 749.

a Si mei similes erunt , idem hic , inquit , agellus illos alet , qui me ad hanc dignitatem perduxit : sin dissimiles sunt futuri , nolo meis impensis illorum ali augerique luxuriam. Corn. Nep. in Phoc. cap. 1.

un si grand nombre d'Athéniens pour lui envoyer une si grosse somme ? *C'est, lui répondirent-ils, qu'Alexandre vous juge seul homme de bien & vertueux. Qu'il me laisse donc, repartit Phocion, passer pour tel, & l'être en effet.*

On juge bien qu'il ne recut pas mieux les Députés d'Harpalus. Il leur parla très durement, & leur déclara qu'il alloit prendre des mesures très violentes contre lui, s'il ne cessoit de corrompre sa ville. Harpalus perdit toute espérance de ce côté-là.

Démosthène, au commencement, ne lui fut pas plus favorable. Il conseilla aux Athéniens de le renvoyer, & de se donner bien de garde de jeter leur ville dans une guerre pour un sujet très injuste, & sans aucune nécessité.

Quelques jours après Harpalus, comme on faisoit l'inventaire de ses biens, s'étant aperçu que Démosthène prenoit plaisir à considérer une coupe du Roi, & qu'il en admiroit la figure, & la beauté de l'ouvrage; il le pria de la soulever, pour juger lui-même du poids de l'or. Démosthène l'ayant prise, fut étonné du poids qui étoit considérable, & demanda *combien elle pesoit.* Harpalus lui répondit en souriant,

Vingt mille écus. elle peut bien être de vingt talens ; & le soir même il lui envoya vingt talens avec la coupe. Car Harpalus avoit une sagacité merveilleuse pour découvrir à la mine & à certains coups d'œil le foible d'un homme épris de l'amour de l'or. Démosthène ne résista point , mais vaincu par ce présent , & n'étant

* plus maître de lui , il passa tout d'un coup dans le parti d'Harpalus ; & dès le lendemain matin , le cou bien envelopé de laines & de bandelettes , il se rendit à l'assemblée. Le peuple lui ordonna de se lever & de parler : mais il le refusa , faisant signe qu'il avoit une extinction de voix. Quelques plaisans dirent tout haut que leur Orateur avoit été surpris la nuit , non ** d'une *esquinancie* , mais d'une *argyrancie* , pour faire entendre que c'étoit l'argent d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain le Peuple aiant été informé du présent qu'il avoit reçu , entra dans une grande colère contre

* L'expression grecque est belle & énergique Plutarque compare l'or qu'avoit accepté Démosthène à une garnison ennemie qu'auroit reçu dans sa place un Gouverneur , qui dès lors n'en seroit plus maître. Πλαγίως :

ἐκὸ τῆς δωροδοκίας , ὡς πρὸ παραδιδρυμῆς οὐράς.

** Le jeu & l'agrément des mots grecs ne peuvent se rendre Οἷς ὑπὸ συνάγῃς ἱερὰν . ἀλλ' ἀπ' ἀργυράρας ἐλίσθαι πᾶσι τὴν δὲ μαγνήν.

lui, & refusa d'écouter sa justification. Harpalus fut chassé de la ville, & pour découvrir ceux qui avoient reçu de l'argent, on fit une visite juridique dans toutes les maisons, excepté dans celle de Cariclès marié depuis peu, qui seule fut exemptée de cette recherche par respect pour la nouvelle épouse qui y étoit. Cette attention & cette honnêteté font honneur à Athènes, & ne sont pas toujours observées.

Démosthène, pour prouver son innocence, proposa un Décret qui ordonnoit que le Sénat de l'Aréopage informeroit de cette affaire. Il y fut jugé le premier, & condamné, comme coupable, à une amende de cinquante talens, pour le paiement desquels il fut mis en prison. Mais il trouva le moyen de s'en échaper, & se retira. Il supporta son exil avec beaucoup de foiblesse, passant la plupart du tems à Egine ou à Trézène; & toutes les fois qu'il jettoit ses regards sur l'Attique, son visage étoit baigné de larmes, & il laissoit échaper des paroles, qui n'étoient point d'un homme constant & ferme, & qui répondoient peu aux choses hardies & généreuses qu'il avoit faites pendant son administration. On

*Cinquante
mille écus.*

a reproché à Cicéron la même foiblesse pendant son exil : ce qui marque que les grands hommes ne le sont pas ni toujours , ni en tout.

*Pausan. lib.
2. pag. 148.*

Il seroit à souhaiter , pour l'honneur de l'éloquence , que ce que rapporte Pausanias pour la justification de Démosthène , fût vrai , & rien n'empêche de le croire. Il dit qu'Harpalus , après s'être sauvé d'Athènes , tomba entre les mains de Philoxène de Macédoine ; & que dans la question qu'on lui donna pour nommer ceux des Athéniens qui s'étoient laissés corrompre par ses présents , il ne fit aucune mention de Démosthène ; & il ne l'auroit pas ménagé devant Philoxène , ennemi particulier de cet Orateur , s'il avoit été coupable.

Sur le premier bruit de la retraite d'Harpalus à Athènes , Alexandre , résolu d'aller lui-même en personne punir & Harpalus & les Athéniens , avoit donné ordre d'équiper une flotte. Mais quand il fut que le peuple s'étoit assemblé , lui avoit fait commandement de sortir de la ville , il ne songea plus à passer en Europe.

Alexandre , aiant eu encore la curiosité de voir l'Océan , descendit de Suse

Suse par le fleuve Eu'ée, & après avoir rasé la côte du golfe Persique jusqu'à l'en.bouchure du Tigre, il remonta par ce dernier fleuve vers l'armée, qui campoit sur ses bords, près de la ville d'Opis, sous la conduite d'Ephestion.

En y arrivant, il fit déclarer dans le camp, que tous les Macédoniens, qui à cause de leur âge, de leurs blessures, ou de quelque autre infirmité, se trouveroient hors d'état de supporter plus longtemps la fatigue du service, pourroient s'en retourner en Grèce, déclarant que son intention étoit de leur accorder leur congé, de leur faire du bien, & de les renvoyer honorablement & sûrement chez eux. Il avoit prétendu, par cette déclaration, les obliger, & leur marquer sa bonne volonté. Tout le contraire arriva. Comme ils étoient mécontents d'ailleurs, sur-tout à cause de la préférence visible qu'Alexandre donnoit aux étrangers, ils s'imaginèrent qu'il vouloit établir le siège de son Empire dans l'Asie, & se passer des Macédoniens; & qu'il ne les congédioit que pour faire place aux nouvelles troupes qu'il avoit levées dans les pays conquis. Il n'en falut pas davantage pour

lès mettre en fureur. Sans garder aucune mesure, ni aucune discipline, & sans vouloir écouter les remontrances de leurs Officiers, ils abordent le Roi avec insolence, ce qu'ils n'avoient jamais fait, & demandent avec des cris séditieux qu'il les licenciât tous ; que puisqu'il méprisoit ses soldats, qui lui avoient fait remporter toutes les victoires, lui & son pere Ammon n'avoient qu'à faire la guerre comme ils l'entendroient : que pour eux, ils ne vouloient plus absolument le servir.

Le Roi, sans s'étonner & sans délibérer, saute en bas de son tribunal, fait prendre sur l'heure les principaux mutins qu'il désigna lui-même à ses gardes, & en envoie treize au supplice. On peut dire que cette action de vigueur & d'autorité, dont ils furent frappés comme d'un coup de tonnerre, les aterra & les accabla. Tout hors d'eux-mêmes, & n'osant presque se regarder les uns les autres, ils renoient les yeux baissés, & étoient dans un saisissement & dans un tremblement qui ne leur laissoit l'usage ni de la réflexion, ni de la parole. Quand il les vit en cet état, il remonta sur son tribunal ; & là, après leur avoir

représenté avec un visage sévère , & d'un ton de voix menaçant , tous les bienfaits dont Philippe son pere les avoit comblés , toutes les marques de bonté & d'amitié que lui-même leur avoit données , il finit en leur disant :
 » Vous me demandez tous votre
 » congé ; je vous le donne. Allez
 » publier par toute la terre , que vous
 » avez abandonné votre Prince à la
 » merci des nations qu'il avoit vain-
 » cues , qui lui ont témoigné plus
 » d'affection que vous. « Après leur avoir ainsi parlé , il rentre brusquement dans sa tente , casse son ancienne garde , en nomme une autre à sa place toute tirée des troupes Persannes , & se tient renfermé quelques jours sans vouloir écouter personne.

Quand on auroit prononcé un arrêt de mort contre chacun des Macédo niens , ils n'auroient pas été plus consternés qu'ils le furent par cette affligeante nouvelle , que le Roi avoit confié la garde de sa personne aux Perses. Ils ne purent plus contenir leur douleur. Ce ne furent que cris , que gémissemens , que plaintes. Ils accourent tous ensemble à la tente du Roi , jettent leurs armes par terre

se reconnoissant par là coupables , avouent leur faute avec larmes & soupirs , marquent que la perte de la vie leur sera moins sensible que celle de l'honneur , & protestent qu'ils ne sortiront point de là que le Roi ne leur ait pardonné. Alexandre ne put résister plus longtems à des témoignages si touchans de douleur & de repentir. Quand , au sortir de sa tente , il les vit dans cet état , il ne put lui-même retenir ses larmes ; & , après quelques légers reproches , tempérés par un air de bonté & de tendresse , il dit d'un ton fort haut pour se faire entendre de tous , qu'il leur rendoit son amitié. C'étoit leur rendre la vie ; & leurs cris de joie le témoignoiént assez.

Il congédia ensuite ceux des Macédoniens qui n'étoient pas propres à porter les armes , & les renvoia dans leur patrie avec de riches présens. Il donna ordre aussi qu'aux spectacles des Jeux publics on leur assignât les premières places du théâtre , où ils seroient assis couronnés ; & il voulut que les enfans de ceux qui étoient morts à son service , reçussent la paie de leurs peres pendant leur bas âge. Combien de tels secours & de tels

honneurs , accordés aux anciens & aux vétérans , sont-ils capables d'annoblir la profession militaire ! Un Etat ne peut pas enrichir chaque soldat , mais il peut l'animer & le consoler par des marques de distinction , qui inspirent plus d'ardeur pour les armes , plus de constance dans le service , plus de noblesse dans les sentimens & dans les motifs.

Alexandre donna à ces soldats pour conducteur Cratée , qu'il pourvût du gouvernement de la Macédoine , de la Thessalie , & de la Thrace qu'avoit Antipater , & celui-ci eut ordre de venir avec les recrues en la place de Cratée. Il y avoit lontems qu'Alexandre étoit fatigué des plaintes de sa mere & d'Antipater qui ne pouvoient s'accorder. Elle accusoit Antipater d'aspirer à la tyrannie , & l'autre se plaignoit de l'humeur aigre & intraitable d'Olympias , & avoit souvent écrit qu'elle ne se conduisoit pas dans toute la bienséance de sa dignité. Ce ne fut pas sans peine qu'Antipater se vit contraint de quitter son Gouvernement.

D'Opis Alexandre arriva à Echata-
ne dans la Médie. Après y avoir ex-

AN. M. 3680.
AV. J. C. 324.

pédié les affaires du royaume les plus pressées , il se mit encore à célébrer des Jeux & des Fêtes : il lui étoit venu de Grèce trois mille baladins , machinistes , & autres bons ouvriers pour ces sortes de divertissemens. Il arriva malheureusement , pendant la célébration de ces Fêtes , qu'Ephestion mourut d'une maladie que lui-même s'étoit attirée. Alexandre s'étant livré aux excès du vin , toute sa Cour suivoit son exemple ; & quelquefois ils passaient plusieurs jours & plusieurs nuits entières dans ces débauches. Ephestion y perdit la vie. C'étoit l'ami le plus intime du Roi , le confident de tous ses secrets , & , pour tout dire en un mot , un autre lui-même. Cratère seul sembloit pouvoir le lui disputer. Un mot , qui échapa un jour au Prince , marque la différence qu'il mettoit entre ces deux Courtisans. *Cratère* , dit-il , *aime le Roi , mais Ephestion aime Alexandre*. Ce mot signifie , si je ne me trompe , qu'Ephestion étoit attaché d'une manière tendre & affectueuse à la personne d'Alexandre ; mais que Cratère l'aimoit comme Roi , c'est-à-dire s'intéressoit à sa réputation , & avoit

quelquefois moins de complaisance pour ses volontés , que de zèle pour sa gloire & pour ses intérêts. Excellent , mais rare caractère !

Ephestion n'étoit pas moins aimé de tous les autres que du Roi même. Modeste , égal , bienfaisant ; sans orgueil , sans avidité , sans jalousie ; il ne savoit ce que c'étoit que d'abuser de son crédit , ou de se préférer aux Officiers que leur mérite rendoit nécessaires à son Maître. Il fut regretté de tout le monde : mais sa perte causa à Alexandre une douleur excessive , à laquelle il se livra d'une manière peu convenable à un Prince comme lui. Il parut ne trouver de consolation que dans les honneurs extraordinaires qu'il fit rendre à son ami quand il fut arrivé à Babylone , où il chargea Perdicas de faire porter son corps.

Pour éloigner par l'occupation les tristes idées que la mort de son Favori lui mettoit continuellement devant les yeux , Alexandre mena son armée contre les Cosséens , nation belliqueuse des montagnes de Médie , que jamais aucun des Rois de Perse n'avoit pu domter. Il en vint à bout en quarante jours , passa ensuite le Tigre , & prit la route de Babylone. Ee iiii

§. XVIII.

Alexandre entre à Babylone, malgré les sinistres prédictions des Mages & des autres Devins. Il y forme divers projets de voyages & de conquêtes. Il travaille à réparer la rupture des digues de l'Euphrate, & à rebâtir le temple de Bè'us. Il se livre à des excès de vin qui causent sa mort. Douleur universelle de tout l'Empire. Syfigambis ne peut lui survivre. On se prépare à porter le corps d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon en Libye.

*Arrian. lib.
7. p. 294 302.
2. Curt. lib.
10. cap. 4-7.
Plut. in A-
lex. pag. 705-
707.*

ALEXANDRE, étant arrivé à une lieue & demie de Babylone, les Caldéens, qui se piquoient de connoître l'avenir par l'inspection des astres, députèrent vers lui quelques-uns de leurs anciens pour l'avertir qu'il courroit grand risque de sa vie s'il entroit dans la ville, & l'exhortèrent vivement à passer outre. La grande réputation des Astrologues Babyloniens fit une étrange impression sur son esprit, & le remplit de trouble & de crainte. Aiant envoyé plusieurs des grands Seigneurs de sa Cour à Babylone, pour lui il prit une autre route, &

après avoir fait environ dix lieues de chemin, il s'arrêta quelque tems au lieu où il avoit fait camper son armée. Les Philosophes Grecs aiant sù le fondement de sa crainte & de ses scrupules, allèrent le trouver, & mettant dans tout leur jour les principes d'Anaxagore dont ils suivoient les dogmes, ils lui démontrèrent par de fortes preuves la vanité de l'art des Astrologues, & lui inspirèrent un tel mépris pour toute divination, & sur tout pour celle dont usoient les Caldéens, que sur le champ il marcha vers Babylone avec toute son armée.

Il savoit qu'il étoit venu dans cette ville des Ambassadeurs de tous les pays du monde qui attendoient sa venue, toute la terre étant si remplie de la terreur de son nom, que les peuples venoient à l'envi lui rendre leurs hommages, comme à celui qui devoit être leur Maître. Cette vûe, qui flatoit agréablement la plus vive de toutes ses passions, aida beaucoup à étouffer en lui toute autre pensée, & à lui faire négliger tous les avis qu'on lui donnoit : de sorte qu'il se hâta d'arriver à cette grande ville, pour y tenir comme les Etats Généraux de

100. *stadts.**Diod. lib. 17.**P 57 583.**Justin. l. 2.**cap. 13 46.*

l'univers. Après une superbe entrée, il donna audience à tous les Ambassadeurs, avec toute la dignité & tout l'air de noblesse qui convient à un grand Roi, & en même tems avec l'affabilité & les manières gracieuses d'un Prince qui veut s'attacher les cœurs. Il chargea ceux d'Epidaure de présens pour le dieu qui préside à leur ville, & qui préside aussi à la santé, mais avec quelques reproches. *Esculape*, dit-il, *m'a été peu favorable, de n'avoir pas sauvé la vie à un ami que j'aimois comme moi-même.* Il témoigna en particulier beaucoup d'amitié aux Députés de la Grèce, qui venoient le féliciter sur ses victoires & sur son heureux retour; & il leur fit rendre toutes les statues & les autres raretés que Xerxès avoit emportées de la Grèce, qui se trouvèrent dans Suse, dans Babylone, dans Pasargade, & en d'autres endroits. On dit que les statues d'Harmodius & d'Aristogiton étoient de ce nombre, & qu'elles furent rapportées à Athènes.

Ceux de Corinthe lui aiant offert, de la part de leur ville, le droit de bourgeoisie, il se mit à rire d'une offre qui lui paroissoit infiniment au-

deffous de lui dans le fouverain degré de grandeur & de puiffance où il étoit parvenu. Mais ; quand il eut appris que Corinthe n'avoit accordé ce privilège qu'à Hercule feul , il l'accepta avec joie , fe piquant de marcher fur les traces , & de lui reffembler en tout. Mais , ^a s'écrie Sénèque , en quoi ce jeune infensé , à qui fon heureufe témérité tenoit lieu de courage , refsembloit-il à Hercule ? Celui-ci , fans aucune vûe d'intérêt pour lui-même , parcourut le monde en faifant du bien à tous les peuples chez qui il paffoit , & purgeant l'univers des voleurs qui l'infeftoient. Au contraire Alexandre , appellé juftement le brigand des nations , mit fa gloire à porter par tout la défolation , & à fe rendre la terreur de tous les mortels.

Il écrivit en même tems une lettre , qui devoit être lûe publiquement dans l'afsemblée des Jeux Olympiques , par laquelle il ordonnoit à toutes les

^a Quid illi fimile habebat vefanus adolefcens , cui pro virtute erat felix temeritas ? Hercules nihil fibi vicit. Orbem terrarum tranfvit , non concupifcendo , fed vindicando . . . malorum ho-

ftis , bonorum vindex , terrarum matifque pacator. At hic à pueritia latro genitumque vafator . . . omnium bonum duxit , terrori effe cunctis mortalibus. Senec. de Benef. lib. 2. cap. 21.

E c v j

villes de la Grèce de rétablir les Exilés, hors ceux qui étoient coupables de sacrilège, ou de quelque crime digne de mort; & il chargeoit Antipater d'employer la force des armes contre les villes qui refuseroient d'obéir. Cette lettre fut lûe dans l'assemblée. Les Athéniens & les Etoliens ne se crurent point obligés d'exécuter des ordres, qui leur sembloient contraires à leur liberté.

Alexandre, après tous ces soins, se trouvant de loisir, songea aux funérailles d'Ephestion. Il les célébra avec une sumptuosité qui passe tout ce qu'on a jamais vû dans ce genre. Occupé du soin de cette pompe funèbre, il ordonna à toutes les villes voisines de contribuer de tout leur pouvoir à ce qui pourroit en relever la magnificence. Il commanda aussi à tous les peuples de l'Asie d'éteindre le feu que les Perses appellent *le feu sacré*, jusqu'à ce que la cérémonie des funérailles fut achevée, ce qui fut pris à mauvais augure, parce que cela ne se pratiquoit en Perse qu'à la mort des Rois. Tous les Officiers & tous les Courtisans, dans la vûe de plaire au Prince, firent dresser des représen-

tations de ce Favori, d'or, d'ivoire, & d'autres matières de grand prix.

Pendant ce tems-là, le Roi aiant assemblé un grand nombre d'architectes & d'habiles ouvriers, fit d'abord abattre environ dix stades du mur de Babylone, & aiant fait amasser de la brique, & fait applanir le terrain qui devoit contenir le bucher, il y fit élever un catafalque superbe. *Il, font un demi lieue.*

Cette place fut distribuée en trente parties, dans chacune desquelles fut construit un bâtiment uniforme, dont il fit couvrir le toit de grosses pièces de bois de palmier. Le tout ensemble formoit un quarré parfait, décoré dans son pourtour avec une magnificence extraordinaire. Chaque côté étoit d'un stade, c'est-à-dire de cent toises. Au bas & au premier rang furent employées deux cens quarante quatre proues de vaisseaux dorées, portant sur leurs * oreilles ou arcsboutans deux Archers un genou en terre, figures hautes de quatre coudées : deux autres statues en pié, armées de toutes pièces, figures plus grandes que nature, & hautes de cinq coudées. Les *Six piés.* *Sept piés & demi.*

* Hauride, oreilles, sont à droite & à gauche de la deux piéces de bois en saillie | : rone.

*Vingt deux
piés & demi.*

vides d'entre les proues étoient tendus & garnis de draps de couleur pourpre. Au-dessus de ces proues, régnoit une colonnade de grandes torches, dont les fûts étoient de quinze coudées de hauteur, garnies de couronnes d'or à la poignée, c'est-à-dire à l'endroit par où on les prend. La flamme de ces torches aboutissant au haut, se terminoit vers des aigles, qui, tête baissée, & ailes déployées, servoient de chapiteau. Des dragons, posés près de la base, ou sur la base même, levoient la tête vers les aigles. Cette colonnade étoit surmontée d'une troisième, dans la base de laquelle on voioit en relief une chasse d'animaux de toute espèce. A l'ordre supérieur, c'est-à-dire au quatrième, on avoit représenté en or les combats des Centaures. Enfin le cinquième étoit chargé de figures d'or, représentant des lions & des taureaux alternativement placés. Tout l'édifice se terminoit par des trophées d'armes, à la manière des Macédoniens & des Barbares, symboles de la victoire des premiers, & de la défaite des autres. Les entablemens & le faîtage étoient chargés de Sirènes, dont les corps vides & creux

renfermoient , sans qu'on s'en aperçût; les Musiciens qui chantoient des airs lugubres & des lamentations en l'honneur du mort. Tout cet édifice avoit de hauteur plus de cent trente coudées , c'est-a-dire plus de cent quatre-vingts quinze piés.

La beauté du dessein de ce catafalque , la singularité & la magnificence des décorations & de tous les ornemens , passoient tout ce qu'on peut s'imaginer de plus accompli , & étoient d'un goût exquis. Il avoit choisi pour entrepreneur Stasicrate , grand Architecte & grand Machiniste , qui dans toutes ses inventions & dans tous ses desseins faisoit paroître , non-seulement beaucoup de magnificence , mais une hardiesse surprenante , & une grandeur dont rien n'approchoit.

C'étoit le même qui , s'entretenant avec lui quelque tems auparavant , lui avoit dit que de toutes les montagnes qu'il connoissoit , le mont Athos dans la Thrace étoit le plus propre à être taillé en forme humaine. Que s'il vouloit donc lui en donner l'ordre , il lui feroit de ce mont la plus durable des statues , & celle qui seroit la plus exposée aux yeux de l'univers.

*Plut. de Form.
tun Alex.
serm. 1. pag.
335.*

De sa main gauche elle soutiendrait une ville peuplée de dix mille habitans, & de sa droite elle verserait un grand fleuve qui irait porter ses eaux dans la mer. Cette proposition étoit bien, ce semble, du goût d'Alexandre, qui cherchoit en tout le grand, l'extraordinaire : il la rejetta néanmoins, & il eut la sagesse de répondre, Que c'étoit assez qu'il y eût déjà un Prince dont le mont Athos annonçât & éternisât la folie. (Il entendoit Xerxès, qui ayant entrepris de faire percer l'isthme d'Athos, écrivit à cette montagne une* lettre pleine d'un faste insensé.) *Pour moi, dit Alexandre, le mont Caucase, le fleuve** Tanais, la mer Caspienne, que j'ai passés en vainqueur, seront mes monumens.*

La dépense du superbe tombeau que ce Prince fit bâtir à l'honneur d'Ephestion, jointe à celle de toute la pompe funébre, monta à plus de douze mille talens, c'est-à-dire à plus de trente six millions. Y eut-il jamais une profusion

* Superbe Athos, qui portes ta tête jusqu'au ciel, ne fais pas si hâtes que d'opposer à mes travailleurs des pierres & des rochers qu'ils ne puissent couper. Amira-

ment je te consacrerai toi même en entier, & te précipiterai dans la mer. Plut de ira cōhib. pag. 455.

** Il faut entendre par ce mot, l'Axarste.

plus folle & plus outrée ? Tout cet or ,
tout cet argent ; c'étoit le fang des peu-
ples & la fubftance des provinces ,
dont on facrifioit la ruine & l'épuife-
ment à une vaine oftentation.

Pour fatisfaire pleinement le zèle
d'Alexandre à l'égard de fon ami , il
manquoit aux honneurs qu'il lui fai-
foit rendre quelque chofe qui les éle-
vât au-deffus de l'humain : & c'eft ce
qu'il fe propofoit. Il avoit envoyé dans
cette vûe au temple d'Ammon un
homme affidé , il s'appelloit Philippe ,
pour favoir la volonté du Dieu. Elle
fe régla fans doute fur celle d'Alexan-
dre , & la réponfe fut qu'on pouvoit
offrir des facrifices à Epheftion com-
me à un demi-dieu. Ils ne furent point
épargnés. Alexandre le premier en
donna l'exemple , & fit un magnifique
repas où il fe trouva plus de dix mille
perfonnes. Il écrivit en même tems à
Cléomène Gouverneur de l'Egypte ,
de bâtir un temple à Epheftion dans
Alexandrie , & un autre dans l'île de
Pharos. Dans cette lettre , que l'on a
encore , pour exciter fa diligence , &
hâter l'ouvrage , il accorda à ce Gou-
verneur , décrié généralement pour fes
injuftices & fes concuffions, un pardon

universel de ses fautes passées , présentes , & à venir , pourvû qu'à son retour il trouvât & le temple & la ville achevés. Ce ne furent de tous côtés que nouveaux autels , nouveaux temples , nouvelles fêtes. On ne prêta presque plus serment qu'au nom du nouveau dieu. Doubter de sa divinité , étoit un crime capital. Il pensa en cou-ter la vie à un ancien Officier , ami d'Ephestion , qui , en passant devant son tombeau , l'avoit pleuré comme mort ; & il n'obtint sa grace que parce qu'on fit entendre à Alexandre , que si cet Officier avoit pleuré , ce n'étoit point qu'il doutât de la divinité d'Ephestion , mais que c'étoit un reste de tendresse. Je ne sai si Alexandre vint à bout de faire croire à qui que ce fût la divinité d'Ephestion , mais il paroissoit lui-même , ou du moins vouloit paroître en être réellement persuadé , & il se glorifioit , non-seulement d'avoir un dieu pour pere , mais de faire lui-même des dieux. Quel jeu !

Pendant près d'un an qu'Alexandre passa à Babylone , il roula plusieurs projets dans sa tête : le tour de l'Afrique par mer ; la découverte complete de toutes les nations qui sont autour

de la mer Caspienne , & celles des côtes de cette mer ; la conquête de l'Arabie ; la guerre contre Carthage ; le dessein de se rendre maître du reste de l'Europe. La seule idée de repos le fatiguoit. Il falloit toujours une nouvelle pâture à la vivacité de son imagination , aussi bien qu'à celle de son ambition ; & s'il avoit pu conquérir le monde entier , il en auroit cherché un nouveau pour satisfaire l'avidité de ses desirs.

Il s'occupa beaucoup aussi du dessein d'embellir Babylone. Voiant qu'elle surpassoit en grandeur , en commodité , & en tout ce qu'on peut desirer pour la nécessité ou le plaisir de la vie , toutes les autres villes de l'Orient , il résolut d'en faire le siège de son Empire ; & , pour cela , il vouloit y ajouter toutes les commodités & tous les ornemens qu'elle étoit capable de recevoir.

Cette ville , aussi bien que le pays d'alentour , avoit beaucoup souffert de la rupture des digues de l'Euphrate à la tête du Canal qu'on nommoit Pallacopa. Le fleuve étant sorti de son lit ordinaire par cette ouverture , inonda tout le pays ; & à force de cou-

ler par cet endroit , la brèche devint avec le tems si large , que , pour la réparer , il auroit falu faire presque autant de frais qu'en avoit couté la construction de la digue. Il resta même si peu d'eau dans le lit de la rivière à Babylone , qu'à peine suffisoit-elle à porter quelques petites barques ; ce qui fut un surcroit de dommage pour cette ville.

Alexandre entreprit de remédier à cet inconvénient : & pour cet effet , il se transporta lui même sur les lieux , en s'embarquant sur l'Euphrate. Ce fut alors que , d'un ton railleur & insultant , il reprocha aux Mages & aux Caldéens qui l'accompagnoient la vanité de leurs prédictions , puisque malgré tous les mauvais augures dont on avoit essayé de l'épouventer , comme si on avoit eu affaire à une femme crédule , il étoit entré dans Babylone , & en étoit sorti sain & sauf. Uniquement attentif pour lors à l'objet de son voiage , il visita l'endroit où la digue étoit rompue , & ordonna d'y faire les ouvrages nécessaires pour la rétablir dans son premier état.

Le dessein d'Alexandre étoit fort louable. Ce sont là de ces entreprises

qui sont véritablement dignes de grands Princes, & qui font un honneur éternel à leur nom, parce qu'elles ne sont point l'effet d'une folle vanité, mais qu'elles ont pour unique but le bien public. Par là il eût gagné une province toute entière que cette inondation avoit submergée, & il eût rendu la rivière plus navigable, & par conséquent beaucoup plus utile aux Babyloniens, en la faisant toute passer dans son lit comme elle faisoit autrefois.

Ce travail, après avoir été poussé l'espace de trente stades, (une lieue & demie) fut arrêté par des difficultés qui venoient de la nature du terrain; & la mort de ce Prince, qui arriva bientôt après, mit fin à ce projet, comme à bien d'autres qu'il avoit formés. Une cause supérieure, inconnue aux hommes, en empêcha l'exécution. Le véritable obstacle au succès étoit l'anathème de Dieu prononcé contre cette ville impie, anathème qu'aucune puissance ne pouvoit ni détourner, ni retarder. *Je perdrai le nom de Babylone*, avoit dit & juré le Seigneur des armées plus de trois cens ans auparavant : *je la rendrai la demeu-*

Isaïe. 14.

v. 22 & 23.

Eccl. 13. v.

20.

re des hériffons ; je la réduirai à des marais d'eaux bourbeuses . . . & les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer. Le ciel & la terre auroient plutôt passé , que le dessein d'Alexandrie eût été exécuté. Il falloit que Babylone n'eût plus de rivière , que ses environs fussent inondés & convertis en marais inhabitables , qu'on n'en pût approcher à cause du limon & de la boue , & que la ville de Babylone & les campagnes voisines demeurassent sous des eaux mortes , qui en rendissent l'accès impraticable. C'est l'état où elle est aujourd'hui ; & tout devoit se disposer à l'y réduire pour l'accomplissement parfait de la prophétie. C'est le Seigneur des armées qui l'a ordonné avec serment : qui pourra s'y opposer ? Rien ne marque plus clairement le poids de cette malédiction invincible , que les efforts du plus puissant Prince qui fut jamais , & le plus opiniâtre dans ses projets ; qui n'avoit été arrêté dans aucune de ses entreprises , & qui n'est arrêté que dans celle-ci , & pour la première fois , quoi qu'elle parût moins difficile.

Voiez, ce qui en est dit dans l'histoire de Cyrus.

Isai. 14. 27.

Un autre projet d'Alexandre , & celui qu'il avoit le plus à cœur , étoit

de réparer le temple de Bélus. Xerxès l'avoit démoli à son retour de Grèce ; & il étoit toujours demeuré en ruine depuis ce tems là. Alexandre vouloit non-seulement le rebâtir , mais même en faire un beaucoup plus magnifique que le premier. Il fit emporter tous les décombres ; & trouvant que les Mages , à qui il avoit commis le soin de cet ouvrage , le faisoient trop lentement , il y employa ses troupes. Quoique dix mille hommes y travaillassent tous les jours pendant deux mois , lorsque ce Prince mourut l'ouvrage n'étoit pas encore achevé , & il demeura imparfait , tant les ruines de cet édifice étoient considérables. Quand le tour des Juifs qui servoient dans son armée fut venu pour y travailler comme les autres , on ne put jamais les engager à y mettre la main. Ils représentèrent que leur religion défendant l'idolatrie , il ne leur étoit pas permis de rien faire au bâtiment d'un temple destiné à un culte idolâtre ; & pas un ne se démentit. On employa inutilement la violence & les punitions pour les y obliger. Alexandre admira leur constance , leur ac-

Joseph. contra Apion. l. 1. c. 8.

corda leur congé, & les renvoia chez eux. Cette délicatesse des Juifs est une leçon pour bien des Chrétiens, qui leur apprend qu'il ne leur est point permis de prendre aucune part ni de coopérer à rien qui soit contraire à la Loi de Dieu.

*Dieu l'appelle ainsi dans
Isaïe.*

On ne peut s'empêcher ici d'admirer la conduite de la Providence. Dieu avoit brisé par la main de Cyrus son serviteur l'idole de Bélus, le dieu rival du Seigneur d'Israël : il démolit ensuite son temple par Xerxès. Ces premiers coups de la main du Tout-puissant sur Babylone, annonçoient la ruine que la ville devoit attendre pour elle-même ; & il n'étoit pas plus possible à Alexandre de réussir à relever ce temple, qu'à Julien dans la suite de rétablir celui de Jérusalem.

Malgré tout ce que je viens de dire des occupations d'Alexandre pendant son séjour à Babylone, la plus grande partie de son tems fut employée à jouir des plaisirs que cette ville lui fournissoit ; & il paroît que le principal but, tant de ses travaux que de ses divertissemens, étoit de s'étourdir lui-même, & d'écarter de son esprit les tristes

tes & affligeantes pensées d'une mort prochaine dont il étoit menacé par toutes les prédictions des Mages & des autres Devins. Car, quoique dans de certains momens il eût paru ne faire aucun cas de tous les avis qu'on lui donnoit, il en étoit néanmoins sérieusement occupé en lui-même, & ces pensées lugubres lui revenoient sans cesse dans l'esprit. Elles lui caufoient un tel effroi & un tel trouble, que de la plus petite chose qui arrivoit, pour peu qu'elle paût extraordinaire ou étrange, il en faisoit d'abord un monstre, & entiroit un présage sinistre. Le Palais étoit plein de gens qui sacrifioient, d'autres qui faisoient des expiations & des purifications, d'autres enfin qui se vantoient de pénétrer dans l'avenir, & de prédire ce qui devoit arriver. C'est un spectacle digne certainement d'attention, de voir un Prince, la terreur de tout l'univers, livré lui-même aux dernières fraieurs : tant il est vrai, dit Plutarque, que, si c'est un grand malheur que le mépris des dieux & l'incrédulité, qui porte à ne rien croire & à ne rien craindre ; la superstition aussi qui asservit les ames aux plus basses craintes & aux plus ridi-

cules folies , est un autre malheur non moins funeste & non moins redoutable ! Il est manifeste que Dieu , par un juste jugement , a pris plaisir à dégrader à la face de tout l'univers & de tous les siècles , & à rabaisser au-dessous du commun des hommes celui qui avoit affecté de se mettre au-dessus de la nature humaine , & de s'égalér à la divinité. Ce Prince avoit cherché dans toutes les actions la vaine gloire des conquêtes que les hommes admirent le plus , & à laquelle ils attachent , plus qu'à tout le reste , l'idée de grandeur : & Dieu le livre à une ridicule superstition , que les hommes de bon sens & de bon esprit méprisent le plus , & où en effet il y a le plus de petitesse , de bassesse , & de foiblesse.

Alexandre célébroit donc toujours de nouvelles fêtes , & étoit toujours dans des festins , où il s'abandonnoit sans réserve à son intempérance pour le vin. Après une nuit passée entièrement dans la débauche , on lui avoit proposé une nouvelle partie. Il s'y trouva vingt convives : il but la santé de chacune des personnes de la compagnie , & fit ensuite raison à tous les

vingt l'un après l'autre. Après tout cela, se faisant encore apporter la coupe d'Hercule qui tenoit six bouteilles, il la but toute pleine, en la portant à un Macédonien de la compagnie nommé Protéas ; & un peu après il lui fit encore raison de cette énorme razade. Dès qu'il l'eut bûe, il tomba sur le carreau. Voilà donc, s'écrie Sénèque en marquant les funestes effets de l'ivrognerie, ce Héros, invincible à toutes les fatigues des voïages, à tous les dangers des sièges & des combats, aux plus violens excès de la chaleur & du froid ; le voila vaincu par son intempérance, & terrassé par cette fatale coupe d'Hercule.

Dans cet état, une violente fièvre le saisit, & on le transporta chez lui à demi mort. La fièvre ne le quitta point, mais lui laissoit de bons intervalles, pendant lesquels il donna les ordres nécessaires pour le départ de la flotte & de l'armée, comptant sur une prompte guérison. Enfin quand il se vit sans

a Alexandrum tot itinera, tot prælia, tot hiemes, per quas, victa temporum locorumque difficultate, transierat, tot

flumina ex ignoto cades-

tia, tot maria tutum dimiserunt : intemperantia bibendi, & ille Herculeus ac fatalis scyphus condidit. *Sene. Epist. 82.*

espérance, & que la voix commençoit à lui manquer, il tira son anneau du doigt, & le donna à Perdiccas, lui commandant de faire porter son corps au temple d'Ammon.

Quelque^a foible qu'il fût, il fit un effort & se soutenant sur le coude, donna sa main mourante à baiser à ses soldats, à qui il ne put refuser cette dernière marque d'amitié. Puis, comme les Grands de la Cour lui demandèrent à qui il laissoit l'Empire, il répondit, *Au plus digne*; ajoutant qu'il prévoyoit que sur ce différent on lui prépareroit d'étranges Jeux funébres. Et Perdiccas lui ayant demandé quand il vouloit qu'on lui rendît les honneurs divins: *Lors*, dit-il, *que vous serez heureux*. Ce furent ses dernières paroles, & bientôt après il rendit l'esprit. Il avoit vécu trente deux ans & huit mois, & en avoit régné douze. Sa mort arriva au milieu du printems, la première année de la CXIV Olympiade.

^a *Quamquam violentia morbi dilatabatur, in cubitum et men erectus, dextram omnibus, qui eam contingere vellent, portexit: quis autem illam osculari non curre-* ret, quæ jam fato oppressa, maximi exercitus complexui, humanitatem quam spiritu vivi fore, sufficit? *Val. Max. lib. 5. cap. 1.*

Il n'y eut personne, selon Plutarque & Arrien, qui sur l'heure soupçonnât du poison ; & cependant c'est le tems où ces sortes de bruits ont coutume de se répandre. Une preuve du contraire fut l'état même du corps mort. Car tous les principaux Officiers étant entrés en dissension, ce corps, laissé là sans aucun soin ni aucune précaution, demeura quelques jours sans se corrompre dans un pays aussi chaud que celui de la Babylonie. Le vrai poison qui le fit mourir, fut le vin ; & il en a tué bien d'autres. On crut pourtant depuis qu'Alexandre avoit été empoisonné, & que ce fut par le ministère des fils d'Antipater : Que Cassandre, l'aîné de ses enfans, avoit apporté le * poison de Grèce ; qu'Iolas son cadet, étant échançon, le mit dans la coupe d'Alexandre ; & qu'il choisit habilement l'occasion de la débauche dont il a été parlé, afin que la quantité prodigieuse de vin qu'il avoit bû ca-

AN. M. 3683.

AV. J. C. 3. 1.

* On prétend que ce poison étoit une eau extrêmement froide, qui coule goutte à goutte d'un rocher en Arabie nommé Nonacris. Il en tombe fort peu, & elle est si aigre, qu'elle perce tous les vaisseaux où on la met,

excepté ceux qui sont faits de la corne du pied d'un mulet. Aussi dit-on que ce fut dans un petit vase de cette espèce qu'un Pappas de Grèce à Babylone pour ce coup scélérat.

chât mieux la véritable cause de sa mort. Les circonstances où se trouvoit Antipater autorisoient ces soupçons. Il étoit persuadé qu'on ne l'avoit mandé que pour le perdre , à cause des malversations qu'il avoit commises pendant sa Vice-roiauté ; & il n'étoit pas hors de vraisemblance qu'il eût fait commettre à ses enfans un crime qui lui fauvoit la vie en l'ôtant à son Maître. Ce qu'il y a de sûr , c'est que jamais il ne put se laver de cette tache , & que tant qu'il vécut , les Macédoniens le détestèrent comme le traître qui avoit empoisonné Alexandre. On jeta même quelques soupçons sur Aristote ; mais sans beaucoup de fondement.

Soit que ce fût par le crime d'Antipater , ou par l'excès du vin , qu'Alexandre mourut , on est étonné de voir la prédiction des Mages & des Devins sur sa mort qui devoit arriver à Babylone , accomplie si exactement. Il est certain & incontestable que Dieu s'est réservé à lui seul la connoissance des choses futures ; & si les Devins ou les Oracles ont prédit quelquefois des choses qui sont effectivement arrivées , ils n'ont pu le faire que par le com-

merce impie qu'ils avoient avec les démons, à qui leur pénétration & leur sagacité naturelle fournit plusieurs moïens de percer jusqu'à un certain point dans l'avenir par raport à des événemens prochains, & de faire des prédictions, qui paroissent au-dessus des forces de l'intelligence humaine, mais qui ne passent point celles de ces Esprits de malice & de ténèbres. La connoissance qu'ils ont de toutes les circonstances qui précèdent un événement, & qui y préparent; la part même que souvent ils y ont, en ^a inspirant aux méchans qui leur sont livrés la pensée & le desir de faire telle & telle action, de commettre tel & tel crime, inspiration à laquelle ils sont assurés que ces méchans consentiront; tout cela met les démons en état de prévoir & de prédire certaines choses. Ils se trompent souvent dans leurs conjectures, mais ^b Dieu permet aussi

^a Dæmones perversis (solent) malefacta suadere, de quorum moribus certi sunt quod sint eis talia suadentibus consensuri. Suadent autem miris & invisibilibus modis. S. Aug. de divinat. Damon. pag. 509.

^b Facile est & non in-

congruum, et omnipotens & justus, ad eorum poenam quibus ista prædicuntur. . occulto apparatu ministeriorum suorum etiam spiritibus rationalibus aliquid divinationis impertiat. S. August. de div. Quæst. ad Simplic. lib. 2. Quæst. 3.

F f iij

quelquefois qu'ils y réussissent, pour punir l'impiété de ceux, qui, malgré ses défenses, consultent ces Esprits de mensonge pour connoître ce qui doit leur arriver.

Dès que le bruit de la mort d'Alexandre se fut répandu, tout le Palais retentit de cris & de gémissemens. Victorieux & vaincus, tous le pleurèrent également. La douleur de sa mort rappelant toutes ses bonnes qualités, faisoit oublier ses défauts. Les Perses l'appelloient le plus juste & le plus doux Maître qui leur eût jamais commandé; & les Macédoniens le meilleur & le plus vaillant Prince de la terre; murmurant les uns & les autres contre les dieux, de ce que par envie ils l'avoient ravi aux hommes à la fleur de son âge & de sa fortune. Les Macédoniens croioient voir encore Alexandre d'un air assuré & intrépide les mener au combat, assiéger les villes, monter sur les murs, & distribuer des récompenses à ceux qui s'étoient distingués. Ils se reprochoient alors de lui avoir refusé les honneurs divins, & se confessoient ingrats & impies de l'avoir frustré d'un nom qui lui étoit dû à si juste titre.

Après lui avoir païé cet hommage de respects & de larmes, ils tournèrent toutes leurs pensées & leurs réflexions sur eux-mêmes, & sur le triste état où la perte d'Alexandre les laissoit. Ils considéroient qu'étant partis de Macédoine, ils se trouvoient au-delà de l'Euphrate sans Chef, & au milieu de leurs ennemis, qui ne souffroient point sans peine une nouvelle domination. Le Roi étant mort sans avoir nommé de successeur, un affreux avenir s'ouvroit à leurs yeux, & ne leur montrait que divisions, que guerres civiles, & qu'une fatale nécessité de verser encore leur sang, & de r'ouvrir leurs vieilles plaies, non pour conquérir le royaume de l'Asie, mais pour lui donner un Roi, & pour placer sur le trône peutêtre un vil Officier, ou même quelque scélérat.

Un si grand deuil ne demeura pas renfermé dans les murs de Babylone : il se répandit dans toutes les provinces, & la nouvelle en vint bientôt à la mere de Darius. Elle avoit auprès d'elle une de ses petites filles, encore toute éplorée de la mort d'Ephestion son mari, & qui dans cette calamité

publique sentoît renouveler ses douleurs particulières. Mais Syfigambis pleuroit elle seule toutes les misères de sa maison, & cette nouvelle affliction lui rappelloit toutes les autres. On eût dit que Darius ne venoit que de mourir, & que cette mere infortunée faisoit tout à la fois les funérailles de deux fils. Elle pleuroit également & les morts & les vivans. *Qui aura soin, disoit-elle, de mes filles? On trouvera-t-on un autre Alexandre?* Il lui sembloit qu'elles étoient devenues une seconde fois captives, & qu'elles venoient encore de perdre leur royaume, avec cette différence, que la mort d'Alexandre les laissoit absolument sans ressource & sans espérance. Enfin elle succomba à la douleur. Cette Princesse, qui avoit supporté avec patience la mort de son pere, celle de son mari, de quatre-vingts de ses freres massacrés en un jour par Ochus, & pour tout dire en un mot, celle de Darius son fils, & la ruine de sa maison, n'eut pas assez de force pour supporter la perte d'Alexandre. Elle ne voulut plus prendre de nourriture, & se laissa mourir de faim, pour ne pas survivre à ce dernier malheur.

Il arriva, après la mort d'Alexandre, de grands desordres parmi les Macédoniens pour la succession au trône, dont je me réserve à parler dans le Volume suivant. Au bout de sept jours de confusion & de disputes, on convint qu'Aridée, frere bâtard d'Alexandre, seroit déclaré Roi; & que si Roxane, qui étoit grosse de huit mois, accouchoit d'un fils, il seroit joint à Aridée, & mis sur le trône avec lui; & que Perdicas seroit chargé de la personne de l'un & de l'autre: car Aridée étoit un imbécille, qui avoit autant besoin de Tuteur qu'un enfant en bas âge.

Après que les Egyptiens & les Caldéens eurent embaûmé à leur manière le corps du Roi, Aridée fut chargé du soin de le faire transporter au temple de Jupiter Ammon. L'appareil de ce magnifique convoi dura deux ans entiers; ce qui donna lieu à Olympias de plaindre le sort de son fils, qui aiant voulu se faire mettre au nombre des dieux, étoit privé pendant tant de tems de la sépulture, privilège accordé généralement aux plus vils des mortels.

Alian. lib.

13. cap. 30.

Quel jugement on doit porter d'Alexandre.

ON NE SEROIT pas content de moi, si, après avoir fait un long récit des actions d'Alexandre, je ne marquois ici ce qu'on en doit penser; d'autant plus que les jugemens que l'on a portés de ce Prince se trouvent tout-à-fait opposés: les uns l'ayant loué & admiré avec une espèce d'extase comme le modèle d'un Héros parfait, & c'est l'opinion qui paroît avoir prévalu; d'autres, au contraire, l'ayant représenté sous des couleurs qui ternissent beaucoup si elles n'effacent pas l'éclat de ses victoires.

Cette diversité de sentimens marque celle des qualités d'Alexandre; & il faut avouer que^a jamais Prince ne fut plus mêlé que lui de bien & de mal, de vertus & de vices. Il y a plus. On doit mettre une grande différence dans Alexandre même, selon les différens tems où l'on le considère: c'est Tite-Live qui nous donne cette ouverture. Dans l'examen qu'il fait du sort qu'auroient eu ses armes, s'il

a luxuria, industria; | his bonisque artibus mix-
comitate, arrogantia; ma- | tus, Tacit.

les avoit tournées du côté de l'Italie, il a distingué en lui, pour ainsi dire, un double Alexandre : l'un sage, tempérant, judicieux, brave, intrépide, mais plein de prudence & de circonspection ; l'autre plongé dans tous les excès d'une prospérité fastueuse, vain, fier, arrogant, emporté, amolli par les délices, livré à l'intempérance & aux débauches, en un mot devenu plus semblable à Darius qu'à Alexandre, & par le nouvel esprit & les nouvelles manières qu'il avoit prises depuis ses victoires, aiant fait dégénérer les Macédoniens dans tous les vices des Persans.

Je m'arrêterai à ce plan dans l'examen qui me reste à faire d'Alexandre, & je le considérerai sous deux faces, & comme sous deux époques. D'abord depuis les commencemens jusqu'à la bataille d'Issus, & au siège de Tyr qui la suivit de près : ensuite depuis cette

a Et loquimur de Alexandro nondum merito secundis rebus, quarum nemo intolerantior fuit. Qui si ex habitu novæ fortunæ, novique, ut ita dicam, ingenii, quod sibi victor induerat, spe-

ctetur, Dario magis similis quàm Alexandro in Italiam venisset, & exercitum Macedoniæ oblitum, degenerantemque jam in Persarum mores, adduxisset. Liv. lib. 9. n. 18.

victoire , jusqu'à sa mort. La première partie nous présentera de grandes qualités , avec peu de défauts , je parle selon l'idée des payens : la seconde , des vices énormes , & , j'ose le dire malgré l'éclat de tant de victoires , peu de vrai & solide mérite même par rapport aux actions guerrières , si pourtant l'on en excepte quelques batailles , où il soutint sa réputation.

PREMIERE PARTIE.

ON DOIT d'abord reconnoître & admirer dans Alexandre un naturel heureux , cultivé & perfectionné par une excellente éducation. Il avoit de la grandeur d'ame , de la noblesse , de la générosité. Il aimoit à donner , à répandre , à faire plaisir. Il avoit appris dès sa plus tendre jeunesse à en user de la sorte. Un jeune garçon , qui servoit à ramasser & à jeter les bales quand il jouoit à la paume , à qui il ne donnoit rien , lui fit sur ce sujet une bonne leçon. Comme il jettoit toujours la bale aux autres joueurs , le Roi , d'un ton fâché & colére , lui cria : *Tu ne me l'a donnes donc point à moi ?* Non Seigneur , répliqua le jeune garçon , *car vous ne me la demandez pas.*

Plut. in A.
lex. p. 687.

Cette réponse vive & prompte , & pleine d'esprit , fit plaisir au Prince : il se mit à rire , & lui fit depuis plusieurs présens. Il ne fut plus besoin dans la suite d'inviter & de provoquer sa libéralité : il se fâchoit véritablement contre ceux qui ne vouloient pas en profiter. Il écrivit à Phocion , qui demeura toujours roide & inflexible sur ce point , *qu'il ne seroit plus désormais son ami , s'il refusoit les graces qu'il vouloit lui faire.*

Comme si dès ses premières années il eût senti à quoi il étoit destiné , il vouloit primer en tout , & l'emporter sur tous les autres. Personne ne porta jamais si loin que lui l'ardeur pour la gloire ; & l'on sait que l'ambition , qui est parmi nous un grand vice , étoit ordinairement regardée chez les payens comme une grande vertu. Elle lui fit soutenir avec courage tous les travaux & toutes les fatigues nécessaires pour se distinguer dans les exercices & du corps & de l'esprit. On l'accoutuma de bonne heure à une vie sobre , dure , simple , éloignée de tout luxe & de toute délicatesse , ce qui est un excellent apprentissage pour le métier de la guerre.

Je ne sai si jamais jeune Prince eut l'esprit plus cultivé qu'Alexandre. Eloquence , poésie , belles lettres , arts de toutes sortes , sciences les plus abstraites & les plus sublimes , tout lui devint familier. Quel bonheur de trouver un Maître comme il en eut un ! Il falloit un Aristote pour un Alexandre. Je suis ravi de voir le Disciple rendre un illustre témoignage à son Maître , en déclarant qu'il lui étoit en un certain sens plus redevable qu'à son pere même. Pour penser & parler ainsi , il faut connoître tout le prix d'une bonne éducation.

On en vit bientôt les effets. Peut-on trop admirer la solidité d'esprit de ce jeune Prince dans les conversations qu'il eut avec les Ambassadeurs de Perse ? Sa prudence prématurée , lorsqu'en qualité de Régent pendant l'absence de son pere , il contint encore tout jeune , & pacifia la Macédoine ? Son courage & sa bravoure dans la bataille de Chéronée , où il se distingua d'une manière si marquée ?

Je le voi avec peine manquer de respect pour son pere dans un repas public , & lui insulter même d'une manière indigne par une raillerie outragean-

te. Il est vrai que l'affront que Philippe faisoit à sa mere Olympias en la répudiant , le transporta hors de lui-même : mais nul prétexte , nulle injustice , nulle violence , ne peuvent justifier ni excuser un tel emportement à l'égard d'un pere & d'un roi.

Il fit paroître plus de modération Plut. in A. lex. p. 682. dans la suite , lorsqu'à l'occasion des discours insolens & séditieux que tenoient ses soldats dans une mutinerie , il dit *que rien n'étoit plus royal que d'entendre tranquillement dire du mal de soi en faisant du bien.* On a remarqué que le S. Evrement. grand Prince de Condé n'admiroit rien plus dans ce Conquérant que la noble fierté avec laquelle il parla aux soldats mutinés qui refusoient de le suivre. *Allez lâches , leur dit-il , allez ingrats dire en votre pays que vous avez abandonné votre Roi parmi des peuples qui lui obéiront mieux que vous.* » Alexandre , dit » M. le Prince , abandonné des siens » parmi des Barbares mal assujettis , » se sentoît si digne de commander , » qu'il ne croioit pas qu'on pût refuser de lui obéir. Etre en Europe ou » en Asie , parmi les Grecs ou les Perses , tout lui étoit indifférent : il pensoit trouver des sujets où il trouvoit

» des hommes.» La patience & la modération d'Alexandre dont j'ai d'abord parlé, ne sont pas moins admirables.

Les commencemens de son règne sont peut-être ce qu'il y a eu de plus glorieux dans toute sa vie. Qu'à l'âge de vingt ans il ait pu pacifier les troubles intérieurs du royaume, qu'il ait abbattu ou soumis les ennemis du dehors, & quels ennemis ! Qu'il ait défarmé la Grèce, liguée presque entière contre lui, & qu'en moins de deux ans il se soit mis en état d'exécuter sûrement ce que son prédécesseur avoit sagement projeté : tout cela suppose une présence d'esprit, une fermeté d'ame, un courage, une intrépidité, &, plus que tout cela encore, une prudence consommée : qualités qui font le vrai caractère d'un héros.

Il le soutint merveilleusement, ce caractère de héros, dans toute la suite de son expédition contre Darius, jusqu'au tems que nous avons marqué. Plutarque a raison d'en admirer le projet seul comme l'acte le plus héroïque qui ait jamais été. Il le forma dès qu'il fut monté sur le trône, regardant ce dessein comme faisant partie en quelque sorte de la succession

de son pere. A peine alors âgé de vingt ans, environné de périls extrêmes au dedans & au dehors de son royaume ; trouvant l'Epargne épuisée, & chargée même de deux cens talens *Six cens mille francs.* de dettes que son pere avoit contractées ; avec un corps de troupes beaucoup inférieures pour le nombre à celles des Perses : dans cet état, Alexandre tourne déjà ses vûes du côté de Babylone & de Suse, & ne se propose rien moins que la conquête d'un si vaste Empire.

Etoit-ce suffisance & témérité de jeune homme, demande Plutarque ? Non, sans doute, replique-t-il. Jamais personne ne forma entreprise guerrière avec de si grands préparatifs, & de si puissans secours. J'entends, (c'est toujours Plutarque qui parle) la magnanimité, la prudence, la tempérance, le courage : préparatifs & secours que lui fournit la Philosophie, qu'il avoit étudiée à fond : de sorte qu'on peut dire qu'il ne fut pas moins redevable de ses conquêtes aux leçons d'Aristote son maître, qu'aux instructions de Philippe son pere.

On peut ajouter que, selon toutes les règles de la guerre, l'entreprise

d'Alexandre devoit avoir un heureux succès. Une armée comme la sienne , quoique peu nombreuse , composée de Macédoniens & de Grecs , c'est-à-dire de ce qu'il y avoit alors de plus excellentes troupes , aguerrie de longue main , endurcie à la fatigue & aux dangers , formée par une heureuse expérience à tous les exercices des sièges & des combats , animée par le souvenir de ses anciennes victoires , par l'espérance d'un butin immense , & plus encore par sa haine héréditaire & irrconciliable contre les Perses : une telle armée , conduite par Alexandre , étoit comme sûre de remporter la victoire sur des troupes , où il y avoit à la vérité des hommes sans nombre , mais peu de soldats.

La promptitude de l'exécution répondit à la sagesse du projet. Après s'être concilié tous ses Généraux & ses Officiers par une libéralité qui est sans exemple , & tous ses soldats par un air de bonté , d'affabilité , & même de familiarité , qui loin d'avilir la majesté du Prince , ajoutent au respect qu'on lui porte un attachement & une tendresse à l'épreuve de tout ; il s'agissoit d'étonner les ennemis par des

coups hardis , de les effraier par des exemples de sévérité , & de les gagner enfin par des actes d'humanité & de clémence. C'est à quoi il réussit merveilleusement. Le passage du Granique , suivi d'une célèbre victoire ; les deux fameux sièges de Milet & d'Halicarnasse , montrèrent à l'Asie un jeune Conquérant , à qui nulle partie de la science militaire ne manquoit. Cette dernière ville rasée jusques dans ses fondemens , jeta par tout la terreur : mais l'usage de la liberté & de leurs anciennes loix rendu à ce les qui se soumirent de bonne grâce , fit croire que le vainqueur ne songeoit qu'à rendre les peuples heureux , & à leur procurer une paix tranquille & assurée.

Son impatience de se baigner encore tout trempé de sueur dans la rivière de Cydnus , pourroit être regardée comme une action de légèreté & de jeunesse , qui convenoit peu à sa dignité : mais il n'en faut pas juger par nos mœurs. Les anciens , qui raportoient tous leurs exercices à ceux de la guerre , s'accoutumoient de bonne heure à se baigner & à nager. On sait qu'à Rome les jeunes gens , parmi la No-

blesse, après s'être fort échaufés aux exercices militaires dans le champ de Mars, à la course, à la lutte, à lancer le javelot, se jettoient tout couverts de sueur dans le Tibre qui coule à côté. C'est par là qu'ils se dispofoient à passer les rivières & les lacs dans les pays ennemis. Car ces passages ne se font qu'après de pénibles marches, & après avoir été lontems exposé aux ardeurs du soleil sous des armes pesantes : ce qui n'arrive guères sans sueur. Ainsi l'on peut faire grace à Alexandre de ce bain qui pensa lui couter cher, d'autant qu'il pouvoit ignorer l'extrême froideur de cette rivière.

Les deux batailles d'Issus & d'Arbelles, joignez-y le siège de Tyr, l'un des plus fameux dont il soit parlé dans l'antiquité, achevèrent de prouver qu'Alexandre réunissoit en lui toutes les qualités d'un grand Capitaine : habileté à choisir son terrain pour un combat, & à savoir profiter de tous ses avantages ; présence d'esprit, dans le feu de l'action même, pour donner ses ordres à propos ; courage & bravoure, que les dangers les plus évidens ne font qu'animer ; activité impétueuse, tempérée & réglée par une

sage retenue , pour ne pas se livrer à une ardeur indiscrete ; enfin une fermeté & une constance , qui n'est ni concertée par les contretems imprévus , ni rebutée par les difficultés quelque insurmontables qu'elles paroissent , & qui ne connoit d'autre terme ni d'autre issue que la victoire.

Les Auteurs ont remarqué une ^a grande différence entre Alexandre & son pere pour la manière de faire la guerre. La ruse , & souvent la fourberie , étoient le goût dominant de Philippe , qui cheminoit sourdement & par des souterrains : son fils agissoit de meilleure foi , & marchoit la tête levée. L'un cherchoit à tromper les ennemis par la finesse , l'autre à les abattre par la force. Le premier monroit plus d'adresse , le second plus de grandeur d'ame. Nul moien de vaincre ne paroissoit honteux à Philippe ; jamais Alexandre ne songea à employer la trahison. Il tenta de détacher du service de Darius le plus habile de ses Généraux , mais par des voies

Pausan. lib.

7. pag. 415.

^a Vincendi ratio utriusque diversa Hic aperte, ille artibus bella tractabat. Deceptis ille gaudere hostibus, hic palam fufus. Prudentior ille consilio, hic animo magnificentior... Nulla apud Philippum turpis ratio vincendi. *Justin. lib. 9. c. 8.*

d'honneur. Passant avec son armée près des terres de Memnon, il défendit sévèrement à ses soldats d'y faire le moindre desordre. Son but étoit de l'attirer dans son parti, ou du moins de le rendre suspect aux Perses. Memnon de son côté, se piquoit de générosité envers Alexandre; & un jour entendant un soldat qui parloit mal d'Alexandre : *Je ne t'ai pas pris à ma solde*, lui dit-il en le frapant de sa javeline, *pour parler mal de ce Prince, mais pour combattre contre lui.*

Ce qui met Alexandre au dessus de presque tous les Conquérans, & on peut le dire sans exagération, au dessus de lui-même, c'est l'usage qu'il fit de la victoire après la bataille d'Issus. C'est ici le bel endroit d'Alexandre; c'est le point de vûe par lequel il a intérêt qu'on le considère, & sous lequel il n'est pas possible qu'il ne paroisse véritablement grand. La victoire d'Issus l'avoit rendu maître, non encore de la personne de Darius, mais de son empire. Il avoit entre les mains, outre Syfigambis mere de ce Prince, sa femme & ses filles, Princesses d'une beauté qui n'avoit rien de

Et juvenis, pareil dans toute l'Asie. Alexandre étoit

étoit jeune , il étoit vainqueur , il étoit libre & non encore engagé dans les liens du mariage , comme un Auteur le remarque du premier Scipion l'Africain dans une occasion toute semblable. Cependant son camp devint pour les Princesses un asyle sacré , ou plutôt un temple , où leur pudeur fut mise en sûreté comme sous la garde de la vertu même , & où elle fut respectée à un tel point , que Darius apprenant la manière dont elles avoient été traitées , ne put s'empêcher de lever ses mains vers le ciel , & de faire des vœux pour un vainqueur si généreux , si sage , si maître de ses passions.

& cælebs, 88
victor. Val.
Max. l. 4. 46
3.

Dans le dénombrement des bonnes qualités d'Alexandre , je n'en dois pas oublier une , qui est très rare dans les Grands , & qui néanmoins d'un côté fait honneur à l'humanité , & de l'autre procure la plus grande douceur de la vie : c'est d'avoir été capable d'une amitié tendre , ouverte , effective , constante , sans dédain , sans faste , dans une si haute fortune , laquelle ordinairement se renferme en elle-même , met sa grandeur à abaisser tout ce qui l'environne , &

s'accommode mieux d'ames serviles que d'amis libres & sincères.

Alexandre chérissoit ses Officiers & ses Soldats ; se communiquoit familièrement à eux ; les admettoit à sa table , à ses exercices , à ses entretiens ; s'intéressoit véritablement & de cœur à leurs différentes situations ; s'inquiétoit sur leurs maladies , se réjouissoit de leur guérison , & prenoit part à tout ce qui leur arrivoit. On en a des exemples dans Ephestion , dans Ptolémée , dans Cratère , & dans beaucoup d'autres. Un Prince qui a un vrai mérite , ne perd rien de sa dignité en s'abaissant & se familiarisant de la sorte : il n'en devient que plus respectable & plus aimable. Tout homme d'une grande taille , ne craint pas de se mettre de niveau avec les autres : il est bien sûr qu'il les passera de la tête. Il n'y a qu'une petitesse réelle , qui ait intérêt de ne pas se mesurer avec des hommes d'une taille plus haute , & de ne pas se trouver dans la foule.

Alexandre étoit aimé , parce qu'on sentoit qu'il aimoit le premier. Cette conviction remplissoit les troupes d'ardeur pour lui plaire & pour réus-

fir, de docilité & de promptitude pour l'exécution des ordres les plus difficiles, de constance dans les situations les plus rebutantes, d'un déplaisir sensible & profond de l'avoir mécontenté en quelque chose.

Que manque-t-il jusqu'ici à la gloire d'Alexandre ? La vertu guerrière a paru dans tout son éclat. La bonté, la clémence, la modération, la sagesse y ont mis le comble, & y ont ajouté un lustre, qui en relève infiniment le mérite. Supposons que dans cet état Alexandre, pour mettre en sureté sa gloire & ses victoires, s'arrête tout court, qu'il mette lui-même un frein à son ambition, & que de la même main dont il a terrassé Darius il le rétablisse sur le trône : qu'il rende l'Asie Mineure, habitée presque toute entière par des Grecs, libre & indépendante de la Perse : qu'il se déclare le protecteur de toutes les villes & de tous les Etats de la Grèce, pour leur assurer leur liberté, & les laisser vivre selon leurs loix : qu'il rentre ensuite dans la Macédoine, & que là, content des bornes légitimes de son Empire, il mette toute sa gloire & toute sa joie à le rendre

heureux, à y procurer l'abondance ; à y faire fleurir les loix & la justice, à y mettre la vertu en honneur, à se faire aimer de ses sujets : qu'enfin, devenu par la terreur de ses armes, & encore plus par la renommée de ses vertus, l'admiration de tout l'univers, il se voie en quelque sorte l'arbitre de tous les peuples, & exerce sur les cœurs un empire bien plus stable & bien plus honorable que celui qui n'est fondé que sur la crainte : en supposant tout cela, y auroit-il eu jamais un Prince plus grand, plus glorieux, plus respectable qu'Alexandre ?

Pour prendre un tel parti, il faut une grandeur d'ame, & un goût épuré sur la vraie gloire, dont l'histoire fournit peu d'exemples. On^a ne fait point réflexion que la gloire qui suit les conquêtes les plus brillantes n'approche point de la réputation d'un Prince, qui a su mépriser & domter l'ambition, & mettre un frein à une

a Scis ubi vera Principis, ubi sempiterna sit gloria... Arcus, & statuas, aras etiam templaque demolitur & obli-
curat obliuio : contra,

contemtor ambitionis, & infinitæ potentæ dormitor ac frenator animus ipsa vetustate florescit.
Plin. in paneg. Trajan.

puissance qui étoit sans bornes. Alexandre étoit bien éloigné de cette disposition. Son bonheur continuel, qui ne fut interrompu par aucune adversité, l'enivra & le changea à un point qu'on ne le reconnut plus ; & je ne sai si jamais le poison de la prospérité eut un effet plus prompt & plus efficace.

SECONDE PARTIE.

DEPUIS le siège de Tyr, qui suivit de près la bataille d'Issus, & où Alexandre fit paroître tout le courage & toute l'habileté d'un grand Capitaine ; on voit les vertus & les grandes qualités de ce Prince dégénérer tout-à-coup, & faire place aux vices les plus grossiers, & aux passions les plus brutales. Si, à travers les excès où il se livre, on voit encore briller de tems en tems des marques de bonté, de douceur, de modération, c'est l'effet d'un naturel heureux, qui n'est pas entièrement étouffé par le vice, mais qui en est dominé.

Y eut-il jamais une entreprise plus folle & plus extravagante, que celle de traverser les plaines sabloneuses de la Libye, d'exposer son armée à périr

de soif & de fatigue , d'interrompre le cours de ses victoires , & de laisser à son ennemi le tems de mettre sur pié de nouvelles troupes , pour aller au loin se faire nommer le fils de Jupiter Ammon , & acheter à grands frais un titre qui ne pouvoit servir qu'à le rendre méprisable ?

Plut. in Phoc.
pag. 749.

ἀντιπαύ

Quelle petitesse pour Alexandre , de retrancher de ses lettres , depuis qu'il eut défait Darius , le mot grec qui signifie *Salut* , excepté de celles qu'il écrivoit à Phocion & à Antipater ! Comme si ce titre , parce qu'il étoit employé par tous les autres hommes , eût pu dégrader un Roi , qui par son état même est obligé de procurer , ou du moins de souhaiter à tous ses sujets le bonheur désigné par ce terme.

De tous les vices il n'en est point de si bas , ni de si indigne , je ne dis pas d'un Prince , mais d'un honnête homme , que l'ivrognerie : le nom seul en fait horreur , & ne peut se souffrir. Quel honteux plaisir , que de passer les jours & les nuits à boire , de continuer des débauches pendant des semaines entières , de se piquer de vaincre tous les autres en intempérance , & de risquer sa vie pour une telle vic-

toire ! Sans parler des infamies qui accompagnoient ces débauches , quelles oreilles peuvent soutenir les discours insensés d'un fils , qui , la tête échauffée de vin , prend à tâche de décrier son pere , d'avilir sa gloire , & de se préférer à lui sans ménagement & sans pudeur ? L'ivresse n'est que l'occasion , non la cause , de ces excès. Elle découvre ce qui est dans le cœur , mais ne l'y met pas. Alexandre , enflé par ses victoires , avide & insatiable de louanges , enivré de son propre mérite , plein de jalousie ou de mépris pour tous les autres , pouvoit , lorsqu'il étoit de sang froid , dissimuler ses sentimens : le vin nous le montre tel qu'il est.

Que dire du meurtre cruel d'un ancien ami , indiscret à la vérité & téméraire , mais ami ? de la mort du plus honnête homme qui fût à la suite de ce Prince , dont tout le crime étoit de n'avoir pu lui rendre des hommages divins ? du supplice de deux de ses principaux Officiers , condamnés sans preuves , & sur les plus légers soupçons ?

Je passe sous silence beaucoup d'autres vices , dont on ne peut justifier la mémoire d'Alexandre , & qui lui sont

assez généralement imputés ; pour n'examiner plus en lui que le guerrier & le conquérant , qualités sous lesquelles seules on a coutume de le considérer , & qui lui ont attiré l'estime de tous les siècles & de tous les peuples. Il s'agit de savoir si cette estime est aussi bien fondée qu'on le pense assez communément.

J'ai déjà déclaré que jusqu'à la bataille d'Issus & au siège de Tyr inclusivement , on ne pouvoit refuser à Alexandre la gloire de grand Capitaine & de grand Guerrier. Je doute pourtant , que même dans ces premières années on doive le mettre au dessus de Philippe son pere , dont les actions , pour être moins éclatantes , n'en sont pas moins estimées par les bons connoisseurs & par les gens du métier. Philippe , en montant sur le trône , trouva tout à faire. Il lui falut jetter lui-même les fondemens de sa fortune , sans attendre d'ailleurs ni facilité ni secours. Il fut seul l'auteur & l'artisan de sa puissance & de sa grandeur. Il se trouva obligé de former lui-même ses troupes , aussi bien que ses Officiers ; de les dresser à tous les exercices de l'art militaire ; de les discipliner ; de

les aguerrir ; & c'est uniquement à ses soins & à son habileté que la Macédoine dut l'établissement de la fameuse Phalange , c'est-à-dire des meilleures troupes qui fussent alors , & auxquelles Alexandre fut redevable de toutes ses conquêtes. Que d'obstacles Philippe n'eut-il point à surmonter pour se saisir de la domination qu'Athènes , Sparte , & Thèbes avoient successivement exercée dans la Grèce ! Ce ne fut qu'à force de batailles & de victoires , (& contre quels peuples !) qu'il réduisit les Grecs à le reconnoître pour leur Chef. Voila donc les voies toutes préparées à Alexandre pour l'exécution du grand dessein , dont son pere lui avoit tracé le plan , & sur lequel il lui avoit laissé d'excellentes instructions. Or , qui peut douter qu'il ne fût beaucoup moins difficile de soumettre l'Asie avec le secours des Grecs , que de soumettre les Grecs si souvent vainqueurs de l'Asie ?

Mais , sans s'arrêter à la comparaison d'Alexandre avec Philippe , qui ne peut être qu'à l'avantage du dernier dans l'esprit de quiconque ne mesure point les Héros au nombre des provinces qu'ils ont conquises ,

mais à la juste valeur de leurs actions : quel jugement doit-on porter d'Alexandre depuis ses victoires contre Darius , & est-il possible de le proposer dans ses dernières années comme le modèle d'un grand homme de guerre , & d'un glorieux Conquérant ?

Je commence , dans cet examen , par ce qui est , du consentement de tous ceux qui ont écrit sur ce sujet , le fondement de la solide gloire d'un héros , je veux dire la justice de la guerre qu'il entreprend , sans quoi ce n'est plus un conquérant ni un héros , mais un usurpateur & un brigand. Alexandre , en portant la guerre dans l'Asie , & tournant ses armes contre Darius , avoit un prétexte plausible & honnête , parce que les Perses avoient été de tout tems , & étoient encore , les ennemis déclarés des Grecs , dont il avoit été nommé le Généralissime , & dont il se pouvoit croire obligé en cette qualité de venger les injures. Mais quel titre avoit-il contre une infinité de peuples , à qui le nom même de la Grèce étoit inconnu , & qui ne lui avoient jamais fait aucun tort ? L'Ambassadeur des Scythes parloit fort sensément , quand il lui disoit :

Qu'avons-nous à démêler avec toi ? Jamais nous n'avons mis le pié dans ton pays. N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans les bois , d'ignorer qui tu es , & d'où tu viens ? Tu te vantes de venir pour exterminer les voleurs : tu es toi-même le plus grand voleur de la terre. Voilà la juste définition d'Alexandre , & dont il n'y a rien à rabattre.

Un Pirate lui parla dans le même sens , & avec encore plus d'énergie. Alexandre ^a lui demandoit quel droit il croioit avoir d'infester les mers : *Le même que toi ,* lui répondit-il avec une fière liberté , *d'infester l'univers. Mais , parce que je le fais avec un petit bâtiment , on m'appelle brigand : & parce que tu le fais avec une grande flotte , on te donne le nom de conquérant.* La réponse , dit Saint Augustin qui nous a conservé ce petit fragment de Cicéron , étoit pleine d'esprit & de vérité.

S. August. de Civ. Dei lib. 4. cap. 4.

Si donc il doit demeurer pour constant , & nul homme raisonnable ne

^a a Eleganter & veraciter Alexandro illi Magno comprehensus pirata respondit. Nam cum i' em Rex hominem interrogasset , quid ei videretur utinam haberet intestum; ille , libera contumacia :

Quod tibi , inquit , ut orbem terrarum. Sed quia id ego exiguo navigio facio , latro vocor : quia tu magna classe , imperator. Refert. Nonius Marc. ceter. Cic. 3. de rep.

le révoque en doute , que toute guerre entreprise uniquement par ambition , est injuste , & rend le Prince qui l'entreprend responsable de tout le sang qui y est répandu , quelle idée devons-nous avoir des dernières conquêtes d'Alexandre ? Il n'y eut jamais d'ambition plus folle , disons mieux , plus furieuse que celle de ce Prince. Sorti d'un petit coin de la terre , & oubliant les bornes étroites de son domaine paternel , après qu'il s'est étendu au loin ; qu'il a subjugué , non-seulement les Perses , mais les Bactriens & les Indiens ; qu'il a entassé royaumes sur royaumes : il se trouve encore à l'étroit , & déterminé à forcer , s'il le peut , les barrières de la nature , il songe à chercher un nouveau monde , & ne craint point de sacrifier des millions d'hommes ou à son ambi-

a Agebat infelicem Alexandrum futor aliena devastandi , & ad ignota mittebat. Jam in unum regnum multa regna conjecit : (ou congescit) jam Græci Persæque eundem timent : jam etiam à Datio libertæ nationes jugum accipiunt Hic tamen , ultra Oceanum solemque , indignatur ab Hærculis Liberique vesti-

giis victoriam flectere : ipsi naturæ vim parat... & , ut ita dicam , mundi claustrum perrumpit. Tanta est cæcitas mentium , & tanta initiorum suorum oblivio. Ille modò ignobilis anguli non sine controversia Dominus , detecto sine terreatum , per suum tediturus orbem , tristis est. *Senec. Epist.* 94. & 119.

Non, ou à sa curiosité. On dit^a qu'Alexandre, lorsqu'il ouit dire au Philosophe Anaxarque qu'il y avoit une infinité de mondes, pleura du desespoir qu'il conçut de ne parvenir jamais à les conquerir tous, puisqu'il n'en avoit pas encore conquis un seul. Sénèque^b a-t-il tort de comparer ces prétendus héros, qui ne se sont rendus illustres que par le malheur des peuples, à un incendie & à un déluge qui ravagent & détruisent tout, ou à des bêtes féroces qui ne vivent que de sang & de carnage?

Alexandre, ^c violemment entraîné:

^a Alexandro pestus in-
sociabile laudis, qui A-
naxarcho... innumera-
biles mundos esse refe-
renti; Heu me, inquit,
miserum, quod ne uno
quidem adhuc potitus
sum! Angusta homini
possessio gloriæ fuit, quæ
deorum omnium domi-
cilio suffecit. *Val. Max.*
lib. 8. cap. 14.

^b Exitio gentium clari,
non minores facere pestes
mortalium, quam inun-
datio... quam conflagra-
tio. *Senec. Nat. Quæst.*
lib. 3. in Præfat.

^c Homo gloriæ de-
ditus, cujus nec natum
nec modum noverat,
Herculis vestigia sequens,
ac ne ibi quidem resistens

ubi illa defecerant. Quid
illi (Herculis) simile ha-
bebat vesanus adolescens,
cui pro virtute erat felix
temeritas? Hercules nihil
sibi vicit: orbem terra-
rum transivit, non con-
cupiscendo, sed vindi-
cando. Quid vinceret,
malorum hostis, bono-
rum vindex, terrarum
marisque pacator? At
hic à pueritia latro, gen-
tiumque vastator, tam
hostium perniciēs quàm
amicorum, qui summum
bonum duceret terrori
esse cunctis mortalibus,
oblitus, non ferocissima
tantum sed ignavissima,
quoque animalia timeti,
ob virus malum. *Senec.*
de Benef. lib. 1. cap. 13.

vers la gloire , dont il ne connoissoit ni la nature ni les justes bornes , se piquoit de marcher sur les pas d'Hercule , & même de porter encore plus loin que lui ses armes victorieuses. Quelle ressemblance y avoit-il , dit le même Sénèque , entre ce sage Conquérant , & un jeune insensé , à qui son heureuse témérité tenoit lieu de mérite & de vertu ? Hercule , dans ses expéditions , ne fit point de conquêtes pour lui-même. Il parcourut l'univers comme domteur des monstres , comme ennemi des méchans , comme vengeur des bons , comme pacificateur des terres & des mers. Alexandre au contraire , injuste brigand dès sa jeunesse , cruel ravageur des provinces , infame meurtrier de ses amis , fit consister son bonheur & sa gloire à se rendre formidable à tous les mortels , oubliant que ce ne sont pas seulement les animaux féroces qui se font craindre , mais que dans les plus lâches même on redoute souvent leur venin.

Mais laissons cette première considération , qui nous représente les Conquérans comme des fléaux que la colère de Dieu envoie dans le monde.

pour le punir , & examinons les dernières conquêtes d'Alexandre en elles-mêmes , pour voir ce qu'il en faut penser.

Les actions de ce Prince , il faut l'avouer , ont un brillant qui éblouit & qui étonne l'imagination , avide du grand & du merveilleux. Son enthousiasme de valeur transporte ceux qui lisent son histoire , comme il l'a transporté lui-même. Mais doit-on donner le nom de courage & de valeur à une hardiesse aveugle , téméraire , impétueuse ; qui ne connoit point de règles , qui ne consulte point la raison , & qui n'a pour guide qu'une ardeur insensée de fausse gloire , & un desir effréné de se distinguer à quelque prix que ce soit ? Ce caractère ne convient qu'à un aventurier , qui est sans suite , qui ne répond que de sa vie , & qui , par cette raison , peut être employé pour un coup de main. Il n'en est pas ainsi du Prince. Il est responsable de sa vie à toute l'armée , & à tout son royaume. Hors quelques occasions fort rares , où il est obligé de paier de sa personne , & de partager le danger avec les troupes pour les sauver ; il doit se souvenir

qu'il y a une extrême différence entre un Général & un simple soldat. La véritable valeur ne pense point à se produire : elle n'est point occupée du soin de sa réputation, mais du salut de l'armée. Elle s'écarte également, & d'une sagesse timide qui prévoit & craint tous les inconvéniens, & d'une ardeur brutale qui cherche & affronte gratuitement les périls. En un mot, pour former un Général accompli, il faut que la prudence tempère & règle ce que la valeur a de féroce ; & que la valeur à son tour anime & échauffe ce que la prudence a de froid & de lent.

Reconnoît-on Alexandre à ces traits ? Quand on lit son histoire, & qu'on le suit dans ses sièges & dans ses combats, on est dans des allarmes continuelles pour lui & pour son armée, & l'on croit à chaque moment qu'il va périr. Ici c'est un fleuve rapide qui est près de l'entraîner & de l'engloutir : là c'est un roc escarpé où il grimpe, & où il voit autour de lui des soldats ou percés par les traits des ennemis, ou renversés par des pierres énormes dans des précipices. On tremble, quand on voit dans une bataille la hache prête à lui fendre la tête.

te ; & encore plus , quand on le voit seul dans une place , où sa témérité l'a engagé , exposé à tous les traits des ennemis. Il comptoit sur des miracles. Mais rien n'est plus déraisonnable , dit Plutarque : car les miracles ne sont pas sûrs , & les dieux se laissent enfin de conduire & de conserver des téméraires qui abusent de leur secours.

Le même Plutarque , dans un Trai- *Plut. de for-
tun. Alex.
orat. 2. pag.
341.*
té * où il fait l'éloge d'Alexandre , pour le représenter comme un héros accompli , fait un long dénombrement de toutes les blessures qu'il a reçues , sans qu'aucune partie de son corps , depuis la tête jusqu'aux piés , ait été épargnée , & il prétend que la fortune , en le criblant ainsi de coups , n'a fait que mettre son courage dans une plus grande évidence. Un grand Capitaine , dont il fait ailleurs l'éloge , n'en jugeoit pas ainsi. On le louoit d'une blessure qu'il avoit reçue dans une bataille : & pour lui il s'en excusoit comme d'une faute de jeune homme , & comme d'une témérité condamnée. On a remarqué à *Timothée.
Plut. in Pelop.
pag. 272.*

* Ce Traité , s'il est de Plutarque , paroît un fruit de sa jeunesse , & ressent beaucoup la déclamation.

la louange d'Annibal, & je l'ai déjà observé ailleurs, que dans les différens combats qu'il donna il ne fut point blessé. Je ne sai si jamais César le fut.

* On ne fait
mention que
d'une seule
blessure.

Une dernière observation, & qui regarde en général toutes les expéditions d'Alexandre dans l'Asie, doit beaucoup diminuer du mérite de ses victoires, & de l'éclat de sa réputation : c'est le caractère des peuples contre qui il a eu à combattre. Tite Live, dans une digression, où il examine quel eût été le sort des armes d'Alexandre, s'il les eût tournées du côté de l'Italie, & où il montre que Rome sûrement auroit arrêté ses conquêtes, insiste beaucoup sur la réflexion dont je parle. Il oppose à ce Prince, pour le courage, un grand nombre d'illustres Romains, qui lui auroient tenu tête en tout ; & pour la prudence, cet auguste Sénat, que Cinéas, pour en donner une juste idée à Pyrrhus son maître, disoit être composé d'autant de Rois. S'il ^a étoit venu

a Non jam cum Dario rem esse dixisset, quem mulierum ac spadonum apparatus, prædam ve-
purpuram atque aurum, oneratum fortunæ suæ apparatibus, prædam ve-
agmen trahentem, inter rius quàm hostem, nihil

contre les Romains , dit Tite Live , il
 » auroit bientôt reconnu qu'il n'avoit
 » plus à faire à un Darius , qui chargé
 » de pourpre & d'or , vain appareil de
 » sa grandeur , & traînant avec lui
 » une troupe de femmes & d'eunu-
 » ques , étoit plutôt une proie qu'un
 » ennemi ; & qu'il vainquit en effet
 » sans presque verser de sang , & sans
 » avoir besoin d'autre mérite que ce-
 » lui d'oser mépriser ce qui n'étoit
 » digne que de mépris. L'Italie lui
 » auroit paru bien différente des In-
 » des , qu'il traversa dans une partie
 » de débauche avec son armée noyée
 » dans le vin , sur tout quand il au-
 » roit vû les forêts de l'Apulie , les
 » montagnes de la Lucanie , & les
 » traces encore récentes de la défaite
 » d'Alexandre son oncle , roi d'Epire ,
 » qui y étoit péri. » L'Historien ajou-
 » te qu'il parle d'Alexandre , non en-
 » core gâté & corrompu par la prospé-
 » rité , dont le poison subtil ne se fit ja-

aliud quàm bene ausus
 vana contemnere , in
 cruentus devicit. Longè
 alius Italix , quàm Indix ,
 per quam temulento ag-
 mine commessibundus
 incessit , visus illi habitus
 esset , saltus Apulix ac

montes Lucanos cernen-
 ti , & vestigia recentia
 domesticæ cladis , ubi
 avunculus ejus nuper ,
 Epiri rex , Alexander
 absunptus erat. *Liv. lib.*
9. n. 17.

mais sentir à personne plus vivement qu'à lui ; & il conclut qu'après un tel changement il seroit arrivé en Italie bien différent de ce qu'il avoit paru jusques-là.

Ce raisonnement de Tite Live fait voir qu'Alexandre dut ses victoires en partie à la foiblesse de ses ennemis , & que s'il eût rencontré des peuples belliqueux & aguerris comme les Romains , & des Généraux habiles & expérimentés comme ceux de cette nation , le cours de ses victoires n'eût été ni si rapide , ni si continu. Cependant voila par où il faut juger du mérite d'un Conquérant. Annibal & Scipion passent pour deux des plus grands Capitaines qui aient jamais été. Pourquoi cela ? Parce qu'ayant de part & d'autre tout le mérite guerrier , leur expérience , leur habileté , leur fermeté , leur courage , ont été mis à l'épreuve , & ont paru dans tout leur jour. Donnez-leur à l'un ou à l'autre un antagoniste inégal , & qui ne réponde point à leur réputation , on n'en a plus la même idée , & leurs victoires , en les supposant les mêmes , n'ont plus le même éclat , & ne méritent pas les mêmes louanges.

On se laisse trop éblouir par les actions brillantes & par un dehors fastueux, & l'on se livre trop aveuglement aux préjugés & aux préventions. Alexandre avoit de grandes qualités, on ne peut le nier. Mais qu'on mette dans l'autre plat de la balance ses défauts & ses vices : ^a une estime présomptueuse de lui-même ; un mépris dédaigneux des autres, & même de son pere ; une soif ardente de la louange & de la flatterie ; la folle pensée de se faire croire fils de Jupiter, de se faire attribuer la divinité, d'exiger d'un peuple libre & vainqueur des hommages serviles, & de honteux prosternemens ; l'excès indigne des débauches & du vin ; une colère violente, & qui va jusqu'à une brutale férocité, le supplice injuste & cruel de ses plus braves & plus fidèles Officiers ; le meurtre de ses meilleurs amis au milieu de la joie des festins. Croit-

^a Referre in tanto rege piget superbam mutationem vestis, & desideratas humi jacentium adulaciones, etiam victis Macedonibus graves, nedum victoribus ; & sœda supplicia, & inter vinum & epulas cædes amicorum, & vanitatem emen-

tiendæ stirpis. Quid si vini amor in dies fieret actior ; quid si tuus ac præservida ira : [neo quicquam dubium inter scriptores refero] nullane hæc damna imperatoris virtutibus ducimus ?
Liv. ibid.

on , dit Tite Live , que tous ces défauts ne fassent point de tort à la réputation d'un Conquérant ? Mais l'ambition effrénée d'Alexandre qui ne connoit ni règle ni mesure , l'audace téméraire avec laquelle il affronte les dangers sans raison & sans nécessité , la foiblesse & le peu de mérite guerrier des peuples qu'il a eu à combattre : tout cela n'affoiblit - il point les raisons qu'on croit avoir de lui donner le surnom de Grand , & la qualité de Héros ? J'en laisse le jugement à la sagesse & à l'équité du Lecteur.

Pour moi je suis étonné que tous les Orateurs qui entreprennent de louer un Prince , ne manquent jamais de le comparer avec Alexandre. Ils pensent avoir épuisé l'éloge , quand ils l'ont égalé à ce Roi : ils ne voient rien au-delà , & ils croiroient avoir négligé un dernier trait pour la gloire de leur héros , s'ils ne le relevoient par cette comparaison. Il me semble qu'il y a dans cet usage assez ordinaire un faux goût , un défaut de justesse , & , si j'osois le dire , une dépravation de jugement qui doit blesser tout esprit raisonnable. Car enfin Alexandre étoit

Roi. Il en devoit remplir les devoirs & les fonctions comme il en avoit le caractère. On ne voit point en lui les premières, les principales, les plus excellentes vertus d'un grand Roi, qui sont d'être le pere, le tuteur, le pasteur de son peuple; de le gouverner par de bonnes loix; de le rendre florissant par le commerce de terre & de mer, & par le progrès des arts; d'y faire régner l'abondance & la paix; d'empêcher l'oppression & la vexation de ses sujets, d'entretenir une douce harmonie entre tous les ordres de l'Etat; de les faire tous concourir, selon leur mesure, au bien commun; de s'occuper à rendre justice à tous ses sujets, à écouter leurs différens, à les accorder; de se regarder comme l'homme de son peuple, chargé de pourvoir à tous ses besoins, & de lui procurer toutes les douceurs de la vie. Or Alexandre, qui presque dès le moment qu'il fut monté sur le trône, quitta la Macédoine sans y avoir jamais depuis remis le pié, n'a eu rien de tout cela; ce qui est pourtant le capital, le solide, le principal dans un grand Roi.

On ne voit en lui que les qualités

d'un second rang , qui sont les guerrières ; & il les a toutes outrées , poussées à des excès téméraires & odieux , portées jusqu'à la folie & à la fureur : pendant qu'il laissoit son royaume exposé aux rapines & aux vexations d'Antipater , toutes les provinces conquises livrées aux pilleries & à l'avarice insatiable & cruelle des Gouverneurs , qui portèrent si loin leurs concussions , qu'Alexandre fut contraint de les faire punir de mort. Il ne mit pas plus d'ordre dans son armée. Les soldats , après avoir pillé les richesses de l'Orient , après avoir été comblés des bienfaits du Prince , devinrent si déréglés , si débauchés , si perdus de vices , qu'il se vit obligé de paier leurs dettes par une libéralité de trente millions. Quels hommes ! Quelle école ! Quel fruit des victoires ! Est-ce beaucoup honorer un Prince , & embellir son panégyrique , que de le comparer à un tel modèle.

Il paroît à la vérité que les Romains conservèrent un grand respect pour la mémoire d'Alexandre : mais je ne sai si dans les beaux tems de la République il eût passé pour un si grand hom-

Dien. lib. 47. pag. 53. me. César voiant sa statue dans un tem-

temple en Espagne, lorsqu'il en avoit le gouvernement après sa Préture, ne put s'empêcher de pousser des gémissemens & des soupirs, en comparant le peu de belles actions qu'il avoit faites jusques-là avec les grands exploits de ce Conquérant. On disoit que Pompée, dans un de ses triomphes, parut revêtu de la casaque de ce Prince. Auguste pardonna à ceux d'Alexandrie en considération de leur Fondateur. Caligula, dans une cérémonie où il se donnoit pour un grand Conquérant, endossa la cuirasse d'Alexandre. Mais personne ne poussa ce zèle si loin que l'Empereur Caracalla. Il se servoit d'armes & de gobelets semblables à ceux de ce Roi. Il avoit dans ses troupes une Phalange Macédonienne. Il persécuta les Péripatéticiens, & voulut jeter au feu tous les livres d'Aristote leur Maître, parce qu'on l'avoit soupçonné d'avoir été complice de l'empoisonnement d'Alexandre.

Je puis, ce me semble, assurer, que si une personne sensée & équitable lit de suite avec attention les vies des hommes illustres de Plutarque, il lui restera une impression secrète & profonde, qui lui fera regarder Alexan-

dre comme un des moins estimables dans ce nombre. Que seroit-ce, si nous avions les vies d'Epaminondas, d'Annibal, de Scipion, dont on ne peut trop regretter la perte? Combien Alexandre avec tous ses titres de grandeur, & toutes ses conquêtes, paroitrait-il médiocre, même pour le mérite guerrier, auprès de ces hommes véritablement grands, & dignes de toute leur réputation!

§. XX.

Réflexions de Monsieur Bossuet Evêque de Meaux sur les Perses, les Grecs, & les Macédoniens.

ON NE ME fera pas mauvais gré d'insérer ici une partie des admirables réflexions de M. Bossuet Evêque de Meaux sur ce qui regarde le caractère & le gouvernement des Perses, des Grecs, des Macédoniens, dont l'histoire nous a occupés jusqu'ici.

*Discours sur
l'histoire uni-
verselle, troi-
sième partie,
chap. 4.*

Les Grecs, dont plusieurs d'abord avoient vécu sous un gouvernement monarchique, s'étant policés peu à peu se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, & la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de

sages Législateurs qui s'élevèrent en chaque pays , un Thalès , un Pythagore , un Pittacus , un Lycurgue , un Solon , & tant d'autres que l'histoire marque , empêchèrent que la liberté ne dégénéraît en licence. Des loix simplement écrites , & en petit nombre , tenoient les peuples dans le devoir , & les faisoient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspiroit , étoit admirable. Car la liberté que se figuroient les Grecs , étoit une liberté soumise à la loi , c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les Magistrats , redoutés durant le tems de leur ministère , redevenoient des particuliers , qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience. La Loi étoit regardée comme la maitresse : c'étoit elle qui établissoit les Magistrats , qui en régloit le pouvoir , & qui enfin châtoit leur mauvaise administration. L'avantage de ce gouvernement étoit que les citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays , qu'ils se conduisoient en commun , & que chaque particulier pou-

voit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la Philosophie pour conserver l'état de la Grèce , n'est pas croiable. Plus ces peuples étoient libres , plus il étoit nécessaire d'y établir par de bonnes raisons les règles des mœurs , & celles de la société. Pythagore , Thalès , Anaxagore , Socrate , Archytas , Platon , Xénophon , Aristote , & une infinité d'autres , remplirent la Grèce de ces beaux préceptes.

Pourquoi parler des Philosophes ? Les Poètes mêmes qui étoient dans les mains de tout le peuple , l'instruisoient plus encore qu'ils ne le divertissoient. Le plus renommé des Conquérans regardoit Homère comme un maître qui lui apprenoit à bien régner. Ce grand Poète n'apprenoit pas moins à bien obéir , & à être bon citoyen.

Quand la Grèce , ainsi élevée , regardoit les Asiatiques avec leur délicatesse , avec leur parure & leur beauté semblable à celle des femmes , elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement , qui n'avoit pour règle que la volonté du Prince , maîtresse de toutes les loix & même des plus sacrées , lui inspiroit de l'horreur ; & l'objet le plus odieux qu'eût

toute la Grèce , étoient les Barbares.

Cette haine étoit venue aux Grecs *Isocr. in Pa-*
dès les premiers tems , & leur étoit de- *negr.*
venue comme naturelle. Une des choses qui faisoit aimer la poésie d'Homère , est qu'il chantoit les victoires & les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie étoit Vénus , c'est-à-dire les plaisirs , les folles amours , & la mollesse : du côté de la Grèce étoit Junon , c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal ; Mercure avec l'éloquence ; Jupiter & la sagesse politique. Du côté de l'Asie étoit Mars impétueux & brutal , c'est-à-dire la guerre faite avec fureur : du côté de la Grèce étoit Pallas , c'est-à-dire l'art militaire & la valeur conduite par esprit. La Grèce , depuis ce tems , avoit toujours cru que l'intelligence & le vrai courage étoit son partage naturel. Elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensât à la subjuguier ; & en subissant ce joug , elle eût cru assujettir la vertu à la volupté , l'esprit au corps , & le véritable courage à une force insensée qui consistoit seulement dans la multitude.

La Grèce étoit pleine de ces sentimens , quand elle fut attaquée par Darius fils d'Hystaspe & par Xerxès ,

avec des armées dont la grandeur paroît fabuleuse, tant elle est énorme. La Perse éprouva plusieurs fois à son dommage ce que peut la discipline contre la multitude & la confusion, & ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

*Plat. de Leg.
lib. 3.*

Il ne restoit à la Perse tant de fois vaincue, que de mettre la division parmi les Grecs; & l'état même où ils se trouvoient par leurs victoires rendoit cette entreprise facile. Comme la crainte les tenoit unis, la victoire & la confiance rompirent l'union. Accoutumés à combattre & à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournèrent les uns contre les autres.

Parmi toutes les Républiques dont la Grèce étoit composée, Athènes & Lacédémone étoient sans comparaison les principales. Ces deux grandes Républiques absolument contraires dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embarassoient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujettir toute la Grèce, de sorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes Grecques ne vouloient la domination ni de l'une, ni de l'autre. Car, outre que chacune souhaitoit pouvoir conserver sa liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux Républiques trop fâcheux. On a vû que la guerre du Péloponnèse, & les autres, furent toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone & d'Athènes. Mais ces mêmes jalousies qui troubloient la Grèce, la soutenoient en quelque façon, & l'empêchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces Républiques.

Les Perses aperçurent bientôt cet état de la Grèce. Ainsi tout le secret de leur politique étoit d'entretenir ces jalousies, & de fomentier ces divisions. Lacédémone, qui étoit la plus ambitieuse, fut la première à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrèrent dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation; & soigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous ensemble.

Déjà les villes de Grèce ne regardoient dans leurs guerres que le Roi de Per-
Plat. de leg. lib. 3. Isocrat. in Panegy.

ou le Roi par excellence , comme si elles se fussent déjà comptées pour sujettes. Mais il n'étoit pas possible que l'ancien esprit de la Grèce ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude , & entre les mains des Barbares. Agéfilas , Roi de Lacédémone , fit trembler les Perses dans l'Asie Mineure , & montra qu'on les pouvoit abattre. Leur foiblesse parut encore davantage par le glorieux succès de la retraite des dix mille Grecs qui avoient suivi le jeune Cyrus.

Toute la Grèce vit alors , plus que jamais , qu'elle nourrissoit une milice invincible à laquelle tout devoit céder , & que ses seules divisions la pouvoient soumettre à un ennemi trop foible pour lui résister quand elle seroit unie.

Philippe , roi de Macédoine également habile & vaillant , ménagea si bien les avantages que lui donnoit contre tant de villes & de Républiques divisées , un royaume petit à la vérité , mais uni , & où la puissance roiale étoit absolue , qu'à la fin , moitié par adresse , & moitié par force , il se rendit le plus puissant de la Grèce , & obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendarts contre l'ennemi com-

Mun. Il fut tué dans ces conjonctures : mais Alexandre son fils succéda à son royaume & à ses desseins.

Il trouva les Macédoniens , non-seulement aguerris , mais encore triomphans , & devenus par tant de succès presque autant supérieurs aux autres Grecs en valeur & en discipline , que les autres Grecs étoient au dessus des Perses , & de leurs semblables.

Darius , qui régnoit en Perse de son tems , étoit juste , vaillant , généreux , aimé de ses peuples , & ne manquoit ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais , si on le compare avec Alexandre : son esprit , avec ce génie perçant & sublime ; sa valeur , avec la hauteur & la fermeté de ce courage invincible , qui se sentoit animé par les obstacles ; avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom , qui lui faisoit sentir au fond de son cœur que tout lui devoit céder comme à un homme que sa destinée rendoit supérieur aux autres , confiance qu'il inspiroit non-seulement à ses Chefs , mais encore aux moindres de ses soldats , qu'il élevoit par ce moyen au dessus des difficultés , & au dessus d'eux-mêmes : on jugera aisément au-

quel des deux appartenoit la victoire.

Si l'on joint à ces choses les avantages des Grecs & des Macédoniens au dessus de leurs ennemis, on avouera que la Perse, attaquée par un tel Héros & par de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maître. Ainsi l'on découvre en même tems ce qui a ruiné l'empire des Perses, & ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul Général qu'elle pût opposer aux Grecs : c'étoit Memnon Rhodien. Tant qu'Alexandre eut en tête un si fameux Capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au commencement d'une diversion qui déjà inquiétoit toute la Grèce, Memnon mourut, & Alexandre mit tout à ses piés.

Ce Prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassoit tout ce que l'univers avoit jamais vû ; & après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination Persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel Empire, ou plutôt pour contenter son ambition, & rendre son

nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre Vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves, & les montagnes n'étoient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebu-
rés, qui lui demandoient du repos.

Il revint à Babylone, craint & respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet Empire formidable qu'il avoit conquis, ne dura pas plus longtems que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, & avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frere imbécille, & des enfans en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids.

Mais ce qu'il y avoit de plus funeste pour sa maison & pour son Empire, c'est qu'il laissoit des Capitaines à qui il avoit appris à ne respirer que l'ambition & la guerre. Il prévint à quels excès ils se porteroient, quand il ne seroit plus au monde. Pour les retenir, & de peur d'en être dédit, il n'osa

H h vj;

nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfans. Il prédit seulement que ses amis célébreroient ses funérailles avec des batailles sanglantes ; & il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devoit suivre sa mort.

En effet, la Macédoine, son ancien royaume, tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahi de tous côtés comme une succession vacante ; & après avoir été longtems la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand Conquérant, le plus renommé qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son Empire n'auroit pas tenté ses Capitaines, & il eût pu laisser à ses enfans le Royaume de ses peres. Mais, parce qu'il avoit été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens : & voila le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Fin du VI. Tome.



TABLE

DU SIXIÈME VOLUME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

AVANT-PROPOS. page 1.

LIVRE QUATORZIÈME.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

§. I. *N*aissance & enfance de Philippe. Commencement de son règne. Ses premières conquêtes. Naissance d'Alexandre. 7

Description de la Phalange Macédonienne. 29

§. II. *Guerre sacrée. Suite de l'histoire de Philippe. Il tâche en vain de s'emparer des Thermopyles. 40*

§. III. *Démosthène, à l'occasion de l'entreprise de Philippe sur les Thermopy-*

T A B L E.

les , harangue les Athéniens , & les anime contre ce Prince. Il est peu écouté. Olynthe , à la veille d'être assiégée par Philippe , implore le secours des Athéniens. Démonsthène tâche , par ses harangues , de les tirer de leur assoupissement. Ils n'envoient que de foibles secours. Philippe enfin se rend maître de la place. 50

§. IV. *Philippe se déclare pour ceux de Thèbes contre les Phocéens , & commence ainsi à prendre part à la guerre sacrée. Il endort les Athéniens par une fausse paix & de fausses promesses , malgré les remontrances de Démonsthène. Il s'empare des Thermopyles , réduit les Phocéens , & termine la guerre sacrée. Il est admis dans le conseil Amphictyonique.* 62

§. V. *Philippe de retour en Macédoine , pousse ses conquêtes dans l'Illyrie , & la Thrace. Il projette une ligue avec les Thébains , les Messéniens , & les Argiens , pour attaquer ensemble le Péloponnèse. Athènes s'étant déclarée pour les Lacédémoniens , rompt cette ligue. Il fait de nouvelles tentatives sur l'Eubée : Phocion l'en chasse. Il forme le siège de Périnthe & de Byzance. Les Athéniens , animés par les harangues*

T A B L E.

de Démonstène , envoient du secours à ces deux villes sous la conduite de Phocion , qui en fait lever le siège à Philippe.. 85.

- §. VI. Philippe , par ses intrigues , vient à bout de se faire nommer dans le Conseil des Amph.Élyons Généralissime des Grecs. Il s'empare d'Elatée. Les Athéniens & les Thébains , allarmés par la prise de cette ville , se liguent contre Philippe. Celui-ci fait des propositions de paix , que Démonstène fait rejeter. La bataille se donne à Chéronée , & Philippe y remporte une célèbre victoire. Procès intenté à Démonstène par Eschine. Celui-ci est condamné , & se retire en exil à Rhodes. 120.

- §. VII. Philippe , dans le Conseil des Amph.Élyons , se fait déclarer Général des Grecs contre les Perses , & se prépare à cette grande expédition. Troubles domestiques dans l'intérieur de sa maison. Il répudie Olympias , & épouse une autre femme. Il célèbre les noces de Cléopatre sa fille avec Alexandre roi d'Épire , & est tué au milieu de ces noces. 152.

- §. VIII. Faits & dits mémorables de Philippe. Caractère de ce Prince en bien & en mal. 161.

T A B L E.

LIVRE QUINZIÈME. HISTOIRE D'ALEXANDRE.

§. I. **N**aissance d'Alexandre. Incendie du temple d'Ephèse arrivé ce jour-là même. Heureuses inclinations de ce Prince. Il a pour maître Aristote , qui lui inspire un goût merveilleux pour les sciences. Il domte Bucephale. 180

§. II. Alexandre , après la mort de Philippe , monte sur le trône , âgé de vingt ans. Il soumet & réduit les peuples voisins de la Macédoine qui s'étoient révoltés. Il passe en Grèce , pour dissiper la ligue qui s'y étoit formée contre lui. Il prend & détruit Thèbes. Il pardonne aux Athéniens. Il se fait nommer dans la Diète de Corinthe , Généralissime des Grecs contre la Perse. Il retourne en Macédoine , & se prépare à porter la guerre en Asie. 198

§. III. Alexandre part de Macédoine pour son expédition contre les Perses. Arrivé à Ilion , il rend de grands honneurs au tombeau d'Achille. Il livre une

T A B L E.

première bataille aux Perses au Granique, & remporte une célèbre victoire. 217

§. IV. *Alexandre fait la conquête de presque toute l'Asie Mineure. Il est attaqué d'une maladie mortelle pour s'être baigné dans le Cydne. Le médecin Philippe le guérit parfaitement en peu de jours. Alexandre passe le défilé de Cilicie. Cependant Darius approchoit. Libre réponse de Caridème à ce Prince, qui lui conte la vie. Description de la marche de Darius.* 234

§. V. *Célèbre victoire remportée par Alexandre sur Darius près de la ville d'Issus. Suite de cette victoire.* 266

§. VI. *Alexandre vainqueur passe en Syrie. Les trésors renfermés à Damas lui sont livrés. Darius lui écrit une lettre pleine de fierté: il y répond de même. La ville de Sidon lui ouvre ses portes: Abdalonyme est placé malgré lui sur le trône. Alexandre met le siège devant Tyr, qui est prise d'assaut après sept mois d'une vigoureuse résistance. Accomplissement de différentes prophéties sur Tyr.* 294

§. VII. *Secondes Lettres de Darius à Alexandre. Voyage de celui-ci à Jérusalem. Honneurs qu'il rend au grand*

T A B L E.

- Prêtre Jaddus. On lui montre les prophéties de Daniel qui le regardoient. Le Roi accorde de grands privilèges aux Juifs : en refuse de pareils aux Samaritains. Il assiège & prend Gaza : entre en Egypte , & s'en rend maître : commence à y bâtir Alexandrie : passe en Libye, visite le temple de Jupiter Ammon, & se fait déclarer le fils de ce dieu. Il retourne en Egypte. 348
- §. VIII. Alexandre, de retour d'Egypte, songe à aller chercher Darius. En partant, il apprend la mort de la femme de ce Prince. Il lui fait rendre tous les honneurs dûs à son rang. Il passe l'Euphrate & le Tigre, & atteint Darius. Fameuse bataille d'Arbelles. 385
- §. IX. Alexandre se rend maître d'Arbelles, de Babylone, de Susé, de Persépolis, & trouve dans ces villes des richesses immenses. Il brule le palais de la dernière dans une partie de débauche. 413
- §. X. Darius quitte Ecbatane. Il est trahi & chargé de chaînes par Bessus Chef des Bactriens. Celui-ci, aux approches d'Alexandre, prend la fuite, après avoir couvert de blessures Darius, qui expire un moment avant qu'Alexandre arrivât. Il envoie son corps à

T A B L E.

- Syfigambis.* 442
- §. XI. *Vices qui ont causé la décadence
& enfin la ruine de l'Empire des Per-
ses.* 451
- §. XII. *Lacédémone se revolte contre
les Macédoniens avec presque tout le
Péloponnèse. Antipater y accourt, dé-
fait les ennemis dans une bataille, où
Agis est tué. Alexandre marche contre
Bessus. Thalestris, reine des Amazones,
vient de fort loin pour le voir. De retour
dans la Parthie, il se livre au plaisir &
à la débauche. Il continue sa marche
contre Bessus. Prétendue conspiration de
Philotas contre le Roi. Il est mis à mort,
aussi bien que Parménion son pere. Ale-
xandre domte plusieurs peuples. Il ar-
rive enfin dans la Bactriane. On lui
amène Bessus.* 460
- §. XIII. *Alexandre, après avoir pris
beaucoup de villes dans la Bactriane, en
bâtit une près de l'Iaxarte, à laquelle il
donne son nom. Les Scythes, allarmés de
la construction de cette ville qui les bri-
doit, lui députent des Ambassadeurs,
qui lui parlent avec une liberté extra-
ordinaire. Après les avoir renvoies, il
passa l'Iaxarte, remporte une victoire
contre les Scythes, & traite favorable-
ment les vaincus. Il punit & appaise la*

T A B L E.

- revolte des Sogdiens. Il envoie Bessus à Ecbatane pour y être puni. Il se rend maître de la ville de Pétra, qui paroïsoit imprénable. 497.
- §. XIV. Mort de Clitus. Diverses expéditions d'Alexandre. Il entreprend de se faire adorer à la manière des Perses. Mécontentement des Macédoniens. Mort du philosophe Callisthène. 523
- §. XV. Alexandre part pour les Indes. Digression sur ce Pays. Il attaque & prend plusieurs villes qui paroïssent imprenables, & court risque souvent de sa vie. Il passe le fleuve Indus, puis l'Hydaspe, & remporte une célèbre victoire contre Porus, qu'il rétablit dans son Roïaume. 549
- §. XVI. Alexandre s'avance dans les Indes. Digression sur les Brachmanes. Ce Prince songe à pénétrer jusqu'au Gange. Il s'excite un murmure général dans l'armée : sur les remontrances qu'on lui fait il renonce à ce dessein, & se contente d'aller jusqu'à l'Océan. Il domte tout ce qui se rencontre sur son passage. Il court un risque extrême au siège de la ville des Oxydraques. Enfin il arrive à l'Océan : après quoi il se prépare à retourner en Euro-

T A B L E.

pe.

587

§. XVII. *Alexandre , en passant par des lieux deserts , souffre beaucoup de la famine. Il arrive à Pasargade , où étoit le tombeau de Cyrus. Orsine , puissant Satrape , est mis à mort par l'intrigue secrète de l'Eunuque Bagoas. Calanus Indien meurt volontairement sur un bucher. Alexandre épouse Statura , fille de Darius. Arrivée d'Harpalus à Athènes : exil de Démosthène. Revulte des soldats Macédoniens : Alexandre l'appaise. Il rappelle Antipater de Macédoine , & substitue Cratère à sa place. Douleur de ce Prince à la mort d'Ephestion.*

623

§. XVIII. *Alexandre entre à Babylone , malgré les sinistres prédictions des Mages & des autres Devins. Il y forme divers projets de voïages & de conquêtes. Il travaille à réparer la rupture des digues de l'Euphrate , & à rebâir le temple de Bélus. Il se livre à des excès de vin qui causent sa mort. Douleur universelle de tout l'Empire. Sysigambis ne peut lui survivre. On se prépare à porter le corps d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon en Libye.*

656

§. XIX. *Quel jugement on doit porter d'Alexandre.*

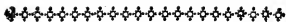
684

TABLE.

<i>s. XX. Réflexion de Monsieur Bossuet</i>	
<i>Evêque de Meaux sur les Perses, les</i>	
<i>Grecs, & les Macédoniens.</i>	722

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de QUILLAU,
rue Galande, à l'Annonciation.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le sixième Volume de *l'Histoire ancienne, &c.* qui comprend l'Histoire de Philippe Roi de Macédoine, & d'Alexandre son fils. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, & il m'a paru que la narration de l'Auteur répondoit parfaitement à la grandeur des objets qu'elle présente. Ce 21. Mai 1733.

SECOUSSE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre: A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: **SALUT.** Notre très-cher & bien amé le sieur CHARLES ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, & Professeur d'Eloquence en notre Collège Roial, Nous ayant représenté qu'il désireroit donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Histoire ancienne des Egyptiens, des*

Carthaginois, des Assyriens, des Médes & des Perses, des Macédoniens & des Grecs, de sa composition, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires: offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant, & lui donner des marques de la satisfaction que Nous avons des services qu'il Nous a ci-devant rendus, & de ceux qu'il nous rend encore actuellement, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele sous notredit contrescel. & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de
ceux

ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel - Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages, & intérêts. A la charge que ces Présentes seront-enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour

dûement signifiée, & qu'aux copies collation-
 nées par l'un de nos amez & féaux Conseillers
 & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'ori-
 ginal. Commandons au premier notre Huif-
 fier ou Sergent de faire pour l'exécution d'i-
 celles, tous actes requis & nécessaires, sans
 demander autre permission, & nonobstant
 clameur de Haro, Chartre Normande, & Let-
 tres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir.
 DONNE' à Paris le trentième jour du mois de
 Septembre, l'an de grace mil sept cent vingt-
 neuf, & de notre Regne le quinzième. Par
 le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

J'ai cédé mon droit au présent Privilège
 au Sieur JACQUES ESTIENNE, Libraire à
 Paris, pour en jouir suivant nos conventions.
 A Paris ce 5 Octobre 1729.

C. ROLLIN.

*Registré, ensemble la Cession, ci-dessus, sur
 le Registre VII. de la Chambre Royale des
 Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 448.
 fol. 390. conformément aux anciens Régle-
 mens, confirmés par celui du 28. Février 1725.
 A Paris le trois Octobre mil sept cent vingt-
 neuf.*

P. A. LE MERCIER. Syndic.

L I V R E S

*Nouvellement imprimez à Paris chez
LA VEUVE ESTIENNE, Libraire rue
Saint Jacques à la vertu.*

*De M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Un-
versité, Professeur d'Eloquence au
Collège Royal, &c.*

DE la Maniere d'Etudier & d'Enseigner les Belles
Lettres, par rapport à l'esprit & au cœur, 4.
vol. in 12. 10 l.

— *Du même.* Histoire ancienne contenant l'Hi-
stoire des Egyptiens, des Carthaginois, des Assy-
riens, des Babyloniens, des Macedoniens, des
Medes; des Perles & des Grecs. in-12. 6. vol.

— *Du même.* *M. F. Quintiliani Institutionum Ora-
toriarum Libri duodecim. Ad usum scholarum accom-
modati, recisiss qua minus necessaria visa sunt & bre-
vibus notis illustrati à CAROLO ROLLIN, antiquo
Rectore Universitatis, 2. vol. in 12. 4. l. 10. s.*

*De Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE
FENELON, Archevêque Duc de Cambrai.*

Les Aventures de Telemaque fils d'Ulysse. Troisième
Edition conforme au manuscrit original de l'Au-
teur, avec des augmentations très considerables,
& un beau Discours sur la Poësie. Enrichie de 28.
figures en taille-douce nouvellement gravées. 2
vol. in 12. 5 l.

— *Le même* in 4°. avec des notes & de très-
belles figures en taille douce, 10. l.

— *Du même.* Dialogues sur l'Eloquence en general,
& en particulier sur celle de la Chaire; avec une
Lettre écrite à l'Academie Française, sur la Rheto-
rique, sur la Poësie, &c. in 12. 2. l. 5. s.

— *Du même.* Oeuvres Philosophiques, ou Démon-
stration de l'Existence de Dieu, & de ses Attributs
tirée de la connoissance de la Nature, & propor-
tionnée à l'intelligence des plus simples, in-12.
2. l. 10. s.

- *Du même.* Lettres sur divers sujets concernant la Religion & la Metaphysique, in-12. 2. l.
- *Du même.* Sermons choisis sur divers sujets, in-12. 2. l. 10. f.
- *Du même.* Nouveaux Dialogues des Morrs, qui n'ont point encore été imprimés, avec un Recueil de Fables & morceaux d'Histoire, faites pour l'éducation d'un jeune Prince. Seconde Edition plus correcte que la premiere, 2. vol. in-12. 4. l.
- *Du même.* Abregé des Vies des anciens Philosophes, avec un Recueil de leurs plus belles maximes, in-12. 1 vol. 1726. 2. l. 5. f.
- Instruction d'un pere à son fils, &c. par M. DUPUY, in-12. 2. l. 10. f.
- *Du même.* Instruction d'un pere à sa fille, tirée de l'Ecriture sainte, sur les plus importants sujets de la Religion, les mœurs, & la maniere de se conduire dans le monde. Troisième Edition, revue, corrigée & augmentée. 2. l. 10. f.
- *Du même.* Dialogues sur les Plaisirs, sur les Passions, sur le mérite des femmes, & sur leur sensibilité pour l'honneur. in-12. 1. l. 15. f.
- *Du même.* Réflexions sur l'Amitié, dédiées au Roi. in-12. 1728. 1. l. 15. f.
- Del'Education d'un jeune Seigneur, in-12. 2. l. 5. f.
- Les Bucoliques de Virgile traduites en François, avec le Latin très-correct à côté, des Notes historiques & critiques, & de grandes Remarques, par le R. P. CATROU, in-12. 1. l. 15. f.
- Les Fables de Phedre, traduites en Vers François, le Latin à côté, & de courtes Notes critiques, par M. DENYSE, ancien Professeur de l'Université, in-12. 1. l. 15. f.
- Vérités satyriques en cinquante Dialogues, par M. l'Abbé DE VILLIERS, 1. vol. in-12. 1725. 2. l. 5. f.
- Nouveau Dictionnaire de la Langue Françoisé, ancienne & moderne; avec des observations de Critique, de Grammaire, & d'Histoire; composé par PIERRE RICHELLET, augmenté d'un tiers plus que toutes les Editions précédentes, par M. AUBERT, Avocat du Roy à Lion, 3. vol. in folio. 50. l.
- Traduction de quelques Oraisons de Demosthene & de Cicéron; avec des Notes du Traducteur, & des remarques de M. le Président BOUHIER, de l'Academie Françoisé, in-12. 2. l.
- Huetiana, ou Pensées diverses de M. HUET, ancien Evêque d'Avranche, in-12. 2. l. 10. f.

Le Spectacle de la Nature, ou entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle, qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes Gens curieux, & à leur former l'esprit. Première partie contenant ce qui regarde les Animaux & les Plantes. Seconde Edition. 3. l. 10. s.

— Suite du même. *Sous presse.*

Selecta à Veteri Testamento historia, ad usum eorum qui Latina Lingua rudimentis imbuuntur, Secunda Editio accuratior, in-12. 1 l.

— Item *Selecta à Scriptoribus prophanis Historia, ad eundem usum collecta, in 12. 2. vol.* 2. l.

— Les mêmes, traduites en François, avec des notes, par M. C. M. *in-12. sous presse.*

Traité sur la manière d'écrire des Lettres, & sur le Cérémonial, avec un discours sur ce qu'on appelle Usage dans la Langue Française, par M. DE GRIMAREST, *in-12.* 1. l. 15 s.

Dictionnaire Oeconomique, contenant divers moyens d'augmenter son bien, conserver sa santé, & parvenir à une heureuse vieillesse, par M. CHOMEL, troisième édition corrigée & augmentée d'un très grand nombre de secrets & de remèdes éprouvés, & enrichie de nouvelles figures pour la Pêche, la Chasse, &c. *in fol. 2. vol. 40. l.*

